REVUE HISPANIQUE

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME XXXVI

1916



Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.

VADUZ

1964

Printed in Germany

LA CHAMBRE DES JUGES

DE L'HOTEL ET DE LA COUR

EN 1745

L'organisation judiciaire de l'Espagne au XVIIIe siècle présentait un plan d'ensemble d'une remarquable simplicité, et d'une satisfaisante ordonnance. Les alcades, chefs des municipalités, remplissaient dans le territoire de leur commune le rôle de nos maires et de nos juges de paix; les corrégidors et alcades-mayors possédaient dans leur district les attributions de nos tribunaux de première instance; les chancelleries et les Audiences représentaient à peu près exactement nos Cours d'appel. Au sommet de la hiérarchie judiciaire, le Royal et suprême Conseil de Castille constituait comme le cœur de la monarchie. Toutes les requêtes adressées au roi par les sujets passaient d'abord par le Conseil, toutes les décisions royales étaient expédiées aux corps constitués et aux particuliers par le Conseil. A côté du Conseil, un tribunal particulier avait la haute main sur la police de Madrid et de sa banlieue et exerçait dans le même ressort les fonctions d'une véritable audience. Ce Tribunal, considéré comme une section du Conseil, s'appelait la Chambre des Juges de l'Hôtel et de la Cour. *(Sala de alcaldes de Casa y Corte.)*

La Chambre remonte à l'époque des Rois catholiques, qui avaient auprès d'eux quatre juges de Cour (*alcaldes de Corte*)

pour assurer la police de leur résidence[1]. Le nombre en fut porté à six par Philippe II[2], et le tribunal reçut de Philippe V en 1715 son organisation définitive[3].

La Chambre[4] siégeait à Madrid, dans un hôtel de style sévère, bâti en 1634 par l'Italien Crescenti[5]. Elle était présidée par un Conseiller de Castille et se composait de douze juges[6],

1. Rafael Altamira y Crevea. — *Historia de España y de la Civilización española*. Barcelona, 1900-1911. 4 vol. in-8, t. II, p. 456.

2. Novisima Recopilacion de las leyes de España. Madrid, 1805. 5 vol. in-f°. Lib. IV, tit. XXVII. Ley 2. — 12 déc. 1583.

3. Id. ibid. — IV. XXVII, 3. — 22 juin 1715.

4. Nous désignerons le Tribunal sous cette forme abrégée, quoiqu'elle prête à quelque confusion avec une institution toute différente : la Chambre de Castille. Comme il ne sera guère question dans cette étude que de la *Sala de Alcaldes*, l'inconvénient sera presque complètement négligeable.

5. Cet édifice, situé sur la *plazuela de la Provincia* sert aujourd'hui au Ministère des Affaires étrangères.

6. En 1743, la composition du Tribunal était la suivante :

Gouverneur. — Gabriel de Roxas y Loyola, du Conseil suprême de Castille, assesseur des Gardes du Corps du Roi et de l'Infanterie, du tribunal royal de la maison de la Reine, et de la sommellerie du Corps.

Juges. — Antonio Diaz Roman, chevalier de Saint-Jacques, doyen.
Pedro de Castilla, chevalier de Saint-Jacques.
Antonio Joseph de Biezma, chevalier de Saint-Jacques.
Josef Moreno Hurtado.
Joseph Cisneros.
Andres de Valcarcel Dato.
Manuel de Montoya.
Josef-Maria de Nava y Carnero, chevalier de Calatrava.
Felipe Joseph Valero.
Juan Antonio de Albala Ynigo.
Pedro Benitez Cantos.
Un siège vacant.

Fiscal. — Salvador Felipe Bermeo y Arce, fiscal de Valdios, avec les honneurs et l'expectative de la place de fiscal au Conseil de Castille. — Arch. hist. nac. 1421e.

nommés et appointés par le roi[1], un procureur (*fiscal*), quatre greffiers de la Chambre de Castille, trois rapporteurs, un agent fiscal, un avocat et un procureur des pauvres; dix greffiers de la province de Madrid et vingt-quatre huissiers complétaient le personnel, quarante sergents (*alguaziles de Corte*) prêtaient main forte au Tribunal et assuraient l'exécution de ses sentences.

Le gouverneur de la Chambre jouissait, comme Conseiller de Castille, d'un traitement de 44,000 réaux[2], chacun des

1. A leur entrée en charge, les Juges de Cour étaient tenus de payer un très grand nombre de gratifications : 4 doublons aux pages des juges (le gouverneur de la Chambre prélevait un droit sur cette libéralité), 1 doublon à leurs laquais, 2 réaux *de á ocho* (pièces d'argent valant 16 réaux *vellon*, ou 4 francs de notre monnaie) aux laquais du gouverneur, 2 doublons aux cochers des juges, 2 doublons aux portiers de la Chambre de Castille détachés à la Chambre des juges, 4 doublons aux pages du président du Conseil, 2 doublons aux portiers de la Chambre du Conseil, 1 doublon à l'huissier du président, 1 doublon aux laquais et huissiers du président, 1 doublon pour les serviteurs de chaque membre de la Chambre de Castille, 2 réaux *de á ocho* pour leurs laquais et leurs cochers, 1 doublon pour le page du secrétaire de justice, 1 doublon et 2 réaux *de á ocho* pour le cocher et le laquais dudit secrétaire, 4 doublons pour les cochers des Conseillers, 4 doublons pour leurs pages, 2 réaux *de á ocho* pour le garçon de salle du Conseil, 6 doublons au président de la Confrérie de Notre-Dame des Sept Douleurs, des Alguazils de Cour, 2 doublons à la Garde du Corps, 2 doublons à la Garde espagnole, 2 réaux *de á ocho* à chacune des cinq portes du Palais, un doublon aux huissiers de la Chambre, un doublon au portier des bureaux, 2 draps pour l'infirmerie des pauvres de la prison royale de Madrid, une corbeille (de sucreries?) au secrétaire administratif du Conseil, en raison de la prestation de serment, une corbeille au gouverneur de la Chambre. — C'était là ce qui se pratiquait au bon vieux temps, en 1703, mais depuis lors, et bien longtemps avant la présente année de 1744, il s'est fait de grands changements et l'on ne paie plus aujourd'hui d'aussi nombreuses gratifications. — Arch. hist. nac. 1422[e]. *Memoria de los gastos que tienen los Ses Alcaldes para entrar á servir sus plazas.* — 1744.

2. Nov. Rec. IV, II, 14.

juges touchait 30,000 réaux, recevait gratuitement les bulles de la Sainte Croisade[1], une rame de papier, un almanach et quatre livres de cire à Noël, quatre livres de cire à Pâques ou à la Saint-Jean[2].

La Chambre avait des attributions civiles et criminelles, certains juges étaient désignés pour s'occuper exclusivement des premières, certains autres pour connaître des secondes et de tout ce qui concernait la police des marchés[3].

L'autorité de la Chambre s'étendait sur Madrid et sur sa banlieue, dans un rayon de cinq lieues autour de la ville[4].

Comme dans tous les tribunaux espagnols, les affaires se

1. Impôt particulier à l'Espagne. Pour subvenir aux frais de la guerre contre le Turc (1509), Jules II avait autorisé Ferdinand-le-Catholique à mettre en vente chaque année des bulles d'indulgence et des dispenses de maigre. La concession était renouvelée tous les six ans. Elle ne devint perpétuelle qu'en 1757. Canga Argüelles. *Diccionario de la hacienda.* Londres, 1826. 2 vol. in-4° avec supp.

2. Avant 1715, les traitements des juges de Cour consistaient en 16,000 réaux, payés sur les fonds des Conseils — trois gratifications de 1250 réaux chacune, payables aux fêtes de S[t] Isidore, S[t] Jean et S[te] Anne — une gratification annuelle de 1540 réaux pour la cire des torches et les rondes de police — une gratification de 8 doublons de deux écus d'or pour les cierges de la Chandeleur — 3,500 réaux pour indemnité de logement (*casa de aposento*) — 8 réaux par semaine pour l'assistance aux visites du Conseil — 10 livres de sucre, deux caisses de *turron* (pâte d'amandes et de miel), deux dindons et quatre chapons à Noël — 40 livres de sucre, deux jambons et deux poulets à Pâques — 40 livres de sucre à la Pentecôte et le montant des amendes des contumaces. En outre, les six juges les plus anciens percevaient 30,000 maravédis sur les amendes de la Chambre pour les audiences civiles, et 40,000 maravédis payés par la ville de Madrid, pour la taxation des loyers — 100 réaux de gratification à Noël, sur les fonds de la Chambre — 300 réaux à la Fête-Dieu, donnés par la ville. — Arch. hist. nac. 1421[e]. — *Memoria de los gages y emolumentos que gozan los S[es] alcaldes por sus plazas.*

3. Nov. Rec. IV. XXVII. 2. — 12 déc. 1583.

4. Le ressort fut étendu à 10 lieues par la résolution royale du 28 juillet 1792.

jugeaient sur rapports et non sur plaidoiries ; de là l'extension extraordinaire donnée au personnel des bureaux.

Le service des greffes était fait par quatre greffiers criminels de la Chambre de Castille[1] et dix greffiers de la province de Madrid[2]; comme ils ne pouvaient suffire à leur tâche, le roi les autorisa à prendre dans leurs bureaux jusqu'à six notaires royaux (*escribanos reales*) à titre d'auxiliaires (*escribanos oficiales de la Sala*), ce qui eût donné un total de 84 employés pour les quatorze greffiers. Philippe V voulut en réduire le nombre à 18, et leur assigna un traitement fixe de 3,000 réaux[3], mais ses prescriptions ne furent pas observées, le nombre des employés des bureaux de la Chambre resta toujours beaucoup plus considérable[4]. Certains greffes avaient été aliénés par le roi et constituaient des propriétés particulières, susceptibles d'être cédées et même données à bail[5].

Les trois rapporteurs de la Chambre étaient nommés par le roi et touchaient 15,000 réaux par an. Ils exposaient devant les magistrats les causes les plus importantes. Ils ne pouvaient percevoir aucun droit sur les parties, lorsque l'affaire leur avait été remise d'office; il n'en était pas de même quand la cause leur avait été confiée par un particulier, ou était soumise à la Chambre par le Roi[6].

Chaque année, le collège des avocats de Madrid désignait six avocats d'office pour défendre devant la Chambre les prisonniers pauvres[7].

Les huissiers (*porteros de vara*) étaient chargés de la police des audiences, de la signification des ajournements et des

1. Nov. Rec. IV, XXVII, 3. — 22 juin 1715.
2. Id. ibid. IV, XXIX, 4. — 30 juillet 1771.
3. Id. ibid. IV, XXX, 3. — 30 août 1743.
4. Id. ibid. VII, XV, 32. — 29 avril 1783.
5. Résolution royale du 21 mars 1749.
6. Nov. Rec. IV, XXVII, 15. — 28 nov. 1771.
7. Id. ibid. IV, XXVII, 15, *in fine*.

commissions que leur confiaient les juges ou le gouverneur. Ils touchaient 5 réaux par jour et 4 réaux par chaque pièce de procédure qu'ils signifiaient aux parties [1].

L'*alguazil-mayor* était le chef de la police madrilène, il touchait un traitement de 5,500 réaux et percevait en outre quelques redevances sur les boucheries et les marchandes de légumes. Les quarante alguazils qu'il avait sous ses ordres jouissaient, comme les greffiers auxiliaires, d'un traitement annuel de 3,300 réaux. Vêtus à l'antique espagnole : chausses, pourpoint et manteau noirs, le cou emprisonné dans la collerette empesée *(golilla)*, la tête coiffée d'un feutre à plumes, ils portaient à découvert la canne à pomme d'ivoire *(vara)*, insigne de leur autorité, accompagnaient les magistrats dans leurs rondes et leurs courses à travers Madrid, et parcouraient sans cesse les rues de la ville pour y maintenir le bon ordre et la décence, veiller à la police exacte des marchés, arrêter les malfaiteurs, verbaliser contre les délinquants et les mauvaises têtes, empêcher les combats à coups de pierres, divertissement favori de la populace.

Dans un grand nombre de cas, les alguazils touchaient des droits fixes ou proportionnels déterminés par un tarif [2]. Comme tous les gens de justice, ils avaient tendance à grossir les frais et la loi grondait très fort contre tous ceux qui avaient la main lourde, sans pouvoir, bien entendu, éviter tous les abus [3].

Cependant, il fallait pour être nommé alguazil présenter d'assez sérieuses garanties de moralité, produire un certificat de bonne vie et mœurs, n'exercer aucun commerce public ni clandestin, posséder un capital d'au moins 4,000 ducats [4] et

1. Id. ibid. IV, xxx, 3. — 30 août 1743.
2. Id. ibid. IV, xxx, 16.
3. Id. ibid. IV, xxx, 13, 14, 15.
4. Id. ibid. IV, xxx, 3.

s'astreindre à remplir en personne toutes les obligations de sa charge, sans les affermer ou déléguer à d'autres [1]. Le roi avait fait ce qu'il avait pu pour abolir la vénalité des charges d'alguazil et il n'y avait pas complètement réussi [2]. Malgré d'incontestables lacunes et quelques ridicules, la police de Madrid semble avoir été passablement organisée. La *vara* était généralement respectée et la Chambre surveillait avec la plus grande sévérité la conduite de ses agents [3].

Les alguazils formaient une confrérie, placée sous le vocable de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, et présidée par un Grand Frère *(Hermano mayor)*, qui administrait le trésor et défendait les intérêts de l'association [4].

La Chambre des juges de l'Hôtel et de la Cour exerçait à Madrid et dans sa banlieue la juridiction civile et criminelle.

En principe, les causes civiles ressortissaient au Tribunal du Corrégidor et de ses lieutenants, avec appel à la Chambre de Province du Conseil de Castille pour les procès inférieurs à 1,000 ducats (11,000 réaux) ou à la Chambre des Quinze Cents pour les procès d'un intérêt supérieur. Mais une pragmatique de Philippe III avait enlevé au Corrégidor certaines causes civiles pour les donner à la Chambre. Cinq juges se réunissaient trois fois la semaine, dans la soirée, les mardis, jeudis et samedis, pour les juger ; c'était ce que l'on appelait l'audience de province [5].

---

1. Id. ibid. IV, xxx, 5 et 9.
2. Résolution royale du 21 mars 1749.
3. Arch. hist. nac. 1422[e]. *Ynforme de la Sala sobre querer tomar conocimiento el Consejo sobre una causa formada contra Andres de Arce, alguacil de Corte, y Miguel de Navas, escribano oficial de la Sala, á quienes encontró el alcalde D. Antonio Pineda la noche del dia ultimo de febrero (1724) vailando en la casa de Josefa Prato, vecina de esta Corte.* Ils furent condamnés, tous les deux, à quatre ans de détention dans un des présides d'Afrique.
4. Nov. Rec. IV, xxx, 18.
5. Nov. Rec. IV, xxviii, 5.

La grande affaire du Tribunal était la justice criminelle. La Chambre jugeait tous les crimes ou délits commis à Madrid ou dans sa banlieue[1]. La sentence n'était valable que si elle avait été rendue par trois juges au moins, et sept au plus[2]. Aucune sentence capitale n'était exécutoire sans l'ordre du roi[3]. Chaque semaine, la Chambre était informée de l'état des causes pendantes au tribunal du Corrégidor de Madrid[4]; elle avisait elle-même le Conseil de la suite qu'elle avait donnée à toutes les affaires en cours[5].

Enfin, la Chambre possédait la haute main sur la police de la ville, renseignait le Conseil sur tout ce qui se passait dans la capitale, veillait à la sécurité personnelle du roi et au bon ordre de toutes les cérémonies publiques. Les juges de Cour prenaient fort au sérieux leurs attributions de police, qui convenaient à leur tempérament autoritaire et soupçonneux et leur assuraient plein pouvoir sur le peuple. Nul ne connaissait mieux Madrid qu'un juge de Cour et les Archives historiques nationales d'Espagne possèdent à ce sujet de curieux documents, qui permettent de suivre les magistrats de la Chambre dans toutes les circonstances de leur vie publique et de se rendre ainsi très exactemenr compte de la physionomie de la ville à la date précise de 1744.

Le document le plus complet a pour titre : « *Remarques « sur l'exercice de la charge de juge de l'Hôtel et de la « Cour*[6]. » L'auteur a gardé l'anonyme, mais nous apprend

1. Arch. hist. nac. 1420e. *Advertencias.* Cap. 28 : *Teniente de Villa.*

2. Nov. Rec. IV, XXVII, 4.

3. Décret royal du 26 nov. 1720.

4. Nov. Rec. IV, XXVII, 13. — 30 août 1743.

5. *Auto acordado de la Sala plena,* 5 août 1789.

6. Arch. hist. nac. 1420e. *Advertencias para el exercicio de la plaza de alcalde de Casa y Corte, segun estan en un libro antiguo de la Sala, que es el que cita el Sr Matheu por anotaciones del Sr Elazarraga, con las notas marginales con que se halla, hasta el presente año de 1745.* Le manuscrit porte

qu'il était juge à la Chambre et qu'il a rédigé ces notes pour mieux se gouverner et savoir, au besoin, comment agir. Nous avons donc là un document personnel *(una prevencion casera)*, un aide-mémoire sans prétention, dû à un homme de grande expérience, très attaché au corps dont il faisait partie; nous ne pouvons souhaiter meilleur guide pour nous faire pénétrer dans l'intimité de la Chambre des juges et de la Cour.

Dès le premier chapitre, intitulé : *l'ordinaire de chaque jour*, l'auteur nous enseigne qu'il est bon d'arriver au Palais un peu avant l'heure; on entre dans la salle, on prend langue, on s'informe de ce qu'il y a de nouveau. On demande la liste des arrestations du jour précédent pour préparer le rapport au Conseil. Chaque jour, un juge est désigné pour assister aux marchés; s'il n'a pas eu beaucoup à faire, il peut venir aussi au Palais et il ajoutera au rapport sur les arrestations son rapport sur le marché. Le juge qui avait été désigné pour la ronde de nuit doit remettre son certificat de ronde au procureur de la Chambre.

Les jours d'audience, on commence par l'audience publique. Les jours où le Tribunal ne siège pas, les magistrats visitent les prévenus récemment arrêtés : après la visite, on juge sommairement les petites causes, on prend jour pour les

à la dernière page la note suivante : « Estas advertencias hizo un alcalde « desocupado acerca de cumplir con la obligacion de su oficio, y las « emendará quien las biere, pues qualquiera conocerá mejor lo que en « cada punto se deve hacer, que esto era una prevencion casera, para « poder mejor gobernarse y no mas, y asi se pueden y deven disimular y « perdonar las faltas de este papel. »

Les Archives historiques nationales possèdent encore deux autres séries de documents relatifs à la Chambre : 1421[e] et 1422[e]. *Noticias de varios papeles existentes en el Archivo de la Sala de Alcaldes y otras curiosas del mismo Tribunal.* Nous complèterons à l'aide de ces notices les renseignements fournis par le manuscrit 1420[e].

autres, on assiste à la messe, puis chacun se retire chez soi, « soit en voiture, soit à cheval, suivant son rang d'ancien- « neté ».

L'année espagnole comporte trois Pâques : Noël, Pâques et Pentecôte ; à chacune de ces fêtes a lieu une visite générale des prisons par les membres du Conseil de Castille [1], la plus solennelle est celle de Noël. Tout d'abord, la Chambre lit les pétitions de nouvel an que lui adressent les détenus *(peticiones de aguinaldo)*. Elle lève les peines de bannissement qu'elle a le droit de lever, moyennant paiement d'une amende en argent au profit des œuvres pies ; puis le Doyen de la Chambre [2] se rend au Conseil de Castille, assiste à la messe et déjeune avec le Président. Le Conseil se forme en corps et va faire la visite des prisons de la Ville, la Chambre l'accompagne jusqu'à la porte et se retire, pour ne gêner en rien son inspection. Le Lundi ou le Mardi saint, le Conseiller de Castille le plus récent et le juge de Cour le plus ancien vont inspecter la prison pour dettes. Il arrive quelquefois que le Corrégidor assiste à la visite des prisons et se fait conduire en voiture avec deux cochers sur le siège. C'est un abus qui ne saurait être toléré ; là où se trouve le Président de Castille, il n'y a que *Su Ilustrisima* qui ait droit à deux cochers. Il faut donc avertir le Corrégidor de son erreur et lui faire affront public s'il persiste dans sa prétention [3].

En dehors des visites solennelles des trois fêtes de Pâques, le Conseil délègue tous les samedis deux de ses membres pour inspecter la prison [4], il avise la Chambre de l'heure à laquelle aura lieu la visite ; deux juges de Cour accompagnent les

1. Cap. 2. *Visitas de Pascuas.*

2. Le Doyen est le membre le plus ancien de la Chambre. Il n'est point ici question du Gouverneur, qui, étant Conseiller de Castille, siège avec ses collègues.

3. *Castigarle con demostracion publica.*

4. Cap. 3. *Visitas ordinarias.*

Conseillers. Le Conseiller président prie le juge qui a la liste des prisonniers, de la lui lire, et un huissier de la Chambre, qui a aussi la liste des prisonniers, déclare si l'on peut ou non visiter tel ou tel prévenu[1]. Les juges de Cour doivent avertir les Conseillers de tout ce qu'ils savent au sujet des prévenus, reprendre les rapporteurs lorsqu'ils se trompent et veiller à ce que ces inspections ne soient pas pour les huissiers un moyen d'extorquer de l'argent aux prisonniers, sous prétexte de les recommander aux juges. L'inspection finie, les magistrats passent à la Chambre du Conseil où une collation d'oublies et de gaufres[2] leur est servie. Quelquefois on ajoute au rafraîchissement une livre de bonbons pour chaque Conseiller.

Chaque semaine, un des juges de la Chambre doit aller une ou deux fois aux abattoirs et aux marchés[3], pour voir comment tout se passe, vérifier la bonne qualité des denrées et faire repeser devant lui quelques marchandises. Tous les jours, et de fort bonne heure, il doit être à la Plaza Mayor, et surveiller le pesage des viandes à la boucherie. Les fraudes sont nombreuses, il y a bien souvent entente à ce sujet entre les vendeuses, les alguazils et les greffiers. Si le juge note quelque contravention, il fait dresser procès-verbal au délinquant et en avise le Conseil. Les jours de marché au poisson, le juge va droit au Poids royal, fait mettre de côté le poisson nécessaire à la consommation du Palais et des personnes privilégiées et répartit le reste entre les poissonnières : à chacune suivant l'importance de sa clientèle. On devrait faire proclamer toutes les semaines qu'il est interdit aux alguazils de rien recevoir des marchandes de poisson, on devrait punir sévère-

---

1. L'huissier dit, à chaque nom : *Visitase* ou *No se visita*. Il paraît bien qu'il y avait quelque inconvénient dans cette pratique, qui permettait à un subalterne de soustraire qui il voulait au contrôle des magistrats.

2. *Refresco de tablillas y suplicaciones.*

3 Cap. 4. *Plazas, rastro y repesos.*

ment les délinquants, mais que de choses devrait-on faire, qu'on ne fait pas ! Les marchands de volailles ne sont pas à surveiller de moins près que les poissonnières ; il faut vérifier si chaque marchand apporte bien au marché le nombre d'œufs que la loi l'oblige à fournir, il faut assurer l'approvisionnement du Palais et des personnes privilégiées. En principe, les campagnards des environs de Madrid ont le droit de vendre eux-mêmes leurs denrées sur la *Plaza Mayor*, mais les revendeurs sont si rusés et si malhonnêtes que les paysans sont obligés de renoncer à leur droit. Si le juge de semaine trouve des marchandises avariées, il les confisque au profit des pauvres de la prison, ou les fait enterrer. Il a juridiction exclusive sur tous les marchés [1], les procès intentés par lui sont jugés par la Chambre.

Toutes les nuits ont lieu deux rondes de police [2] : l'une dirigée par un juge de Cour, désigné à tour de rôle, la seconde conduite par un employé de la Chambre. Il faut bien prendre garde à ne pas marcher tous ensemble ; il est bon, au contraire, de répartir son monde en plusieurs patrouilles, pour que les malfaiteurs qui entendent de loin venir la ronde n'échappent à une patrouille que pour retomber sur une autre. On visitera soigneusement les tavernes et les maisons meublées *(posadas secretas)*. On n'entrera chez les filles publiques *(tusonas)* et autres personnes de cette sorte que s'il se passe chez elles quelque chose d'extraordinaire. On surveillera particulièrement les tripots, on prendra le nom des tenanciers et on les fera payer pour tous. On fera des rondes très exactes au Prado et dans le parc du Retiro, surtout pendant

1. Arch. hist. nac. 1421[e]. — 1740. D. Juan de Miranda y Gesta, membre de l'Ayuntamiento de Madrid, avait prétendu donner à l'huissier de l'Ayuntamiento un droit de contrôle sur les marchés ; le Conseil de Castille déclara abusive cette prétention et maintint les droits de la Chambre dans toute leur étendue.

2. Cap. 5. *Rondas.*

les nuits d'été où les scandales sont plus à craindre. Il peut arriver que des délits soient commis autour du Palais, ou dans le Palais même : il faut alors se rappeler que la juridiction de la Chambre cesse à l'escalier [1] ; à partir de la première marche, la police du Palais appartient à la Garde Royale. Certains individus viennent rôder aux abords du palais et s'enhardissent jusqu'à faire des signes aux dames ; dès la seconde tentative, on n'hésitera pas à faire arrêter ces malavisés.

La Chambre assure la police de toutes les processions [2] auxquelles elle assiste ; ni le Clergé, ni la Ville n'ont en face d'elle la moindre autorité. La procession doit être formée et le dais prêt à marcher lorsque le roi arrive. La Chambre s'avance en tête du Conseil. Le doyen se mêle de temps en temps à ceux du Conseil, il n'en a pas positivement le droit et la plupart des conseillers voient cette entreprise de fort mauvais œil, mais le Président laisse faire : on peut donc user de cette tolérance, mais avec discrétion ; il ne faudra pas que le doyen reste tout le temps en arrière, mêlé aux conseillers ; de temps à autre, il devra rejoindre ceux de sa Compagnie. Les querelles de préséance sont fréquentes et toujours très graves, surtout avec le majordome de semaine, enclin à prétendre à des honneurs qui ne lui sont pas dûs [3].

1. Arch. hist. nac. 1421e. En 1737 eut lieu un vol d'argenterie dans les cuisines du Palais et dans des locaux dépendant de la maison de la reine et du prince des Asturies. La Chambre se déclara compétente, mais quand elle voulut instruire l'affaire et interroger les serviteurs du Palais, le Grand Majordome prétendit que la Chambre devait lui adresser une supplique pour enquêter à l'intérieur du Palais. La Chambre en référa au président du Conseil, qui porta l'affaire au Roi. S. M. décida que la Chambre devrait écrire au Grand Majordome sous forme de supplique, toutes les fois que la lettre n'était pas écrite au nom de la Chambre entière, mais non quand il s'agissait d'un acte juridique, pour lequel la Chambre ne relevait en rien du Grand Majordome.

2. Cap. 6. *Procesiones*.

3. Arch. hist. nac. 1422e. Après l'incendie de l'Alcazar (1735), le

Les processions de la Semaine Sainte[1] comptent parmi les plus importantes de l'année. Dès le commencement du carême, on avertit les majordomes des confréries que la police de leurs associations leur est confiée et que c'est à eux d'y maintenir l'ordre. Le Mercredi saint, a lieu la procession du Carmen : la Chambre tout entière y assiste et se rend à la Chapelle du Couvent, où toute la compagnie s'assied. Le doyen fait signe au juge le plus nouveau, qui fait sortir les *pasos* et les fait mettre en ligne, puis viennent les confréries, les religieux, le sépulcre et l'image du Christ. Les juges suivent la procession isolés, accompagnés chacun de six ou huit alguazils, le doyen marche derrière le cortège, accompagné d'alguazils à droite et à gauche. La procession doit arriver devant le Palais vers quatre heures, mais il ne faut pas oublier que les religieuses carmélites déchaussées ont droit à voir tous les *pasos*, qui défilent dans la chapelle du Couvent[2]. Les nonnes tiennent énormément à leur privilège. Il arriva une année que les entrepreneurs avaient fait construire un *paso* si grand qu'il ne put passer sous la porte du Couvent : la Chambre envoya demander à la Supérieure de bien vouloir, pour cette fois, permettre que le *paso* n'entrât point dans la chapelle. La religieuse se réclama du privilège de son ordre, et il fallut scier l'aile d'un ange placé à l'un des coins du groupe, pour qu'il pût franchir la porte. La Chambre recommanda à la corporation de laisser l'aile de l'ange

---

Grand Majordome publia un avis indiquant où l'on déposerait les peintures provenant du Palais. Il demanda à être accompagné par quatre juges de Cour, ce que le roi accorda « pour une cause si juste et si intimement « associée à sa maison royale. »

Id. ibid. — Le Grand Majordome prétendait que les juges de Cour devaient lui rendre visite en robe, avec leur mortier et leur canne de commandement. Le roi décida que la Chambre devait au Grand Majordome les mêmes honneurs qu'au président de Castille.

1. Cap. 7. *Procesiones de Semana santa.*

2. Arch. hist. nac. 1421e.

mobile, afin qu'il fût possible, une autre année, de l'enlever au moment d'entrer au Carmen.

Les trois nuits de Ténèbres[1] sont fort animées à Madrid, les juges de Cour doivent se multiplier pour maintenir le bon ordre et la décence par toute la ville. Les peintres profitent de l'affluence des visiteurs pour exposer leurs tableaux à la vue du public et l'on voit alors la foule s'attrouper pour regarder des scènes tirées de la Fable ou des nudités : il faut prévenir les peintres qu'en saint temps de Carême les sujets pieux doivent être seuls exposés. C'est chose délicate de faire la police dans les églises : si quelque délit s'y commet, il faut s'arranger pour faire sortir sans bruit le coupable ; si l'on arrête quelque femme, il faut la mettre à l'amende. Des conflits sont toujours possibles avec le Corrégidor. Si, par hasard, un juge de Cour entre dans une église où se trouve déjà le Corrégidor, il ira le saluer, et le Corrégidor devra se retirer aussitôt : s'il ne le fait point, le juge de Cour fera une courte prière, sortira sans mot dire et enverra ensuite le greffier de la Chambre prévenir le Corrégidor qu'il a commis une incorrection. Le Jeudi saint, à neuf heures du soir, le roi va faire ses dévotions dans les Églises de Madrid. Le juge de Cour, préposé à la garde du quartier du Palais, vient chercher le roi. Au moment où les pages du roi allument leurs torches, le juge fait éteindre les siennes. Quand il reconduit S. M. il rallume ses torches, aussitôt après que l'on a éteint celles du roi. Pour faciliter la circulation dans les rues, le passage des voitures est interdit ; on prendra les noms des personnes qui oseraient contrevenir à l'ordonnance.

La nuit de Noël, la nuit de la fête des Rois[2] exigent encore une surveillance toute particulière : on fera bien d'avertir les religieux de séparer rigoureusement les hommes des femmes dans leurs églises. Le juge de quartier ira, le jour des Rois,

1. Cap. 8. *Tinieblas.*
2. Cap. 9. *Maitines.*

dans l'Église la plus fréquentée « comme pour assister à la messe » et aura grand soin de ne pas s'asseoir, s'il lui est possible, pour mieux assurer le respect du saint lieu.

Dans les jours de solennités publiques[1] où le roi doit paraître, les juges de Cour montent à cheval et se rendent au logis du juge désigné pour accompagner le roi. Ce magistrat les suit à pied. Quand paraît le carrosse du roi, il se place à côté de la voiture avec ses alguazils, fait la révérence en se courbant et en abaissant son bâton et accompagne S. M. sans se mêler aux juges à cheval. Le Corrégidor et ses lieutenants peuvent assister à la cérémonie et y figurer aussi à cheval, mais le Corrégidor devra s'excuser courtoisement de se rencontrer avec la Chambre. Lorsque le Corrégidor ne sera pas présent au cortège, ses lieutenants ne pourront y assister qu'à pied. Les vendredis de Carême, après l'audience au Palais, les juges vont faire leurs stations. Pour plus grande décence, on tend des cordes dans les rues pour empêcher les voitures de passer et l'on met à l'amende celles que l'on rencontre. Devant les calvaires, il est interdit aux hommes de parler aux femmes. Deux juges, accompagnés de quatre alguazils à cheval, suffisent pour assurer l'ordre.

Quand le roi veut sortir, à pied ou à cheval[2], il doit être accompagné par les deux juges de semaine, à moins que le doyen ne désire prendre la place de l'un d'eux, auquel cas on lui cède toujours le pas. Quand le roi est à cheval, les juges doivent bien vite monter sur les leurs pour le suivre. Lorsque le roi va s'arrêter, les juges tâchent à descendre de cheval avant lui. Ils feront bien de faire emmener leurs chevaux le plus promptement possible, car les soldats de garde ne manqueraient pas de s'amuser à les battre. (*Que gustan mucho los*

1. Cap. 10. *Dias publicos.*
2. Cap. 11. *Salidas del rey y sus acompañamientos.*

soldados de la guarda dar quatro palos al caballo de un alcalde.)

Chaque semaine, deux juges de cour assistent à l'office dans la chapelle du Palais. Ils attendent le roi dans la grande salle d'audience et sont exposés à parler avec des majordomes et des courtisans de toute sorte; on leur recommandera d'observer la plus grande discrétion, et s'ils parlent, que ce soit toujours pour défendre la Chambre. Quand le roi entre à la chapelle, les juges fléchissent le genou, mais se redressent aussitôt, pour bien montrer qu'ils ne rendent cet hommage qu'au roi seul. Ils font de même à la tribune quand la reine s'y trouve avec d'autres personnes de la famille royale. Au sortir de la chapelle, ils accompagnent le roi jusqu'à la porte de son cabinet. Le Jeudi saint, ils peuvent aller à la salle d'audience voir le roi laver les pieds des pauvres et les servir à table; des majordomes ont voulu les en empêcher, mais le roi a dit de les laisser entrer.

Le jour de la Fête-Dieu à San-Felipe[1], on s'arrange de manière à ce que les juges de service pour la chapelle soient tous les deux chevaliers de Saint-Jacques. Avant d'entrer dans l'église, ils quittent leurs bâtons de commandement et prennent l'habit de l'ordre.

Lorsque vient à mourir quelque personne de la famille royale[2], c'est la Chambre qui s'occupe de tous les détails relatifs à l'enterrement. Sitôt que le malade paraît en danger, on convoque un ou deux juges de Cour, ou parfois la Chambre tout entière. Aussitôt après le décès, les juges préposés aux funérailles se rendent chez le Président de Castille et font mettre l'embargo sur tous les draps noirs en magasin chez les mar-

1. Cap. 13. *Fiesta del Corpus en San Felipe.* — L'Église de S. Felipe el Real appartenait aux religieux augustins et était voisine de l'hôtel où siégeait la Chambre.

2. Cap. 14. *Muertes de reyes o persona real.*

chands de Madrid ; la Chambre délivre des bons de deuil à tous les fonctionnaires du palais, et aux greffiers de la Chambre ; elle fixe le prix du deuil ; elle ne lève l'embargo que quand les gens du Palais et de tous les Conseils sont servis. La Chambre désigne un juge pour accompagner le corps et pour préparer les logements sur la route[1]. Si le grand-cirier demande de la cire, on met l'embargo sur toute la cire que l'on peut trouver à Madrid. On met aussi l'embargo sur toutes les voitures. Le juge de cour a la police du cortège, mais la direction de la cérémonie appartient à un majordome, que le juge aura grand soin de consulter avant toute décision importante.

Les services religieux pour le repos de l'âme des princes[2] ont lieu à Saint-Jérôme ou aux Carmélites déchaussées. L'organisation matérielle de la cérémonie regarde les majordomes, mais ils peuvent avoir affaire aux juges de Cour, leur donner des ordres, leur enjoindre de mettre l'embargo sur certaines marchandises. La Chambre assiste à l'office avec le Conseil et en cette occasion, Chambre et Conseil ne forment qu'un même corps, quoique les membres du Conseil aient souvent protesté contre cet amalgame. Le Conseil s'assied du côté de l'Évangile, sur des bancs garnis de satin, recouvert de crêpe. Quand le Conseil s'est assis, les deux juges qui sont de chapelle sortent par la porte de communication avec le Retiro et vont y attendre le roi. Lorsque le Conseil se rend à Saint-Jérôme, il peut arriver qu'il croise en chemin la Garde royale : c'est une grosse question de savoir s'il doit attendre que la troupe ait passé, ou s'il doit continuer son chemin ; il y a eu à ce sujet de grandes querelles, des altercations, des blessures et même des meurtres. Si le Conseil attend, c'est une insulte qu'on lui fait ; il ne peut d'autre part, ni ne doit rompre les

1. L'inhumation avait lieu à l'Escurial, on s'arrêtait généralement à Galapagar pour y passer la nuit.

2. Cap. 15. *Honras de reyes.*

rangs de la Garde royale; il faut donc s'en remettre à la sagesse des magistrats et à la prudence des officiers. Les services religieux pour les princes comportent un office du matin et des vêpres; comme on brûle dans l'église un grand nombre de cierges, la chaleur devient parfois accablante; on dispense alors les juges de Cour qui ont assisté à la messe de se rendre à l'office du soir.

Lorsque le roi ou quelque prince de la famille royale part en voyage [1], la maison du roi en avertit la Chambre qui désigne un juge pour accompagner le prince; on s'empresse toujours d'accepter semblable commission, parce que le roi est content de cette marque de zèle pour son service : cependant ces voyages sont fatigants et coûteux. Le juge choisi prend un secrétaire et un ou plusieurs alguazils et se rend au Palais, où le directeur du voyage lui remet l'itinéraire dressé par lui; le juge peut présenter telles observations qu'il jugera utiles; c'est à lui de mettre l'embargo sur les voitures, d'écrire à tous les corrégidors de la région à travers laquelle passera le cortège royal pour les inviter à mettre en état les chaussées et les ponts; c'est lui qui préparera les logements, assurera la transmission des ordres et le service des relais. Il aura soin de bien payer le paysan et de le laisser satisfait, sans lui accorder cependant tout ce qu'il demanderait. Tous ces détails sont réglés par des ordonnances, mais on ne les applique pas. Dans les mauvais chemins, on aura réuni à l'avance des mules, des chevaux et des bœufs pour sortir les voitures des fondrières. Les villages par lesquels passera S. M. seront illuminés; des brasiers flamberont dans les rues. Les villageois seront invités à sortir des bourgs et à se rendre au devant du prince. Dans chaque localité du parcours, on indiquera d'avance où seront vendus les objets dont on peut avoir besoin et l'on fixera leur prix. On désignera également les maisons où l'on pourra

1. Cap. 16. *Jornadas de los reyes ó personas reales.*

monter les lits que l'on emporte. On empêchera les alguazils de voler le paysan, mais le préjugé courant est qu'ils reviennent de ces voyages aussi riches que s'ils revenaient des Indes et la vérité est qu'on en revient endetté et parfois ruiné[1].

C'est avec les fournisseurs de la Cour que le juge a le plus souvent maille à partir. Ils sont obligés par les règlements d'apporter tout le nécessaire, mais ils aiment bien mieux profiter des denrées que le magistrat a fait réunir pour la consommation des gens du pays, et ils font ainsi monter les prix hors de toute mesure. Le juge doit partir chaque jour au moins deux heures avant le roi, il doit l'attendre s'il y a sur la route un bac ou un gué ; le roi doit le trouver à la porte de son logement, le magistrat l'accompagne jusqu'à son appartement comme au palais, et repart aussitôt pour gagner le lieu où le roi doit coucher. Après avoir tout disposé et mis en ordre, le juge rentre chez lui et se cache à tous les yeux, car l'impertinence des subalternes est si grande qu'il ne pourrait donner audience à tous en siégeant toute la nuit. Les soldats de la Garde affichent des prétentions sans bornes, qui mettent au supplice les malheureux alcades ; le mieux est de régler les fournitures : un demi mouton et une cruche de vin à midi, un mouton et trois cruches de vin pour le soir pour le piquet de garde. On veillera à ce que les chefs de service et les secrétaires d'État soient bien traités. La juridiction de la Chambre s'arrête aux limites de la Castille ; là, le juge s'arrête, baise la main du roi et remet ses pouvoirs aux agents du royaume sur le territoire duquel on pénètre. Quelques gratifications seront accordées aux alguazils et aux secrétaires sur le fonds des amendes. Le magistrat ne doit rien accepter de personne pendant toute la durée du voyage et mangera toujours seul. Le dernier jour, il lui sera loisible d'accepter un bijou et il pourra

1. « Y juzga el pueblo vuelve Yndiano de una jornada de estas, y buelven todos empeñados y destruidos. »

permettre que l'on donne quelques rafraîchissements aux alguazils.

Aux trois fêtes de Pâques [1], il y a au Palais un baise-mains solennel, auquel se rendent le Conseil et la Chambre. On va d'abord chez le roi, puis chez la reine, où il faut grandement s'observer, parce que les dames disent mille malices et ne donnent que trop facile occasion à la plaisanterie [2].

Tous les vendredis, excepté le vendredi saint, a lieu l'audience royale [3]. Le Conseil de Castille et la Chambre se rendent en corps au Palais. Les Conseillers s'asseyent sur trois bancs placés sur le côté droit de la salle, près d'un buffet chargé d'argenteries, la Chambre prend place du côté gauche. Chacun se tient couvert en attendant le roi. Lorsque S. M. paraît, tout le monde se met à genoux. Le roi s'assied et dit : « Asseyez-vous. » Les juges de Cour font alors leur révérence au prince et sortent de la salle, le doyen reste seul avec le Conseil et les deux secrétaires, et après l'audience, accompagne le président jusque chez lui, si le magistrat en témoigne le désir.

Toutes les fois que la Chambre a prononcé une condamnation capitale, elle doit consulter le roi [4]. Pendant l'audience, les juges restent debout ; le doyen prend la parole et dit : « Sire, « on a procédé devant la Chambre contre Un tel, natif de tel « endroit, homme de telle qualité, pour tel et tel délit, et après « examen de la cause, l'accusé étant convaincu, ou ayant con- « fessé son crime, il a paru juste à la Chambre de le condamner « à mort de telle ou telle manière, sous condition d'en référer « à V. M. qui voudra bien avoir la bonté de nous dire ce « qu'elle désire être fait pour son service. » Le roi répond : « Faites justice. »

1. Cap. 17. *Pasquas á los reyes.*
2. « Dicen muchas chanzas y pullas y ocasionan demasiado. »
3. Cap. 18. *Consultas de cada semana.*
4. Cap. 19. *Consultas de la sala para los ajusticiados.*

Si la Chambre a quelque faveur à demander[1], elle se rend chez le Président de Castille et le prie de bien vouloir se charger de sa requête pour l'appuyer auprès du roi, ou pour la présenter au Conseil; mais le cas se présente rarement, car le Conseil est peu enclin à favoriser les juges de Cour.

Les Courses de taureaux[2] n'étaient pas au début du dix-huitième siècle aussi fréquentes qu'elles le sont aujourd'hui : elles ne devaient, en principe, avoir lieu que trois fois par an à Madrid, et c'était pour les juges de Cour une source inépuisable d'embarras et de soucis. Il y a d'abord réunion chez le Président de Castille, avec le Grand Majordome, le doyen de la Chambre et le grand architecte du Palais. Comme les courses se donnent sur la Plaza Mayor, on commence par dresser un plan de la répartition des fenêtres, et on remet les billets imprimés au greffier administratif de la Chambre. Les fenêtres qui n'ont pas été occupées à midi sont remises à la disposition de leurs propriétaires ordinaires, cependant il sera bon qu'ils consentent à attendre quelques minutes pour éviter des discussions. Des estrades sont élevées sous les arcades de la place; une estrade est réservée au Conseil et à la Chambre; aucune femme n'y doit être admise. Les taureaux entrent par la porte de la Vega, et leur passage donne lieu à des scènes si bruyantes que le juge de Cour s'abstient toujours d'y aller[3]. Le matin de la fête, on place aux quatre angles de la salle les hérauts officiels, le juge de service fait le tour des gradins et fait fermer toutes les portes qui pourraient donner au public accès sur la place, précaution inutile d'ailleurs, puisque le Conseil laisse toujours une porte ouverte près de sa tribune. On prépare aussi une prison, où l'on enferme les tapageurs, que l'on relâche après la

1. Cap. 20. *Consultas para cosas propias de la Sala.*
2. Cap. 21. *Toros.*
3. ... « Porque la bulla es tanta que no ha de poner remedio, y solo puede servir de que se le atrevan y buelva desairado. »

fête, à moins qu'il ne s'agisse d'un délit d'importance. Il n'est pas rare de voir se produire des conflits entre les soldats de la Garde royale et les alguazils de la Chambre, comme aussi entre les juges et le Corrégidor ou ses lieutenants, entre les juges de Cour et les membres du Conseil. Pendant la fête, la plus grande réserve est recommandée aux juges ; il leur est défendu d'avoir une tenue dissipée, de se pencher à mi-corps aux fenêtres pour voir le taureau, et de cracher sur les gens des tribunes ; ils doivent avoir un mouchoir et cracher dedans.

A la Fête-Dieu [1], on dresse encore des tribunes sur la Plaza et le juge de service fait déblayer la place, mais les Conseillers de Castille amènent tant de gens avec eux que la place se retrouve bientôt pleine et l'on voit des importuns venir s'appuyer sur les dossiers des bancs où sont assis les juges. Dans la soirée, on apporte une collation, mais avec si peu de soin et d'ordre que tout est pris ou perdu avant d'être arrivé aux mains des Conseillers. Au-dessous de la tribune du Conseil, se trouve la tribune réservée aux dames et présidée par la femme du Conseiller le plus ancien, avec le titre de Dame commissaire. Elle a soin de ne pas laisser entrer de femmes voilées. Si quelque dame demande à boire, la Dame commissaire pourra permettre qu'on lui apporte un rafraîchissement, mais ce ne sera jamais qu'à titre exceptionnel ; s'il fallait donner à boire à toutes les dames, la soirée n'y suffirait point. A la nuit, on offrira une collation aux dames ; toute la dépense est à la charge de la Ville. On représente des pièces religieuses sur un échafaud, placé en face des tribunes du Conseil. Le lendemain, il y a encore représentation devant la maison du Président, qui reçoit la Chambre et lui donne une collation.

Pendant la première moitié du dix-huitième siècle, les représentations dramatiques étaient encore rares à Madrid. Il fallait

1. Cap. 22. *Fiestas del Corpus.*

une permission spéciale du Conseil pour représenter une comédie et la fête était présidée par un Conseiller. Lorsqu'il y avait quelque cérémonie religieuse extraordinaire, on supprimait les comédies. On les supprima en 1732 pendant la neuvaine pour la reprise d'Oran[1], puis pendant la neuvaine qui fut célébrée aux Carmélites déchaussées pour obtenir la pluie[2]. On mêlait parfois le sacré et le profane. En 1736, l'évêque de..., gouverneur du Conseil, alla prendre possession de l'archevêché de Tolède, comme fondé de pouvoirs du Cardinal Infant; la Ville de Madrid ordonna de grandes fêtes à cette occasion : trois jours d'illuminations et de feux d'artifice, avec représentation d'un opéra; le Conseil et la Chambre furent invités[3]. En thèse générale, un juge de Cour est toujours préposé à la police des représentations[4]. Il s'agit d'examiner la pièce, de savoir si les artistes amateurs qui se présentent pour jouer ont obtenu la licence du Conseil[5]. Il faut veiller à ce que tout se passe avec ordre et décence, à ce que chaque spectateur paie sa place, à ce que les hommes n'aillent point visiter les actrices. La pièce ne doit pas commencer avant que le magistrat l'ait permis. Si quelque personnage considérable fait prier qu'on l'attende un peu, on attendra, et si l'auteur fait commencer la pièce en dépit du juge, on le mettra à l'amende. Quand la représentation est commencée, personne n'a plus le droit de se trouver au vestiaire; celui qui y est rencontré est arrêté et mis à l'amende. Les femmes de mauvaise vie et leurs galants qui auraient causé quelque désordre seront arrêtés à l'issue du spectacle. Il arrive souvent que des comédiens et des danseurs offrent au juge de service d'aller jouer

1. Arch. hist. nac. 1421°. 1732.
2. Id. ibid. 1734.
3. Id. ibid. 1735.
4. Id. ibid. 1736 et 1737.
5. *Advertencias*. Cap. 23. *Comedias*.

chez lui : il devra refuser, car ce que peut accepter le protecteur de la comédie, il ne pourrait, lui, simple juge, se le permettre sans inconvénient.

Il y a souvent des transports à faire pour la Cour [1], le contrôle de l'opération appartient au Conseil de Castille, comme assesseur du Conseil de la Guerre, mais le Conseil s'adjoint généralement un juge de Cour. On procède à l'embargo des voitures et des mules, et ce n'est pas une petite difficulté de se garder des ruses des propriétaires ; il est vrai que si le roi paye bien, les subalternes gardent par devers eux une bonne partie de ce qu'ils devraient distribuer. La corporation des marchands de volailles doit fournir un certain nombre de mules. D'autre part, les Carabancheles [2] ne sont pas soumis à l'embargo. En cas d'enterrement royal, on met l'embargo même sur les mules des médecins, mais comme les obsèques ont lieu à l'Escurial, le dérangement n'est pas grand.

Des lois très minutieuses ont réglé le cérémonial des pompes funèbres [3], le nombre des torches, la forme des catafalques, l'exhibition d'armoiries, la tenture des églises. Toutes ces lois doivent être observées et la Chambre y doit tenir la main, mais on peut avoir affaire à des gens puissants, on peut ne pas être soutenu ; on ne s'embarquera qu'avec circonspection dans des affaires aussi délicates.

Il peut arriver que le Président du Conseil témoigne le désir d'aller se récréer dans le jardin de quelque couvent, ou de visiter les marchés ou la ville [4] ; il fera certainement mieux de s'abstenir, parce que le peuple est insolent et toujours prêt à demander plus que son dû ; mais s'il persiste dans sa fantaisie,

1. Cap. 24. *Carruage.*

2. Il s'agit des deux villages de Carabanchel alto et Carabanchel bajo, sur la rive droite du Manzanares.

3. Cap. 25. *Honras y entierros de particulares.*

4. Cap. 26. *Como se acompaña al S[or] Presidente y se habla.*

un juge de Cour l'accompagnera et se tiendra toujours à la porte de son carrosse, ne lui adressant la parole que s'il est interrogé. Dans le cas où le Président viendrait à médire de la Chambre, le juge se défendra avec prudence et modération. Dans les jardins des couvents, le juge se promènera aux côtés du Président et marchera à sa gauche ; si quelque moine vient parler au Président, le juge prendra aussitôt sa droite, à moins que le moine ne l'ait déjà prise lui-même, ce qui peut arriver, « car ces gens-là entendent mieux les choses spirituelles que « les règles de la politesse ».

Les hôpitaux de Madrid [1] sont sous la protection du Conseil de Castille qui s'adjoint, les jours de commission, le doyen de la Chambre. Ces jours-là, s'il n'y a aucune affaire importante et si aucun membre du Conseil n'est présent, le juge de Cour doit renvoyer la commission, à moins que le Conseil ne lui ait mandé de faire ce qu'il y a à faire, car il ne faut pas oublier que la juridiction des hôpitaux appartient au Conseil.

Les édits du roi sont publiés à Madrid [2], en forme solennelle, devant le Palais et à la porte de Guadalajara. Le cortège se forme devant la Chambre et se compose des timbaliers, des trompettes, des alguazils, des rois d'armes, du greffier chargé de dresser le procès-verbal de la cérémonie. Les juges de Cour ferment la marche. Il en faut quatre pour la publication d'une pragmatique, deux suffisent pour une trêve, mais six sont nécessaires pour la proclamation d'un traité de paix. Dans ce dernier cas, on élève des tribunes devant le Palais et à la porte de Guadalajara et quatre rois d'armes se placent aux quatre angles pendant que se fait la proclamation.

Lorsque des prières publiques [3] sont ordonnées dans les Églises de Madrid, le Conseil en prévient la Chambre qui

1. Cap. 27. *Juntas de hospitales.*
2. Cap. 28. *Pregon de pragmaticas.* Arch. hist. nac. 1421[e]. 1797.
3. Cap. 29. *Rogativas del Consejo o acimiento de gracias.*

nomme un juge de Cour et des alguazils pour assurer le bon ordre ; les autres juges assistent aux cérémonies avec le Conseil.

La réception d'un nouveau juge à la Chambre [1] est un acte important, dont tous les détails sont réglés par l'usage. Le nouvel élu doit écrire à tous ses nouveaux collègues et les aller visiter, en compagnie du juge le plus récemment nommé. Le doyen de la Chambre lui indique quel jour il sera admis à prêter serment. On l'envoie chercher par des alguazils à cheval, auxquels il offre le chocolat, il se rend au palais avec le juge le moins ancien qui le fait placer à sa droite, il aura soin d'arriver avant que le Conseil ait levé son audience, il fera la révérence en entrant, remettra son titre au greffier et se retirera. Le Conseil examinera l'acte de nomination et ordonnera d'introduire à nouveau le récipiendaire. Le serment se prête à genoux devant le président, qui remet la canne de commandement au nouveau magistrat ; celui-ci salue profondément le Président et le Conseil et sort de la salle pour retrouver ses collègues ; il se rend avec eux dans la salle des délibérations où procès-verbal de la cérémonie est dressé. Le juge le plus récent tient toujours le registre des audiences, mais pour lui apprendre ce qu'il ignore, son prédécesseur continue pendant une semaine à rédiger le registre.

Madrid était divisé en quartiers et à la tête de chaque quartier était placé un juge de Cour, surintendant de la police dans cette région. A lui de surveiller les tavernes, les auberges, les maisons meublées, de savoir qui vient y loger, ce que viennent faire ces gens, depuis combien de temps, pour combien de jours ils sont à Madrid. A lui d'inspecter les magasins d'approvisionnement, de s'assurer de la bonne qualité des marchandises et de la modération des prix. A lui d'avoir à l'œil les maisons de jeu, les filles perdues, de les

1. Cap. 30. *Quando jura algun alcalde.*

expulser en cas de désordre. On lui recommandait d'avoir six ou huit personnes de confiance pour le renseigner, et de défendre à ses agents de s'occuper des autres quartiers, afin de garder toute leur vigilance pour la partie de la ville remise à leur garde[1]. Parfois surgissaient des affaires d'une gravité extrême, qui requéraient de la part du juge de Cour un sang-froid et une décision extraordinaires. En 1707, l'ambassadeur de France voulut remettre en vigueur un vieux privilège qui lui donnait juridiction sur toute la rue où il habitait et lui permettait de choisir un juge de Cour et un greffier pour exercer cette juridiction en son nom. Il nomma D. Pedro de la Lastra, juge de Cour, pour son fondé de pouvoirs et lui adjoignit Fernando de Villanueva comme greffier. La Chambre s'en émut et fit savoir à l'ambassadeur que les privilèges sur lesquels il s'appuyait avaient été abolis en 1684, que sa juridiction particulière s'arrêtait au larmier de son hôtel, excepté devant la grande porte, ornée de l'Écu des armes du roi de France où elle s'étendait sur toute la largeur de la chaussée. Il n'avait aucun droit à nommer un juge, ni un greffier; s'il avait quelque plainte à formuler, le premier juge ou lieutenant de justice venus lui apporteraient leur concours. En fait de prérogatives, le roi ne voulait pas lui en reconnaître d'autres que celles dont jouissait à Paris le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, et le prévenait que les nominations de juge ou de greffier qu'il pourrait faire dorénavant seraient purement et simplement déposées par les titulaires sur le bureau de la Chambre[2]. En 1740, les rapports s'étaient améliorés entre la

1. Arch. hist. nac. 1421e. *Orden del exc^{mo} Sor D. Francisco Ronquillo, gobernador del Consejo, remitida al Sor D. Pedro Colon de Larreategui, gobernador de la Sala en el año de 1705, que está en el libro de gobierno del referido año, al folio 374, sobre lo que cada S^{or} alcalde ha de hacer en su quartel.*

2. Arch. hist. nac. 1421e. *Papel del abad de Viranco sobre pretension del embajador de Francia en quanto á Ynmunidad de su casa; está en el libro de gobierno de la Sala del año de 1717, f° 5.*

France et l'Espagne ; la Chambre faisait arrêter ceux qui insultaient la livrée de l'ambassadeur de France, et les menait à l'ambassade pour faire amende honorable[1]. La Chambre estime très importantes les fonctions du juge de quartier[2] et voudrait qu'il possédât dans la partie de la ville remise à sa garde un hôtel officiel, mais les juges n'ont point droit au logement ; on ne leur donne aucune indemnité et ils se logent où ils peuvent. Ils doivent du moins faire des rondes fréquentes dans leur quartier, avoir la liste des auberges et des tavernes. Les propriétaires des maisons meublées doivent leur donner la liste des personnes qu'ils ont reçues, mais cette mesure, qui pourrait avoir les effets les plus utiles, ne sert à rien, parce qu'elle est fort mal observée. La police des mœurs laisse également beaucoup à désirer ; on signale surtout la *calle de los Negros*, la *Puerta del Sol*, la *calle de Alcalá* et la *calle de la Puerta cerrada* comme les points de rendez-vous des femmes perdues et des filles errantes (*mozas vagamundas*).

La Chambre s'occupe avec un grand zèle de l'entretien et de la surveillance de la prison[3]. Chaque mois, le doyen désigne un juge de Cour pour inspecter la geôle publique, tant au point de vue de la solidité, que de la propreté et de la bonne tenue intérieure de l'établissement. Le juge veillera à ce que le quartier des femmes soit rigoureusement séparé de celui des hommes. Il refusera d'admettre dans la prison tout prévenu envoyé par les Conseils, les tribunaux ou les juges de commission, dont on n'aurait pas garanti à l'avance les frais de nourriture et de maladie durant tout le temps de sa détention[4]. Il goûtera le vin et les provisions que le cantinier vend aux

1. Id. ibid. 1421ᵉ. — 1740.

2. Id. ibid. 1420ᵉ. *Advertencias*. Cap. 31. — *Quarteles de los alcaldes y sus visitas*.

3. Cap. 32. *Carcel y visita de ella y relator que ha de asistir à la comida de los pobres*.

4. Arch. hist. nac. 1421ᵉ. 1741.

détenus. Il ferait bien, au moins une fois la semaine, d'assister avec un greffier au repas des pauvres, mais ce soin est dévolu à un simple rapporteur et il y a des abus. Il arrive aussi que les prisonniers n'osent se plaindre des excès dont ils sont victimes, par crainte du gouverneur de la prison ou des geôliers ; le juge de Cour fera sagement d'interroger les domestiques et se renseignera auprès des Pères jésuites chargés du service de la prison.

La justice espagnole était relativement indulgente au dix-huitième siècle ; la torture était virtuellement abolie, même devant le Saint-Office ; on ordonnait de surseoir aux exécutions pendant les fêtes religieuses[1]. Une femme, condamnée au pilori, obtint un sursis, parce que sa peine devait être subie le jour de la fête des Douleurs de la Vierge, et la fête passée, on eut pitié d'elle, on lui fit grâce du châtiment[2]. Les condamnés au feu étaient étranglés avant qu'on allumât le bûcher. Une seule peine était vraiment horrible, le dépècement du corps et l'exposition des membres en divers lieux, mais ce supplice, vestige des barbaries du passé, n'atteignait jamais qu'un cadavre, et le corrégidor demandait souvent à la Chambre de faire enlever les sanglantes dépouilles exposées le long des chemins, en prenant pour prétexte que le roi ou les infants y pouvaient passer[3]. Pour lui prêter main forte lorsqu'elle doit arrêter

1. Id. ibid. 1420[e]. *Advertencias.* Cap. 33. *Ajusticiados.*

2. Arch. hist. nac. 1421[e]. 1743. — Habiendo escrito el señor decano, por indisposicion del S[or] Gobernador papel a Su Em[a] dando cuenta de irse á poner en execucion la sentencia de verguenza publica á una muger, respondio S. Em[a] al margen : En respuesta de este papel debo decir á V. M. que un dia de los Dolores de Maria Santisima es muy recomendable para que no se deba executar esta justicia, lo que prevendrá V. M. á la Sala, á fin de que se difiera para despues de la Pascua. — No se executó despues, y se miró con piedad.

3. Id. ibid. 1740. — Papel del marques de Montealto, corregidor, pidiendo á la Sala, como en otras ocasiones lo ha hecho, mandar quitar las

quelque malfaiteur, la Chambre a le droit de requérir l'assistance des soldats invalides que le peuple appelle « les petits blancs » (*blanquillos*), mais pour ne pas les rendre odieux au peuple, les invalides ne font qu'assister à l'opération et ne touchent pas aux prisonniers [1]. En cas d'exécution capitale, la troupe assure l'ordre. Les magistrats, responsables du condamné, marchent immédiatement derrière lui, puis viennent les soldats à cheval, puis l'infanterie pour parer à tout événement en cas d'émeute [2]. Il y a toujours beaucoup de moines autour du condamné, ce qui est regrettable, parce qu'on perd ainsi beaucoup de temps et les souffrances du malheureux s'en trouvent augmentées. Sitôt que le coupable a cessé de vivre, les magistrats en avisent le public, puis la confrérie qui se charge de ce soin enlève le

quartas de los ajusticiados, para poder pasar par donde estan los principes y infantes.

1. Id. ibid. 1421e. 1740. — Papel del marques de Iztariz á S. Ema diciendo que el ministro de la guerra hace presente al rey que aunque los soldados son generalmente no bien admitidos en los pueblos, los 400 invalidos que hay en Madrid son odiosos y aborrecidos por el uso que hace de ellos la justicia ordinaria, pues ya no hay alcalde de Corte, alguazil, ni escribano que no lleve soldados á su arbitrio para las operaciones de su oficio. Que las tropas deben auxiliar las justicias en todas partes, pero que las prisiones y demas diligencias los han de executar los alcaldes, alguaciles y escribanos y solo ser testigos los soldados de la que executan, defendiendo y abrigando sus operaciones, lo que solicita se establezca y haga observar á favor de la tropa, para que no se vea vilipendiada por el modo con que se emplea, y haviendose conformado S. M. con la expresada representacion del duque de Montemar y su dictamen, ha resuelto que asi se practique y execute, segun lo propone y me manda participarlo á Va Ema, como lo hago de su real orden. — Transmis à la Chambre par le Président de Castille le 24 septembre 1740.

2. Id. ibid. 1740. — Papel del Sor Gobernador a Mantufar para que embie la tropa de infanteria y caballeria, como en otras ocasiones para que acompañe á un reo al suplicio, en inteligencia de que los ministros han de ir inmediatos al reo, y entregados de el, y la tropa auxiliando á la justicia sin que sea necesario que se forme en quadro. Y hay nota de que se hizo asi.

corps et va l'enterrer à San Ginés. Quand la sentence porte que le cadavre sera dépecé, l'opération se fait sur une table, au pied de l'échafaud. Ceux qui tirent sans raison l'épée ou la dague ont la main clouée au pilori. Pour les vols de denrées alimentaires, on attache au cou du larron, exposé au pilori, la viande ou le poisson qu'il a dérobés. Quand on promène par les rues quelque condamné à l'exposition publique, il ne faut pas tolérer qu'il se cache la figure avec son mouchoir ou avec ses cheveux. Les femmes condamnées à l'exposition et au bannissement ont les cheveux et les sourcils rasés; malgré ces rigueurs, il y en a d'incorrigibles, on en a vu revenir se faire prendre jusqu'à trois fois, la corde seule peut en venir à bout. Mais s'il est bon de se montrer sévère contre les voleuses et les vagabondes incorrigibles, il faut surveiller les excès des subalternes, qui profitent souvent d'une exécution pour mettre l'embargo sur toutes les mules qu'ils rencontrent et pour les revendre après, au grand préjudice des propriétaires[1].

Dans les causes très graves qui engagent la responsabilité des juges[2], quelques-uns demandent parfois à mettre leur avis par écrit dans le registre des séances, mais c'est une mauvaise pratique qui ne peut que nuire à la considération de la justice.

L'approvisionnement de Madrid, surtout en pain, est une des charges les plus importantes de la Chambre[3]. On a parlé souvent de mettre la fourniture du pain en adjudicàtion; on ne l'a point fait jusqu'à ce jour, ce qui est regrettable, car ce système donnerait de meilleurs résultats que le système en usage. Vallecas est un des centres d'approvisionnement de Madrid, mais les boulangers de cette localité sont coutumiers de toute espèce de fraudes. Il faudrait ne leur permettre d'acheter de la farine que sur le vu d'un certificat constatant

1. Arch. hist. nac. *Advertencias.* Cap. 33. *Ajusticiados.*
2. Id. ibid. Cap. 34. *Causas graves y remitidas.*
3. Id. ibid. Cap. 35. *Faltas de pan.*

qu'ils ont vendu leur pain à la boulangerie municipale de Madrid *(la Panaderia)*. Il y a des gens qui sortent de la ville et vont acheter le pain aux boulangers du dehors qui arrivent par toutes les routes; l'approvisionnement général s'en trouve réduit d'autant. Certains boulangers de Vallecas arrivent en ville avec des paniers qui semblent pleins de pain, mais la moitié du panier est remplie de paille[1]; encore un abus qui devrait être puni. La Chambre doit surveiller les boulangers, les marchands de fritures, les pâtissiers, qu'on peut obliger au besoin à cuire du pain. Le Corrégidor s'occupe, de son côté, des fours de la ville, il fait remettre aux boulangers la quantité de farine nécessaire et fait vérifier la quantité de pain cuit. Chaque année, au mois d'octobre, la Chambre visite les greniers de la ville *(positos)*. En cas de disette, on multiplie les rondes autour de Madrid, un juge de Cour s'installe à la *Panaderia* et veille à la distribution du pain. On donne une charge de pain à chacune des Gardes du roi et de la reine, trois charges à chacune des maisons royales, aux hôpitaux et couvents ce qu'il leur faut, mais de manière à ce qu'ils en aient pour revendre. On en envoie quelquefois une charge à la prison de Cour et une à la prison de la Ville, mais ce cadeau ne profite qu'aux huissiers et aux greffiers et les pauvres n'en ont rien. Quand il s'agit d'élever le prix du pain, il faut toujours en référer au Conseil; pour baisser les prix, la Chambre peut agir de sa propre autorité, mais elle fera toujours bien d'avertir le Conseil[2].

La fourniture de la viande[3] est mise en adjudication; dans les circonstances exceptionnelles, c'est la municipalité qui s'occupe de l'approvisionnement, la Chambre veille seulement à ce que les boucheries soient bien pourvues de viande saine et fraîche.

1. Sans doute pour remplacer le pain vendu le long du chemin.
2. Arch. hist. nac. 1421^{c}. 1731.
3. Ibid. *Advertencias*. Cap. 36. *Faltas de carne*.

La fourniture du lard[1] est également confiée à des adjudicataires qui doivent tenir toujours bien approvisionnées les boutiques de la *Plaza mayor* et des petits marchés. Cependant les gens du dehors ont le droit de venir vendre leur lard, pourvu que ce ne soit pas tout à fait au détail[2]; ils ont à leur disposition les étaux de la rue du Marquis, auprès des étaux au poisson, mais ils vendent rarement eux-mêmes, ils cèdent leurs marchandises à des revendeurs, qui la font payer plus cher au client.

La Chambre doit veiller à ce que le porc frais et ses issues[3] soient toujours sains et de bonne qualité.

Pour le poisson[4], les marchands doivent toujours être pourvus de morue, de merluche, de congre séché et de saumon salé; ils auront de temps en temps du thon, des anguilles, des sardines, des harengs. C'est la Chambre qui fixe le prix du poisson frais. Quand le poisson manque, la Chambre envoie des gens de confiance au col du Guadarrama et à Torrejon et met l'embargo sur tout le poisson qui passe. Tout le monde devrait être tenu d'acheter le poisson au marché public, mais une foule de gens sont dispensés d'obéir aux règlements et vont arrêter les poissonniers sur les routes pour faire leur choix avant que le public soit servi.

L'approvisionnement d'huile[5] est mis en adjudication ; elle est en général de mauvaise qualité et l'on a peine à obtenir la mesure légale. Quand il y a disette, on met l'embargo sur l'huile du plateau d'Ocaña et du pays de Tolède.

En cas d'incendie[6], la Chambre a la liste de tous les maçons

1. Id. ibid. Cap. 37. *Faltas de tocino.*
2. Au-dessus d'une quartilla.
3. Arch. hist. nac. *Advertencias.* Cap. 38. *Puerco fresco y sus despojos.*
4. Id. ibid. Cap. 39. *Faltas de pescado.*
5. Id. ibid. Cap. 40. *Faltas de aceite.*
6. Id. ibid. Cap. 41. *Ocasiones de fuego.*

et charpentiers qui doivent accourir avec des seringues et des haches, et des aguadors qui doivent amener l'eau chargée sur des mules. C'est la cloche de Santa Cruz qui sonne le tocsin. On prend chez les marchands les chaudrons et les torches dont on a besoin, quitte à les payer plus tard. On cerne la maison qui brûle, pour éviter les vols; on organise la chaîne et l'on tâche à faire la part du feu. Quand l'incendie est trop violent, le juge de Cour divise les travailleurs en deux escouades, dont l'une se repose pendant que l'autre besogne. Il faut toujours avoir en réserve des maisons sûres où l'on pourra envoyer les effets, les femmes et les enfants. En cas d'incendie dans un couvent de femmes, deux juges de Cour y pénétreront pour veiller au bon ordre; si l'église ne court aucun danger, on y rassemblera les religieuses; si elle est elle-même menacée, on les enverra sous l'escorte de gens sûrs dans des maisons honorables.

Madrid n'est pas une ville saine [1]; les épidémies y sont fréquentes. La Chambre doit veiller à la propreté des rues et surtout des abattoirs privés. En temps de pestilence, la ville doit être bien pourvue de médecins et de chirurgiens [2].

Il arrive fréquemment que le gouvernement confie quelque mission à un juge de Cour [3]. Il ira, par exemple, faire une enquête et aura dans ce cas avec lui un greffier de la Chambre de Castille et un receveur du Conseil, mais ces gens, qui n'appartiennent pas au personnel de la Chambre, sont plutôt gênants; le mieux sera pour le juge d'emmener avec lui un employé de confiance et de renvoyer, sous un prétexte quelconque, le receveur et le greffier. En voyage, le juge mange avec le greffier et les alguazils; arrivés au lieu où se fait l'en-

1. Id. ibid. Cap. 42. *Tiempos de peste o poca salud.*

2. La brièveté de ce chapitre prouve le peu de cas que l'on faisait de l'hygiène au milieu du dix-huitième siècle.

3. Id. ibid. Cap. 43. *Comisiones del gobierno á que sale un alcalde.*

quête, le juge mange encore quelquefois avec le greffier. Ce sont des abus, le magistrat doit manger seul.

Les subalternes ne sont pas toujours aisés à conduire[1], ils ont des privilèges qu'il faut respecter, mais il faut aussi les maintenir dans le respect de la hiérarchie, et c'est parfois délicat. Le doyen de la Chambre a autorité sur les alguazils et sur les greffiers de la ville et de la province, sur le comptable, sur le majordome des pauvres; aucun d'eux ne doit ni se couvrir, ni s'asseoir devant lui sans sa permission, mais les greffiers de la Chambre de Castille ne sont pas soumis à sa juridiction et il est obligé de les laisser se couvrir et s'asseoir; lorsqu'il les reçoit en même temps que d'autres greffiers, il les reçoit alors en marchant; de cette façon, personne ne s'assied. Ces subalternes donnent d'incessants sujets de plainte. Il n'est pas bon de les reprendre en public, on les appellera dans la salle du Conseil, devant le greffier de la Chambre qui sera de service, et on leur fera les observations que l'on jugera convenables. Ils devront les écouter tête nue et l'on ne souffrira, sous aucun prétexte, qu'ils répondent le moindre mot.

Les finances de la Chambre[2] sont gérées par un agent comptable et un majordome ou receveur des pauvres. L'agent comptable établit la recette sur le registre des séances, les décharges constatant la dépense sont délivrées par le receveur. Tous les mois l'agent comptable fait la balance des comptes. Il tient également un registre spécial sur lequel il inscrit toutes les sommes que reçoivent les juges pour gratifications, illuminations et répartitions de toute espèce. Un juge délégué par la Chambre contrôle chaque mois le travail de l'agent comptable et adresse un rapport au doyen, qui donne tous les ordres relatifs à l'emploi des fonds. Le comptable a

1. Id. ibid. Cap. 44. *Alguaciles y escribanos, como se han de tratar y reprehender.*

2. Id. ibid. Cap. 45. *Hacienda de la Sala.*

pour mission d'encaisser l'argent des pauvres dont les députés ont la libre disposition.

La Chambre possède une juridiction civile[1] fort importante. Chaque jour, à trois heures en hiver, à quatre heures en été, cinq juges de Cour se rendent au tribunal de la province *(acuden á la Provincia)* pour visiter et déterminer les causes civiles, qui sont nombreuses et graves et toutes les autres affaires connexes qui peuvent se présenter. Chaque juge a son cabinet et choisit les greffiers qui lui présenteront les dossiers. Le doyen n'est pas obligé de siéger à la Province, il n'y va que s'il le veut bien et se fait remplacer par le juge le plus nouveau. En cas de maladie d'un juge, les greffiers attachés à son cabinet passent, en qualité d'hôtes, dans le cabinet d'un autre juge, à leur choix. Les greffiers de la Ville de Madrid ne siègent qu'après les greffiers de la Province ; ils sont assis sur un banc et doivent se couvrir. Les juges sont très sévères pour l'étiquette ; personne ne peut pénétrer en dedans de la barre du tribunal avec l'épée au côté, à moins d'être chevalier de Saint-Jacques, de Calatrava, d'Alcantara ou de Saint-Jean. Les avocats ne sont admis à parler qu'avec le bonnet sur la tête, à moins que le juge ne leur permette par faveur particulière de plaider tête nue ; ils doivent se tenir très modestement. Le juge de Cour ne statue pas en audience sur les affaires de peu d'importance ; il les examine rapidement à l'entrée ou à la sortie du tribunal. Il peut être récusé par les parties ; il ne devra en ce cas faire aucune observation ni se tenir pour offensé, et se nommera aussitôt un substitut. Si la partie fait défaut à l'appel de sa cause, on renverra le plaid jusqu'à trois fois, avant de juger en son absence.

Le juge des travaux et des bois[2], un fonctionnaire de rang assez élevé, vient quelquefois devant la Cour ; on lui donne

1. Id. ibid. Cap. 46. *Provincia.*
2. Id. ibid. Cap. 47. *Alcalde de obras y bosques.*

une place sur les bancs, au milieu des magistrats ; il fait son rapport, puis s'en va. Il n'a pas droit à être reconduit.

Le lieutenant du Corrégidor de Madrid[1] juge en première instance certains procès criminels, dont l'appel est porté à la Chambre. Le lieutenant ne peut donner la torture, ni imposer une peine corporelle sans consulter la Chambre. Lorsqu'il a à prendre son avis, il doit la prévenir de sa visite et se présenter avec son bonnet à la main. Il s'assied au banc des avocats, et on lui dit de se couvrir. On lui parle en style impersonnel, à moins que l'on n'ait quelque reproche à lui faire ; on s'adresse alors directement à lui et l'on emploie le *vos* archaïque et distant. Le lieutenant doit toujours se montrer fort modeste devant la Chambre ; s'il a à parler devant elle et qu'il s'en acquitte bien, la Chambre pourra lui faire la politesse d'un remercîment. Elle n'a pas, au fond, intérêt à amoindrir les attributions du lieutenant ; elle a bien assez d'affaires, sans empiéter sur la juridiction d'autrui.

La Chambre avait de fréquents rapports avec les autres tribunaux de Madrid[2], et entre corps aussi jaloux de leurs moindres prérogatives, les conflits se faisaient incessants. La règle générale est que la Chambre doit en tous les cas maintenir ses privilèges et sa dignité. Si un messager, envoyé par le Palais, se présente, il sera reçu par un greffier de la Chambre de Castille, mais on ne lui permettra pas de dépasser la barre du Tribunal : le doyen lui donnera une réponse immédiate. Les messagers des autres Conseils sont reçus par un simple huissier. En 1734, il y eut conflit d'attributions entre la Maison du roi (*el bureo*) et la Chambre, au sujet d'un meurtre commis rue du Trésor, près la porte de la Chaine, dont la Chambre revendiquait le jugement : le roi décida l'affaire en

1. Id. ibid. Cap. 48. *Teniente de la Villa.*

2. Id. ibid. Cap. 49. *Recados de la Ynquisicion y otros tribunales y de Palacio.*

faveur de sa maison[1]. En 1742, un incident beaucoup plus grave se produisit entre la Chambre et le Conseil de la guerre, à propos de la forme en laquelle les juges de Cour devaient rapporter au Conseil de la Guerre les causes sujettes à conflit, avant que la Chambre déclarât officiellement les revendiquer pour sa juridiction[2]. Le magistrat rapporteur devait-il se faire accompagner au Conseil de la Guerre par un greffier de la Chambre de Castille ? Le fiscal de la Chambre tenait pour l'affirmative, mais le Conseil de la Guerre avait adopté l'opinion contraire[3], et le roi donna raison à la Chambre. La procédure très compliquée, usitée en cas de conflit, se trouva dès lors définitivement fixée[4].

---

1. Arch. hist. nac. 1421[e]. 1734. (2 pièces).

2. Id. ibid. 1742. — Varios papeles del S[or] Samaniego, fiscal de Guerra, y del S[or] Bermeo, que lo es de la Sala, sobre resolver la forma y modo de ir á hacer relacion á Guerra de las causas, antes de llegar á formar competencia.

3. Id. ibid. 1742. — Papel del S[or] Bermeo á Munilla, sobre la forma de ir los escribanos de Camara á hacer relacion á Guerra, y competencia. Responde Munilla al margen que no es estilo, ni hay exemplar de que los subalternos del Consejo vayan con amos á otro, ni que se les haya mandado; porque, en qualquier caso que ocurra de Consejo a Consejo se representa al rey, á excepcion de las de competencias, que estas se pueden formar por los S[es] fiscales de ellos, dando peticion en Sala de Gobierno del de Castilla, á menos de que si la forma el de Guerra, da la peticion en su Consejo y se hace saver al con quien la forma, y se ve y determina en una de las Salas de Castilla, donde se juntan los S[es] electos para las competencias, precediendo nombrar el Rey quinto ministro, que es quanto puede decir.

4. Id. ibid. — Papel del S[or] Campillo á S. Em[a], de que el rey ha resuelto que, en conformidad del estilo observado hasta aqui, pase el escribano que actue en la causa á hacer relacion de ella al Consejo de Guerra, como lo estába mandado, y que por punto general no embarace la Sala que sus escribanos de camara pasen á hacer relacion al mismo Consejo de las causas de los militares que recurrieren á el, quejandose de que los tienen procesados, pues, quando aquel tribunal retubiere los autos y en ella considerare la Sala perjudicada su jurisdiccion ordinaria, ha de usar del

Quand la Chambre rend visite au Président de Castille, les juges de Cour ne portent pas le bâton de commandement et ont grand soin de ne parler que de l'affaire qui les amène. Pour les visites aux présidents des autres Conseils, on garde le bâton de commandement [1]. Cette question d'étiquette est fort contestée ; autrefois, Philippe II déclarait ne reconnaître un alguazil de Cour qu'à son bâton, mais Philippe V, ayant vu un jour un juge l'approcher de trop près avec sa canne, a obligé les juges à laisser les leurs à la porte de son cabinet ; il n'est plus maintenant de gentilhomme d'un rang moyen qui ne prétende faire quitter la canne aux magistrats.

Les juges de Cour ne doivent entrer dans la Chambre de la reine que sur un ordre de la *Camarera Mayor* ou de la gouvernante de S. M. [2] C'est d'ordinaire un juge de Cour qui est chargé de trouver une nourrice pour les infants, commission ennuyeuse s'il en fut, mais à laquelle on ne peut se soustraire, puisqu'il s'agit du service du prince. Il faut passer par toutes sortes de difficultés, comme il arrive toujours quand on a affaire aux dames ; cela coûte beaucoup de peine, car il faut sortir de Madrid et courir la campagne ; c'est une charge onéreuse, car il faut avoir souvent chez soi plusieurs de ces nourrices et les régaler. On peut bien demander une indemnité (*ayuda de costas*), mais on n'obtient jamais rien et l'on doit se tenir pour bien payé si l'on vous remercie, ce qui n'arrive pas toujours. Le juge doit s'inquiéter de la santé de la nourrice et de celle de ses enfants, de la qualité de son lait, de sa réputation et de ses mœurs. Il fera bien, sur tous ces points, de s'en rapporter à la Camarera Mayor et aux dames du Palais.

---

medio regular, y se forme la competencia, como siempre se ha acostumbrado.

1. Id. 1420e. *Advertencias.* Cap. 50. *Modo de visitar al Sor Presidente y otras personas.*

2. Id. ibid. Cap. 51. *Quarto de la reyna en razon de la vara.*

La mendicité est une des plaies de Madrid[1]. Il y aurait beaucoup de mendiants que l'on devrait envoyer aux galères, beaucoup de femmes que l'on devrait mettre au pilori, bien battre et bannir de la ville. Les pauvres honteux sont souvent les plus dévergondés; on les voit au Prado, rôder de carrosse en carrosse et se renseigner les uns les autres sur la générosité des gens qui passent. Il n'y a pas une boutique où l'on vende de la limonade et de l'eau fraîche qui ne soit assiégée de quémandeurs. Quant aux étrangers, il faudrait résolûment les chasser de Madrid, où ils ne peuvent être d'aucune utilité. Ce sont, pour la plupart, des espions « car les étrangers sont bien loin de vivre avec la même bonne foi et simplicité que les Espagnols[2]. »

Les aveugles[3] forment un corps privilégié au sein de la grande armée des pauvres. Ils ont leur confrérie au Carmen. Autrefois, ils allaient dans les maisons particulières réciter des prières et ils recevaient pour leur peine une aumône; aujourd'hui, ils se font improvisateurs, et l'on a le tort de leur laisser dire leurs sottises jusque dans la Chaire des églises. Ils jouent de la guitare, ils chantent des chansons satiriques ou licencieuses et les servantes restent à les écouter, au lieu de courir où elles ont affaire.

Les bohémiens (*gitanos*)[4] sont pires encore; il n'est crimes dont ils ne se soient rendus coupables. Ils ne s'occupent que de vols et d'assassinats; ils ont rôti et mangé des gens qu'ils avaient tués, ils ont vendu des enfants chrétiens à des juifs pour les torturer et pour les tuer, ils ont volé les églises et les vases sacrés.

---

1. Id. ibid. Cap. 52. *Pobres.*

2. « Pues no viven los extrangeros con la buena fé y descuido que nos otros. »

3. Id. ibid. Cap. 53. *Ciegos y daños de consentirlos.*

4. Id. ibid. Cap. 54. *Gitanos.*

Les revendeuses et les filles entretenues[1] tendent sans cesse à développer la gourmandise et la fainéantise; elles encombrent les rues avec leurs étaux; elles ne vivent que de friponneries; les corrégidors sont bien trop indulgents à leur égard.

Les commissionnaires[2] doivent être, eux aussi, surveillés avec attention. Autrefois, il y avait dans chaque ville une corporation d'hommes de peine, ou de portefaix (*ganapanes, palanquines*) qui suffisaient parfaitement à la besogne. Maintenant, la Galice se dépeuple et inonde Madrid d'un tas de fainéants qui vivent dans une oisiveté presque complète, deux ou trois courses leur suffisant pour gagner leur pain. Il faudrait instituer des réglements draconiens pour réprimer la paressse et la superbe de ces garnements, et empêcher les gens honorables d'être tyrannisés par eux.

Les commissaires-priseurs (*corredores*)[3] sont soumis à la juridiction de la Chambre. Ils doivent avoir été approuvés par elle et inscrire sur un registre les noms de tous ceux qui leur donnent quelque chose à vendre, la nature des objets et le prix demandé; or, ces courtiers ne tiennent pas de livres et volent le public et leurs clients. Cinq ou six courtiers bien choisis suffiraient amplement à la besogne. Il faudrait leur défendre de vendre des meubles neufs; ils s'entendent avec les fabricants, qui espèrent écouler plus facilement leur marchandise par leur intermédiaire et les foires franches durent ainsi toute l'année. On devrait interdire la vente des vieilles clefs, qui profite surtout aux voleurs, et empêcher les muletiers de la Manche d'acheter les vieux fers, ce qui fait renchérir le fer à Madrid.

1. Id. ibid. Cap. 55. *Mugeres revendedoras y mal entretenidas.*

2. Id. ibid. Cap. 56. *Esportilleros y la forma que se podria dar para la seguridad de lo que se les entrega y que se minorase el gran numero que hay de ellos.*

3. Id. ibid. Cap. 57. *Corredores y almonedillas.*

Il y a des gens qui portent la sébille des mendiants ou qui la louent pour avoir prétexte de quêter de maison en maison ; ce sont le plus souvent des entremetteurs, adonnés à la fainéantise et à tous les vices.

Quoique le peuple soit d'ordinaire paisible, il se produit parfois des troubles[1], à raison de la cherté des vivres, des nouveaux impôts, des changements de monnaie; les magistrats prendront garde à ne se montrer qu'accompagnés d'une force suffisante pour se faire respecter ; ils feront exécuter de fréquentes rondes de nuit; ils s'aideront de l'influence qu'ont su prendre sur le peuple les ordres religieux. Une heureuse inspiration peut en bien des cas conjurer le péril. De grands magistrats ont apaisé des séditions en faisant exécuter un prisonnier quelconque, pris parmi ceux qu'ils avaient déjà sous la main et qu'ils donnaient comme le principal auteur du dommage dont souffrait le peuple.

Les privilèges et l'indiscipline de la Garde royale[2], encouragée par ses propres chefs, constitue une des causes principales de la mauvaise police de Madrid. Ils dépendent, il est vrai, de la Chambre, pour tout ce qui regarde leur conduite, mais aucun alguazil n'oserait se hasarder à leur porter un exploit, ou à leur faire payer une amende : aussi bien ne savent-ils à quels excès se porter, leurs maisons servent de refuge aux voleurs, aux vagabonds et aux femmes perdues. Ils sont exempts de certains droits et ils en exemptent qui ils veulent ; personne ne peut s'y opposer, car si, d'aventure, quelqu'un fait résistance à leurs caprices, ils le tuent, comme on les voit faire presque tous les jours. Ils ont des auberges et des tavernes à eux ; il suffit au premier venu de mettre une hallebarde devant sa porte et de dire que sa maison appartient à un soldat de la Garde, pour que la maison soit aussi respectée qu'un

1. Id. ibid. Cap. 59. *Alborotos del pueblo.*
2. Id. ibid. Cap. 60. *Soldados de la Guarda real.*

palais ou l'hôtel d'un ambassadeur. Le soldat dit, à sa décharge, que le roi ne le paie pas, et que les privilèges dont il jouit lui tiennent lieu de traitement, mais il abuse vraiment de ses prérogatives ; avec deux ou trois hallebardes bien placées, il a de quoi jouer, faire la fête et parader en riche costume [1]. Le meilleur remède à tous ces désordres serait de soustraire le soldat à l'autorité de ses chefs, qui, par esprit de corps, le laissent tout faire.

Les soldats de la Garde ne sont pas les seuls à jouir de privilèges abusifs : les couvents, les ambassadeurs, bien des maisons nobles ont le droit d'ouvrir des tavernes et des boutiques [2], qui font une concurrence désastreuse aux fournisseurs des villes, offrent à chaque pas des occasions de dépense et de libertinage et contribuent à augmenter le prix des denrées. Les économes des boutiques privilégiées vendent les œufs un ou deux maravédis de plus, la pièce, la chandelle un demi réal de plus par livre qu'au marché, pour pouvoir donner le tant pour cent aux majordomes des grands seigneurs. Il y a dans ces boutiques du poisson et du gibier toute l'année ; la loi n'existe pas pour elles. Les employés de ces maisons vont chercher les denrées dans les villages et sur les routes, ne paient pas de droits d'entrée ; si quelque agent de la justice essaie de remédier à ces abus, les propriétaires privilégiés arment leurs gens et se maintiennent par force en possession de leur droit. Comme ces boutiques sont des lieux privilégiés, on y voit entrer, de jour et de nuit, des hommes et des femmes qui y commettent mille excès, et le mal va croissant tous les jours. On a fait des réglements sur les tavernes appartenant aux communautés religieuses [3], mais les grands seigneurs

1. « Jugar, putear y andar lucido. »

2. Id. ibid. Cap. 61. *Despensas y despenseros.*

3. Arch. hist. nac. 1422e. *Reglamento que segun el allanamiento hecho á S. M. remitido al Consejo y á la Sala para su observancia deben guardar las*

tiennent encore à ce droit scandaleux, comme si le Président de Castille ou le Roi tenaient boutique !

Si les privilégiés peuvent vendre de tout, il faut au contraire une licence spéciale du conseil pour vendre du chocolat dans les débits d'huile et de vinaigre[1]. L'usage du chocolat s'est répandu jusque parmi le peuple ; c'est pure gourmandise et nombre de gens s'occupent à ce commerce qui pourraient travailler plus utilement[2]. Il n'est pas de fraude qu'on ne commette à cette occasion, on mêle au chocolat de la canelle, du poivre, du pain grillé, de la farine de maïs, des écorces d'oranges sèches et moulues et autres saletés (*porquerias*). On a cherché à faire du chocolat à bon marché, à 5 réaux 1/2 la livre, mais la livre de cacao de Caracas coûte déjà 5 réaux 1/2, ou même 6 réaux, la livre de sucre 4 réaux, la livre de vanille 4 réaux, le rocou se vend 32 réaux la livre ; le fabricant le plus économe ne peut vendre le chocolat moins de 10 réaux 1/2 à 11 réaux. La Chambre qui a le contrôle général du commerce devrait bien contrôler le commerce du chocolat et renvoyer aux champs tous les paresseux qui s'en occupent.

On vend aussi à Madrid[3] des limonades au vin et de l'*aloja*[4],

---

comunidades de esta Corte en sus tabernas. 1741. — On ne vendra dans ces tavernes que du vin, les tavernes seront établies en dehors de la clôture, afin que la justice y puisse pénétrer. Il y aura un inspecteur des mesures, mais, par faveur spéciale, le roi permet aux communautés de désigner une ou plusieurs personnes de confiance qui visiteront les tavernes. Le prix du vin sera fixé par l'autorité et ne sera vendu que dans des mesures poinçonnées ; on ne vendra pas au-dessous d'un demi azumbre (environ un litre). Les tavernes seront tenues par des employés laïques, mais un surveillant ecclésiastique pourra se tenir dans une pièce à côté et surveiller l'agent derrière une grille ou une jalousie.

1. Id. ibid. 1422e. *Chocolate.*

2. Id. 1420e. *Advertencias. — Chocolate y los que lo hacen y venden por las casas.*

3. Id. ibid. Cap. 63. *Aguas y otras vevidas.*

4. L'*aloja* était une boisson d'invention arabe que l'on fabriquait en fai-

des eaux de canelle, de clou de girofle, de citron, de jasmin, de l'eau à la neige, on les vend glacées ou congelées (*heladas o engarapiñadas*) dans des petites fioles de verre. L'hiver, on vend de l'hypocras et du vin de coing. Dans les maisons où se débitent toutes ces denrées entrent les hommes et les femmes, qui y perdent leur temps, et y bavardent, ce qui est pire encore. Mais il n'y a hôtel de grand seigneur ou d'ambassadeur qui n'ait son débit privilégié, et à l'abri des droits du maître, on fait ce que l'on veut. Ces boissons froides sont très nuisibles à la santé, tant à cause de leur basse température que des fraudes des marchands. Ils y mettent du miel en guise de sucre, ils y mêlent des essences nuisibles. On voyait, il n'y a pas longtemps, à Madrid, une boutique appelée la Maison des cent vins; on y vendait du Grenache, du moscatel, du vin blanc de cerises (*albillo de guindas*) et autres diableries (*embelecos*). Cette taverne a disparu, mais celles des ambassadeurs et des grands seigneurs continuent à vendre des vins de différents crus, au prix qu'ils veulent, et ainsi s'augmentent la cherté des vivres, la gourmandise et l'intempérance. Les privilèges donnent lieu à chaque instant à des affaires excessivement désagréables. En 1735, la Chambre avait imposé une amende au débit de la maison des Italiens, l'administrateur prétendit ne pouvoir la laisser recouvrer sans un ordre de l'auditeur (de Guerre ?) auquel appartenait la juridiction de cette maison, il fallut en référer au Conseil qui ordonna la fermeture du débit [1]. La Chambre devrait se montrer très sévère pour accorder de nouvelles licences, et retirer à la première occasion celles qui ont été déjà données.

Sur le Prado et dans les fêtes publiques, des femmes vont et viennent parmi la foule, vendant des limons, des galettes

sant bouillir les citrons qui avaient servi à faire la limonade et en additionnant la liqueur de miel et d'épices.

1. Id. 1421[e]. 1735. Niebe.

et autres choses de ce genre [1], tandis que d'autres marchands offrent des oublies. Ces femmes sont le plus souvent des entremetteuses, qui vont porter aux dames jusque dans leurs carrosses les messages de leurs galants. Il serait fort bon de supprimer tout cela et de revenir à l'ancien ordre de choses, alors que du petit pont à St-Jérôme on trouvait quelques boutiques où l'on pouvait acheter toutes ces friandises à meilleur compte et s'en régaler plus commodément.

Les pauvres qui fréquentent le Prado et les promenades publiques et qui hantent les boutiques des limonadiers sont aussi des entremetteurs [2].

Il n'est d'inventions que ne trouvent tous ces fainéants [3]. Trois ou quatre femmes, habillées en paysannes des environs de Valladolid, sont venues s'établir sur la Plaza Mayor et se sont mises à vendre des omelettes au lait, à la mode du pays ; elles ont gagné quelque argent, d'autres sont accourues, et aujourd'hui elles sont légion. Autant d'ouvrières utiles de moins. Madrid est plein de ces traîne-savates qui vendent des salades, des asperges, des oranges, des limons, du lait caillé, de la crème, des châtaignes, des avelines, des mûres, du lait, des fromages. Ces gens achètent toutes ces denrées aux paysans le long des chemins et réalisent de gros bénéfices. D'un gros fromage, ils en tirent plusieurs petits, les pétrissent entre leurs doigts et vont parfois jusqu'à les humecter de leur salive. Il était autrefois défendu de vendre la crème en pot ; on ne pouvait la vendre que dans des assiettes de terre, conformes au modèle officiel déposé à la Chambre. Cette prescription, qui évitait bien des fraudes, est tombée en désuétude.

---

1. Id. 1420e. *Advertencias*. Cap. 64. *Mugeres en el Prado y fiestas publicas venden limas, rosquillas y otras cosas, y barquilleros que se ocupan en esto.*

2. Id. ibid. Cap. 65. *Pobres que acuden al Prado y paseos publicos, y asisten en las alojerias y puestos donde se vende vevida y cosas de comer.*

3. Id. ibid. Cap. 66. *Tortillas de leche y otras golosinas excusadas, y de ninguna manera necesarias.*

Les restaurants fermés ne peuvent être annexés à une taverne et doivent avoir une licence et un tarif[1]. Les cabarets et auberges sont fort chers et détestables[2]. On ne peut avoir un lit à moins de deux réaux; que l'on apporte ou non sa nourriture, c'est le même prix, on vous vend la chandelle, il faut donner des pourboires aux servantes et l'on n'a qu'à se taire et à payer, si l'on ne veut pas ameuter tout le village contre soi; l'alcade prend toujours parti contre l'étranger. Les auberges ne sont pas sûres; il n'est pas de malle si bien close qui ne soit forcée; si l'on se plaint, l'hôte crie qu'on veut le déshonorer. Dans les auberges de la route d'Andalousie, une nuit coûte 60 à 70 réaux, le déjeuner revient à 30 ou 40 réaux. Les gargotiers les plus raisonnables demandent un ou deux réaux pour rôtir une perdrix ou un lapin. Et rien à dire! car, en un clin d'œil, on se voit entouré de gens armés, dont on est bien heureux d'être délivré, même en leur laissant son manteau. « A Cordoue, raconte le vieux magistrat, il « m'est arrivé de me placer près de la porte d'une auberge, qui « est située dans un coin, derrière l'Église, pour vendre une « botte d'asperges, suffisantes pour le dîner de sept ou huit « personnes. J'en demandais 2 réaux et demi. L'hôte sortit, « m'empêcha de vendre mes asperges et me les prit pour deux « réaux. Le même soir, je me rendis à la même auberge avec « cinq autres personnes ; on nous servit de méchantes assiettes « d'une douzaine d'asperges chacune et l'on nous les compta « chacune à un réal et demi. » Les aubergistes s'entendent avec les voleurs, et quand la justice vient les arrêter, les voleurs l'accompagnent pour venir au secours du fripon. Il faudrait rétablir dans tous ses droits la Sainte-Hermandad; elle n'existe plus qu'à Ciudad Real et à Talavera et ne consiste qu'en une simple confrérie, uniquement occupée à défendre

1. Id. 1421[e]. *Bodegones.*

2. Id. *Advertencias.* Cap. 67. *Mesones, posadas, juntas.*

ses privilèges et à organiser des fêtes et des divertissements.

Si les auberges sont chères et mauvaises, les frais de voyage dépassent toute limite raisonnable [1]. On compte ordinairement 19 réaux par mule et par jour; une voiture ordinaire exige trois mules, une voiture un peu lourde en demande quatre. On compte les jours de repos comme jours de marche. Si vous demandez une mule, on ne la donne pas sans un garçon à cheval; c'est lui qui trace l'itinéraire et qui choisit l'auberge. Les mules de charge se louent 15 réaux par jour, et un garçon ne veut pas en soigner plus de quatre. De Madrid à Alcalá, une voiture coûte 150 réaux, 700 réaux pour Valladolid; on demande couramment 3000 réaux pour Séville. Parfois, quand on est arrivé à mi-chemin, les muletiers abandonnent le voyageur et s'enfuient avec les mules. A chaque côte, il faut descendre de sa monture; à chaque mauvais pas, on s'arrête pour passer la nuit. On fait lever le voyageur de grand matin et quand il est prêt on va réveiller le muletier. Les bacs coûtent un prix fou. Le passage des ports de Guadarrama et de Somo Sierra est extrêmement pénible et coûteux. Les bagages sont souvent brisés, fracturés, égarés, perdus ou volés, quelquefois par les conducteurs eux-mêmes, qui simulent une attaque de voleurs.

Dans l'intérieur de Madrid, les ouvriers [2] donnent aussi de nombreux sujets de plainte. Ils sont toujours disposés à augmenter leurs prix. Vers le temps de Pâques, les tailleurs gagnent jusqu'à 16 et 20 réaux; mais ils volent sur la coupe; ils se refusent à aller couper les vêtements chez le client. Quelques maîtres tailleurs avaient songé à employer des femmes; leurs ouvriers les ont attaqués en justice et ont obtenu gain de cause contre eux. Les cordonniers ne veulent plus travailler à la journée, mais seulement à la pièce et ne font

1. Id. ibid. Cap. 68. *Alquiladores de mulas.*
2. Id. ibid. Cap. 69. *Oficiales y jornaleros.*

que de mauvaise besogne; les maîtres n'y peuvent rien, car les ouvriers se coalisent et refusent d'aller travailler chez les maîtres qui n'acceptent que le travail à la journée; ils vont parfois jusqu'à maltraiter les patrons. Cependant un bon ouvrier se fait 10 à 12 réaux par jour, un médiocre gagne 7 ou 8 réaux. Les patrons logent et blanchissent les ouvriers célibataires et poussent même la complaisance jusqu'à leur donner le déjeuner les jours de fête. Quand les ouvriers vont porter la chaussure chez le client, il est rare qu'ils ne reçoivent pas un pourboire d'un réal ou un demi réal. Les grèves ne sont pas sans exemple : « on a vu quelquefois les « ouvriers se réunir, surtout les tailleurs, les cordonniers et les « journaliers, et déclarer qu'ils ne travailleraient point si leur « salaire n'était pas augmenté. C'est la Chambre qui connaît « de ces sortes d'affaires, et qui envoie quelques-uns des « mutins à la campagne, surtout les tailleurs, cordonniers et « journaliers, qui sont les plus remuants. Il faut faire grande « attention à ces mouvements et les réprimer sévèrement, car « tous ces gens mènent une vie peu régulière et n'offrent « aucune garantie, on ne peut donc les tenir que par le châ- « timent et la crainte qu'il leur inspire; il importe d'autant « plus de les tenir en respect qu'on les retrouve toujours dans « toutes les émeutes et dans tous les troubles. » Madrid n'a que de mauvais maçons et les constructions n'y sont pas solides. Un maçon gagne 10 ou 12 réaux par jour; le contre-maître qui le regarde travailler en prendra 20 ou 22. Il faudrait soumettre les maçons à un examen public. On ne ferait pas mal non plus de l'imposer aux peintres de sujets religieux; le Tribunal de l'Inquisition « si zélé et si attentif en toutes choses » ne serait plus obligé de faire saisir tant de tableaux ridicules et indécents.

Madrid avait encore, au milieu du dix-huitième siècle, quelques esclaves mores. Ils devaient toujours garder leur costume national et leurs maîtres ne devaient leur laisser

porter ni favoris, ni cheveux longs. Le port des armes leur était rigoureusement interdit.

Là s'arrêtent les *Remarques* du vieux Juge de Cour. Nous aurions aimé à savoir quelque chose de la vie judiciaire de la Chambre, soit en matière criminelle, soit en matière civile, mais ces choses l'intéressaient probablement beaucoup moins que les questions d'étiquette, de conflit et de police. Il advient ainsi parfois aux très vieilles institutions de prendre l'accessoire pour le principal et de ne plus voir en tout que le particulier et le personnel.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

LUIS TRISTAN

1586-1640

Luis Tristan a joui d'une étrange fortune, a profité d'une singulière erreur. Au lieu d'avoir été méconnu comme tant d'autres artistes, sa réputation a été bien supérieure à sa valeur. Jusqu'à ces derniers temps il a passé pour un élève du Greco digne d'être mis en parallèle avec son maître. Palomino, et après lui Cean Bermudez, et à leur suite Cruzada Villaamil, en Espagne, ont raconté qu'il avait eu le grand honneur d'influencer Velazquez, ce maître si personnel et si peu influençable. En Angleterre, William Stirling écrit que « de tous les peintres dont les œuvres passèrent sous les yeux de Velazquez, ce fut Luis Tristan qui produisit sur lui la plus vive impression. » Richard Cumberland dit à son tour que « Tristan eut l'honneur d'être imité par le célèbre Velazquez qui se déclara son disciple et, abandonnant les principes de Pacheco, se reforma d'après le style et la manière de Luis Tristan ». En France, l'opinion resta longtemps la même. Louis Viardot affirme que Velazquez changea sa première manière dure et sèche, pour adopter le large et grand style qu'il ne quitta plus dès qu'il eut vu les œuvres de Luis Tristan. William Burger, alias Thoré, assure, lui aussi, que l'élève du Greco peut compter comme un des maîtres de Velazquez. Pour Paul Lefort, il rapporte que lorsque le peintre ordinaire de Philippe IV visita Tolède et connut les ouvrages de Luis Tristan,

il en fit les plus vifs éloges, inspirés par une profonde admiration.

Laissons ce concert d'éloges si peu mérités et cherchons la vérité.

Luis Tristan, né vers 1586, dans un petit village des environs de Tolède, vint de bonne heure dans cette ville où il fut élève du Greco ; il y mourut en 1640, d'après don Lázaro Diaz del Valle qui le connut : en 1649, d'après Palomino qui incontestablement se trompe. C'est là tout ce que l'on sait de sa vie qui se passa presque entière à Tolède.

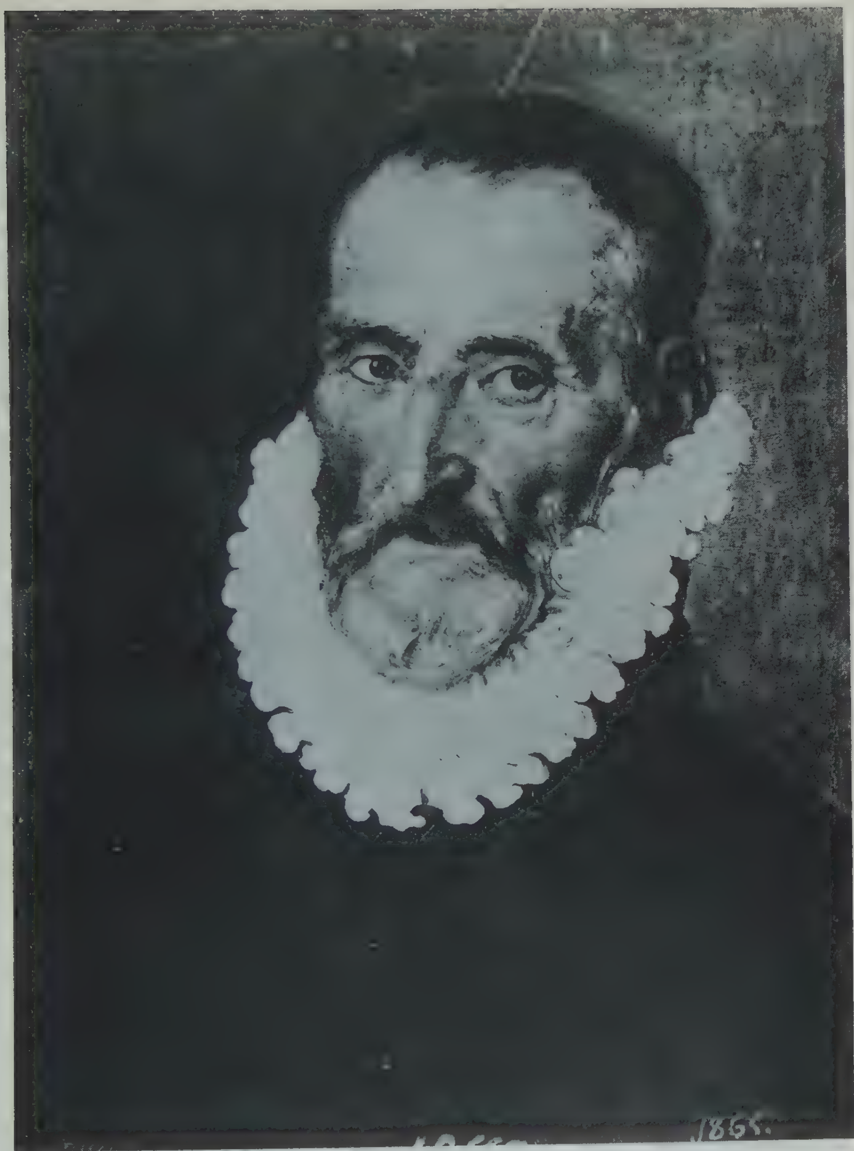
Cean Bermudez, après Palomino — nous entrons dans la légende — raconte ce qui suit : Domenikos Theotokopuli considérait Luis Tristan comme son meilleur élève, appréciant tout particulièrement son talent, et lui procurait nombre de commandes qu'il ne pouvait exécuter lui-même. Les hiéronymites du couvent de la Sisla, aux portes de Tolède, ayant demandé au Greco de leur peindre une Cène pour leur monastère, le maître passa la commande à Luis Tristan, tout jeune encore, qui s'acquitta de cette tâche à la satisfaction générale. Mais quand arriva le moment de payer les deux cents ducats demandés par l'artiste, les Pères, vu son extrême jeunesse, trouvèrent ses prétentions exagérées et sollicitèrent l'intervention de son maître. Celui-ci accepta de servir d'arbitre; mais, à peine eût-il jeté les yeux sur la composition de Luis Tristan qu'il se précipita sur lui, la canne levée, l'appelant drôle, vaurien, déshonneur de la peinture — pícaro y deshonra de la pintura. — Les assistants voulurent arrêter le Greco, essayant de le calmer, en lui faisant observer que son disciple était trop jeune pour s'être rendu compte de l'importance de la somme qu'il réclamait. — C'est bien ce que je lui reproche, répliqua-t-il ; son tableau vaut cinq cents ducats et si vous ne les lui donnez de suite, qu'il le reprenne et l'apporte chez moi. — Là-dessus, les moines, tout penauds, se hâtèrent de payer à Luis Tristan les deux cents ducats demandés.

L'anecdote est certainement fausse. Don Francisco de Borja de San Roman écrit très justement qu'à cette époque, aucune commande de ce genre n'était faite sans contrat préalable dressé devant notaire, dans lequel étaient stipulées les conditions du marché. Don Francisco de Borja de San Roman a d'ailleurs retrouvé cet acte dressé à la date du 11 novembre 1613, par le notaire Juan Sanchez de Soria, dont voici les principaux passages : « Luis de Tristan, pintor, se obligaba a dar hecho dentro de seis meses un cuadro grande de la Cena... un cuadro de un Crucifijo muerto con la Virgen y San Juan y otro del Nacimiento... todo ello lo haria el dicho Tristan por el precio de 1600 reales, los cuales se le han de ir pagando como fuere entregando e pintando, de manera que cuando tenga entregados los dichos tres cuadros se le ha de acabar de pagar lo que se le restare debiendo de los dichos 1600 reales. »

Par cet acte, Luis Tristan s'engage à livrer les trois tableaux stipulés six mois après la date du contrat, c'est-à-dire le 4 mai 1614. Le Greco était mort depuis près d'un mois, depuis le 7 avril 1614. Les tableaux eussent-ils été remis aux Pères hiéronymites avant les délais fixés, ce qui est plus que douteux, alors que le maître était encore en vie, il n'eût eu en rien à intervenir. Enfin il ne s'agit plus de deux cents ducats, pas davantage des cinq cents offerts par Domenikos Theotokopuli, mais de 1600 reales.

On trouve à Madrid, dans les collections publiques du musée du Prado et de l'Académie de San Fernando, deux peintures cataloguées sous le nom de Luis Tristan : au Prado, un *portrait d'homme;* à l'Académie de San Fernando, un petit *Saint Jérôme pénitent.*

Le portrait du Prado représente un gentilhomme probablement, d'une soixantaine d'années, en buste, vêtu de noir, la tête émergeant d'une haute collerette tuyautée, le visage maigre et émacié, aux yeux profondément enchâssés sous l'arcade sourcilière, au front haut, aux veines saillantes, au



LUIS TRISTAN

Portrait d'homme (Musée du Prado)



LUIS TRISTAN

S[t] François d'Assise (Musée du Louvre)

nez tombant, à la barbe en pointe et aux cheveux gris, plus noirs cependant que la barbe. C'est une œuvre de haute valeur, d'une rare énergie de facture, d'un sentiment de vie intense, d'une profonde spiritualité, rappelant beaucoup par certains côtés les splendides effigies du Greco qui l'avoisinent, s'en éloignant par d'autres.

Sur quelles données s'appuie don Pedro de Madrazo pour donner cette toile à Luis Tristan, nous l'ignorons.

Le tableau de l'Académie de San Fernando est de dimensions restreintes. Il montre, dans une sombre grotte, Saint Jérôme, sous l'aspect d'un vieillard chauve, à longue barbe blanche, nu jusqu'à la ceinture, penché sur un crucifix placé à plat sur un rocher devant lui, se frappant la poitrine à l'aide d'une pierre, qu'il tient dans la main droite.

La peinture, des plus remarquables, au dessin ferme et précis, aux harmonies chaudes et puissantes, est essentiellement espagnole. Nous ne pouvons nous expliquer comment William Burger y a découvert « la touche libre et la claire coloration de coloris vénitiens que Velazquez apprit de l'élève du Greco. »

Si le *portrait d'homme* du musée du Prado est de Luis Tristan, le *Saint Jérôme pénitent* de l'Académie San Fernando n'est pas de lui ; si le *Saint Jérôme pénitent* est de lui, le *portrait d'homme* est d'un autre peintre. Il est de toute impossibilité que ces deux ouvrages si dissemblables de facture, de caractère, d'impression, soient sortis de la même main. Nous n'arrivons pas à comprendre comment tour à tour des critiques autorisés ont pu admettre cette double paternité. Probablement même, ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages ne sont de Luis Tristan. Le portrait pourrait peut-être, vu les analogies qu'il offre avec ceux du Greco, avoir été peint par son fils Jorge Theotokopuli, et encore n'est-ce là qu'une hypothèse.

Nombre de toiles voguent sous le pavillon de Luis Tristan

sans la moindre preuve, sans même la moindre probabilité d'authenticité. Faut-il énumérer les principaux de ceux-ci : le *Saint François d'Assise* du musée du Louvre ; le *portrait de Lope de Vega* de la galerie de l'Ermitage de Petrograd, dont le Dr Waagen critique le dessin et doute en conséquence qu'il soit « d'une main si renommée », alors que Louis Viardot, tout au contraire, le trouve digne du peintre et du modèle ; le *Christ à la colonne* et la *Vierge avec l'Enfant Jésus*, qui ont figuré à la vente Aguado, faite à Paris en 1843, le *Christ en croix*, l'*Adoration des Bergers*, les deux *Adorations des Mages*, la *Résurrection du Christ* et la *Descente du Saint-Esprit* provenant de la collection du roi Louis-Philippe, vendus en Angleterre ; le *Moine dans une grotte* de l'ancienne galerie Urzaiz à Madrid ; enfin, le *Christ en croix* de la collection du marquis de Salamanca, un chef d'œuvre d'après William Burger, qui prétend qu'à première vue, on croirait avoir affaire à la première pensée du grand Christ de Velazquez du musée du Prado.

Ce qui semblerait bien plutôt appartenir à Luis Tristan, ce sont les innombrables *Saint François d'Assise en extase*, les non moins innombrables *Saint Jean-Baptiste*, *Saint Jean l'Évangéliste*, s'enlevant sur des fonds sombres, plus ou moins copiés ou imités du Greco, que l'on rencontre à chaque pas en Espagne. Il semblerait presque que Luis Tristan soit un de ces artistes mythiques sous le nom duquel on enregistre les ouvrages se rapprochant plus ou moins de ceux du Greco qu'on n'ose lui donner.

Peut-être pourrait-on attribuer à Luis Tristan, et encore sans certitude, le *Saint Basile évêque* du musée du Prado. Le saint, en pied, recouvert d'une riche chasuble, la mitre sur la tête, une luxueuse crosse pastorale dans la main droite, un livre ouvert dans la main gauche, s'enlève sur un fond du ciel jusqu'aux trois quarts de hauteur de la toile, et sur le quatrième quart, sur une plaine fermée à l'horizon par des mon-



LUIS TRISTAN

Saint Basile, évêque

(Musée du Prado)

tagnes, où se passent diverses scènes de la vie du prélat. La toile, comme celle du *Saint Eugène, archevêque de Tolède*, du Greco, à l'Escurial, mesure plus de deux mètres et demi de hauteur, sur un mètre de largeur. Manifestement elle a été peinte pour lui servir de pendant. Quoiqu'elle ait été longtemps attribuée à Domenikos Theotokopuli, elle n'est certainement pas de lui. L'attitude, le costume, l'allure des deux saints personnages sont les mêmes, l'arrangement des fonds est identique ; mais la sécheresse d'exécution du *Saint Basile*, sa coloration plâtreuse, ses fonds aux nuages quelconques, loin de la violence tragique habituelle à ceux du Greco, la minutie des petits personnages qui évoluent dans le paysage, jusqu'au faire cherché de ce paysage, tout prouve qu'il ne s'agit pas du maître, en la circonstance. Mais aussi bien qu'à Luis Tristan, ne pourrait-on penser pour cette œuvre à Jorge Theotokopuli ? Tout ici n'est que doute et incertitude.

Le *Saint Basile évêque* provient du monastère des Pères basiliens de Madrid. Il a fait un certain temps partie du musée de Fomento.

Luis Tristan, quoiqu'il soit mort encore jeune, à 54 ans comme nous savons, a beaucoup produit. A Tolède, au XVIII[e] siècle, on voyait de lui, à ce que nous apprennent A. Ponz et Cean Bermudez, à la cathédrale : un *Saint Antoine abbé*, placé près du transparent ; un *Christ en croix*, dans la sacristie dite des Docteurs, et dans la salle capitulaire d'hiver, un *portrait du cardinal Sandoval*, brossé en 1619 pour la série des effigies des archevêques de Tolède ; dans l'église Santa Clara, quelques tableaux consacrés à la *vie du Christ* et à celle de la *Vierge ;* dans le cloître du couvent de Saint Pierre martyr, un *Saint Louis roi de France*, distribuant des aumônes aux pauvres « dont l'invention, la correction et le coloris, écrit A. Ponz, sont imités du naturel » ; dans l'église Santa Leocadia, des Capucins, un *Apostolado* — par Apostolado, il faut entendre une suite de douze figures d'apôtres à mi-corps,

accompagnées d'une treizième représentant le Christ bénissant — « aux expressions les plus justes » écrit encore Ponz; dans l'église San Bartolomé de Sansales, une *Décollation de Saint Jean Baptiste* « peinte avec un profond sentiment du clair obscur », d'après A. Ponz et Cean Bermudez; dans l'église du monastère des religieuses hiéronymites de la reine, quatre tableaux sur le maître-autel, que Palomino appelle les quatre Pâques — suprême éloge dans sa bouche — représentant : la *Naissance du Christ*, l'*Épiphanie*, la *Résurrection* et la *Pentecôte*. C'est ensuite, dans le réfectoire du couvent de la Sisla, *la Cène* dont il a déjà été question, ainsi que dans la cellule prieuriale du même monastère, diverses toiles de moindre importance; dans l'église de la Trinité, un *Christ attaché à la colonne;* dans les églises San Roman, San Nicolas et de l'hôpital du refuge, d'autres compositions encore.

Hors de la ville, dans la province, Luis Tristan a peint à Ucles, dans l'église du couvent de Santiago, quatre grands tableaux; dans l'église paroissiale de Cuerva, d'autres tableaux; dans l'église paroissiale de Yepes, dix grandes compositions; enfin, à Madrid, dans le couvent du Carmel chaussé, on voyait deux toiles de l'artiste : un *Saint Damas* assis et un *Saint Jérôme* agenouillé.

De ces différentes œuvres de Luis Tristan, un certain nombre ont disparu; d'autres sont, dans ces édifices religieux, placées à de telles hauteurs ou dans des endroits tellement sombres, qu'il est pour ainsi dire impossible de les voir. Le *portrait du cardinal Sandoval* de la salle capitulaire d'hiver de la cathédrale, a été tellement retouché qu'il ne reste pour ainsi dire rien de la peinture primitive. Aussi ne nous expliquons-nous pas comment Paul Lefort y voit une des plus belles effigies de cette intéressante suite de portraits de prélats tolédans, d'un modelé exquis, d'une grande noblesse d'expression, méritant, comme exécution, d'être rapprochée des meilleurs portraits de l'école vénitienne. Viennent ensuite les peintures de l'église

Santa Clara qui ne s'élèvent guère au-dessus d'une honnête moyenne. Laissons de côté le *Saint Louis roi de France*, distribuant des aumônes aux pauvres, de l'ancien couvent de Saint Pierre martyr; les quatre grandes compositions empruntées à la *Vie du Christ* et à celle de la *Vierge*, du monastère des religieuses hiéronymites; ses autres tableaux de Tolède, et arrivons sans plus tarder à ses peintures de Yepes et de Ucles.

Yepes et Ucles sont deux bourgs voisins. On s'y rend plus ou moins facilement d'Aranjuez. On sort de la coquette résidence royale par la calle de la Reina aux arbres séculaires; puis on tourne à gauche: après avoir suivi pendant un certain temps un chemin assez aride quoique avoisinant le Tage, puis un hameau ombragé d'arbres, où court un ruisseau qui actionne des moulins, on atteint Villamanrique, puis Fuente-Dueñas, misérables villages secs et arides. C'est ensuite Tarancon, petite ville de quatre mille habitants au plus. Ensuite on atteint Villarubia, enfin Ucles, dominé par son antique et vénérable forteresse. En 1108, Ucles fut le théâtre d'une sanglante bataille entre les Maures Almoravides et les Castillans, où l'Infant Don Sanche, fils unique du roi Alphonse Ier, et sept comtes furent tués, d'où son nom de bataille des sept comtes. Laissons les ouvrages de Luis Tristan dans l'église de Ucles et arrivons à quelques lieues plus loin, à Yepes, dont l'église paroissiale renferme la production la plus considérable de l'artiste. Les peintures décorent le grand retable, énorme construction à quatre corps en bois, à entre-colonnements, dans le style pseudo-romain de l'époque. Elles consistent en six grandes compositions et en huit plus petites. Les grandes représentent : La *Naissance du Christ*, l'*Adoration des rois*, le *Christ au prétoire*, le *Chemin du Calvaire*, la *Résurrection* et l'*Ascension* ; les huit plus petites, des figures de *Saints* à mi-corps. Un des grands tableaux porte la signature : « Luis Tristan » et la date de 1616. Si Luis Tristan est bien né en 1586, il avait donc

trente ans quand il exécuta cette grande décoration. L'influence du Greco s'y fait naturellement sentir, non seulement dans la façon d'entendre et de comprendre les sujets, mais aussi et surtout dans leur interprétation et leur rendu. Mais hélas ! la puissance du maître et son originalité en sont absentes. Dans ces toiles, rien n'apparaît plus des splendeurs de coloration vénitienne habituelles au Greco. Ajoutons que les figures de Luis Tristan sont vulgaires et communes.

Dans la sacristie des Calices, de la cathédrale de Séville, se trouve une composition d'environ un mètre et demi de hauteur sur un mètre de largeur, représentant le *Père Éternel, son fils mort dans les bras*, dominé par la colombe symbolique, connu en Espagne sous le nom de la *Trinité*, attribué jusqu'à ces derniers temps au Greco. L'œuvre est de Luis Tristan qui l'a d'ailleurs signée et datée comme suit : « Luys Tristan fa[ciebat] toleti 1624. » Aucun doute ne peut donc subsister sur son auteur. Comment cette toile molle, flasque, sans consistance et sans caractère a-t-elle pu passer pour sortir des mains de Domenikos Theotokopuli ? Sans doute parce qu'elle rappelle ses sujets ordinaires.

Parmi les toiles qui pourraient sans trop d'invraisemblance être données à Luis Tristan, signalons à Madrid, dans la collection de don Aureliano de Beruete, un *buste d'homme ;* un autre dans celle de don José Diaz, tous deux secs et rêches ; chez un amateur français, à Paris, un *portrait d'homme âgé,* à barbe et à cheveux gris, rappelant le faire de Domenikos Theotokopuli.

A l'exposition des peintres espagnols de la Grafton Gallery, de Londres, ouverte en 1913-1914, a figuré un *Martyre de Saint André,* provenant de la galerie du comte de Quinto, catalogué sous le nom de Luis Tristan, représentant le Saint portant la croix de son supplice, s'enlevant sur un fond de paysage aux tons les plus sombres.

En fait d'autres ouvrages de Luis Tristan, Cean Bermudez



LUIS TRISTAN

Le Père Eternel, son Fils mort dans les bras

(Cathédrale de Séville)

nous apprend encore que de son temps, don Nicolas de Vargas, possédait de l'artiste un *Rocher miraculeux ;* don Pedro Roca, un *Jésus au milieu des Docteurs* et lui-même, une *Trinité* signée et datée de 1626. Était-ce une répétition de la composition de la Sacristie des Calices de la cathédrale de Séville ? Nous n'en savons rien.

Nous en avons assez dit. Luis Tristan est un artiste secondaire. Un concours de circonstances particulières, une anecdote apocryphe, mais bien faite pour frapper les esprits et rester dans la mémoire — la *Cène* du monastère de la Sisla — ont établi sa réputation. De cette réputation, que reste-t-il ? rien ou presque rien. Les peintures authentiques ou seulement probables témoignent d'un élève du Greco, humble, soumis, sans caractère ni personnalité, marchant dans le sillage du maître en l'amoindrissant. Juan Bautista Mayno et Pedro Orrente, qui étudièrent aussi sous la direction du Greco, sans être des peintres véritablement de premier ordre, lui sont néanmoins très supérieurs.

Paul Lafond.

DE QUELQUES JEUX D'ESPRIT

III. — LE SONNET DU SONNET[1]

Soneto del Soneto... Le titre est dû à Sedano (*Parnaso español*, IV, p. 22 et p. IV à la fin du vol.) qui dit à ce sujet : « La idea es original, y sumamente ingeniosa y delicada, y su principal gracia consiste en que contenga una preparacion de un asunto, que ni propone, ni establece, ni concluye, y llena todos los dilatados términos del Soneto, desempeñándole con mucho donayre de frases, y limpieza de estilo : primor que no alcanzaron los antiguos, ni ha sido practicable en los modernos ; porque la misma esterilidad de la idea ha hecho mas dificil su execucion, y mas plausible su desempeño. »

Ce Sonnet, que Sedano attribuait à D. Diego Hurtado de Mendoza et que l'on doit, paraît-il, restituer au capitaine Diego de Mendoza Barros, se trouve dans la *Primera Parte de las Flores de Poetas ilustres de España* que Pedro Espinosa fit imprimer à Valladolid en 1605. Je le transcris d'après la réimpression de 1896, et j'indique en note les variantes de Sedano et de deux manuscrits de la Biblioteca Nacional de Madrid[2] :

Pedis, Reina, un soneto ; ya[3] le hago ;
ya[4] el primer verso y el segundo[5] es hecho ;

1. M. Morel-Fatio a publié un article sur ce même sujet dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, III (1896), pp. 435-439.

2. *A.* Sedano. — *B.* Manuscrit 3795, f. 79. — *C.* Manuscrit M. 152, f. 126 v°.

3. *A.* y ya ; *BC.* ya os — 4. *C.* (ya) — 5. *B.* ya el 1° y 2° verso —

si el[1] tercero me sale de provecho,
con otro verso el un cuarteto os pago[2].
  Ya llego al quinto; España! Santiago!
Fuera! que entro en el sexto[3]. Sus, buen pecho!
Si del séptimo salgo, gran derecho
tengo a salir con vida[4] deste trago.
  Ya tenemos a un cabo[5] los cuartetos.
Qué me decis, señora[6]? No ando bravo?
Mas[7] sabe Dios si temo los tercetos.
  Y si con bien este soneto acabo[8],
nunca en toda mi vida mas sonetos;
ya deste[9], gloria[10] a Dios! he[11] visto el cabo.

Ce sonnet, s'il est le plus célèbre des Sonnets du Sonnet, n'est pas le plus ancien. Mendoza eut un devancier en Baltasar del Alcazar[12] :

  Yo acuerdo revelaros un secreto
en un soneto, Inés, bella enemiga;
mas, por buen orden que yo en este siga,
no podrá ser en el primer cuarteto.
  Venidos al segundo, yo os prometo
que no se ha de pasar sin que os lo diga;
mas estoy hecho, Inés, una hormiga.
. . . .[13]
  Pues ved, Inés, que ordena el duro hado
que, teniendo el soneto ya en la boca
y el orden de decillo ya estudiado,

1. *C.* si en — 2. *BC.* con el primer quarteto os hago pago — 3. *B.* Ya llego al 5° verso y me deshago por entrar en el 6°; *C.* Ia entro en el quinto i me desago por entrar en el sexto. — 4. *C.* tengo para librarme — 5. *B.* lado; *C.* Viue Dios que estan echos — 6. *C.* amores — 7. *C.* pues — 8. *C.* Si este soneto oi con vida acabo — 9. *A.* que de este; *C.* i deste — 10. *C.* alabo — 11. *A.* ya he.

12. Gallardo, *Ensayo*, I, col. 75.

13. « ... falta un verso, dit Menéndez y Pelayo (*Obras de Lope de Vega*, IX, p. CXIV) no sabemos si por estar ilegible en el manuscrito, ó por razones de decoro. »

conté los versos todos, y he hallado
que, por la cuenta que a un soneto toca,
ya este soneto, Inés, es acabado.

Lope de Vega, au troisième acte de *La niña de plata,* fait dire au *gracioso,* Chacon, ce sonnet, dont la célébrité est grande :

Un soneto me manda hacer Violante,
que en mi vida me he visto en tanto aprieto;
catorce versos dicen que es soneto;
burla burlando van los tres delante.
Yo pensé que no hallara consonante,
y estoy a la mitad de otro cuarteto;
mas si me veo en el primer terceto,
no hay cosa en los cuartetos que me espante.
Por el primer terceto voy entrando,
y parece que entré con pie derecho,
pues fin con este verso le voy dando.
Ya estoy en el segundo, y aun sospecho
que voy los trece versos acabando;
contad si son catorce, y está hecho.

Regnier-Desmarais est l'auteur de cette charmante traduction :

SONNET IMITÉ DE LOPE DE VEGUE

Doris, qui sait qu'aux vers quelquefois je me plais,
Me demande un sonnet; et je m'en désespère.
Quatorze vers, grand Dieu! le moyen de les faire!
En voilà cependant desja quatre de faits.
Je ne pouvois d'abord trouver de rime; mais
En faisant on apprend à se tirer d'affaire.
Poursuivons : les quatrains ne m'étonneront guère
Si du premier tercet je puis faire les frais.
Je commence au hazard; et, si je ne m'abuse,
Je n'ai pas commencé sans l'aveu de la Muse,
Puisqu'en si peu de temps je m'en tire si net.
J'entame le second, et ma joie est extrême,
Car des vers commandez j'achève le treizième;
Comptez qu'ils sont quatorze, et voilà le sonnet.

Laissons de côté le *Rondeau du Rondeau* de Voiture et les nombreuses imitations, françaises ou autres, du sonnet de Lope ; bornons-nous à transcrire les traductions anglaises de ce dernier. L'une est d'Edwards :

Capricious Wray a sonnet needs must have;
I ne'er was so put to't before — a sonnet?
Why, fourteen verses must be spent upon it,
'Tis good, however, I've conquer'd the first stave.
Yet I shall ne'er find rhymes enough by half,
Said I, and found myself in the midst of the second :
If twice four verses were but fairly reckon'd
I should turn back on the hardest part, and laugh.
Thus far with good success I think I've scribbled,
And of twice seven lines have clear got o'er ten.
Courage ! Another'll finish the first triplet;
Thanks to the muse, my work begins to shorten,
There's thirteen lines got through, driblet by driblet,
'Tis done ! count how you will, I warrant there's fourteen.

Une autre, anonyme, est citée par Lord Holland[1] :

My dearest spouse demands of me a sonnet ;
Why, that will cost me twelve long lines or more;
I ne'er was so put to't ; — twelve lines upon it !
I'm glad, however, I have conquer'd four.
But though five lines I have at length surmounted,
To get through all the rest my task is great ;
Yet if twice four be but exactly counted,
I think you'll find that I have conquer'd eight.
Thus far with middling luck I have proceeded;
Ten lines clean done ! My work is almost ended ;
Help, muse ! — assistance never was more needed.
'Tis done ! Twelve lines are all that I intended.

1. *Some account of the lives and writings of Lope Felix de Vega Carpio and Guillen de Castro*. London, 1817, t. II, p. 225.

Une troisième, de Collier, se trouve dans la *Laura* de Capel Lofft[1] :

I

My haughty Fair a SONNET bids me make;
I never was in such a fright before.
Why — *Fourteen* lines, they say, these *Sonnets* take :
However, one by one, I have ek'd out *four*.

2

These rhymes, said I, I never shall complete,
And found the *second Stanza* half way done !
If now the *Triplets* had but all their Feet,
These two first Stanzas pretty well might run.

3

On the first *Triplet* thus I enter bold :
And, as it seems, my speed I still may hold;
Since this Foundation is so fairly laid.
Now for the *Second*. — And so well dispos' d
My Muse appears, that *Thirteen* lines are clos'd,
Now count the whole fourteen! — The SONNET's made.

De D. Gaspar Galceran de Gurrea y Aragon, conde de Guimerá :

Escríbeme voarcé que le haga coplas
Metido entre gavetas y atambores ;
No se tiran muy bien Marte y amores,
Pues le espanta Cupido de manoplas.
Ora va de soneto : — Los cicoplas
Fueron de hierro grandes macheadores...
— No voy bien por aqui. — Campo de flores. —
Tampoco por aqui, viento que soplas.
A pesar de poesia, y del oficio,
Parece que la vena está opilada.
Pues salen estrujados los concetos.
Dexeme hacer tres años exercicio,
Que yo le compondré una carretada
De canciones, de liras y sonetos.

1. London, 1813, t. IV, DCCXLV. Translation by Collier.

Du Père Jerónimo Perez de la Morena :

DURA LEY DEL SONETO

Dulce calma anunciaban los colores
Del iris bello al campo, que asustado
Estuvo en la tormenta de un nublado,
Temiendo el fin de plantas y de flores.
Alegres ya los tristes labradores,
Volvian á tomar el corvo arado;
Otra vez se escuchaban en el prado
Los cantos de los tiernos ruiseñores.
Salpicada de perlas, parecia
Que el cielo con estrellas remedaba
La húmeda hierba que la luz hería.
Todo vida y solaz y amor brindaba..
Mas ¿ donde vas, risueña fantasia?
¿ No ves que es un soneto, y que se acaba?

Les deux suivants sont de D. Tomas de Yriarte :

CUMPLE EL AUTOR LA PALABRA QUE DIÓ DE ESCRIBIR
UN SONETO Á LOS OJOS DE LAURA

¿ Un Soneto á tus ojos, Laura mia?
¿ No hai mas que hacer Sonetos? y á tus ojos? —
Serán los versos duros, serán floxos;
Pero á Laura mi afecto los envia.
¿ Con que ha de ser Soneto? Hai tal porfia! —
Ta! que por estos súbitos arrojos
Se ven tantos Poetas en sonrojos,
Que lo quiero dexar para otro dia. —
Respondes, Laura, que no importa un pito
Que no séa el Soneto mui discreto,
Como hable de tus ojos infinito. —
Si? — Pues luego escribirle te prometo.
Allá voi... ¿ Para qué? si ya está escrito
Laura mia, á tus ojos el Soneto.

SITUACION CRÍTICA DE UN POETA.

Ofréceme tal vez la fantasía
Un concepto feliz para un Soneto;
Entre escribir, ó nó, discurro inquieto;
Siento en mí ya valor, ya cobardía.
Resuélvome á empezar; mas no querría
Que me engañase un ímpetu indiscreto;
Y teniendo á los Críticos respeto,
Ya se acalora el númen, ya se enfría.
Batallo en mi interior, dudo y vacilo;
Me hace cosquillas; súfrolas un rato;
Escribo un poco; párome, y cavilo.
¡ Qué tentacion ! En vano la combato.
Y al fin, ¿ qué haré ? — Para quedar tranquilo
Componer el Soneto es mas barato.

De D. Tomas José Gonzalez Carvajal :

Voy á hacer un soneto, porque ahora
De sonetos está la musa mia,
Que hay quien muda dictamen cada dia,
Y mi musa lo muda cada hora.
No es mucho ser mudable, si es señora;
Y yo, que le conozco la mania,
Temo, si me descuido, que se ria
De mi, porque es un tanto burladora.
Pues que si rematado aquel cuarteto
Se le antoja una décima ú octava,
No hay que acordarse más de tal soneto.
Mas loado sea Dios, que ya se acaba
En añadiendo al último terceto
Este verso, no más, que le faltaba.

De D. Dionisio Solís (Dioniso Villanueva y Ochoa) :

¡ En media hora un soneto ! ¿ A qué cristiano
A tan bárbaro afan se le condena ?
¿ Y es Filis quien lo quiere ? ¿ A qué otra pena
Me sentenciára un Fálaris tirano ?

¿Pues qué, no hay más? ¿O están tan á la mano
Los consonantes como en esta amena
Márgen del Turia la menuda arena
En que tu blanco pie se imprime ufano?
No, cara Filis, mándame otra cosa,
Ora de riesgo sea, ora de afrenta;
Que á cuanto de mí ordenes me concedo.
¿Pero un sōneto, y que por ser tú hermosa
En ello al fin mi necedad consienta?
No, Filis, no, perdóname; no puedo.

Tineo (dans Gallardo, IV, col. 739-740) :

SONETO A UNA SEÑORA
QUE LE PIDIO LA HICIESE UNO

Sonetico me pide Sor Teresa,
y no sé como entrar este soneto;
porque hacerla la copla es un concepto
que no lo pasará quien la confiesa.
Musa, déjame en paz, no seas traviesa;
que aunque yo soy seguro y mozo quieto,
a poco que me enguizques, te prometo
hacerla de las Huelgas abadesa.
Teresa, ya obedezco tus antojos,
aunque al meson me dejes de la luna,
y te burles de aquestos desatinos.
Si no, préstame el sueño de tus ojos
y el furor de tus niñas, si en cada una
tienes una legion de Teatinos.

Le poète portugais Francisco Manuel est l'auteur des deux sonnets suivants :

Assim de flores se coroa a Aurora.

Um soneto! ainda ésta me faltava!
Quatorze versos! isso é mui comprido!
Não chega la meu estro desprovido;
Muito é se deito a barra a uma oitava!
La vai : *O sol brilhante campeava*
Pela estrada do meio... Vou perdido,

Longe do mote, longe do sentido :
Nunca, no outeiro, Albano assim glosava.
  Entro per outra porta... D'esta feita
Creio que dei c'o trincho : *Uma pastora,*
Que c'o cajado, n'agua, tinha feita...
  Não presta. Tome la, minha senhora,
Guarde o mote; e dir-lhe-hei, quando s'enfeita :
Assim de flores se coroa a Aurora.

Vence as deusas do Ida em gentileza.

  La vai glosa, menina, vai soneto :
Deus me ajude; deus digo, o deus Apolo,
Co'as musas todas nove ao hombro, ao colo;
Que eu, sem musas, com versos me não meto.
  Então, como lhe digo, o meu affeto
Que me faz retumbar de polo a polo,
Quando as finezas apressado enrolo...
Que tal!... Deu fim ja o ultimo quarteto!
  Menina, tenha fe; que largo pano,
Tenho, nos dous tercetos, para a empreza;
E eu, n'isto de glosar, sou soberano.
  Fique aqui entre nós : sua belleza
Nos versos do Macedo, ou nos de Albano,
Vence as deusas do Ida em gentileza.

Le Bachelier Francisco de Osuna, aussi charmant poète que D. Francisco Rodríguez Marín est remarquable érudit, a composé :

CALAMO CURRENTE

  Si escribir te propones un soneto,
vé haciendo lo que yo, que, á fe, no es harto;
tras el verso tercero saldrá el cuarto...
¡ Si es coser y cantar ! ¿ Ves? Un cuarteto.
  Haz otro igual después, que te prometo
que si aquesto es parir, es fácil parto;
van seis versos y el séptimo ya ensarto.
Otro, y van ocho, y al primer terceto.

Todo es que el nono verso venga al baile
y el décimo en la rueda esté metido.
¿ Hay consonante á *baile* y *fraile?* Háile.
Pues entonces, ya es esto pan comido,
y cata á Periquillo hecho fraile,
y cata el sonetejo concluído.

De D. José Calsada Carbó[1] :

SONETO INTERRUMPIDO

Para loar la vuestra fermosura
no bastan de un soneto las estanzas.
No he comenzado aún las alabanzas
y dí al primer cuarteto sepultura.
Bien quisiera ensalzar vuestra figura,
magüer buscara estrañas semejanzas,
mas, ¡ vive Dios !, mis altas esperanzas
fenecen de un soneto en la estrechura.
Señora, perdonad mis digresiones,
y ya que del rimar llegó la hora,
benigna oid aquesta fantasia :
« Dama gentil, deseo de infanzones,
por quien la sangre... — Perdonad, señora.
El soneto acabó... No es culpa mia. »

Nous n'en saurions citer de plus récent, mais ce serait mal connaître les poètes que de supposer qu'ils ne reprendront pas de temps en temps ce thème déjà vieux.

Marcel GAUTHIER.

1. *Rincones de Sevilla.* Sevilla, 1914, p. 97.

EL LLIBRE DE DANIEL

DE LA BIBLIA CATALANA RIMADA DE SEVILLA

Tot-hom sab que Ferrán Colón, fill del descubridor d'América era un gran bibliofil i que al morir, en 1539, dexá a Sevilla una notabilisima biblioteca, composta de 15.381 obres relligades en 12.919 volúms (per raó de contenirne molts aplegats de *varis*), instalada poc temps després en la somptuosa catedral d'aquella ciutat. Es igualment sapigut que dexá a mitg fer dos diferents catálegs dels seus llibres, consistint l'un en l'index alfabétic d'autors, amb notes molt lacóniques ó solament els tituls abreviats de les obres de cada un d'ells. L'altre cataleg, conegut per *Registrum B*, porta una descripció més detallada de cada llibre i de com fóu adquirit; emperó, no arriva més enllá del volúm nº 4231, haventlo sorprés a Don Ferrán la mort en aquest punt de tan lloable tasca. Aquest fragment l'ha reproduit fa poc temps, valentse de la fototipia, el benemérit hispanófil Mr. Huntington.

El bibliotecari de la Colombina Don Simón de la Rosa, ja indicá en son interessant treball *Los Seises de la Catedral de Sevilla* (Sevilla 1904), que a continuació de aquesta part feta i reproduida del *Registrum B* seguexen moltes planes amb columnes de números formant dues series, números que pertanyen á les obres encare no descrites ó sia a les posteriors al

número 4 231 i els quals tenen referencia amb l'altre cataleg, el ja citat index alfabétic d'autors. Cercant, per conseguent, en l'alfabétic un autor, s'hi troba el nom del seu llibre i el número d'orde que Ferrán Colon li havia assignat en el *Registrum B*.

Procehint al dit maneig combinat y guiats pel anomenat Senyor la Rosa, havem trobat que la Biblia catalana rimada, atribuida al frare del orde de predicadors Romeu Sa Bruguera o Saburguera, está anotada pel propi Don Ferrán en aquest nom ó sia en la lletra S. en l'index alfabétic y senyalada amb el número 14 715 del *Registrum B*, volúm de la seva biblioteca nº 10 322. Amb axó sabem, doncs, que la Biblia catalana rimada no pot estar continguda en la part del *Registrum B* que dexá escrita Ferrán Colon, per tenir un número molt posterior al 4 231; i per consegüent, que manca la descripció del volúm manuscrit i l'indicació de quan i com fóu adquirit. N'obstant, es induptable que l'adquirí el metex Colon i com li doná el número tan alt, es també cert que degué comprarlo en els darrers anys de la seva vida.

Cada volta que havem visitat la gentil i típica capital del Guadalquivir havem estudiat aquest exemplar únic conegut de la Biblia catalana rimada, tan interessant per a l'historia de la literatura a Catalunya, i fóu en el volúm del « Congrés d'Historia de la Corona d'Aragó dedicat al rey en Jaume I y a la sua época », celebrat a Barcelona en 1908, on publicárem nostre primer treball referent a dit manuscrit, amb el titul de *Notes biografiques d'en Pere Salvatge y Fr. Romeu Sa Bruguera ab mostres de la Biblia catalana rimada de la XIII^a centuria.*

En aquesta Memoria descriguerem minuciosament el citat manuscrit y copiárem tota la dedicatoria (ja publicada en part per en Bover, *Varones ilustres de Mallorca,* Palma, 1847), el començament del Genesi, tot el llibre de Tobies i ademés els psalms primer, segón, vintisis i trentavuit del Psaltiri en prosa catalana, que seguex en el códex a la part rimada.

Posteriorment, en el « Boletin de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona », del any 1910 (nº 39), ha publicat D. Ernest Moliné i Brasés un article titulat *Llegendes rimades de la Biblia de Sevilla*, transcribint amb molta cura, cinc composicions literaries amb les que un desconegut autor ha versificat altres tantes llegendes populars que no forman part del text sagrat, anomenades : I, *De Iudes escariot e de la sua vida ;* II, *De Pilat e de la sua mort ;* III, *De la Veronica com venc a Roma ;* IV, *De Vespasia rey de Galicia qui ana a setyar la ciutat de Jerusalem* i V, *Dels diners on fo venut Jhesuchrist,* acompanyantles d'un petit glosari. Advertex molt discretament el Senyor Moliné i Brasés que 'l manuscrit catalá de la Biblioteca Colombina no es en realitat una exacta traducció rimada de la Biblia sinó tant sols una interpretació o comentari versificat dels diferents llibres que la integran.

El critic P. M. (Paul Meyer?) en un *compte-rendu* del nostre esmentat treball del Congrés Históric, insertat en la revista de Paris « Romania » (abril 1910, nºs 154-55) ha dit que en la seva opinió no deuen esser identificats l'autor de la versió rimada i 'l frare Sa Bruguera, autor de la traducció catalana del Saltiri, transcrita a continuació en el metex manuscrit de Sevilla. Ja diguerem en aquella Memoria del Congrés Históric que en Milá i Fontanals tampoc s'havia decidit a afirmar que fos en Sa Bruguera l'autor de la part rimada del manuscrit citat i allí metex demostrárem que la part rimada fóu induptablement feta després del any 1282 i abans del 1325.

Ara anem a publicar el llibre de Daniel, el qual acavem de copiar en nostra darrera estada a Sevilla, llibre col-locat a continuació del de Tobies que ja donárem a coneixer, com havem indicat. El llibre de Daniel comença en la segona columna del recte o anvers del foli 75, on hi té solament el titul i els vuit primers versos i acaba en la primera columna del revers del foli 87, en la que hi té els onze versos darrers

i l'explicit. Tot seguit comença el llibre d'Esdras. L'indicació dels fólis i de les respectives columnes la farem amb les lletres a. = anvers i r. = revers en la forma següent : fol. 76, a. 1ª col. — fol. 76, a. 2ª col. — fol. 76, r. 1ª col. i fol. 76, r. 2ª col.

(Fol. 75, a. 2ª col.) LO LIBRE DE DANIEL

Cant nabugodonosor ac d*e*gastat
Jerusalem e tot cremat
E tot lo poble captiua
En babilonia on lo mena
A un seu p*ri*ncep feu mandament
Que encercas diligentment
In̄fans alcuns beyls e galarts
E que fossen fiyls domens honrats
(Fol. 75, r. 1ª col.) E q*ue* fossen del linyatge dirael
Qui es linyatge fort feel
E que los feses ensenyar
Les letres de qualdeu e lur parlar
E cant fossen be doct*ri*nats
Quel Rey los agues a son lats
P*er* conseylers e p*er* mayors
E puys qels fees grans senyors
IIII. entrels altres nan trobats
Que molt eren beyls e galarts
La .I. auia nom daniel
E laltre ach nom Misael
E laltre ach nom Azarias
E laltre ach nom Ananias
Lo Rey nabugodonosor los comana
Amalasar e en axi li manda
Ayçests infans tu nodriras
Nostra lengua los ensenyaras

De so queu me*n*jaray els menjaran
E del meu vy els ne beuran
Lo Rey lor nom los camia
Daniel baltasar apella
Ananias sidrach nomena
Misael Misach apella
Azarias apellaren abdenago
E aycest son nom propi fo
Aycests entresi preposaren
E diligentme*n*t o seruaren
Q*ue* dels menjars del Rey no menjassen
E que la ley de deu no trencassen.

DE DANIEL Q*ui* NO UOLIA MENYAR DAYCELS ME*n*YARS DEL REY

Perque malasar an apellat
E en axi li an parlat
Nos seny*er* re uolem preyar
Dels menjars del Rey nons vules dar
Mas legums e aygua nos daras
E gran plaser daysons faras
(Fol. 75, r. 2ª col.) Respos malasar cert no faray
Ia p*er* uos lo cap no p*er*dray
Car si lo Rey flacs uos uesia
Lo cap p*er* cert a mi tulria.

DE DANIEL Q*ui* MENYAUA LEGUMS

Tu dix daniel asayaras
ab legums e ab aygua q*ue*ns daras
E si pus flacs nos trobaras

La doncs menjarem so q*ue* uolras
E car malasar molt sasaltaua
De Daniel e molt lamaua
Tant tost liu a atorgat
Don daniel fo molt pagat
Legum los dona cascun dia
E el los menjars del Rey prenia
E puys cant los ac regardats
No ui quen res fossen mudats
Per que deus los illumina
E gran sciencia lur dona
Daniel ac gracia de profetar
E de uisions a reuelar
puys cant tres ans fore*n* passats
Al Rey nabugodonosor los an menats
E de tot so quels demanda
Sauia resposta en els troba
Car de sauiea trespasauen
Tots los sauis q*ue* trobauen
On foren p*er* tuyt molt preats
E per lo Rey fortme*n*t honrats
Sobre tot daniel fo amat
En tot lo regne e honrat.

DEL SOMPNI *Que* VIU LO REY

Una nit quel Rey dormi
Un gran so*m*pni durme*n*t el rei
Al mayti cant se desperta
Tot lo so*m*pni li oblida
De q*ue* lo Rey fo molt torbat
Can axi li es oblidat
E tots sos sauis a fayts uenir

(Fol. 76, a. 1ª col.)

E en axi los pres a dir
Eu ay .I. sompni somiat
Mas aylo del tot oblidat
Lo so*m*pni vul q*ue* me diats
E fecelme*n*t lentrepetats
Seny*er* dissen els nou podem far
Sil somni nom podets comtar
Mas cant lo so*m*pni nos sabrem
Feselme*n*t lentrepretarem
Si uos dix lo Rey nol me disets
P*er* tot cert ades morrets
Seny*er* dien els nuyl hom uiuent
Nou pot far mas deu solament.

DEL REY Q*ui* FASIA AUCIR LOS SAUIS

Tant tost lo Rey despagat
A .I. seu p*ri*ncep a mandat
Que tots los sauis deya aucir
Negu non deya romanir
Tant tost aqest quans ne trobaua
Tots los auçeya els gastaua
Cant Daniel ho ac ausit
Aycest princep el a dit
Digues dix el si a tu plats
Per que lo Rey es ten torbats
Ne p*er* q*ue* tan cruel sentencia a dada
E p*er* tu es a execucio menada
Lo Rey dix lo p*ri*ncep a somiat
E lo sompni es li oblidat
E los sauis nou saben dir
P*er* que los fay trastots auçir
Tan tost daniel intra

E humilme*n*t li sopleya
Que espay li deya dar
P*er* quel so*m*pni puxa deuinar
Lo Rey liu a atorgat
E Daniel senes anat.

CANT DEUS REUELA LO SO*m*PNI DEL REY A DANIEL

(Fol. 76, a. 2ª col.) En la cambra sua sen intra
E deuotament a deu preya
Quel sompni li deya reuelar
Per son poder a demostrar
E cant se fo molt humiliat
Lo sompni li a deu reuelat
On daniel deu ne lausa
E al Rey tant tost intra
E cant lo Rey lo uiu uenir
En alta uets li pres a dir
Tu daniel sabras comtar
Lo sompni meu e intrepretar
Eu dix daniel non ay poder
De dir lo sompni teu p*er* uer
Mas deu p*er* la sua gran bondat
A nuyt lo ma tot reuelat
De que tul deus fortme*n*t lausar
Car aycest fayt te uol mostrar
Car el ta vulgut reuelar
Q*ui* apres tu deuen regnar.

DEL SO*m*PNI E DE LA INT*er*PRETACIO

Tu Rey uesist ap*er*tament
Mentre dormies molt fortme*n*t

Una ymaga fort diu*er*sa
fort t*er*ribla e molt p*er*u*er*sa
Lo cap era daur be polit
Lo pits els brases darge*n*t febrit
Lo uentre e les cuxes eren daram
Qui de lo so nes tuyt p*re*sam
De ferre eren totes les cames
Q*ui* destruex totes les armes
Los peus eren duna part t*er*ra
E de laltre eren de ferre
Apres dayso venc vna peyra
Q*ui* ix dun mu*n*t tota p*ri*meyra
Q*ui* fo del mo*n*t sens mans taylada
E a la ymaga ses acostada
(Fol. 76, r. 1ª col.) E ferila molt valentment
E tornala tota en ment
Puys la peyra multiplica
E en .I. gran mu*n*t ela borna
Cesta dix daniel es la tua visio
Ara escolta la intrepretacio.

DE LA I*n*T*re*PRETACIO D*e* LA UISIO D*e* LA STATUA DAUR

Tu Rey auies molt pensat
E fort nestaues desco*n*sirat
Qui apres tu deuia regnar
E deus ato vulgut mostrar
La ymaga es lo regne t*er*renal
On alcuna uets regne molt ual
Lo cap daur es tu senyor
E ceyls qui s*er*an ton successor
Car axi con aur es pus p*re*cios
Axi tu es molt poderos

Lo cap doncs es lo regne dels caldeus
E ton fiyl e los fiyls seus
Apres altres regnes leuaran
Qui de poder not semblaran
P*er* los dos braces del argent
Es entesa aycela gent
Car dues se leuaran
Q*ui* en orient regnaran
la .I. sera lo Rey de media
e laltre lo Rey de persia
Apres lo ters regne uendra
Qui poderosame*n*t regnara
Qui per lo uentre daram es entes
Car aura fama luyn e pres
Est es lo Regne dels grechs u*er*ament
En lo qual aura .I. Rey molt valent
Puys lo q*ua*rt regne se lauara
Q*ui* tot lo mon apoderara
Qui per lo ferre es mostrat
(Fol. 76, r. 2ª col.) Qui tota res domda e bat
Axi aquel regne sobrara
Tot lo mon e conquera
Aquest sera lemp*er*ador
Qui de roma sera senyor
E axi com ferre nos pot aiustar
Ab t*er*ra ne aplegar
Axi aqest guerre aura
Ab tot lo mon q*ue* conq*uer*ra.

DEL REGNE DE JESUS

Per la peyra q*ui* la ymaga destruy
E del mu*n*t sens mans exi

Es entes .I. Rey q*ue* leuara
Qui tots los altres conquerra
Aqest p*er* tots te*m*ps durara
E sens fi el regnara
Est es lo regne del saluador
Jh*es*u x*ri*st nostre redemptor
Ara dix daniel tay recomtat
Ton sompni e intrepetat.

CANT LO REY NABUGODONOSOR EXALÇA DANIEL

Cant lo Rey lac be escoltat
De si metex fo fort pagat
E en t*er*ra se uay pausar
E daniel volc adorar
Mas daniel de t*er*ra lo leua
E puys lo Rey axi parla
Eu dic aysi uerayament
E dic a tots publicament
Quel deu de daniel es poderos
Tot benigne e tot piedos
per queu lo vul adorar
Sobre tots altres exalçar
Puys daniel a fayt maior
De tot son regne e senyor
E sos compayons a exalçats
Els a donats grans p*ri*ncipats.

(Fol. 77, a. 1ª col.) DE LA YMAGA *Que* FASSIA ADORAR NABUGODONOSOR REY DE BABILONIA

Apres nabugodonosor a fayta far
una ymaga senes par

Tota fo daur alta e gran
E pausala en camp dutan
Pres de la torra de babilonia
Q*ui* p*er* nom babel auia
Molt era gran p*er* uer a dir
Sexanta coltzes auia sens me*n*tir
E cant la ymaga uolc deicar
Tots los seus p*ri*nceps feu justar
De totes les provincies se son justats
En babilonia e aplegats
Puys lo Rey feu mandame*n*t
E feu cridar gen*er*alment
E la crida p*er* tuyt ana
E ualentme*n*t axi crida
So uos manda nabugodonosor
Q*ui* es Rey vostre e senyor
E cant les trompes hoyrets sonar
Els esturmens altres tocar
Tot hom se deya ajenoylar
E la ymaga de nabugodonosor adorar
E ceyl qui ayso no fara
En la fornal del foch pausat sera
Axi con la crida ho ac dit
Axi ho an trastost complit
Que cant los esturmens sonauen
La ymaga tuyt adorauen.

DELS CO*m*PAYONS D*e* DANIEL Q*ui* NO UOLGUEREN ADORAR LA YMAGA

Mas los compayons de daniel
Qui auien lo cor fesel
Nos son vulguts ajenoylar
Ne la estatua adorar

Al Rey o an tant tost comtat
254 (F. 77, Caycels no an son mandame*n*t se*r*uat
a. 2ª col.) P*er* que lo Rey los se feu uenir
E en axi lur pres a dir
P*er* q*ue* uos altres no adorats
260 La mia ymaga yenoyls ficats
Car sabets queu o ay mandat
E uos altres auets ho mey*n*s preat
Seny*er* disen els nos adoram
264 Deu poderos q*ue* molt amam
Aur ne argent no adorarem
Ne contra deu res no farem
Car la tua ymaga no pot ueser
268 Ne a uida ne negun poder
On nol farem neguna honor
Que hom deu far al creador
Deu solament deu hom onrar
272 E el seruir e el honrar.

CAN LO REY LOS FEU METRE EN LA FORNAL

Cant nabugodonosor o ac ausit
Fort fo irat p*er* que a dit
A vn princep q*ue* apella
276 E en axi li comanda
En la fornal foc farets
E aycests dins metre farets
E laxats los aqui estar
280 Per que tots pusq*ue*n be cremar
La fornal fortme*n*t enceseren
Ab molta pegunta q*ue* dins meseren
Quaranta .IX. couses lo foc puyaua
284 Sobre la fornal q*ue* dins cremaua

Tots .III. los an molt be ligats
Tots vestits los an dins gitats
Tantost la flama vay fors exir
E los caldeus vay tots aucir.

DEL ANGEL *Que* DEU LUR TRAMES

(Fol. 77, r. 1ª col.)

Tant tost deus .I. angel enuia
Qui en la fornal de dins intra
E alos tan tost desliats
E tota uets acompayats
E lo foch de dins apaga
E beyl vent fresch el lur dona
Hanc res del foc no an sentit
E tots .III. an deu beneit.

DE LA LAUSOR *Que* DONAREN A DEU EN TOTES LES CRAT*er*ES

Seny*er* disen els tot poderos
Molt est just e mis*er*icordios
Que a nostres enamichs nos a liurats
E puys nos as molt consolats
Beneit sies tu senyor
De cel e de t*er*ra criador
Totes les obres de deu benesits
E los angels qui deus s*er*uits
Los cels q*ui* deu abels creats
Lausat deu e exalsats
les aygues els altres elemens
lausat deu ab tots jausens
Sol e luna e esteles deu lausats
pluya e ros deu exalsats

Muns e uayls deu adorats
E los peys qui en ayga estats
la nuyt el jorn deu beneits
besties e oceyls a deu s*er*uits
Arbres e erbes qui u*er*deyats
beneits deu quiusa creats
homens e fembres deu lausats
Totes creatures deu exalsats
Anania Azaria misael deu benesits
E el amats e el seruits
Apres los caldeus an dins gardat
E no nan vist negu cremat
Ans anaren p*er* la fornal
Axi co*m* per .I. prat sens negu mal.

(Fol. 77, r. 2ª col.) DEL REY QUENUI .IIII. EN LA FORNAL E LA .I. ERA SEMBLANT A DEU.

Al rey ho an tantost comtat
El ab molts daltres hi es anat
per cest miracle a gardar
Car no pensa ques pogues far
Que fossen daycel foc escapats
Q*ue* tan tost no fossen cremats
p*er* q*ue* tan tost lay es anat
E a la fornal es acostat
E cant de dins el regarda
.IIII. homens de dins vists a
De que ses fort maraueylat
E en axi el a parlat
Tres solame*n*t ni fiu pausar
E ueyna .IIII. dins estar
E lo quart es clar e lusent
fiyl d*e* deu sembla tant es plasent

De la fornal los feu gitar
E feulos dauant si amenar
Tres solame*n*t ni an trobats
Car no ni auien mays pausats
Car lo quart quils acompayaua
Angel era qui los gardaua
Quel foc no los pogues cremar
Ne altra causa nul mal far
Cant lo Rey los a gardats
E vi q*ue*l foc nols a tocats
Vestadures ne lurs cabeyls
Ne altra causa que fos ab els
fort ne fo maraueylat
p*er* q*ue* na deu fortme*n*t lausat
Eu crey dix el u*er*ayament
Quel deu q*ue* cest cren deuotame*n*t
Deu esser sobrels altres honrat
E mils seruit e mays amat
On hom q*ui* cest deu bastomara
(Fol. 78, a. 1ª col.) A mala mort per cert morra
E axi o feu cridar
E p*er* son regne be seruar
puys aycels .III. a molt honrats
E en grans officis los a pausats.

DE LA UISIO DEL ARBRE *Que* NABUGODONOSOR UEE

Apres nabugodonosor .I. so*m*pni vi
Q*ui* molt fortme*n*t lespaordi
E tots sos sauis feu justar
E daua*n*t tots lo vay comtar
Mentre eu dix el era en mon lit
E dormia ab gran delit

Eu vi .I. arbre q*ui* era plantat
En mig de la terra e raygat
Tant era gran q*ue* al cel tocaua
Apenes nuyl hom lo cap gardaua
E les branques sespandien
p*er* tota la terra. la t*er*ra lay finien
En larbra podia hom trobar
Tot fruyt q*ue* hom volgues menjar
En los seus rams auceyls estauen
E xans diu*er*ses els xantauen
Dejus besties se ombrauen
Totes creat*ur*es aqui menyar trobaue*n*
Mentre eu cest arbre regardaua
Que ten mareueylos me semblaua
Eu vi del cel sus deualar
Vn sant uellant q*ui* vay cridar
Taylat larbre car eu o man
Q*ui* es tant alt car trop es gran
E les flors totes escampats
E los fruyts seus tots degastats
les besties e li auceyl
Tots li fugen es luyen del
Vna rayl ne romandra
Q*ui* es t*er*ra puys crexara
El bosch ab besties hintara
E erbes con a bestia menjara
(Fol. 78, .VII. te*m*ps en el se mudaran
a. 2ª col.) E ab eyls e vngels li crex*er*an
E ayso tant durara
Entro q*ue* be conexera
Q*ue* deu del cel es creador
De tot quant es senyor mayor
E exalsa ceyls q*ui* li plats
E baxa erguyloses mal ordonats

El es tot sol poderos senyor
Qui rẹgne sens tota temor
Esta es dix nabugodonosor la uisio
Vul q*ue* digats la interpretacio
Cant los sauis lageren ausit
Cascu calla no res an dit
Nol an saubut intepretar
Nel sompni q*ue* uol demostrar.

DE LA INT*er*PRETACIO D*e* LA UISIO DEL ARBRE

Per que lo Rey daniel feu uenir
E en axi li pres a dir
Daniel eu ay so*m*pniat
E no ay nuyl hom atrobat
Quel sapia intrepretar
p*er* q*ue* eu te prech tu o deges far
Seny*er* dix daniel eu o faray
Axi con de deu o apendray
lo Rey lo so*m*pni a comtat
E daniel la escoltat
E cant lo Rey ac de tot dit
Daniel pensa no res a dit
E estec tot consirat
E en son cor fort despagat
Can lo Rey la uist duptar
Digues dix el nota que far
E no ages de res temor
Car not faray eu mas honor
Seny*er* dix daniel so q*ue* as vists
Contra tu es don eu suy trist
(Fol. 78, r. pero eu diray la u*er*itat
1ª col.) E p*er* mi res no sera celat

Tu es larbre aycel ten gran
Molt es poderos senyor preyąn
E la tua senyoria
p*er* tota la t*er*ra sestendia
E li aucel q*ui* si pausauen
E les besties q*ui* jus estauen
Son les diu*er*ses nacions
Quit adoren a yenolons
Tuit i troben q*ue* menjar
Quar a tuyt sabs be satisfar
E deu auiet exalsat
E tot aqest poder donat
E tu nou as regonegut
Ans del tot las desconegut
E axi com deu te fas honrar
E deu del cel no uols amar
p*er* que sentencia es donada
E de deu be confermada
Quel poder te sia leuat
Axi com larbre estec taylat
E .VII. ans bestia tornaras
E en los boschs habitaras
Erba axi com bou tu menyaras
E tot pelos retornaras
E cant .VII. ans aura durat
lo Regne teu te sera retornat
E la donchs tú conexeras
E dauant tuyt protestaras
Que deu del cel es poderos
Qui es tot just e piados
E altre no deu ess*er* adorat
Mas el tot sol del tot honrat
p*er* q*ue* eu te vul conseylar
Quet deges fort humiliar

E los peccats teus reembras
(Fol.78,r. Ab molts almoynes que faras
2ª col.) E p*er* auentura deus te p*er*donara
472 E la sentencia mudara.

CANT NABUGODONOSOR TORNA BESTIA

Cant nabugodonosor lac escoltat
fort fo dolent e despagat
E .I. jorn mentres deportaua
476 En son palay lay on estaua
Ab gran erguyl el vay lausar
babilonia quel uolc honrar
E mentre axils lausaua
480 E publicame*n*t a tuyt parlaua
Vna vots entrel crida
E en axi a els parla
Nabugodonosor a tu es dit
484 lo Regne teu p*er*dras anit
.VII. ans con a bestia estaras
E tro q*ue* deu conexaras
Tant tost com bestia torna
488 E als boscatges sen ana
Erbes tan solame*n*t menjaua
E res al mon el no parlaua
los cabeyls auia con aucel
492 Vngles agudes co*n* coutel
la meytat del seu cors co*n* a bou torna
E laltra meytat del cors leo sembla.

DE DANIEL *Qui Per* LA SUA ORACIO AYDA A NABUGODONOSOR

Cant daniel ho ac saubut
496 Cay so li es esdeuengut

En vna cambra senes intrat
E per el a deu molt preyat
Molt dejuna e molt ora
Entro que deus axausit la
Car .VII. ans deus a abreuyats
E en .VII. meses los a tornats
los .VII. ans en .VII. meses abreuya
per so con daniel molt lon preya
Quaranta jorns el bosch estaua
(Fol. 79, a. 1ª col.) Axi com bestia conseruaua
E quaranta jorns home tornaua
Encontine*n*t deu preyaua
E no faya mas plorar
E deu devotame*n*t preyar
p*er* que los seus huyls li tornare*n*
Axi com carn car molt plorauen
Altres .XL. jorns bestia tornaua
E ab les besties conseruaua.

CANT NABUGODONOSOR TORNA HOM

Cant los .VII. meses fore*n* complits
Son sen li es restituits
Mas encara el no regna
Entro q*ue* los .VII. ans foren passats
Que deus auia ordonats
Car ests .VII. ans el dejuna
Vy no beg*u*e ne pa no menya
legums e erbes als no mengaua
Axi con daniel li conseylaua
Tot jorn estaua en oracio
E faya gran afleccio.

DE LA HUMILITAT DE NABUGODONOSOR

Cant tot çest te*m*ps fo passat
poderosame*n*t a puys regnat
E çonec deu tot poderos
per senyor just e piados
E p*er* tot son regne a mandat
Que deu sia p*er* tuyt honrat
E tot son fayt el lur manda
E per letres tot lo comta.

DE NABUGODONOSOR *Qui* UOLC FER REY DANIEL

Puys daniel a apellat
E en axi li a parlat
Apres ma mort tu regnaras
E mon regisme poseiras
E mos fiyls dejus tu seran
(Fol. 79, a. 2ª col.) E con a Rey te obeyran
Car tu tant be mas recaptat
E en mon regne mas tornat
per queu te vul honrar
E tot mon regne comanar
Cert dix daniel so no faray
Ton regne eu pas no pendray
Car deu poderos no vul laxar
Ne en ton regne heretar
A ton fiyl lo lexaras
E altre non heretaras.

DE EUILAMORACH *Qui* DONA SON PARE A MENYAR A UOLTORS.

Puys nabugodonosor per mort fina
Son fiyl nabugodonosor p*er* el regna

aycest fo prous e molt ualent
May pauc regna aycela gent
Car en pauc de temps se mori
A son frayre lo regne jaqui
E uilamoradach auia nom
E no fo pas del tot prodom
Aqest de la preso gita
Josaphat Rey de juda
Que son payre tenia pres
Depuys q*ue* jerusalem conques
Car nabugodonosor bestia torna
Aqest seu fiyl mal se proua
On con son payre torna regnar
E uilamoradach feu encarcerar
Ab josaphat Rey de juda
E ab el molt se consola
E p*er* ayso la desliurat
Car lauia aut priuat
puys son payre dessoterra
Àxi con josaphat li conseyla
En treens troses la tot partit
E a .CCC. uoltors la departit
(Fol. 79, r. Qui say e lay lo nan portat
1ª col.) E tot lo cors an degastat
Ara dix el mon payre no tornara
Ne nuyl te*m*ps no suscitara
Tro aq*ue*sts uoltors tornen ensems
E ayso no sera nuyl temps
E ayso a fayt p*er* gran temor
Q*ue* auia d*e* son payre nabugodonosor
Que de bestia hom torna
E est son fiyl encarcera
Apres de son fiyl regna
Qui baltasar se nomena.

DE LA UISIO D*e* .IIII. BESTIES Q*ue* UIU DANIEL

En lo primer an q*ue* baltasar
En babilonia pres a regnar
Daniel viu vna visio
Que molt maraueylosa en si fo
Eu dix daniel viu .IIII. vens
Q*ui* en la mar eren presens
Qui molt fortme*n*t se contenien
E tots ensems se combatien.

DE LA PRIMERA BESTIA LEONA

Puys .IIII. besties se leuaren
De la mar q*ue* alt puyaren
leona era la primera
Molt t*er*ribla e fort leugera
Ales daguila auia
Ab q*ue* uolar molt be podia
les ales puys li son leuades
De tot en tot e arencades
E de la t*er*ra fo leuada
E con a hom estec formada
los .IIII. vens en mar pausats
Son .IIII. angels q*ue* deus a dats
(Fol. 79, r. p*er* .IIII. regnes desfensar
2ª col.) Que deus a uolguts el mon donar
On les .IIII. qis leuaren
De la mar e alt puyaren
Son .IIII. regnes q*ui* son estats
En est mon el te*m*ps passats.

DEL REGNE DELS CALDEUS

Dels caldeus fo lo pr*i*mer
Molt era fort e for leuger
Qui p*er* leona es entes
Qui bestia fort cruel es
E es fort empacient
E fa paor a tota gent
Axi caldeus foren cruels
E inpaciens e home*n*s no faels
p*er* les ales q*ue* portaua
Daguila ab q*ue* volaua
Es lo lonch te*m*ps en q*ue* regnare*n*
Car en la segona edat comensare*n*
El te*m*ps de saruch qui fo besaui
Dabram hom cert e saui
E regnaren tro a baltasar
Q*ui* en la q*ui*nta edat deuem pausar
p*er* les ales q*ue* puys p*er*de
E axi co*m* a hom puys se uee
Nabogodonosor fo demostrat
Q*ui* fo en bestia transformat
Aqui lo poder deus arencha
hom puys torna e deu ama.

DE LA SEGONA BESTIA ORS

La segona bestia ors paria
E tres tires de dens auia
En se boca pr*i*nceps estauen
(Fol. 80, a. De la te*r*ra qui fort cridauen
1ª col.) leua sus e menjaras
Moltes carns que trobaras.

DEL REGNE DE PERSIA

Per aycest ors es demostrat
lo regne de persia e figurat
Qui apres dels caldeus regnara
E tota la terra subjugara
Car lors esta .XL. jorns
Q*ue* no menuga els boscatges p*re*yons
Axi los preses son abstinens
Meyns menugen q*ue* nuyles gens
les tres tires de les dens
Es senyoria que ac de .III. gens
Media, caldeu e percia
De totes auia senyoria
p*er* los p*rin*ceps q*ui* li cridauen
De carn a menjar lamonestauen
A man hi es be deuisat
Qui asuet a conselat
Q*ue* tots los jueus degues ausir
E non degues nuyl romanir.

DE LA TERÇA BESTIA LEOPART

La tersa bestia es leopart
A qui la mort no fay regart
E la presa que uol menjar
pren .I. salt sens encalsar
lo seu pel es tot mesclat
E de diu*er*ses colors colorat
ales auia con auceyl
E .III. caps p*er* gran cembel
E gran poder deus li dona
Sobre les terres q*ue* cerca

DEL REGNE DELS GRECHS

Per cest leopart es demostrat
(Fol. 80, a. lo Regne dels grechs e figurat
2ª col.) Qui apres del cels de percia regnara*n*
Tota la terra subjugaran
la color uayre quel leopart ha
Son diu*er*ses regnes ques subjuga
E per les ales que aura
Es entesa la leugeria
De alexandri qui poderosame*n*t
Conques lo mon leug*er*ament
per los .IIII. caps q*ue* auia
podem entendre sens falia
Quatre Reys q*ue* Alexandri hereta
A la sua fi cant per mort fina.

DE LA Q*ua*RTA BESTIA Q*ue* ERA SEGONS LOS JUEUS PORCH SENGLAR

La quarta bestia no es nomenada
Mas era fort t*er*rible maluada
Daniel no la uolc nomenar
p*er* que tot hom puxa pensar
Que la pus forts q*ue* sia
E la pus terrible sens falia
De ferre auia les dens
Temor fasia a totes gens
Tot qua*n*t trobaua tot o menyaua
Ab los peus laltre degastaua.

DE ANTI C*ri*ST

Dets corns auia e .X. caps
De .X. corones coronats

Dels .X. corns nasch .I. corn petit
Qui depuys fo mal e ardit
Car dels .X. corns .III. narenca
E tots los altres subjuga
Vuyls e boca dome auia
E parlaua so ques vulia
E si meteix forme*n*t lausaua
E tots los altres ahontaua.
(Fol. 80, r. Gran poder ac de mal a far
1ª col.) Mays com no poria recomtar
los sans de deu faya aucir
Can los podia conseguir
lo seu poder dura .I. te*m*ps
E dos te*m*ps e mig de te*m*ps.

DEL ANTICH DE DIES

Tro .I. antich de dies deualla
En vna bela Kadira se pausa
E lo uestiment seu
Era pus blanch q*ue* nuyla neu
los cabeyls lana semblauen
Q*ui* molt fortme*n*t la parensauen
De la sua cara .I. flom exia
De foc q*ue* molt fortme*n*t curria
X. uegades .C. Milia angels liministrau*en*
Ensems dauant li estauen
lo judici puys fo apareylat
E lo libre de cascu manifestat
puys a la bestia tolc lo poder
E ausisla tantost per uer
Apres del cel es deualat
fiyl del hom e es se acostat

Al antich de dies q*ue* li dona
poder el regne li conferma
E esta visio daniel demanda
Al angel qui be la esplana.

DEL REGNE DE ROMA

Per la quarta bestia es demostrat
lo Regne de roma e figurat
Qui enfortidame*n*t senyoreyara
E tots los altres subjugara
Nuyl regne no li es comparat
On per neguna cosa no es figurat
(Fol. 80, r. Car tot lo mon a si subjuga
2ª col.) E lonc de te*m*ps senyoraya
X. corns q*ue* auia q*ue* auia coronats [1]
X. regnes son a nos mostrats
En q*ue* lemp*er*i de roma se partira
Car anti crist venir deura.

DE ANTIC*ri*ST *et* DEL SEU PODER

Per lo corn petit q*ue* dels es nat
anticrist es demostrat
Qui en babilonia nexera
femna dome lo concebra
Mas demonis lo nudriran
E de mal esp*er*it lo conpliran
Aqests .III. corns derrocara
Car .III. Reys destruyra

1. Sembla una errada la repetició del *que auia.*

De africa e de egipte e d*e* thiopia
E los tolra la senyoria
los altres .VII. regnes li obeyran
E p*er* senyor lur lo pendran
per los vyls es demostrada
la sciencia q*ue* aura maluada
De nigromicia ab que fara
Molts miracles e enganara
Ab la bocha el parlara
E fiyl de deu se mostrara
la sua Kadira pausara
El temple de Salamo e dira
Que el es deu q*ue* deuen adorar
E mesies quils deu deliurar
p*er* que tots los jueus se acostaran
E con a deu ladoraran.

DE HELIAS E DE ENOCH

Apres helies e enoch auciura
Q*ue* d*e* paradis t*er*renal deus trametra
Mas apres .III. jorns suscitaran
E publicame*n*t predicaran
(F. 81, a. 1ª col.) E lo seu poder durara
Tres ans e mig q*ue* no falira.

DEL DIA DEL JUDICI

Puys en munt oliuet sen puyara
On foc del cel lo cremara
En apres qua*n*t a deu plaura
Jesucrist en laer jutyar uendra
les co*n*sciencies de tots se obriran
Segons lurs m*er*its tuyt pendran

p*er* lo flom del foc qui li exia
De la cara foc corria
la sentencia es demostrada
Qui sopt*er*ament sera donada
puys lo fiyl al payre es uengut
E son regne a resebut.

DE LA UISIO DEL MOLTO *et* DEL BOCH

En lo ters an de baltasar
Mentre daniel estaua en .I. logar
Qui ylla es apellat
Deus li a la doncs reuelat
Ceyls q*ui* en la t*er*ra deuen regnar
E la deuien senyoreyar
Eu dix daniel per cert uesia
Vn molto qui dos corns auia
Qui eren alts e la .I. major
E laltre era molt menor
E ab aq*ue*sts corns el subjugaua
Orient e ponent e puys regnaua
Nuyla bestia no li podia contrastar
Tant de poder deus li uolc dar
puys vn boch doccident venia
En t*er*ra peus no tenia
E can deliure lo ueya hom anar
Semblaua q*ue* degues volar
E al molto dreyt sen ana
(Fol. 18, a. E gran batayla li dona
2ª col.) los .II. corns li a enderrocats
Asi matex los a pausats
puys .IIII. corns el cap porta
E cant mori el los pausa

Dets .IIII. corns nasc .I. corn petit
Qui cresch e fo mal e ardit
Contra leuant e mig jorn multiplica
Contra lo cel fort se alsa
De les estelas enderoca
E ab los peus les calciga
Contral princep forts ses alsat
El seu sac*ri*fici lia leuat
lo loc sant el ensurza
E en moltes guises lauila
Apres .I. sant fortme*n*t crida
A .I. altre e li parla
Aycest trebayl qu*an*t deu durar
Que sacrifici nos pora far
Respos laltre e ali dit
p*er* tot cert deus a defenit
Que dua Milia e .CCC. jorn durara
E puys lo santuaris mudara
puys Daniel deus a pregat
Que ayso li sia reuelat
On deus langel Gabriel li enuia
Qui la uisio li reuela.

DE DARI E DE ALEXANDRI

Per est molto es demostrat
Dari Rey molt apoderat
per .II. corns .II. regnes son mostrats
Quel auia subjugats
la .I. era lo regne de persia
El altre era de media
lo poder seu era sens comtar
(Fol. 81, r. Nuyl hom no li podia contrastar

1ª col.) lo boch qui puys uenc doccident
Alaxandri es q*ui* uenc com uent
Dels peus en t*er*ra no tocaua
Car molt esp*er*tament anaua
E ab dari se combate
E poderosame*n*t lo uençe
E los dos regnes li leua
E el aqui senyoreya.

DEL SUCCESSOR DE ALEXANDRI

Los .IIII. corns quel boch porta
Son .IIII. hereters q*ue* alexandri laxa
lo petit corn q*ue* deyls exi
Qui cresch e fort sen malesi
Es anthiocus q*ui* puys regna
En siria e persia subjuga
Contra deu poderos se leua
E molts sants seus tormenta
Car no uolgren la ley lexar
Ne carn de porch uolgren menyar
lo temple de deu ensurtsa
Car la ydola de jupiter i pausa
lo sacrifici de deu a uedat
E a jupiter a sacrificat
Esta t*ri*bulacio molt dura
Tro judas machabeu lo te*m*ple muda
Q*ui* foren dies .MM. et .CCC.
On los jueus foren jausens
la doncs lo temple fo purificat
E lo sac*ri*fici de deu renouat

DEL SETGE D*e* BABILONIA

Apres dayso titus e dari sajustare*n*
E babilonia asetyaren
Titus era Rey de persia
E dari Rey de media
En babilonia baltasar regna
E del setge be pauc se dupta
(F. 81, r. Car la ciutat era ben garnida
2ª col.) De gens e de uiandes be complida
E de fort mur era murada
e tot en torn be ualejada
per mig loch eufratres passaua
Tigris tot lo mur ce*r*cenaua
p*er* nuyl hom no seria be comtat
la fortalea desta ciutat
El mon no*n* auia nuyla mayor
Ne ni auia altra Meylor
p*er* que baltasar segur estaua
E del setge sol nos duptaua
p*er* que una gran festa mana
E tots sos p*r*inceps couida
Tots los uexels daur a aportats
Q*ue* nabugodonosor d*e* Ierusalem auia raubats
E en els beuien e menjauen
Ceyls q*ui*l conuit p*re*sens estauen
E dauant tuyt se glorifica
E los seus deus fortme*n*t lausa.

DE LA ESC*ri*PT*ur*A D*e* LA MA EN LA PARET

E mentre axi estaua
E ab sos p*r*inceps salegraua

El vi una ma tensolament
Qui escriui apertament
En la paret puys sen parti
Q*ue* anch nuyl hom puys no la vi
Cant baltasar ayso ac vist
Despagat fo marrit e trist
Car no poc legir lesc*ri*ptura
Q*ui* fo en la paret com a pintura
On tots sos sauis a fayts venir
E en axi los pies a dir
Qui esta scriptura legira
E feselme*nt* la interpretara
Daur e dargent bastat sera
E en mon regne apres mi major sera
(Fol.82, a los sauis tots se uan pensar
1ª col.) la esc*ri*ptura no poden diuisar
p*er* q*ue* lo Rey fo fort torbat
E estaua tot consirat
Cant la regina ho ac ausit
El Rey intra e ali dit
Rey not vules de res torbar
Mas daniel fay tost cercar
Aycel lesc*ri*ptura legira
E fecelme*nt* la intrepretara
Car a ton payre reuelaua
Tot so q*ue* deus li demostraua
Tan tost daniel an cercat
E al Rey lan tost amenat
Si tu dix lo Rey sabs legir
lesc*ri*ptura e digues q*ue* uol dir
Sobre tot en mon regne honrat seras
Et donaray tot so q*ue* uolras.

DE DANIEL *Que* REPRES LO REY

924 Eu dix daniel be legiray
la esc*ri*ptura e espondray
Mas dels teus dons res no pendray
Car eu suy rich e assats ay
928 Rey dix daniel tu as saubut
Ton payre con fo decebut
Deus li auia lo regne dat
E el retelin molt malgrat
932 Car no conec deu ne ama
Ans per erguyl ydoles adora
per que .VII. ans bestia torna
Tro conec deu el adora
936 E con tu ages ayso entes
Que deu ponex hom cant mal es
No ten es de res meylorat
Ans tes molt fort pus erguylat
940 Car deu no coneys ne uols amar
Ans sos uexels fas ensurtçar
(Fol. 82, a Qui a son seruiy eren ordonats
2a col.) E tu a mans surtçes los as liurats
944 Car aqui fas tot hom menyar
per vil q*ue* sia e vi donar
E a les ydoles dones honor
E as lexat deu ton creador
948 Quit pot punir e exalsar
E mal e be sis uol donar
On per tos mals te uol punir
Car lesc*ri*ptura ayso vol dir.

LA INT*er*PRETACIO D*e* LA ESC*ri*PTURA D*e* LA PARET

952 Mane techel fares
Aquesta sc*ri*ptura es

Aret diray e q*ue* uol dir
E ueritat senes falir
Mane uol aytant dir
Com nombre senes mentir
Techel uol dir pesament
E fares departiment
Deus a ton regne nombrat
E al complit e acabat
Car a tu no deu mays durar
Ans lauras del tot a lexar
Deus a los teus m*er*its pensats
E en balansa tots pensats
E a trobat en tu defaliment
On pauc viuras segurame*n*t
Deus a ton regne departit
A ceyls d*e* percia è de media la establit
Car p*er* tot cert els lo posseyran
E tu p*er* mort ne gitaran
Cant lo Rey lac be escoltat
fort fo dolent e despagat
pero grans dons li presenta
Mas daniel los rebuya.

DE LA PRESO DE BABILONIA

En cela nuyt fo destruyda
(Fol. 82, r. la ciutat tant fort garnida
1ª col.) Car ceyls q*ui* assetyada la tenien
veseren q*ue* pendre no la podien
lo flom q*ui* p*er* la ciutat passaua
De que nuyl hom res nos pensaua
En moltes part lan tot partit
(*una ratlla en blanch*) (1)

1. i falta aci un vers? Creyem millor no darli número.

E per lay on passar solia son intrats
homens valens e be armats
Tota la ciutat degastaren
Car ceyls de dins no so pensaren
Lo Rey baltasar aucieren
E la ciutat del tot preseren
E lo Rey dari p*er* el regna
Qui tota la terra subjuga.

DELS PR*in*CEPS *Qui* ACUSAREN DANIEL

Puys dari daniel feu uenir
E en axi li pres a dir
Tu dix el ab mi iras
Apres de mi mayor seras
Sobre tots los pr*in*ceps la pausat
E son tresor tot comanat
Don los seus pr*in*ceps son torbats
E tots ensems son sacordats
Que occasio deyen cercar
Com daniel puxen acusar
Mas tambe no an cercat
Q*ue* res ayen contra el trobat
Car daniel fort se gardaua
Quel Rey de res no agreuyaua
puys al Rey sen son anats
Q*ui* be los a acompayats
Seny*er* dien els los pr*in*ceps san acordat
E fortme*n*t an hordonat
Que nuyl hom no gos demandar
Dets .XXX. jorns ne adorar
Nuyl deu sino de tu senyor
Qui es Rey nostre e senyor

(Fol. 82, r. 2ª col.)

E cel qui aso no seruara
El lach dels leons viu mes sera
E est establime*n*t tu co*n*fermaras
E en ton regne lo seruaras
lo Rey dari ho a atorgat
E lesteblime*n*t a confermat
p*er* tot lo regne o cridaren
E publicame*n*t o nunciaren
Daniel dayso nos garda
Ans cascun jorn deu adora
Tres hores del jorn deu adoraua
E p*er* son poble lo p*re*yaua
Aycels quil aguer*en* acusat
Q*ui* lonc te*m*ps lagren espiat
An vist q*ue* el se genolaua
E humilme*n*t deu sopleyaua
Al Rey tant tost o nunciaren
E en axi els li parlaren
Seny*er* tu auies ordonat
p*er* tot ton regne be fermat
Que nuyl hom no degues p*re*yar
Nuyl deu ne res li demandar
De .XXX. jorns sino tu senyor
Qui es Rey n*ost*re e mayor
E si alcu nou s*er*uara
El lach dels leons pausat sera
Ara nos senyor auem trobat
E be prouat p*er* ueritat
Que daniel nou a s*er*uat
Ans lo seu deu a adorat
on lestablime*n*t fay tu s*er*uar
E als leons lo fay donar.

CA*n*T LO REY DARI FEU METRE DANIEL EL LACH DELS LEONS

Cant lo Rey o ac escoltat
De si matex fo despagat
Car molt amaua Daniel
(Fol. 83, a. Qui li era leyal e fel
1ª col. p*er* quel vulia deliurar
Mas los p*ri*nceps van fort cridar
Axi disen els es custumat
Que so q*ue* Rey a ordonat
Nos puxa p*er* res el relexar
Ne son ordoname*n*t camiar
P*er* q*ue* tant tost lan be liat
E el lach dels leons lan gitat
Lo Rey ab son anel la porta serra
los altres cascu son segel i pausa
Lo Rey romas fort despagat
E en son palau senes anat
hanc aycela nit no dormi
Car despaer ac gran ab si
E bo mati el ses leuat
E al lach senes anat
E el lach a fayt obrir
E a Daniel el pres a dir
Daniel s*er*uidor de Deu
Ac pugut aydar lo deu teu.

DEL ANGEL *Que* DELIURA DANIEL

Seny*er* dix daniel eu suy aysi
Nuyl mal del mon no ay en mi
Car deus ma langel enuiat
Que dels leons ma be gardat

hanc a mi nos son acostats
p*er* mal afer ans son priuats
lo Rey del lach lo feu gitar
E fort se uay mareueylar
Can ui quen res no lan tocat
Car tant de te*m*ps hia estat
Mas ceyls qui lauien acusat
Dien q*ue* deus no la deliurat
Mas quels leons auien molt menyat
E per ayso no lan tocat
(Fol. 83, a. la doncs lo Rey feu aportar
2ª c.) Carn molta quels de a menyar
E cant foren be sadolats
lo Rey los acusadors a apellats.

DELS P*ri*NCEPS Q*ue*L REY DARI FEU METRE ELLAC DELS LEONS

Conexets dix lo Rey si an prou me*n*yat
Senyer dien els hoc p*er* ueritat
Tan tost lo Rey los feu ligar
Dins ab mulers e ab infans los feu gitar
Tan tost q*ue* dins foren pausats
los leons los an deuorats
Tots los osses degastaren
E tot quant dels aqui trobaren
p*er* que lo Rey na deus lausat
E p*er* tot son regne o a nunciat
Quel deu de daniel deyen honrar
E gint s*er*uir e for lausar
Car el es deu tot poderos
Tot just e mis*er*icordios
Car ceyls quil aymen uol deliurar
E los altres tay mal finar.

DE LA PROFETA D*e* JEREMIAS DELS LXX. ANS

Apres dayso q*ue* dari regnaua
Q*ue* astriages hom apellaua
Daniel a regardat
El libre de geremia a trobat
Q*ue* cant .LXX. ans seran complits
los jueus seran restituits
En jerusalem on estaran
E lo temple rehedificaran
E cant los an ac tots contats
Quels jueus fore*n* captiuats
viu quen breu seria acabat
lo te*m*ps q*ue* deus auia donat.

DEL DEJUNI ET D*e* LA ORACIO DE DANIEL

La doncs daniel molt dejuna
Sachs uesti cendra el cap se pausaua
(Fol. 83, r. E en oracio ses pausat
1ª col.) Axi a deus del cel pregat
E lo teu nom glorificat
Car just es e mis*er*icordios
Aycels quit aymen piados
lo teu poble molt ta greuya
E lo teu mandame*n*t passa
on p*er* lurs peccats las captiuat
E en t*er*ra estranya las pausat
on eu m*er*ce te vul clamar
Senyor quens deges perdonar
Car maior es la tua pietat
Q*ue* no es tot n*ost*re peccat
En jerusalem nos fay tornar
p*er* quet puxam lay adorar

1132 lo teu temple desert esta
E nuyl sac*ri*fici no si fa
E doncs senyor sia ta bondat
Quel temple sia reedificat
1136 la tua ira deya passar
E lay nos fay tost retornar.

DEL ANGEL QUI UENC A DANIEL

Mentre daniel axi oraua
E tot son cor en deu pausaua
1140 langel gabriel lo vay tocar
E en axi li uay parlar
Cant tu comencest a orar
Sentencia deus vay donar
1144 Q*ue* la captiuitat sia deliurada
E sia en jerusalem tornada
E deus am a tu enuiat
E ayso te sia reuelat
1148 E altres causes te reuelaray
Car eu de deu mandame*n*t nay.

DE LES .LXX. SETMANES ENTRO AL TEMPS DE I*hesu*S.

So sapies p*er* cert e per ueritat
Quen tro al te*m*ps q*ue* sera nat
1152 (Fol. 83, r. 2ª col.) Crist n*ost*re saluador
Qui del mon es gou*er*nador
LXX. setmanes pasaran
E setmanes abreuyades seran
1156 E la doncs crist nexera
Qui tot peccat destruira
E justicia conseruara
E les profetes complira

E puys los seus lo negaran
E molt vilme*n*t puys lauciuran
Sacrifici del temple cessara
Abhominacio a deu sera
puys lo temple sera derocat
E destruyda la ciutat
Estes setmanes son enteses
Setmanes dans e axi son p*re*ses
on una setmana .VII. ans fa
Car axi deus o reuela
E son setmanes abreuyades
Car deus les a axi donades
No son solars q*ui* son maiors
ans son lunars q*ui* son menors
Doncs VII. setmanes abreuyades
fan .CCCCXC. ans d*e* luna be comtades
E fan .CCCC. LXXV. dels solars
Qui de .XI. jorns sobren los lunars
Del te*m*ps doncs de daniel
Ac aytant te*m*ps tro q*ue* del cel
Venc ih*es*u x*ri*st nostre saluador
E de tot lo mon rede*m*ptor
Qui aporta justicia e ueritat
E dona fi a tot peccat
E los seus pobles lo negaren
Enapres lo crucificaren.

DE TITUS E DE UESPESIA

On per uenjansa deus trames
Titus e uespesia ab quils co*n*ques
(F. 84, *Qui* eren de roma emp*er*adors
a. 1ª col). E de tota la terra senyors mayors
Aquests jerusalem asetiaren

E finalme*n*t lo derocaren
Gran quantitat dins naucieren
los altres p*er* les t*er*res ueneren
E car els ih*es*u x*ri*st p*er* .XXX. din*e*rs comprare*n*
Aquest .XXX. jueus p*er* I din*er* donaren
puys lo sacrifici del temple cessa
Car ih*es*u x*ri*st molt meylor nordona.

DE LA SENTENCIA D*e* DARI

Apres q*ue* la sentencia fo donada
p*er* nostre senyor e confermada
Quels jueus deguessen tornar
En jerusalem e reedificar
Dari o vulia fort mas nou acabà
Car en breu te*m*ps p*er* mort fina
puys titus q*ui* p*er* el regna
licencia a tots dona
Quen jerusalem tornasen
E lo temple redificassen
Mas p*er* tal co*m* en babilonia eren anats
E aqui eren ja eretats
No sen vulien retornar
Ne lo temple hedificar
p*er* que daniel molt dejuna
E deu deuotame*n*t prega
Q*ue* pus licencia los a fayta dar
El los meta en cor de retornar
p*er* que .III. setmanes dejuna
Que pa ne vy ne car no tasta.

DEL ANGEL QUI APARECH A DANIEL

Un jorn mentres deportaua
E pres lo flom de tigre el estaua

1220 El vi .I. hom pres si venir
Maraueylos p*er* uer a dir
De drab de li era uestit
Duna correya daur era cint
1224 (Fol. la sua cara flameyaua
84,a. 2ªc.) foc beyl e clar p*er* cert semblaua
lo seu cors axi lausia
Com peyra presiosa en mig dia
1228 Car cels q*ui* ab daniel eren lan uist uenir
Agren paor e van fugir
Daniel sen espaordi
E encara el sesmorti
1232 Mas ayceyl hom la comfortat
E en axi li a parlat
No ages temor tu daniel
Can en tos fayts es be fasel
1236 Deus la tua oracio a exausida
E la tua uolentat sera complida
Car lo poble lay tornara
E lo temple retornara.

DEL REY D*e* P*er*SIA Q*ui* ATURA LANGEL .XXI. DIA

1240 E seu tan tost to aguera nunciat
Mas lo p*r*incep d*e* percia ma co*n*trastat
Vint e .I. jorn ma retengut
p*er* queu a tu no fuy vengut
1244 puys quant eu venia p*er* nu*n*ciar
lo princep d*e* grecia me uolc enbargar
En est fayt no ay ajudador
Mas michel q*ui* es p*r*incep nostre e rector
1248 Ara suy uengut p*er* nunciar
Cest fayt e daltres reuelar
Cau er te dic p*er* u*er*itat

So q*ue* tu molt as desirat
Quen p*er*sia encara .III. Reys regnaran
E poderosame*n*t senyoreyaran
E lo quart q*ui* mays apoderat sera
E grans riquees justara
Contra grecia garreyara
E gran mal aqui fara.

DEL REGNE DE ALEXANDRI

Puys leuar sa .I. Rey ualent
forts e saui e sabent
(F. 84, r. 1ª col.) E cant la t*er*ra aura subiugada
E a la sua aiustada
Tota la t*er*ra departira
E a .IIII. hereters la lexara
Est sera alexandri q*ui* regnara
E tota la t*er*ra subjugara
E en .IIII. parts departira
Tot son regne quant morra
E egipte q*ui* a mig jorn es pausat
A tholomeu sera lexat
Grecia q*ui* es a occident
Aura philip hom be sabent
Siria e babilonia es ues orient
Aura seleucus q*ui* sera p*re*sent
En asia q*ui* es forana
Regnara antigonus a tresmuntana
Axi son regne fo partit
En .IIII. uents co*n* era escrit
puys dix langel lo Rey d*e* egipte seleuara
E moltes t*er*res subjugara
El Rey de siria guareyaran
puys p*er* matrimoni se justaran.

DE ANTHIOCUS

Cant anthiocus q*ui* en siria regnara
laudice sa muyl*er* lexara
E beroniçe pres p*er* mul*er*
fiyla del Rey de gipte q*ue* no li fos guerer
E puys beroniçe laxa
E laudiçe allo tan tost metzinat
E .I. fiyl q*ue* nauia en Rey la coronat
E galenus sapella
E aprés si .II. fiyls lexa
lo major Seleucus fo apellat
lo menor anthiocus ephipha*n*ies es nomenat
Anthiocus ephifanies uol dir
Ques noble senes mentir.

DE ANTHIOCUS Q*ue* AUCIS SON FRAYRE

(Fol. 84, r. 2ª col.) Anthiocus epifanies aucis so*n* frayre mayor
E puys fo el regne Rey e mayor
E p*er* tal quen egipte pogues regnar
Epiphanies Rey degipte enganar
Det li p*er* mul*er* se soror
E mostrauali falsa amor
Car per senblansa de uisitar
Sascror q*ue* tenia molt encar
lay en egipte senes anat
El Rey de Egipte la molt be emparat
E mentre menyaue*n* alegrame*n*t
Son cunyat feu auciure falsame*n*t
E uolc se lo regne subiugar

1308 Mas de egipte li uan contrastar
E añ lo de tot egipte gitat
E en son regne senes tornat.

DELS ROMANS *Qui* MA*n*DARE*n* A ANTHIOCUS *Que* SEN TORNAS

E apres .II. ans el hi torna
1312 E alexandria asetyara
Mas roma .I. legat lay envia
E a anthiocus axi parla
los senyors d*e* roma el poble d*e* la çiutat
1316 A tu man aysi mandat
Q*ue* ten deges tan tost tornar
E als seus amichs negu*n* mal far
Respos anthiocus eu i pensaray
1320 E en apres te respondray
Cant lo legat lac be ausit
Entorn del Rey el feu .I. c*er*cle e a li dit
los sanadors el poble d*e* la ciutat
1324 Te manden en pena del cap
Que tu dest cercle no degues exir
Entro q*ue* respost ages so q*ue* uols dir
Tan tost anthiocus del setge ses leuat
1328 E en son regne senes tornat
E tot ayso es be mostrat
(Fol. 85, a. A daniel e reuelat
1ª col.) los romans dix el en kadires uendran
1332 El Rey de siria comfondran

DE LA YDOLA *Que* ANTHIOCUS PAUSA EL TEMPLE

Puys anthiocus can del setge fo leuat
En jerusalem senes anat

E lo temple tot ensurtça
E la ydola de jupit*er* i pausa
E ceyls q*ui* no li uolien consentir
Tan tost los faya tots aucir
E tot ayso langel nuncia
E Daniel e reuela.

DEL TE*m*PS D*e* ANTIC*ri*ST

Puys danticrist li a parlat
lo seu fayt li a reuelat
Que la sua Kadira pausara
En jerusalem on regnara
E cant .I. te*m*ps aura regnat
E gran res del mon tot subiugat
En munt oliuet sen puyara
E aqüi foc del cel lo cremara
puys dix langel .I. te*m*ps uendra
Que no ac poder ne no aura
E tots los morts suscitaran
E los bons en paradis iran
los mals seran tots co*n*de*m*pnats
E en infern tots cremats
E tu daniel to ayso escriuras
Mas lo libre segelaras
Car molts apres tu pasaran
En diu*er*ses man*er*es o espondran
puys daniel al angel demanda
lo te*m*ps dantic*ri*st quant durara
lo seu poder dix langel dura .I. te*m*ps
E .II. te*m*ps e mig de te*m*ps
En q*ue* .III. ans e mig son destinats
En q*ue* regnara de totes parts

puys daniel li demanda
(Fol. 85, a, lo te*m*ps q*ue* antic*ri*st can uendra
2ª col.) Respos langel e ali dit
1368 pus q*ue*l sacrifici sera jaquit
Ey sera fayta abhominacio
Ey aura desconsolacio
Mil *et* XC. dies pasaran
1372 puys aycests te*m*ps p*er* cert uendran
Seny*er* dix daniel pus q*ue* sera
Cest fayt dix langel claus sera
benauyrat p*er* tot cert sera
1376 Qui a M. e CCC *et* XXXV. jorns uenir pora
Tu entre tant a deu iras
puys ab los altres suscitaras.

DE LA YSTORIA D*e* SUSANNA

En babilonia ac .I. prodom
1380 *Qui* joachim auia nom
Qui mul*e*r pres e esposa
la fiyla d*e* hochias q*ue* molt ama
Susanna era apelada
1384 Molt era bela e molt galarda
blancha frescha e falaguera
Molt gint formada e plasent*er*a
E aquesta deu molt amaua
1388 El seruia e molt lonraua
Son payre la auia be doct*ri*nada
E la ley de moyses be ensenyada
En ceyl te*m*ps foren establits
1392 Dos home*n*s ueyls e instituits
Qui lo poble dels jueus jutyauen
E tots lurs fayts det*er*menauen

A la mayso de joachim souen uenien
E molts playts aq*ui* defenien
E cant Susanna agren gardada
Sembla los beyla *et* be galarda
Cascu dels ne fo enamorat
Mas la .I. del altre nou sab
Vn jorn susanna viren intrar
(Fol. 85, r. En lo u*er*ger p*er* deportar
1ª col.) Cascu dels ueys senes intrat
En lo u*er*ger e amagat
E layns abdoses se son trobats
E lurs sacrets san reuelats
Daso susana res nos pensa
Ans a la sua s*er*uicial axi mana
A la mayso tant tost iras
E lexiu me aportaras
Car aysi me vul lauar
p*er* la calor q*ue* vey gran far
la maçipa vay tost ci uas
E susana sola romas
la doncs los ueyls la porta uan tancar
E a susanna se uan acostar
De tu dix*er*en els som enamorats
E de la tua amor fort inflamats
p*er* que fay so q*ue* nos uolrem
E nostre desig complit aurem
E si nostra uolentat no uols far
p*er* cert te farem alabear
Car contra tu testimoni farem
Que .I. joue ab tu trobat auem
Susana pres tan tost a plorar
E sauiame*n*t pres a parlar
De totes parts vey pena gran
Si nous consent vey gran mon dan

Car sere p*er* tot cert alabeada
E p*er* adultra conda*m*pnada
Si jo us consent molt peccaray
E lo meu deu agreuiaray
Mas may me ual a tort morir
Que a uos altres consentir
E vay tant tost fortme*n*t cridar
Que li uengen tuyt aydar
los ueyls lo marit an apellat
E fals testimoni li an pausat.

DE LA SENTENCIA DELS JUTGES

Fol. 85, r. 2ª col.)
Len dema tot lo poble aiustaren
E dauant tuyt axi parlaren
Susanna fayt aysi uenir
Car contra leys auem a dir
Tan tost lan aqui amenada
Tots sos parens lan acompayada
E tots playien e plorauen
Car a la mort la amenauen
Tan tost los ueyls seleuaren
les mans sobrel cap li pausaren
Mentre nos dix*er*en els nos deportaue*m*
El uerger de joachim et regardauem
Nos uesem susanna aqui estar
E ab .I. joue deportar
puys jos .I. arbre samagaren
E ensems jaguere*n* es baysaren
E can nos uolguem lay anar
Nos los uesem ensems jugar
E can lo joue uolguem retenir
fugi tan tost p*er* uer a dir

puys susanna anch nons uolc dir
Q*ui* era lo joue que uesem fugir
Can lo poble ho ac ausit
pensas q*ue* fos si con els an dit
E a mort lan conda*m*pnada
E p*er* tuyt sia alebeada.

DE LA ORACIO D*e* SUSANNA

Tant tost susanna pres a plorar
E vay los huyls al cel leuar
E esse ayenolada
E a deu humiliada
Senyor dix ela q*ui* clarament
veus nostres cors el pensame*n*t
Res a tu nos pot amagar
Car tot tes manifest e clar
Tu seny*er* sabs queu mal no mir
E a gran tort me uolen auçir
p*er* que sia tua bondat
(Fol. 86, a. 1ª col.) Que manifests la u*er*itat.

DE DANIEL Q*ui* EXAMINA LOS JUTGES

Can lo poble la uolc alabear
Daniel se ua leuar
barons dix el e q*ue* farets
Greument peccarets si lauciets
Car mal no mer so sapiats
Ne aq*ue*sts jutges uos no cregats
Car ela muria p*er* castadat
E per saluar se honestat
E seu ades ho mostraray

lur tracio publicaray
Tant abdosos los separa
Que la .I. ab laltre no parla
puys a la .I. a demandat
E en axi li a parlat
Veyl maluat los teus p*e*ccats
Ara seran tots publicats
lo poble en uos se fiyaua
E enganat fortme*n*t nanaua
Car falsame*n*t los fayts jutyauets
E lurs fiyles los enganauets
Sots qual arbre los vist estar
Ne on los ueses ensems peccar
Respos lo veyl lentiscle es apelat
larbre on feseren lo peccat
Cert dix daniel tu as mentit
p*er* que de deu seras punit
puys laltre veyl a fayt uenir
E en axi li pres a dir
Sement de canaan no de juda
la tua iniq*ui*tat ades para
Car falsame*n*t uolgues jutgar
Cesta dompna e alabear
Car ela no uolc consentir
A uostra iniq*ui*tat p*er* uer a dir
E ab leys uolgues jaser
Mas ela nous en det lefer
Sots qual arbre la uist jugar
(Fol. 86, a. Ab ceyl masip e lo mal far
2ª col.) Sots .I. arbre dix el q*ui* a nom pi
Ensems jugauen cant eu los vi
Respos daniel no es u*er*itat
p*er* que seras a mort liurat
E serets turmentats

Tro u*er*itat dita ajats
Daua*n*t tot lo poble diguere*n* u*er*itat
Sens turment q*ue* no an esperat.

DELS JUTGES Q*ue* ALABEAREN

Tant tost lo poble susana d*e*liurare*n*
E los falses jutges alabearen
puys susanna an acompayada
E ab gran gloria la nan tornada.

DE LA YSTORIA DE BEL

En babilonia la çiutat
ac .I^{a}. ydola fort de peccat
bel tuyt la apalauen
Totes les gens la adorauen
E en lo temple on estaua
Cascun jorn lo poble i pausaua
De semola XII. quarteres
VI. ampoles d*e* vi totes enteres
E XL. oueyles atresi
hi pausarien cascun mati
E lendema res noy trobauen
Car los preueres no leuauen
Desien puys q*ue* bel o menyaua
p*er* quel poble tot ladoraua
vn jorn lo Rey daniel apella
E en axi elli parla
p*er* que tu uols adorar
Aycest deu bel ne el honrar
Respos daniel cert no faray
Aur ne argent no adoraray

Deu qui es viu vul adorar
Car est no ajuda ne res pot far
Si es be viu so dix lo Rey
(Fol. 86, r. Q*ue* molt menuga si co*n* eu vey
1ª col.) E los preueres a apellats
Eu dix el uos man que*m* digats
Q*ui* menuga cesta uianda
Q*ui* abel es tot jorns posada
Car si en trop u*er*ayament
Q*ue* bel lamenuc sens falime*nt*
Daniel faray a mort liurar
Que dits q*ue* bel no pot menyar.

DELS P*re*UERES DE BEL

Seny*er* disen els p*er* u*er*itat
bel o menuga sens falsedat
pero tu en axi faras
viandes aqui pausaras
E nos de fora nos nirem
E ja de dins no entrarem
E la porta tu tancaras
E aqui con aneyl segelaras
E ab aytant con tornaras
veuras si res i trobaras
Tot en axi fo ordonat
Car pa e vi hi an pausat
E puys la porta be tanca
E ab son segel la segela
E daniel era present
Q*ui* saubia lur tractame*nt*
fou cendra molta aportar
E al payment la feu pausar

E daso los preue*re*s res no ueseren
Ne res del mon anc no saberen
al mayti lo Rey torna
Daniel ab el amena
E troba la porta be tencada
Axi con la laxa be sagelada
E puys la porta el obri
Garda de dins e res no ui
(Fol. 86, r. Nuyl hom dix lo Rey noic a intrat
2ª col.) Emp*ero* tu ue*us* q*ue* tot o a menyat
Doncs bel deuem tuyt honrar
E con a deu s*er*uir e lausar.

DE DANIEL *Que* REUELA LA FALSIA DELS PREUERES

Senyer dix daniel asi gardats
Si hic a anuyt nuyl hom intrats
E a la cendra lo mena
E les peades li mostra
Domens e de fembres e diffans
Duns e daltres d*e* paucs e de grans
puys daniel li a mostrat
Vn loc el temple molt amagat
p*er* que los preueyres d*e* nuyt i entraue*n*
E la uianda senportauen
lurs muylers e lurs infans sono portaue*n*
E puys ensemps tot o menjauen.

DE DANIEL *Qui* DESTRUI LA YDOLA

Cant lo Rey ayso ac uist
fort fo irat marrit e trist
E tots ensemps los feu aucir
Mulers e infans p*er* uer a dir

puys a daniel poder a donat
Que fassa de bel sa uolentat
E daniel tan tost lo peçeya
1608 E lo temple enderocha.

DE LA ISTORIA DEL DRACH

En aquela matexa çiutat
Vn drach auia amagat
A qui auia homens assignats
1612 Q*ui* preueres del drach eren nomenats
Qui fasien aqui gran so
Qui semblaua t*er*rible tro
la doncs lo drach se desp*er*taua
1616 E p*er* la boca el gitaua
(Fol. 87, a. 1ª col.) foc e fum de gran uigor
Don auia tot hom temor
On tuyt con a deu ladorauen
1620 E sacrificis li donauen.

DE DANIEL Q*ui* NO UOLCH ADORAR LO DRACH E PUYS LAUÇIS

Per q*ue* lo Rey daniel apella
E en axi elli parla
Daycest drach tu no pots dir
1624 Que no viua p*er* uer a dir
Doncs eu vul quel deges adorar
E con a deu sacrificar
Seny*er* dix daniel si tum dones poder
1628 Eu lauciuray tan tost p*er* uer
Ab ferre ne ab fust nol tocaray
E empero eu lauciuray

E en ayso conaxarets
E si es deu que uos colets
lo Rey liu a tot atorgat
Ab que no sia ab ferre tocat
Tan tost daniel apareyla
Grex e pels e pegunta tot o mescla
Tot o feu coure .I. gran temps
puys feune pilotes de tot ensems
E al drach se nes anat
E en la boca liu a gitat
Cant lo drach o uolch deglotir
Al carcanel se uay tenir
Nou pot escopir ne enuiar
p*er* q*ue* tan tost vay offegar
De q*ue* lo poble fo fort torbat
E al Rey an greume*n*t parlat
Lo Rey dien els ses fayt jueu
Car fay auciure lo deu seu
per quel poble ses ajustat
E al Rey se nes anat
Nos disen els uolem quens deges dar
(Fol. 87,a.2ªc.) Daniel sens escusar
Qui a bel tot pesseyat
E lo drach nos a offegat
E si tu ayso no uols far
Tu e los teus venim cremar.

DE DANIEL *QUI* MESERE*N* EL LACH DELS LEONS

Can lo Rey viu cals no pot far
Daniel los vay liurar
E tan tost lan be liat
E el lach dels leons lan gitat

E agueren los fayts endurar
p*er* quel uolguessen deuorar
Mas los leons no lan tocat
Car deus lon a molt be gardat.

DE ABACUH *Qui* PORTA *Que* MENYAR A DANIEL EL LACH DELS LEONS

En ceyls jorns abacuch portaua
Que menyar a home*ns* ab q*ui* segaua
Aqui deu langel envia
E de part sua li manda
Que ceyl menyar portar degues
A daniel el lac on es
Eu dix el beliu portaray
Mas lo lach on es gens no say
Tan tost langel pels cabels lo pres
E al lach dels leons lo mes
Can de dins fo el vay cridar
Daniel pensa de menyar
Car deus ma aysi aportat
E cest menyar ta enuiat
Seny*er* dix daniel tu sies lausat
Qui no mas del tot oblidat
E ab gran plaser el menya
E langel abacuch lay torna.

DEL ANGEL *Qui* DELIURA DANIEL E LO REY FEU METRE LOS ACUSADORS D*e* DANIEL EL LACH DELS LEONS

Apres q*ue* el lach ac .VII. jors estat
(Fol. 87, r. 1ª c.) lo Rey al lach se nes anat
per tal q*ue* daniel ploras
Que lon trasques el soteras

E cant dins ac regardat
Daniel vi q*ue* mal no ac
lo deu d*e* daniel dix el sia lausat
Q*ui* dels leons la deliurat
E ab gran gaug lon fay gitar
E sos enemichs hi feu pausar
Qui tan tost los deuoraren
Q*ue* anch nuyl os dels no lexaren.

EXPLICIT DANIEL

Abans de cloure aquest treball cridarem l'atenció sobre les nombroses formes provençals i altres quasi mai usades pels catalans de les darreries de la XIII[a] centuria. Tots o quasi tots els futurs son en *ay* (respondray, pensaray, faray, mostraray); el pronom personal *eu* per jo, apareix constanment usat; verbs com *alabear*, posat en sentit de perseguir o de desacreditar, *lausar* en el de lloar y l'accepció encare avui vulgarisima d'*enviar* per engolir o dragar. S'observa també *vey* per avuy, *peada* per petjada, *marrit* per capficat, no per trist ó per melancólic que es el sentit mes generalment atribuit a aquest adjectiu a Catalunya, *lats* per costat, accepció rarament usada i les formes tampoc corrents de *nuyt, nuyl, tuyt, pauc, payre* i moltes altres.

Per lo demés, el llibre de Daniel está com a text biblic, assats desfigurat, comptant nombroses interpolacions introduides sense cap orde. No solament hi han afegit episodis dels reis Seleucus i Antiocus, sinó encare d'Habacuc, tota la llegenda de la casta Susana i els vells seductors i finalment, la vinguda del Anticrist. Parla també del Crist com a salvador i redemptor, axi com de les persecucions de Titus i Vespasià, aturantse encare a indicar l'importancia del advenimen d'Alexandri.

Aquestes consideracions son suficients per a demostrar la complerta improcedencia de nomenar *Biblia* d'en Sa-Bruguera al codex de la Biblioteca Colombina. Ia ha pogut veure'l lector amb el *Llibre de Daniel,* que literariament es obra de petita importancia i que com a text de llengua ofereix un léxic no gaire ric i sentit innegables influencies forasteres.

Joaquim Miret i Sans.

LA LÉGENDE
DE JUDAS ISCARIOTE

Ruben (appelé aussi Siméon) et sa femme Cyborée vivent à Jérusalem. Une nuit, Cyborée conçoit, puis elle rêve qu'elle enfante un fils très méchant, qui cause la destruction de toute sa race. Neuf mois plus tard elle met au monde Judas. Ses parents le placent dans une nacelle et l'exposent sur la mer.

Les flots la mènent à Iscarioth. La reine de ce pays, se promenant sur le rivage, aperçoit la nacelle et recueille l'enfant. Puis la reine simule une grossesse et Judas est présenté comme son propre enfant. Quelque temps après, le roi et la reine ont un fils, qui est élevé avec Judas. La reine punit vainement Judas parce qu'il tourmente sans cesse celui qu'il prend pour son jeune frère. La situation devenant intenable, la reine dévoile que Judas n'est pas son fils. Furieux, Judas tue l'enfant royal et s'enfuit à Jérusalem.

Dans cette ville, il devient le favori de Pilate. Dans un jardin voisin de son palais, Pilate aperçoit un pommier et en désire impérieusement les pommes. Au moment où Judas les cueille pour les offrir à Pilate, survient le propriétaire du jardin, qui n'est autre que Ruben. Sans se connaître, le père et le fils se querellent et se battent : Judas tue Ruben.

Pilate donne à Judas tous les biens de Ruben et le marie à Cyborée. Plus tard, Judas et Cyborée se content leurs

aventures : Judas apprend ainsi qu'il a tué son père et épousé sa mère.

Voulant faire pénitence, il va trouver Jésus, dont il devient le disciple, puis l'apôtre. Chargé de la bourse de la communauté, il y puise constamment pour lui-même. Enfin, il livre Jésus pour trente deniers. Saisi de remords, il se pend.

Telle est la légende de Judas Iscariote, dans la *Légende dorée* écrite par Jacques de Voragine vers l'année 1260. Elle se trouve au début de la légende de saint Mathias. Il est à peine besoin de noter au passage les analogies de ce conte avec ceux de Moïse et d'Œdipe

Il semble bien qu'aucune trace de la légende de Judas Iscariote dans la littérature espagnole[1] ne soit parvenue jusqu'à nous : on ne saurait, naturellement, affirmer qu'elle n'ait pas été mise à contribution dans quelque œuvre perdue. Du recueil même de Jacques de Voragine, il n'existe pas, croyons-nous, de traduction un tant soit peu ancienne dans une des langues de la Péninsule.

Dans un volumineux manuscrit in-folio[2] composé de textes et de documents copiés vers la fin du seizième siècle se trouve une *Historia de la vida de Judas Escariote* qui n'est autre que la légende de Jacques de Voragine, mais sensiblement amplifiée et développée, agrémentée de détails et de dialogues qui ne figurent pas dans l'original latin. Un épisode, entre autres, appartient en propre au texte espagnol : Judas n'est pas exposé sur la mer aussitôt après sa naissance ; ses parents ne se décident à s'en séparer que quand il a voulu, par deux fois, étant encore à la mamelle, « scier avec un cou-

1. Sur cette légende dans d'autres littératures, voir le volume d'Alessandro d'Ancona : La leggenda di Vergogna, testi del buon secolo in prosa e in verso, e la leggenda di Giuda, testo italiano antico in prosa e francese antico in verso. Bologna, Presso Gaetano Romagnoli, 1869, in-16.

2. Ce recueil m'appartient.

teau la gorge de son père. » Le conte a l'allure d'une narration orale que quelqu'un aurait notée ; les incorrections y abondent. J'ai cru devoir rétablir la vraie forme du nom de Cyborée, que le copiste appelle toujours Aborea. Quant à l'époque de ce texte espagnol, il serait sans doute hasardeux de prétendre la déterminer avec trop de précision : la forme sous laquelle il nous est parvenu ne semble ni antérieure au milieu du quinzième siècle ni postérieure au milieu du seizième.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

HISTORIA DE LA VIDA DE JUDAS ESCARIOTE

En tiempo de Otauio Agusto, emperador delos Romanos y de Tiberio Çessar, su suçesor, vbo en la ciudad de Jerussalem vn ombre onrrado de naçion hebreo, llamado Simeon, el qual era cassado con vna onrrada embra o dueña llamada Ciborea. Y estando en dias de parir, vna noche disperto con muy grande sobresalto y espanto, y con grande turbaçion y ssin reposso. Simeon su marido se abraço con ella y le dixo : « Que as, Ciborea, que tienes ? que sobressalto es este ? que te a dispertado ? » Despues que Ciborea su muger se sosego vn poco, le dixo : « Ay, Simeon ! que soñaba que paria el mas mal hijo que ninguna del mundo a parido. » Simeon le respondio y le dixo : « Verdaderamente ablas dela boca del enemigo, porque los sueños son abuçiones y cossas banas y no çiertas y sin fundamento, y por tanto no abeys de penssar en ello, porque puede sser algun mal humor que sse te pusso sobre el corazon y te causo ese mal sueño. » Con esto se aplaco Ciborea algun tanto, aunque no dejo de quedar con algun cuydado y ssospecha en su coraçon. Pues benido el tiempo del parir, pario vn hijo, delo qual Ciborea sse escan-

dalizo mucho con arto cuydado y pena desu mal sueño por auer parido hijo, que si pariera hija y apareçeria que su sueño era disparate, mas en aber parido hijo le pareçio que su mal sueño llebaba camino de ser verdadero, y ansi la pobre bibia afligida y congoxada. Pues criandosse el niño y ssiendo de muy tierna hedad que puesto que la tubiera dobla hedad dela que tenia no era bastante conforme ha orden de naturaleza a hazer lo que agora se contara. Y fue ansi que vn dia despues de auer comido Simeon y Ciborea, y como tubiesen ssobre la messa jugando el niño Judas, y acaso se auia quedado vn cuchillo ençima dela messa, y el niño se abajo delos braços de Ciborea su madre y tomo el cuchillo en la mano derecha y fuese para su padre Simeon y començole a aserrar por la garganta como [que] se la queria cortar. Simeon su padre, muy espantado de ver tal cossa, dijo : « No ues, Ciborea, lo que aze este niño ? berdaderamente este niño a de ser alguna mala criatura. » Y su muger Ciborea muy bien lo bia, sino como queria ya mucho asu hijo començolo a deshaçer y dijo que no era nada lo que el niño haçia, sino que estaua jugando con el cuchillo y que no era açerrar aquello que el niño hazia. Simeon su marido se enojo mucho de aquesto que Ciborea su muger deçia y le queria encubrir lo que el niño hazia, y torno a poner el cuchillo en la messa adonde auia estado primero, y el niño Judas lo torno a tomar y a sserrar asu padre Simeon enla garganta como que se la queria cortar. Y entonçes dijo Simeon asu muger Ciborea : « Agora no me podeis negar que este niño no este procurando de cortarme la garganta y cabeza ; y lo que yo digo es verdad. » Ciborea le respondio y dixo : « Por çierto, Simeon, todo lo que dezis es gran verdad y que el niño, si biue a de ser malissima criatura ; y por tanto bed lo que quereis que sse haga desta criatura, y pongamos lo luego por la obra. » Y Simeon respondio : « Yo quiero que matemos este niño, y con su muerte atajaremos muchos males. » Ciborea dijo : « Agasse ansi, mas vna cossa os ruego, Simeon :

que sea de manera que no me causse mucho dolor su muerte. » Simeon dixo : « Pues, Ciborea, sera desta manera que yo terne prebenido vn barco y meter nos emos enel vna tarde cerca dela noche, y desque estemos bien dentro enla mar, porque las olas no lo buelban ala orilla, arrojarlo emos en essas ondas dela mar, y asi selo comeran pescados. » A Ciborea no le pareçio bien ansi y dixo : « Ay, Simeon, que no podre ber aogar ami hijo delante de mis ojos entonçes. » Dijo Simeon : « Pues yo dare bien remedio : yo hare vna arquilla breada que no puede entrar agua dentro y pondremos la ençima delas ondas dela mar; y anssi lo llebaran las aguas y le aogara por alla donde no le beas y ansi no te caussara tanta pena desto. » Dixo Ciborea : « Agase ansi, pues que os pareçe a bos ansi bien. Entonçes Simeon fabrico y hizo vna arqueta y breola muy bien, de manera que no podia entrar agua ninguna dentro, aunque mejor fuera que dejara vn agujero que Ciborea no lo biera, para que alli entrara el agua y le anegara en breue tiempo. Mas como esta ordenado por Dios de otra manera, dio a Simeon modo como lo hiziesse anssi. Pues acauada el arquilla, metieron en ella vna camilla y ssus pañales y mantillas, y Ciborea tomo el niño y Ssimeon el arquilla : yuansse ala mar adonde Simeon tenia prebenido vn barco y metersse dentro, y Ssimeon tomo los remos y començosse a meter enla mar y ssu muger Ciborea tomo el niño Judas en sus braços y comenzo a llorar muy amargamente y a darle el pecho y començole a dezir : « Tomad el pecho, hijo mio, y el postrer alimento y ssustento que aueis de resciuir demi pecho. » Y ansi llegaron adonde a Simeon le pareçio que bastaua; y tomole el niño delos brazos a Ciborea su muger y pussolo dentro del arquilla sobre su camilla y mantilla y pañales, y luego çerro la puerta del arquilla y pussola sobre las ondas dela mar. Y luego tomo los remos y començosse de venir ala tierra, y Ciborea començo a llorar muy amargamente. Y desque saltaron en tierra, Ciborea

començo con grande llanto a dezir : « Hijo mio demis entrañas y demi coraçon, como bais bos agora entre las ondas dela mar sin ningun conssuelo ni abrigo ni remedio ninguno, solito por essa mar adelante, por vna niñeria, por vna libiandad que no ssabemos que fue ! ni que no desdiga demi : poneme enel barco, Simeon, que yo quiero boluer a abraçar ami hijo demi corazon; sino aqui me quedare muerta. » Simeon su marido le dixo : « Mira, Ciborea, que no fue niñeria como tu lo dizes, ni libiandad, que bien sabes lo que hizo con el cuchillo, que aunque tubiera mayor edad que la tiene, no lo podia hazer; y tambien sabes tu el sueño que soñaste, que puesto que a el sueño no sse diera credicto ninguno, con lo que adelante passo se uiene ha hazer que se cree alo vno y lo otro; y ansi no te congojes ni fatigues, que Dios nos dara otro hijo. » Y con esto se boluieron asu cassa.

El arquilla con el niño fue nauegando por medio delas ondas dela mar como nao que ba sin marineros ni quien la gouierne, sino adonde los vientos y ondas dela mar la quieren llebar. Y anssi fue toda aquella noche hasta otro dia açerca de medio dia, que fue a parar a vn puerto que se dize Escariote, ques enel reyno de Napoles, enla prouincia dela Calabria ; y deste puerto se llamo Judas Escariote. Pues andando pescando enla mar, dos pescadores bieron benir aquella barquilla, digo arquilla, por la mar, y dixo el vno a el otro : « Que puede ser aquel bultillo que biene alli ? » Y el vno dellos dixo : « Lleguemonos alla con la barca, y veremos lo que es. » Y anssi endereçaron la barca para alla, y antes que llegasse oyeron grito como de criatura que lloraba muy fuertemente, de loqual fueron muy espantados y vbieron mucho temor ; pero al fin llegaron al arquilla y metieron la dentro desu baica ; y destapandola, allaron aquel niño llorando, o de frio o de ambre. Pues como los pescadores bieron esto, tubieronlo como al milagro. A el pressente estaba enla çiudad de Escariote la reyna de Napoles, laqual quieren algunos dezir que era muger

de Erodes, laqual no paria. Los pescadores dixeron : « Llebemos este niño asi como lo hallamos ala reyna que no tiene ningun hijo ni pare, y contarle emos lo que pasa, que quiça nos lo agradeçera y pagara. » Hiçieronlo ansi y llebaronselo ala reyna y contaron lo que passaua, y la reyna selo agradecio mucho y les dio muchos dones, de que ellos fueron muy contentos; y ella les encomendo mucho el ssecreto y sse olgo ynfinito con el niño. Y mando guardar el arquilla con mucha diligençia y mando que llamassen Judas Escariotes; y tubo entendido que pues ella no paria, que aquello era milagro y que Dios selo auia embiado para ssu consuelo. Y luego scribio a el rey su marido, que fuera do alli estaua, diçiendo que ella hauia parido, digo quedado preñada, y que auia parido vn hijo; con las quales nueuas el rey se olgo mucho. Y quando vino dela jornada, regalo grandemente a el niño, entendiendo que era su hijo; y desta manera se auia Judas tenido por hijo del rey y dela reyna. Fue Nuestro Señor seruido que la reyna pario vn hijo, y ansi se criauan entrambos niños por hijos del rrey y dela reyna : y como Judas era tan malino y tan perbersso y de tan mala dig ssesion *(sic)*, cada dia venia el berdadero hijo delos dichos reyes erido y descalabrado delas manos de Judas, delo qual la reyna estaba fatigada en gran manera y muy estomagada y enfadada de Judas, y asta tanto que vn dia le truxeron a el ynfante muy mal herido enel rostro y todo cubierto de sangre que pareçia que venia muerto. Entonçes la reyna dio grandes gritos llorando y diçiendo : « Quitame delante tan mala criatura como aquesta, y no lo bea yo mas de mis ojos, que no es mi hijo ni lo pari, sino que vnos pescadores lo hallaron enla mar, metido en vna arquilla. » Y entonçes mando sacar el arquilla y mostrola a el rey y a todos los que presente estaban, y dixo : « Veys aqui a donde allaron a aqueste demonio; y como yo no tenia hijo alguno, trujeronmelo por grande regalo, y yo escribi a el rey que lo auia parido; mas el es tan endemoniado y perberso que yo no lo

puedo sufrir ni tener mas encubierto por sus maldades. » Judas, aunque muchacho, estubo muy atento y miro bien al arquilla y la color delas mantillas que dentro estauan, y como de alli adelante no lo tratauan tam bien como solian ni le tenian el respecto que solia, antes le bituperaban de palabras y de obras, delo qual estaua Judas muy corrido y enojado. Y para vengarsse, aguardo que el rey se fuese fuera y pusosse ensu seno vn cuchillo muy agudo, y quando vido tiempo y lugar, dio de puñaladas a el ynfante y dejole muerto y fuese huyendo. Pues como le trujeron ala reyna asu hijo muerto, dio muy grandes gritos y hizo grandes lloros, y embio a buscar a Judas muchos ombres a pie y a cauallo, y mando que se lo trujessen para mandarlo hazer mill pedaços; pero fue Nuestro Señor seruido de guardarlo de todo el poder dela reyna como lo auia guardado delas ondas dela mar. Y ansi se boluieron sin lo poder hallar.

Judas se fue huyendo y de vnos pueblos en otros bino a parar ala çiudad de Jerussalem. Y a el pressente estaua enla çiudad de Jerussalem Ponçio Pilato, que era pressidente y gouernador de toda la prouincia de Judea por el emperador Tiberio Ssesar. Pues como Judas llegasse a Jerussalem, fuesse a cassa del pressidente Ponçio Pilato y tubo modos y maneras como asentar conel : y esto hizo porque si de parte dela reyna le biniessen a buscar, tuuiesse quien lo defendiesse y anparasse. Y ansi le començo a seruir de moço de cauallos y de lacayo y despenssero; y como era tan entremetido y bulliçiosso y seruiçial, y açialo todo con tanto cuydado y diligençia, que Ponçio Pilato le tomo grande amor y le queria mucho. Estando Judas en seruiçio del pressidente Ponçio Pilato, el qual tenia su palaçio junto a vna huerta que era de Simeon, padre de Judas, y vn dia parosse Pilatos a vna ventana que caya sobre la guerta de Simeon, y bido vnas mançanas, enla dicha guerta, de muy lindo pareçer, las quales le pareçieron bien a Pilatos; y Judas, por agradarlo y traersselas,

de presto se descolgo por vnas paredes enla guerta de Simeon su padre, y començo a cojer dellas. Y como Simeon sintio bullicio y rruido ensu guerto, fue alla y bido' aquel moço cojiendo las mançanas y dixole : « Eso es muy mal echo : binierades por la puerta y yo os diera las mançanas de buena voluntad, y no como ladron entrar por las paredes a hurtar me las mançanas. » Judas le rrespondio mal, delo qual binieron alas manos y Judas arrebato vna tranca o horquilla que sostenia y sustentaua el mançano para que con el fruto no sse cayesse, y con ella dio a Simeon vn grande golpe enla cabeza, que se la partio por medio, y luego Simeon cayo muerto en tierra. A este punto salio Ciborea a ber que era, y vido como aquel moço auia dado aquel golpe asu marido y echado le muerto en tierra, por lo qual comenzo a dar grandes gritos y a pedir justicia. Judas lo que vio, digo como bido lo que auia hecho, saliose huyendo por donde hauia entrado. Y en esto Pilato alos gritos de Ciborea asomosse alas ventanas y bido muerto aquel ombre y començo a aconsolar a Ciborea y prometerlle que le aria justiçia muy cumplida.

Pilatos bisto el mal hecho que Judas auia hecho lo hizo esconder, por que lo queria mucho, mientras se passaban los primeros ympetus. Y despues de passados los dias funerales, Pilato embio a llamar Ciborea y dixole : « Dueña onrrada, yo querria mucho poner rremedio en este buestro negoçio, y e mirado mucho en ello y no allo mejor remedio ques que vos os casseys con este moço, porque yo le quiero mucho y en mi tendreis todo el fauor del mundo, pues saueis quanto yo puedo y balgo en esta çiudad. » Con estas y otras palabras que Pilato dixo a Ciborea, vbo de consseder con lo que Pilato le demandaua, pues en ninguna manera podia hazer otra cossa mas de que Pilato deçia y queria, porque si no lo haçia por qualquiera bia tenia mal pleito y hauia de librar mal. Y desta manera Pilato caso a Judas con su propia madre y entregole toda la hazienda de Ssimeon a Judas ; y ansi haçia uida maridable

con su propia madre Ciborea y aseruia a Pilato con grande diligençia y cuidado. A cauo de algun tiempo aconteçio que vna noche, estando Judas y su muger Ciborea en su cama, Ciborea le dijo : « De que tierra sois, señor, y quien sois y de que parentela ? » Judas le dixo : « Para que quereis sauer quien soy y de que tierra y parientes ? » A esto le dixo Ciborea : « Pues ssois mi marido, no tengo de ssaber quien sois y de que tierra ? » Entonçes Judas le dixo : « Ssi supiessedes quien soy y de donde y de que parientes, a fe que os espantassedes grandemente. » Ciborea le dixo : « Como anssi ? » Judas le dixo : « Saued que ssoy hijo de vn rrey y de vna reyna. » Desto sse espanto Ciborea estrañamente y dixo : « Como pues, siendo hijo de Rey y reyna, andays por estas tierras siruiendo a otros ? » A esto respondio Judas : « Yo os lo contare. Abeys de saber que la reyna mi madre pario otro hijo despues de ami, y era tan malo y tan perbersso que siempre me haçia mill enojos y desabrimientos : y como yo no lo podia ssufrir, castigabale sus trabesuras y bellaquerias, y la reyna mi madre donde me lo auia de agradeçer tomo contra mi muy grande enojo y ordeno vna falssedad, digo falso testimonio, mas estraño que madre contra hijo podia hazer, y fue que mando hazer vna arquilla de madera muy breada y mandola guardar y aguardo tiempo. Y vn dia hizome mi hermano vn grande enojo, y por esto yo le descalabre muy mal, y entonçes mi madre pareçiole que era tiempo de dar credicto a el falso testimonio que tenia ordenado, y començo a dar grandes gritos y a deçir : « Quitame de aquī tan mala criatura, que no es mi hijo ni yo le pari, sino vnos pescadores lo hallaron enla mar metido en vna arquilla de madera, y como sabian que yo no tenia hijos, trujeron me lo por gran cossa, y yo me olgue mucho dello, pensando que fuera alguna cossa mejor, y escribi al rey que auia quedado preñada y lo auia parido ; mas la verdad es lo que tengo dicho. Y entonçes hiço sacar el arquilla que para esto tenia

guardada, y mostrola a el rey y alos que estauan presentes, y dieronle credito y entendieron todos que era asi lo que la reyna deçia. Y yo mire muy bien el arquilla y lo que tenia dentro, y de alli adelante no me trataban como de antes ni me tenian el respecto que solia tener, y me maltrataban de obras y de palabras y me haçian muchas ynjurias; delo qual yo me corri y afrente muy mucho y tome grande enojo y pessar, y propusse de vengarme dela reyna mi madre por el falsso testimonio que me auian leuantado. Y para esto puse en mi seno vn cuchillo muy agudo y bien amolado y aguarde que el rey mi padre fuese fuera dela tierra, y quando vide tiempo y lugar, di de puñaladas ami hermano y bineme huyendo por montes y ualles hasta que bine a parar aqui a Jerussalem. Y bes aqui, Ciborea, porque ando por tierras ajenas y sirbiendo a quien ami me a de seruir. » Entonçes quando Ciborea oyo esto, dio vn grande sospiro : « Ay de mi, desbenturada! que, segun lo que abeis contado, soys mi hijo, y al que matastes era vuestro padre. » Y contole el sueño que auia soñado estando preñada del, y lo que hizo con el cuchillo, y diole las señas dela arquilla y lo que yba dentro. Delo qual Judas quedo muy satisfecho de que era verdad todo lo que Ciborea dezia, y començosse a lamentar muy fuertemente, y luego en ese punto se lebanto de con su madre y sse salio desu casa.

Luego que se uido fuera desu cassa, començo a dar boçes diciendo : « O desbenturado de mi, que tantos males y pecados e cometido, que sera de mi, desdichado! quiero yr a buscar a este santo profheta que anda por Jerusalem y por esta comarca que e oydo deçir ques hijo de Dios y que se llama Jesuchristo, y echarme a sus pies y rrogarle que me perdone mis pecados y que me resçiua por ssu diçipulo; y ansi are penitençia de mis pecados. » Y ansi Judas con este buen proposito fue a buscar ael Señor. Y anssi como lo allo, hechosse asus pies bendictos, llorando y pidiendole perdon de sus

culpas. El Señor le miro con aquellos ojos de missericordia y le alço del suelo con sus ssacratissimas manos y le perdono sus pecados y le hiço vno desus diçipulos con muy grande amor y misericordia, ssauiendo que aquel auia de ser el que le auia de bender y auia de ser ynstrumento de su grande passion. Y ansi Judas quedo enel sacro colegio del Señor; y como era tan entremetido y bulliçiosso, luego començo a ussar su officio de despensero como aquel que lo sauia muy bien hazer. Y desta manera, quando el Señor yba en cassa de algunos prinçipes y buenos ombres, y que se alegrauan y holgauan y sse tenian por muy dichossos y bienabenturados de uer a el Señor con sus diçipulos en sus cassas, le ospedauan con mucho amor y rreberencia, como aquellos que tenian todo el bien del mundo en sus cassas, y el Señor les haçia muchas y muy grandes merçedes, sanandolos de muchas y diberssas enfermedades yncurables milagrossamente. Y quando el Señor sse queria partir, yban alos sagrados apostoles y ofreçianles para el camino y despenssa, y luego yba Judas muy diligente y resçiuia lo que aquella buena gente daua y echaualo en su bolssa, y dello compraba lo que era menester para sus despenssas, vssando el officio de despenssero como en cassa de Pilato haçia, y no oluidando aquella buena maña de ssissar de diez vno; y para este efeto traya dos bolssas: vna en que traya el dinero del gasto y despenssa del Señor, y otra en que echaua lo que sissaba. Y anssi desta manera andaua en compañia del Señor y de sus sagrados apostoles. Y como vna bez entre otras bino el Señor en Bethania en casa de Simeon leprosso, vn muy grande amigo del Señor, adonde bino Maria Magdalena y derramo aquel basso de vnguento preçiosso del qual salio vn olor suauissimo: y como algunos delos apostoles dixeron que se pudiera bender por treçientos dineros o mas, pesole mucho a Judas porque aquel vnguento sse auia perdido, porque ssi bendiera por treçientos dineros como dezian, le auian de venir a el treynta dineros

de su sissa. Y luego començo a penssar como o por que bia podria cobrar aquellos treynta dineros : y binole ala memoria como los prinçipes delos Farisseos y escribas dela sinagoga deseauan mucho de prender a el Sseñor y que no sse atreuian porque nolo podian conoçer entre sus diçipulos, mayormente porque Santiago el menor paresçia mucho a el Señor, y por no errar el golpe no sse atreuian asta tener quien los alumbrase. Y desta manera le pareçio a Judas buena ocassion para cobrar los treynta dineros, y fuese a ellos y dixoles : « Que me quereis dar y yo os pondre a Jesus en buestras manos ? » Delo qūal ellos se olgaron infinito y le prometieron treynta dineros de plata. Y como bido que ya tenia sus dineros, no curo de regatear, mas ya andaua con grande cuydado buscando oportunidad para entregarles a el Señor. Y como el jueues santo el Señor acauasse de çenar con sus diçipulos y auia de yr luego a orar a el guerto, pareçiole a Judas que aora era tiempo, y fuese a ellos y dixoles : « Benios conmigo, que aora es tiempo para que lo podais prender a vuestro plaçer. » Luego los prinçipes dela ssinagoga y farisseos mandaron asus ministros y criados que se armassen y tomassen lanternas para que viesen lo que açian, por sser de noche. Y luego se armaron y aperçibieron como se lo auian mandado, y llebaban consigo vna soga para atar a el Señor. Y desta manera ssalieron dela çiudad de Jerussalem llebando a Judas por capitan y guia, el qual les dixo : « Mira que tengais quenta y grande auiso, que al que yo diere paz esse es Jesucristo, y tendreislo quenta. » Y desta manera llegaron a el guerto. Luego como llegaron a el guerto, entraron dentro, y Judas se adelanto y llego a el Señor y le dixo paz, diçiendo : « Dios te ssalbe, maestro », porque entendiesen que aquella era la señal que les auia dado. Y luego pusieron las manos enel Señor y lo llebaron presso a cassa de Anas, donde lo tubieron aquella noche. Y otro dia, llebando a el Señor en cassa del pressidente Pilato, en vna calle encontro a Judas vn gran

tropel de jente armada y miro bien y bido como trayan en medio a Jesucristo nuestro Señor. Y como el traidor bido aquella sacratissima y benerable perssona del Señor, digna de ser onrrada y rreberençiada y adorada, traer con tantos bituperios y açiendoles tantas afrentas, dandole muchos renpujones y bofetadas y escupiendole su sacratissimo rostro. Diole todo esto tanta pena a Judas y dolor que pensso de rebentar de enojo, y començosse a maldezir diçiendo : « O traidor de mi ! O malaventurado de mi ! Y como puedo bender ami maestro y mi Señor ? los anjeles sse quejen a Dios de mi ! todos los elementos se lebanten contra mi, y todas las criaturas del mundo se conjuren contra mi, para que en mi nieguen la muerte de su Dios y rredentor, que yo lo bendi por treynta dineros ! El sol y la luna y las estrellas no me rindan ni me den su claridad, antes arrojen de si bibas çentellas contra mi, que me abrasan estas entrañas ! O mar, porque, quando yba sobre tus ondas no me entregastes a tus fieros pescados y me metieras en tus ondas cabernas para que no pareçiera mas ni huuiera memoria de vn tal mal ombre como yo ? O Simeon y Ciborea, padres mios, porque fuistes tan crueles contra mi en no me quitar la vida ? Y os escussara de vuestra muerte y mis maldades. » Y diziendo estas cossas y otras, determino yr ala sinagoga adonde auia bendido su maestro y Sseñor ; y començo a llorar y dar grandes gritos : « Dadme el preso y os dare vuestros dineros ! Tomaldos por seruicio de Dios, y dadme el preso que os vendi ; y beis aqui vuestros dineros. Mira que peque grauemente en benderos la sangre del justo, y e dado muy gran exemplo de mi, y le azeis muy grande y mal tratamiento. » Los phariseos respondieron : « Malabenturado ! Agora te arrepientes delo que as hecho ? porque no lo mirastes primero ? Anda, bete de ay ala mala bentura, que no te podemos remediar. » Pues como vido Judas que tanpoco le aprobechaua la diligençia que auia hecho, tomo los treynta dineros y arojolos enel templo y dixo :

« Pues que quereis que vaya adelante mi propossito y lo que traigo pensado, beis aqui vuestros dineros : dentro del templo se os quedan ; yo me boy a dessesperar. » Luego busco vn cordel y saliosse fuera dela çiudad de Jerusalem y ssubiose en vn arbol, que quieren dezir algunos que fue sauco, y dijo : « Para bibir afrentado enel mundo, mas vale morir haorcado, que mayores son mis pecados que la missericordia de Dios. » Y luego tomo el cordel y echosse vn lazo a el pescueço y ato el cordel dela vna rama del sauco y dejosse caer. Y como el sauco es arbol de poca fuerça, casi hueco, quebrosse la rrama y dio Judas vn grande golpe enel suelo, tal que rrebento por vn costado, y sse le salieron fuera del maluado cuerpo todas las entrañas y assaduras y coraçon. Y desta manera acabo y hizo fin el desbenturado de Judas.

NOTE SUR DEUX *SERRANILLAS* DU MARQUIS DE SANTILLANA

I. — ENTRE TORRES E CANENA

C'est la cinquième *serranilla* de l'édition Amador de los Rios (p. 470); elle porte le n° 262 dans le *Cancionero castellano del siglo XV* de M. Foulché-Delbosc. Argote de Molina l'a publiée en 1588 dans sa *Nobleza del Andalvzia* (f. 335 v°), et il semble bien que personne n'ait indiqué d'édition antérieure. J'en ai trouvé deux, datant l'une et l'autre de la première moitié, peut-être du premier quart du seizième siècle. Ce sont deux *pliegos sueltos* non datés; ils contiennent tous deux cette *serranilla,* sans nom d'auteur, et la même *glosa,* qui serait d'un nommé Gonçalo de Montalvan. La troisième strophe de l'édition Argote et des éditions postérieures ne se trouve pas dans ces éditions primitives, conservées à la Biblioteca Nacional de Madrid sous les cotes R. 9433 et R. 9464. Je reproduis en caractères italiques le texte du *Cancionero castellano* et j'imprime en caractères romains le texte établi d'après :

A. la *serranilla* dans R. 9464.
B. la *glosa* dans R. 9464.
C. la *serranilla* dans R. 9433.
D. la *glosa* dans R. 9433.

1

Entre Torres e Canena,
a çerca de Salloçar,
falle moça de Bedmar,
sanct Jullan en buen estrena.

Entre Torres y Ximena
saliendo de vn alloçar
vi serrana de Belmar,
san Julian de buena estrena.

2

Pellote negro vestia
e lienços blancos tocava
a fuer del Andaluzia,
e de alcorques se calçava.
Si mi voluntad agena
non fuera, en mejor logar
non me pudiera excusar
de ser preso en su cadena.

Ricas aljubas vestia,
tocados blancos tocaua,
alcorques de oro calçaua,
a fuer del Andaluzia.
Si mi libertad agena
no fuera en otro lugar,
no dexara de quedar
prisionero en su cadena.

3

Preguntele do venia,
desque la oue saluado,
o qual camino fazia.
Dixome que de un ganado
quel gardavan en Racena,
e passava al Olivar,
por cojer e varear
las olivas de Ximena.

4

Dixe : « Non vades señera,
señora, que esta mañana
han corrido la ribera,
aquende de Guadiana,
moros de Valdepurchena
dela guarda de Abdilbar,
ca de vervos mal passar
me seria grave pena. »

Dixele : « Do vays señera,
señora, aquesta mañana,
que han corrido la ribera,
allende de Guadiana,
moros de Valdepurchena
con la guarda de Abdilbar,
que de veros maltratar
es a mi doblada pena. »

3. CD. Vedmar — 4. CD. buen — 5. C. vestidas — 11. B. dexaua — 21. D. dixe donde; ACD. vas; ABCD. señora — 24. B. de allende, C. de aquende, D. daquende — 25. AB. Valdepuchena, C. Valpurchena — 26. A. Animar, B. Abimar, CD. Abiuar

5

Respondiome : « Non curedes,
señor, de mi compañia ;
pero graçias e merçedes
a vuestra grand cortesia :
ca Miguel de Jamilena
con los de Pegalajar
son passados a atajar ;
vos tornad en ora buena. »

« Muchas gracias y mercedes
a vuestra gran cortesia,
que aunque aqui sola me vedes
no me falta compañia :
que Miguel de Jamilena
con los de Pegalajar
son salidos a atajar ;
vos bolueos en hora buena. »

REMARQUES

Torres, Canena, Bedmar, Ximena, Jamilena, Pegalajar se trouvent dans la province de Jaen. Je n'ai pas réussi à découvrir Salloçar et j'estime que la vraie leçon est celle des *pliegos sueltos :* saliendo de vn alloçar.

Les vers 7 et 8 sont intervertis dans les *pliegos sueltos.*

GLOSA

D'après B. et D. Je ne reproduis pas les variantes de la *serranilla*, puisqu'elles ont été déjà indiquées.

Caminando por la sierra [1]
de montaña despoblada,
ni muy llana ni muy fiera [2],
en el tiempo que auia guerra
entre Castilla y Granada,
yo [3] lleuaua tanta pena
por tan solo caminar
cerca de Sierra Morena,
entre Torres y Ximena,
saliendo de vn alloçar.

Yua muy desconsolado,
todo lleno de tristura ;
quiso Dios y mi buen hado
que a la salida de vn prado
me vino vna gran ventura :
ya quando quiso assomar
fue mi ventura tan buena,
que queriendome apear
vi serrana de Belmar,
san Julian de buena estrena.

34. A. Pelagarcia, B. Pelagajar — 35. ABCD. (a) — 36. A. (vos).
1. D. tierra — 2. D. sierra — 3. B. y.

Quando la vi a desora,
dixele todo turbado :
« Salueos Dios, gentil señora,
vengays mucho[4] en buen hora. »
Respondio muy mesurado;
todo sentido perdia
quando su gesto miraua :
el trage que ella traya,
ricas aljubas vestia,
tocados blancos tocaua.

Y aunque estaua catiuado[5]
del todo mi coraçon,
mire con mayor cuydado
por ver que traya calçado,
donde doble mi passion[6];
mas ninguno se escapaua
de quantos ella veya
con lo que ella captiuaua;
alcorques de oro calçaua
a fuer del Andaluzia.

Vi tener tanto primor
en quanto encima traya,
quisele pedir fauor
oluidando el gran[7] amor
que en otra parte tenia;
por ser de gracias tan llena
pense cierto peligrar
por alcançar tal almena,
si mi libertad agena
no fuera en otro lugar.

Dixe[8] estar enagenado
en otro lugar primero,
y vi que estaua engañado
dexar perder lo ganado
por lo falso y lisongero;
en fin no quise passar
por amores ya mas pena[9] :
si esto no fuera a mirar,
no dexaua de quedar
prisionero en su cadena.

Como quien esta al olor
de vna[10] fruta muy sabrosa
ques sustancia sin dulçor,
que quien no goza el[11] sabor
no siente ninguna cosa,
bien assi desta manera
passe con esta serrana;
por gozar della siquiera[12],
dixele : « Do vays señera,
señora, aquesta mañana? »

Dixe por ponelle miedo
palabras de gran temor,
mas su rostro siempre ledo,
mostrando tener denuedo,
no estimando mi fauor :
« Salios por esta ladera,
le dixe, señora hermana,
y dexad esta carrera,
que han corrido la ribera
de allende de Guadiana.

» Que yo vi dar el rebato
a todos los ganaderos,
y vi a poco de rato
como dexauan[13] el hato
huyendo por los oteros;
y anoche despues de cena,
me dixeron sin dubdar
que passaron por Ximena

4. D. vengays señor — 5. B. captiuo — 6. D. prision — 7. D. grande — 8. D. Digo — 9. D. penas — 10. D. dela — 11. D. (el) — 12. D. que quiera — 13. B. dexan.

moros de Valdepuchena
con la guarda de Abimar.

» Echad por essa espessura,
no querays ser tan esquiua,
ni darme tanta tristura
que me ternan a locura
dexaros lleuar captiua;
no querays darme pesar
ni mostraros tan agena,
porque es [14] cierto sin dudar [15]
que de veros maltratar
es a mi doblada pena. »

RESPONDE ELLA [16]

« No he querido responderos
por no daros libertad,
ni dexo de agradesceros [17]
y en mucha merced teneros
vuestra buena voluntad :
y en lo que por mi [18] hazedes
en no vsar de villania,
no penseys que assi os yredes :
muchas gracias y mercedes
a vuestra gran cortesia.

» Que aunque fuerades amigo
de quien yo estoy aguardando,
no estuuierades comigo
de la suerte que lo digo
tan cortesmente hablando ;
que puesto que no ay paredes
en esta sierra sombria,
armadas tengo mis redes,
que aunque aqui sola me vedes
no me falta compañia.

» Que tras cada mata destas
do estamos ambos hablando
ay cien hombres con ballestas
que esperando mis requestas
me estan contino aguardando ;
y aunque veys que es luna llena
y [19] moros vengan a entrar,
no tengo por esso pena,
que Miguel de Jamilena
con los de Pegalajar.

» Assi que, pues [20] soys discreto
y de alto merescer,
lo que [21] esta claro y neto
no lo pongays en effecto
con vna flaca muger ;
sino que os podeys tornar,
guiandoos la Magdalena,
que los que me han de guardar
son salidos a atajar ;
vos bolueos en ora buena. »

II. — ANTON, EL VAQUERO DE MORANA

Dans la première moitié du seizième siècle ont été imprimées, sous forme de *pliego suelto*, les *Coplas de Anton el vaquero de Morana ;* je crois que l'on n'a pas encore fait remarquer que

14. B. (es). — 15. D. pensar — 16. B. (ella) — 17. D. gradeceros — 18. B. por mi no — 19. D. z los — 20. B. Assi pues que — 21. B. y pues que.

ce personnage est mentionné dans la deuxième *serranilla* du marquis de Santillana. Voici la poésie du marquis (éd. Amador de los Rios, p. 466; *Cancionero castellano*, nº 258) :

1

En toda la su montaña
de Trasmoz a Veranton
non vi tan gentil serrana.

2

Partiendo de Conejares,
alla susso en la montaña
çerca de la Travessaña,
çamino de Trasovares,
encontre moça loçana
poco mas aca de Annon,
riberas de una fontana.

3

Traia saya apretada
muy bien presa en la çintura,
a guisa de Extremadura
çinta e collera labrada.
Dixe : « Dios te salve, hermana;
aunque vengas de Aragon,
desta seras castellana. »

4

Respondiome : « Cavallero,
non penses que me tenedes,
ca primero provaredes
este mi dardo pedrero;
ca despues desta semana
fago bodas con Anton,
vaquerizo de Morana. »

Le texte des *coplas* est établi d'après deux *pliegos sueltos* non datés, conservés à la Biblioteca Nacional de Madrid sous les cotes R. 9452 et R. 9493. Ces deux éditions seront désignées ici la première par A, la seconde par B.

En toda la trasmontana
nunca vi cosa mejor
que era su esposa de Anton,
el vaquero de Morana.

Por las sierras de Morana,
do supe que era passion,
vi vna gentil serrana
que me robo el coraçon;
desque vi su perficion
puse en dubda ser humana[1],
y era su esposa de Anton,
el vaquero de Morana.

Yo la vi encima de[2] vn cerro
con su lança y su cayado,
y en la otra mano vn perro
rodeando[3] su ganado.
Dixe[4] : « Dios te salue, hermano »,
pensando que era varon,
y era su esposa de Anton,
el vaquero de Morana.

1. A. hermana — 2. A. (de) — 3. B. careando — 4. A. Dixele.

« Vete comigo, mi bien,
yo te terne[5] por amiga,
darte he yo a comer
cada dia vna gallina,
darte he vna gentil cama
con vn rico pauellon,
porque no seas de Anton,
el vaquero de Morana. »

LA SERRANA[6]

« Caualllero, yd vuestra via
si quereys[7] ser bien librado :
catad que no es cortesia
entender en lo escusado,
que aunque yo sea serrana
y muy linda en perfecion,
esto y mas meresce Anton,
el vaquero de Morana.

» Bien pensays vos, caualllero,
que aunque yo sea muger
que al discreto y lisonjero
no le sabre responder,
y aun[8] presumir de vfana
y tener mas presumpcion,
mirare la honra de Anton,
el vaquero de Morana. »

EL

« No tengays, señora, vos,
pensamiento inhumano,
que segun os hizo Dios
no os meresce aquel villano;
mas si como soys galana
mirassedes la razon,
oluidariades a Anton,
el vaquero de Morana. »

Dixele : « Señora mia,
vamonos de aquesta tierra,
que es muy gran descortesia
que biuays vos en la sierra;
vamonos adonde son
las gentes en tierra llana,
no querays al[10] vuestro Anton
el vaquero de Morana. »

ELLA

« En esta montaña escura
do la gente bruta esta,
la muger nunca procura
sino aquel que Dios le da;
pues es nuestra condicion
atan robusta y villana,
tal me guardo para Anton,
el vaquero de Morana. »

EL

« Este que assi os paresce
mucho le desseo ver,
por solo poder saber
quien es el que tal meresce;
mas yo creo que afficion
es sola la que os engaña
y os hizo querer a[11] Anton,
el vaquero de Morana. »

ELLA

« Verdad es que afficionada
estoy[12], que es cosa de espanto,
porque Anton meresce tanto
que yo soy la bien librada;
si yo soy fea[13] o galana
o negra como el tizon,
tal me guardo para Anton
el vaquero de Morana. »

5. A. ternia — 6. A. RESPUESTA DE LA SERRANA — 7. A. queres — 8. B. y aun de — 9. A. vos — 10. B. el — 11. A. (a) — 12. A. esto — 13. B. tan fea.

EL

« Señora, mal haga Dios
a tan mal casamentero
que a[14] tal dama como a vos
fue a casar con vn vaquero. »
Ella dixo : « Assi lo quiero,
por ende mejor librada
en ser esposa de Anton,
el vaquero de Morana.

ELLA

» Ydvos pues y acabad
demanda que tan mal suena,
pues sabeys que la bondad
no esta en mas de ser buena[15];
pues que me offende y me daña
vuestra porfia y passion,
dexad el si para Anton
el vaquero de Morana. »

EL

« Espantome de vna cosa
mas graue que nunca vi,
por ser tan linda y hermosa
consentir que esteys aqui;
porque en tierra tan estraña
esteys aqui[16] sin razon,
pongo la culpa yo a[17] Anton,
el vaquero de Morana. »

ELLA

« Tras aquellos dos collados[18]
andan mas de mil pastores,
todos muertos requebrados,
perdidos por mis amores;
en balde suffren dolores,
toda su esperança es vana,
por el bien que quiero a[19] Anton,
el vaquero de Morana.

» Estos que andays por aqui
lastimados por[20] mi guerra,
mas lexos estays de mi
que esta el cielo de la tierra;
yo me estoy en alta sierra[21]
y vosotros por la llana,
esto es lo que cumple a[22] Anton,
el vaquero de Morana. »

EL

« Esperenle malos[23] años
en mal punto porque[24] os vi,
pues que con burlas y engaños
os[25] burlays assi de mi;
y que diablo de[26] serrana!
vos[27] soys llena de traycion;
mal[28] pesar aya Anton,
el vaquero de Morana. »

ELLA

« Vete dende, mal villano,
no me andes enojando;
si echo la honda[29] en mi mano,
responderte he[30] yo priado;
no pienses que ando perdida
por andar en la montaña;
en esto siruo yo a[31] Anton,
el vaquero de Morana. »

14. B. (a) — 15. A. no esta mas de ser muy buena — 16. A. aqui a — 17. A. (a) — 18. A. Tras de aquellos descollados — 19. A. (a) — 20. B. de — 21. A. yo me estoy alta en la sierra — 22. A. (a) — 23. A. los malos — 24. A. que — 25. A. vos — 26. A. que diablo y no — 27. A. (vos) — 28. A. z mal — 29. A. fonda — 30. A. (he) — 31. A. (a).

EL

« Señora, quedaos a Dios
pues que no puedo venceros,
que ya me parto [32] de vos
mas no de mucho quereros :
pues que veo vuestra gana,
vuestro fin y conclusion,
bienauenturado Anton,
el vaquero de Morana! »

ELLA

« Bolued aca, el cauallero,
no os [33] vayades assi :
antes que passeys el cerro
no os acordareys de mi. »
Diera vn sospiro de gana,
dentro de su coraçon :
« Este no va por Anton,
el vaquero de Morana.

» Esta noche, cauallero,
cenareys en mi posada :
daros [34] he yo a cenar
pan y vino, carne assada;
daros [35] he vn colchon de lana
con vn rico pauellon,
que era de mi esposo Anton,
el vaquero de Morana. »

A. LEFORESTIER.

32. B. aparto — 33. A. vos — 34. A. darvos — 35. A. darvos.

UN INCUNABLE FRANÇAIS

RELATIF A LA PRISE DE GRENADE

L'incunable que nous réimprimons ne nous est connu que par deux exemplaires : l'un se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris (Y 4418 A), l'autre à la bibliothèque de l'Université de Grenade (2-1-147). L'existence du premier a été signalée depuis longtemps [1] ; celle du second semble n'avoir pas été mentionnée antérieurement à 1910, date à laquelle il en fut fait une réimpression très défectueuse.

Cet incunable ne porte ni lieu ni année d'impression. Comme l'exemplaire de Paris est relié avec six opuscules imprimés en 1484 à Bréhant-Loudéac, on avait supposé que ce septième petit volume sortait du même atelier : les Bibliophiles bretons [2] assurent qu'il n'est originaire ni de Bréhant-Loudéac ni de Lantenac. Nous n'en savons pas plus long jusqu'ici. Quant à la date, il est à peu près certain qu'il dut être imprimé en 1492.

Trente ans après, le même récit (sous le titre : *Comment le roy catholique darragon conquist le royaulme de Grenade)*

---

1. Gustave Brunet. *La France littéraire au XVe siècle*, p. 167. — Adolf Friedrich von Schack. *Poesie und Kunst der Araber in Spanien.* Berlin, 1865, t. II, p. 342, note.

2. L'imprimerie en Bretagne au xve siècle... publiée par la Société des Bibliophiles Bretons. Nantes, 1878, in-8, pp. 10 et 95-96.

est intercalé dans une édition parisienne[1] de la compilation intitulée *Le grant voyage de hierusalem.*

J'ai lu[2] qu'une relation *De la prinse de Granade par le Roy Despagne* figurait dans une édition de *La mer des hystoires,* mais je n'ai pas été à même de vérifier l'exactitude de l'assertion. Si l'indication est exacte, il s'agit très vraisemblablement du même récit que le nôtre.

Georges HAMEL.

LA TRES CELEBRABLE, DIGNE DE MEMOIRE, ET VICTORIEUSE PRINSE DE LA CITÉ DE GRANADE

C'est la tres celebrable, digne de memoire, et victorieuse prinse de la tres orguilleuse, grande et fameuse cité de Granade, nagaires estant en la main, seigneurie et dition des sarrazins infideles. Icelle prinse victorieusement faicte à l'exaltation de la foy et de toute l'eglise militante par le tres noble et tres victorieux roy d'Espaigne a present regnant, des le premier iour de ianuier dernierement passé mil CCCC. iiii xx. xii.

Le summaire cy après succintement et en brief narré et recité, contient en briefue substance ce qui a esté diffusement, tres amplement, et bien au long escript en plusieurs et diverses lettres de reuerendz peres en Dieu les euesques de Paceñ et Aristoriceñ, tres facondz, copieux et eloquens orateurs des tres nobles et tres puissans roy et royne d'Espaigne.

1. Imprimé à Paris pour François regnault, libraire... 20 mars 1522. Le récit occupe les ff. c.lxxxiiij v°-c.lxxxvj v°.

2. Francisco Javier Simonet. *La torre de la Vela en Granada,* dans *El Archivo,* tomo VI. Valencia, 1892, pp. 167-176. La relation de la prise de Grenade aurait été traduite en espagnol par Leopoldo de Eguilaz y Yanguas.

Lesdites lettres dirigées et enuoyées par lesditz orateurs en diuers royaulmes et prouinces, mesmement au sainct siege appostolique, contenans la ioyeuse victoire eue et obtenue, puis troys moys en ça, par le dessusdit roy tres uictorieux d'Espaigne, des roiaulmes, pais et cité de Granade, et autres plusieurs choses, desquelles tous vrais catholiques doivent grandement louer Dieu en desirant l'augmentacion et acroissement de la maiesté royale du dit roy, de son bon zele et vouloir a la foy, prosperité et incolumité de la tres noble personne. Les dernieres et finables lettres desditz orateurs ont esté escriptes audit lieu de Granade le .x. iour de ianuier dernierement passé. Et a esté le summaire de toutes les lettres enuoyées par lesditz euesques, orateurs dessusditz, briefuement redigé, mis et conuerty en latin par vng de leurs secretaires. Duquel summaire et briefve repeticion la translation sensuit si après en françois, le plus veritablement que iay sceu et peu.

LE BRIEF SUMMAIRE DE LA VICTOIRE ET PRINSE DES ROYAULME ET CITÉ DE GRANADE.

Après ce que la tres orguilleuse et fameuse cité de Granade elle estant en la main, dicion et puissance du Roy Maurus sarrazin infidele, et des aultres maures, eut esté longuement assiegée par le dessudit roy victorieulx de Espaigne, des le moy de may. mil. cccc. quatre vingtz et xi. et que lesditz sarrazins et maures au moyen du dessusdit siège furent constituez en grande necessité, defaulté et penurité des choses requises pour l'entretenement et viure des habitans en la dicte cité, iceulx sarrazins considerans et manifestement voyans qu'ils ne pouvoyent auoir aulcun secours pour ce que la royale puissance du dit roy empeschoit que aulcuns de leurs aliez, fauteurs ou adherens, ne leur peussent donner secours, confort, ne aide, a ceste cause lesditz roy et habitans de ladicte cité

parlementerent et consulterent entre eulx ce qu'ils auoient a faire, et des conditions et moyens par lesquelx ilz se pourroient bailler, rendre et livrer, eulx et leur cité, es mains dudit roy d'Espaigne. Et pour ce faire, et sçavoir la voulenté du dessusdit roy crestien, envoyerent leur embassade, ce qui fut tres agreable au noble et victorieulx roy dessusdit, pour plusieurs causes et raisons. Premierement pour la difficulté du temps de yver, pluyes, neiges et grandes froidures, lesquelles choses estoient grandement dommageuses et nuisibles a l'ost et exercite des crestiens, lesquelz estoient contrains assister de iour et de nuyt aux champs et endurer grandes calamitez et misère pour l'importunité du temps d'yver. Ce que toutesfois ilz faisoient volontiers a l'onneur et reuerence de la passion du redempteur, laquelle ilz pretendoient venger, et exalter la foy catholique.

Pareillement fut et deuoit estre agreable au noble roy d'Espaigne que lesditz infideles se voulissent rendre eulx et leur cité sans effusion de sanc, attendu que la dicte cité est si grande, sy riche et sy orguilleuse, laquelle contient en elle plus de cinquante mille maisons notables, sans les petis edifices, et laquelle estoit plaine de peuple quasi innombrable et de lx. et x. mille testes armees ou enuiron, se vouloit rendre et liurer sans plus cop frapper ne faire quelque effusion de sang humain entre les mains, dition et puissance royale dudit noble roy d'Espaigne. Finablement, après plusieurs deliberations et consultations eues d'une part et d'autre, et plusieurs et quasi infinis conflictz et assaulx virilement et constantement fais par les crestiens sur lesditz sarrazins au grand dommage, destruction et occision desditz sarrazins, par diuine clemence les compositions, pactions et conclusions de ladite cité de Granade soy rendre et liurer audit roy crestien furent acordées, conclues et parfaictes, le xxv. de nouembre dernier passé Mil cccc. iiii.xx. et xi, iour de madame saincte Caterine, vierge et martire, es forme et manière que ensuiuent. C'est assauoir que

le dit roy Maurus de Granade bailleroit et liureroit au dessusdit roy crestien dedans le temps et espace de lx. iours, contables dudit iour sainte Catherine, la dicte cité de Granade auecques toutes les forteresses, fortes tours et chasteaux de Alpussararan. Et ainsi que ledit roy de Granade bailleroit et liureroit audit roy d'Espaigne x. mille vassaulx en Alpusarare en lieux seurs, champestres et non murez, et que icelluy roy de Granade seroit et demoureroit soubz la seruitude et fidelité du tres puissant roy dEspaigne comme son baron, suget et vassal et qu'il seroit tousiours aueques sa royale maiesté, mesmement qu'il renonceroit au titre royal de Granade et que iamais ne usurperoit ne prendroit ledit nom de roy, mesmement que tous les estrangiers, gens de guerre et soudoiers, seroient expellez, mis hors et deietez de la dite cité de Granade, et que en icele ne demoureroient fors seulement les gens de mestier, laboureurs, et autres paisibles personnes. Toutes les choses dessusdites et chascune d'icelles deuoient estre acomplies selon la forme des pactions et contractz dessusditz le xxv. iour de ianuier dernierement passé, mais afin que les maures peussent labourer et semer les terres, le temps de la dessusdite execution des contractz fut anticipé et preuenu, car lesdits maures des le premier iour du mois de ianuier .cccc. iiiixx. et xii dernierement passé enuoierent pour ostagez et signes de fidelité mesmement en signe qu'ilz vouloient acomplir et entretenir lesdits pactions et contractz vi.c. des plus grans nobles de ladite cité auecques leurs enfans, affin que les gendarmes de l'exercite et ost dudit noble roy d'Espaigne entrassent seurement en ladite cité et qu'ilz prinssent les fortresses, tours et places d'icelle. Et après ce que lesdits nobles citoyens et leurs enfans furent logez et distribuez par les logis, tentes et pauillons des nobles crestiens, le tiers iour de ianuier monseigneur Gutterius de Cardenes, grant maistre et precepteur de Leon de l'ordre. Sainct Iaques partist de l'ost, moult noblement et triumphamment acompagné de .v.c. hommes de cheual et .iii. mil hommes de

pied et s'en ala par le commandement du noble roy a moult belle ordonnance vers ladite cité de Granade. Et tantost partirent de ladicte cité certains grans et fameuz capitaines des maures, lesquelz vindrent tres humblement au deuant dudit precepteur iusques a certains palais lesquelz sont au pies de la cité de Granade, nommez les palais de los Arixares. Et menerent ledit precepteur et grant maistre iusques a la tour et maison royale de ladicte cité de Granade, nommée Alhambra. Auquel grant maistre et precepteur lesditz capitaines donnerent faculté et puissance franc et liberal accès de entrer et prendre possession et saisine de ladite tour et maison royale pour et au nom du tres uictorieux roy d'Espaigne, lequel ilz aduouerent et recongneurent pour leur roy et souuerain seigneur. Et en signe de ce ia soit ce que ce fust auecques grand effusion de lermes, pleurs et lamentations, baillerent audit precepteur et grant maistre les clefz de ladicte maison royale. Lesquelles clefz ainsy par lui prinses ensemble la possession et saisine de toute ladicte tour et maison, tous les infideles et sarrazins premierement et auant tout euure mis hors et expellez de ladicte tour, ledit precepteur grant maistre mist et distribua certains nobles cheualiers crestiens es munitions, lieux et places de ladicte tour et maison royale pour icelle garder et defendre. Et fist le dit precepteur ce iour celebrer et dire messe en vng certain lieu de ladicte tour, nommé meschita. Et ce tres deuotement fait et acompli, il print possession et saisine pour et au nom du dessusdit roy crestien de toutes les autres forteresses de ladicte cité de Granade. Mais premierement et avant tout euure, il fist esleuer le signe de la saincte croix de notre redempteur Jesùs sur la haultesse et lieu plus apparent de la maistresse tour de ladite maison royale. Et ad ce faire estoient presens dedens ladite tour reuerens peres en Dieu l'arceuesque de Calaritañ et les euesques de Abuleñ, Malagineñ, et de Gadixeñ, auecques certains chantres cristicoles, lesquelx chanterent a haulte voix ce ioyeux et deuot cantique Te

Deum laudamus, et celle tres deuote hymne O crux aue spes vnica. Et fut ladite croix par .iii. fois esleuee en hault et a chascune eleuation de ladite croix le peuple infidelle des maures dedens ladicte cité brayoit et hulloit et iettoit grans pleurs et lamentations. Et l'ost et exercite des crestiens, lequel estoit tout armé en ordre par batailles bien ordonnées hors et pres de ladite cité, voiant ce qui dit est, se humilioit deuant Dieu de la ioye qu'il auoit en luy rendant graces et louanges a haute voix. Et le tres deuot et victorieux roy d'Espaigne, lequel estoit triumphamment et noblement armé sur son cheual, quant il aduisa l'eleuation de ladite croix, descendit a pié et se prosterna et humilia a deux genoux deuant ladite croix en icelle adorant deuotement et en rendant graces a Dieu des benefices qu'il luy conferoit en la prinse et glorieuse victoire par luy eue de ladite cité. Apres l'eleuation de la croix, fut eleuee par iii fois la baniere de monseigneur sainct Iaques a qui graces et louanges furent rendues. Et finablement les estendars et banieres du noble roy crestien furent eleuees sur ladite tour et reuerance faite par plusieurs fois a ladite croix et baniere de monseigneur sainct Iaques ainsi que raison estoit. Toutes les dessusdites choses ainsi faites et acomplies par ordre comme dit est, vng heraut darmes estant sur ladite tour, se print a crier et publier a haulte voix en langage espagnol les parolles telles et formelles comme ilz s'ensuiuent :

Santiago, Santiago, Santiago, Castilla, Castilla, Castilla, Granada, Granada, Granada, por los muy altos, muy poderosos sennores don Fernando y dona Ysabel, rey y reyna d'Espana, que han ganado esta zibdat de Granada y todo su reyno por fuerza darmas de los infieles moros con la aiuda de Dios y de la Virgen gloriosa su madre y del bien auenturado apostol Santiago, y con la aiuda de nuestro muy sancto padre Innocentio octauo, soccorro y seruitio de los grandes prelados, caualleros, hijos dalgo, communidades de sus reynos.

Et apres ce que ledit herault eut acheué ledit cry, il sembla

que la terre tremblast, pour le grant bruit que firent les bombardes et canons, lesquelx en signe de ioye et victoire deschargerent tout a vng cop. Lors oit on trompetes, clerons et toutes manieres d'instrumens belliqueux sonner haultement en signe de feste et de ioye. Encores estoient les compaignies des crestiens noblement et richement ordonnées en belles batailles hors ladite cité, quant vne grande procession, et compaignie de crestiens iusques au nombre de vii .c. prisonniers, hommes et femes, qui estoient prisonniers en ladite cité et estoient detenus es sepz et liens en grande captiuité, sortirent hors de ladite cité et furent deliurés desdites captiuitez. Et certes c'estoit grant pitié a regarder, car ilz estoient nudz, poures et deffaitz. Mais la royalle maiesté les fist vestir et aporter, et leur fist bailler et deliurer tout ce qui leur estoit requis pour leur vie et estat. Et en sortant de ladite cité, chantoyent a haulte voix ce ioyeux cantique de Zacharie : Benedictus Dominus Deus Israel quia visitauit et fecit redemptionem plebis sue. Et veritablement ladicte procession desditz poures prisonniers estoit acompaignée de plusieurs religieux prestres et clercs, lesquelx vindrent et arriuerent iusques a l'esglise de sainte Foy, laquelle le noble roy d'Espaigne auoit fait construire et edifier tres sumptueusement et legerement pendant le temps dudit siege, a deux ou .iii. mille de ladicte cité de Granade. Et ainsi que ladicte procession desditz crestiens deliurez de la dicte captiuité passoit aupres des batailles, l'ung veoit son filz, l'autre son frere, et l'autre son pere, lesquelx estoient francs, quittes et deliurés de la miserable seruitude desditz infideles. Mais en effect ilz ne pouoient ce veoir sans lermes et pleurs, de ioye qu'ilz auoyent de regarder la deliurance de leurs ditz parens et amis.

Et apres ce qu'ilz furent arriuez aupres de la bataille en laquelle estoit le noble roy d'Espaigne, ilz se prosternerent a ses piedz en les baisant et en disant a haulte voix : Viue le noble roy d'Espaigne eternellement !

Les choses dessusdites parfaictement acomplies auecques tres grande felicité et prosperité et que la messe eut esté solennellement celebrée en ladicte esglise de saincte Foy et oraison et louange faicte et rendue a Dieu de tout ce que dessus est dit et recité, la royalle maiesté se retira en ses maisons et pauillons.

Le iour d'apres, .iii. dudit moys de ianuier mil .cccc. iiii xx. xii. dernierement passé, monseigneur Enerus de Mendoga, comte de Tendiglie, esleu et deputé de par la royalle maiesté comme chastelain et garde de la maison royalle et tour magistrale de la cité de Granade nommée et appellée la tour de Alhambra, entra dedens ladite tour auecques mil hommes d'armes et deux mil. homes de pied. Auquel conte le dessusdit seigneur maistre et precepteur dessusdit bailla les clefz de ladite tour et aultres fortresses, et des portes de la cité par le commandement et auctorité du noble roy d'Espaigne et de Granade.

Ce samedy viii de ianuier dernier passé Mil .cccc. iiii. xx. xii. les tres nobles et puissant roy d'Espaigne et de Granade, la royne, et leur tres illustre filz premier engendré monseigneur Iehan d'Espaigne, et monseigneur Pierre de Mendoga arceuesque de Tolete, le patriarche de Alexandrie, le cardinal d'Espaigne, monseigneur Alfonse de Cardenus, le maistre de saint Iacques et l'arceuesque d'Hyspaleñ, et plusieurs autres prelatz, monseigneur Pierre Ponce de Leon, duc de Gaditane, le marquis de Villena et de Moya, le conte de Capra et le conte de Viuenna, de Cifuentes et autres plusieurs contes, barons et nobles entrerent dedans ladite cité de Granade auecques dix mille hommes de cheual et cinquante mille hommes de pied, bien prins et bien esleus. Et print le noble roy dessusdit plainement et franchement paisible et passifique possession de ladite cité de Granade, et firent lesditz roy et royne celebrer messe solennelle en vng notable lieu nommé le grand meschita par monseigneur l'euesque de

Abuleñ. Et commanderent lesditz roy et royne que ledict lieu fust dedié et consacré a Dieu le createur et que on y edifiast vne noble et magnifique esglise.

Apres ce que ladicte messe fut dite et les choses dessusdites acomplies, les tables furent dressées et aprestées au roial palais d'Alhambra, lequel est de merueilleuse et sumptueuse grandeur et speciosité et amenité esmerueillable, et tres richement fait et acoustré, par mon dit seigneur le conte de Tendiglie, chastelain et garde dudit palais, et le disner tres richement et magnifiquement apresté de plusieurs et nobles et exquises viandes. Les roy et royne, ducz, contes, et autres seigneurs et barons furent tres singulierement receupz et traitez au disner par le dessusdit chastelain conte de Tendiglie.

Toutes les dessusdictes choses ont esté faites et acomplies iusques icy a la louenge et gloire de Dieu le createur. Et tout ce qui estoit des appartenences et despendences dudit royaulme de Granade est depuis venu en la main et obeissance du noble roy dessusdit.

Lesditz roy et royne se demourerent par aucuns mois en ladite cité de Granade iusques ad ce que ilz ayent apaisé et domestiqué les meurs et conditions desditz maures, habitans et residans en ladicte cité. Et ce fait, aidant nostre Seigneur et mesmement qu'ilz auront fait reparer aulcunes tours et edifier, ilz prendront le chemin vers Arragon.

Ledit roy tenant le siege deuant ladicte cité de Granade, les orateurs et ambassadeurs de aucunes citez de Auffricque sont venus par deuers sa royale maiesté, humblement requerans que apres ce qu'il auroit prins la dicte cité de Granade, il lui pleust leur donner paix et seurté de leurs biens, et les deffendre de aucuns tirans persecuteurs qui les molestoient, et que au moyen de ce ilz feroyent hommaige, seruice et obeissance à sa magesté royale, et qu'ilz luy offroyent payer tous les ans xv. mille mars d'argent de pansion et tribut; laquelle

chose ledit roy a differée faire iusques a plaine victoire par luy obtenue de ladite cité de Granade.

Ces choses ont esté briefment recitées et enuoyées en plusieurs royaulmes et prouinces affin que chascun ait congnoissance du fait victorieux dudict noble roy d'Espaigne et que louenges et graces en soyent rendues et données a Dieu le createur. Escript a Granade le .x. iour de ianuier dernierement passé Mil CCCC. iiii. xx. xii. Finis.

RUIZ DE ALARCON

Y LAS FIESTAS DE BALTASAR CARLOS

El 13 de octubre de 1631, para celebrar los años del príncipe Baltasar Carlos, ordenó el Conde-Duque de Olivares un combate de fieras en la plaza del Parque (jardines del Campo del Moro). Toda el arca de Noé y las fábulas de Esopo — como decía Quevedo — dieron su contingente a la fiesta. Vióse entonces a un toro del Jarama triunfar del león, del tigre y del oso, y morir después al tiro de arcabuz que le asestó el rey don Felipe IV. Las muchas composiciones poéticas a que dió asunto el episodio han sido recopiladas en un volumen por el incansable Pellicer. La fiesta y contenido principal del volumen, descríbelos el biógrafo de Alarcón circunstanciadamente[1] :

El rey — dice Pellicer — pidió el arcabuz... i sin perder la mesura real ni alterar la magestad del semblante con ademanes, le tomó con garbo, componiendo la capa con brio ; i requiriendo el sombrero con despejo, hizo la puntería con tanta destreza, i el golpe con acierto tanto, que si la atencion más viva estuviera azechando sus movimientos, no supiera discernir el amago de la execucion, i de la execucion el eféto ; pues encarar a la frente el cañon, disparar la bala i morir el toro, aviendo menester forçosamente tres tiempos, dexó de sobra los dos, gastando sólo un instante en tan heroico

---

1. L. Fernandez-Guerra, *D. Juan Ruiz de Alarcón y Mendoza*, Madrid, 1871, pp. 445 y ss.

golpe. — La sangre... se vió primero enrojecer la plaza que oyesse el viento el estallido de la pólvora. Despertó el aplauso popular tan hermoso golpe. — Quedó su Magestad con aquella serenidad de semblante, aquella compostura de rostro, aquella gravedad decente que si no huviera obrado tan altamente. — Deliran, cierto, los que presumen mayor acierto matar un páxaro al buelo que un toro parado; que esto es tener poco de caçadores i mucho de temerarios : porque, estendiéndose la munícion en el ayre, forma una ala que haze facilíssima la muerte de qualquier ave ; i un toro ha menester, para morir de un golpe, que se le apunte al remolino de la frente, que es un breve blanco.[1]

Los conceptos de este prólogo de Pellicer — curioso es notarlo — se repiten en casi todas las poesías del volumen : lo de haberse confundido en uno el amago, la ejecución y el efecto; la idea de que el rey ha honrado al toro con matarle; la metáfora sobre la constelación de Tauro y la deificación de la bestia, y hasta el acertado rasgo descriptivo de haberse visto caer al toro antes de que se oyera el disparo, son motivos que se repiten en cien partes. Tal uniformidad se extiende a peculiaridades del vocabulario, por manera que el volumen todo deja una impresión de monotonía, y aun se antoja pensar que el mismo recopilador lo urdiera, él solo, del principio al fin, en uno de aquellos raptos de travesura que le eran habituales : versos, en fin, hechos con receta, y como obligados a las mismas palabras, — ejemplo de lo que puede dar la musa retórica. Ésto sea dicho sobretodo por los sonetos que, bajo el nombre de « epigramas », ocupan la mayor parte del tomo.

Conocido es el soneto nº XXIX, folº 27, de Ruiz de Alarcón, que comienza : *Al irlandés lebrel, al tigre hircano* (*V.* Fz-Guerra, *op. cit.* p. 449). No así la participación que se le atribuye en otro que figura en un cartapacio de la Biblioteca Nacional de Madrid (Ms. 3797). Constan en este cartapacio

1. D. Joseph Pellicer de Tovar, *Anfiteatro de Felipe el Grande... Contiene los elogios que han celebrado la suerte que hizo en el toro, en la fiesta agonal de treze de otubre deste año MDC XXXI.* Madrid, 1632, f. 7 y ss.

(fol. 181 v.) varios de los sonetos « al toro que mató el rey » y, entre ellos, algunos que no coleccionó Pellicer[1]. El soneto conocido de Ruiz de Alarcón aparece en dicho Ms. (fol. 186) con algunas variantes sin importancia. De paso diré que este soneto tampoco escapa a la fatalidad del volumen, y parece sombra de los demás. La rima « fiera — esfera », por ejemplo, se encuentra también en el del príncipe de Esquilache; llama « bruto » al toro, como casi todos los demás ; la idea de que el rey castigó en el toro el desacato de haber ahuyentado al monarca de las selvas, le es común con otros; muchos, como él, llamaron « Jove » y « Júpiter castellano » a Felipe, imaginando que esgrimía el rayo al disparar el arcabuz ; finalmente, las palabras : intención, rayo, obediencia, arrodillarse, todo en él recuerda las demás piezas del volumen.

1. — Al f. 183 del ms., encontramos

OTRO, 6°, DE VARIOS POETAS.
D. JACINTO [DE HERRERA], D. ANTONIO DE M[ENDOZ]A, JÁUREGUI, LOPE, VÉLEZ, ANTONIO LÓPEZ DE VEGA, ALARCÓN, VILLA [?] y SAN[DOVAL][2].

Tú, señor, te imitaste en el acierto

---

1. Figuran con variantes los sonetos de Luis Vélez de Guevara (Pellicer, f. 28 v ; Ms. f. 182 v.), Alonso de Revenga Proaño (P. f. 35 v ; Ms. f. 182 v.), D. Antonio Coello (P. f. 27 v, ; Ms. f. 183 v.), Lope de Vega (P. f. 16 v ; Ms. f. 183 v.), D. Antonio de Leon (P. f. 53 v ; Ms. f. 184 v.), príncipe de Esquilache (P. f. 13 ; Ms. f. 185), y doctor Fernando Cardoso (P. f. 43 v. ; Ms. 185 v.). — No publicados por Pellicer : soneto n° 9, f. 184, « del Señor Infante » : *De orror armado, de furor çeñido* ; soneto n° 16, f. 186, « de Zárate » : *Geminis es ya el Tauro, pues tu mano;* soneto « del Hernando Manoxo », f. 188 v. : *Este que acobardó quanta fiereza*, y los dos que transcribimos arriba.

(2) D. Jacinto de Herrera, « de la Cámara del Serenissimo Infante Cardenal : » Pellicer, epigrama LV, f. 35. — Villa : no puede ser Villamediana, muerto ya. Pudiera tratarse de Gerónimo González de Villa-

de tu buen ayre y atinada mano,
que en el circo ostentó, seguro hispano,
que estabas con la suerte de concierto.
Tumba el theatro fue a cadáver hierto;
y, si bien fulminó su orgullo vano
la fábrica tonante de Vulcano,
no elig(u)iera vivir más que haber muerto.
Geminis es ya el Tauro, pues su estrago
zodïaco le dió en celeste esfera,
en piélagos de púrpura ynundada *
Que, uniendo ** a los efetos el amago,
enpapada en su sangre vió la fiera
su ventura en su muerte vinculada.

Aunque el Ms. no lo declare, parte del anterior soneto corresponde también a Zárate; por lo menos, la frase del verso nº 9 : *Geminis es ya el Tauro.*

Poco tocará, pues, a Alarcón, si dividimos los catorce versos entre diez poetas; y nos inclinamos a ver en el soneto transcrito un mero centón de algunos de los demás, hecho par mano ajena. Desde luego, el soneto repite conceptos y palabras de los de Lope, Vélez, Lopez de Vega, etc. En cuanto a Ruiz de Alarcón, no le corresponderían más que el verso : *la fábrica tonante de Vulcano* — nº 7 aquí y nº 8 en el soneto *Al irlandés lebrel* — y acaso la rima « fiera — esfera », que, por lo demás, no le es privativa como ya dijimos.

2. — Al f. 188 del Ms. se lee : « Soneto a modo de diálogo »,

nueva, veinticuatro de Sevilla : Pellicer, epigr. XXXV, f. 30; de Francisco de Villaneva y Hermosillo : Pellicer, epigr. LXXVIII, f. 5/v.; o de Francisco de Vivanco y Villagómez : Pellicer, f. 20 v., « habito de Santiago » y f. 70 v. « hábito de Calatrava ». En el Ms. se le llama Pedro. — D. Francisco de Sandoval, « Abad de San Salvador, dignidad en la iglesia de Valencia » : Pellicer, epigr. LXVII, f. 46.

* *ynundava,* en el Ms.

** *viendo,* en el Ms.

con estrambote y son sus interlocutores « un relator, un escudero, un entendido, un tudesco ». La escena, en la puerta de la plaza del Parque. El entendido se abre paso, obtiene buen lugar para ver la fiesta, y cuenta a los demás lo que va pasando. La situación es original ; los versos, animados : lástima que el primero sea defectuoso. Hé aquí el soneto dialogado :

TUDESCO. — Yntre el Consexo.
RELATOR. — ; Tudesco alabardero;
que soy un relator ¡
TUDESCO. — ¿Cosa tan chica?
ESCUDERO. — Yo soy un escudero de Malpica.
TUDESCO. — ¿ Tanto habla como el ami el escudero ?
ENTENDIDO. — Orden traygo de arriba, compañero.
TUDESCO. — ¡ Voti Christi !
ENTENDIDO. — ¡ Testigos, que replica !
TUDESCO. — Si de todo a de haver como en votica,
yntre yl orden de arriba lo primero.
ENTENDIDO. — ¡ Qué bien estoy !
ESCUDERO. — ¿ Qué ves ?
ENTENDIDO. — Mil animales.
ESCUDERO. — Yo también, y estoy fuera de la fiesta.
ENTENDIDO. — Muy pacíficos son.
TUDESCO. — Son naturales.
ENTENDIDO. — El rey al toro un arcabuz apresta.
TUDESCO. — No daré por su vida dos reales.
ESCUDERO. — ¿ Dióle?
ENTENDIDO. — De medio a medio de la testa.

TUDESCO. — ¿ Ay cosa como aquesta?
¡ Tuto lo acierta !
ENTENDIDO. — ¡ Es como un pino de oro !
TODOS. — ¡ El toro mató el rey !
TUDESCO. — Pues denle el toro.

El diálogo entre el alabardero y el relator es la única razón que tenemos para referir este soneto al autor de *La verdad sospechosa*, a quien nos parece dirigida la puya : — « Entre

el Consejo — ¡Tudesco alabardero, que soy un relator! — ¿Cosa tan chica? » Creemos que el relator aludido es Ruiz de Alarcón, quien tenía ese cargo interino en el Consejo de Indias desde el año de 1626. El tudesco se asombra de que sea relator un hombre tan chico : junto con sus corcovas, la corta estatura de Alarcón fué causa de las muchas sátiras que sufrió en su vida. En la *Carta a don Diego Astudillo Carrillo*, donde se describe la fiesta de San Juan de Alfarache (4 de julio de 1606), consta que el poeta era de menos que mediana estatura [1]. Sus testigos en la información de licencia para Indias (23 de mayo de 1607) convienen en ello [2]. Lope de Vega da a entender que, cuando iba al estribo de algún coche, apenas la cabeza asomaba [3], y en la dedicatoria de *Los españoles en Flandes*, aludiéndolo injuriosamente, habla de los poetas ranas en la figura y en el estrépito [4]. Suárez de Figueroa dice por él que no debieran aceptarse hombres pequeños en puestos de autoridad y, particularmente, en las Cortes [5]. Montalván, en una décima burlesca, lo describe como « Un hombre que de embrión Parece que no ha salido. » D. Alonso Pérez Marino llámale « semi-enano o semi-diablo. » Luis Vélez de Guevara le dice : « por más que te empines, Camello enano con loba, Es de Soplillo tu trova [6] » ; y en ciertas seguidillas de la

1. Bib. Aut. Esp. Rivadeneyra, vol. 20. p. XXVIII.

2. F. Rodríguez Marín. *Nuevos datos para la biografía de... D. Juan Ruiz de Alarcón*. Madrid. 1912, p. 12.

3. *Obras*, ed. académica, I-653. Carta al parecer escrita al Duque de Sessa.

4. *Comedias*, parte XIII, 1620.

5. *Pasajero*, 1617, Alivio VI.

6. *Poesías varias*, Josef Alfay, Zaragoza, 1654, pág. 38, antología a cuya formación no fué extraño Gracián (*Cf.* A. Coster, *Baltasar Gracian 1601-1658*. *Rev. Hisp.* t. XXIX, nº 76, 1913, p. 429.) — Al reproducirse estos versos satíricos contra Alarcón en la Bib. de Aut. Esp. Rivadeneyra (vol. 20, p. XXXIII a y vol. 52, p. 587 a) se ha escrito « soplillo » con minúscula. Ponemos mayúscula por creer que se trata de Miguel Soplillo

época se le llama, con quevedesca complicación, « profecía de Jerónimo Bosque »[1].

En cuanto a ese escudero tan parlanchín como el amo de que habla el soneto dialogado ¿ será aquel criado con letras, aquel estudiante venido a menos y servidor de Alarcón que parece traslucirse por ciertos pasajes de sus comedias? No está claro el sentido del verso, y dudo si « Màlpica » es el lugar de nacimiento del escudero o el nombre de su amo.

Imagine el lector la escena a la entrada de la plaza : vea llegar al « entendido, » haciéndose campo con insinuaciones amables y con amenazas; al alabardero que lucha por contener el gentío y se aparta para dejar paso al Consejo. Después, cruza la alabarda ante un hombrecillo ridículo que quiere entrar con el Consejo. El hombrecillo alega su categoría de relator, con un proverbial orgullo de indiano; y el tudesco alza la alabarda, no sin permitirse una burla. Tras el diminuto relator pretende escurrirse un escudero.

Si no me engaño, ese diminuto relator es el propio don Juan Ruiz de Alarcón, de quien escribe Pellicer en sus *Avisos* de 1639 que fué « poeta famoso, así por sus comedias como por sus corcovas. »

Alfonso Reyes.

---

enano de la reina y sucesor de Simón Bonami, — que figuró en la representación de *La gloria de Niquea*, Aranjuez, 1622 (V. Villamediana, *Obras*, Zaragoza, 1629, p. 22; y *El Fènix castellano D. Antonio de Mendoza*, Lisboa. 1690, p. 435.) Véase, además, sobre Soplillo, J. O. Picón, *Vida y Obras de Don Diego Velázquez*, 1899, Apéndices, p. 182, donde se insiste en que la ropa de merced que se dé a Soplillo ha de ser « a su medida ». El célebre enano figura en el Museo del Prado, nº 1234, *Felipe IV y el enano Soplillo*, cuadro de Villandrando. — Cítalo Góngora en sus redondillas *Quisiera, roma infeliz* :

Soplillo, aunque tan enano,
no cabrá en vuestra avellana.

1. Bib. Aut. Esp. Rivadeneyra, vol. 20, XXXIV a.

EL DIARIO DE MUGABURU [1]

Les historiadores y biógrafos peruanos no mencionan el nombre de don Joseph [2] de Mugaburu y Hontón, sargento de la guardia del Virrey [3] y hombre excelente. Sabemos que era ambas cosas por los datos que el mismo suministra en su Diario, un manuscrito inédito perteneciente al ilustre erudito don Carlos A. Romero y que bondadosamente ha descifrado para mí, porque era casi ilegible, mi amigo el doctísimo historiador peruano don José de la Riva Agüero. Mugaburu anotaba cada día los menudos sucesos de la ciudad, sin afeite, sin literatura. ¿ Podía acaso imaginar que aquel cuaderno casero iba a ser tan útil? Y he aquí que su diario es uno de los más singulares documentos para resuscitar el pasado del coloniaje en América.

---

1. Concienza el diario el 1° de Febrero de 1649. Termina el 21 de diciembre de 1686 (continuado en los últimos meses por un hijo de Mugaburu).

2. *Jusepe*, escribe Mugaburu alguna vez.

3. Fundada el 9 de Marzo de 1557, por el Marqués de Cañete, la guardia del Virrey constaba de dos compañías de caballería (una de lanzas y otra de arcabuces) y una de infantes que se llamó de alabarderos. Véase : *Apuntes históricos* por el General Manuel de Mendiburu. Lima 1902; y *Privilegios y exenciones y preeminencias concedidas a losgentiles hombres de las Compañias de Lanças y Arcabuces de la guardia de este reino del Perú cerca de las personas de los señores Virreyes, A pedimento del capitan Pedro Coello de Reynalte.* Lima 1632.

Existen veinte descripciones de Lima, interesantes siempre, pero parciales o literarias. La literatura y la peor y la más gongórica, hincha esos elogios aparatosos de la ciudad en donde un conceptismo mitológico permite apenas adivinar las líneas del retrato bajo las volutas de la hojarasca. Las mejores descripciones están en relatos de viajeros, en algunas páginas elegantes como las de Córdoba y Salinas (*Memorial de las historias del Nuevo Mundo Pirú*) o en manuscritos inéditos de las bibliotecas de Londres, París y Madrid que me propongo dar á luz. Pero ningún documento tan fidedigno porque era ingenuo, ninguno tan desnudo de artificio porque no estaba destinado a publicarse, como este Diario en que un sargento se improvisaba « coronista ». Aquí se mezclan el bautizo de un hijo de Mugaburu con la solemnidad lugareña por un infante regio, el último escándalo de convento con las fiestas por la Inmaculada Concepción de María, la procesión y la mascarada, el asesinato misterioso y el auto horrendo, todo narrado tan candorosamente, con tan roquera fe, que desarmaría al más burlón.

Su mejor mérito es el de contarnos lo que generalmente falta en la historia grande : ese *petit fait* que bruscamente alumbra la morosa evocación de una edad muerta. Es imposible resuscitar una época de la cual no se posee un abanico, decían los Goncourt, y Marcel Schwob observó con sutileza que los historiadores se rehusaron generalmente a contar el detalle ínfimo. Schwob se extasía sonriendo al saber por antiguos y cándidos biógrafos que Aristóteles llevaba sobre el vientre una bolsa de cuero llena de aceite cálido, que Descartes usaba como regla una hoja de papel doblada en dos y que a Harvey, el descubridor de la circulación de la sangre, le gustaba pasearse en camisa. Menudencias que seducen a nuestro espíritu realista como tal lunar en un retrato de Holbein, no sólo por ese determinismo pascaliano que atribuyera a la nariz de Cleopatra o a unos granos más de arena

en la uretra de Cromwell, influencia decisiva en el destino del mundo; sino porque hemos llegado a comprender la historia como una acumulación de hechos menudos, un museo marchito y animado, el museo de sedas y de abanicos en cuyos pliegues libertinos la varita de mago de los Goncourt hará pasar un aire de minué...

Mugaburu nos ayudará, pues, a sorprender el secreto de una edad, a revivirla. Pero hubiéramos querido conocer también su propio secreto, la vida vulgar y novelesca de un soldado del siglo XVII. De su familia habla a menudo, del hijo Marcos que « pasó a la Universidad a oír canones » o de Damiana que « se sacó por suerte en la cofradía de la pura y limpia concepción de María quatrocientos cincuenta patacones para quando tome estado de casada o religiosa. » A él sólo nos cabe imaginarlo[1] por su estilo y por los relatos de los histo-

1. He aquí los únicos datos autobiográficos de Mugaburu :

« 1636 años, Caséme con doña Gerónima Flores Maldonado, Domingo de Carnestolendas del año de mil y seicientos y treinta y seis que se conaron quatro de febrero de dicho año.

« Yo me velé con doña Gerónima de Sequera y Flores mi mujer en señora Santa Ana, en diez y seis de Febrero de mil y seicientos y treinta y siete. »

« Sabado quatro de Junio de seicientos setenta y dos me dieron el decreto de Capitan de Infanteria Española en el presidio del Callao por nombramiento que me hizo el Señor Conde de Lemus y formaron la Compañia de Ramos de las que habia en dicho presidio... Y miercoles ocho saqué la guardia con más de ciento treinta soldados con los que convidó mi hijo el Maestre de Campo Don Diego Pardo el qual salió por paje de rodela y paseamos todo el Callao y se gastó una botija de pólvora que la dió mi hijo Don Diego Pardo. »

Enfin un hijo de Mugaburu que continúa el diario nos cuenta la muerte del Capitán con la pintoresca minuciosidad que parece distintivo de la familia :

« Muerte entierro y honras de mi querido padre y Señor el Capitan Joseph de Mugaburu y Honton. Martes doce de noviembre de ochenta y seis años murió mi querido padre el Capitan Joseph de Mugaburu y

riadores sobre el soldado de entonces, aquel tenorio rumboso y pendenciero, « tan hidalgo como el rey, dineros menos ». Su vestido : la galoneada casaca, el calzón corto, las plumas de regocijo en el sombrero, los guantes finos de Alemania (que llaman de senadilla) en las manos, al cinto la espada vizcaína. Su credo : Nuestro Señor el Rey, que Dios guarde, la católica Religión, que el Santo Oficio conserve siempre, y la dama tan necesaria como el altar y el trono, alguna de esas mulatas ostentosas que quieren pagarse el lujo de un hidalgo rendido cuando van a misa en litera dorada con dedos llenos de tumbagas... Su función casi exclusiva : ser elegantes, decorativos, en procesiones y fiestas. El malévolo autor anónimo de una *Descripcion general del reyno del Pirú y en particular de Lima,* dice de los limeños que son poco dados a las armas y describe un « alarde general » en que los soldados « se adornan más de galas que de valentía ». « A estos — agrega — llaman soldados no porque lo sean, sino porque son bien andantes de unos lugares para otros. Siempre con los naipes en las manos por no perder ocasión de jugar con cuantos topan y si topan con algún novicio en el juego lo dejan hasta sin cabalgaduras. »

Honton entre seis y siete de la mañana, habiendo estado dos meses curándose a los fines de sus achaques (despues de ardor y dolor en los riñones) le sobrevino una palpitacion desde el estomago al pecho. Lunes en la noche once de noviembre echó unos cuajarones de sangre, sosegó después a las cinco de la mañana, volvio a echarla; con que por último entre seis y siete la echó por boca y narices hasta que espiró; en su enfermedad recibio dos veces el viático y una el santo óleo; confesó muchas veces, dejándonos seguras esperanzas de su salvacion así por su buena vida como por su buena muerte; murio de ochenta y cinco años menos dos meses poco más o menos. Su entierro. Miércoles trece de dicho mes se enterro su cuerpo en la Soledad entre nueve y diez de la mañana a misa de cuerpo presente con la decencia que mis fuerzas alcanzaron, enterrose a estas horas por ser tarde de toros; que aunque puse arriba los segundos toros fueron este día. »

De mejores, y casi ejemplares costumbres, parece Mugaburu. Le gusta lucir el garbo, por supuesto, y qué mucho si es limeña la palabra « palangana » en su acepción de vanidad y majeza! « Yo salí con pica y vestido de ante muy lucido », nos dice alguna vez. Pero en relatos de delitos o devaneos ajenos, el diario nos trasmite su sobresalto honrado; allí está regocijándose de cada procesión como de un éxito propio; y la pura y limpia concepción de María no tiene más entusiasta paladín...

¿Qué podía publicarse de este diario? O todo o muy breves páginas. Es monótono, insulso a ratos, mal escrito siempre, porque el autor no pretendía hacer literatura, ni para labores de pluma era entonces experto el gentilhombre. He preferido, pues, extractar del centón algunos episodios : evocaciones fugaces que pudieran sugerir en conjunto la imagen de aquel siglo XVII de nuestra historia, tan pintoresco, tan singular, porque se mueren los sublimes foragidos de la aventura peruana, dejando solo una descendencia fatigada de hazañas, la avispada limeña de los andares, de los decires traviesos, el hidalgo ostentoso y « palangana » de otra Lima frívola y jacaresca.

Ventura GARCÍA CALDERÓN.

Mil seiscientos cincuenta y nueve años. Murio el señor Conde de Salvatierra, Virrey y Capitan General que fue de este reyno del Pirú. Miercoles veinticinco de junio del año de mil y seiscientos y cincuenta y nueve, a las dos de la mañana y a las mesmas horas hizo decenas la Cathedral de esta ciudad de los Reyes y despues todas las Iglesias y Conventos. Fue enterrado el Viernes siguiente por la tarde con la mesma grandeza y ostentacion como aquel dia que lo recibieron por Virrey en esta Ciudad. Estaba el cuerpo en la casa donde

murio, que era de su hermano don Alvaro de Luna, llenas de colgaduras, todas las paredes de brocados y debajo estaban de luto ; y al tiempo de sacar el cuerpo se dejaron caer las colgaduras dichas y quedaron colgadas las paredes de bayetas negras ; estaba su cuerpo en un ataud de terciopelo negro, todo tachonado de clavos armados y pasamanos de oro, estaba echado con un rico vestido de color y un manto blanco del Orden de Santiago, calzado de unas botas blancas y espuelas doradas, su sombrero puesto y tenia su baston de Capitan General, estando la barba recien hecha, levantado el bigote, la cama era de brocado verde y sus realzos de oro. — A las quatro de la tarde salio de Palacio el I. Virrey que lo era al presente el I. Conde de Alba de Aliste, con toda la Audiencia y las dos Compañias de su Guarda, las lanzas y arcabuces, fue con todo el acompañamiento adonde estaba el cuerpo. — Y detras de Su Excelencia el I. Arzobispo don F. de Villagomez, con todos sus canonigos y toda la terceria ; fueron tambien tres cruces altas de la Iglesia Mayor, San Sebastian y mi Señora Santa Ana. Mientras se cantaba el responso se formaron en la plaza de Lima dos esquadrones de dos frentes con uno a la Iglesia Mayor, la otra a Palacio, y el Capitan don Francisco de Solis que al presente lo era de la Compañia de Palacio, salio armado con su compañia y mas un trozo grande de picas y arcabuces que iba de la manera que aqui refiero : Primero : Marchó los soldados y dagados de a caballo. Detras la compañia de arcabuces de a caballo de la Guardia del reyno y detras de la compañia de a caballo marchó el Capitan Francisco de Solis con toda la gente dicha y quatro banderas arrastrando, y luego se siguieron todas las religiones, detras todos los Tribunales y despues de esto iba el cuerpo difunto que lo cargaban los señores Presidentes y Oidores a la poza que fue en la Cruz de la Plaza junto a la Iglesia Mayor ; dispararon siete piezas de artilleria. Y despues dos banderas del Esquadron que está al proposito salieron del centro del dicho

Esquadron y lo asistieron. — A la otra poza que fue a la esquina del Sr. Arzobispo dispararon otras siete piezas de artilleria y las otras banderas que estaban en el Esquadron hicieron la mesma ceremonia dicha — y la tercera poza que fue a la esquina del... dispararon otras siete piezas : y fue el entierro asi a la puente y por la Pescaderia al Convento de San Francisco, y iba detras del cuerpo un caballo empalmado cargado con un luto muy largo que le arrastraba mas de doce varas. Iba detras del cuerpo toda la familia del señor Conde difunto, Cabildo Secular y Eclesiastico, toda la Audiencia con el señor Virrey y los dos señores sus hijos. Detras de todo iba el Capitan Andres de Murguca que estaba de guardia en su Compañia en el Palacio donde murio el dicho difunto y despues toda esta gente se juntó en la plazoleta de San Francisco y alli se incorporaron en otro esquadroncito que estaba dentro donde se estuvieron hasta las ocho de la noche que se acabaron los oficios y fue admiracion ver la gente que se juntó para ver el entierro. Y la Compañia de las lanzas llevaba en medio el cuerpo del difunto y delante iba el paje de guion a pie y arrastrando gran luto y el guion era del Virrey difunto. — Sabado siguiente fue el señor Virrey, la Audiencia con todo el acompañamiento de la familia a misa de cuerpo presente. Hizose un novenario de nueve días en San Francisco a la Capilla del Noviciado donde iban todos los de la familia que serian hasta veinte entonces con sus lutos largos y sus gorras a la misa cantada que se decia todos los dias de cuerpo presente con su vigilia, y el dia siguiente se hacian las honras donde ocurrio su Excelencia, la Audiencia y todo el Cabildo Eclesiastico. — Dijo la misa el señor don Juan de Cabrera, Dean de esta Santa Iglesia y predicó el Padre Arana, del Orden de mi padre San Francisco, su Confesor. El tumulo estaba cosa grande de curiosidad y arte, donde hubo mucho que ver asi de luces como de sonetos y geroglificos que habia en el tumulo.

Fiestas del Principe Nuestro que se hicieron en esta ciudad de Lima. — Lunes primero de Setiembre de mil y seiscientos y cincuenta y nueve se empezaron las fiestas del nacimiento de Nuestro Principe y salio a ellas el señor Virrey, Conde de Alba de Liste y sus dos hijos; y el Alguacil Mayor de Corte que tenia quatro salieron en una quadrilla. Salio su Excelencia muy galan con veinte lacayos todos de grana y sacó quatro enanos. Se corrio y jugó cañas su Excelencia con su hijo el señor don Juan Enriquez y el señor don Enrique con el Alguacil Mayor don Melchor. Salieron partidos veintiquatro caballeros en seis quadrillas todas muy vistosas y con libreas nunca vistas y los caballeros muy bien adornados, de suerte que la plaza de Lima parecia un jardin de flores y hubo muchos caballeros rejoneando los toros muy bravos y muchos caballeros volteados, — tarde fue de mucha alegria y regocijo.

Lunes siguiente, ocho del dicho mes, salieron los dos alcaldes que son don Gabriel de Vega y don Antonio Bracho con el resto de los caballeros — excepto el señor Virrey y sus dos hijos. Salio don Melchor Malo con un vestido que era asombro el mirarlo y con veinte lacayos y con unas mazas que jamas se ha visto en esta plaza; hubo toros y alanceo. Y todos los caballeros salieron a repasar toros muy bravos y caballeros volteados de los toros, tarde de mucha risa y mayor regocijo.

Escribanos. — Sabado trece de dicho mes los escribanos hicieron la fiesta de toros que fueron muy bravos, pero no hubo caballeria, solo la vispera en la noche y fue a doce, tuvieron tres piezas de fuegos muy buenas y grande iluminacion de invenciones nunca usadas en esta plaza — passan adelante.

Bodegueros y pulperos. — Y lunes veintinueve de dicho mes los bodegueros y pulperos pusieron una pila de vino que corrio desde las diez del dia hasta la oracion, donde corrio sin cesar y hubo mucho que ver porque hubo muchos borrachos indios y negros y desde la oracion empezaron a poner las luminarias

en el castillo que tenian en frente al palacio y esta mesma noche tuvieron quatro piezas de fuegos muy buenas y despues de los fuegos salio un toro con una enjalma que tenia artificio de fuego y en las astas del dicho toro y se corrio aquella mesma noche con que se cerró aquella fiesta. Y martes treinta del dicho mes a las tres de la tarde empezaron a correr toros : y a las quatro entraron doce turcos muy bien adornados a su semejanza en caballos muy bien enjaezados, cada uno con su paje a la mesma usanza y dando vuelta a la plaza entraron en su castillo. Y luego entraron en la plaza por la esquina de la calle de Bodegones dos galeras muy bien acabadas que parecian a las de España con sus forzados que remaban y soldados : dieron vuelta a la plaza y despues embistieron al castillo y lo rindieron, quedaron los turcos en las dos galeras, pusieron las banderas nuestras en el Castillo y despues salieron las dos galeras por donde entraron. Hubo lanzada, corriendo el resto de la tarde toros : fue rato de muy gran gusto toda la tarde. Herreros. — Jugaron toros y aquella tarde hubo bolantin en una maroma. — Y a las cinco de la tarde boló el bolantin desde la torre arriba hasta mas de la plaza despues de pasada la pila.

Curtidores y Zapateros. — Donde murio el Alcalde don Antonio Bravo. — Miercoles veintinueve de Octubre de mil y seiscientos y cincuenta y nueve años a las once del dia, estando en el encierro de los toros que estaba la plaza atajada por el medio, tuvieron unas palabras don Antonio Bravo que era actualmente Alcalde Ordinario con el Capitan don Luis de Rojas; y este don Luis sacó la espada y mató al Alcalde que murio al punto (Muerte del Alcalde don Antonio Bravo). Y yendose bajando por las escaleras... le agarró el depositario general que era... y llegaron mucha gente mulata y otros generos de gente y le dieron al don Luis de Rojas, y esto sucedio arriba en el comedor del Cabildo. — Y viernes siete de Noviembre prosiguieron su fiesta los dichos y

sacaron un carro con toda estaquena. Y desde la torre de la Iglesia Mayor echaron quatro figuras llenas de palomas caseras.

Domingo dieciseis de Noviembre. — Llegó nueva por el Chasque de Quito, como era muerta la señora Condesa de Alba de Aliste en Madrid, Virreyna del Piru. Y se hicieron las honras de la señora Virreyna en el Convento de Santo Domingo Jueves veintisiete de Noviembre de mil seiscientos cincuenta y nueve años donde fue el señor Virrey, su hijo y toda la Audiencia con los demas Cabildo Secular y Tribunales, arrastrando lobas largas y se hizo un tumulo que fue de gran arte y curiosidad y hubo mil trescientas velas de a libra. Predicó estas honras el Muy Reverendo Padre Fray Juan de Rivera de la Orden de nuestro Padre San Agustin y Obispo electo de Santa Cruz de la Sierra, acabaronse a las dos y media de la tarde.

Mil seiscientos cincuenta y nueve años. — Fiestas de pintores, escultores y carpinteros. — Martes dos de diciembre de dicho año hicieron los pintores, escultores y carpinteros la fiesta de Nuestro Principe, donde salio una mascara ridicula de gracejo, quatro carros con los quatro elementos, otros tres de figuras de mucho-nica (*sic*), las figuras de todos los señores Virreyes que han gobernado este reino, ocho ingas muy bien adornadas en huandos y detras una figura grande que traia el mundo a cuestas con venas de plata y oro ofreciendole todo al Principe y despues todos los eminentes pintores que ha habido en el mundo y detras de todo esto un carro que fue admiracion el verlo : tenia catorce varas de alto, diez de ancho y diez y ocho de largo, hecho por Asencio de Salas, grande Arquitecto y Escultor y hecho con grandes columnas y arte : — y arriba iba el Principe que era un hijo de don José de Gonzales que representó al vivo al Principe que todos los que le miraban se admiraban verle ir con tanta Majestad, y hubo toros el resto de la tarde muy bravos, con que se cerró el dia y toda

la gente quedó con gran gusto de haber visto cosa tan prodigiosa y grande.

Plateros y otros gremios. — Viernes veintinueve de diciembre hicieron fiesta los Plateros agregados otros gremios, donde sacaron a la plaza nueve carros y cada uno significaba su reino ofreciendole al Principe los tesoros de cada reino, salieron todos los grandes de España o su semejanza muy bien vestidos y con muchas galas y tambien toda la Guarda de Su Majestad, Tudescos, Alemanes y Españoles con sus capitanes de su guarda, todo muy lucido : hubo toros la mesma tarde y rejonearon quatro que salieron como grandes de calidad. Tarde muy alegre y que hubo mucho que ver.

Los indios. — Martes veintitres de dicho mes hicieron fiesta los indios donde hubo un castillo en la plaza y salio el rey inga y peleó con otros dos reyes hasta que los vencio y cogio al castillo y despues todos tres reyes ofrecen... con las llaves el... que iba en un carro... y salieron a la plaza todos los indios que hay en el reino cada uno con sus trajes que fueron mas de dos mil los que salieron que parecia la plaza estaba plantada de diferentes flores segun salieron los indios bien vestidos y con nuevas galas. Hubo toros aquella tarde y salieron dos indios a garrochear a los toros : — fiestas de mucho regocijo para todos y dicen llevaron la gala de todos, con que se cerraron las fiestas.

Y Viernes siguiente a las cinco de la tarde entró el dicho embajador con grande aplauso de gente en esta ciudad que le acompañaban, y vino en medio de los dos Alcaldes Ordinarios de esta ciudad que eran don Alonso de la Cueva y don Sebastian de Navarrete del habito de Calatrava. El embajador era del habito de Alcantara y entró muy lucido con un vestido muy lindo bordado de color y con botas y en su sombrero negro un cintillo de diamantes, entró con quatro lacayos todos vestidos colorados y dichos enanos Españoles, y un muchacho

que tambien vinieron a caballo desde la puente a la esquina de la capilla de la carcel de la ciudad y por la calle de Santo Domingo vino a salir a la calle de las Mantas a la plaza donde hubo mucha cantitad de carrozas con damas y se fue derecho a Palacio donde Su Excelencia, y quando salio se fue con el mismo acompañamiento en casa del señor don Joan de Cabrera, Dean de esta Santa Iglesia donde se aposentó : — y llamase el dicho Embajador don Joan de Urrea y Biveros que era natural de la ciudad de Pamplona en Navarra. Y este dia Viernes que dio la Embajada al señor Conde de Alba no le dio asiento al Embajador. Y hasta este nunca ha entrado Embajador en esta ciudad mas lucido y con tanto aplauso.

Viernes veintidos de diciembre de mil seiscientos sesenta y dos. — Hicieron los Escribanos en Santo Domingo la fiesta de la limpia Concepcion de la Pura y limpia Concepcion de la Virgen Maria, concebida sin pecado original, y aquella mesma tarde predica el Padre Prior de dicho Convento, el Padre Fray Domingo de Cabrera y a la mitad del Sermon dijo con mucha tibieza, alabando primero al Santisimo Sacramento del Altar y se paró, y al punto los oyentes dijeron y la pura y limpia Concepcion de la Virgen Maria Nuestra Señora concebida sin pecado original ; — y dijo el tal Padre asi lo digo y lo refiero, y diciendo el por su boca pero con tibieza y al fin del sermon dijo lo mesmo. Y en la procesion que andubo por el claustro y por la Capilla de la Vera Cruz casi no andubo fraile de Santo Domingo, sino fueron de San Francisco, San Agustin y la Merced, y todos los seglares cantando por toda la procesion sin pecado original.

Y aquella mesma noche viernes veintidos del dicho mes de diciembre hubo por todas las calles lo siguiente. — Y aquella mesma noche Viernes veintidos de dicho mes a las ocho de la noche salieron unos quatro o seis monigotes con algunos muchachos de la escuela, con dos belas de sebo cantando por las

calles « la Virgen fue concebida sin pecado original » ; — y dentro de poco rato quitaron a un indio sastre una imagen pintada en lienzo de la limpia Concepcion que luego se la entregaron al doctor Reyes que iba en su mula y dentro de poco mas de media hora se habian juntado a la procesion mas de quatro mil luces cada uno con su vela en la mano, jente de todo genero y todos cantando en voz alta : la Virgen fue concebida sin pecado original.

Ojo. — Y el sabado por la tarde veintitres de dicho mes a las quatro de la tarde salio de San Francisco con la mesma imagen de la noche antes, debajo de palio una procesion y andubo alrededor de la plaza y entró a la Iglesia Mayor donde estaba todo el Cabildo eclesiastico y alli se dijeron unas letanias y desde alli se fue a la Compañia y a la Concepcion con gran multitud de gente cantando : sin pecado original.

Repique de campanas. — Y fue creciendo la gente cantando Maria que llegaron a mas de diez mil personas y entrando por la plaza repicaron en la Catedral y despues en todas las Iglesias de Lima que por todas partes andubo aquella noche hasta el amanecer la procesion.

Y no repicaron ni abrieron las puertas de la Iglesia de Santo Domingo. — Y al alba la depositaron en el Convento de San Francisco. Y en todo este discurso no repicaron ni se movieron en Santo Domingo habiendo ido dos veces a su esquina toda esta turba de gente que fue cosa que jamas se ha visto en este reino.

Bando sobre las coronas de las mujeres. — Miercoles veintisiete del dicho [1] se echó bando por el señor Virrey que ninguna mulata, negra y zamba, trujeran corona como los señores clerigos, pena por la primera vez de rapadas a navaja y tam-

(1) Marzo de 1669.

bien las cejas, y por la segunda cien azotes y un mes de carcel.

El ruido de las Monjas de la Encarnacion sobre volver a elegir abadesa. — Domingo doce del dicho mes [1] a las diez de la noche fue la Compañia de a caballos pagados de la Guardia de su Excelencia a la Encarnacion y toda aquella noche anduvieron rondando toda la cerca del dicho Convento.

Y el Lunes trece a las once del dia fue la Compañia de a caballos y la de infanteria pagada que está en Palacio y cien hombres de los del numero con sus armas.

Bando por su Excelencia por el auxilio que pidieron los señores Eclesiasticos a su Excelencia para apaciguar las señoras Monjas. Y alrededor de dicho Convento se echó bando para que ninguna persona de ninguna calidad pudiese hablar ni socorrerlas; las personas principales, pena de quatro años de Chile y los demas seis años de Valdivia; y a mulatos, negros y mujeres de doscientos azotes; y duró hasta elegir Presidenta hasta las diez de la noche de este mesmo dia, porque querian sacar quatro señoritas Monjas a ponerlas en diferentes Conventos; y por la sede vacante del señor Arzobispo don Pedro de Villagomez, Arzobispo que murio, eran jueces de las señoras Monjas el señor Arcediano don Juan Santoyo de... y el señor Canonigo don Diego de Salazar, y hubo muy grande ruido la noche antes.

Y todo el dia Lunes con gran plegaria de campanas que tocaban las señoras Monjas y todo se apaciguó con la presidenta que eligieron.

Ahorcaron al que mató a don Baltasar Pardo — le llamaron despues don Pedro Noguera, el nombre de su padre. — Sabado veintiuno de Abril de mil seiscientos setenta y quatro años. — A las quatro de la tarde empezaron las campanas de

(1) Julio de 1671.

todas las Iglesias a tocar a entredicho y a estas horas estaban ya los señores Alcaldes de Corte que eran el señor don Andres Flores de la Parra y el señor don Diego de la Rocha y el señor don... dentro de la carcel y tambien dos Padres de la Compañia de Jesus; y antes de la oracion le habian dado garrote dentro de la carcel, sin haberle tomado la confesion ni dadole mas de media hora de termino que asi convino: y la sentencia fue de dar garrote y de arrastrarlo como lo sacaron de la carcel arrastrando, sobre un pellejo a las ocho de la noche y lo colgaron en la horca, donde estuvo hasta el Domingo siguiente dia hasta las nueve del dia y con auto a su madre que no le enterrase sino de noche y con quatro hachas, y sin posas ni ostentacion ninguna; en la causa que se relató de su parte del reo, mandaron se llamase don Pedro Noguera, el apellido de su madre y no el de Carabajal. Y los señores — Sezacio.— Y a las nueve de la mesma noche tocaron todas las campanas a zezasio. Y a las diez de la mesma noche fueron a suelto los señores Jueces que le habian condenado, con que quedó todo apaciguado.

Entrada del señor Virrey Marques de Malagon y Conde del Castellar. — Miercoles quince de agosto, dia de la Asuncion de Nuestra Señora del año de mil seiscientos setenta y quatro, a las quatro de la tarde en el arco que se hace para esta funcion, abajo del Espiritu Santo, fueron todos los Tribunales como se acostumbra, y estando su Excelencia en un tablado la ciudad lo recibio; y por delante pasaron todas las Compañias de a caballo y los Colegios y Universidad y todos los Tribunales, y asi como pasaron montó su Excelencia en su caballo y se puso debajo el palio trayendo las varas los Regidores y los dos Alcaldes Ordinarios que eran don Gil de Cabrera y don Juan de Castilla, traian las borlas del caballo y todos con ropas de terciopelo carmesi.

La Compañia de lanzas y arcabuces de la Guardia del señor

Virrey, — Capitan don Nuño de la Cueva. Y por retaguardia del señor Virrey venia el Capitan don Nuño de la Cueva del Orden de San Juan con la Compañia de las lanzas, guardia antigua de los señores virreyes.

La señora Virreyna estaba en los balcones de la esquina de la calle de los Mercaderes que hace frente asi al Espiritu Santo donde estaban con su Excelencia el hijo mayor y el menor del señor Conde de Lemus, que Dios haya. — Adonde llegó su Excelencia debajo su palio y hubo grandes cortesias : — y estando en ellas de otro balcon diferente y de otra casa echaron mucha plata a los pies del caballo donde iba su Excelencia que fue menester pasar gran rato hasta que la gente sosegase de los que ocurrieron a coger la plata que se habia echado.

El arco de la calle Los Mercaderes y las barras de plata.— Quatrocientas barras. Habia en medio de la calle de los Mercaderes un arco muy vistoso y que habia mucho que ver; y todo lo que cogia de quadro el arco estaba empedrado de barras de plata, las mas eran de doscientos marcos y habia quatrocientas barras de que se holgó mucho su Excelencia. Lacayos, pajes, carrozas y veintiquatro acemilas. — Iban con su Excelencia veintiquatro lacayos y veintiquatro pajes : los lacayos eran mulatos que los habian escogido en esta ciudad, libres, y tres carrozas, todas con seis mulas y los seis carroceros con batas y espuelas y todos con una mesma librea de colorado y plata y azul, y detras de todo el acompañamiento veintiquatro acemilas cargadas con la reposteria y tapadas con unos paños de seda y con las armas del señor Virrey, y los garrotes de plata y las sogas de seda y cabezadas de seda; — y cada mula tres planchas grandes de plata con las armas de su Excelencia, una por la frente y las dos por las orejas de las mulas; y cada mula un indio que la traia de diestro; que ha sido esta entrada de Lima, como entró por Embajador en Alemania, cosa grande que no se ha visto otro tanto en Lima hasta hoy.

El ruido de señor San Francisco y la huida a Palacio del Comisario General y todo lo demas que sucedio en los tres dias. — Y la quema de la celda del señor Comisario. — Domingo veintinueve de diciembre de ochenta, a las once de la noche tocaron las campanas de señor San Francisco a rebato y tambien las de la Iglesia Mayor. Toda la gente de la ciudad acudio a San Francisco y vieron que la celda del Comisario General se quemaba porque los coristas le habian pegado fuego por coger al Padre Comisario por la mala voluntad que le tenian sobre imponer el alternativo, el qual se escapó por una tronera que tenia en su celda y se salio por la Capilla de la Soledad y se fue a Palacio; y a su defensa salio el Padre de misa que vino de España que dicen se habia criado en Africa con los moros y habia sido gran Corsario, el qual salio con una rodela y un espadin contra los coristas, llamandoles : canalla, ruin, mazamorreros y los habia de matar a todos; y entre los coristas uno le hizo cara y de un palo o pedrada le derribaron en el suelo pidiendo confesion ; donde le dieron tres o quatro heridas y no pudo recibir el beatico por echar gran cantidad de sangre por la boca y lo olearon y asi quedó.

Las Compañias del Comercio y del batallon que se juntaron por bando. — Y por la mañana Lunes mandó su Excelencia que fueran cinco Compañias del comercio y se metiesen en el Convento y se resistieron los Padres a no abrirles la puerta del Convento, hasta que su Excelencia el señor Virrey Arzobispo mandó llevar una pieza de artilleria, la qual pusieron en frente la porteria y con dos Alcaldes de Corte y otros señores Oidores abrieron las puertas y entraron dentro con las cinco Compañias y cerraron las puertas del Convento y las de la Iglesia, que no se dijo misa Lunes ni Martes, dia del glorioso San Silvestre. — Llevada de los nueve religiosos presos a la Capitana, el Padre fray Cristobal de Contreras y su hermano con otros siete religiosos. — Y este mismo dia martes treinta

y uno del corriente, a las cinco de la tarde, en dos carrozas llevaron a nueve religiosos al Callao, presos a la Capitana : el Padre Contreras Provincial; el Padre Guardian Garrido; el Padre hermano del Padre Contreras; el Padre Guadalupe; los Definidores; el Padre fray Juan de Caceres y los demas que faltan : y llevandolos por las calles hubo tantos alaridos y clamores a Dios, de hombres y mujeres, que fue gran compasion.

La mascara de los mulatos a la Santa Rosa. — Sabado veintinueve de agosto de mil seiscientos ochenta y dos, a las nueve de la noche salio una mascara de mas de ochenta mulatos de gala y ridiculos y con dos carros donde venian muchos de ellos con habitos de mujer bailando y con mucha algazara al son de arpas y guitarras, y con muchas luces, y anduvieron por la plaza alrededor de ella, y el señor Virrey y la señora Virreyna con toda su familia en los balcones y toda la gente de la ciudad en la plaza y por las calles donde andubo la mascara.

El Altar de la Santa Rosa en el Cabildo para la procesion de la Santa Rosa; hecho por orden de don Sancho de Castro, Alcalde Ordinario actual y le costó mucha plata. — Domingo treinta del dicho dia de la Santa Rosa salio la procesion de la Catedral a las quatro de la tarde alrededor de la plaza con todo acompañamiento de señores Oidores y los dos Cabildos y todo lo lustre de Lima, ecepto el señor Virrey por estar achacoso, y desde los balcones estubo mirando pasar la procesion. Estaba hecho un altar en Cabildo donde estaba la Santa Rosa de muy grande arquitectura, donde habia mucho que ver de curiosidades, de tal suerte que jamas se ha visto en Lima altar tan bien hecho ni de tanto lucimiento, y por ser tal para que todas las personas de la ciudad lo viesen no se desbarató hasta el dia siguiente a las quatro de la tarde. Y fue mandado hacer este altar por don Sancho de Castro,

Alcalde Ordinario actual del dicho año de mil seiscientos ochenta y dos.

Sabado nueve de diciembre de seiscientos cincuenta y seis hicieron los Plateros gran fiesta en alabanza de la pura y limpia Concepcion de la Madre de Dios.

Fiesta de Plateros. — Entraron este dia a las tres dela tarde ocho carros muy bien enramados de yerbas y flores que regaban toda la plaza y echaban muchas flores; detras de estos carros entró una Nao grande a la vela donde iban muchos muchachos como marineros. Y a la entrada de la plaza hizo la salva disparando tres piezas; llevaba esta nao un leon sobre un mundo representando el rey de España, que Dios guarde, Felipe Quarto, en que llevaba una imagen de la limpia Concepcion y una espada desnuda, defendiendo su limpieza. Detras de esto entró otro carro en la plaza muy grande con la Fama y tres Ninfas sentadas, cosa para ver. Detras de este carro entró otro muy grande y de mucho costo donde iba una Ave Fenix representando a la Virgen y dentro muchos angeles cantando sus alabanzas. Dieron estos once carros dos vueltas alredédor de la plaza y al volver a salir disparó la Nao como quando en la mar piden socorro porque han topado en algun bajio, y dentro de poco rato se hizo pedazos en la misma plaza, y esto fue con cuidado.

Hubo muchos toros que corrieron muy bravos, y caballeros que corrieron en la plaza; tambien hubo garrochones y alcancias con que se acabó la tarde mas regocijada que ha habido en esta ciudad; — fueron Comisarios Pedro Gonzales y Juan Villegas.

La mascara de la Universidad. — Jueves catorce de diciembre de dicho año salio de la Universidad una mascara con seis carros muy grandes a la mesma fiesta de la limpia y pura Concepcion de la Madre de Dios, en que salieron mas de mil y quinientas personas; los mil de gran lucimiento y galas y

los quinientos de ridiculos, y por ser tan buena mandó el señor Virrey saliese el segundo dia viernes, y vino al Convento de Santa Clara donde estaba su Excelencia el señor Conde de Alba de Liste, de lo qual me remito a lo que anda impreso acerca de esta mascara, por no haber tenido segundo ni en España.

Fiesta de los negros. — Martes diez y nueve del corriente, los negros criollos jugaron toros en la plaza y hubo rejones, y don Pedro le hizo tarde regocijada.

Sabado veintitres del corriente en la noche, hicieron herreros y sastres grandes fuegos, un castillo y quatro galeras de fuego sobre quatro juegos de carrozas muy llenos de fuego que embestian al castillo, cosa muy para ser vista. Y el Domingo siguiente hubo misa pontifical, sermon y procesion dentro de la Iglesia Mayor, en que esta fiesta dio fin.

Muerte lastimosa del señor don Francisco Pontejo. — Viernes dos de mayo de ochenta y siete, vispera de la Santisima Cruz, entre siete y ocho de la noche mataron de un balazo a don Francisco Pontejo, Caballero del habito de Alcantara que iba a suceder a don Pedro Balbin, en el Corregimiento del Cuzco : mataronle al entrar por la puerta de la casa de la Concha, donde vivia en los cuartos bajos sobre mano derecha ; entróle las balas por el lagarto y le pasaron al pulmon, cayó y llevaronlo a la cama, donde confesó, recibio los Santos Sacramentos y testó, curaronlo, dieronle luego ansias y murio ; Dios lo tenga en su gloria. Enterraronlo sabado tres en la Iglesia de Santo Domingo.

Prisiones por esta muerte. — La misma noche que le mataron, prendio don Joseph de Aguero, Alcalde Ordinario y que tomó la declaracion al herido a don Ventura de Gondola que habia tenido aqui el asiento de los negros, y a otro, ambos tios del que le mató, Gondola tio paterno, y materno el otro ; fue asi :

Este caballero muerto reposó en Panamá viniendo de España en casa de don... de Gondola que tenia un hijo y una hija. Con esta trató el padre de casar a este caballero, el no lo repugnó, crecio la amistad, gozó a la niña con nombre de esposo, despues se hizo atras y se determinó a venirse a Lima, diciendo que en estando acá trataria de poner en ejecucion lo prometido. El padre de la moza, temiendo alguna picardia, recogio su hacienda y se fue a España, dejando lo necesario para el dote, y a la niña con el hermano mozo de hasta diez y nueve años y con el tio materno; dijole al hijo : « Alli queda vuestra hermana : o casadla o ved lo que haceis. » — El mozo se vino con el tio y la hermana a Lima. — El Pontejo se hizo atras; habló el mozo al Padre Maestro Saldaña, Religioso Dominico, que lo moviese; — habló el tal Padre a Pontejo y respondio que no debia cosa, instóle que temiese algun fracaso, respondio que no habia de que. El mozo hermano, sabiendo esto, se fue al Virrey y le dijo : « Señor, si don Francisco Pontejo no casa con mi hermana, ella y yo estamos sin honra, y no sé lo que haré. » Llamó el Virrey al Caballero y propusole con empeño el caso, respondio que no debia cosa, dijole el Virrey : « Pues mire por si. » — Trató de casarse con hija de don Gaspar de Suazo, caballero del habito de Calatrava y Secretario de Gobierno; supo el mozo como aquella tarde habia ido el Pontejo a visita en casa de Suazo y habia habido frios y chocolates. El sin esperanza, afligido, se determinó y aquella noche lo mató. Los tios estan presos, pero el mozo no parece.

Sabado ocho de Octubre de mil y seiscientos y sesenta y siete, por la mañana hubo auto en la Iglesia del Santo Oficio, donde salieron quatro penitenciados, don Cesar medico que trujo el señor Virrey Conde de Santisteban, el mayor hereje que se ha conocido en estos tiempos : siendo hijo de padre y madre cristianos y el siendo sacerdote y despues se casó en

Roma y de alli fue a Constantinopla, donde fue grande herbolario y curó al gran Turco. -- Este anduvo todo el mundo y en esta ciudad curó a muchos y mató a muchos mas y fue doctor en el Hospital Real de mi Señora Santa Ana de esta ciudad de los Reyes. Y en el tiempo que curó, mató mas de dos mil indios y fue doctor en esta Real Universidad, doctor de Medicina. — (A la vuelta de fojas cincuenta y dos me remito al dia de su prision). — Este tal negó la inmortalidad del alma y en sus errores fue peor que Lutero, ni Arrio, ni Mahoma, ni quantos sectarios ha habido; — que tal fue que a una imagen de Jesucristo crucificado, que tenia de la espiracion pintado en un lienzo y su Santisima madre de la Soledad en otro lienzo, le decia a la Santisima Virgen : « De que llora, y está llorando la embustera, que por este hijo que tiene, tiene al mundo engañado y por el y ella está toda su religion perdida. » — Fueron tantas las injurias y blasfemias y palabras deshonestas que le decia a la Santisima Virgen, que no las escribo por el gran horror y escandalo que causan a los oyentes cristianos, de tal suerte que estandole relatandole sus maldades y bellaquerias se alborotaron todos los oyentes y a . . . . mandár los señores Inquisidores que no se leyera mas. . . . . procedieron dentro la capilla del Santo Oficio lo hubieran muerto. La Sentencia fue Sambenito y carcel perpetua y desterrado de todos estos reinos del Perú, y lo fue a cumplir a la Inquisicion de Sevilla. — Y al dia siguiente domingo nueve de Octubre, estaban aguardando mas de diez mil almas si lo sacaban, que fuese a la Iglesia Mayor a oir Misa y con determinacion, grandes y pequeños, a matarlo a pedradas; — y los señores que supieron habia tanto tumulto mandaron que no saliese a misa el, sino los otros dos.

Su sobrino. — Su sobrino fue tan grande hereje como el : le dieron la misma sentencia y lo llevaron a la Compañia de Jesus.

El fraile Carmelita, grande hereje y siendo sacerdote de

misa, grande perro lujurioso, deshonesto, que relatando sus maldades se dijo que en cierta ciudad habia conocido carnalmente a mas de trescientas y sesenta mujeres. — Y en un Convento de Monjas habia cometido muchos sacrilegios.

A este lo trujeron preso de hacia Buenos Aires,por Chile. . . la mesma sentencia y lo llevaron al Convento de señor. . . . de esta ciudad de Lima.

LA NOTICE DE CARLOS PIGNATELLI
SUR THOMAS DE YRIARTE

Au début de la collection posthume des œuvres de Thomas de Yriarte, publiée en 1805 (Madrid, Imprenta Real, 8 vol.), se trouve une note de Bernardo de Yriarte indiquant qu'il avait cru devoir omettre une notice sur la vie et les œuvres de l'auteur, rédigée spécialement pour cette édition. Cette notice, écrite par Carlos Pignatelli, a été jusqu'ici considérée comme perdue, et sans la découverte, dans une bibliothèque particulière, de cette étude et d'une correspondance qui s'y rapporte, tout porte à croire que nous en aurions été pour toujours réduits à des conjectures. Les onze lettres dont nous avons trouvé les originaux permettent d'élucider ce minuscule incident de l'histoire littéraire.

Un jeune homme, Carlos Pignatelli, s'est chargé — ou a été chargé, mais j'inclinerais à croire que l'initiative venait de lui — d'écrire un Éloge d'Yriarte, et il y travaille depuis un certain temps quand, le 2 février 1799, une lettre de Bernardo lui réclame ce morceau. Pignatelli demande un sursis de quinze jours. La quinzaine s'écoule, quelques autres la suivent et c'est seulement au bout de cinq années que l'Éloge est enfin terminé. Son auteur en donne lecture à Estanislao de Lugo et à Ramon Cabrera, mais l'impression est nettement défavorable : les deux auditeurs indiquent des modifications, des suppressions, des remaniements ; en réalité il faut « re-

fondre » l'Éloge et l'adresser ensuite à Bernardo, qui se chargera d'y apporter les dernières retouches. Pignatelli s'exécute en toute docilité et envoie son manuscrit à Bernardo, le priant d'y faire tous les changements qui lui paraîtront nécessaires et de lui donner « un limpion general ». Hélas! rien ne réussit à rendre acceptable cet Éloge qui est décidément manqué : gardien vigilant de la gloire de son frère, Bernardo prend le seul parti raisonnable : il décide de ne pas utiliser le travail de Pignatelli, et en informe ce dernier en même temps qu'il lui fait remettre un exemplaire de l'édition qui vient de paraître. Avec une modestie qui ne semble pas affectée, Pignatelli s'incline devant la décision prise et se rend aux raisons qui lui ont été données.

Telle est, rapidement résumée, l'histoire de cet épisode. Les lettres, d'une part, la notice, de l'autre, contiennent un certain nombre de détails qui viendront s'ajouter à ce que nous savions déjà d'Yriarte.

Antonio AGUIRRE.

1

Barcelona, 16 de Marzo de 99.

Mi amigo y Señor D^{n} Bernardo : Acabo de recivir por el correo de ayer una carta de Vm. con fecha del 2 de Febrero, la que veo se há detenido todo este tiempo en Zaragoza adonde Vm. me la dirigio ignorando mi salida de aquel Pueblo para Barcelona. No comprehendo como han tardado tanto tiempo en remitirmela, pero esto ya me ha sucedido con otras cartas, y siento ciertamente que la de Vm. haya corrido igual suerte. Conozco que podria Vm. hacerme un justo cargo por no haverle dado mucho antes noticias de mi exis-

tencia; pero no ha sido por falta de buena voluntad, ni por olvido que no cabe en la amistad que profeso á Vm., sino porque siendo mi animo remitirle el Elogio de nuestro D[n] Tomas lo mas pronto possible, y haviendome estorvado en Zaragoza, primero la enfermedad de mi hermano, despues otras bagatelas que me han hecho perder mucho tiempo, el corregirlo a mi satisfaccion para que fuese menos indigno de comparecer delante del Publico, de unas en otras se me há dilatado esta satisfaccion mucho mas de lo que pensaba.

Ahora su carta de Vm. parece que viene á sacarme como de un letargo. Se me representa atan al vivo la temeridad de mi empresa en haverme metido en analizar, y juzgar las obras de uno de los mayores literatos de nuestra nacion, que a pesar del voto de Vm. y de algunos otros inteligentes a quienes há merecido aprobacion mi Elogio, desistiria del pensamiento de darle a luz; pues cada vez conozco mas y mas los muchos defectos en que abunda. Con todo ya no tiene remedio, y tendré que perder la vergüenza. Remitiré á Vm. el Elogio lo mas pronto que pueda por el conducto que me señala; pero supuesto tiene Vm. ya en su poder el *Don de gentes* con la Zarzuela, y ser ocasion oportuna para imprimir el Elogio la publicacion de estas Piezas, pienso que no devemos precipitarnos, y asi hé de merecer á Vm. me conceda unos quince dias mas de termino para refundir de nuevo el Elogio, y copiàrlo de mi propia letra, en cuya forma se lo embiaré á Vm. para que despues a su arbitrio le quite, añada, altere quanto le pareciere oportuno como cosa propia, en lo que me hará un gran favor, y me manifestará toda su amistad. Bien conozco que esto devia estar ya concluido hace tiempo; pero, amigo mio, disculpe Vm. a un Autor principiante, que está mui descontento de su trabajo, y se halla justamente desconfiado de sus propias fuerzas. Espero me hará Vm. el favor que le pido, y aguardo su contestacion. Voy a poner manos á la Obra, y despacharé lo mas pronto que pueda. Entretanto doy á Vm.

la enhorabuena de haver redimido el pobre *Don dc gentes* ; le deseo mucha salud y prosperidades, y que mande Vm. á su afectisimo amigo que le estima mui de veras.

Carlos PIGNATELLI.

Sor D^n^ Bernardo de Yriarte.

2

Madrid, 18 de Mayo de 1804.

Mi querido Amigo : Sea Vm. bien llegado á esa ciudad, donde celebraré le vaya tan bien como yo deseo, y que no haya motivo de arrepentirse de esta determinacion. Aqui estamos ajustados con las muchas enfermedades que reynan, las quales son contagiosas, y aunque auguran que ya se han mitigado alguna cosa, sin embargo muere bastante gente. Yo tuve dias pasados una indisposicion que me dió al principio cuidado ; pero gracias á Dios no pasó de una calentura reumática.

Hoy ha venido el hermano de Duran á avisarme que desde mañana empezarán á sacar los caxones de su libreria de Vm. para remitirselos. Hace Vm. bien en querer vivir entre libros.

Pignateli nos leyó á Cabrera y á mi el Elogio historico que ha compuesto de su hermano de Vm. el Señor D^n^ Tomas ; y como la intencion de Vm. era que se imprimiese al frente de la nueva edicion de sus obras, no puedo menos de decir á Vm. con la franqueza propia de mi amistad, que no me ha gustado, y que necesita de mucha lima, ó casi de refundirlo enteramente para que pudiese salir á luz. Lo mismo que yo ha opinado el amigo Cabrera ; y uno y otro le hemos dicho á Carlitos que, suprimiendo ciertas cosas, y variando otras que

señalamos, sacase una copia y la remitiese á Vm. para que le diese la ultima mano. En viendolo, podrá Vm. juzgar por si mismo, y ver si tomandose el trabajo de corregir, añadir y mudar algunas cosas, puede ponerse en estado de parecer al publico.

Pongame Vm. á los pies de mi Señora Doña Antonia y recibiendo ambos finas expresiones de mi Señora la Condesa del Montijo, Roca, Cabrera, mi sobrino, &c., manden quanto gusten á su afectissimo é invariable Amigo.

Estanislao DE LUGO.

Amigo y Señor Don Bernardo Yriarte.

3

Madrid, 19 de Junio de 1804.

Mi querido Amigo : Celebro mucho la feliz llegada de mis huespedes, que harán á Vm. mui buena compañia, y disiparán los malos humores y disgustos que por todas partes nos acometen, luego que Vm. encuentre alojamiento donde colocarlos. Por de contado procure Vm. dexar quanto antes esa mala vecindad del cementerio, que es la mas peligrosa, particularmente en la presente estacion de las enfermedades epidemicas, que segun noticias se han empezado á experimentar tambien en esa Ciudad. Aqui continuan con la mayor fuerza; el Viatico no cesa de salir á todas horas de todas las Parroquias, y aunque el numero de los que mueren no es comparable con el de los enfermos, sin embargo muere bastante gente. Yo estoi con la mayor pesadumbre y cuidado por mi amigo D^{n} Joseph Yereguy, que ha caido con el mismo mal que anda, y está casi sin esperanza. Sin embargo del presente estado de la salud publica, ha salido la orden para venir aqui la Corte el

dia 30. del corriente. Nos anuncian que para entonces tendremos mejor pan, que de contado será un gran beneficio, pues el que tenemos, y hemos tenido de 3. ó quatro meses á esta parte, es pésimo, y segun la opinion de algunos facultativos, una de las causas de las enfermedades que nos afligen.

No he vuelto á hablar á Vm. del Elogio de su hermano porque no he podido escribir á Vm. despues de mi ultima. Lo que principalmente me desagradó en el es el modo con que se recuerdan las disputas con Huerta, y Forner &c., de las quales creo que no se debia hablar, ó tocarlas solo con destreza, y presentandolas en terminos qne no dexen la menor duda en el animo de los lectores. Ademas habia otras mil cosas que si se dexasen correr, mas bien podrian parecer satiras que elogios del Señor Dn Tomas. La intencion del autor ha sido y es la mejor, pero ó no ha alcanzado mas, ó no se ha querido tomar mayor trabajo. Vm. lo verá, y lo corregirá mejor que nadie, y me parece que ninguna ocupacion mas digna puede Vm. tener al presente para emplear los ratos de ocio que le presenta su actual situacion.

Pongame Vm. á los pies de mi Señora Da Antonia cuyas expresiones estimo, y recibiendolas ambos de mi señora la Condesa del Montijo, la de Villafranca, Cabrera, mi sobrino, y demas amigos, mande Vm. quanto quiera á su afectisimo

LUGO.

4

Valencia, de Junio de 1804.

Mi querido Amigo : Por la de Vm. de 19, quedo enterado del concepto que Vm. y el amigo Cabrera han formado del Elogio de Tomas. Lo que Vm. me apunta sobre el particular me servirá para evitar, por mi parte, quando llegue á mis

manos, aquellas especies inoportunas y que puedan dar lugar á siniestras interpretaciones, sin recomendar al autor las depresiones de sus emulos literarios que ya no existen, y cuyos nombres y credito literario no gozan el concepto que...

(Inachevée)

5

Madrid, 28 de Agosto de 1804.

Mi amigo y Señor D[n] Bernardo : Ya es tiempo que satisfaga la deuda que há tanto tiempo contrahi (*sic*) con Vm. y la memoria de mi buen amigo su hermano D[r] Tomas. Muchas veces hé reflexionado que la contrahi *(sic)* con demasiada ligereza, dexandome arrastrar de un justo entusiasmo por su indisputable merito, demasiado combatido en nuestra nacion. Me engañó el amor propio ; y me supuse capaz de apreciar el merito literario de un grande hombre. Pero no hay remedio ; Vm. me cogio la palabra, y es preciso cumplirla. Duran me aprieta y quiere hoy mismo remitir a Vm. el Elogio, o noticia historica, como Vm. quiera llamarlo, y me há parecido del caso escribir á Vm. quatro lineas con este motivo, renovandole mi buen afecto, y suplicandole me haga un favor. Vm. verá por la lectura del Elogio quanta razon he tenido para querer desistir de esa empresa. Pero en fin Vm. hará el uso de el que tenga por conveniente. Hé querido refundirlo de mil modos, por cuyo motivo no vá en limpio, sino con muchos borrones. Pero esto no importa para Vm., quien si encuentra alguna cosa que le agrade, podrá hacer uso de ella, omitiendo lo demas. El haver tenido mi espiritu mui agitado con mil embrollos, y disgustos particulares, me ha secado la poca vena, é imposibilitado el escribir una cosa menos indigna del

Héroe de nuestra Literatura moderna. Siempre he pensado de este modo.

D^n Ramon Cabrera y Lugo a quienes ultimamente les leí mi trabajo, aunque no conformes en muchos piensos, han sido de parecer que Vm. se tome la molestia de corregirlo, de añadir, de quitar a su arbitrio, en la suposicion que yo me alegraré infinito, pues conozco que hay varias cosas que quitar, ó por inexactas, ó porque podrian bolver á encender rencillas ya olvidadas. Asi mismo hay bastantes descuidos en el lenguage que yo mismo conozco, pero que Vm. corregirá mejor que yo. En una palabra, Vm. disponga de ese Folleto como de cosa suya, y hableme con la mayor ingenuidad, en la suposicion que me dará en esto el mayor gusto, y me acreditará de nuevo su fina amistad.

Sirvase Vm. de ofrecerme a L. P. de la Señora, y disponga del afecto de su apasionadisimo amigo Q. S. M. B.

Carlos PIGNATELLI.

Señor D^n Bernardo de Yriarte.

6

Valencia, 1° de Septiembre de 1804.

Mi estimado amigo y señor : Valgome de la fineza de Vm. y de la oportunidad del regreso a Madrid del correo de gabinete D^n Antonio Barisano para incluir a Vm. ese pliego dirigido al conserge de la Academia D^n Francisco Duran, que acudirá o enviará por el. Contiene algunos manuscritos de obras poeticas de mi hermano Tomas para la reimpresion de ellas, y por el correo ordinario enviaré a Vm. otra cosilla que me estan copiando para las mismas obras, valiendome de su fineza.

Como está Vm. de salud? Deseamós la disfrute completa. A nosotros nos va bien en Valencia, y ya ve que hemos acertado en abandonar la residencia de Malaga, adonde, segun las ultimas noticias, morian 80 al dia. Es mucha la gente que habia emigrado para no ser victima del nuevo contagio, que empezó y hacia los mayores estragos donde está la casa que habitabamos.

Del amigo Angulo he tenido carta poco ha. Subsistia en Lauxar.

Mi muger hace á Vm. sus expresiones, y la niña Rosarito sus mònadas acostumbradas.

Cuente Vm. siempre con la amistad que le profesa

Bernardo YRIARTE.

Sr Dn Juan Villa.

7

Valencia, 18 de Septiembre de 1804.

Amigo Duran: Despues de haberme dado bastantes malos ratos y trabajado en corregir la Noticia historica, Elogio o Critica y censura de las obras de Tomas, de su persona, caracter, y persecuciones y envidias que experimentó, suprimiendo parrafos enteros, he tenido por mas acertado y prudente, excusar la publicacion de un Discurso que tal vez volveria á dispertar la emulacion y a excitar la maledicencia y expondria el concepto del mismo Tomas como de sus escritos, dando ocasion a que los que pensasen bien de él y de su caracter y prendas, se entibiasen, o dudasen por el hecho mismo de la defensa y prolixos discursos de Pignatelli, y que algun mal intencionado saliese con algun papelon discolo que revolviese caldos y frios, e intentase deprimir el merito de las

mismas Obras, el credito y estimacion que se han adquirido y en sí tienen, y la buena memoria del Autor. Por otra parte abundan en el *Discurso* ó *Noticia* los lugares comunes, y disertaciones prolixas sobre cada genero de Poesia con descender a examinar y comparar lo mejor que han hecho en ellos respectivamente los poetas de otras naciones y tiempos. Asimismo como desciende a lo que los emulos de Tomas hablaron, escribieron é hicieron contra él, especialmente Forner, y estos no existen ya, podria tal vez parecer mal se acometiese á los muertos, y ya que se hablase del tal Segarra seria forzoso sacar a plaza el Libelo infamatorio que califica su malvada memoria y quiso imprimir solicitando por tres veces la licencia para saciar su encono hasta con las cenizas de D[n] Juan de Yriarte, y con otros dos sobrinos de este literato, que en Madrid y en Viena servian al Rey y al Estado, sin escribir libros en prosa ni en verso Agregaré que no obstante ser, como en realidad es, el autor del Elogio un amigo de Tomas, habria malsines, o gente injusta y ligera, que me le atribuian a mí, o, a lo menos, lo que en él se dixese; y esto a nadie estaria bien, ni al elogiado, ni al verdadero elogiador, ni a mí mismo. Yo no quiero sonar en nada, ni que haya quien (á lo menos ciertas gentes) se acuerde de que existo.

Por esto y por todo lo demas, omitiremos imprimir el Elogio o Noticia compuesta por Pignatelli. A su tiempo le escribiré yo para quedar bien con él como es justo. Entretanto quede esta determinacion, y todo lo que a Vm. digo en confianza, entre Vm. y yo solamente, sirviendole para su gobierno quando se emprenda la edicion de las Obras.

La mayor parte de las gentes me atribuiran a mí el Elogio o que habia influido en él. Yo no quiero que me traigan en lenguas.

Como no puede dexar de hablarse de las persecuciones literarias que experimentó y de Forner, me levantarán alguna

rabia diciendo que revuelvo los huesos de un muerto, y habrá quien quiera revolver los de mi hermano tomando pretexto para zaherirlo, etc.

He tomado pues el partido de callar. Todos creeran que Vm. y yo procedemos de acuerdo y que Vm. ha dicho lo que yo he querido.

(En marge, de haut en bas :) Habia mucho que decir acerca del picaron de Forner y de su persecucion. O decirlo todo, o nada, y esto es lo m[ejor].

8

Madrid, 20 de Septiembre de 1804.

Mi amigo y Señor Dn Bernardo : Recivi la apreciable carta de Vm. que me causó gran satisfaccion por las buenas noticias que me proporcionaba de su salud y de la de esa Señora. Celebro que Vm. se halle tan bien hallado en ese Pais, que ciertamente es uno de los mas agradables de España en mi concepto, pues hé pasado en el una temporadita de la que no estoy enteramente arrepentido. No celebro menos que se haya Vm. libertado de la mala vecindad de la *Laguna estigia,* que no deve ser menos desagradable en este mundo que en el otro. Bien hizo Vm. ciertamente en abandonar aquella infeliz ciudad sobre la que parece se ha desatado la colera celeste y de la que tenemos cada vez peores noticias. Es verdad que no las tenemos tampoco nada buenas de otras partes. Como ha de ser! no hay mas que dezir con el buen Horacio *Durum, sed laevius fit patientia,* etc. Mi hermana há agradecido mucho las expresiones de Vm. y me há encargado se las debolviese á Vm. mui finas, añadiendo que há recivido la carta de que Vm. habla; que el dia de San Bernardo havia pensado escribir á Vm. con motivo de sus dias, pero que no lo havia verifi-

cado por sus desazones. Dice tambien que se alegra mucho haya Vm. encontrado casa a su gusto, pues le há sido mui sensible no haver podido servir á Vm. con la suya como era su intencion. Su salud está tal qual y no es poco lograr con la vida que lleva, y lo poco que se anda.

Me pregunta Vm., amigo mio, que es de mi persona. Tengo salud, gracias a Dios, pero se há mudado de tal modo la escena que me hacia vivir aqui con algun gusto, que si no fuera por mi hermana, hace tiempo que huviera abandonado esta capital, y me huviera retirado a algun rinconcito lexos del bullicio. Pero no se puede todo lo que se quiere. Con todo, ahora tengo ciertos proyectillos que me andan por la cabeza de hacer un viagecito, para desenfrailar un poco, y ver alguna cosa de las cosazas que diz que pasan por esta gran bola. No sé lo que resultará, pero ya se lo avisaré á Vm.

En quanto al Elogio, repito que me alegraré infinito que le dé Vm. un limpion general, pues lo necesita mui mucho. Nadie lo conoce mejor que yo. Con todo, pasando por sus manos de Vm. podrá quedar regular. Algunas ideas no estan bastante desembueltas, sin embargo y que son exactas; hay ademas algunas faltas de lenguage, etc. Yo lo huviera corregido de nuevo, pero nadie lo puede hacer mejor que Vm., y pasaré por todo lo que disponga. Quisiera haverlo hecho mejor; pero no he podido. Admita Vm. la buena intencion, seguro de que es y será siempre su mas apasionado amigo de Vm.

Carlos PIGNATELLI.

Tenga Vm. la bondad de ofrecerme á L. P. de esa Señora, cuya memoria agradezco infinito. Sepa Vm. que Cabrera se há marchado con el Marqués de Tolosa á viajar. Lugo tambien está en Bañeras con la condesa del Montijo. Bonells, y

su yerno agradecen mucho las memorias de Vm. y se las debuelven.

Senor D^n Bernardo de Yriarte.

9

Madrid, 5 de Marzo de 1805.

Mi querido Amigo: Celebraré que continue Vm. bien en su convalecencia, y que haya acabado de desechar los restos de la enfermedad, de que yo no tuve noticia hasta que por carta de la de Contaminà á su Madre supe la mejoria que despues confirmó Vm. mismo por su carta á esta Señora, que leí con el mayor gusto. Considerando el estado de delicadeza de Vm., me he abstenido de escribirle, contentandome con informarme de su salud por otras partes, y por temor de que se quisiese tomar la molestia de responderme. Pero suponiendo que se hallará Vm. yá mas recobrado, voy á hablarle de un asunto que no le será desagradable, y que aunque pide contestacion puede Vm. hacerlo en dos palabras y de mano agena.

El zelosísimo Duran me envió el otro dia á su hermano para suplicarme el pronto despacho de los dos tomos de obras ineditas del Señor D^n Tomas, que se trata de imprimir ahora con los otros seis de obras sueltas, cuya edicion se ha acabado: y como si necesitase yo de empeños quando se trata de cosa de Vm. ó de su hermano, cuya memoria me es tan apreciable, me ha dado mucha prisa para que se evacue quanto antes la censura. Efectivamente el Consejo me los remitió para este fin de alli á poco, y al momento hubieran sido despachados si el mismo interes que tomo en la cosa no me la hubiese hecho

suspender hasta escribir á Vm. y esperar su resolucion. Es el caso que con motivo de ver las piezas ineditas que Vm. quiere publicar en estos dos tomos, y habiendo leido la advertencia que ha de ir al frente, en que se dá á entender que Vm. no tiene en su poder mas poesias de su hermano por haberse extraviado, se me ocurrio reconocer un legajo de varias poesias, y otras composiciones en prosa que yo conservo de su hermano de Vm., las mas copiadas de mi letra de los originales que el me comunicó, y otras de copias duplicadas que el mismo me regaló, y he encontrado muchas que no estan publicadas, ni comprehendidas en las que Vm. destina para dichos dos tomos. Todas ellas merecian publicarse con las demas, ó á lo menos el mayor numero en caso de que por ciertas consideraciones se omitiese por ahora la publicacion de alguna, lo qual nadie lo puede decidir mejor que Vm. Aunque de prisa, por no perder este correo, he hecho una separacion de lo ya impreso, y sacado la adjunta nota de lo inedito que tengo y con que podria enriquecerse esta nueva edicion, para que en su vista disponga Vm. lo que tenga por conveniente. Si Vm. gusta de que le envie todos estos papeles antes de decidirse, lo haré con su aviso; y sino respecto á que Vm. debe acordarse de ellos por el solo titulo, podrá determinar desde ahi quales deben agregarse á los que Vm. ha presentado al Consejo, cuya agregacion la podré hacer yo mismo de suerte que sobre todos recaerá la censura. De todos modos he tenido el mayor gusto en haber conservado por mi afecto al Señor Dn Tomas estos preciosos monumentos de sû ingenio, que una mano infiel ó enemiga, segun Vm. se explica, habia robado ó extraido de sus papeles al tiempo de su fallecimiento, pues quando no sean todos, á lo menos es una parte bien estimable. En cambio pienso pedir á Vm. en otra ocasion dos cosas suyas que debe Vm. tener, y de que quisiera sacar copia. No tengo ahora tiempo para extenderme mas. Mis finas expresiones á mi Señora Da Antonia y reciba-

las Vm. del amigo Roca y de mi Señora la Condesa que me lo ha encargado expresamente esta tarde.

De Vm. siempre fino

LUGO.

Señor Dn Bernardo Yriarte.

10

Valencia de de 1805.

Mi estimado amigo y señor :

Dn Francisco Duran entregará a Vm. un exemplar de la 2ª edicion de las obras de mi hermano Tomas. Advertirá Vm. que no se ha dado a luz el Elogio que Vm. se tomó la molestia de escribir, dando al autor y a mi una prueba bien decidida de su amistad, y que al principio del primer tomo hago enunciativa de ello.

Varias reflexiones me decidieron á omitir por ahora la publicacion del Elogio. Los discolos y émulos mal intencionados habrian tomado ocasion del examen mismo que se hace de las obras y talento del autor, de la defensa de ellas, y de la critica de los libelos compuestos contra ellas mismas y contra él para sacar de nuevo las cabezas de hidra, y presentarse con algunos escritos dictados por la malevolencia y envidia literaria que todavia pulula sin que hayan bastado la Muerte y su guadaña para extinguir el encono y humillacion irritada de los ingenios noveles á quienes la sombra de Iriarte aterra, anxiosos de enterrar su memoria y su fama, qual ya lo están sus cenizas : especialmente como una de las criticas á que se desciende en el Elogio recae sobre Forner o sea Segarra, o mas bien *Cegarra,* y si Vm. quiere *Cigarra*, renovaria el recuerdo del libelo infamatorio de los *Gramáticos chinos,* dirigido

no solo contra Tomas, sino contra el credito y fama postuma de mi tio Dn Juan Yriarte, comprehendiendo á sus dos sobrinos Domingo y Bernardo, que en Madrid y en Viena servian al Rey y al Estado sin publicar obras de literatura; libelo de que exìsten copias en manos de varios sujetos, no obstante haberse mandado recoger todas en virtud del real Decreto puesto al margen de una consulta del Consejo, y archivarse el original presentado al Tribunal en solicitud de licencia para imprimirle, denegada antes en Valencia y despues en Madrid por los respectivos jueces de imprentas.

Agregaré que no obstante ser en realidad el autor del Elogio un amigo tan verdadero de Tomas como Vm., habria malsines y gente injusta y ligera que me le atribuirian a mi, o, á lo menos, parte de su concepto, lo qual ni estaria bien al elogiado ni al elogiador, y menos a mí mismo, que en mi actual situacion en nada debo ni quiero sonar, pues solo anhelo a que [no] haya quien se acuerde de mi existencia.

Estas consideraciones sobrarán para que Vm. se convenza de los justos [y] prudentes motivos que me han retrahido de la publicacion del Elogio. Mi gratitud será siempre la misma a la fineza de Vm. y al testimonio tan decidido de amistad y aprecio que tributó á Tomas de Yriarte despues de su inexistencia.

Queda de Vm. &.,

B. YRIARTE.

Sr. Dn Carlos Pinatelli.

11

Madrid, 24 de Septiembre de 1805.

Mi estimado amigo y mi dueño : Hé tardado en contestar a su mui apreciable carta por dos razones, la una varios disgus-

tos y desazones que me han sobrevenido, y la otra porque hé querido repasar con un poco de tiempo, la nueva y preciosa coleccion de las obras de su apreciabilisimo hermano de Vm. Y empezando por dar á Vm. las mas expresivas gracias por el apreciable don que me ha hecho de un exemplar de dichas obras, que me há entregado Dn Francisco Duran, se las doy todavia mas expresivas por la memoria honrosa que ha tenido a bien hacer de mi y del Elogio que compuse, en la advertencia que ha puesto a la cabeza de la nueva coleccion.

Vm. me hace a mi, y al Elogio mucho mas favor del que merezco. Ciertamente huviera salido dicho Elogio digno del Autor elogiado, si mi talento y mi pluma huviesen ido a la par con mis deseos, con mi afecto a su difunto hermano, y con mi admiracion acia sus obras, pues en esta parte no cedo a nadie. No ha sido asi; pero la indulgencia de Vm. es mucha, y por lo que me dice veo que estaba resuelto a imprimirle a no ver las justas consideraciones que ha hecho, y que ciertamente me convencen. Yo havia hecho tambien algunas de ellas, y eran en parte el motivo que me hacia desconfiar de mi trabajo y retardar la entrega de el, pues veia que era casi indispensable refundirle de nuevo, dandole nueva forma. Por otra parte no me agradaba pasar absolutamente en silencio a los *Cegarras* ó a los *Cigarras* y a otros de la misma calaña; pues las persecuciones que han suscitado en todos tiempos semejantes escritorcillos a los mas celebres escritores é ingenios, hacen una parte no pequeña de la vida de los Literatos, y no sirve de poca utilidad el trasladarlas a la Posteridad. En fin Vm. há juzgado mejor que yo, quien tendria aun mucho mas que decir. Y una vez que no conviene rebolver caldos, callemos por ahora, hasta quando Vm. quiera, pues ya sabe que el Elogio es una propiedad suya, de que puede disponer como mas le plazca, añadiendo, y trinchando como le parezca; pues es una especie de arsenal donde se encuentran armas bastante buenas, por mas que necesiten pulirse.

Por lo que hace a la coleccion, me há parecido mui bien, por de contado correcta, de un tamaño manejable y que reune todo lo precioso que salió de la Pluma de nuestro D^{n} Tomas. Lo que Vm. ha añadido de obras ineditas es mui digno de la atencion del Publico; particularmente la comedia del *Don de gentes,* y el papelito de los *Literatos en quaresma,* en donde se vé quan solida, y vasta erudicion tenia ya su hermano de Vm. en la edad en que dio a luz aquel papel, que creo fue a la edad de 21 años.

Finalmente, amigo mio, solo me resta decir á Vm. que há dado a los emulos de su hermano, que, como dice Vm. mui bien, todavia pululan, con esta nueva edicion un nuevo hueso que roer. Tienen el desconsuelo de ver que las Obras de Yriarte por todas partes se buscan, y se aprecian; que todas sus producciones tienen un gran despacho, que sus Fabulas se saben de memoria, como asi mismo otros muchos versos, y que su nombre es ya clasico en la Literatura española. Mucha rabia les da; pero que tengan paciencia, y digan con Marcial: *Rumpatur quisquis, rumpitur invidia.*

Yo me alegro que su salud de Vm. se mantenga tan buena igualmente que la de su Señora, a quien hago presentes mis respetos, agradeciendo su buena memoria. Mi hermana y mi hermano Juan que se halla aqui, dicen á Vm. mil cosas, y repitiendo yo á Vm. las gracias por su fina atencion, le repito lo que ya sabe, que es y será siempre su afectisimo amigo

Carlos PIGNATELLI.

Señor D^{n} Bernardo de Yriarte.

(Note de Bernardo.) *Contestacion de D^{n} Carlos Piñatelli a la carta que le escribi manifestandole las razones que tenia para no estampar por ahora el Elogio que compuso de mi hermano Tomas.*

NOTICIA HISTORICA DE LA VIDA, Y ESCRITOS DE DON THOMAS YRIARTE.

Aunque la Vida sedentaria, y casi siempre obscura de los Literatos no atrahe la atencion de los demas hombres como la de aquellos personages que influyen directamente en la suerte del linage humano, no solemos, con todo, tener menos curiosidad de indagar el caracter moral, genero de vida, inclinaciones, y hasta las mas minimas circunstancias de los hombres ilustres, cuyos escritos admiramos; y aun creo en este punto llevan los hombres de Letras una gran ventaja, por quanto nos persuadimos naturalmente a que sus acciones deben ser mas conformes a la recta razon, y a la sabiduria de constituyen maestros. Pero nazca esta curiosidad de preocupacion, o bien tenga un solido fundamento, es indudable que no nos interesamos menos en averiguar lo que hicieron Platon, o Aristoteles, que costumbres tubieron, las pasiones a que estubieron sugetos, el orden de vida que llevaron, y hasta su trage y fisonomia, que nos interesamos en saber las particularidades de la vida de Cesar, o Alexandro. Por esto han conservado las Naciones cultas, y han perpetuado por una tradicion constante las noticias de la Vida de sus Escritores insignes, y las leemos cada dia con nuevo placer. En estos ultimos tiempos con especialidad, introduxeron las Academias mas celebres la costumbre de consagrar un elogio historico a la memoria de sus Socios benemeritos, sirviendo este de estimulo a los demas para adquirir nuevos meritos que los hagan dignos de semejante distincion.

Estas consideraciones, y el ver que entre nosotros suele escasearse demasiado a nuestros dignos Literatos el tributo de elogios a que se han hecho acreedores por sus tareas y desvelos, han animado a emprender un elogio historico de don

Thomas Yriarte, sugeto bien conocido de todos los amantes de las Letras, que ha ilustrado a su Patria con sus escritos, cuyo nombre es apreciado de las naciones estrañas, y cuya Vida moral y Literaria puede servir de norma y dechado a los jovenes que aspiran a entrar en la penosa y aventurada carrera de las Letras.

Nacio don Thomas Yriarte en el Puerto de la Cruz de la Villa de la Orotava en la Isla de Tenerife, una de las Canarias, en 18 de Setiembre de 1750. Sus Padres fueron Don Bernardo Yriarte, y Doña Barbara de las Nieves Hernandez de Oropesa.

A los 10 años de edad pasó a la Villa de la Orotava a estudiar la Lengua latina baxo la enseñanza de su Hermano Fr. Juan Thomas Yriarte, de la Orden de Predicadores, que se distinguia por sus noticias en materias de Filosofia, y theologia, y buenas Letras, por su buen gusto en la Literatura antigua. Vivia Don Thomas dentro del Convento, y en la Celda de su hermano y Maestro. La aplicacion al estudio que empezó a manifestar desde su tierna edad unida a su natural viveza y comprehension, concurrieron a que hiciese rapidos progresos en la Latinidad, de suerte que en breve se halló en estado de traducir corrientemente a Horacio, y a Virgilio, y aun de componer algunos Versos en Latin, acaso no inferiores a los que componen personas que creen poseer con perfeccion el idioma de los Romanos.

Pero la suerte que destinaba a Yriarte a una Carrera brillante en la Literatura, le proporcionó en breve un Campo mas dilatado en que exercitase y manifestase su talento. A insinuacion de su tio Don Juan Yriarte, Bibliotecario de S. M. y Oficial traductor de la 1ª Secretaria de Estado, sugeto tan conocido y celebre por sus apreciables prendas, y profunda literatura, dispusieron los padres de Don Thomas pasase a Madrid baxo la direccion de su tio; quien por un movimiento natural de cariño acia el Sobrino y por las noticias que tenia

de su buena indole y aprovechamiento, se habia propuesto dirigir sus Estudios, y completar su educacion.

Partio el joven Yriarte de Santa Cruz de Tenerife a principios del año 1764, y se despidio de su Patria con unos disticos latinos mui superiores a lo que se podia esperar de su corta edad, pero que anunciaban de tal suerte su genio por la poesia, que llegado a Madrid no pudo persuadirse su tio fuese de el aquella composicion, hasta que por varias preguntas que le hizo, a las que el Muchacho dio las adequadas respuestas, se convencio por fin de que era realmente Autor de los Versos.

Admirado Don Juan Yriarte de su adelantamiento y conocido quanto podia prometerse de su capacidad, empezó a ocuparse con el mas tierno cariño y el mas vivo interes en su educacion y estudios. Una de las cosas que tomó con mas empeño fue el perfeccionarle en la lengua latina, que posehia medianamente pero que no habia aprendido con los solidos principios que son necesarios para llegar a conocer toda la delicadeza de aquel idioma.

Las personas ilustradas conocen mui bien y se lamentan unanimemente del sistema defectuosisimo de enseñanza que se observa en nuestras escuelas respecto al estudio de la lengua. Quien no ha de mirar con sumo dolor que se sacrifique la mas preciosa edad de la vida para aprender un ydioma que ya no se habla, y que se enseña ademas por un metodo absurdo, el qual en vez de ilustrar el entendimiento le ofusca cargando la memoria de voces exoticas, de reglas diminutas, de difiniciones falsas, y a veces contradictorias, que para colmo de torpeza y error estan escritas en el mismo idioma que se pretende enseñar!

Conociendo estos abusos, y la imposibilidad de alterar todo el orden de la enseñanza en nuestro sistema actual de educacion, se habia propuesto Don Juan Yriarte mejorar por lo menos el metodo y estudio del Latin, a cuyo fin se habia dedi-

cado hacia muchos años a la composicion de una Gramatica latina, la que, ademas de incluir los preceptos, los expusiese con el mejor orden, concision, y claridad, escrita en lengua vulgar, y ademas en verso por el convencimiento en que estaba de quanto influye el grato aliciente de la rima para gravar con facilidad los preceptos en la memoria de los niños.

Hizo efectibamente este Literato el mas feliz ensayo de su metodo con su sobrino, subministrandole principios mas fecundos y luminosos que, auxiliados de sus explicaciones y de la buena disposicion del discipulo, hicieron de el un excelente gramatico, y un profundo humanista. Cada dia se le iba formando mas el gusto, y baxo la direccion de un buen maestro adquiria mas aficion a las Letras. Lehia con su thio los mejores Autores Latinos y aprendia a conocer y admirar sus primores.

Al mismo tiempo se imponia en el conocimiento de otros ramos : la Geometria, la Geografia, la Historia, los principios generales de la Fisica, el estudio de las Lenguas cultas, particularmente la Inglesa, y Francesa, de cuyo ultimo idioma se exercitaba en traducir mucho al Castellano : todo fue succesivamente objeto de su aplicacion, y con especialidad se dedicó al estudio de los buenos autores de Retorica, y de Arte Poetica, que era su principal ocupacion. Finalmente, durante siete años que permanecio baxo la direccion de su docto thio, estubo incesantemente aplicado, procurando imponerse en todos aquellos ramos que constituyen no solo un hombre bien educado, sino un perfecto Literato.

No será ageno de este lugar manifestar quan tiernos e indebles fueron los sentimientos de gratitud que conservó durante su Vida acia el respetable Maestro que habia dirigido los estudios de su juventud, y quan viva conservava la memoria de aquellos primeros años en que echó los cimientos del edificio con que se adquirio despues una reputacion bien merecida. En prueva de su gratitud y del aprecio que hacia de

las producciones de su thio, despues de la muerte de este cuidó de la correccion e impresion de su Gramatica Latina, que se imprimio el año de 1774, la qual, aunque experimentó, como era preciso sucediese, algunas contradicciones, ha ido poco a poco desterrando el arte vulgar atribuido a Nebrixa, y por ultimo se ha adoptado con feliz exito en muchas escuelas, y especialmente en el Real Seminario de Nobles y en los Reales Estudios de San Isidro. Asi mismo cuidó de la impresion de algunas Obras de aquel erudito, que salieron en el año 1776, en dos tomos en 4°, y a las que subscribieron varios personages de esta Corte.

El grande recogimiento, quizá excesibo, que le tubo su thio durante sus estudios, su natural deseo de saber junto con el trato de dibersos literatos que frequentaban aquella Casa, y la proporcion de haber en ella una selecta libreria, completaron su instruccion, animandole a emprender varias obritas que tomaba y dexaba (es expresion suya) con la inconstancia propia de un joben ansioso de abarcar mucho. Pueden considerarse todas estas composiciones como tareas de exercicio y ensayo, por lo que no merecen particular mencion; pero ya se advertia en muchas de ellas el germen de las doctas y acabadas obras en que debia en adelante ilustrar a su Nacion.

Con especialidad la poesia y la musica eran sus delicias. Desde Canarias tocaba varios instrumentos, sabiendo bastante de musica para tocar un papel de pensado, bien que jamas habia tenido maestro, ni tubo despues otro que los libros. Dedicose a estos y por ellos aprendio como ciencia lo que solo sabia como arte. Llegó por fin a saber la composicion y a tocar de repente el Violin, y la Viola sólo por observacion y practica, y despues con el auxilio de alguna instruccion que recibio de su amigo el maestro de Capilla de la Encarnacion don Antonio Rodriguez de Hita. En esta dibersion de la Musica pasaba durante el resto de su Vida los ratos ociosos

que robaba al estudio o que las obligaciones de su Empleo le permitian.

Por lo que hace a la poesia, su thio habia advertido desde luego su grande amor a este arte, y la facilidad que tenia para hacer versos : se habia esmerado en conducirle por la estrecha senda de las juiciosas y severas maximas de Horacio, sin las quales es vana toda tentatiba de subir a la cumbre del Parnaso. Haciale sacrificar a veces ciertas imagenes, ciertos pensamientos, que aunque brillantes no parecian oportunos, o no satisfacian del todo su delicado gusto. No perdonaba ningun ripio ni epiteto inutil, borraba sin compasion toda aprension ambigua, u obscura, e insensiblemente le acostumbrava a la conneccion del estilo y a limar con sumo cuidado todas sus composiciones, desechando enteramente aquella poesia de ojarasca, llamemosla asi, que por desgracia tiene todabia no pocos apasionados.

La lectura de la poesia de don Thomas Yriarte da a conocer quanto se aprovechó de las lecciones de su docto thio. Acaso ha llegado al extremo su escrupulosidad en este punto, en que no disimulaba el menor descuido ni en si mismo ni en los demas.

Desde que empezó Yriarte a manejar medianamente la versificacion, manifestó inclinacion y facilidad para la poesia dramatica, y antes de cumplir 18 años de edad, habia ya compuesto la Comedia que tiene por titulo *Hacer que hacemos*, y se imprimio en 1770, con el nombre de don Tirso Imareta, anagrama de don Thomas Iriarte. Despues tradujo del Frances para el Teatro que entonces habia en los Sitios Reales, la Comedia del *Filosofo Casado, la Escocesa*, la tragedia del *Huerfano de la China*, y compuso ademas algunos dramas originales que fueron preludio de otros que ha dado posteriormente a luz de mucho mas merito, y artificio, pero que acreditaban su buen gusto en materias dramaticas, y que habria de ser con el tiempo uno de los hombres aptos para

reformar nuestro desarreglado teatro. Pero en el año de 1775, subsistiendo todabia el teatro de los Sitios, abandonó enteramente, de resultas de varios disgustos que le ocasionaron, aquella tarea.

En el año de 1771, por fallecimiento de su thio don Juan Iriarte, le sucedio en el empleo de oficial traductor de la primera Secretaria de Estado y del Despacho, en cuyo exercicio se hallaba ya diestro por haberle desempeñado mas de tres años en Vida de su thio durante las indisposiciones de este. Por espacio de los mismos tres años habia asistido constantemente al lado del marques de los Llanos en las Secretarias del Perú, y de la Camara de Aragon, solo con el fin de instruirse en el manejo de papeles, y practica de oficinas.

Por este mismo tiempo se le dio la comision de componer el *Mercurio politico*. Empezó separandose de la costumbre establecida de ceñirse a la mera traduccion del de la Haya. Hizo venir varios papeles publicos; entresacó lo mejor e hizo de su *Mercurio* una obra instructiba y curiosa. Por desgracia no continuó mucho tiempo este trabajo, y tubo que abandonarle con motibo de habersele encargado de orden Superior la traduccion de los apendices Latinos, Franceses e Italianos que se hallan al fin de los tres tomos de cartas Latinas de Aletino Filaretes en defensa de Palafox.

Durante todo este tiempo en que estubo nuestro Iriarte sumamente afanado, (pues ademas de las tareas de su empleo, y de varias Comisiones particulares que se le encargaron, trabajó mucho en el arreglo de los papeles de su thio) no dejó de ocupar los ratos ociosos en la composicion de algunas obritas (la mayor parte poéticas) de que son testimonio unos Versos en Latin y Castellano que se imprimieron con ocasion del Nacimiento del Infante don Carlos e institucion de la Orden de Carlos 3° en 1771. Merece tambien mencionarse un Papel en prosa que imprimio despues, intitulado *Los Literatos en Quaresma*, en que por medio de un pensamiento inge-

nioso satirizaba y repreendia varios abusos morales y literarios y proponia algunas ideas utiles para la reforma de la educacion y del teatro. Por este mismo tiempo compuso una gran parte de Poesias sueltas y muchas Satiras, o Epistolas en verso que dedicó la mayor parte a su intimo amigo Don Joseph Cadahalso baxo el nombre de Dalmiro, sujeto bien conocido en muestra Republica Literaria por varios escritos, especialmente por la ingeniosa obra de los *Eruditos a la violeta.*

Hasta ahora hemos considerado a Yriarte como un joben ansioso de adquirir noticias y erudicion, y de exercitar su talento en dibersos ramos de las Bellas Letras. Vamos a considerarle como un literato de un gusto ya formado y admiremos los frutos sazonados de su ingenio y estudios en las composiciones que publicó succesibamente y por las que se ha dado a conocer y hecho apreciar del Publico ilustrado.

Habia nombrado S. M. a don Thomas Iriarte en 26 de Junio de 1776 Archivero General del Supremo Consejo de Guerra, y se dedicó con el mayor empeño al arreglo del Archivo. Pero durante unas Vacaciones en que se lo permïtieron las obligaciones de su empleo, emprendio traducir en verso Castellano el *Arte poetica,* o Epistola de Horacio a los Pisones. La empresa era tan loable y util como dificil su execucion ; lo que excitó a Iriarte a la idea de aquel trabajo fue el reconocer faltaba en nuestro Idioma una buena Version de este *Arte* admirable que se ha llamado con razon el Codigo del buen gusto, y desear que varias personas que no entienden el latin, aunque cultiban la literatura, ne se hallasen pribados de los excelentes preceptos que prescribe aquel gran Poeta en su Epistola a todo genero de escritores. Acabó felizmente la obra que salio a luz con un docto discurso preliminar en que examina las traducciones Castellanas anteriores a la suya, y unas notas mui oportunas en que desembuelve el artificio del *Arte* de Horacio, aclarando los lugares

obscuros que tanto han dado que hacer a los Comentadores. Fue recibida su traduccion con general aplauso del Publico. Admiró la facilidad con que el traductor vierte en nuestro idioma los textos mas dificiles del original sin apartarse casi nunca de la mente de Horacio, no menos que la correccion de su estilo, y la fluidez de versificacion.

Pero como en su discurso preliminar se habia atrevido a criticar a nuestros antiguos traductores, particularmente a uno que justamente tenia adquirido fama de buen Poeta, se suscitó contra él una guerra literaria, de que es testimonio un papel que como arma defensiva usó publicandole con el titulo *Donde las dan las toman*, en que despues de haber vindicado su traduccion de los injustos reparos y tiros que la acertaban, y desembuelto varios principios de literatura y buen gusto, acreditó no era partido mas prudente entrar en lid con él sobre asuntos de humanidades y que tenia armas de sobra, no solo para defenderse sino tambien para vencer y confundir a sus adversarios.

La traduccion del *Arte* de Horacio habia suscitado a Iriarte tantos emulos que, en vez de desanimarle sirbieron para encender en él un mas vivo deseo de distinguirse en la carrera de las Letras, y de publicar otras obras de mas trabajo y recomendacion, que al paso que le adquiriesen mayor gloria diesen tambien mayor pabulo a la embidia, y a la malignidad.

A principios del año 1780 publicó una de aquellas obras que honran a un escritor y a la nacion de que es indibiduo el autor que la escribe. Hablo del Poema de *la Musica*, uno de nuestros escritos del Siglo pasado que ha merecido mayor aplauso y es mas conocido entre los Extrangeros.

Hacia tiempo que Iriarte estrañaba que habiendo tantos poemas didacticos sobre una infinidad de materias menos acreedoras a hermanarse con la Poesia que la Musica, hubiese permanecido este arte dibino como desairado, pareciendo un desaire tanto mas injusto quanto la Poesia misma

habia merecido que Horacio, Vida, Boileau y otros Poetas explicasen sus documentos en metro.

Esta consideracion unida al estimulo de algunos Sugetos instruidos le movieron a ensayar sus esfuerzos en trabajo de tanto empeño. Ademas de su profundo conocimiento y meditacion sobre ambas Artes, de su inata aficion a ellas, y de su gran facilidad para la versificacion, asegura el acierto su genio a la Poesia Didactica tanto mas quanto reunido el don de exponer con suma claridad y concision las reglas tecnicas al de amenizar los preceptos obscuros con la elegancia del estilo y con la armonia de la Versificacion.

Apesar de esto, y concluidos ya los tres primeros Cantos del Poema, penetrado de las dificultades con que tenia que luchar, y desconfiado de sus propias fuerzas, resolbio no concluirlo, ni publicar su trabajo, determinando sirviese unicamente, como insinua el mismo en el Prologo, para su dibersion privada, y la de algunos Amigos aficionados al arte musico. Asi se hubiera verificado, y nuestra Literatura careceria de esta obra si el Exmo. Señor Conde de Florida Blanca, que en aquella ocasion quiso servirle de Mecenas, no le hubiera animado con su aprovacion a finalizarla y darla al Publico, ofreciendose a disponer se estampase, como se verificó, saliendo adornada con todo aquel luxo y primor tipografico a que era acreedora una obra de tal clase. Con tan poderoso mobil determinó Iriarte concluir su Poema, y se esmeró en darle toda la correccion de que era capaz. Corrio con la impresion, y dio tambien la idea de las laminas que hermosean la obra, y la hacen recomendable hasta por lo accesorio de ella.

Salio por fin este Poema a la censura del Publico, y es preciso que confesemos que logró mejor acogida y recibimiento entre les Extrangeros que entre nosotros. No es esta la primera ni acaso la ultima vez que se ha visto el propio fenomeno literario, por lo que no será ocioso examinar porque, siendo en los tiempos presentes tan contadas nuestras obras

literarias cuya reputacion se extienda mas allà de los Montes, se encuentren muchas personas entre nosotros mismos de tan poco patriotismo que pongan todo su conato en deprimirlas como si llevasen el obgeto de desposeer a nuestra nacion de todo buen concepto en esta linea. Puede acaso ser suficiente motibo para que se deprima un Libro el que se halle traducido en Ingles o en Frances o que se hable de el en las Gazetas Extrangeras. Si tal es la fuerza de la embidia en algunos Escritores que, por despecho de ver el poco caso que hace su nacion de los Papelones que publican y creen dignos de aprecio, prefieren que las demas Naciones nos traten de incultos al reconocer la superioridad de luces que ellas mismas reconocen en algunos Españoles sus contemporaneos.

Seria sin embargo injuriar a la Nacion si se disimulase aqui quan crecido fue el número de los doctos Españoles que hicieron y hacen de este Poema el mas digno aprecio, admirando generalmente la gran facilidad con que el autor supo reducir a numeros poeticos una materia tan ingrata qual es la parte tecnica de la Musica. Su profundo conocimiento deste arte, la delicadeza de su critica, el metodo, la variedad, la harmonia y fluidez de los versos no menos que la correccion, y propiedad con que el autor manejaba la lengua Castellana, cuyo conjunto de recomendables circunstancias constituian el Poema de la Musica segun está ya calificado una obra clasica y el unico Poema Didactico que podemos oponer a las naciones extrangeras que abundan en ellos.

Este genero de composicion parece facil a primera vista, pero es acaso uno de los mas dificiles de quantos comprende el vasto dominio de la poesia, y ocioso descender a ventilar aquello que sobre el particular se ha dicho y opinado y sobre la dificultad y aun incombenientes de unir y combinar la parte elemental y didactica con las imagenes y artificios poeticos. El autor, segun el mismo nos dixo, se propuso desechar toda ficcion poetica, y no siguio otra guia que la naturaleza y la

verdad. Esta estrechez a que se redujo voluntariamente ha sido causa de que se privase de infinitos recursos que hubieran podido amenizar mas la obra, pero su caracter severo quiso hacer este sacrificio al orden, al metodo, a la exactitud de los preceptos, supliendo esta voluntaria esterilidad, si se la quiere llamar asi, con otro genero de bellezas que no suelen ser mui comunes, quiero decir la suma claridad con que explica las intimas delicadezas de la Musica en Versos fluidos y sumamente correctos, ligados a la dura ley de los consonantes, a natural tan felizmente aplicados qué, sin estudio y sin repetir su lectura quedan grabados los versos en la memoria con la sobriedad con que trata lo mas esencial del arte sin pecar de prolijo ni de diminuto la ajustada critica sobre los puntos contenciosos en que, como le dixo Metastasio en una Carta de que pocos estan acordes va a tratarse; la correccion de su estilo, la pureza de la lengua Castellana, calidad harto rara en estos tiempos, y finalmente una agradable melodia que al mismo instruye y que han reconocido acordes todos los amantes de la Poesia y de la Musica.

Dio pues a Yriarte el gran Metastasio, y debemos recordar al Publico literato, un testimonio bien onorifico del aprecio que hacia de nuestro Poeta en la Carta anunciada que le escribio con motibo de haber lehido su Poema, dispensandole al mismo tiempo la fineza de embiarle su retrato. Bien sé que los emulos de Yriarte y sus Enemigos han encontrado en esta misma circunstancia materia para exhalar su bilis, dibulgando que era una carta de mero cumplimiento y atencion, una de las muchas que aquel grande hombre escribia a varios Personages que ambicionaban sus aplausos y a quienes no queria descontentar. Sin duda que uno de los mas felices artificios de la malignidad es el tirar a confundir las cosas quando puede darseles cierta apariencia de verosimilitud, pero este artificio que a veces impone y alucina a algunos hombres, por otra parte bien intencionados, no dura mucho y se manifiesta fa-

cilmente a la luz del mas sencillo raciocinio. Es cierto que Metastasio escribio alguna vez Cartas de puro cumplimiento en las que, por no desagradar a los que le tomaban por juez y ambicionaban sus aplausos, y acaso por no hacerse enemigos, concedia alabanzas a escritos que no eran acreedores a ellas; pero leanse estas con atencion, y lease la Carta que escribio a don Thomas Yriarte: que diferencia en la substancia, en el modo, en las expresiones! como se manifiesta la admiracion que le causaba un joben que habia emprendido una obra de aquella naturaleza y desempeñadola tan felizmente! Sus palabras son terminantes, no a voluntades ni vagas, como sucede quando se habla de cumplimiento. Llega quasi hasta el entusiasmo, diciendo a Yriarte: « Todas estas dotes constituyen en Vmd. uno de aquellos felicisimos mortales *quos equis amavit Jupiter.* » Antes le habia dicho que aquel *Sapere* de Horacio (esto es el sano juicio) que tan a menudo se hecha de menos en los mas venerados Escritores y que se encontraba constantemente en sus pensamientos le anunciaban todo lo que era y todo lo que prometia. No es mi intento copiar la Carta por entero. En la coleccion que sale nuevamente a luz se halla inserta, y creo qualquier Lector imparcial que la lea reconocerá como nosotros que una Carta de aquella especie no es de mero cumplimiento, y que no podia Metastasio escribirla sin comprometer su propio juicio y dicernimiento, no menos que la rectitud de su caracter en caso que no pensase lo que escribio, pudiendo haber cumplido a mucho menos costa. Por lo demas, me persuado que la aprovacion nada equiboca y bien decidida de tan insigne critico y Poeta pudo haber consolado a nuestro Yriarte de la desaprovacion e insulsas invectivas de algunos de sus Compatriotas.

No contentos los Extrangeros con admirar el Poema de la Musica, quisieron naturalizarle en sus Idiomas propios. En Italia, ademas de una traduccion completa de esta obra, corren varios fragmentos traducidos por dibersos ingenios. Y por

lo que hace al aprecio que ha merecido en Francia este Poema, no puede dexar de mencionarse lo que dice de ella el Abate Gournand en su docta obra de las reboluciones de la Literatura en las dibersas Naciones. Hablando del estado de la literatura Española en el siglo pasado, se explica de este modo : « Hemos visto ultimamente salir de las imprentas de Madrid un Poema sobre la Musica, en que el profundo conocimiento de las reglas se halla acompañado de todos los encantos de la armonia. Ojalá que semejantes exemplos se multipliquen para gloria de una Nacion que participa con especialidad de la influencia benigna del Sol, y en que la Naturaleza, cuidando de todas sus producciones, no se ha olvidado de los hombres. » No hace ademas mucho tiempo que se vio anunciada en el papel intitulado *la Decada filosofica* una nueva traduccion en Frances de este Poema que, a juicio del critico que se manifiesta mui instruido en la lengua Castellana y en la literatura, y al mismo tiempo que manifiesta los descuidos del traductor, hace esperar otra mas digna del original.

La publicacion del Poema de la Musica fue la epoca de la enemistad y encono de varios Literatos, verdaderos y supuestos, contra don Thomas Yriarte. Entonces se formó una especie de Liga que se llamó de los Anti-Iriartistas : se contempla ya extinguida porque al cabo los muertos nunca tienen tantos adversarios como los que subsisten vivos. Indagando qual fue el verdadero motibo de este encono, no se ha podido descubrir otro que el de un secreto pesar de la reputacion literaria con que se alzaba Yriarte, pues un hombre que como el cultibava las letras por aficion, que respetaba al publico y a todos los Autores, buenos o malos, y que ademas no disputaba a los demas empleos ni premios, no podia grangearse enemigos sino por los motibos indicados. Esta enemistad y malevolencia subio de punto con la publicacion de las *Fabulas Literarias*.

Nadie ignora que los excelentes Fabulistas han sido siempre

mui raros, y que, entre tantos Poetas que en dibersos tiempos y Paises se han dedicado a componer Apologos, son contados los que merecieron general aceptacion. Estos pocos siempre se han reputado por hombres grandes y poetas de primer orden. Esopo, Fedro, La Fontaine, y tal qual otro son los unicos que se celebran como excelentes Fabulistas. Yriarte, cuyo talento se extendia a varias clases de poesia, quiso tambien ensayar sus fuerzas en el Apologo : mas al ver que los mejores Fabuladores, empezando por Fedro, se habian contentado, exceptuando una u otra Fabula, con glosar a su modo los cuentos inventados por Esopo o atribuidos a el, intentó separarse del camino trillado y se propuso presentar al Publico una coleccion de Fabulas originales, no solo en la invencion de los asuntos sino tambien en el obgeto de la moralidad, dirigida unicamente a repreender y corregir los vicios de la profession literaria, por cuya razon las dio el titulo de *Fabulas Literarias.*

Pero yo oigo los clamores de la critica que empieza por querer despojar a estas Fabulas del merito en la originalidad del pensamiento. Consiste esta en haber inventado una porcion de Fabulas cuya moralidad habla unicamente con los Literatos, presentandoles, digamoslo asi, un curso de moral literaria en apologos, en los quales muestra los defectos que deben ebitar y las maximas que deben seguir si aspiran a agradar a la posteridad.

Mas aun quando fuese cierto que por la novedad de esta idea no mereciese Yriarte ser tenido por Autor original (lo que estamos bien lejos de conceder) ¿ quien podrá disputar la originalidad en la invencion de sus mismas Fabulas, pues no hay una sola en la coleccion que no sea parto de su ingenio ? Y si se ha mirado como empresa muy dificil y digna de immortalizar a sus Autores la de vestir con gracia, y adornar los apologos de Esopo y Fedro, que diremos de quien vierte la gracia y sal sobre sus propias Invenciones ?

El Publico Español ha hecho justicia a estas Fabulas, que acaso será la obra de Iriarte que mas generalmente le acredite en la posteridad, y que se leerá siempre aun quando pudiese obscurecerse el merito de las demas con el discurso de los tiempos. Han llegado ya a ser obra clasica, y son para España lo que las del inimitable La Fontaine para Francia. Muchos de sus versos han pasado a proverbios y se oyen y repiten como tales a cada paso en las conversaciones familiares. Los que dirigen la jubentud las ponen en manos de los niños, quienes las aprenden de memoria con suma facilidad y las repiten con indecible placer, bebiendo desde su tierna edad las sanas maximas que les serbiran en edad mas abanzada de preservatibo contra el mal gusto y la pedanteria que reina mas o menos, y donde aprenderan al mismo tiempo la dignidad de las Letras, el decoro que deben guardar los que la profesan para no envilecerlas, y escribir con pureza y correccion en su idioma, a no copiar serbilmente a los demas, a no infestar de voçes estrañas ni goticas su lengua materna, a no tomar por talento poetico una inconsiderada ambicion de pasar por poeta, y ultimamente a no dejarse aluzinar de expresiones pomposas y sin substancia, ni seducir de reputaciones usurpadas o indebidamente adquiridas.

Si el poema de la Musica llamó la atencion de las Naciones cultas de Europa, las *Fabulas Literarias* se la atrageron mas ampliamente. No especificaré las dibersas traducciones de algunas de sus Fabulas, los juicios criticos y elogios que en dibersos Diarios de Italia y Francia, Inglaterra, etc. se publicaron de ellas, pero aconsejaré a los enemigos de Yriarte que lean la excelente traduccion que publicó de estas Fabulas en lengua Italiana, y las eruditas notas con que las ilustró el docto Juan de Courel, Indibiduo de la Academia de las Ciencias y Bellas Letras de Mantua, y se hallan en la coleccion de sus Poesias impresas en Luca el año de 1793 : « El merito de Yriarte, dice este traductor, consiste en la novedad de la invencion, en

la gracia de su estilo siempre agradable y lleno de sales, y en haberse acercado mas que ninguno otro Fabulista a la inimitable *naïveté* o sencillez de La Fontaine, y despues de este no creo le pueda disputar el primer lugar ningun Fabulista Italiano, Inglés, o Francés. »

A pesar de la opinion de este hombre doctissimo, tan buen Poeta como buen critico, no puedo persuadirme que el genio fabulador de Yriarte tenga relacion alguna con el de La Fontaine. Este Fabulista inimitable no se parece a nadie, ni entre los modernos ni entre los antiguos : su caracter le pertenece exclusibamente y debemos dejarle solo. Esto no disminuye el merito de Yriarte, quien ni imita a Fedro ni a La Fontaine; tiene tambien el Fabulista Español su caracter propio por el qual se distingue manifestando un modo particular de contar que es lleno de gracia, sin que esta gracia proceda de un abandono natural, ni de una sencillez natiba, que nada deba al arte, sino de una gracia y sal adquirida de resultas de mucha y fina observancia, de un gran trato del mundo y de los Literatos, de una delicada critica y de un gusto acendrado. El estilo de estas Fabulas es convenientisimo a la materia y a la versificacion sumamente variada, con lo que ha provado su autor que las mas de las clases de versos que admite la Lengua Castellana se pueden adaptar al Apologo, y ha presentado a los jovenes un modelo de cada una, lo que dificilmente hallaran reunido en otra parte.

La publicacion de las *Fabulas Literarias* produxo el efecto que suelen producir semejantes obras quando tienen un merito real. Una gran parte de los escritores cuyo Mayorazgo es la mediocridad, y que creian verse retratados en aquellas Fabulas, por mas que el Autor ignorase hasta sus nombres y existencia y tambien algunos hombres de merito a quienes, para corroborar su partido y pandilla, logran alucinar sugiriendoles la idea de que el obgeto de Yriarte era hacer la censura de todos nuestros Literatos y constituirse Maestro uni-

versal, casi muchos alzaron el grito y no hubo genero de invectiva que no lanzase su despique contra el inocente Autor, quien a la verdad habia notado una serie de defectos dignos de censura, pero observando religiosamente las leyes del Apologo, a nadie habia indicado en particular ni aun remotamente ni con intencion determinada de zaherirle.

En el verano de 1782 se manifestaron los efectos de este odio, que prorumpio la publicacion de una invectiva o Satira personal con el titulo del *Asno Erudito*. Esta Satira, en que su Autor se apartaba de las Leyes de la buena y licita critica, y que no tenia otra gracia ni atractibo que el que para determinados sugetos ofrecen las obras de tal clase, es decir la malignidad que las caracteriza, causó gran placer a los Emulos de Yriarte, y aun merecio aplausos de algunas Personas de quienes no debia esperarse : tal es la fatalidad que acomete a los hombres de letras quando una imparcialidad severa no dirije sus juicios. Yriarte creyo no poder desentenderse de esta invectiva, y aunque varios amigos fueron de sentir de que no debia comprometerse respondiendo a semejante papel, pues ademas de no hacersele en el ningun cargo fundado y facultatibo, todo se componia de expresiones avultadas y vagas no menos que de personalidades, las quales, bien lejos de desacreditarle a el, desconceptuaban al Autor que por la primera vez se presentaba en la liza literaria esgrimiendo aquel Folleto, quiso con todo hacer patente al Publico la injusticia con que se le acometian, como asi mismo los principios falsos y erroneos que en varias partes sentaba su adversario sobre la Literatura y el arte del Apologo. Verificolo asi en un papel intitulado *Para casos tales suelen tener los Maestros oficiales*, que despues recibio premio en la coleccion de sus Obras Literarias, y pensó de nuevo ilustrar a su Nacion con otras obras magistrales. Como su principal inclinacion era la poesia y Virgilio en particular formaba sus delicias, despues de haber refleccionado y observado mucho la immortal *Eneida,*

se sintio con vivisimos deseos de ensayarse en la epopeya; y encontrando en los faustos de nuestra Nacion uno de los asuntos mas felices para producir un Poema epico qual es el de la Conquista del Reino de Mexico por Cortés, se ocupó algun tiempo en ello y llegó hasta bosquejar el plan del Poema y a escribir algunos versos. Pero combencido de la gran dificultad de la empresa y de lo arriesgada que era, y desconfiando prudentemente de sus fuerzas, abandonó aquel proyecto: buen exemplo para aquellos ingenios presumidos y temerarios qne sin consultar el peso que pueden llevar sobre sus hombros, se creen capaces de subir a la cumbre del Parnaso y de colocarse al lado de los Homeros y de los Virgilios. Asi tambien se estampó al fin de la quinta edicion de las *Fabulas* uno de los varios planes en prosa de Fabulas que entre sus manuscritos se encontraron despues de su fallecimiento, intitulado *El Canario y el Grajo* y es alusibo al Autor de la del *Asno Erudito.*

Irritado este a quien Don Thomas Yriarte ni nadie de su familia conocieron ni aun de vista, lleno del mas ilicito y temerario encono, se enardecio componiendo un Libelo infamatorio no solo contra la persona de don Thomas, sino tambien contra las respetables cenizas y obras eruditas e instructibas del docto Don Juan Yriarte, compreendiendo en el propio Libelo a otros dos Sobrinos de este celebre Literato, que decorosamente desempeñaban empleos distinguidos en servicio del Rey y de la Nacion, y solicitando formalmente y de hecho dentro y fuera de Madrid licencia para imprimirle, despues de dos veces denegada. Noticioso el Superior Ministerio de tan tenaz y temerario intento, pidio de Real Orden informe al Consejo de Castilla, y precedida consulta del tribunal, resolvio y mandó S. M. se rehusase el Libelo y que un Alcalde de Casa y Corte pasase a recoger el borrador y copias que el autor tubiese en su poder o hubiese esparcido con prevencion al mismo Consejo de que en lo succesibo no le concediese

licencia para dar a luz obra alguna y la remitiese original a la Via reservada de Estado para su debido examen qualquiera que presentase.

Providencias tan autorizadas y satisfactorias tranquilizaron el animo de don Thomas Yriarte, y [le dexaron] libre de contiendas, pues, abandonando Yriarte aquel proyecto, dio una nueva prueva de su moderacion, talento y juicio critico.

Sin embargo, deseoso de exercitar su numen en el genero sublime, le ocurrio el feliz pensamiento de darnos en Castellano una traduccion completa en verso de la *Eneida*. Esta empresa, aunque no tan ardua como la de un poema original, ofrece un cumulo de dificultades que no se perciben a primera vista. Es cierto que en estos escritos el traductor, guiado, digamoslo asi, por el estro y sublimidad del original, casi siempre se halla sostenido y no desmaya tan facilmente como quando se ve abandonado a sus propias fuerzas. No es tampoco poca ventaja encontrarse desde luego con la invencion de las cosas, los grandes pensamientos y la dignidad con que se deben expresar. Parece sea la unica incumbencia del traductor conservar estos primores, cuidando mucho de no desfigurarlos ni marchitarlos quando intenta transladarlos a su Idioma. No obstante, esta es una de las mayores dificultades que presentan las traducciones, particularmente de obras de imaginacion, sentando desde luego que el traductor debe haber recibido de la naturaleza una gran parte del Genio y talento del Autor, la indole tan variada de los dibersos Idiomas, el diferente caracter y la fisionomia (permitase esta expresion) de cada Escritor, tan dificil de copiar aun para los hombres de mas merito, los idiotismos, los usos y las costumbres de cada Nacion, que parece pueden pintarse bien por sus propios Escritores, forman tal conjunto de obstaculos que, aunque el traductor, a costa del mayor trabajo, llegue a superar muchos de ellos, será dificil logre vencerlos todos. Agregase a esto que el entendimiento quasi siempre preocupado a favor

de los Originales, y habiendo perdido con la lectura la grata impresion de la novedad, entra con mas severidad a juzgar la repeticion de estas circunstancias en la traduccion.

Ha sido una question mui agitada la de si los Poetas deben traducirse en prosa o en verso. Los amantes de la Poesia han sostenido con mucha razon que no se podian traducir en prosa sin despojarlos de su principal encanto que es el numero y la armonia, y no podemos menos de subscribir a este dictamen; pero resta saber si, traduciendolos en verso, no quedan reducidos a una imitacion mas bien que a una traduccion. Solo la diferencia de harmonia entre dos Idiomas opone un obstaculo insuperable a las traducciones en verso. ¿Quien podrá persuadirse que nuestras Lenguas modernas, tan atadas en sus construcciones, tan embarazadas con verbos auxiliares, tan escasas de locuciones poeticas, y que se conceden tan pocas licencias al Versificador, puedan competir con la energia y variada cadencia de las Lenguas Griega y Latina? ¿Quien podrá dudar de que si bolviese al mundo el mismo Virgilio e intentase trasladar su *Eneida* en Castellano, no se encontrase inferior a si propio? Ademas la excesiva preocupacion y favor de los antiguos perjudica no poco a sus traductores. Suponemos que los antiguos se han expresado siempre con la mayor felicidad, redundando nuestra ignorancia en provecho del Original y en detrimento de la Copia. Esta misma ignorancia es sin duda la que nos hace admirar a veces varios Poemas Latinos modernos en los que sus Autores nos halucinan con un idioma que no existe, al paso que son incapaces de escribir inmediatamente en el suyo propio.

Supuestas estas consideraciones, se podrá apreciar el merito del trabajo de Yriarte en los quatro primeros Cantos que tradujo de la *Eneida* por no haber podido concluir toda la obra. Propusose evitar igualmente los dos escollos de una traduccion servil y de una traduccion libre.

Los inteligentes son de opinion que ha logrado su obgeto

en quanto lo permite el Genio de los dos Idiomas, y entendidas las dificultades de la materia, la diferencia de tiempos, de costumbres, de versificacion, de gusto, y hasta de modo de pensar. Impusose en su traduccion la estrechisima Ley de no alterar jamas la mente de Virgilio, de conservar todas sus imagenes y aun sus epitetos, y de expresar en lo posible los pasages de harmonia imitatiba en que tanto abunda aquel Poeta y que es tan dificil trasladar en los Idiomas modernos.

Por todo lo que se ha insinuado sobre el merito de esta traduccion de Yriarte, bien se puede conocer que se está lejos de pretender iguale en merito al Original. El mismo Yriarte, que conocia mejor que otro las dificultades de la empresa y que era un admirador entusiasta de Virgilio, pensaba en este punto con la mayor modestia y conocia quan dificil es arrebatar la clava a Hercules; sin embargo esta misma modestia no estorvava a su penetracion reconocer la superioridad de su traduccion respecto a todas las Castellanas publicadas hasta entonces, y aun a varias extrangeras, particularmente a la de Gregorio Hernandez de Velasco que, a pesar de sus muchos defectos, tradujo con facilidad algunos pasages, dando ocasion a que dixese el docto Luzan que no tenemos que embidiar a la Italia su Anibal.

Para darnos una idea cabal del merito de la *Eneida*, habia resuelto ilustrar su traduccion con varias notas criticas que manifestasen el artificio y primores de esta obra, sus delicadas ilusiones, su excelente moralidad, su exactitud y, en una palabra, la ciencia e inmensa Erudicion que enbuelve. Pensaba tambien publicar un Prologo en que desembolvia varias ideas tan solidas como nuevas sobre el arte del Poema epico. Es ciertamente una perdida para nuestra Literatura que no pudiese concluir su obra. Pues aunque Virgilio es quizá el Poeta de la antigüedad que tiene mas largos y difusos comentarios y sobre quien se han exercitado mas los Criticos, quasi todos le han comentado mas como Gramaticos y Eruditos

que como Filosofos y hombres de Gusto. Esta notable falta intentaba suplir Yriarte, y creo que si hubiese podido llevar al cabo su empresa, le hubiera hecho tanto honor como la mejor obra original de otra clase. Pero quando se hallava mas engolfado en su tarea, quando no omitia fatiga para dar a los Españoles una verdadera idea de la sublime poesia de Virgilio, tubo que suspender su trabajo y dedicarse a la imposicion de una obra que no era de su gusto, porque la consideracion hacia la persona que se lo encargó y la utilidad en que habia de redundar le obligaron a emprender haciendo a estos dos respetos el sacrificio de su dibersion y aun de su gloria literaria.

El Excmo. Señor Conde de Floridablanca, entonces primer Secretario de Estado, deseando que a los Libros que se ponian en manos de los Niños en las Escuelas se substituyese una Obra Doctrinal compuesta por una mano docta y adequada a la comprension de la tierna edad, dio a Yriarte el encargo de escribir unas lecciones instructibas sobre la Moral, la Historia y la Geografia. No pudo separarse Yriarte del Plan que se le comunicó, y quien considera a primera vista la calidad de la obra que le habia encargado, quizá juzgará debia costarle poquisimo trabajo, pues son infinitos los auxilios que encontraria para componerla, entresacando de los muchos autores que han escrito de estas materias. Mas si despues se reflecciona sobre la calidad del empeño que habia contrahido, su escrupulosidad, su respeto al publico, y la perfeccion que procuraba dar a sus escritos, conocerá que no era un pequeño trabajo escoger entre tantos Libros lo mas selecto, lo mas puro y adequado, presentarlo con el mejor metodo y componer una Obra verdaderamente digna del obgeto de la instruccion a la Juventud y adecuado a ella.

Diversas circunstancias y algunos disgustos que le ocasionaron quando trató de estampar sus Lecciones, fueron causa de que suspendiese la impresion de ellas; y murio dexandola

inedita y con la idea de publicarla algun dia por cuenta suya con aquellas adiciones y mejoras que le pareciesen combenientes. Debemos al zelo de su digno hermano Don Bernardo Yriarte, como tan interesado en su gloria, que se haya dado despues al Publico, del qual ha merecido la aprovacion mas completa. Dibidese la obrita en tres partes : reducese la primera a un extracto de la Historia Sagrada desde la creacion del Mundo hasta la predicacion de los Apostoles; la segunda a una breve noticia de los principales Imperios antiguos y a un compendio mas extenso de la Historia de España; y en la tercera incluye unas breves lecciones de Geografia. El metodo, la claridad, las maximas sanas unidas a un lenguage correcto y castizo, brillan en esta Obra; y todos los que presiden a la educacion de la Juventud se han apresurado a adquirirla, juzgandola de la mayor utilidad, pues nada es mas util que grabar desde luego en los corazones tiernos los principios de la Religion, de la Moral y de los conocimientos que ilustran el entendimiento. Especialmente la Histøria de España está tratada con singular maestria : en ella se ve reducido a 300 páginas lo que obscuramente se lee en muchos tomos en folio de nuestros Historiadores, sin omitir ninguna cosa substancial, no habiendole costado ademas poco trabajo el desembolver con la mas juiciosa critica los hechos ciertos confundidos entre un cumulo de patrañas y de tradiciones falsas o dudosas. El crecido numero de escritos que sobre dibersos asuntos habia compuesto don Thomas Yriarte en el discurso de su Vida y la poca facilidad de encontrarlas reunidas, fue causa de que varios apasionados de nuestro don Thomas le sugiriesen la idea de dar por subscripcion aquellos que creyese dignos de la atencion del Publico. Condescendio gustoso con los deseos e instancias de sus Amigos, y en el año de 1788 publicó una coleccion de sus dibersas obras en seis tomos en 8°.

Ademas de las obras anteriormente publicadas, imprimio

en esta coleccion algunas poesias sobre varios asuntos que habia compuesto en dibersos tiempos. Reducense a Eglogas, Canciones, Epistolas, Sonetos, Romances, Epigramas; y en todas estas composiciones en que no cifraba su mayor gloria se advierte su gran facilidad en versificar y la flexibilidad de su Genio para tratar asuntos que parecen encontrados, y sobresaliendo en todos su buen gusto y la correccion del estilo y la destreza con que manejaba su idioma.

Sus epistolas merecen particular atencion, aunque algunas de ellas son unas verdaderas Satiras. A ninguna dio el Autor este titulo, quizá porque conocialo espantadizo de una voz cuyo nombre solo alarma a los que temen ser obgeto de ella. Ademas, dexandolas el titulo de Epistolas, se reserva la libertad de no criticar siempre y de interpolar en ellas ya varias maximas de moral, ya descripciones u otros adornos poeticos que no permite tanto la satira propiamente llamada asi, la qual no debe perder nunca de vista su obgeto, ni admite tantas digresiones. Despues de Horacio, que tomó por su principal modelo, procuraba imitar en este genero a nuestro celebre Bartolomé Leonardo de Argensola, de quien hacia grande aprecio y decia que ninguno de nuestros Poetas habia escrito con tanto juicio ni imitado con mas facilidad a los antiguos; y siguiendo la norma de este ilustre Aragonés, reprehende con energia varios vicios y abusos de su tiempo, ya tocante a la educacion moral y literaria, ya tocante al desarreglo del teatro. Censura asi mismo el desprecio que se hace de los verdaderos principios, el poco estudio de nuestro bellisimo Idioma; unas veces se irrita contra la pasion ciega del juego, otras contra la insulsez de las tertulias, en que no se trata sino de frivolidades, otras contra el abandono y poca proteccion que merecen las Letras humanas; todos estos abusos estan retratados con gallardia y viveza, pero nunca se aparta de la moderacion que debe guardar un Poeta Christiano, ni se toma la libertad de nombrar personas determi-

nadas, abuso sumamente reprehensible en que han incurrido todos los Poetas satiricos antiguos y muchos de los modernos.

El talento de Yriarte para ridiculizar los vicios y hacerlos odiosos mediante la satira, se unia al de caracterizarlos y ponerlos en accion en la Escena. Hemos insinuado que desde sus primeros años habia manifestado gran disposicion para la Poesia Comica que habia cultibado algun tiempo, pero que abandonó despues por unas ocupaciones. Habia hecho profundas reflecciones sobre el arte del teatro, habia leido lo mejor que se ha escrito sobre esta materia, conocia los mejores Dramaticos antiguos y modernos de las dibersas Naciones, y tenia entre sus papeles varias apuntaciones tan curiosas como nuevas. La Comedia del *Señorito mimado*, que se representó en los teatros de Madrid y que se halla impresa en la coleccion de sus obras, fue recibida del Publico con gusto y ha continuado siempre en representarse con aplauso. Despues compuso la de *la Señorita mal criada,* que tubo igual aceptacion. En ambas comedias ha admirado el Publico imparcial la ordenada composicion, la exacta observancia de las reglas del arte, destreza con que el Autor supo sostener y variar los caracteres, poniendolos en contraposicion, el estilo adaptado y puro, el conocimiento que manifiesta del corazon humano y de la sociedad.

Otra Comedia compuso posteriormente, intitulada el *Don de gentes*, que se imprime en esta nueva Edicion, y sobre la que no se prevendrá el juicio del Publico, agregandose ademas el fin de fiesta *Donde menos se piensa salta la liebre.*

En la coleccion de las obras del autor se encuentra tambien un escrito ingenioso que se habia impreso antes en un Periodico titulado *El Corresponsal del Censor :* se reduce a unos versos en Latin macarronico, que intituló *Metrificacio invectivalis contra studia modernorum.* Es una Satira mui graciosa contra la Pedanteria del Escolasticismo, y lo es a tal punto que muchos adversarios de Yriarte, que no pueden vencer su

repugnancia a confesar el merito que contienen sus composiciones, confiesan a una voz que está llena de sales. En boca de un Doctor de una Universidad pone ironicamente las insulsas invectivas que suelen hacer algunos de sus Doctores contra las Ciencias exactas y las humanidades, el desprecio con que miran los experimentos de Fisica y de Quimica, tratando estas investigaciones de quimeras y juegos de manos que nada enseñan, y ultimamente en boca del mismo Doctor caracteriza la ignorancia profunda, la preocupacion tenaz y el empeño de algunos hombres que se arrogan el nombre de sabios en que los demas no se instruyan y abran los ojos a la luz. La ironia finisima que reina en este escrito desde el principio hasta el fin ha sido causa de que algunos Doctores preocupados hayan llegado a imaginarse pudiese ser una invectiva seria y formal contra verdadera apologia de los Estudios modernos y una verdadera apologia del sistema escolastico. Causa ciertamente dolor que la Satira de Yriarte sea aun necesaria en los tiempos presentes, y que, a pesar de los rapidos progresos de la buena Filosofia y de las ciencias, existan todavia personas que, o por ignorancia, o por otros motibos, se obstinen contra la misma ebidencia y que, a la sombra del respetable nombre de Aristoteles que han deshonrrado durante tantos siglos, quieran llenar aun las Cabezas de los Jovenes de absurdos y puerilidades escolasticas que en los tiempos de ignorancia han sido la ocupacion hasta de los ingenios mas despejados. Pero estos abusos han desaparecido ya en gran parte y debemos esperar que el metodo actual de los Estudios, guiado por una sana y juiciosa logica como tambien por la solida base de las matematicas, ya acabará de desterrar de entre nosotros el Peripatetismo como se ha desterrado de todas las Naciones cultas y que ya está proximo a exhalar el ultimo suspiro.

La Vida demasiado sedentaria y aplicada que habia llevado Yriarte en su primera juventud y su incesante aplica-

cion pudieron ocasionarle la enfermedad de la Gota que empezó mui pronto a acometerle y le conduxo a la Sepultura. Habia consultado sobre esta dolencia a varios doctos Facultatibos; habia tenido quanto se ha escrito sobre la Gota y se habia sugetado no pocas veces al mas riguroso regimen, suspendiendo sus tareas literarias por ver si podia asi templar la acrimonia del mal. Pero todo fue en vano. Le habia ido conllevando y aun le habia sacado mas de una vez de las puertas de la muerte su docto Medico el profesor don Jaime Bonells, que al mismo tiempo era su Amigo, el qual, como tan ilustrado y ageno de toda charlataneria, jamas le lisongeó de que se curaria de su mal, sabiendo mui bien que para la Gota no ha encontrado aun remedio el arte. Con todo, le aconsejó como mui provechosa la mudanza de Clima y le indicó como preferible el de San Lucar de Barrameda.

Con efecto se determinó Yriarte a partir para Andalucia y fijar su residencia en San Lucar durante algunos meses. Experimentó con realidad mucho alibio en aquel amenisimo Pais, pues aunque tubo algunos ataques de Gota, fueron mas benignos que los que padecia en Madrid. Desde San Lucar recorria aquellas deliciosas cercanias y en todas partes era recibido como correspondia a su merito y celebridad. Hallandose en Cadiz, se representó en el teatro su Comedia de *la Señorita mal criada* que el mismo ensayó a los Actores y se repitio varios dias con mucho aplauso. Entonces compuso tambien la Escena unipersonal de *Guzman el Bueno*, que se representó asi mismo y agradó universalmente. Esta escena manifiesta el talento de Yriarte para la poesia tragica, acreditando que podia calzar el coturno igualmente que el zueco. En ella pinta la lucha de afectos que experimenta un padre precisado a sacrificar la naturaleza al Patriotismo. Esta accion heroica que nos ofrece nuestra Historia no podia presentarse sino en una escena; pero para desembolver y hacer contrastar los dibersos afectos que experimentó Guzman en aquel critico

lance, se hacia indispensable ponerle en boca discursos que ciertamente no hizo y que no pecan tanto contra la verosimilitud como algunos suponen. Algunos son de opinion que en esta Escena se degrada a Guzman, presentandole en algunos momentos dudoso sobre si sacrificará a su Hijo o no. Pero esta obgecion manifiesta en los que la ponen que confunden el heroismo con la ferocidad. No consiste la Virtud heroica en desconocer los afectos de la naturaleza, pues entonces no tendria merito el Heroismo sino en saber sacrificarlos a pesar de lo que nos cuestan quando la Virtud y la obligacion lo exigen. Si Guzman no dudó un momento en arrojar la espada que habia de degollar a su querido Hijo, no fue porque no sintiese lo doloroso del sacrificio que hacia, sino porque conocio en aquel mismo instante que no le quedaba otro partido que tomar para no manchar su reputacion, servir a su Patria, y aterrar con una accion tan sublime a sus mismos Enemigos. Y ultimamente, si a pesar de estas reflecciones se obstinan algunos en encontrar verosimilitud en esta composicion, no es culpa del Poeta sino del genero mismo que, tratado por buenos ingenios, nunca ha desagrado al Publico. Buen testimonio de esta berdad es el *Pigmalion* y los excelentes monologos de las buenas tragedias que todo el mundo sabe de memoria y que no pecan menos contra la verosimilitud que la Escena del *Guzman*.

Apesar de lo agradable y sano que era para nuestro Autor el Clima de la Andalucia, las obligaciones de su Empleo le precisaron a restituirse a Madrid a fines del año 1790, habiendo estado ausente un año escaso. Bolbio a sus tareas con mayor empeño, pero los ataques de Gota, que tambien bolbieron a acometerle con violencia, fueron tomando cada vez peor caracter, y en el Verano del año siguiente se presentaron con sintomas que atemorizaron a sus Amigos. Combalecio de algunos ataques, pero le acometio uno tan maligno, que no halló en la naturaleza fuerzas suficientes para sacudir el mal.

Eran tan intensos los dolores que sufria, por habersele esparcido la Gota en todo el Cuerpo, que solo a beneficio del opio que tomaba en gran cantidad podia encontrar algun alibio. Esta ultima enfermedad que le tubo postrado mas de dos meses en Cama con imponderables dolores, no alteraron su caracter ni aun la festividad natural de su Genio. Se cuenta de algunas personas que conservaron su buen humor en las mismas puertas de la sepultura, pero pocas le habran conservado en medio de los mas agudos dolores. De esta verdad podemos dar testimonio los que casi presenciamos sus ultimos momentos. Quantas veces el mismo nos consolaba al ver nuestro sentimiento con maximas llenas de verdadera Filosofia y con reflecciones ingeniosas propias de un entendimiento tan despejado como el suyo! « Si Vmd. no ve mi muerte, decia a uno de sus Amigos, tendré yo que ver la de Vmd. y sufrir entonces lo que Vmd. sufre aora; ¿qual será para mí mayor mal? » Ultimamente, despues de haber cumplido con todas las obligaciones de Christiano, fallecio este insigne Escritor en 17 de Setiembre de 1791. Durante esta ultima enfermedad habia compuesto tres Fabulas, una de las quales pintaba la incertidumbre del arte medico. Pocos dias antes de fallecer dictó a uno de sus Asistentes un Soneto en que manifestaba quan poco conducia a la Felicidad el sobresalir en la carrera de las Letras.

Por lo que va expuesto en el discurso de este Elogio sobre el merito literario de don Thomas Yriarte, nos persuadimos podrán formarse idea de las recomendables y nada comunes prendas que concurrian en su persona. El zelo que le posehia de la Literatura Española era imponderable. Llevava muy a mal la ligereza, inconsideracion, ignorancia e injusticia con que los Extrangeros se arrojan a decidir sobre nuestro Idioma y nuestros autores, equivocandose torpemente, ya quando nos quieren alabar, ya quando nos vituperan. Tampoco podia sufrir la Galomania que ya reinaba en su tiempo en algunos

Españoles que sin haber saludado los Marianas, los Solises, los Herreras, los Saabedras, los Garcilasos, los Argensolas, y otros bien dignos Escritores de su nacion, solo leen libros Franceses, y creyendo despues ilustrar a su Patria, no la hacen otro beneficio que el de corromper su hermosisimo Idioma, infestandole de Frances y palabras exoticas, y el de acreditar su ignorancia en ambos Idiomas, y su poco juicio. Pero al mismo tiempo, tampoco llevava con paciencia el tenaz preocupado y mal fundado orgullo de algunos paisanos suyos que creen o afectan creer que lo sabemos todo, que nuestros Autores son superiores a los de todas las Naciones, y que nada tenemos que aprender de lo escrito en los Idiomas estrangeros. Como su caracter dominante era el sano juicio y la buena critica, guardaba el medio justo entre estos estremos, y conducia por esta senda a los Jovenes que gustaban de oir sus instrucciones. En qualquiera obra que se presentase, lo primero que le llevava la atencion era la solidez, el enlace de los pensamientos y el importante obgeto de la instruccion; y queria que hasta las obras mas frivolas, los madrigales, los romances, los epigramas, contubiesen alguna cosa que valiese la pena de que se digera. Por esso aborrecia tanto la poesia que solo consiste en palabras pomposas, y la harmonia sin substancia era nada para el. Corregia con mucha escrupulosidad todos sus Escritos y acostumbraba decir que la lima era lo que se echaba de menos hasta en las obras mas recomendables. Sobre todo exigia la correccion del estilo y la pureza del lenguage, evitando toda afectacion, y era del parecer de Boileau, es a saber de que por mas ingenio que tenga un Autor, como no escriba con elegancia, nunca será apreciado de la Posteridad. Ultimamente don Thomas Yriarte reunia a las calidades de buen Escritor las de buen Critico, y por esto ha dexado modelos en varios generos : su Poema de *la Musica*, sus Fabulas y sus traducciones de Virgilio y Horacio, sus Lecciones instructibas y su traduccion de *Robinson*, una de

las poquisimas traducciones del Frances que pueden leerse, sus Comedias, etc., se apreciarán mientras subsista la Lengua Castellana y el nombre de Yriarte será siempre uno de los que mas honrren la Literatura Española.

Las prendas civiles y morales de nuestro Don Thomas no desdecian de su talento y erudicion. Tenia un Genio naturalmente franco y agradable. Era buscado en todas las concurrencias, y su sociedad no era menos grata a los hombres que a las damas. Habia adoptado en el trato de estas cierta amenidad y flexibilidad que no se encuentra siempre en los que solo tratan con los Libros, que la suabidad y amenidad del trato del bello sexo no solo ablanda y modifica la dureza natural de los hombres incultos, sino tambien cierta rigidez peculiar de los que han cultibado su entendimiento con las ciencias, y como dice Fontenelle del gran Leibnitz, se despojaba enteramente del caracter de Filosofo y Literato quando trataba con ellas ; y haciendo la ciencia popular y amenizandola con chistes y alusiones oportunas, conseguia ganarse las voluntades y adquirir por Discipulos a Personas a quienes el sólo nombre de ciencia hubiera causado tedio.

Tenia varios Amigos y merecia tenerlos. Tenia varios Enemigos declarados y no pocos ocultos, pero esta circunstancia no le estorbava servirles quando se le proporcionaba la ocasion. Sabia distinguir a sus Amigos, y solo la muerte ha podido desatar los lazos que le unian con los que juzgaba dignos de su estimacion y cariño.

Una de las cosas que mas deben admirar en Yriarte es que siendo naturalmente inclinado a la Satira y a ridiculizar los defectos humanos, era muy escrupuloso en punto a las personas : no era de aquellos Hombres que no reparan en sacrificar un Amigo a un dicho mordaz o ingenioso, circunstancia rara en los Poetas satiricos y en todos los Hombres en quienes la naturaleza ha concedido gracia para ridiculizar a sus semejantes.

Aunque no ha faltado quien por degradarle le tachase de envidioso, estaba bien distante de tan bergonzoso vicio. Por de contado desconocia la ambicion, no aspiraba a honores ni empleos, contentandose con su gloria literaria, consuelo a la verdad bastante esteril e imaginario en las privaciones reales de la Vida. Supuesto este principio, solo hubiera podido envidiar obras de ingenio, ¿y qué obras de esta especie produxo nuestra Literatura en su tiempo que el pudiese envidiar? « En caso de envidiar, decia él mismo, envidiaria una cosa buena. »

No prueva mas lo ageno que estaba su corazon de tan vil pasion que el gozo interior que sentia quando descubria en algun joven el germen del talento : procuraba cultibar esa buena semilla para que algun dia diese buenos frutos. Le animaba con sus consejos y elogios; corregia con la mayor bondad y paciencia sus dibersos ensayos; le alababa lo bueno, le vituperaba lo malo, le hacia leer los mejores modelos, proporcionandoselos él mismo, y nada omitia para que algun dia llegasen a distinguirse. Este celo tan actibo y cordial en formar Discipulos y en los progresos de la Literatura, no es ciertamente el caracter de un Literato envidioso. Es verdad que no podia menos de reconocer su superioridad sobre la mayor parte de los Escritores de su tiempo.

Tampoco podia desmentir su juicio propio alabando como bueno lo que no le parecia tal. Y esto es sin duda lo que le acarreó mas enemigos. Algunos Escritores, buscando su aprovacion y elogios y no encontrandolos, se despicaban con tacharle de envidioso. Tal es el orgullo de algunos que, muy satisfechos de si mismos, atribuyen a emulacion lo que es afecto del poco aprecio a que se hace acreedora la mediania de sus producciones.

Ademas del crecido numero de obras que imprimio don Thomas Yriarte, dejó entre sus Papeles algunas empezadas, varias sin corregir, y muchos Planes de otras que proyectaba

escribir. En esta nueva impresion que publicamos se ha insertado lo que ha parecido mas digno de ver la luz publica. Ciertamente es doloroso que una temprana muerte nos haya privado de las esperanzas tan lisonjeras que nos prometia tan delicado ingenio. Entre estas perdidas no es la menos importante la de una Gramatica Castellana que intentaba escribir, y para la que ya habia recogido preciosisimas apuntaciones. Si hubiera llegado esta a componerse, me presumo seria una de las obras que hubieran hecho mas honor a Yriarte, pues ademas de lo que habia leido y observado sobre la materia, estaba dotado de aquella Filosofia luminosa indispensable para dicernir los principios fundamentales de las lenguas que constituyen la Gramatica general de los principios particulares y de los usos de cada Idioma que son en gran parte obra de la casualidad o del capricho. Por decirlo en breves palabras, era un Gramatico filosofo, no un Gramatico de rutina. Los de esta ultima especie abundan, al paso que los de la primera son sumamente raros. Dexó asi mismo principiado y bastante adelantado un Diccionario de voces equibalentes de la misma lengua Castellana en su significacion, distinguiendo los Sinonimos.

El Lector imparcial que haya recorrido este elogio historico de Don Thomas Yriarte y las pruevas que se han procurado reunir para mostrar el merito de este Literato, quedará persuadido de que nada se ha dado al entusiasmo, mucho menos a la lisonja, ni tampoco a la apasionada amistad. La Justicia y la Imparcialidad han dictado esta noticia historica y las aserciones que contienen confirman la persuasion de que Don Thomas Yriarte se contará siempre entre nuestros buenos Escritores y entre los hombres de Letras que mas han honrado nuestra Nacion en el Siglo 18. ¡ Ojalá que este insigne Escritor logre pluma mas docta y mas exercitada que emprenda pintarle con aquellos vivisimos colores que resisten a la impresion del tiempo! pero la adversidad que persigue a

los hombres celebres durante su Vida no siempre se muestra benigna con sus Cenizas, y solo la buena intencion podrá suplir las demas faltas de que adolece este escrito como tambien el deseo de proponer a los Jovenes amantes de las Letras un verdadero dechado para la imitacion.

LETTRE DE LA CITÉ DE GIBRALTAR

A LA REINE ÉLISABETH

(1er FÉVRIER 1715)

On sait que Mme des Ursins avait proposé à Philippe V d'épouser Élisabeth Farnèse, de la famille de Parme, qu'Alberoni avait représentée comme une personne d'un caractère doux et facile à gouverner. Cette princesse espérait s'attacher ainsi la nouvelle reine et continuer à diriger le roi, ainsi qu'elle avait fait du vivant de la feue reine, Marie-Louise de Savoie. Avertie trop tard du véritable caractère d'Élisabeth, Mme des Ursins avait en vain essayé d'empêcher le mariage. La nouvelle reine en conçut une haine ardente contre celle-ci, et cette haine éclata furieusement à la première entrevue des deux femmes. Mme des Ursins, en qualité de *camarera mayor*, était venue au-devant de la reine, qui faisait son entrée en Espagne, venant de France, à Jadraque, le 23 décembre 1714.

Au bout de quelques instants d'entretien, la reine s'emporta violemment contre la *camarera*, qu'elle fit chasser immédiatement et reconduire à la frontière.

Philippe V avait lâchement consenti à la disgrâce brutale de celle qui lui avait conservé sa couronne, et à qui il obéissait encore la veille aveuglément.

Élisabeth se révéla ce jour-là ce qu'elle fut par la suite, une femme hautaine et volontaire. Cet éclat fit connaître

immédiatement à toute l'Espagne que, désormais, ce serait elle qui gouvernerait le faible Philippe V.

C'est ce qui explique le ton de la lettre que nous publions ici, et qui est la reproduction du Ms. 6259 de la collection Phillipps : elle semble bien plutôt adressée à une souveraine régnant seule, qu'à la femme d'un roi. Cette lettre fut écrite le 1er février 1715, cinq semaines seulement après la scène de Jadraque, par les citoyens de Gibraltar, ou peut-être par des Espagnols qui se cachaient sous ce nom, afin de pouvoir, sous couleur de souhaiter la bienvenue à la nouvelle reine, lui donner plus hardiment des conseils. C'est une violente diatribe contre la domination française et une invitation pressante à revenir aux principes traditionnels du gouvernement espagnol. Le début en est pompeux. Après avoir souhaité à Élisabeth Farnèse le même bonheur qu'à son homonyme Élisabeth ou Isabelle la Catholique, on la compare à son ancêtre Hercule. Celui-ci étouffa au berceau les serpents qui cherchaient à le faire périr : « Mais toi, très auguste Élisabeth, à peine entrée au berceau de ton règne (ta main n'avait encore touché ni la main royale de Philippe, ni le sceptre), que tu avais chassé, à Jadraque, un monstre funeste aux Espagnols et l'avais rejeté, comme en te jouant, au-delà des Pyrénées » ; et cette action d'éclat, au moins, est réelle, et non imaginaire comme celles qu'on attribue à Hercule ! Après cela, « qui donc ne prédirait que tu vaincras le funeste Gérion, c'est-à-dire l'HORRIble ennemi de l'Espagne ? » C'est Orry que l'on désignait par cet artifice, parce qu'on n'osait ou ne daignait pas le nommer. La prédiction ne tarda pas, du reste, à être réalisée. Le même mois, l'infortuné Orry était renvoyé à son tour en France.

C'est lui que l'on déclare responsable d'avoir causé par son incurie la perte de Gibraltar, lui qui a dilapidé les fonds que l'on avait réunis pour racheter la citadelle aux Anglais. C'est lui qu'on accuse d'avoir mis les finances espagnoles au pillage,

alors qu'au contraire, il les avait tirées de l'état déplorable où Charles II les avait laissées.

Si l'on en croit les auteurs de la Lettre, après l'extermination de l'armée royale à Sarragosse (1710), il ne restait plus ni soldats, ni armes, ni chevaux, ni trésor, ni vivres de réserve, ni provinces capables de fournir des subsides. « Mais, à l'arrivée du duc de Vendôme (dont on n'ose tout de même taire le nom, quoiqu'il soit Français), nous avons vu le comte d'Aguilar, avec quelques maigres subsides, lever, équiper, armer des troupes en un clin d'œil, qui, ayant poursuivi l'ennemi rendu insolent par ses victoires et engagé le combat à Villaviciosa, le taillèrent en pièces et enlevèrent aux alliés non seulement leurs forces, mais tout espoir même d'envahir de nouveau l'Espagne. Quelle chose peut montrer plus clairement l'inique spoliation du Trésor ? » En réalité, ce qui sauva l'Espagne, ce fut l'élan magnifique de l'aristocratie qui, honteuse d'avoir jusque-là ou boudé ou trahi son roi, vint à bout, sous l'habile direction de Vendôme, des troupes alliées.

On supplie ensuite le roi de ménager les biens de ses sujets, de veiller au bon emploi des impôts qu'il prélève sur eux, et d'empêcher que les fonds publics ne soient dilapidés. Mais quoi, ce qui arrive n'est pas la faute du roi. C'est la faute de cette « Médée » qui aura fasciné et ensorcelé le roi par ses incantations. Comment en douterait-on en voyant ce prince qui, naguère, n'épargnait aucune peine, qui était toujours le premier au combat, qui réglait tout, les affaires les plus importantes et les plus humbles (comme si Philippe eût jamais fait quoi que ce fût sans consulter Mme des Ursins !) et qui maintenant, « abandonnant le soin du gouvernement entre les mains d'adulateurs rapaces, s'adonne plus que de raison à la chasse, récréation légitime, mais détestable occupation pour un prince ! Comme tu as heureusement, auguste reine, retourné ces maléfices contre la magicienne !... Il n'y a donc plus personne pour avertir le roi ? personne pour élever la voix ?... Où

sont donc les ministres fidèles? Où est le président de Castille? » Ronquillo venait d'être dépossédé de ce titre, qui était supprimé. « Où sont les pères de la patrie qui avaient coutume de donner sur tout des avis respectueux aux rois?... Où est le Conseil de Castille qui, depuis son institution par Ferdinand III jusqu'à notre époque, rendit par ses sages conseils le royaume florissant ? Mais de l'autorité si vénérable, si ancienne des pères de la patrie et du Conseil de Castille, il ne subsiste plus rien que je ne sais quelle ombre d'un grand nom, *magni nominis umbra!*... Une affreuse main annihile, supprime tout, et nous impose, pour nous gouverner, des lois et des coutumes étrangères, chose absurde, que réprouveraient les peuples barbares eux-mêmes. ... Que chaque pays garde ce qui lui convient. Il faut au roi d'Espagne des ministres espagnols et non étrangers; il faut que ses sujets soient soumis à des coutumes et des lois espagnoles : que si quelqu'un vient à faillir, on ne doit pas s'en prendre aux coutumes ou aux lois du pays, mais à ceux qui les ont transgressées. En agissant ainsi, la gloire et la puissance de l'Espagne et de la France s'accroîtront, et les deux royaumes seront unis par une alliance perpétuelle. C'est cela que Louis le Grand chercha d'abord à réaliser. Et voilà, noble reine, la plus sûre voie pour toi : en la suivant, tu ramèneras, Hercule nous étant propice, ton royaume à sa félicité d'antan. Mais tu retomberais dans le même danger, si, après avoir chassé les étrangers, tu en appelais d'autres au pouvoir. » La supplique de Gibraltar n'obtint pas gain de cause sur ce point, puisque Mme des Ursins fut remplacée par Alberoni. Et l'on revient à la comparaison avec Hercule. Ce héros dut combattre trois fois Gérion. Il faudra trois combats contre Orry et ses créatures. 1° Il faut leur enlever tout pouvoir; 2° les forcer à rendre compte des deniers qu'ils ont eus entre leurs mains; 3° leur faire rendre gorge. Il ne manquera pas d'hommes capables d'être mis à la tête des finances et de toutes les autres affaires publiques, « car c'est une calomnie

intolérable que les avides étrangers avaient fait croire au roi, de dire qu'il n'y avait en Espagne ni ministres fidèles ni capables, comme si quelqu'un pouvait être pire que ces calomniateurs eux-mêmes ! »

La lettre feint d'ignorer quel est le confesseur du roi. C'était le P. Robinet, jésuite, qui avait remplacé le P. Daubenton. Elle accuse ce confesseur d'être cause de l'aveuglement du roi, dont la piété, la docilité, la droiture sont telles qu'il obéirait aux remontrances d'un bon directeur de conscience. Or il est impossible que le confesseur du roi ne voie pas, clair comme le jour, les crimes des ministres, qui crèvent les yeux des aveugles même : « Ah ! combien de tels directeurs, pour être restés muets, ont porté, comme sur leurs épaules, leurs pénitents dans l'enfer ! Qu'il s'en aille, qu'il quitte les côtés du roi, un tel directeur ! Il faut que tu commences, auguste reine, par le chasser bien loin... N'y a-t-il point, en Espagne, d'hommes sages et comblés de vertus capables de diriger la conscience du roi ? Ou, si tu préfères, pourquoi ne pas rappeler le P. Daubenton, qui était vénéré du roi et cher à tous les Espagnols ? » C'est ce qui eut lieu : le P. Daubenton fut rappelé l'année suivante.

On blâme ensuite la politique religieuse du régime passé. S'il y a un différend avec la curie romaine, trop avide, « qu'on ne le règle pas en niant les pouvoirs du Saint-Siège, mais en demandant, et s'il le faut, en exigeant que le Saint-Siège remplisse ses obligations... D'ailleurs, s'il y a des réformes à faire, il est juste d'en confier la réalisation à l'autorité d'un concile national... »

Quant aux subsides fournis par le clergé, avec l'autorisation du pape, ils ont été accordés non pas pour enrichir les avides flatteurs du roi, mais pour combattre les ennemis de la foi catholique. « Et si tous les fidèles attendent de ta piété que ces subsides soient dépensés de cette façon, nous surtout, citoyens de Gibraltar, nous nous en réjouissons et nous nous

en félicitons, comme si nous étions déjà rendus à ta domination. C'est pourquoi nous avons jugé bon de suggérer à Votre Majesté un projet, étudié déjà il y a près de trente ans, et proposé au roi Charles II par tous les diocèses, d'après lequel l'administration des subsides de ce genre serait confiée aux archevêques de Tolède et de Séville, pour construire, armer et équiper une flotte de cinquante navires de guerre et d'autant de vaisseaux de transport, avec matelots, chefs et troupes marines équipés, payés et ravitaillés par les ministres de ces prélats, en laissant au roi le droit de les choisir, de leur désigner leurs fonctions, et de destiner la flotte aux expéditions qui lui conviendraient. » Ici la lettre ne peut s'empêcher de reconnaître les fautes du prédécesseur de Philippe V : « Assurément, si les flatteurs de Charles II, traîtres au roi et à la patrie et usurpateurs de ces subsides, n'avaient aveuglé le roi, l'Espagne n'aurait pas été déchirée par la guerre, notre ville de Gibraltar n'aurait pas été prise, la Sardaigne, les îles Baléares n'auraient pas été réduites, l'Italie n'aurait pas été perdue, ni la Sicile livrée. Philippe aurait ses États intacts, et les navires de commerce n'auraient pas apporté à l'étranger, mais à l'Espagne, les trésors presque inépuisables de notre Amérique. »

Enfin la lettre se termine par une critique acerbe des réformes financières accomplies par Amelot et Orry, qui avaient voulu implanter en Espagne le système fiscal de Colbert.

C'est parce que l'on a imposé les comestibles et tous les objets indispensables à la vie que tout a augmenté de prix et qu'il a fallu élever d'autant les salaires des ouvriers. « Aussi nos fabricants et nos artisans ne peuvent vendre les soieries, les lainages et les bois travaillés que beaucoup plus cher que les étrangers... D'où, fatalement, presque tous les ateliers d'Espagne fermés, les ouvriers réduits à la gêne, et les villes autrefois enrichies par l'industrie et le commerce, aujourd'hui ruinées et presque désertes. Les matières premières que porte notre riche sol, les commerçants étrangers les exportent à bas

prix et nous les revendent, tissées et travaillées, à gros bénéfice, ce qui nous dépouille de notre or et de notre argent. C'est une chose parfaitement connue que tous les pays d'Europe s'enrichissent, non pas de l'or qu'ils tirent de leurs mines, mais de l'or qui vient de notre Amérique. Dans tous ces pays fleurissent les arts, l'industrie, le commerce ; ils regorgent de navires et nous, nous leur fournissons les fonds et nous n'avons rien de tout cela. Nos navires marchands ne mettent à la voile vers l'Amérique qu'avec des cargaisons composées de marchandises étrangères. Aussi tes sujets, quoique vivant sur le sol le plus riche du monde, et qui peut se suffire à lui-même, ne sont pas possesseurs de leur or, ils n'en sont que les détenteurs pour l'étranger... Cherche, je te prie, si tu pourras trouver en Espagne des pièces d'or ou d'argent à l'effigie des précédents rois. Tu n'en trouveras pas. Tu ne pourras réparer le dommage si lamentable causé à ton royaume si tu ne favorises, si tu n'encourages les arts, l'industrie et le commerce, et tu ne le feras jamais assez si tu ne supprimes en même temps complètement les droits d'accise et l'impôt des millions. »

Il y aurait beaucoup à dire sur ces questions, et là comme ailleurs la lettre accuse les Français de maux qui existaient depuis longtemps en Espagne, et auxquels ils avaient même en partie remédié. La haine rendait injustes les auteurs de cette lettre. L'Espagne était lasse d'avoir subi si longtemps le joug d'une femme, et on chargeait Mme des Ursins et ses créatures, comme le bouc émissaire, de toutes les fautes commises par les incapables prédécesseurs de Philippe V.

Ch. BEAULIEUX.

CALPEÆ CIVITATIS EPISTOLA

Serenissima Hispaniarum Regina. Maiestati Vestræ, Augustissima Elisabetha, libentissimé gratulatur, pro felici et auspicatissimo Tuo in Hispaniam aduentu, Calpea Civitas, vulgo Gibraltar : et quoniam gementi (proh dolor!) sub Brittannorum iugo ire non datur, per hasce litteras supplex ad Tuos pedes devolvitur. Utinam munitissimæ huius Arcis claves, quæ sunt totius Hispaniæ, et Civitatis stemmata, pariter devoluere liceret. Ceterum in aduentu Tuo mœrentes Cives consolatur, quæ in tuo nomine spes affulget, scilicet fore, quod sicut Catholica Elisabetha Granatam è Maurorum tyranide eripuit, sic Vest. Maiestas nomen (Hispanis semper gratissimum) omenque sortita, Civitatem nostram ab Anglorum servitute liberabit. Adsint Numina votis, parque sit Tui nominis gloria cum Hercule Patre, siquidem non imparibus auspiciis te fata nobilitant.

Aiunt enim Herculem nostrum, profligatis serpentum monstris, incunabula nobilitasse, ut quisque facilè ominaretur qualis Heros grandior futurus esset, qui tenellis adhuc manibus monstra disecasset. Sed inter tot eius bellice et gloriose gesta, illud Hispanis, et precipue Civitati nostræ valde commendabile, quod Tyrannum Gerionem, ter inito conflictu, debellaverit, tandemque occiderit, et reddita Populis libertate, Hispanorum gentes optimis legibus, ac moribus imbuerit, sacra et profana ritè ordinaverit, cunctis denique bello et pace compositis, Calpeam Urbem condiderit et munierit. Unde tantam gloriæ molem cumulavit, ut Herculeum erexerit Promontorium, ab Urbe dictum Calpe, ubi æternum non delendum inscripserit NON PLUS ULTRA. Quippé nulla, nec marmorea columna, fuisset satis pro tanto gloriæ onere sustinendo.

At Tu, Augustiss. Elisabetha, Regni Tui incunabula vix ingressa (nondum enim Regiam Philippi manum tenueras,

nondum sceptrum arripueras) etiam apud Xadraque infestissimum Hispanis monstrum profligaveras, et ultra Pyreneos procul, quasi ludenti dextera, projeceras ; facinus quidem, non ut Herculis lusus, emptitijs laudibus, aut fictis Vatum commentis decantandum, sed veris exultationis plausibus, quibus in Regia Tua excepta es, celebrandum ; quodque per omnes Regni tui Provincias dilatum, protinus in io hilares cunctorum animos ire coegit, Tibique Populos amore devinxit.

Quis illico non auspicetur, Te nefarium Gerionem, HORRIbilem scilicet Hispanorum hostem, debellaturam. Superfluum est dicere, (omnes norunt) homo nullis proavis cognitus, quam sibi, plusquam Regiam autoritatem arrogarit, quot mala Hispanis intulerit, qua vi, quibus artibus, totam pene Vassalorum substantiam expilaverit, et quod caput est, qua perfidia Civitatem istam, quæ totius Hispaniæ Clavis est, nullis inimicorum tormentis bellicis pulsatam, nullis igneis globulis perterritam deditioni coegerit. Sed cum nullis esset armis munita, nec militibus stipata, semel, et iterum tertióque admonitus, urgentissimeque rogatus vigilantissimus ærarii raptor, litteris ipsi in manus traditis a Marchione de Canales, non subsidium, non arma, non militem dedit, nec responsionem quidem ; et quæ levissimis sumptibus Arx defendi posset incolumis, Britannum hostem inermis subire coacta est, a quo, plus quindecim mille Hispanorum et Francorum sanguine effuso, recuperari non potuit. Auro tamen redimendam dictitaverat fama, dum collectas in immensum pecunias, in hunc finem destinatas, spes nostra crediderat, fefellit tamen. Etenim cupiditas, quæ paucorum nummorum rapinam Urbis conservationi prætulit, quomodo plurimorum aureorum rapinæ parceret, pro illa redimenda ?

Hinc conijcias licet, avidissimus dispensator, Arbiterque supremus Ærari Regij, quot pecunias in belli subsidia, et publicam utilitatem extricaverit, quot Milliones Centimanus Briareus rapuerit ; manus, quæ Regium latus audent contin-

gere, manus per omnes Imperij Provincias dispersæ, manus antiqua et nova vectigalia exigentes a Plebe, manus Tertias et Decimas Reddituum a Nobilibus extorquentes, manus diffidentium bona capientes, manus Præfecturas et officia venditantes, manus spolia et vacantia Antistitum occupantes, manus etiam Defunctorum pias Memorias, et quæ Divino Cultui dicata erant, apprehendentes, et si quæ præterea sunt. Certè, quamvis omnium Regum prædecessorum Historias perlegas, nusquam invenies pecuniarum sub Regio nomine tot aucupantes manus, sed longè paucioribus plures copias, ingentiores acies congregaverunt, munierunt, stiparunt, et hinc simul classibus navalibus dominium Maris obtinuerunt : nunc vero de tot collectis pecunijs quid fiat, factumve sit, mysterium est, dum bellicæ et politicæ militiæ Officialibus, ac Ministris salaria non solvuntur, nec creditoribus Regijs debita redduntur. Sed, ne argumenti vim tantúm defunctorum laude comprobare videamur, satis sit indicare primordia Imperij Augustiss. Nostri Philippi, et quem vidimus omnes florentissimum exercitum quo Lusitaniam invasit, non alijs subsidijs congregatum et munitum, quam quæ prædecessores Reges exigere consueverant. Adijciam tamen (alijs prætermissis) fatale Regis exercitus excidium apud Cæsaraugustam : non milites, non arma, non equi, non thesauri, non horrea seposita remanserant, non tot Provinciæ, quæ subsidia præstarent ; sed adventante Duce de Vendosme, vel paucis subsidijs curæ Comitis de Aguilar commissis, brevi collectas, munitas et stipatas vidimus copias, quæ Hostem victorijs insolentem, persecutæ, apud Villam vitiosam inito prælio debellarunt, et Fœderatis omnibus vires, imo spem iterum Hispaniam invadendi præciderunt. Quid evidentius pro ostendenda nunc temporis iniqua ærarij direptione ?

Ex quibus liceat ad pijssimum Regem lacrymis perfusos oculos convertere. Nonne Regij muneris est ea tantum subsidia à subditis demandare, quæ Maiestatem decent, aut publicæ

utilitati necessaria sunt, non quæ Vassalorum substantiam pené exhauriant, et ad miseram egestatem redigant? Etenim egentium, ac mendicorum Rex, et ipse citó mendicus erit. Nonne Regis est curare, atque præcipere de collectis subsidijs persolvenda Ministris salaria, militibus stipem, Ærarij creditoribus debita, et studiosissime invigilare, ne Regni substantia in rapinam impiorum abeat, dissipetur, absorbeatur? Quis dubitet? Sed numquid ista Regem latuerunt? Credimus utique. Numquid Medea illa pijssimum Regem æqui bonique amatorem, iusti et recti tenacem lethæis aquis libavit, fascinavit oculis, cantionibus transformavit? Timendum sané. Cuius enim animum suspicio non mordeat, dum Principem cernimus, qui olim nullis parcens laboribus, Provincias lustravit, in Latium transfretavit, primus in acie fuit, qui summa et infima negotia felici mente voluebat, decernebat imperio, nunc regiminis curam deponat in rapacium adulatorum manus, et ipse munus ac laborem pertesus, indulgeat plus iusto venatui, Principis quidem honestissima recreatio, sed occupatio pessima. O quam bellè Tu, Regina Augusta, maleficas artes in maleficam avertisti! Quam scitè familiam repulisti, quam Tibi paraverat maledicta illa! Nemo non laudet, qui vel nomina animadvertat quibus ipsa adscitam sibi, et Augustæ Lodoisæ familiam dictitabat. Quid sibi volunt Talli, Melli, Grini, et similes nomenclaturæ? Nonne redolent Tartarea nomina, quibus sagæ mulierculæ Orcum concitant, et nigros spiritus magicis cantionibus evocant? Sed ad Regem redeamus.

Non est qui Principem admoneat? Non est qui clamet? Solus auscultandus est proditor advena, et qui ipsi auscultant adulatores? Ubinam sunt Ministri fideles? Ubi Castellæ Præses? Patriæ Parentes, qui Reges omnia reverenter admonere solebant. Occlusitne ora timor? Oh quàm præstat ab amicis corripi, quam ab adulatore decipi! Ubi sunt Regij senatus, quorum prudentissimis Consilijs a S. Ferdinando III institutore ad nostra usque tempora Regum, Regni felicitas

effloruit. Sed iam de tam venerabili et perantiqua Patriæ Parentum, Senatuumque auctoritate non superest, nisi nescio quæ magni nominis umbra. Sententiam, cui tot viri morum et legum Hispanarum peritissimi subscribunt, HORRIda manus una delet et abrogat; atque extraneas leges, et mores nobis gubernandis obtrudit : absurdum sané, vel barbaris nationibus exsibilandum, cum omnium Gentium consensu comprobatum sit, unamquamque Remp. proprijs legibus suæ felicitati consulere, non extraneis. Quippè non omnis tellus omnia fert novalia : quæ in Gallia germinant, in Hispano solo marcescunt et quæ in Perside emittunt venenata poma, hic suaves et salutiferos producunt persicos. Quod cuique convenit, id quisque teneat. Hispani Hispano Regi Ministri debentur, non advenæ; Hispanis moribus ac legibus subditi moderandi; quód, si quid peccetur, non propterea patriæ mores aut leges corripiendæ sunt, sed transgressores. Hoc Hispanorum et Francorum gloriam et potentiam augebit, et utrumque Imperium perpetuo fœdere iunget. Hi Magni Ludovici primi fuere conatus. Hæc, Tibi, Regina inclyta, tutissima via, ut Regnum Tuum pristinæ felicitati, Hercule propitio, restituas. At æqualis periculi erit, si alijs deiectis advenis, alios regimini præficias.

Nec magna tibi erit gloria, quod cœperis, nisi perficias, ac meminisse te oportet, Herculi non fuisse satis, semel vicisse Gerionem, ter debellandus fuit. Centimanus hostis Tibi debellandus est, et parum est, si unam, alteramve manum abscindas, omnes resecandæ sunt, et primo quidem, interdicta illis omni potestate, atque occasione rapiendi. Secundo, ut dati et accepti fideli calculo rationem reddant. Quid iustius? Nonne Supremus Rex cum servis suis ita rationem posuit? Tertio, ut quæ legitimè non expenderint, reddant. Quam plures tunc valeas expilatis populis indulgere exactiones. Nec deerunt Tibi Vassali omnibus numeris idonei, quos ærario et cunctis negotijs præficias, si habere velis; intolerabilis enim Nationis calumnia est, quam Regi obstruserant advenæ, cupidissimi

scilicet, non esse in Hispania Ministros Regi fideles atque prudentes, quasi quisquam ipsis calumniatoribus peior esse potuisset. Sané Respub. quam boni tantum incolunt Cives cœlum est, sicut infernus, quam incolunt mali : at ubique terrarum mali cum bonis permixti sunt, et oculatus quisque Rex, qui vigilat super Ministros suos, habebit optimos, qui veró opera illorum non discutit, non scrutatur, in mala quæ patimur Regnum suum pertrahet.

Illud tamen Calpei Cives curiosé percupimus scire nimirum, quisnam sit à Regis confessionibus ? Quis director conscientiæ ? Britanni enim dominatores nostri, cum ipsi confessionem abhorreant, nihil nobis de Regis Confessario loquuntur. Et quidem cum Rex optimis moribus præditus sit, ingenio docili, conscientia pura, ac timenti Deum, videbatur nobis prudens director facilimo negotio potuisse obviam ire tot malis, Regem admonendo de sceleribus hominum sceleratorum, qui Regia auctoritate abutentes, Regem et Regnum, per fas nefasque perdunt. Nemo dubitet quin pijssimi Regis animum pulsaret illicó vehementissimus conscientiæ remorsus, nec pavidus acquiesceret, donec omnia, quæ muneris eius sunt, rectè sanctèque perficeret, maximè cum ipsius ingenium perfectissimè instructum, optimè noverit huiusmodi Ministrorum scelera non punita, non impedita, non recognita, suam ipsius conscientiam onere intolerabili gravare, et neglecti muneris rationem ipsi apud Supremum Regem tremendi iudicij discussione reddendam. Enim veró, si attestante Scriptura, didicimus, quod fraudata merces operariorum clamat, et clamor eorum in aures Domini Sabaoht introivit, quanto magis intrabunt clamores fraudatæ mercedis tot Militum, tot Officialium, tot Ministrorum Regi fideliter servientium, tot populorum eiulatus, tot piarum causarum gemitus pro eorum vi extorta, et mille artibus usurpata substantia. Nonne Directoris munus est, de his, quæ a Regio munere, et conscientia inseparabilia, atque indispensabilia sunt, Regem admonere, seduló et instanter

adhortari ? Cum ipsi à Domino præceptum sit : « Clama, ne cesses, et noli tacere super iniquitatem. » An luce meridiana non videt tot Reipub. pernitiosa, et corripienda eiusmodi Ministrorum scelera, in quæ, et cæcutientium oculi, vel sub noctem offendunt ? Ah quot obmutescentes Directores humeris suis clientes in Orcum portaverunt ! Abeat, abeat à latere Regis talis director. Iste, iste primus à te, Regina Augusta, longius propellendus. Pro anima res est illi, qui Tibi Rex est, qui sponsus est, qui unus Tecum est. Annon sunt in Hispania viri sapientes, et virtutum meritis cumulati, qui Regis conscientiam optime dirigere possint ? Aut si mavis, cur non revoces P. Daubenton, qui Regi sanctus, et Hispanis omnibus charus fuit ?

Sed, et de neotericis sacrorum Canonum reformatoribus, et Regiæ potestatis amplificatoribus, vel pauca dicam. Quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo. Si qua est de Romana Curia querela, pro intolerabili pecuniarum Hispaniæ extractione nimium exorbitanti, aliter componenda est, non quæ Pontificiæ potestatis sunt abnegando, sed quæ Pontificiæ obligationis sunt adimpleri rogando, et si necesse sit, urgendo. Cæterum ad hoc, quid nobis opus est ineptijs de proscriptorum auctorum cœno depromptis, cum in Hispanorum scriptis argumenta habeamus solidissima, veritatis luce illustrata, et avaritiæ subterfugijs minimè solvenda. Enim veró, si quæ sunt alia reformatione digna, Nationalis Concilij auctoritate æquum est reformari, Præsulum et Maiestatis Vestræ precibus ad Sanctissimum interpositis ; nec dubium, quin benignè annuat, qui in pascendis sibi commissis ovibus, à iusto deflectere nequit ; quique, ut tibi gratularetur de obtento Regno, Milliones et Subsidia ab Ecclesiasticis solvenda libenter indulsit.

At quoniam Subsidiorum meminimus, illud Te ante oculos oportet habere, eiusmodi Indulto haudquaquam in gratiam avaritiæ adulatorum Maiestatis esse concessa, sed ad oppugnandos Catholicæ Fidei hostes ; nec aliter expendenda

Fideles cuncti de Tua pietate sibi ipsis spondent, sed præcipue Calpei Cives exultamus, ac nobismetipsis gratulamur, quasi iam iam ditioni Tuæ restituti. Quo circa illud Maiestati Vestræ suggerere æquum duximus, quod prope triginta retró annis excogitatum, et ab Ecclesijs totius Regni Carolo II Regi propositum, atque oblatum fuit, nimirum quod eiusmodi Subsidiorum administratio tota committeretur Toletano, et Hispalensi Antistibus pro construenda, munienda, ac providenda Classe maritima, quinquaginta navibus armatis, totidemque triremibus componenda, cum nautis, ducibus ac militibus per Ministros huiusmodi Antistitum muniendis, stipandis ac sustentandis, Regiæ voluntati relicto illos eligere, muneribus præficere et classem ad sibi placitas expeditiones destinare. Hæc certa et cunctis nota sunt, atque scriptis libellis exposita. Toletana, vel quævis alia Ecclesia Te certiorem faciet. Quid Regi et Regno utilius? Quæ inimicæ classes auderent nostris appellere sinibus, immo neque à longè conspicere Hispaniæ ora? Certe, nisi Caroli II adulatores, Regis et Patriæ proditores, et eiusmodi subsidiorum usurpatores Regis oculos obcæcassent, nullis fuisset Hispania discissa bellis, non Calpe nostra prærepta, non Sardinia, non Baleares Insulæ expugnatæ, non Italia amissa, non denique Sicilia tradita. Integra starent sua Regna Philippo. Præterea onerariæ Mercatorum naves infinitos penè thesauros Americæ nostræ non ad exteros, sed in Hispaniam asportassent.

Quod attinet ad Millionum indulta, certè Regina Augusta, nullum vectigalis genus Regnis Tuis tam perniciosum est, nec esse potest. Vix a Philippo II Rege fuerat impositum, et iam prudentiores aliqui prædixerunt, in ruinam et egestatem Regní futurum, et scriptis libellis demonstrarunt. Hodie omnes agnoscunt. Vectigal enim est quod Hispaniam nostram, cæteris Orbis Imperij ditiorem, et opulentiorem, reliquis omnibus vectigalem fecit. (Heu! Hispania, Provinciarum facilè Princeps, facta est sub tributo!) Quippé cum super victualia et

potabilia, aliaque victui indispensabiliter necessaria, impositum sit, et eorum pretia notabiliter augeat, qui fieri potest, nisi quod merces operariorum cuiusvis artis nimium excrescat? Unde fit quód Fabri omnes et Artifices artium suarum opera serica, lanea, linea et quævis alia vendere non possint, nisi multo carius quàm quæ Advenæ nobis obtrudunt, et longe minori prætio emptoribus exponunt. Hinc necessario fit Hispaniæ fabricas pene omnes extinctas esse, artifices in egestatem redactos, et Civitates olim fabricis et commercijs florentes, nunc temporis nullius substantiæ et ferè desolutas esse. Quæ opima tellus nostra fert artibus elaboranda, asportant exteri mercatores minimo pretio, et eadem contexta et elaborata nobis iterum vendunt ingenti ipsorum lucro, et totius auri et argenti exterminio. Res est adeo nota sicut apertum est totius Europæ Provincias locupletatas esse non auro effoso in earum fodinis, sed de America nostra asportato : reliquæ Provinciæ florent artibus, fabricis et commercijs, abundant navibus onerarijs, nos veró his omnibus sumptus suppeditamus, sed nihil eorum habemus. Naves nostræ institoriæ in Americam ituræ non instruuntur, nisi prius advenarum mercibus onerentur. Quare Vassali Tui sortiti solum, quo nullum sub sole pinguius, et sibi ipsi sufficiens, æris Hispani non domini, sed tantum alienorum sumus institores. Quæ cum ita sint, perquiras, obsecro, si fortè invenias aurum aut argentum sigillis prædecessorum Regum incusum. Nullum sane. Huic lamentabili Regnorum damno minime occurres, nisi artes, fabricas et commercia foveas et faveas, nec satis fovebis, nisi vectigalibus Sisarum et Millionum penitùs ablatis.

Alia multa dicenda in mentem venerant, sed hæc præcipua sunt, Regina Augustissima, quæ Tibi inter gratulationes adventus Tui, Calpeis Civibus vel indicare placuit, fideli quidem audatia, sed quam ambitionis nulla suspicio valeat inurere. Quam enim mercedem ambire audeamus sub alieno Domino gementes Cives, quibus (proh dolor !) nec Regiam quidem exos-

culari manum concessum est? Sed quoniam veritas exulat frequenter ab aulicis, propterea purior et securior inter exules invenitur. Utinam quo desiderio felicitatis Tuæ, Regnique Tui dicta est, eo aliquando prosit ad Civitatis nostræ libertatem, ut Nomen Tuum Catholicæ Elisabethæ gloriam superet, utque Hispani per Te ad optatam prosperitatem evecti, sacratiora Numini Tuo, quàm Herculi Patri erigant fana. Vive in ævum felix, regna, vale. Dat. Calp. Kalendis Februarii. Ann. M. DCCXV.

Serenissima Hispaniarum Regina. Ad Regios Maiest. Vest. Pedes suppliciter provoluta, additissima, fidelissima et obsequentissima,

CALPEA CIVITAS.

LETTRES DE MADRID[1]

(1826)

I

DES THÉATRES, A MADRID

Il y a deux théâtres à Madrid; le premier se nomme le théâtre *du Prince*, et le second, le théâtre *de la Croix*. Sur le premier, on joue la tragédie de caractère, avec quelques intermèdes, espèces de vandevilles sans couplets, qu'on nomme des *saynetes*. Le dernier est presque entièrement consacré à la musique. C'est là qu'on donne les opéras de Mercadante, de Paësiello et de Rossini; et c'est là que la foule abonde le plus communément. Il n'y a pas un mois que l'affluence attirée par le *Barbier de Séville* a causé des accidens fort graves, notamment des contusions profondes aux épaules de plusieurs gendarmes. C'est à cette occasion que la police de Madrid fit publier le fameux arrêté qui menaçait des *travaux forcés* tout individu qui se permettrait *de demander des billets à haute voix*, à la porte du spectacle : plusieurs de nos journaux politiques en ont parlé.

Rien de plus simple, et l'on pourrait dire de plus mesquin,

---

(1) Ces quatre lettres ont paru dans *l'Écho du Soir* (Paris), des 28 septembre, 31 octobre, 5 novembre et 10 novembre 1826.

que l'extérieur de ces deux salles de spectacle : l'intérieur en est toutefois distribué avec intelligence, et le public y jouit de beaucoup d'avantages qu'on ne trouve pas encore dans tous les théâtres de Paris. Le parterre est divisé en trois compartimens : le premier, qu'on appelle la *lunette principale*, répond à nos places de *stalles*, qui sont, à Madrid, de véritables fauteuils parfaitement garnis et d'une largeur très-commode (il ne faut pas oublier que les moines vont au spectacle); le second ressemble à ce que nous appelons l'*orchestre ;* les spectateurs y sont assis, le dos appuyé contre une rampe, mais les places ne sont point numérotées; c'est la seconde lunette. Enfin la troisième division représente fort exactement le parterre de nos théâtres. Il y a trois rangs de loges uniformes et deux galeries.

La susceptibilité espagnole, en fait de police, n'est pas aussi grande que la nôtre. L'alcade de cour, chargé de la surveillance de la salle, est assis dans une vaste loge élégamment tendue en soie rouge, et les alguazils, la baguette à la main, le chapeau sur la tête (c'est un chapeau de la forme de ceux que nous nommons *à la Bazile*), les alguazils, dis-je, se tiennent au-dessous de lui, sans qu'il leur en arrive du mal. Ainsi le veulent les descendans de Pizarre et de Fernand Cortez. Au moindre bruit, car il est défendu d'applaudir ou de siffler, ces fonctionnaires s'élancent de leur banc, *empoignent* le coupable, et l'emmènent hors du théâtre.

A présent que l'on connaît les lieux, voyons ce qui se passe au lever du rideau. L'inévitable symphonie précède cette opération, et elle cesse au moment où les acteurs font leur entrée. Je ne puis donner ici beaucoup de détails sur le mérite de ces artistes; mais il m'a semblé qu'en général ils jouaient mieux la comédie que la tragédie. Un seul acteur, nommé Latorre, qui se dit élève de Talma, et qui, en effet, reproduit assez fidèlement quelques-unes de ses attitudes, me paraît devoir faire exception; il joue Othello avec une énergie et

une sensibilité peu communes. La langue espagnole acquiert je ne sais quoi de majestueux et de solennel dans sa bouche, et je ne doute point qu'elle ne plaise même par son harmonie à ceux qui ne la peuvent comprendre. La comédie est représentée avec plus d'ensemble, et très-souvent avec une vérité d'expression qui fait rire jusqu'aux larmes. Malheureusement les *arrangeurs* se sont emparés de ce pauvre Lope de Vega, et ils lui ont fait subir, pour l'honneur des trois unités, des mutilations incroyables.

Le *bolero* remplit habituellement l'intervalle qui sépare la tragédie ou la grande comédie, du *saynete*. Cette danse est très-agréable, parce qu'elle est variée, vive, animée, et surtout parce qu'elle dure fort peu. De cette manière, on n'a pas le temps de s'ennuyer, et l'on ne subit point, comme à Paris, de ces entr'actes mortels qui servent de compensation au plaisir de la bonne comédie. Peut-être aussi l'alcade de cour est-il bien aise d'occuper son rassemblement, afin de l'empêcher d'échanger quelques idées ; il faut rendre justice à tout le monde.

Je conseille à tous ceux qui fréquenteront le théâtre espagnol de ne jamais se tourner du côté des loges, attendu qu'elles présentent le coup d'œil le plus triste. Toutes les femmes sont vêtues de noir, et elles portent sur la tête une espèce de voile noir, connu sous le nom de *mantilla*, qui retombe sans grace sur leurs épaules, et cache leurs cheveux, leur cou, leur poitrine et leurs bras; on croirait voir un cercle de religieuses immobiles ou de momies. Le jeu rapide de l'éventail interrompt à peine cette singulière monotonie. Au reste, je n'ai pas la force de reprocher aux Espagnoles le choix de ce costume lugubre dans les circonstances présentes ; au milieu des grandes douleurs qui pèsent sur la patrie, la gaîté siérait mal aux dames de la Péninsule. Respectons leur deuil religieux.

Le *saynete* ne manque pas d'analogie avec les proverbes de M. Carmontel; presque toujours il s'agit d'un tuteur trompé, d'un mari jaloux, d'une vieille acariâtre, d'un oncle complai-

sant ou d'un neveu dissipé; mais la folie des détails sauve la légèreté du fond, et le public applaudit. Les Espagnols possèdent pour ce genre national des acteurs et des actrices qui ne seraient pas déplacés à côté de Potier et de M[lle] Jenny Vertpré.

II

La ville de Madrid, dont l'étendue ne dépasse pas la grandeur de notre faubourg Saint-Germain, est située sur un plateau légèrement incliné à l'Ouest, et aussi nu qu'un désert d'Arabie. Lorsqu'on l'aperçoit de loin, les nombreuses aiguilles des clochers de ses églises et de ses couvens, qui ne manquent pas d'analogie avec les minarets turcs, lui donnent l'air d'une ville orientale. La plus grande propreté règne dans les rues, qui sont fréquentées par une singulière variété de capucins et de moines de toute barbe et de toute couleur. Les boutiques, rares et sombres, ne présentent pas la richesse et la variété des magasins de Paris et de Londres ; mais, sous quelques rapports, elles offrent des particularités remarquables. Nulle part on ne saurait trouver de plus curieux assortimens d'éventails, de voiles et de *peignes;* la variété des formes et la richesse de la matière sont poussées, pour cette dernière branche d'industrie, jusqu'à un point incroyable.

Les couvens, qui sont en grand nombre, n'ont rien de triste et de sévère ; l'architecture en est généralement simple et gracieuse, et les façades extérieures sont peintes en vert ou en rose tendre, comme des kiosques de Smyrne ou de Constantinople. Là végète une population de moines franciscains, dominicains, bernardins, augustins, chartreux, carmes, et autres qui se nourrissent d'aumônes, ou qui gaspillent dévotement des revenus énormes, tandis qu'auprès d'eux la population meurt de faim. Plusieurs communautés se

font même remarquer par le luxe, et je puis dire par la magnificence de leur costume : on voit des religieux qui portent des soutanes de casimir blanc d'une grande finesse et d'une ampleur extraordinaire ; d'autres, enveloppés d'un vaste froc de couleur noire, se font remarquer par la richesse de leur chaussure et la finesse de leurs chapeaux. La foule se range à leur approche, et leur cède le pas : ce sont les véritables seigneurs de la contrée, et l'on s'aperçoit facilement à leur allure qu'ils y règnent en conquérans.

Tous les soirs, quand vient l'heure de l'*Angelus*, une foule considérable se réunit à *la Puerta del Sol*, qui présente alors un spectacle intéressant : soldats, moines, porteurs d'eau, travailleurs et désœuvrés de toute espèce sont confondus sur ce carrefour célèbre, situé au centre de Madrid, et ils s'y tiennent immobiles pendant des heures entières, enveloppés dans leurs manteaux. Aux différentes époques orageuses qui se sont succédé en Espagne depuis le commencement du dix-neuvième siècle, cette place a été le théâtre des fureurs ou des réjouissances de la multitude : on y voyait causer politique, on y échangeait des idées ; maintenant, on y vient digérer, quand on a eu l'avantage de dîner ; ce qui n'est pas aussi commun à Madrid que bien des gens pourraient le croire.

Tous les travaux sont interrompus dans la ville, entre une heure et trois heures : c'est le moment du repos et de la *siesta*, c'est-à-dire de l'engourdissement auquel s'abandonnent chaque jour les personnes *comme il faut*. Les bureaux des administrations sont fermés, et toutes les affaires suspendues, même chez les particuliers. On n'entend plus alors que la voix des porteurs d'eau qui crient dans le silence, et qui, seuls, marchent dans la solitude de la ville.

Les femmes ne sortent jamais sans être affublées de l'inévitable *mantilla*, espèce de voile noir horriblement lugubre, qui leur couvre la tête, les épaules et les bras, et qui répand

beaucoup de monotonie sur leur costume déjà très monotone. Tout porte, en un mot, l'empreinte profonde du monachisme dans cette capitale : ce n'est pas la cour qui donne le ton, c'est l'église. Trente-sept couvens de moines et vingt-huit communautés de femmes composent la représentation municipale, qui est inamovible, indissoluble, et qui distribue la soupe aux descendans de Fernand Cortez, avec autant d'orgueil que les empereurs romains faisaient donner leur pitance aux successeurs des Fabius et des Scipions.

III

La promenade du *Prado* ne manque pas d'analogie avec le boulevard de Gand, à Paris. C'est une longue et large allée ombragée d'arbres, dont l'existence, entièrement artificielle, est due à un arrosage presque perpétuel. Là, tous les soirs, quand la fraîcheur succède aux ardeurs étouffantes du jour, les élégants et les petites maîtresses de la capitale viennent promener leur inutile oisiveté. Au premier abord, la physionomie singulière de ces réunions surprend et déconcerte l'étranger, habitué au respect sévère des bienséances, qui distingue surtout les habitans du Nord. Les femmes se promènent seules, deux à deux, trois à trois, selon que le hasard les réunit ou les sépare : rarement on remarque parmi elles un cavalier chargé de les protéger ou de partager leur conversation. On dirait que l'éventail, qu'elles ne quittent jamais, leur sert à-la-fois de compagnie, de protection et de contenance. Leur costume, s'il n'était pas écrasé par la *mantilla,* qu'on peut considérer comme la livrée monacale, ne manquerait pas de grace et d'élégance; mais rien ne saurait remplacer, à mon avis, les formes sveltes des chapeaux de nos compatriotes, quand elles veulent bien consentir à ne pas les mettre sur l'oreille ou sur les yeux.

L'allée du Prado, destinée aux voitures, peut être considérée

comme un panorama ou une exposition de toutes sortes d'antiquités. C'est là qu'on voit passer des carrosses absolument semblables à ceux du tems de Philippe V ou de ses premiers successeurs. La grandesse d'Espagne, qui les occupe ordinairement, représente à merveille, par la gravité de son maintien et la bizarrerie de son costume, ces froids personnages de cour qui ne s'écartent jamais de l'étiquette, même pour boire, manger ou dormir. Des regards dédaigneux partent du fond de ces chars antiques, qui passent et repassent lentement comme des ombres du règne de Charles-Quint, devant la génération nouvelle. J'ai perdu quelquefois des heures entières à contempler cette lugubre fantasmagorie, et il me semblait lire une page de quelque vieille histoire de Solis ou de Mariana.

Si vous entrez dans les appartemens de ces grands désœuvrés, la magnificence de leur ameublement contraste d'une manière frappante avec la misère publique. Ici, la duchesse de*** couche sur des matelas doublés de satin bleu de ciel, dans une alcôve fermée par des rideaux de pourpre ; ailleurs, la comtesse** rafraîchit ses charmes octogénaires dans une salle de bains, construite en forme de grotte, et habitée par de petits faunes et de charmans satyres en marbre blanc. Un négrillon de Cuba, eunuque de ce triste sérail, présente le savon parfumé à la sultane du logis.

Que dirai-je du palais du roi ? La plus profonde solitude y règne. On n'approche plus qu'en tremblant de cette formidable citadelle du pouvoir absolu. Les moines seuls circulent avec aisance dans les cours intérieures, car l'air de la servitude dilate leurs poumons, et leurs amples vêtemens semblent faits pour balayer la poussière des anti-chambres. Quelle joie pourrait se montrer, d'ailleurs, autour d'un palais tout plein de fâcheux souvenirs, et dont les environs rappellent avec tant d'amertume à tous les partis les désastres de la guerre civile ? Ainsi jadis un morne silence régnait dans les châteaux de Plessis-les-Tours, ou de l'Escurial, lorsque Louis XI et Phi-

lippe II substituèrent la rigide exécution de quelques minutieuses pratiques aux nobles délassemens de la royauté.

Cependant Madrid ne manque point aujourd'hui de nouveautés littéraires, et si la tribune nationale y est muette, la presse ne demeure pas inactive. Parmi les livres nouveaux dont les titres sont affichés sur les boutiques des libraires, on remarque le *Traité des cinq manières de servir la messe;* le *Traité de la confession générale;* l'*Apocalypse de Saint-Jean*, commentée, et le *Renégat* de M. le vicomte d'Arlincourt, traduit en espagnol. Je pourrais bien citer encore le *Moyen pratique et facile* du révérend père Calatayud, de la société de Jésus; mais il ne convient pas de faire connaître, en France, des obscénités dont le dépôt est séparé de nous par la chaîne des Pyrénées.

Les volontaires royalistes, dont on parle beaucoup en France, sont des prolétaires sans pain, habillés en drap bleu de ciel, et commandés par des officiers sans talent. Supposez une armée de balayeurs, dirigée par quelques-uns des héros qui brisaient, en 1815, les glaces du café Montansier de Paris : telle est cette milice qui fait les beaux jours de Madrid, et qui se promène au Prado, le cigarre à la bouche et le sabre au côté, tout près de la file des carrosses antiques que nous avons décrits tout-à-l'heure. Ces hommes-là parlent encore de Fernand Cortez et du Cid, comme les récollets du Capitole parlent de Brutus et de Cicéron; mais l'étranger qui sait l'histoire les prend pour des Vandales ressuscités.

IV

La place des exécutions est un des lieux les plus fréquentés de Madrid. Là, depuis plus de trois ans, le peuple de la *ville très-héroïque*, comme on l'appelle modestement, est régalé d'exécutions hebdomadaires pour l'édification de l'Église. Quatre pierres énormes, fixées dans le pavé de la place,

servent de base à la potence qui s'élève régulièrement plusieurs fois par mois, au milieu de ce trapèze tout plein d'effroyables souvenirs. Nous avons déjà donné une idée du spectacle que présentent ces scènes de destruction et trop souvent d'assassinat : nous n'y reviendrons point. La renommée de la place de la *Cebada* est d'ailleurs éclipsée par l'éclat dont a brillé si long-tems la *Plaza-Mayor,* ancien théâtre des vengeances de l'inquisition. C'est là qu'on brûlait solennellement les hérétiques, en présence du roi et de toute la cour. Les nombreux balcons qui règnent tout autour permettaient à une immense quantité de fidèles de jouir du coup-d'œil de ces pieuses cérémonies.

Le Manzanarès qui coule hors des murs de la ville, entre le palais du roi et la résidence royale, connue sous le nom de *Casa del campo,* est un petit ruisseau à sec pendant les deux tiers de l'année, et absolument inutile à la ville de Madrid. Les blanchisseuses y ont pratiqué quelques tenues d'eau, au moyen desquelles ce torrent peut être utilisé par un nombre très-limité d'ouvrières. Aussi les habitans de Madrid sont-ils obligés d'envoyer leur linge à huit ou dix lieues de la capitale, sur les bords du Rio Jarama, quand la chaleur tarit les filets du Manzanarès.

Il n'y a rien de plus plaisant qu'une parade de volontaires royaux, surtout lorsqu'il s'y trouve de la cavalerie. Au moindre commandement de marche, les uns tournent à droite, les autres à gauche, partant de l'un ou de l'autre pied *ad libitum,* dans un désordre tout-à-fait récréatif. Le spectacle devient encore plus gai, quand la cavalerie s'ébranle : il se fait alors une véritable mêlée dans laquelle il est impossible de reconnaître la moindre trace de pelotons, de divisions et de manœuvres militaires. Les chevaux, qui ne sont point coupés, participant de l'allure déréglée de leurs cavaliers, bondissent et se débandent comme un troupeau de moutons. J'ai vu quelques vieux chefs, transportés de colère, apostropher les troupes d'une

manière violente, et prodiguer à leur maladresse les épithètes les plus énergiquement outrageantes. Pendant ce tems, des milliers d'officiers de la vieille armée, à peine vêtus de leurs uniformes usés dans les guerres de l'indépendance, languissent abandonnés sur les places publiques, et assistent, dans le plus morne silence, à ces représentations ridicules, au bénéfice des capucins et des moines mendians.

Toutes les semaines, la nouvelle administration des messageries royales expédie trois diligences de Madrid pour Bayonne, Séville et Barcelone, par Valence. Ce sont les seules exploitations de voitures suspendues, autorisées en ce moment dans toute l'étendue de la Péninsule. Il n'y a aucune communication régulière entre la capitale et plusieurs points très-intéressans, tels que ceux de Badajoz pour Lisbonne, de la Corogne, de Grenade, de Malaga et de Saragosse. Encore le service de Bayonne, qui est l'un des plus anciens, n'est-il organisé que depuis 1821, pendant le régime des Cortès. On devine aisément toutes les difficultés qui peuvent se présenter au voyageur, lorsqu'il est obligé de parcourir ce misérable pays. La prudence interdit les chaises de poste, qui sont presque toujours dévalisées par les brigands, et qui exigent des frais d'escorte très-considérables; de sorte qu'il n'est possible de circuler, dans les contrées dépourvues de diligences, qu'à cheval ou en *galères,* espèces de carioles non suspendues, dont les secousses deviennent meurtrières au bout de quelques heures de marche.

Il a été question récemment d'établir une communication régulière entre Madrid et Lisbonne, par l'Estramadure; mais quoique les fonds de l'entreprise fussent prêts, le gouvernement n'a pas voulu accorder son autorisation à la compagnie des actionnaires. On suppose que le conseil suprême de santé aura craint la contagion du mal naguère importé du Brésil en Portugal sur un navire anglais, et qui aurait pu devenir funeste aux moines, aux volontaires royalistes, et en général à toutes

les communautés qui travaillent peu ; l'activité étant une condition indispensable pour ne pas succomber à cette épidémie, dont le siège principal est maintenant en Amérique. Plusieurs savans médecins ne doutent point, cependant, qu'elle ne s'acclimate quelque jour en Europe sans danger pour les habitans, avec un bon régime, de la sagesse et du tempérament ; mais on assure que M. le baron Dupuytren n'est pas de cet avis.

COMPTES RENDUS

J.-J.-A. Bertrand. Cervantes et le romantisme allemand. Paris, Félix Alcan, 1914, in-8°, viii-635 pp.-18 ff.

Cervantes a été l'objet de tant d'études qu'il semble impossible d'en dire du nouveau. Quel est, en effet, l'angle sous lequel on ne l'a pas examiné? Non content de résoudre les problèmes littéraires que soulève le *Don Quichotte*, on l'a encore étudié au point de vue médical, psychiatrique, géographique, historique, social et politique. M. Bertrand nous parle moins de Cervantes lui-même que de son influence sur un groupe littéraire, aussi intéressant par son caractère que par les idées nouvelles qu'il a propagées. Comme le remarque fort justement l'auteur, notre conception d'un grand poète ne nous est pas seulement transmise par ce que nous savons de ses œuvres et de sa vie : nous sommes influencés à notre insu par les opinions de ceux qui nous ont précédés. Ces opinions ne sauraient donc nous laisser indifférents. Les romantiques allemands, moins féconds que d'autres en œuvres durables et originales, furent particulièrement doués pour la recherche du beau et du caractéristique dans les œuvres d'autrui. C'est leur labeur autour de Cervantes que M. Bertrand a pris pour sujet de son livre. L'abondance des détails fait de cet ouvrage un volume intéressant; il est bien documenté et très instructif. Quant au plan général, M. Bertrand se rend probablement compte lui-même qu'il n'est pas sans défauts; il doit y avoir là une difficulté provenant plutôt de la nature du sujet que de la volonté de l'auteur. Afin de donner de l'unité à la masse des détails qu'il a réunis, M. Bertrand a classé ses matériaux dans un petit nombre de divisions générales : l'idée est excellente, mais l'exécution ne semble pas avoir été toujours très heureuse.

Après une bonne introduction, qui traite de la situation antérieure au romantisme, on nous donne en quatre chapitres la biographie des deux Schlegel, de Tieck et de Schelling, c'est-à-dire des chefs du premier romantisme ; mais cette biographie est, en quelque sorte, provisoire, puisque

l'exposition de leurs idées sur Cervantes ne nous est donnée que bien plus tard. Leurs satellites sont groupés autour d'eux dans un chapitre spécial; d'autres chapitres parlent des traductions et des imitations romantiques. Dans ces divisions nous n'avons déjà plus bien nettement la sensation de clarté que nous donnaient les premières pages, malgré l'effort de M. Bertrand pour y atteindre, effort visible surtout dans les vues d'ensemble où il résume le contenu de chaque chapitre. Plus on avance, plus on éprouve cette sensation d'éparpillement et de détail incohérent, plus on se heurte à des redites toutes les fois que l'auteur reprend l'étude d'une tendance déjà traitée. Un moment vient où l'on ne saisit plus distinctement le développement des différents courants romantiques. Ce blâme, pourtant, ne s'adresse qu'aux choses littéraires, car, par ailleurs, on trouve d'excellentes vues d'ensemble sur les événements politiques et leur répercussion sur la littérature, des remarques critiques d'une grande finesse, et toujours une profonde connaissance du sujet. Aurait-il mieux valu disposer chronologiquement les matériaux autour des principales tendances, ou, résolument et une fois pour toutes, autour des personnages représentatifs? Nous l'ignorons; le manque d'unité aurait peut-être subsisté quel que fût le plan adopté.

M. Bertrand lui-même ne considère pas son étude comme complète, mais elle fait faire certainement un grand pas à la connaissance de l'influence cervantesque en Allemagne et elle renseigne assez bien sur les différents courants qui ont successivement revendiqué Cervantes comme un des leurs.

Et tout d'abord, si au XVIIIe siècle l'auteur du *Don Quichotte* est un des premiers Espagnols vers lesquels se tourne l'Allemagne, on ne doit pas oublier que ce n'est qu'après une période où, par réaction contre l'engouement du XVIIe siècle pour le roman réaliste et picaresque, on s'était désintéressé de la littérature espagnole. La France l'emportait alors par ses qualités de logique, de clarté et d'élégance, mais, par un étrange contraste, c'est la France elle-même, lasse de son éternelle imitation classique, qui va conduire l'Allemagne vers d'autres cultures; et quand, dans un sentiment d'hostilité, l'Allemagne se détournera de la France, ses sympathies s'adresseront aux pays qu'elle ne connaît que grâce à la France : elles iront à l'Italie, à l'Angleterre et à l'Espagne. Avec cette dernière, d'ailleurs, les rapports n'avaient jamais été tout à fait rompus. Des soldats, comme le prince de Salm-Salm et le comte W. de Schaumburg-Lippe, étaient allés y chercher fortune; en 1778 des colons allemands s'étaient établis dans la Sierra Morena. Mengs passa des années à la cour de Madrid et des savants allemands entretenaient des correspondances avec des érudits espagnols. Mais l'Espagne était bien loin et l'on ignorait presque entièrement sa cul-

ture et son art. Il est vrai que l'on connaissait le *Don Quichotte*, mais on n'y voyait qu'une parodie des romans de chevalerie, quelque chose comme un Virgile travesti. Morhof en avait bien découvert la portée satirique, mais on en restait là. Pour le comprendre réellement, il eût fallu une bonne traduction faite sur l'original; celles que l'on possédait (celles de Bâle et Francfort, 1683, de Leipzig, 1734 et de Wolf à Leipzig, 1734) avaient été faites sur des traductions françaises et l'ancien essai de Pahsch von der Sohle était introuvable. Certes, lire l'original eût encore mieux valu, mais, pour apprendre la langue, on n'avait ni grammaire ni dictionnaire. Faute d'une connaissance directe on s'en tint donc aux anciennes interprétations, et ni Bodmer, ni Lessing, ni Toecher n'apportèrent du nouveau sur Cervantes et sur son œuvre. Pour Lessing et son époque, le *Don Quichotte* est une œuvre de satire admirable, mais d'un art imparfait et contestable. Pourtant, malgré sa faible connaissance de la littérature espagnole, Lessing eut une haute influence sur les études hispaniques, car il donna à la littérature allemande le sentiment et le goût de son indépendance et il la délivra de la servitude française. D'autres après lui continuèrent son œuvre, et avec plus d'amour pour l'espagnol : Wieland, qui fit du *Don Quichotte* son livre de chevet, Cronegk, Gerstenberg qui alla jusqu'à cette affirmation : « Les folies d'un Espagnol peuvent être comiques, elles ne sont jamais méprisables », et Kaestner qui, en homme de son temps, regretta que Cervantes n'ait pas vécu à une époque plus éclairée. L'admiration grandissante pour Cervantes s'accroît de celle que l'on éprouve pour Fielding, son émule à tant d'égards. Mais voici qu'un étrange phénomène se produit : dans la lutte d'idées qui a lieu vers 1770, Cervantes et Fielding sont réclamés comme alliés par tous les partis; Cervantes, satirique, est amplement imité, non seulement par Wieland dans son *Don Sylvio de Rosalva*, mais dans nombre d'autres ouvrages qui n'ont rien de l'esprit cervantesque. La seule de ces imitations qui ait quelque mérite est le *Siegfried von Lindenberg*. Au théâtre, le résultat est tout aussi faible. C'est que, pour bien comprendre le *Don Quichotte*, il fallait le lire dans l'original, il fallait se tourner résolument vers les études d'érudition hispanique. C'est ce que fit J. A. Dieze (1729-1785), professeur de philosophie et *custos* de la bibliothèque académique de Goettingen. Afin de donner à ses compatriotes une connaissance générale de la littérature espagnole, il commença par traduire, commenter et amplifier les *Origenes de la poesia castellana* de Luis Josef Velazquez, qu'il renouvela presque entièrement (1769). C'est à propos de la comédie que Dieze parle de Cervantes. Il voit dans le *Don Quichotte* un des meilleurs livres qui aient jamais été écrits, mais que l'on doit lire dans le texte, puisque c'est la langue qui en fait une œuvre classique. Les *Nouvelles* sont excellentes, le

Voyage au Parnasse est une satire mordante. Dieze ne dit rien du *Persiles*, et quant au théâtre, il adopte l'hypothèse absurde de Blas Nasarre. Pour la première fois Cervantes n'était pas considéré exclusivement comme l'auteur du *Don Quichotte*. En signalant ses autres œuvres, Dieze devançait son temps. Il mourut trop tôt pour exercer toute l'influence qu'il aurait pu avoir[1]. Pourtant son labeur ne fut pas inutile : Schiebeler, Hamann, Herder reconnurent sa valeur, et à Weimar surtout on suivit la voie qu'il avait tracée. Bertuch fut le mieux inspiré de ses continuateurs. Précepteur chez Backhof, l'ancien ambassadeur danois à Madrid, c'est avec ce dernier qu'il apprit l'espagnol dans le *Don Quichotte*. Dès 1772 Bertuch commence à mettre ses connaissances en pratique. Il traduit les *Lieder* de Villegas et écrit une étude sur le théâtre espagnol et sur *L'Esprit en Europe*. Puis il collabore au *Teutscher Merkur* et fonde une revue, *Magazin der spanischen und portugiesischen Litteratur* (1780-82). En 1790 il publie une anthologie, le *Manual de la lengua española*. Il était donc assez bien préparé à entreprendre la traduction du *Don Quichotte*, bien qu'il ne semble pas avoir eu tout d'abord l'intention de la publier. Elle parut à Weimar et Leipzig à partir de 1775 sous le titre de *Leben und Thaten des weisen Junkers Don Quixote von Mancha. Neue Ausgabe aus der Urschrift des Cervantes, nebst der Fortsetzung des Avellaneda*. Dans une ample introduction, Bertuch s'intéresse au caractère de l'homme, trop négligé jusque là par les critiques, mais en somme il n'apporte rien de nouveau et ne raconte que ce qu'avaient déjà dit Mayans et Dieze. Les jugements littéraires sont plus personnels. La *Galatée* est, selon lui, l'histoire d'un amour pudique et décent qui causerait aujourd'hui un mortel ennui. Les *Nouvelles* sont des récits moraux auxquels se mêle souvent une amère satire des mœurs et des abus du temps. Il n'a pu lire *Persiles*, et le théâtre de Cervantes est introuvable. Toutes ces œuvres, Bertuch ne les admet qu'avec de sérieuses réserves. Ce qui doit servir de base à notre admiration pour Cervantes, c'est le *Don Quichotte*, œuvre de combat, il èst vrai, mais dans laquelle on aurait tort de ne voir qu'une simple satire, livre profondément humain et vrai, écrit pour tous les temps et pour tous les pays. Bertuch comprend le réalisme et la portée universelle de la création cervantesque ; seulement, en vrai critique du XVIIIe siècle, il reste convaincu que le goût moderne est supérieur à celui de Cervantes et de ses contemporains : imbu de

1. On ne comprend pas bien ce que veut dire M. Bertrand en écrivant à la p. 12 : « Dieze mourut trop tôt pour assurer à son œuvre l'influence qu'elle méritait. Et pourtant sa voix *ne fut pas entendue*. Schiebeler étudia l'espagnol à Gœttingen sous sa direction et ses jugements se ressentent des leçons de son maître, etc. » On s'attendrait plutôt au contraire.

cette supériorité, il s'arroge le droit de retrancher ce qui lui semble devoir nuire à l'effet de l'ensemble. Il supprime plusieurs poésies, la nouvelle du *Curieux*, et ne donne qu'un court résumé des histoires de Cardenio et Dorothée et du *Captif*. Il distribue les livres d'une nouvelle façon, omet des membres de phrase ou des phrases tout entières, mais il agit ainsi par principe. Les contresens involontaires ne sont ni bien graves, ni bien nombreux. Aussi les romantiques ont-ils reconnu l'exactitude de la traduction de Bertuch, bien qu'ils l'aient attaqué comme poète et lui aient reproché de germaniser la langue de Cervantes et d'en rendre le ton plus populaire et plus vulgaire qu'il ne l'est dans l'original espagnol. Pourtant les proverbes, un des plus grands écueils pour les traducteurs du *Don Quichotte*, sont adroitement transposés, et l'allure libre et vivante de la traduction en rend la lecture assez agréable. Somme toute, l'œuvre s'adresse plutôt au grand public qu'aux philologues. Les critiques furent bienveillantes pour la plupart et les éditions se succédèrent rapidement : ce fut un succès, un succès encourageant. En 1779 F. I. H. B. von Soden fit paraître une traduction des *Nouvelles* sous le titre de *Moralische Novellen des Miguel de Cervantes Saavedra, Verfassers des Don Quixote. Zum ersten mal aus dem Originale übersetzt*[1]. Le bon accueil fait à cette traduction engagea l'auteur à publier en 1782 une traduction du *Persiles*, dans laquelle il essaye déjà de donner au public non pas un roman espagnol en costume allemand, mais le véritable roman de Cervantes, avec toutes ses particularités de style et d'esprit.

Cette activité de vulgarisation se manifeste en même temps qu'un progrès de la curiosité scientifique. Ce furent les revues de Murr (1733-1811), le *Journal zur Kunstgeschichte und zur allgemeinen Litteratur* (1775-1789) et sa continuation, le *Neues Journal für Litteratur und Kunstgeschichte* (1798-99), qui intéressèrent le public aux conditions industrielles, sociales et artistiques de l'Espagne contemporaine. Les renseignements y sont souvent de seconde main, mais ils éveillent la curiosité. C'est en s'occupant des choses d'Espagne que Murr entrevoit le premier tout ce que le *Don Quichotte* a de saveur du terroir et de réalité nationale. Pourtant, à côté de cette interprétation réaliste à peine indiquée, *Don Quichotte* continue à être pour lui, comme pour tout le XVIIIe siècle, le roman satirique par excellence, qui célèbre le triomphe de la raison sur les préjugés et Cervantes est salué comme le bienfaiteur de l'humanité — d'une humanité qu'il a délivrée d'un mauvais rêve.

Tandis que l'œuvre de vulgarisation est continuée par une nouvelle tra-

1. C'était en effet la première traduction allemande faite sur l'original, car celle de 1752 par Conradi était faite sur une traduction française.

duction du *Persiles* due à Butenschoen, par la *Chrestomathie* de Calvi et une biographie de Franz von Kleist dans la *Deutsche Monatschrift* (1792), Friedrich von Blankenburg rassemble tout ce qu'on sait sur Cervantes dans un travail qu'il intitule *Litterarische Zusætze zu Johann Georg Sulzers allgemeine Theorie der schœnen Kunst* (1796-1798). Si l'abondance des renseignements est respectable, les jugements n'ont rien de bien original. Comme la plupart de ses contemporains, Blankenburg dédaigne le théâtre, n'accepte les *Nouvelles* qu'en partie et admire la *Galatée*. D'ailleurs, ce dernier ouvrage devait profiter de la renaissance de l'idylle; c'est par la traduction de Florian qu'on le connaît.

Mais *Don Quichotte* reste toujours l'œuvre maîtresse, celle qu'on s'empresse d'imiter pour faire la satire des travers de l'époque. Tantôt ce sont les jésuites qu'on attaque dans l'*Erscheinung und Bekehrung des Don Quixote de la Mancha im letzten Viertel des achtzehnten Jahrhunderts* (1786), tantôt c'est la franc-maçonnerie qui est visée dans les *Freimaurerische Wanderungen des weisen Junkers Don Quixote von Mancha und des grossen Schildknappen, Herren Sancho Pansa* (1787). Une autre fois, on raille les théories philanthropiques de Basedow dans *Wendelin von Karlsberg oder der Don Quixott des 18. Jahrhunderts* (1789), ou bien on s'attaque au faux idéalisme dans le personnage de *Melchior Striegel* (1793-1794), aux aristocrates du temps dans *Leben und Thaten des Freyherrn Quinctius Heymerun von Flaming*, ou au revenez-y pour les romans de chevalerie dans *Kühnemund von Thoreneck* (1795). Dans cette lutte de la raison contre les travers de l'époque, c'est toujours chez Cervantes qu'on va chercher des armes.

On pouvait donc enfin lire quelques ouvrages de Cervantes dans des traductions, mais il est à remarquer que ces traductions n'étaient pas nombreuses, qu'elles n'étaient qu'un pis-aller et que les livres espagnols étaient difficiles à obtenir. On demanda aux libraires allemands d'éditer des textes, on publia des grammaires, des anthologies, des dictionnaires, l'étude de la langue s'organisa. On étudiait l'espagnol, on s'intéressait aux mœurs du pays, on songeait à voyager. De là la vogue des voyages en Espagne, surtout de celui de Bourgoing, dont la forme, la méthode et l'esprit s'imposent aux récits allemands qui vont paraître. D'abord on se contente des traductions des ouvrages étrangers, mais bientôt les Allemands se risquent, et désormais ce qu'on écrira sur l'Espagne reposera sur des expériences vécues. L'Allemagne commence à reconnaître, derrière l'Espagne trop romanesque qu'on lui avait d'abord présentée, une Espagne plus vivante et plus saisissante dans la vulgarité — ou parfois même dans la bassesse — de ses détails, mais cette vulgarité se confondait avec le réalisme. Les voyageurs — Kaufhold, C. A. Fischer, H. F. Link — se

plaisent à dépeindre les Espagnols comme une race incomprise et calomniée. D'autres — Burgsdorff et les Humboldt, — esprits plus vastes et, partant, à même de mieux saisir les différents aspects de la vie, font à leur tour le voyage d'Espagne, s'intéressant au caractère de la race, à la beauté du pays, à l'art, à la langue et à la littérature, où ils voient la clef du génie d'un peuple. La correspondance des Humboldt, où s'étalait le meilleur de ses observations, éveilla chez ses amis le plus vif intérêt. Gœthe et Schiller lui durent la meilleure partie de leur science et de leurs curiosités hispaniques. F. H. Jakobi, F. A. Wolf, suivirent avec intérêt son expédition ; pour Rahel, ce pays lointain fut une révélation. De retour en Allemagne, les Humboldt continuèrent à répandre autour d'eux l'amour et la connaissance précise des choses de l'Espagne. Ainsi s'accroît la sympathie pour l'Espagne et ses habitants. Voici l'idée qu'on s'en fait vers 1800 : l'Espagnol est ardent et passionné, spirituel et malin, il vit orgueilleux dans la misère et dédaigne la propreté et le bien-être. La femme est ardente, sensuelle et entêtée. Le pays est heureux malgré sa pauvreté. Les horreurs de jadis ont disparu, mais l'Inquisition y gêne encore la pensée et interdit les livres de littérature étrangère, ce qui maintient à l'état rudimentaire le sens des choses politiques et sociales. La science n'est pas encouragée et les universités ne cultivent que sottise et superstition. Mais quand l'Espagne se réveillera, ce sera admirable. — De là un intérêt presque attendri pour le développement de ce pays, dont on étudiera désormais la géographie, les richesses du sol et du sous-sol, la valeur économique, l'etat social, l'hygiène, les difficultés religieuses. Cette sympathie bienveillante et secrètement admirative influença aussi la façon de considérer la littérature. On commence à se rendre compte des richesses littéraires du passé et de l'activité du présent. On applique ces nouvelles connaissances aux ouvrages qu'on possédait déjà, et tout à coup l'Espagne ressuscite tout entière dans le roman de Cervantes.

Puis une nouvelle conception se fait jour : pour le *Sturm und Drang*, qui s'insurge contre le culte trop strict de la raison, l'Espagne redevient le pays des terribles aventures, la terre sombre et romanesque, — et Cervantes est accusé d'y avoir tué l'esprit chevaleresque et la générosité native. Le reproche de Byron, de Grillparzer et de tant d'autres, est devancé ici, on le voit, par le *Sturm und Drang* dans la personne de son précurseur Hamann. L'exemple de celui-ci eut une grande influence sur Herder qui, de bonne heure, s'intéressa à l'espagnol et surtout au *Don Quichotte*. Il préférait Sancho, se sentant lui-même quelque peu Don Quichotte et par là visé et atteint dans ses sentiments les plus respectables. L'ouvrage lui-même est à ses yeux une œuvre nationale et désormais le critique devra se défaire de tous ses préjugés allemands pour aborder avec

toute la naïveté de son cœur la poésie originale du *Don Quichotte*. Quant à la poésie espagnole, Herder n'en connaîtra que les poèmes du *Romancero*, qu'il considère comme les origines mêmes de la poésie moderne. — En même temps Cervantes n'est pas sans avoir quelque influence sur la littérature classique, tant dans la conception du caractère de Karl Moor, inspiré du propre aveu de Schiller par le brigand Roque Guinart, que dans certains détails du *Wilhelm Meister*. Plus tard Gœthe retrouvera chez Cervantes ses propres idées sur le style, but suprême de l'art, qui, tout en imitant la nature et en étudiant la réalité, doit en découvrir et en reproduire les formes essentielles et permanentes. Pour cette nouvelle école, Cervantes, le grand génie universel, n'est plus un railleur : sa vraie gloire c'est d'être la voix même de son pays. Derrière le Cervantes satirique on cherche un autre Cervantes plus vivant et plus espagnol, mais sa connaissance sera intimement liée à celle de l'Espagne elle-même. Voilà pourquoi les voyageurs comme Fischer et Humboldt furent les premiers à entrevoir ce nouveau type. Au moment donc où débute le romantisme, Cervantes, que le XVIIIe siècle avait regardé comme un simple satirique et presque exclusivement comme l'auteur du *Don Quichotte*, est aussi devenu l'auteur de la *Galatée*, des *Nouvelles* et du *Persiles*, le représentant de sa nation et un des génies du monde entier, grand, certes, mais non indiscutable. La voie est ouverte à l'interprétation romantique.

Le véritable chef de la nouvelle école et celui qui le premier découvre ces aspects romantiques de Cervantes, c'est Frédéric Schlegel. Pour lui, Cervantes est l'artiste qui réconcilie les anciens et les modernes, l'artiste romantique par excellence, créateur original, très conscient, même dans son désordre apparent et son manque de plan, maître d'un style incomparable auquel est due la véritable poésie de son œuvre. Mais Frédéric Schlegel ne parle pas de « l'auteur de *Don Quichotte* », il envisage l'œuvre tout entière, ne reconnaissant pas au critique le droit de faire un choix et de juger un auteur d'après ce qui lui plaît ou lui déplaît personnellement. Il admire également « la beauté à la fois noble et jolie » de la *Galatée*, le mystère du *Persiles*, la grandeur « digne du cothurne antique » de la *Numancia*, le charme des *Nouvelles*, « l'esprit fantastique et l'audacieuse invention » du *Don Quichotte*. Quant aux drames de Cervantes, il doit reconnaître que, exception faite de la seule *Numancia*, ils ne sont pas à la hauteur de ses autres œuvres. Les *Nouvelles* lui semblent des modèles de style, et c'est d'elles, en même temps que de Boccace, qu'il tire sa définition de la nouvelle, qui doit être une histoire contée en société, intéressante par elle-même, devant plaire par la forme, par l'art du récit, tandis que le fonds, l'anecdote, n'y est presque pour rien ; en résumé : une histoire dans laquelle le poète veut exprimer des idées et des sentiments

personnels. Mais comme en même temps que cette nouvelle « subjective » comme il l'appelle, il existe une nouvelle « objective », la meilleure nouvelle sera celle qui, tout en unissant l'objectivité dans la peinture des objets et la subjectivité dans leur choix, sera conforme à la nature de l'auteur, formera la nouvelle « allégorique », celle « dans laquelle le sentiment s'exprime avec toute sa profondeur ». Schlegel voyait-il l'idéal de cette « nouvelle allégorique » réalisé dans celles de Cervantes? Il semble que oui. En tout cas, la définition s'applique tout autant et même mieux au *Don Quichotte*. Cependant c'est surtout comme roman qu'il considère ce dernier, et pour lui les caractéristiques du roman sont « l'inspiration subjective » et « les arabesques ». Comme inspiration subjective, le roman a quelque chose de lyrique et demande le vers, qu'en effet nous trouvons si fréquemment chez Cervantes. L'idée des arabesques, c'est-à-dire des digressions, retours en arrière, effusions lyriques, récits intercalés, semble être plus spécialement puisé dans le *Don Quichotte*. Aussi lorsque Frédéric Schlegel se hasarde à écrire lui-même un roman, la fameuse *Lucinde*, est-ce la forme de Cervantes qui s'impose, mais la forme seulement dans son caractère de confession et d'arabesque et dans son style surchargé d'épithètes. Même dans ses essais métriques, Frédéric Schlegel, qui n'était pas poète, cherche par moments à imiter la grâce naturelle de Cervantes, mais il n'y réussit pas. Pourtant Cervantes l'aida à comprendre la poésie lyrique et dramatique des Espagnols et à aimer la splendeur des poésies méridionales et orientales. Quant au *Don Quichotte*, il ne s'est jamais expliqué sur lui, mais il y voit une œuvre grave, qui semble cacher de profondes pensées. Ces pensées, ce fut la tâche des autres romantiques de les démêler. Frédéric Schlegel ne fit qu'indiquer les directions générales, tandis que ce fut ordinairement la part de son frère Guillaume d'approfondir les choses à l'aide de ses connaissances philologiques et de son goût subtil.

Amené à Cervantes par son frère, il eut un temps l'intention de traduire le *Don Quichotte* et même l'œuvre entière de Cervantes. Puis, ayant renoncé à ce plan, il se contenta de collaborer activement, mais anonymement, à la traduction de Tieck et de traduire lui-même un certain nombre de poèmes de Cervantes pour assouplir la langue allemande et montrer qu'elle était apte à rendre tous les effets des langues étrangères. Son but principal était de faire connaître aux Allemands, par de bonnes traductions, les grands ouvrages romantiques des autres littératures. Aussi est-ce surtout comme traducteur qu'il a eu une influence bienfaisante. Il a non seulement énoncé les principes d'une bonne traduction, qui devrait être intégrale et artiste et nullement servile, devant rendre une impression semblable à celle de l'original, mais il en a aussi donné des

modèles. En outre il a approfondi les théories ébauchées par son frère. Il caractérise plus nettement la nouvelle en demandant pour elle « une péripétie décisive », condition remplie par toutes les nouvelles de Cervantes, moins le *Coloquio, Rinconete* et le *Licenciado,* et il constate que « les progrès et changements lents et insensibles dans les situations psychologiques des personnages ne sont point le fait de la nouvelle, ni, par suite, cette minutie dans la peinture qui est le propre du roman. Aussi le roman exige-t-il un développement graduel ». Ce développement, il le trouve dans *Don Quichotte,* mais en même temps il objecte à ceux qui blâment les nouvelles intercalées, que dans le vrai roman « tout est épisode ou rien » et qu'il doit suffire à l'écrivain de garder à la suite des aventures son harmonie jusqu'à la fin, de retenir l'imagination et de maintenir le charme. Ce charme, c'est dans le style de Cervantes qu'il le voit, dans ce beau rythme tout particulier de la prose cadencée et périodique, dans le jeu des vocables, la noblesse toujours naturelle du langage. Quant au fonds du roman, il y entrevoit le premier la lutte éternelle entre la prose et la poésie de la vie, entre les idées extravagantes des héros et la vulgarité des choses. Mais cette interprétation n'est qu'indiquée. Des autres œuvres, celle qu'il préfère, c'est le *Persiles,* ouvrage d'un caractère pieux et austère, véritable représentant de l'œuvre religieuse et morale du poète catholique. D'ailleurs, le premier engouement de Guillaume Schlegel pour Cervantes ne tarda pas à faire place à son enthousiasme pour Calderon. Désormais ce qui l'intéressera ce sera le théâtre, et celui de Cervantes ne pouvait que lui paraître pauvre et primitif. Il admira la *Numancia,* mais dédaigna les autres pièces, en refusant d'admettre l'étrange théorie de Blas Nasarre. Son œuvre fut féconde en influences, et c'est de lui que dérivent les travaux des autres romantiques, surtout ceux de Tieck, son ami et son élève à plus d'un égard.

Lecteur précoce du *Don Quichotte,* que le hasard lui fit connaître dans la traduction de Bertuch, Tieck ne fit que revenir à un ancien enthousiasme, quand, en 1793, il se mit à apprendre l'espagnol à Gœttingen afin de lire son auteur dans l'original. Il apprit la langue avec les *Nouvelles* de Cervantes et se tourna ensuite vers le *Don Quichotte,* qu'il trouva admirable, mais dont il déplora le dénouement tragique, croyant, en vrai fils de l'Aufklärung, qu'il aurait été possible de guérir le malheureux chevalier. Puis, pendant quelque temps, Tieck se désintéressa de l'espagnol ; quand il y revint, les conditions avaient changé : la lutte entre les romantiques et l'Aufklärung battait son plein et Tieck voyait autour de lui et en lui-même l'antagonisme entre « le bon sens réaliste et vulgaire et la poésie, le rêve et l'idéal », ce qui revient à dire entre Sancho et Don Quichotte. L'ouvrage avait donc pris pour lui une actualité toute nouvelle, et il était

tout préparé à la traduction que lui proposèrent en 1797 Frédéric Schlegel et le libraire Unger. En même temps il méditait une grande étude sur Cervantes, mais faute de temps, faute des livres nécessaires, craignant d'écrire une œuvre pédante et incomplète, il estima qu'il devait s'abstenir. Si son amour principal appartient au *Don Quichotte*, les *Nouvelles* lui apprirent à aimer la vie réelle qui l'entourait et dans quelques-unes il se laissa inspirer par Cervantes. *Die Verkehrte Welt* rappelle le *Viaje al Parnaso*, bon nombre de ses nouvelles postérieures laissent voir des motifs cervantesques et le *Sternbald* est tout rempli de réminiscences des *Nouvelles* et du *Persiles*. La forme, elle aussi, rappelle Cervantes dans son mélange de prose et de vers, imitation des rythmes cervantesques. Mais l'esprit du *Sternbald* est d'un romantisme tout moderne, si moderne, que ces personnages aux aventures ultra-romanesques et aux idées ultra-modernes produisent l'impression la plus déconcertante et qu'en comparant, par exemple, dans cette soi-disant nouvelle historique la vie de la comtesse avec celle d'une dame noble du temps de Dürer, ou les idées du seigneur Ludoviko sur l'art, l'amour et le mariage avec celles qui régnaient alors, on ne saurait dire si l'on est agacé ou amusé par ce comique involontaire. En effet, si les éléments cervantesques du *Sternbald*[1] se dégagent si clairement, c'est que du début jusqu'à la fin on les sent tout étrangers à l'esprit du roman lui-même et que ces mêmes personnages qui, chez Cervantes, sont les vrais fils de leur temps et de leur pays, réalistes au milieu d'un romantisme vécu, ne sont plus chez Tieck que des marionnettes déguisées, qui se débattent au gré de l'auteur au milieu des problèmes moraux, artistiques et religieux, chers aux romantiques. Telle ne semble pas être l'opinion de M. Bertrand, mais nous, nous ne saurions voir dans le *Sternbald* « une harmonieuse réconciliation de la réalité avec l'idéal à la façon du *Wilhelm Meister* ». Une réconciliation de ce genre, nous la verrions plutôt dans un autre ouvrage romantique, le *Taugenichts* d'Eichendorff, tout romanesque par l'inspiration, rappelant lui aussi les motifs cervantesques, mais où ces réminiscences font pièce avec le corps du récit et semblent parfaitement originales. Plus tard l'influence de Cervantes fut pendant quelque temps obscurcie par celle de Calderon, et quand nous retrouverons Tieck, sa conception aura en partie changé.

Tout populaire que fût déjà Cervantes dans les milieux romantiques, il devait, pour être tout à fait admis au culte romantique, être sacré par la

1. Nous avons cru remarquer dans les aventures de jeunesse de Ludoviko et de son ami une réminiscence de celles des deux jeunes aventuriers de l'*Ilustre Fregona*, réminiscence que M. Bertrand n'indique pas.

philosophie, paraître un poète philosophe, et ce fut Schelling, lui-même plus poète que métaphysicien, qui vint l'expliquer de la sorte. Disciple de Guillaume Schlegel, il aspire à le dépasser en cherchant « l'idée centrale », qui devra concilier l'art antique et l'art moderne. Or cette idée centrale, c'est pour lui « l'identité absolue entre le domaine de la nature et celui de la liberté. L'identité s'est rompue et c'est dès lors la lutte implacable des deux mondes. Cette lutte prend corps et par là se résout dans l'œuvre d'art ». Cette lutte entre l'idéal et la réalité, déjà légèrement indiquée par Guillaume Schlegel, est, selon Schelling, l'idée principale du roman, et le premier il se range décidément du côté du héros, de l'idéal malheureux. La base du roman est l'ironie, et Sancho en est une source intarissable, mais les sympathies du lecteur et celles de l'auteur vont à Don Quichotte. En même temps le livre est un puissant tableau de cette Espagne, si romanesque en elle-même que, tout en décrivant la réalité dans sa belle prose rythmique, le poète n'a aucune difficulté à rester poétique. En général, Schelling ne fait que répéter les idées des Schlegel, on le voit, mais il a le mérite d'avoir le premier nettement exprimé la conception symboliste de l'ouvrage et par là d'avoir contribué au culte de l'œuvre cervantesque.

Nous voyons donc Cervantes connu et admiré des poètes et des savants. Mais pour qu'il devînt réellement familier à l'Allemagne, il fallait le traduire ; de là l'importance attachée aux traductions. Celle de Bertuch fut bientôt jugée insuffisante, et le libraire Unger résolut d'en publier une nouvelle, qu'il proposa d'abord à Frédéric Schlegel, mais qui fut enfin confiée à Tieck. En même temps était annoncée une autre traduction du *Don Quichotte* par Soltau. On lira tout au long chez M. Bertrand les péripéties de cette lutte menée des deux côtés avec le plus grand acharnement. Pour ce qui est des traductions, on remarquera que celle de Tieck s'appuie sur celle de Bertuch et est faite d'après les principes de Guillaume Schlegel, à savoir : exactitude consciencieuse, sans être servile, traduction intégrale, sans coupures et sans abréviations. (Tieck n'a omis que les vers intitulés Del Donoso Poeta Entreuerado a Sancho Pança, y Rozinante et A Rozinante). Il y a bien çà et là des lacunes insignifiantes ; il y a aussi, ce qui est plus grave, des contresens assez nombreux, Tieck ne sachant pas assez l'espagnol pour traduire un texte d'une telle difficulté. Mais ce fut en traduisant que Tieck devint bon traducteur : le troisième et le quatrième livres sont d'une exactitude plus grande. En outre, et là il est moins excusable, Tieck a une tendance prononcée à remplacer les termes concrets et plastiques de Cervantes par des expressions abstraites, ce qui fausse le caractère du style en lui enlevant une notable partie de ses particularités réalistes. Par contre, ce qui est excellent chez

Tieck c'est la fidelité musicale qui rend autant que possible la période de Cervantes. Les proverbes sont généralement rendus par des proverbes allemands. Le langage des personnages manque de naturel, ce qui les éloigne de nous, et la forme des noms propres, dont quelques-uns sont traduits alors que les autres conservent leur forme espagnole, produit une impression de bariolage. Mais malgré ses faiblesses, la traduction a de la vie, elle laisse entrevoir le génie de l'Espagne et de Cervantes et le fait aimer.

Soltau à son tour représente « le goût des gens qui n'en ont pas d'autre que les règles du bon sens et de la tradition ». Il n'était pas poète, ce que lui ont reproché les romantiques, mais il savait l'espagnol mieux que Tieck. Toutefois, comme il ne tenait pas à une exactitude complète, ses connaissances ne l'ont pas empêché d'atténuer et d'affaiblir l'original et de rendre le langage et les caractères plus vulgaires. Sa traduction n'est pas mauvaise, mais, tout en donnant une plus ample somme de réalité allemande, elle sacrifie la réalité espagnole ainsi qu'une bonne part de l'ironie et de la poésie de l'original. Dans sa traduction des *Nouvelles*, qu'il publia en 1801 sous le titre de *Lehrreiche Erzaehlungen*, Soltau se rapprocha des principes romantiques, mais malgré ce sacrifice le succès fut certainement moindre que celui de son *Don Quichotte*.

Les œuvres de Cervantes, une fois popularisées par les traductions, donnent naissance à des imitations qui, pour la plupart, manquent de valeur. Ce sont surtout les *Nouvelles* dont s'inspirent, soit des contes, soit des pièces de théâtre. De nouveau la satire s'empare du *Don Quichotte* pour combattre le romantisme au nom de la raison, mais Cervantes n'est pas entièrement livré aux adversaires. On trouve chez Brentano des réminiscences de Cervantes dans son *Ponce de Leon* et dans une comédie à laquelle il travaillait en 1803 et qui se serait appelée *Das wunderbare Puppenspiel*. Les *Nachtwachen von Bonaventura* (auteur incertain) rappellent elles aussi à plusieurs égards les ouvrages de Cervantes. On se remit à apprendre l'espagnol, on publia des *Cancioneros* dans la langue originale et des traductions de Gracian, de Maria de Zayas, de Tirso, du *Guzman de Alfarache ;* en 1804 Herder fait paraître une partie de son *Cid*. Puis c'est Calderon, dans la traduction de Guillaume Schlegel, vers lequel se tournent les esprits. Mais Cervantes n'est pas négligé : en 1804 l'éditeur Froehlich donne une édition critique du *Don Quichotte*, puis en 1805 ce sont les *Nouvelles* qui paraissent dans une édition critique chez Stendel et Keil. Les romantiques ne sont pas les seuls à s'intéresser aux choses espagnoles. Schiller et Gœthe et leur entourage sont, eux aussi, amenés à s'occuper de littérature espagnole et lui témoignent une sympathie qui contribue à faire de Cervantes un des classiques de la littérature univer-

selle. Pour Jean-Paul Richter, il se laissa influencer plus fort, se sentant attiré pour des raisons personnelles. Pour lui, le trait essentiel du *Don Quichotte* est l'humour, l'humour qui représente « le choc du fini avec l'idée infinie » et Sancho est à sa façon tout aussi fou que Don Quichotte, assure-t-il. Ce qui nous fait rire, c'est le contraste entre les idées subjectives de Don Quichotte et la réalité. D'après Jean-Paul, Cervantes est donc avant tout un génie comique. C'est là, en somme, un développement plus audacieux de quelques-unes des idées de Guillaume Schlegel et cette conception fit école.

Les tentatives des romantiques excitèrent donc la plus vive attention. Ce fut d'un côté une admiration passionnée chez les disciples, qui voyaient dans le *Don Quichotte* le héros de l'esprit luttant contre le corps, y découvraient, comme Dorothée Schlegel, une haute inspiration morale ou admiraient la peinture réaliste de la vie espagnole. Mais de l'autre côté les adversaires se groupèrent autour de Soltau et de sa traduction et contestèrent la conception romantique. Pourtant, peu à peu, les adhérents de l'Aufklärung disparaissent et leur effort ne renaît qu'en partie dans l'œuvre de Bouterwek, qui essaya de concilier les idées de l'Aufklärung et celles des romantiques et résume assez bien les opinions générales de son époque.

Si les premiers romantiques ne connurent l'Espagne qu'à travers les œuvres littéraires et les récits des voyageurs, les événements politiques se chargèrent de la faire mieux connaître à la génération suivante. L'Allemagne, envahie et domptée, voit dans l'héroïque Espagne un encouragement et un reproche vivants. L'ambassade d'Espagne à Berlin occupait une grande place dans la vie mondaine, grâce aux hommes distingués qui y appartenaient (Gonzalo O'Farril, Casa Valencia, Benito Pardo de Figueroa). Un des bibliothécaires de la bibliothèque royale de Berlin, Liaño, était Espagnol et assez lié avec les romantiques. Chez les femmes du monde et les poètes c'est de plus en plus la mode d'apprendre l'espagnol, mais cette mode est limitée à une élite. Le rapprochement se fait plus étroit quand l'invasion napoléonienne amène en Allemagne des régiments espagnols sous le commandement du marquis de la Romana. Ces troupes furent quelque temps casernées à Hambourg et y éveillèrent l'enthousiasme par leur belle prestance et leur mâle dignité. Puis ce fut le soulèvement de l'Espagne en 1808, et l'Allemagne, incapable de s'insurger elle-même à ce moment, se réveilla à la vue de l'héroïsme de ce peuple, qui brisait la tyrannie du conquérant. Il y eut même des négociations secrètes entre l'Espagne et la Prusse, qui ne menèrent à rien, mais l'enthousiasme s'accrut, les nouvelles de l'insurrection espagnole s'infiltrèrent en Prusse, quoi que fît Napoléon pour les cacher, et des volontaires se

hâtèrent d'aller se joindre aux héroïques révoltés. Pourtant les voix ne manquèrent pas qui accusèrent l'Espagne d'être l'ennemie de l'Europe tout entière et d'être un obstacle à la paix universelle. Il y eut donc en présence deux partis qui se retrouvèrent même en Espagne, où l'on vit des Allemands combattre du côté de Napoléon pendant que d'autres Allemands se joignaient aux Espagnols. Mais les volontaires, que leur enthousiasme y avait amenés, furent déçus de la réception peu cordiale qu'ils y rencontrèrent, et le rapprochement fut moindre qu'on aurait pu l'espérer. Pourtant ceux qui rentrèrent firent mieux connaître l'Espagne à leurs compatriotes et éveillèrent une curiosité que de nouveaux récits de voyages, soit traduits, soit originaux, et des anecdotes de la guerre se chargèrent de contenter. Ces différentes publications furent souvent fantaisistes et sans grande valeur. Un portrait plus digne de foi fut tracé par deux officiers du Rheinbund, P. I. Rehfues et un autre officier resté anonyme. Dans leurs impressions de voyage ils peignent une Espagne insurrectionnelle, noble et sympathique. Cette Espagne lointaine c'est encore dans sa littérature qu'elle est le plus accessible et c'est vers cette littérature que vont se porter les écrivains. Mais ce qu'on y recherche maintenant c'est l'irradiation du patriotisme et l'écrivain, qui fut à la fois un génie inspiré et un homme d'action, apparaît désormais sous un autre jour. Aussi de toutes ses œuvres celle qu'on admire le plus maintenant c'est une des plus négligées jusqu'alors, c'est sa *Numance*. En 1809 il en paraît une traduction et une réimpression par La Motte-Fouqué. Cette traduction, faite d'après les principes de Guillaume Schlegel, est un peu raide et ne rend pas bien la poésie de l'original, mais elle éveille de l'enthousiasme, alors que l'on néglige les autres œuvres qui n'offrent aucun intérêt d'actualité.

Mais toutes les âmes ne sont pas en proie à cet élan patriotique : il y en a qui cherchent dans le rêve l'oubli des misères du présent. Et si ces âmes rêveuses rencontrent l'Espagne, ce n'est pas Cervantes, esprit trop lucide, qui les attirera, ce sera Calderon. D'une façon générale on peut dire que ceux qu'enthousiasma Calderon restèrent étrangers à Cervantes et que ceux qui comprirent Cervantes ne goûtèrent pas Calderon. Ce dernier fut étudié dans le texte ou dans la traduction de Schlegel ; l'on ne se borna pas à l'étudier, on représenta quelques-unes de ses œuvres, entre autres le *Principe constante*, qui fut joué à Weimar en 1811 sous les auspices de Gœthe. D'autres, comme J. Grimm et Uhland, s'occupent des romances et les éditeurs Stendel et Keil publient le *Lazarillo de Tormes* (1810) et le *Gran Tacaño* (1812-1813). Toutefois on continua à s'intéresser à Cervantes, ainsi que le prouvent les divers jugements publiés par M. Bertrand. Mais cette obsession méridionale éveille des protestations, et dans

l'intérêt d'une culture littéraire universelle, il en est, comme Adam Müller, qui veulent que l'on se tourne aussi vers les autres littératures. Certes, l'esprit général du temps n'est guère favorable à Cervantes. A part l'enthousiasme pour Calderon on remarque une renaissance de la prédilection pour le roman chevaleresque et il va de soi que les amis de ce genre n'épargneront pas à Cervantes le reproche déjà formulé d'avoir tué avec les images de la vie chevaleresque l'âme même de l'Espagne.

Cependant l'influence des Schlegel se répandait au loin et même en France, où Simonde de Sismondi fut à cet égard l'élève docile des Allemands. Mais s'il ne fut pas original, il fit œuvre nouvelle, en cherchant à concilier les points de vue de Dieze, Guillaume Schlegel, Rios Schelling et Bouterwek, si dissemblables entre eux.

Pendant la guerre, l'intérêt général s'était assez naturellement détourné des choses littéraires, et des travaux commencés avaient été ajournés. Après la guerre, on se remet au travail, mais avec quelque lassitude. Un nouvel esprit se fait jour, l'esprit scientifique, qui paraît dans la publication de la *Tia fingida* par F. A. Wolf. Un certain sentiment d'opposition s'y exprime, une joie de déjouer la censure espagnole qui aurait voulu supprimer cette œuvre un peu légère du grand homme. L'érudition allemande prend conscience des nouveaux devoirs scientifiques et entre résolument dans les luttes modernes. Dans les combats qui se préparent, Cervantes aura sa part des coups et des triomphes. En attendant, cette publication fait quelque bruit; elle rajeunit Cervantes et gagne quelques nouvelles sympathies au *Don Quichotte.*

Il nous reste encore à parler de quelques interprétations du *Don Quichotte* et non des moins inattendues. Il était réservé à La Motte-Fouqué de voir dans l'histoire du Chevalier de la Triste Figure une œuvre d'édification religieuse, explication étrange qui frappa les imaginations pieuses comme la sienne et fit école. Hegel à son tour fait du *Don Quichotte* un roman social. « Le moyen âge c'est, d'après lui, le règne de la vaillance, de la volonté individuelle et, par suite, le règne de l'arbitraire et du hasard. » Mais peu à peu la chevalerie a perdu l'esprit qui la faisait vivre et elle a dégénéré dans l'aventure, elle perd sa raison d'être et elle jure avec l'ordre social, avec les lois qui règlent la société. Le héros romantique est isolé, et sa lutte contre la société est impuissante et par suite risible. A l'opposé de Schelling et de la plupart des romantiques, Hegel prend parti contre le personnage de Don Quichotte et le condamne au nom de l'ordre établi.

Cette nuance de blâme, on la voit paraître chez d'autres écrivains aussi mais pour une raison différente. Pour un certain groupe auquel appartiennent Gœthe et le Tieck des dernières années, *Don Quichotte* est « l'hymne

de la foi desabusée et sereine, de la beauté de certaines défaites » et, d'après eux, Don Quichotte est vaincu dans sa lutte contre les réalités de la vie pour ne pas avoir séparé l'idéal de la vie vulgaire. Or, en exposant aux heurts de la vie l'idéal, que ces écrivains ne considèrent plus comme identique avec la réalité vraie, tel que le faisaient les romantiques, on le rabaisse au lieu de lui assurer la victoire.

Il restait à Cervantes à subir une dernière transformation : aux mains de la jeune école des Gutzkow, Immermann et Gaudy, lui, que quelques-uns s'étaient complu à regarder surtout comme un poète catholique, il devient une espèce de polémiste, et presque un précurseur de la jeune Allemagne et le *Don Quichotte* apparaît comme une œuvre de combat entre la raison et le préjugé et même comme une attaque contre le catholicisme. Nous avons omis à dessein ce que l'on pourrait dire de l'influence de Cervantes sur les épigones du romantisme, tant poètes que savants, et de leurs opinions sur notre auteur. Cette influence n'est d'ailleurs plus très marquée, quoique M. Bertrand trouve d'excellentes observations à faire sur Kleist, Eichendorff et Hoffmann et leur position personnelle vis-à-vis de Cervantes.

Il y a pourtant dans ces dernières pages une affirmation, qui nous étonne et que nous éprouvons quelque difficulté à regarder comme l'expression d'une expérience personnelle. M. Bertrand nous dit que le *Don Quichotte* est de nos jours plus populaire en Allemagne que les œuvres de Gœthe et de Schiller. Or, si le *Don Quichotte* est connu en Allemagne, c'est surtout dans une adaptation pour le jeune âge : il est donc populaire au même titre que Robinson Crusoë, Gulliver et les héros des *1001 Nuits*. En dehors de quelques milieux privilégiés, il est certes moins connu, dans ce qui fait son esprit et son charme, que Zola, Ibsen et Tolstoï, pour ne rien dire d'auteurs allemands et moins encore de Gœthe et de Schiller. Cela est malheureux, sans doute, cela est inconcevable, vu le nombre des traductions, si l'on veut, mais c'est un fait avéré.

Pour ceux qui le lisent, son image porte maintenant un peu l'empreinte de toutes les opinions qui ont passé par lui. On a pu le remarquer : chaque époque a vu dans l'ouvrage toujours jeune le reflet de son propre visage. Œuvre de satire raisonnable et morale pour les esprits de l'Aufklärung, de romanesque et de réalité nationale pour les romantiques, témoignage de patriotisme pour les nationalistes, il a semblé religieux aux esprits religieux, combatif et même anticatholique aux polémistes, mais à travers ces transformations multiples nous voyons rayonner sereinement l'éternelle beauté sans tendance de l'œuvre qui défie toutes les interprétations dans la douceur de son ironie, dans la solennité de sa belle

langue, dans son réalisme pittoresque, dans son charme insaisissable et mystérieux.

A. Lenz.

Aurelio Baig Baños. Quién fué el licenciado Alonso Fernandez de Avellaneda. Ensayo sobre la estructura espiritual del falso Quijote. Religiosidad de Cervantes. Carta del Excelentísimo Señor Director de la Biblioteca Nacional D. Francisco Rodríguez Marín. Madrid, Gabriel Molina, 1915, in-8, 336 pp.

On célèbrera bientôt le troisième centenaire de la mort de Cervantes. Il serait peut-être plus logique de commémorer des dates de victoires, pour les héros des lettres comme pour les héros des armes, et les plus belles victoires de Cervantes sont sans conteste l'apparition de la première partie du *Don Quichotte* en 1605, celle de la seconde en 1615. Je sais des fervents du grand écrivain qui eussent préféré voir les manifestations d'ordre multiple se produire en 1915. Mais il importe peu, et quelle que soit la date choisie, nous ne demandons qu'à louer comme il convient les éditions, les études, les documents qui verront le jour à cette occasion.

M. Baig Baños, auteur d'un « discurso humorístico » qui a pour titre *El Indice del Quijote* (1912), d'un article de critique littéraire intitulé *Un folleto raro cervantófobo* (1913) et d'une *Miscelánea cervantina* (1913), vient de publier un volume d'une grande densité typographique, dans lequel il se propose, si nous nous en rapportons au titre, de dévoiler *Quién fué el licenciado Alonso Fernandez de Avellaneda*. La question, on le sait, est toujours posée, et nous sommes aussi peu avancés qu'au premier jour. De temps en temps un chercheur prononce un nom, avec une conviction plus ou moins profonde, et quelques semaines ou quelques mois après, l'hypothèse s'effondre sous les remarques, sous les critiques, ou — moins glorieusement — sous les huées, la gent érudite étant d'ordinaire peu encline à l'indulgence ou même à la charité. Le « candidat » de M. Baig Baños est connu de longue date, puisqu'il fut jadis mis en avant par Adolfo de Castro. C'est un général des dominicains qui se nommait Alonso Fernandez, et je me hâte d'ajouter que c'est là son seul titre sérieux, mais combien fragile, à la paternité du faux *Don Quichotte*. On sait qu'il naquit à Plasencia en 1562, qu'il vivait encore en 1627, et qu'il composa les ouvrages suivants :

Historia eclesiastica de nvestros tiempos, qve es compendio de los excelentes frutos qve en ellos el estado Eclesiastico y sagradas Religiones han hecho, y hazen en la conuersion de idolatras y reducion de

hereges. Y de los ilustres martirios de varones Apostolicos que en estas heroicas empressas han padecido. Toledo, Viuda de Pedro Rodriguez, 1611.

Historia de los insignes milagros que la Magestad Divina ha obrado por el Rosario... desde el tiempo del glorioso Padre santo Domingo hasta el año mil y seyscientos y doze... Madrid, Alonso Martin, 1613 (trois éditions postérieures).

Tratado de los servicios de la Orden de Predicadores destos Reynos de España con la institucion del santo Oficio de la Inquisicion. Valladolid, 1615.

Concertatio praedicatoria pro Ecclesia catholica contra Haereticos, Gentilez, Judaeos & Agarenos per Epitomen in Annales distributa. Salmanticae, apud Didacum Cussio, 1618.

Manual de devocion, y Exercicios del Rosario de nuestra Señora. Madrid 1626.

Historia y Anales de la Ciudad y Obispado de Plasencia. Madrid, Juan Gonzalez, 1627.

Historia del S. S. misterio de los Corporales de Daroca, y vida de los varones eminentes en santidad de su ciudad y comunidad.

Historia del convento de Salamanca de la orden de Predicadores, y de sus insignes hijos en santidad y letras.

Vida y milagros del santo Fray Alvaro de Cordova.

Vida del santo Fray Domingo de Santa Maria.

De la vida y martirio del santo Fray Domingo de Navarrete y de sus compañeros en Japon.

Annales ecclesiastici Hispaniae.

M. Baig Baños a noirci 336 pages en demeurant presque constamment soit à côté, soit même très loin de la question. Il affirme que l'auteur du *Don Quichotte* de Tarragone est le dominicain Alonso Fernandez ; il ne le démontre pas. Et non seulement il ne le démontre pas, mais encore il s'occupe sans jamais se lasser d'une foule de sujets qui ne se rapportent en rien à « Avellaneda ». Je ne voudrais pas dire qu'il manque de méthode, mais je dois constater que sa méthode est à l'opposé de tout ce à quoi l'on a donné ce nom jusqu'ici. Le mal est peut-être moins grave qu'il ne semble au premier abord, et il se peut qu'il y ait tout simplement un manque d'équilibre entre le titre et le contenu du volume. Il doit être fort difficile d'écrire 336 pages sur Avellaneda ; dès lors, si l'on ne peut écrire 336 pages qu'en parlant un peu d'Avellaneda et beaucoup de mille autres sujets, pourquoi ne pas donner au volume un titre adéquat au contenu ? Le jour où nous saurons vraiment « Quién fué el licenciado Alonso Fernandez de Avellaneda », il suffira de quelques lignes d'un

document pour nous donner brutalement la clef de l'énigme, ou bien les déductions grâce auxquelles nous aurons une certitude morale tiendront en un très petit nombre de pages. Jusque-là les seuls travaux raisonnables que nous pourrions avoir seraient des travaux de critique négative, je veux dire de courtes études où l'on démontrerait combien la plupart des hypothèses formulées sont absurdes. Mais allez donc empêcher certains cervantistes de perdre leur temps !

M. Francisco Rodríguez Marín, qui a écrit une lettre-préface pour ce volume, déclare qu'il n'est pas convaincu de l'identité des deux Alonso Fernandez, et ajoute : « En su libro, vamos al decir, vale más la salsa que los caracoles, y la salsa, la sabrosa salsa, es el millar, los millares de noticias bibliográficas cervantinas que usted ha juntado. ¡Cuántas curiosidades, cuántos datos recónditos, cuántos puntillos tan deleitosos como oscuros saca usted a la clara luz del sol ! » On ne saurait être plus équitable, et nul ne regrettera d'avoir lu une œuvre dans laquelle se trouvent des pensées ou des remarques dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont vraiment neuves. Je citerai au hasard : « la tragedia terrorífica de un Shakespeare, de un Rabelais » (p. 230), « el lirismo de Milton y del Boccacio » (id.), « las excentricidades de un Boileau o de un Edgard Poe » (id.), « un mosaico de miniaturas frívolas a lo Lamartine, a lo Lafontaine, a lo *Azorín* » (id.). Et le novateur à qui l'on doit ces rapprochements qui étonneront quelques esprits attardés ne recule pas devant des rectifications d'erreurs séculaires, ainsi que le prouvent ces trois lignes que nous détachons d'une liste d'ouvrages (p. 186) : — « Historia de la Compañía de Jesús en la asistencia de España », del P. Astrain ; « Opera Erasmi », de Lugduni ; « Luis Vives y la filosofía del Renacimiento », de Don Adolfo Bonilla San Martín. — Il est vraiment incompréhensible que des générations aient ignoré l'existence du savant Lugduni. Mais comme il est souvent dangereux de heurter de front les idées reçues, souhaitons à M. Baig Baños de finir moins tragiquement que celui de ses prédécesseurs pour qui le Pirée était « une vieille connoissance ».

Albert DELCROIX.



















GOYA



50

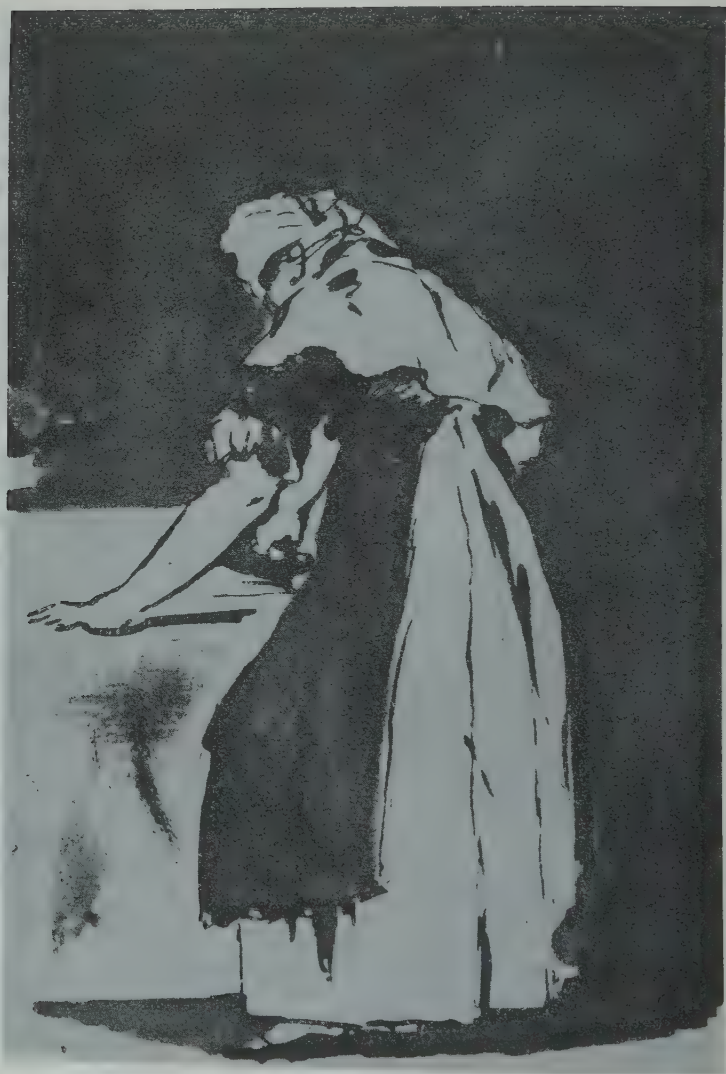
GOYA



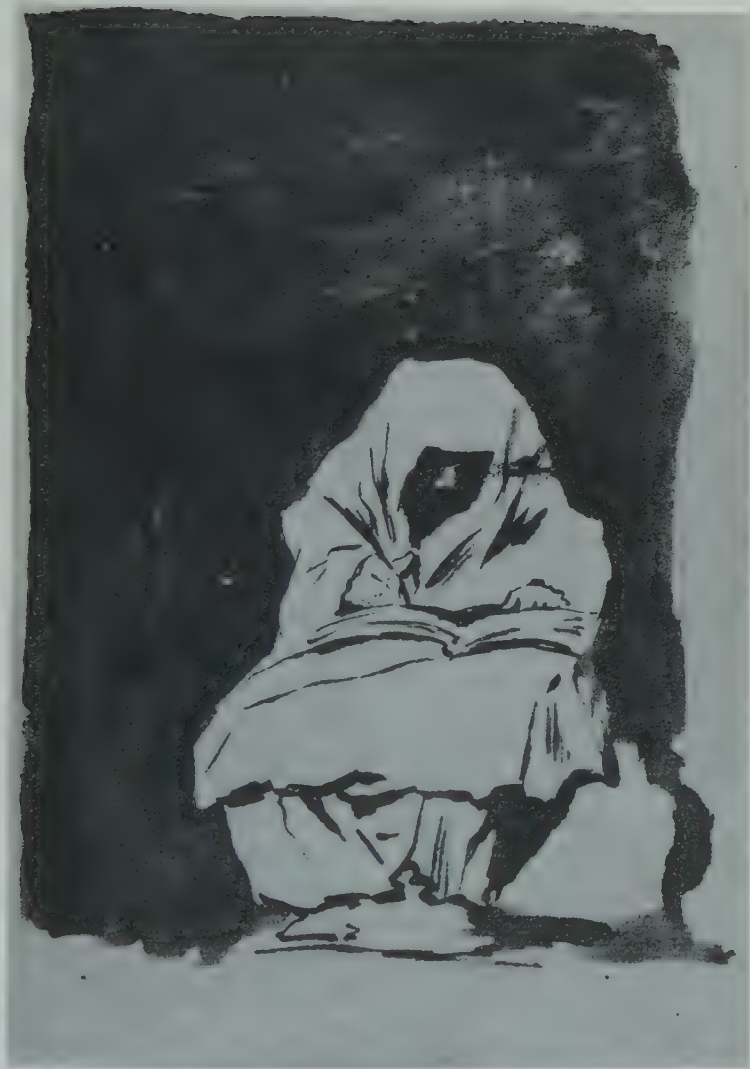
51







GOYA



55

DOMENIKOS THEOTOKOPULI

SCULPTEUR

Le Greco est beaucoup moins connu comme sculpteur que comme peintre et même que comme architecte, ce qui s'explique par la rareté des ouvrages en ce genre, portant la marque indiscutable de son ciseau. Il ne faudrait cependant pas croire que le maître ne se soit occupé de sculpture qu'à un moment donné. Il a dû, au contraire, manier l'ébauchoir toute sa vie, tantôt plus, tantôt moins, selon les besoins et les circonstances. Pacheco raconte que lors de la visite qu'il fit en 1611 à Tolède, à Domenikos Theotokopuli, celui-ci, en train de lui montrer ses travaux, l'introduisit d'abord dans une pièce de sa maison remplie des maquettes en terre cuite de ses ouvrages de sculpture. Les édifices religieux de l'antique capitale wisigothe et de ses environs renferment, sans aucun doute, des statues et des bas-reliefs du Greco, attribués à d'autres artistes, mais ceux qui peuvent lui être donnés avec une certitude à peu près absolue sont des plus rares.

Parmi ceux-ci, citons en première ligne, la décoration sculpturale, à Tolède, du grand retable de l'église du monastère de Santo Domingo el Viejo, dont, malgré les dires de Cean Bermudez, mal renseigné, il dessina les plans et brossa les célèbres peintures. C'est entre 1577 et 1579, c'est-à-dire peu après son arrivée en Espagne, et âgé d'une trentaine d'années,

qu'il exécuta ce grand ouvrage. En fait de sculptures, il contient les statues en bois des trois Vertus Théologales, dominant l'attique, celles de deux prophètes placées plus bas, sur l'entablement, et, au milieu du tympan, un groupe de deux anges soutenant un médaillon.

L'élégance des Vertus Théologales, les proportions sveltes des deux prophètes, l'attitude des anges, la petitesse des têtes de ces différentes figures, de caractère italien indiscutable, sont des plus remarquables, rappelant, au dire du Dr Justi, les œuvres de Sansovino.

Aux environs de 1579, alors que le Greco venait d'achever la décoration de l'église du couvent de Santo Domingo el Viejo, le chapitre de la cathédrale de Tolède commanda au jeune maître la composition du *Partage de la Tunique du Christ*, pour la principale sacristie de la basilique métropolitaine. Le 5 juillet 1585, il chargea l'artiste de lui construire et sculpter un retable pour y encadrer sa toile.

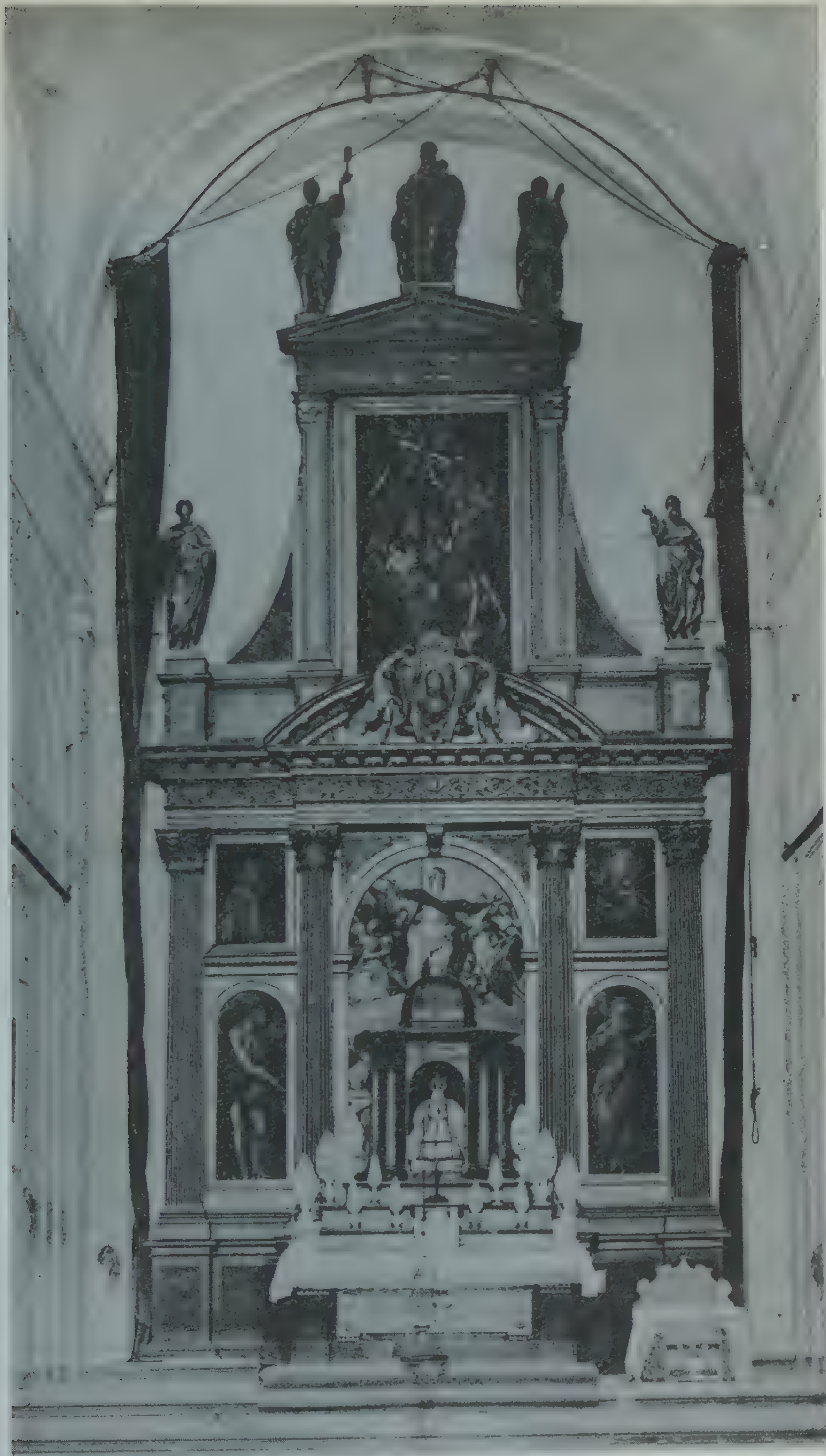
Ce dernier ouvrage fut payé à Domenikos Theotokopuli 200 600 maravedis ; 138 200 pour la sculpture, 62 400 pour la dorure, soit 532 ducats, 182 de plus que le prix du tableau. L'estimation du travail avait été faite par ministère d'expert. Deux arbitres furent alors désignés par les chanoines : Diego de Aguilar, peintre, et Sebastian Hernandez, sculpteur ; le troisième, Esteban Jordan, sculpteur du roi, par le Greco.

La relation d'une visite que le cardinal Sandoval y Rojas, archevêque de Tolède, fit à la cathédrale en 1601, rapporte que ce retable était « orné de pilastres, de bases, de chapiteaux et de frontons complètement dorés et, sur le côté, de personnages sculptés en bois, également dorés, représentant *La Vierge remettant la chasuble à saint Ildefonse* ». Hélas ! ce retable n'existe plus, il fut démoli au XVIIIe siècle — la fureur de détruire, au nom du bon goût outragé, sévissait alors en Espagne aussi bien qu'en France — pour être remplacé par celui, sans aucune valeur, qui encadre encore aujourd'hui le tableau.



Santo Domingo el Viejo

Tolède



Retable de Santo Domingo el Viejo

Tolède





GRECO

L'enterrement du comte d'Orgaz

(Tolède, Église Santo Tomé)



GRECO

La Vierge (Profil)

Un fragment de l'encadrement sculpté par le Greco pour le *Partage de la Tunique du Christ* a été assez dernièrement retrouvé au séminaire de Tolède. C'est le frontispice de cet encadrement représentant *La Vierge remettant la chasuble à saint Ildefonse*, dont il vient d'être question dans la relation que nous venons de citer.

Il consiste en un groupe en bois, d'abord doré, plus tard peint, de 0,85 de hauteur sur 1 mètre 25 c. de largeur, montrant la Vierge posée sur des nuages d'où émergent des têtes de chérubins, accompagnée de quatre anges, à demi nus, aux ailes éployées, — beaux jeunes hommes sveltes et élégants, — remettant la chasuble au saint évêque agenouillé à ses pieds. La figure de la Vierge rappelle jusqu'à un certain point la Mère de Dieu qui figure dans la partie céleste du célèbre tableau de l'église Santo Tomé, l'*Enterrement du Comte d'Orgaz*.

Un autre ouvrage incontestable de Domenikos Theotokopuli est la statue de la Vierge, en bois, de proportions réduites, malheureusement mutilée — il y manque les mains et l'Enfant Jésus est privé de sa tête — récemment découverte à Tolède, par le marquis de la Vega Inclán.

A mi-chemin de la route qui mène de Madrid à Tolède, au milieu d'une plaine monotone et aride, se trouve la petite ville d'Illescas, qui, après avoir été assez florissante au XVI[e] siècle, n'est plus aujourd'hui qu'un bourg triste et sale. C'est pour l'église des Franciscains et pour celle de l'Hôpital de la Caridad d'Illescas, que le Greco exécuta ses principales œuvres sculpturales.

Dans l'église des Franciscains, aujourd'hui disparue, on voyait encore, à la fin du XVIII[e] siècle, les monuments funéraires de Gedeon de Hinojosa, ministre du Conseil et de la Chambre de Castille et des Indes, mort en 1595, et celui de sa femme, D[a] Catalina Velasco, fondateurs du sanctuaire. S'il faut s'en rapporter à ceux qui les ont admirés, ces deux tombeaux consistaient en deux édicules en marbre blanc,

ornés de pilastres et de frontispices, dont la partie centrale était occupée par une table sur laquelle les défunts étaient agenouillés sur un coussin, les mains croisées dans l'attitude de la prière. Aux coins du sarcophage de Gedeon de Hinojosa se trouvaient deux pleureurs. Hélas ! ces tombeaux ont complètement disparu et on n'en connaît pas un seul fragment.

Dans l'église de l'hôpital de la Caridad, il reste dans le chœur quatre statues en bois, deux peintes et deux dorées. Les deux statues peintes sont celles du *Vieillard Siméon* et du *prophète Isaïe;* les deux dorées, celles de la *Foi* et de l'*Espérance* agenouillées. Ces sculptures, qui datent de l'aurore du XVII[e] siècle, sont beaucoup plus mouvementées que les statues du retable de Santo Domingo el Viejo ; elles n'ont plus rien de leur allure jusqu'à un certain point classique. Il faut néanmoins reconnaître qne la *Foi* et l'*Espérance* sont quelque peu parentes des deux anges soutenant un médaillon de cet autel. Elles rappellent surtout certaines figures de peintures du maître. Le *Vieillard Siméon* fait songer au tableau du *Père Eternel tenant son fils mort dans les bras*, du Musée du Prado, à Madrid ; le *prophète Isaïe,* à la toile montrant *Saint Pierre* en pied, de la sacristie de l'église de l'Escurial.

Malheureusement, ces statues peintes et repeintes, avons-nous dit, empoissées de couleur, ont perdu toute leur délicatesse primitive et n'offrent plus que des arêtes des plus émoussées.

Nous ne sommes que fort imparfaitement renseignés sur es travaux du Greco à Illescas. Tout au plus savons-nous d'une façon certaine et absolument indiscutable qu'en 1604, une indemnité fut allouée au célèbre sculpteur italien Pompeïo Leoni et au peintre castillan Eugenio Patricio, pour être venus dans cette ville expertiser les ouvrages de Domenikos Theotokopuli. Cette expertise n'amena pas d'ailleurs à une solution satisfaisante, puisqu'une sorte de procès s'ensuivit ; mais il serait oiseux d'entrer dans les détails de cette affaire.





GRECO

Le Père Eternel tenant son Fils mort

(Musée du Prado)

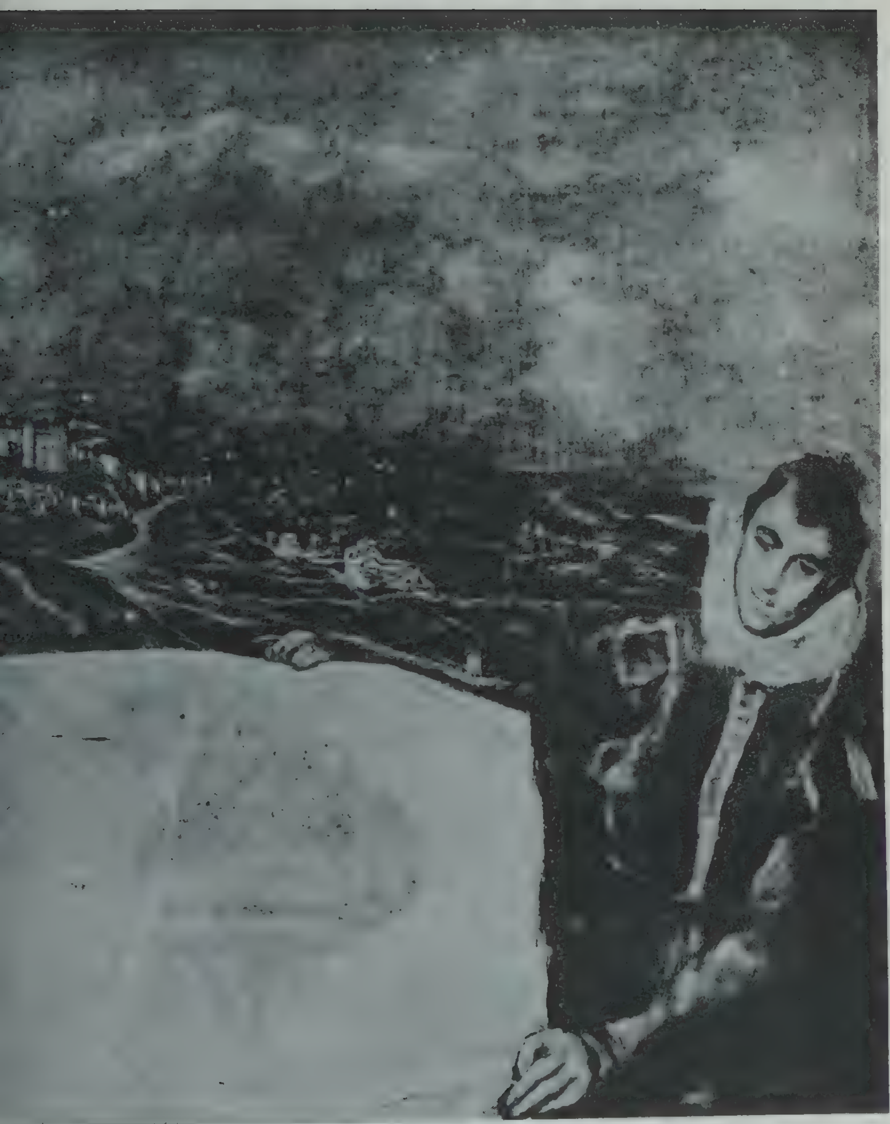


Hôpital de Afuera (Tolède)

Retable



Vue gé
(Tolède



olède
ncial)

Si l'on sort de Tolède par l'antique porte de Visagra, un peu plus bas, après avoir longé les hautes et rébarbatives murailles de la maison de fous, au delà d'une promenade plantée d'arbres étiques et malingres, dominant le Tage et la plaine, à l'extrémité d'une sorte de promontoire, on arrive au célèbre hôpital de San Juan Bautista, fondé par le cardinal Tavera. Cet édifice, généralement connu sous le nom d'hôpital de Afuera, c'est-à-dire de dehors, en deçà des murs, occupe le premier plan du tableau si connu du Greco, représentant la cité impériale et qui se trouve au musée de cette ville.

Le grand retable de l'église de l'hôpital de Afuera est l'œuvre de Domenikos Theotokopuli, de même que sa décoration sculpturale presque complète, puisque celle-ci, qui consiste en dix statues, en montre neuf du maître ; la dixième n'a pu jusqu'ici être attribuée à un artiste connu. Ces neuf statues font penser à celles de Santo Domingo el Viejo. Plus grandes que nature, elles ne sont pas en marbre, comme on pourrait le croire au premier abord, mais en bois peint, à l'imitation du marbre. Les deux qui figurent dans le premier corps représentent *Saint Pierre* et *Saint Paul* ; celles du second corps, également au nombre de deux, *Saint Mathieu* et *Saint Jacques ;* sur l'entablement, au milieu, se trouve un *Christ en croix*, la tête retombant sur l'épaule droite, les jambes légèrement infléchies et arquées, avec la *Vierge* et *Saint André* à sa droite, *Saint Jean*, l'apôtre bien-aimé, et *Saint Thomas*, à sa gauche.

La décoration sculpturale du grand retable de l'église de l'hôpital de Afuera est incontestablement inférieure à celle de la chapelle de Santo Domingo el Viejo, de plus de vingt ans plus ancienne, puisque Domenikos Theotokopuli ne fut occupé à la fondation du cardinal Tavera que vers 1610.

Les statues du maître que nous venons de passer rapidement en revue, seuls vestiges à peu près authentiques de son œuvre sculpturale, témoignent d'une indéniable noblesse de proportions, d'un sens affiné des formes élégantes et sveltes,

d'un goût délicat et averti. Il faut cependant reconnaître que l'on n'y trouve plus, au même degré que dans sa peinture, l'émotion intense, la passion concentrée et cette sorte de beauté fatale et presque maladive, résultant de l'exaltation poussée à son extrême limite.

Pour les monuments de Don Gedeon de Hinojosa et de sa femme, Doña Catalina Velasco, il nous est bien difficile de nous en faire une idée, même approximative. Il nous semble cependant que, comme tant d'autres tombeaux de la même époque, ils ne devaient être — tout au moins jusqu'à un certain point — qu'une glorification à la mode classique et assez vague, de ceux dont ils renfermaient la dépouille. La tristesse et l'angoisse de la mort devaient en être absentes.

Quoique le Greco, une fois établi dans les Castilles, ait renié jusqu'à un certain point les enseignements reçus par lui des maîtres italiens — son œuvre picturale est là pour en faire foi — il ne montre pas la même indépendance en tant que sculpteur. De ce côté, est-il nécessaire d'y revenir, il est beaucoup plus circonspect, beaucoup moins prime-sautier. Pour lui, quelque étrange que la constatation en puisse paraître, la sculpture n'est pas seulement le simple accompagnement de l'architecture, mais l'accompagnement d'une architecture lourde, commune, bâtarde, avec laquelle elle doit s'accorder, telle celle de ses retables de Santo Domingo el Viejo, de Afuera, de la Caridad d'Illescas, fastueux édicules montant jusqu'aux voûtes des chapelles qu'ils sont censés décorer et embellir.

Paul LAFOND.

BIBLIOGRAPHIE

BARRÈS (Maurice) et LAFOND (Paul). — *Le Greco*. H. Floury, édit. Paris, 1910.

CEAN BERMUDEZ. — *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las Bellas Artes en España*. Imprenta Ibarra, 6 vol. Madrid, 1800.

Cossío (Manuel B.). — *El Greco*. Madrid, 1908.

LAFOND (Paul). — *La Sculpture espagnole*. Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts. Alc. Picard, édit. Paris.

PACHECO (Francisco). — *El arte de la pintura, su antigüedad y grandezas*. Sevilla, 1649.

PONZ (Antonio). — *Viaje de España*. Imprenta Ibarra, 18 vol. Madrid, 1787.

LE PORTRAIT DU DOCTEUR PISA

PAR LE GRECO

Il est impossible de s'occuper de l'art dans les Castilles sans avoir recours à l'*Histoire de Tolède* du Docteur Pisa, dont la première partie seulement fut imprimée en 1605, et qui donne de si précieux renseignements sur tout ce qui touche à la cité impériale.

Francisco Pisa, né aux environs de 1537, mort le 3 décembre 1616, à l'âge de quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois ans, ne fut pas d'ailleurs un mince personnage. Docteur en droit canon, professeur juré d'Écriture sainte, doyen des facultés de théologie et des arts libéraux de l'Université de Tolède, il joignait à ces titres ceux de curé de la paroisse de Saint-Juste, d'aumônier d'un couvent de benoîtes fondé par lui et surtout celui de premier chapelain de la chapelle mozarabe du Corpus Christi à la cathédrale.

Par mozarabe, il faut entendre le rite chrétien primitif ou wisigoth que, lors de la domination mauresque, les vaincus mêlés aux Arabes avaient obtenu l'autorisation d'exercer dans six églises de la ville. Tolède reconquise, il fut permis à ces vieux chrétiens, en récompense de leur fidélité religieuse, de continuer à célébrer les offices sous cette forme. En 1504, le cardinal Ximenez fit construire par Enrique de Egas, à l'extrémité ouest du bas-côté de la cathédrale, à la droite du grand portail, une superbe chapelle fermée par une très belle grille, chef-d'œuvre de Juan Frances, dont le nom indique une origine française, datée de 1524, pour être affectée au culte mozarabe, où il est d'ailleurs encore pratiqué aujourd'hui.



GRECO

Francisco de Pisa

C'est cette chapelle dont le Docteur Pisa fut le premier chapelain, et c'est là qu'il fut enterré sur le parvis, un peu à droite, en dehors de la grille.

Dans la description de l'antique capitale castillane, du savant chapelain, il est bien souvent, comme de juste, question du Greco; on y apprend, entre autres choses, que lors du placement de l'*Enterrement du comte d'Orgaz* dans l'humble église de San Tomé, toute la ville défila devant le chef-d'œuvre de l'artiste et qu'à partir de ce jour, pas un étranger ne passa par Tolède sans aller l'y admirer.

Don Manuel Cossío, dans son ouvrage sur Domenikos Theotokopuli, parle d'un portrait du Docteur Pisa, peint par le maître, qui se serait trouvé dans le collège de benoîtes fondé par le vénérable ecclésiastique. Il ne peut s'agir du couvent de religieuses, établi en 1487, grâce aux libéralités de Don Diego Hernandez de Ubeda, sous l'invocation du prince des apôtres que désigne l'écrivain; mais, du « beaterio del Doctor Pisa » doté et construit par lui, près de l'ancien monastère de Santa Ana, dans le faubourg neuf alors, dit quartier juif, sur les hauteurs qui dominent le Tage.

Ce portrait est dernièrement passé, des mains de la supérieure des bénédictines qui ont succédé aux religieuses du « beaterio del Doctor Pisa », Doña Manuela de las Mercedes, dans celles du marquis de la Vega Inclán.

Chose rare, unique jusqu'à présent dans l'œuvre du Greco, cette effigie peinte sur bois dans les dimensions d'une miniature, ne mesure guère plus de neuf centimètres de hauteur sur six de largeur. Le savant docteur, peint sans doute aux approches de 1600, est représenté à l'âge de soixante à soixante-cinq ans, en buste, la tête de trois quarts, tournée de gauche à droite, le visage ovale, les cheveux rares, courts et blancs, le front haut et dénudé, les yeux enchâssés sous l'arcade sourcilière, largement ouverts; le nez plutôt fort, la barbe, comme les cheveux, blanche, courte et coupée en pointe.

Il porte un vêtement rayé sombre, légèrement éclairé à la hauteur du cou par un petit liséré blanc que recouvre un manteau à petit collet et à revers de même étoffe.

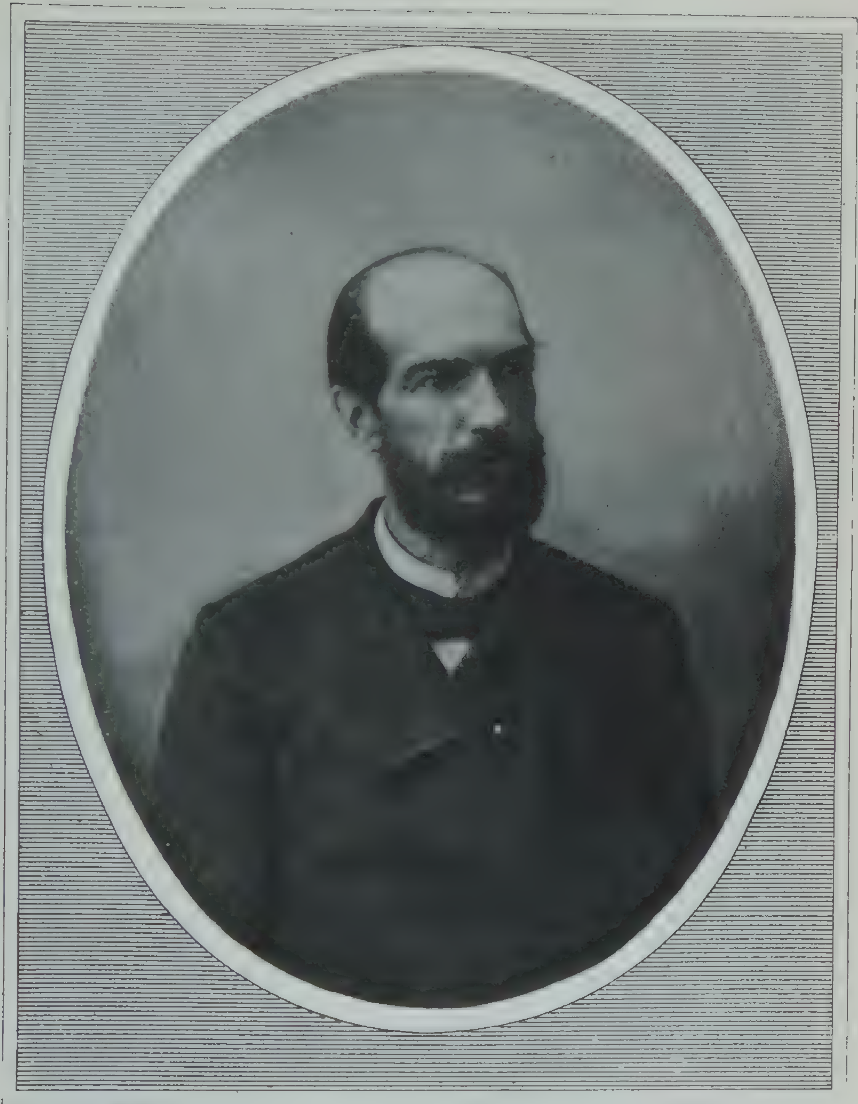
Sur le haut du panneau, à droite, dans une sorte de minuscule médaillon ovale, faisant l'effet d'un écusson, se voit un aigle noir couronné. S'agit-il d'armoiries, ne serait-ce pas plutôt une allusion au talent d'écrivain du personnage représenté ? Nous n'en savons rien. Toujours est-il que ce dernier est vivant, prêt à parler.

On retrouve sur ce petit panneau toutes les qualités des œuvres importantes du Greco : sa maîtrise, sa nervosité, sa pénétration, qui nous mettent en rapport et en relation avec son modèle qui devient pour nous une connaissance, disons plus, un ami qu'il nous semble avoir fréquenté.

Ce genre de portraits de petites dimensions n'est d'ailleurs pas rare dans l'école espagnole. Sanchez Coello, Bartolomé Gonzalez, Felipe de Liaño et, plus tard, Juan de Alfaro, en ont peint un grand nombre. N'en est-il pas même un, représentant le comte-duc d'Olivares, conservé au palais royal de Madrid, que l'on a jusqu'à ces derniers temps attribué, à tort, il est vrai, à Velazquez ?

Point n'est besoin de preuve matérielle pour certifier la parfaite et indéniable authenticité de l'effigie du docteur Pisa. Il en existe une, néanmoins : c'est une copie agrandie, de trente centimètres de haut sur vingt de large, brossée en 1820 par un certain Simon Fernandez, qui porte à son revers une inscription relatant qu'elle n'est qu'une « reproduction du portrait original du Dr D. Francisco Pisa, par Dominico Greco, qui se trouve dans la chapelle du beaterio du Docteur Pisa, voisin du couvent de Santa Ana ; qu'elle appartient à Don Julian Garcia Baquero et qu'après sa mort — le décès de celui-ci eut lieu le 7 août 1855 — elle doit revenir au doyen des chapelains de la chapelle mozarabe de la cathédrale ».

Paul LAFOND.



MUESTRA DE UN DICCIONARIO

DE LA LENGUA CASTELLANA

RUFINO JOSÉ CUERVO

En homenaje a la memoria de Don Rufino José Cuervo, editamos de nuevo el primer escrito filológico del eximio lingüista, o sea la parte que le pertenece de un folleto, hoy rarísimo, titulado *Muestra de un diccionario de la lengua castellana*[1], que se imprimió en Bogotá el año de 1871. La Advertencia preliminar indica con claridad lo que se proponían los autores :

Sin prólogo, introduccion ni comentarios, y sólo como muestra de una obra emprendida muchos años há, damos á la estampa los presentes artículos, tomados sin particular eleccion, de dos letras distintas de un Diccionario de la Lengua Castellana. Allegar en un solo cuerpo cuanto sea necesario saber acerca del orígen, acepciones y usos de las voces, vivificado todo con ejemplos sacados de libros clásicos, es el fin á que hemos aspirado en nuestra ardua labor; y rastrear, por la acogida que estas páginas alcancen entre las personas eruditas y discretas, la aceptacion que merecería la obra entera, es el objeto de la presente publicacion. Cumplidos quedarán nuestros deseos si, cotejando nuestros artículos con los mismos de los diccionarios castellanos hasta hoy conocidos, juzga el público que habremos hecho algo en pro de la lengua de nuestros padres y de nuestros hermanos.

---

(1) Venancio G. Manrique y Rufino J. Cuervo. Muestra de un diccionario de la lengua castellana. Bogotá. Imprenta de Echeverría hermanos. MDCCCLXXI. en-4°. 2 fol. y 31 pág. a dos columnas.

Como observó el mismo Cuervo unos quince años después en la Introducción [1] de su admirable *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana,* casi no existe analogía entre el Diccionario que se había propuesto hacer, y el que hizo más tarde. Con lo que estamos muy lejos de afirmar que la *Muestra* merezca ser clasificada entre las *ignorantias juventutis,* como decía su autor denigrándola. ¡ Ojalá para todas las letras contáramos con un estudio como el de la letra O !

Ya se advierten en esta primera tentativa los admirables dones del filólogo. Desde los diecinueve años de edad — había

(1) « En septiembre de 1863 hablaban D. Venancio González Manrique y el autor de esta obra de la falta que hacía un diccionario castellano por el estilo de los de Webster y Bescherelle, que eran los mejores que conocían; y con la intrepidez de los pocos años resolvieron tentar la empresa. Al efecto escogieron dos letras de mediana extensión y poco más ó menos iguales : el Sr. Manrique tomó la L, y el autor la O. Cada cual trató de averiguar las etimologías y anotar las autoridades para las palabras que le tocaban, y cuando pareció que había materiales suficientes, se empezó en común la redacción; pero como ésta no se efectuaba en vista de los ejemplos, cada uno introducía después por su parte las modificaciones que aquéllos exigían; de esta manera, al cabo de algún tiempo las dos letras estuvieron terminadas. Guardando cada cual su trabajo, y no habiendo llegado el caso de hacer una revisión final, ni el Sr. Manrique sabe cómo quedó la parte del autor, ni el autor cómo quedó la del Sr. Manrique. Al prepararse para continuarlo, ocupaciones inesperadas hicieron suspender definitivamente el trabajo. Una muestra de lo hecho años antes se publicó por puro capricho en 1871. En 1872 puso el autor mano en esta obra, y queriendo ensayar su plan con los materiales acopiados por él para la otra, vio que eran del todo insuficientes, como que no se habían recogido con igual designio. Echó de ver por otra parte que la letra O, que él compuso y única que ha examinado después, no tenía el fundamento científico que requiere el estado actual de la lexicografía, y ha relegado aquel ensayo entre las *ignorantias juventutis.* Ha parecido oportuno hacer aquí esta explicación para que las personas que hayan oído hablar de aquella empresa no padezcan error pensando que tiene conexión con el presente libro. »

nacido el año de 1844 en Bogotá — era lector apasionado de los libros de Bopp y de Burnouf; y preparaba la magna obra, anotando en millares de papeletas los textos interesantes de la Biblioteca Rivadeneyra. Cuando estaba su *Diccionario* a medio hacer, vino a París a la Exposición de 1878, volviendo a Bogotá al año siguiente, para regresar definitivamente a Francia en 1882. Quienes le vieron entonces cuentan con entusiasmo la belleza de su vida austera y laboriosa. Era un ermitaño, un humanista, el grave « filósofo del idioma » como diría más tarde José Martí. Preservado de afanes económicos y de amistades embarazosas por la admirable devoción de su hermano Don Angel, daba remate a la abrumadora obra. Son años aquéllos de estudio silencioso y pertinaz. El primer tomo del *Diccionario de Construcción y Régimen* se publica en 1886. El segundo, más extenso, en 1893. ¿Qué desaliento ocurre entonces? ¿por qué honda crisis atraviesa el ferviente místico? Sin duda lo dejó desamparado y como huérfano la muerte de Don Angel, ocurrida en 1896, sin duda surgieron dificultades de dinero; pero corren otras versiones para explicar la suspensión de su *Diccionario*. Se ha dicho — y no parece enteramente fundada esta aserción — que al darse cuenta en París de que la Biblioteca Rivadeneyra, compulsada y anotada en Bogotá para los ejemplos del *Diccionario*, era una colección de textos de insuficiente exactitud, se exageró a sí mismo, por noble escrúpulo, los defectos de que podía adolecer obra fundada en base tan insegura. En realidad, la famosa Biblioteca no siempre es fuente fidedigna; pero sólo debemos creer a medias esta excusa que daba el mismo Cuervo. Se instaló en París en 1882. Parece imposible que un erudito como él, no compulsara inmediatamente textos originales, no notara en seguida los lunares de la colección de Rivadeneyra. ¿ Porqué, si era tan vivo el escrúpulo, publicó a pesar de todo los dos tomos del *Diccionario* ?

Más plausible es suponer en místico semejante la crisis de

aridez, esa completa duda de sí [1] y de su talento, a donde pudieron llevarlo su religiosidad y su modestia. Esto y su altísimo deseo de perfección, sí pudieran ser causa legítima de que no publicara los tomos restantes del *Diccionario*. Era escrupuloso hasta ser maniático. Añadía, enmendaba, infatigablemente. Como le confesó a un amigo suyo, llegó a correjir hasta doce veces algunas pruebas de imprenta. A un sudamericano amigo nuestro que lo vió en París pocos años antes de su muerte, en 1908, le decía sonriendo : « Tengo escrúpulos de vieja. Es algo morboso que me impide escribir. He reunido muchos materiales, pero encuentro siempre que algo falta a las afirmaciones más sólidas para ser científicas, que el saber, cuanto más intenso, es también más tímido y lento ».

Contribuyeron a aumentar tales escrúpulos, infundadas críticas que herían la quebradiza susceptibilidad de Cuervo. El primer tomo del *Diccionario* fue elogiado por la crítica francesa y por las sumidades intelectuales de España también. Pero no siempre le perdonaron en Madrid que fuera él un americano, la primera autoridad en cuestiones de filología

(1) Fray Pedro Fabo, autor de una interesante, pero muy desordenada, obra sobre *Rufino José Cuervo y la lengua castellana* (Bogotá 1912, 3 vol.), cita (tomo II, pág. 182) un « documento íntimo hallado en una edición muy manoseada *De imitatione Christi*, escrito el 2 de Julio de 1882 », de puño y letra de Cuervo. Entre varias decisiones de vida espiritual que copia el Padre Fabo, hallamos ésta : « *Desconfiar absolutamente de mi y recordar los motivos que tengo para humillarme.* » ¡ Patético y admirable lema de místico que pudiera explicar todas las vacilaciones de Cuervo !

Y ya que hablamos del libro de Fray Pedro Fabo, apuntaremos un reproche. En el tercer volumen de su obra ha recopilado las cartas que le escribieron a Don Rufino José sus amigos ilustres : ¿ por qué no haber coleccionado algo que sería mucho más interesante, las cartas escritas por Cuervo a esos amigos ? Claro está que era más ardua y lenta la empresa, pero con semejante colección hubiera prestado el Padre Fabo el mejor servicio al nombre de Cuervo y a la filología española, puesto que, versando las cartas sobre consultas y temas lingüísticos, formarían un apéndice utilísimo a los libros del gran filólogo.

española. Más de un « energúmeno », como le decía Don Manuel Tamayo y Baus en una carta fechada el 22 de diciembre de 1886, le atacó sin nombrarse, con mal reprimida cólera. Y Don Juan Valera, el impertinente Don Juan Tenorio de las letras españolas, que comenzaba a extender su « protectorado » en América, sintió celos del americano magistral. « Figurándose tener aún el imprescriptible derecho a la represión violenta » de los insurgentes, como decía agudamente Cuervo, amonestaba al filólogo con enfadosa insistencia, en *La Nación* de Buenos Aires, en *El Tiempo* de México, etc. ¡Singular contienda aquélla! Por un lado la presuntuosa « erudición a la violeta »; por el otro, el saber humilde y formidable. Como las cosas subieran de punto, Don Rufino castigó la altanería en un artículo vengador. Era quizás la primera vez que se enfadaba. « A lo que parece — escribía entonces — no tiene el Señor Valera más idea de lo que se habla en América que la que le dan los libros de sus admiradores. » Concluía Don Rufino por censurar al censor : ¡hallaba errores gramaticales en la respuesta de Valera !

Vivía ya recluído siempre. Cuando el 30 de Enero de 1902 el Congreso Panamericano de México hubo aprobado el proyecto de editar por cuenta de casi todas las naciones americanas los tres tomos restantes del *Diccionario*, sintió Cuervo sincera alegría; y pudo creerse un momento que pondría manos a la obra. Pero los años y los achaques se lo impidieron. Cuéntase que al llegar su hora suprema, se vistió de frac para comulgar, sin duda también para recibir a la Muerte con la exquisita urbanidad que practicara toda la vida. Falleció el 17 de Julio de 1911.

Era un hombre antiguo, para Quintana o Plutarco, abnegado, humilde, santo, un caso ejemplar en nuestra América donde no fueron frecuentes la lenta preparación, el silencioso estudio, la austeridad del sabio que sólo busca recompensa en los felices resultados de su análisis. Tan raros dones estaban

coronados en Cuervo por una modestia que rehuía los elogios y la más ligera alusión laudatoria a su persona, con ademán azorado de adolescente. Pocos realizaron mejor el tipo humano del sabio. Su labor asombra. El mismo petulante Don Juan Valera se maravillaba de que hubiera podido leer tanto. Era uno de esos hombres que leen mientras duermen como otros duermen mientras leen, según la frase de *Clarín* al hablar de Menéndez y Pelayo. Como Littré, como Darmesteter, estudió en su *Diccionario* la vida de las palabras, trazó, si puede decirse, el árbol genealógico de cada una al señalar la época en que por primera vez la emplearon, en tal o cual acepción, los grandes clásicos. Obra fundamental, no sólo para la historia del lenguaje español, sino para resolver tantos problemas de filología moderna, como son el origen de los galicismos y la evolución del castellano en América. Este último tema le apasionaba. Se rehusó siempre a afirmar resueltamente que el español sufrirá completo ocaso en nuestras tierras de América, para transformarse en mestizo lenguaje. Pero manifestaba sí el recelo — porque sabía que las lenguas son cosas vivas — de que las diferencias, no muy grandes hoy día, entre el lenguaje de la metrópoli y el nuestro, lleguen a acentuarse con los años y la falta de comunicación intelectual en que vivimos. « Hora solemne y de honda melancolía en que se deshace una de las mayores glorias que ha visto el mundo », escribía en una carta al evocar el momento de disolución de la lengua castellana en dialectos americanos. La filología puede tener sus tragedias, ¡y cómo no ver una, abrumadora, en la de este sabio tan americano y tan español que por un lado combatía el servilismo literario de América [1] y

1. Censuró alguna vez al periódico bogotano que escribía : « Nosotros los americanos debemos ser colonia literaria de España ». (Citado en una carta que le escribe el ilustre ecuatoriano *americanista* Don Juan León Mera.)

por el otro hubiera querido conservar allí, sin mancilla alguna, la lengua tan amada ! Conocía como nadie el castellano, había consagrado su vida a engrandecerlo... y sabía sin embargo que edificara en arena, que su obra misma pudiera ser mañana sólo una hermosa ruina junto al vaivén americano de emigrantes, puesto que, en un día lejano y triste, los hombres mismos de su raza hablarían tal vez lenguaje nuevo...

Se diría que este recelo de Cuervo lo sintieron ya algunos hombres ilustres de América. Parece que, precisamente porque allí, según la frase de Rubén Darío, « la canalla escritora mancha la lengua que escribieron Cervantes y Calderones », el tesón fué más grande que en España por limpiarla, fijarla y darle esplendor nuevo. Como los más grandes hispanistas del siglo XIX han sido extranjeros fervientes, así también los mejores filólogos fueron americanos : nuestro Cuervo en primera línea, Andrés Bello, Rafael María Baralt y, podríamos decir también, Juan Montalvo.

Esto mismo haría pensar que son infundados los temores de Cuervo, si su opinión no tuviera en esta materia decisiva importancia. Sea de ello lo que fuere, hagamos votos por que se den pronto a la imprenta los tomos del *Diccionario* que legó Cuervo, manuscritos, a su ciudad natal. Divulgar y propagar aquella historia del lenguaje es, para Colombia, timbre de gloria y deber sagrado.

Alfonso GONZÁLEZ MIRÓ.

O. Décimaoctava letra del abecedario castellano, cuarta en el órden de las vocales y entre ellas la mas llena y sonora ; se profiere con la boca abierta alargando un poco los labios para afuera en forma redonda. En los alfabetos griego y latino y en los modernos derivados de ellos, representa por su figura

y aun por su colocacion la *ain* de los fenicios, antiguos hebreos y samaritanos, y etíopes; si este signo procedió de un jeroglífico fonético, hubo de ser su orígen un ojo, que tal es la traduccion del nombre semítico.

La *o* se forma abriendo las quijadas y despues juntando los labios por los extremos, sacándolos un poco hácia fuera y formando la misma figura de ellos como una cosa redonda que representa una *o*. *Isla*. — Se agrega en favor del castellano que de aquellas cinco vocales perfectas, las mas frecuentes en él son cabalmente la a y la *o*, que se aventajan en sonoridad á las demas. *T. de Iriarte*. — ¿Qué especie de animal es éste que no hace mas que lanzar monosílabos, alargando los vocablos y pronunciando mas abiertas las aes que las *oes*? *Larra*.

El sonido de la *o* es siempre claro en medio de palabra ó cuando, siendo final, lleva acento; mas en las voces graves ó esdrújulas que la tienen en la última sílaba, es un poco indeterminado y se acerca algo al de la *u*, de donde depende que en algunos lugares, por ejemplo en Galicia, se suele pronunciar ésta en lugar de aquélla en voces en que média la expresada circunstancia; y en las mismas se consideran tambien como equivalentes estas vocales para la rima asonantada :

Si por haberte vengado
Tantos males *padecemos*,
Remédianos, Juno bella,
Contra la deidad de *Vènus*.
Calderon.

Esta equivalencia de las dos vocales la extendió Villégas á la rima aconsonantada, pero su ejemplo no es de imitarse :

Despeñada en mi *Vènus*
Su Chipre deja; y no que al Cita cante,
Ni al que vueltos los *frenos*
Es rayo fulminante.

2. En los diccionarios se llama *la O* el conjunto de las palabras que comienzan por esta letra. *Academia*. *Jovellanos*.

3. Los eclesiásticos llaman las *oes* á las siete antífonas que

reza el oficio divino ántes de la fiesta de Navidad desde el 17 de diciembre hasta el 23 del mismo mes. Se las llama así porque todas siete comienzan por O. *(O Sapientia, O Adonai, O radix Jesse, O clavis David, O oriens splendor, O Rex gentium, O Emmanuel.)*

Esto es lo que se llama las *oes*, las que, como se ve, no son otra cosa sino unas cortas pero ardientes súplicas sacadas todas de los mas notables pasajes de la Escritura. *Año cristiano del P. Isla. Tomo XII.*

4. *Nuestra señora de la O.* Así se suele llamar la fiesta de la Expectacion del parto de la Vírgen María á causa de las exclamaciones de los Santos Padres que esperaban la venida del Mesías. Esta fiesta, establecida en el X concilio toledano, año de 650 de nuestra éra y 8.º del reinado de Recesvinto, se celebra el dia 18 de diciembre. Calderon atribuye infundadamente otro orígen al nombre de esta fiesta :

A esta pureza suya
Una perpetua fiesta se instituya
A quien el mundo aclame
Sagrada Expectacion, así se llame,
Cuando su parto espera
Quien concibió y parió, quedando entera ;
Y porque mas asombre,
La *Virgen de la O* sea su nombre,
Por ser la O una letra,
Que duracion é integridad penetra,
Jeroglífico siendo á su pureza
Letra que nunca acaba y nunca empieza.

5. Se usó antiguamente por lo mismo que *omega* significando *fin.*

En aquella hermosura inconmutable,
Que es alfa y *O* de todo lo criado.
J. Bermúdez.

6. *O chica, o grande.* Así llaman algunos la ο y la ω del alfabeto griego.

Hay unos crementos en *o* largos y otros breves, por la razon de la *o grande* ó *chica* con que se escriben en griego.

J. de Iriarte.

7. Muchos se valieron de la O para simbolizar la eternidad, por no tener la figura de esta letra ni principio ni fin. *Academia.*

8. En la rosa náutica y cuando se trata de la situacion ó direccion de alguna cosa con respecto á los puntos cardinales del horizonte, significa *oeste :* O. S. O., oessudueste; O. N. O., oesnorueste, etc.

9. Una cifra numérica con una *o* pequeña puesta á su derecha, encima de la línea, es la abreviatura de la terminacion masculina del ordinal correspondiente : 1.º, primero, 20.º, vigésimo, etc. Esta *o* colocada de igual manera significa *grado* ó *grados*, cuando se trata de las divisiones de una escala ó de un círculo : Bogotá está situada á los 4° 35' 48" de latitud septentrional, y su temperatura varía desde los 5° hasta los 23° del termómetro centígrado; esto es, á los cuatro grados, treinta y cinco minutos, cuarenta y ocho segundos; desde los cinco hasta los veintitres grados.

10. En las obras de química se usa como abreviatura de *oxígeno.*

11. Los dialécticos representan con la O la proposicion particular negativa, segun este verso :

Asserit I, negat O ; sed particulariter ambo.

12. En la música antigua se usaba para significar el tiempo perfecto. *Terréros.*

13. Como numeral valia entre los griegos 70, si tenia un acento en la parte superior; y 70,000, si lo tenia en la parte inferior. Entre los romanos valia 11, y con una raya encima, 11,000.

14. En las inscripciones latinas puede significar : *omnibus, omnia, omnium, optime, optimo, opus, ordo, ossa.* O. H. S. S.

ossa hic sepulta sunt, aquí están sepultados los huesos; O. M. T. *optimo, maximo, tonanti*, al óptimo, máximo, tonante; O. T. B. Q. *ossa tua bene quiescant*, descancen en paz tus huesos.

☞ *O* como *conjuncion, interjeccion, adverbio* y *artículo*, se explica separadamente.

O. *adv. lug.* [Fr. *où;* Ital. *ove;* del Lat. *ubi :* éste fué originariamente *cubi*, segun aparece en *si-cubi, nun-cubi*, dativo locativo sacado de *qui* por medio del sufijo *bi* (en griego φι, Ἰλιοφι, θυρηφι, en sanscrito *bhy*, como en *nau-bhy-am, nau-bhy-as)*, lo mismo que *ibi* de *is, alibi* de *alius*, y tomado adverbialmente. En Bable *ú* es *donde*, segun se ve en estos versos de Marí Reguera (don Antonio González Reguera) citados por Jovellanos :

Y aunque la lleven, m' obligo
Que se torne per *ú* fo;

y la misma expresion *per ú* ocurre en el *Poema de Alejandro :*

Nos servir te queremos *per ú* quier que tú vayas.

O está completamente anticuado.]

1. Corresponde á *donde* en todos sus usos :

a) llevando por antecedente un nombre de lugar :

Doncas estabelecemos que daquí adelantre los res deben ser eslegidos, ó en á cidat de Roma, ó en aquel logar *ó* morir el otro re. *Fuero Juzgo.* — Aquel era el logar *ó* ellos habien asmado de deshonrar á sus mujeres las fijas del Cid. *Crónica general.*

Fellos en Casteion *ó* el Campeador estaba.
Poema del Cid.

b) subentendiéndose el antecedente significativo de lugar :

Sea esta lid *ó* mandarédes vos.
Poema del Cid.

Trocieron Arbuxuelo é legaron á Salon :
Ó dicen el Ansarera ellos posados son.
Poema del Cid.

c) con antecedente no denotativo de lugar, y con la fuerza de pronombre relativo :

E venció esta batalla por *ó* ondró su barba.
Poema del Cid.

d) como interrogativo :

¿ Ō sodes, Raquel é Vidas, los mios amigos caros?
Poema del Cid.

2. Adonde, á donde, al cual.

Non quisieron ir *ó* las dueñas estaban. *Crónica general.*

El quinto placer hobiste
Cuando al tu fijo viste
Sobir al cielo et diste
Gracias á Dios *ó* subia.
Arcipreste de Hita.

Ocupar. *v. t. r.* [L. *occupare*, compuesto de *ob* y *capio*, tomar, coger. Existe igualmente en los otros dialectos romances.] Tomar posesion de (alguna cosa); apoderarse de.

Ocupó Ciro la Lidia y despojó al rey Creso. *Saavedra Fajardo.* — Echándose de improviso Júdas Macabeo sobre las ciudades y castillos, las quemaba; y *ocupando* lugares ventajosos, hacia no pequeños estragos en los enemigos. *Scio.*

Acude, acorre, vuela,
Traspasa el alta sierra, *ocupa* el llano.
Fr. L. de Leon.

2. Usase metafóricamente la anterior acepcion : cautivar, rendir.

Despues que vi la gran hermosura del Señor, no veia á nadie que en su comparacion me pareciera bien ni me *ocupase*. *Santa Teresa.* — ¿Qué pala-

bras serán bastantes para daros á entender el extremo de dolor que *ocupó* mi corazon? *Cervántes.*

3. Llenar ó tener (un lugar en el espacio).

Como si quitando del lugar el cuerpo que le *ocupa*, quedase el mismo lugar vacío. *Rivadeneira.* — No *ocupa* mas piés de tierra el cuerpo del papa que el del sacristan. *Cervántes.* — Miéntras podemos señalar con el dedo el lugar que *ocupa* una estrella solitaria en los cielos y una isla desierta en la inmensidad de los mares, ignoramos el origen de nuestros rios, las raices de nuestros montes, la situacion de nuestras provincias, y acaso el punto que *ocupa* en España el centro de nuestra circulacion y el asiento de nuestro gobierno. *Jovellanos.* — En la escala de las posiciones de los cuerpos los sólidos *ocupan* el puesto inferior, los liquidos el intermedio y los gaseosos el superior. *Larra.*

4. Habitar (una casa), estar en posesion de (algun bien inmueble).

Los edificios públicos y casas de los nobles, de que se componia la mayor parte de la ciudad de Méjico, eran de piedra y bien fabricadas; los que *ocupaba* la gente popular, humildes y desiguales. *Solis.* — En aquella calle se puede decir que se hallaba toda la antigua corte de los Borbones, y hasta el duque de Wellington *ocupó* tambien una de sus casas. *Mesonero.*

Ahuyentó á su presencia las naciones
Que el pais *ocupaban.*

Carvajal.

5. Desempeñar, disfrutar (algun cargo, destino, empleo, dignidad).

Atendiendo cada uno de los que gobiernan la república á este fin con medios proporcionados al cargo que *ocupa.* *Saavedra Fajardo.* — Todos aquellos Estados recibieron singular contento con esta nueva, los nobles principalmente, pareciéndoles que habian de *ocupar* grandes lugares y puestos con los nuevos príncipes. *Coloma.* — El que *ha ocupado* un empleo, aunque no sea mas que un solo dia y al otro queda apeado, ése lleva ya la honrosa denominacion de cesante. *Gil de Zárate.*

En sentido análogo se dice *ocupar el trono* por *reinar*, *ocupar el lecho,* por *ser esposa*, etc.

Hacia ya trece años que don Enrique III, dicho el Doliente, y nieto del famoso don Enrique el Bastardo, habia subido á *ocupar* el trono. *Larra.* — *Ocupaba* en aquella sazon la silla pontificia Bonifacio VIII. *Quintana.*

En él vive la injuria solamente
De que Briseida bella su querida
De Agamenon por fuerza *ocupa* el lecho.
Lupercio de Argensola.

6. Emplear, consumir (el tiempo).

Doy por bien empleado el tiempo que *ocupare* en escribir y tratar con mi pensamiento tan divina materia. *Santa Teresa.* — Los ratos que sus dolores le daban lugar, *ocupaba* en leer buenos libros. *Fr. D. de Yépes.* — El tiempo que los nuestros estuvieron en Asia fué muy poco, y éste le *ocuparon* siempre en vencer. *Moncada.*

Ocupad las pocas horas
En catar las vuesas faciendas;
Un punto no estéis ociosa
Pues es lo mismo que muerta.
Romancero del Cid.

7. Señorear, dominar (en especial respecto al ánimo, á los afectos).

Solo un cuidado *ocupe* vuestro corazon, y ha de ser agradar al Señor. *Mtro. Avila.* — Todo lo que se precia en este siglo él lo tiene por desechado y aborrecible, por razon del fuego de amor que le *ocupa* y enciende. *Fr. L. de Leon.* — Pizarro, ó dejándose *ocupar* de un sentimiento de flaqueza que ni ántes ni despues se conoció en él, ó arrastrado de una impaciencia que no es fácil disculpar, le contestó ásperamente. *Quintana.*

En el silencio de la noche, cuando
Ocupa el dulce sueño á los mortales,
La pobre cuenta de mis ricos males
Estoy al cielo y á mi Clori dando.
Cervántes.

8. Llamar ó fijar la atencion de (alguno); traer cuidadoso, solícito (á alguno).

Tal es la idea que debo presentaros de los objetos que nos han de *ocupar*

en esta sesion. *Jovellanos.* — David, á quien *ocupaban* sin tregua la seguridad y el sosiego del reino, designó á su hijo dos personas de quienes le excitó á deshacerse : Joab y Semei. *Ochoa.*

. . . . Muy graves asuntos
Os han de *ocupar*, supongo,
Cuando en la corte no os veo.
Gil de Zárate.

9. Perturbar, impedir, incomodar.

Esforcémonos, hermanas mias, por amor del Señor; dejemos nuestra razon y temores en sus manos; olvidemos esta flaqueza natural que nos puede *ocupar* mucho. *Santa Teresa.* — La fiucia que tenia en estos hombres me *ocupaba* aquella pura esperanza que debia tener en Dios. *Fernando del Pulgar.* — No puede entrar allá seglar alguno sin licencia del padre general, y cuando entra algun seglar con ella no puede hacer noche, porque no *ocupe* ni embarace al prior ni ermitaños. *Fr. D. de Yépes.*

10. Dar ocupacion ó trabajo á (alguno).

Créanme en esto las señoras, en que *ocupen* siempre sus hijas; porque les hago saber, si no lo saben, que de los ociosos momentos y de los livianos pensamientos se vienen á hacer los malos recaudos. *D. Ant. de Guevara.* — Pidió al cabo de la guardia que le *ocupase* otra vez léjos de su persona. *Solis.*

La palabra que indica la ocupacion ó el trabajo va anunciada por en.

Créanme que no la quiere Dios sino para la vida activa, que de todo ha de haber en los monasterios : *ocúpenla en* oficios, y siempre se tenga cuenta que no tenga mucha soledad. *Santa Teresa.* — Turbaban á Galicia algunos nobles, y aunque merecedores de muerte, los llamó el rey don Fernando el cuarto y los *ocupó en* la guerra. *Saavedra Fajardo.* — Dejó á los sitiados en la penosa tarea de buscar el agua en los rios que bajaban de los montes, y en precisa necesidad de *ocupar* su gente y sus canoas *en* la conduccion y *en* los convoyes. *Solis.* — La primera expedicion *en* que le *ocupó* fué la de ir á sujetar los árabes tributarios de su imperio. *Quintana.*

Metafóricamente se dice *ocupar el pensamiento en* (alguna cosa).

Es propia condicion de los amantes *ocupar* los pensamientos ántes *en* buscar los medios de alcanzar el fin de su deseo, que en otras curiosidades. *Cervántes.*

. . . . *Ocupaba* el pensamiento
En la dulce memoria de aquel dia
En que vi florecida mi esperanza.
Figueroa.

11. *Refl.* Dedicarse, consagrarse (á algun trabajo físico ó moral), trabajar. *La palabra que denota la clase de trabajo va precisamente con* en.

No *te ocupes* ni te derrames *en* muchas obras, porque el que *en* ménos obras *se ocupare* aprovechará más en el estudio de la sabiduría. *Granada.* — Mil españolas de singular belleza *se ocupaban en* su delicia y servicio. *Cadalso.*

Yo estimaré que *te ocupes*
En esta investigacion.
Hartzenbusch.

12. Poner la consideracion, fijarse (en algun asunto ó negocio). *Como esta acepcion no es sino un uso metafórico de la antecedente, y una y otra, formas reflejas de la* 10.ª, *es obvio que todas tendrán un mismo régimen :* en.

Las cosas divinas le deleitan, y *se ocupa en* ellas, no como en cosas ajenas, sino como en suyas propias. *Granada.* — No *me ocupo* tanto *en* la institucion y gobierno del príncipe, que no me divierta al de las repúblicas, á sus crecimientos, conservacion y caidas. *Saavedra Fajardo.* — No *te ocupes en* lo presente, mas contempla lo que ha de suceder. *Fr. D. de Estella.* — Si *en* vuestras obras *se ocupa* mi entendimiento, quéjase la voluntad, porque querria que nadie la estorbase á amaros. *Santa Teresa.*

NOTA. *Modernamente se ha introducido, tomada del frances, la construccion* ocuparse de, *y cuenta entre sus patronos á los escritores mas granados de este siglo : la creemos absolutamente inadmisible, así en las acepciones* 11.ª *y* 12.ª, *como en la otra, y es la que generalmente se le da, de* tratar, hablar

(de un asunto), discurrir *ó* escribir (sobre él), departir (de, sobre él), *etc.*

Ojo. *s. m.* [del L. *oculus*, lo mismo que *oreja* de *auricula*, *conejo* de *cuniculus*, etc.; de donde se formaron igualmente el It. *occhio*, el Port. *olho*, y el Fr. *œil*. *Oculus* es una forma diminutiva del Gr. οκος ú οκκος, ojo; Ruso, *oko;* Lituanio, *akis;* Leton, *azs;* Esclavon, *ochka;* Sans., *akschi*, ojo, e *îksch*, ver; Armenio, *achk*, *agn;* Sajon *eage*, *eah;* Gótico *augô;* Sueco *oga;* Danes *oje;* Flam. *oog*, y antiguamente *ooghe;* Al. *auge;* Ing. *eye*, y antiguamente *eghe*, *eigh* ó *yghe*, el cual se ha reducido á *ee* en Escoces, y aun en el lenguaje poético inglés *(Byron, Childe Harold's Pilgr., Canto I, St. VI.)*. En Gr. αυγη es luz, esplendor y poéticamente en plural *los ojos* (*Eurip. Andr.* 1180); αυγαζω, brillar y tambien ver, mirar. Sucede con frecuencia que voces que significan ver, mirar, son afines de otras que significan lucir, brillar, sentidos derivados acaso del radical de arrojar, lanzar (como en *lanzar* miradas de despecho). V. LUZ. Rastros de estos sentidos conserva *ojo* en la acepcion de *boton* ó *brote* que tiene en otras lenguas, y en la de lustre ó brillo de las telas y piedras preciosas del Fr. *œil*. Ademas, lo mismo que sucede con el Gr. αυγη pasa con el Cast. *luz* (véase esta voz, número 12), con su derivado *lucero* (véase, número 7) y con *sol* (véase, número 6), con el L. *lumen* (v. *Freund, Lat. W. B. s. v.* I, B, 6) y *lux* (*id. s. v.* I, B. 4), con el It. *lume* (v. *Tasso, Aminta, atto I, sc. II; Petrarca, son. CXXIII in vita di Laura,* etc.) y con el Port. *lume* (v. *Camoens, son.* 58). Ejemplar de esto hallamos tambien en el Arabe *baraqa* (v. *Freytag, Lex. Arab. Lat. tom. I, págs.* 110 *b*, 111 *a, b.*), y en el germanesco *quemantes* por ojos (v. el *Dicc.* de la Academia.).]

1. Órgano situado en la cabeza del animal y por medio del cual recibe éste las sensaciones de la vista. Es un globo de figura esférica imperfecta, pues está ligeramente aplanado por

delante y por los lados; se compone de varias membranas, tales como la esclerótica, la córnea, la coróides, la hialóides, la retina y el íris; de varios humores, tales como los llamados acuoso, cristalino y vítreo, adaptados todos á que el órgano ejerza bien sus funciones; el nervio óptico es el medio por el cual se trasmiten al cerebro las imágenes formadas en la retina.

Si tanto es lo público que ven los *ojos* de todos, ¿qué tánto mas será lo que solamente ven los *ojos* de Dios? *Mtro. Avila.* — En viendo un tuerto, puedes juzgar por esta ciencia que le falta un *ojo*. *Quevedo.* — Para ver perfectamente un objeto, es necesario que se forme su imágen en el interior del *ojo*. *Villanueva.*

Ojos claros, serenos,
Si de dulce mirar sois alabados,
¿Por qué, si me mirais, mirais airados?
Si cuanto mas piadosos,
Mas bellos pareceis á quien os mira,
¿Por qué á mí solo me mirais con ira?
Ojos claros, serenos,
Ya que así me mirais, miradme al ménos.
Cetina.

Como el *ojo* es en el hombre la parte en que se manifiestan mas á lo vivo sus pasiones y afectos, muy frecuentemente se usa la palabra con alusion á esta circunstancia.

. . . . Coloraba mi semblante
La timidez, y el corazon sediento
En mis *ojos* brillaba.
Lista.

. . . . No á preguntarte
Si me amas vengo, no. . . . miro tus *ojos*
Y ellos me dicen que es tu amor mas grande.
Gil de Zárate.

Ojos que miran amando
Miran siempre convenciendo.
E. F. Sanz.

2. Se toma tambien no solo por el globo del ojo sino por las partes que lo circundan.

Sacándole del todo vieron que traia cerrados los *ojos* con muestras de estar dormido. *Cervántes.* — Abri los *ojos* atónita y espantada. *Cervántes.* — Volvió de repente á desmayarse y cerró sus bellos *ojos*. *Isla.* — Sin poder contener las lágrimas que brotaban ya de sus *ojos*. *M. de la Rosa.*

Por una estrecha hendidura
Sacó la cabeza un topo,
Con poca carne en los huesos
Y mucha piel en los *ojos*.
M. de la Rosa.

3. La parte anterior del ojo en que al traves de la córnea se ven los colores del íris; en este sentido se dice *ojos negros, ojos azules,* etc.

Los negros *ojos* que abrasando miran.
Quintana.

Corazon que en tiernos años
Por unos *ojos* te pierdes,
Para entender sus amaños
No mires si son castaños,
Negros, azules ó verdes.
E. F. Sanz.

Al nacer, corteses
Las olas les dieron
Color á tus *ojos*,
Mudanza á tu pecho.
M. de la Rosa.

4. Vista, mirada.

Desde el punto que oyó la opresion de su padre, puso los *ojos* en el suelo y la mano en la mejilla, y al cabo de un buen espacio que así estuvo, quitó los *ojos* de la tierra y poniéndolos en el cielo, dijo.... *Cervántes.* — Alzando los *ojos* vió á los dos que mirándola estaban. *Cervántes.* — Al oir esto la buena de la beata apartó los *ojos* de mí, por volverlos al que le hablaba con tanta gracia. *Isla.* — Todo ofrecia á los *ojos* y al alma un

cuadro tanto mas delicioso, cuanto no dejaba entrever la mano del hombre ni el conato del arte. *M. de la Rosa.*

Entre aquellas colinas, Dóris bella,
Te robaste á mis *ojos.*

Lista.

5. La vista intelectual; la virtud ó propiedad que tienen las facultades mentales para comprender y figurarse las cosas y darse razon de ellas.

Muchas veces la malicia de nuestro advérsario ciega de tal manera y tan sutilmente nuestros *ojos,* que nos hace entender que son virtudes los mismos vicios. *Granada.* — Aunque la noche hacia oscura, los *ojos* del alma me dieron á conocer que el que allí venia era Crisalvo. *Cervántes.* — Es preciso que los hombres y los acontecimientos resalten á los *ojos* del entendimiento. *Gil de Zárate.* — El filósofo pertenece á todos los paises : á sus *ojos* no hay límites, no hay términos divisorios. *Larra.*

Mediante otra metáfora, se dice *los ojos del mundo, de la filosofía,* etc.

Debajo de aquello que á los *ojos* del mundo parece locura, está encerrada la mas alta filosofía de cuantas Dios tiene enseñadas. *Granada.* — Estos ejemplos admirables á los *ojos* de la filosofía son ciertamente dignos de la aprobacion universal. *Jovellanos.*

6. Atencion, cuidado, mira.

La naturaleza trabaja de continuo por su interes y tiene el *ojo* á la ganancia que le puede venir. *Granada.* — Saben que tienen *ojo* al provecho temporal. *Granada.* — Quedéme abajo con ellos aunque siempre tuve *ojo* á si pudiese con buen seguro coger la puerta. *Aleman.* — Si viéredes algunos muertos á mis piés, el *ojo* á la justicia en tanto que yo me doy escape. *Lope de Rueda.* — Sin tener *ojo* á la ganancia y granjería que le ofrecia tener la hacienda de la moza dilatando su casamiento. *Cervántes.*

7. Usase para dar á entender el modo ó manera como se considera alguna persona ó alguna cosa.

Mira Saul con malos *ojos* á David, porque sus hazañas, con ser hechas en su servicio, eran mas aclamadas que las suyas. *Saavedra Fajardo.* — Le

miran los que la maldad de su mujer saben con *ojos* de menosprecio, en cambio de mirarle con los de lástima. *Cervántes.* — Dios solo, que en aquel momento los miró con *ojos* de misericordia, pudo salvar á aquel puñado de valientes. *M. de la Rosa.*

Y aunque sé que te ofendí,
Mira con benignos *ojos*
Bajo tus piés mil despojos
Ganados todos por mi.
Lupercio de Argensola.

8. Aojo. *(No ocurre en libros modernos).*

Gentes hay de tan mala complexion, que matan á un caballo y secan á un árbol con mirarle. . . . y esto es lo que llaman *ojo. C. de Fonseca.* — Es cierto que no hay *ojo* en los niños, sino contagio ó hechicería. *Montalvan.*

Ya mas seco estoy que un palo,
Que es mi mal mas desigual.
— Asmo que debe ser *ojo.*
J. de la Encina.

9. Cualquiera persona ó cosa que da luz ó instruccion á otra; lumbrera, antorcha, guia.

Ninguna escritura se hallará entre los filósofos, sea de Aristóteles, sea de Platon, que tuvieron los antiguos por los dos *ojos* del mundo, donde no haya algunos errores. *Granada.* — La cronología son los dos *ojos* de la historia. *Flórez.* — Era yo *ojos* para el ciego y piés para el cojo. *Biblia, trad. de Amat.*

10. Cualquier cosa que tiene la figura de un ojo; en este sentido se usa para explicar el círculo de colores que tienen en la extremidad las plumas del pavo real; ciertas figuras de cera que suelen poner los fieles en los altares y capillas de los santos, etc.

Dejando aquellos ramales ó cabellos que van acompañando el asta de las plumas de la cola hasta el cabo de ellas, vengamos á aquel *ojo* que está al cabo de ellas. *Granada.* — Están adornadas las paredes de sus capillas, de muletas, de mortajas, de cabelleras, de piernas y de *ojos* de

cera. *Cervántes.* — Si por correr tras de la mayor verosimilitud envilece el estilo, cae en el pueril error de un escultor desalumbrado, que por dar á sus estatuas mas semejanza con el natural, tuviese la idea de dar color al mármol, ó le pusiese unos *ojos* de vidrio. *J. de Búrgos.*

11. Cada una de las gotas que forma el aceite ó cualquiera otra grasa que se encuentra en el estado líquido, cuando náda en otro licor de mayor gravedad específica. Llámanse tambien así las burbujas que forma el jabon en el agua.

El aceite echado con el agua, ó se levanta sobre ella, ó se muda todo en unos pequeños *ojos*, *Granada.* — Si alguna maliciosa la interpela acerca de las lágrimas que vierte á su despecho, achaca al chisporroteo de los *ojos* del jabon el nublado de los suyos. *Breton.*

Ni dos *ojos* de jabon
Mas que los tuyos blanquean.
Moreto.

12. El agujero que tiene la cerradura para que éntre la llave.

Tú vendrás luego á atisbar
Por el *ojo* de la llave.
Breton.

¡La abrazó con tanta fe!
Sí, yo lo vi por el *ojo*
De la llave.
Breton.

13. El agujero que tiene la aguja para que éntre el hilo.

Meten una punta de una espada por el *ojo* de una aguja. *Cervántes.* — Mas fácil es á un camello el pasar por el *ojo* de una aguja, que á un rico entrar en el reino de Dios. *Biblia, trad. de Amat.*

14. El agujero que tienen algunas cosas, como las cuentas, las perlas, etc. para ensartarse.

15. El agujero ó anillo que tienen algunas herramientas para asegurar el astil ó mango con que se agarran para trabajar.

16. *Fam.* Ano. *Villaviciosa. Quevedo.*

17. Cada una de las mallas de que se componen las redes. *Nebrija.*

18. Cada uno de los huecos ó cavidades que tienen dentro de sí el pan, el queso y otras cosas semejantes, cuando están esponjadas.

Daba para postre una tajada de queso tan llena de *ojos* y trasparente, que juzgara quien la viera, ser pedazo de entresijo flaco. *Aleman.*

19. El manantial de corto caudal que nace en terreno mas ó menos llano. En sentido análogo llaman en España *ojos* del Guadiana las lagunas situadas entre Villarubia y Daimiel, en las cuales vuelve á fluir aquel rio despues de haberse ocultado por espacio de 35 ó 40 kilómetros desde Penarroya.

En los campos Laminitanos, hoy campo de Montiel, brotan las fuentes y *ojos* de Guadiana. *Mariana.*

20. Cualquiera abertura ó cortadura que da paso al agua : el arco del puente por debajo del cual pasa el agua, y tambien el que tiene el molino para que éntre la que hace andar la rueda.

Tenian levantados hácia la parte de la ciudad los puentes de aquellos *ojos* ó cortaduras donde perdian su fuerza las avenidas ó crecientes de la laguna. *Solis.* — Corre por allí el rio Francolí que fenece en la mar y se cruza por una puente de seis *ojos* sobrado angosta. *Toreno.*

Llorando está Manzanares
Al instante que lo digo,
Por los *ojos* de su puente
Pocas hebras hilo á hilo.
Quevedo.

21. En la letra *e* se llama *ojo* aquella pequeña abertura que tiene en la cabeza del carácter, la cual la distingue de la *c*.
Academia, Dicc.

22. *Impr.* El grueso que tienen los caractéres para dar el

cuerpo á la letra, de suerte que en dos fundiciones diferentes de un mismo grado se dice que la una tiene mas *ojo* que la otra. *Academia, Dicc.*

23. Nota de advertencia que se pone al márgen de lo escrito ó de lo impreso, y que se marca de esta manera : *ojo.*

A la márgen de la cuenta de este poderoso saca Dios, como acá solemos para advertir algo, un *ojo.* *Aleman.*

24. La mano que se da á la ropa con el jabon cuando se lava.

(Telas), un poco amarillas
Las tengo; mas con jabon,
Al primer *ojo* blanquean.
Tirso.

25. Es expresion de gran cariño y tambien se toma por el objeto de él. Usase generalmente en plural.

Pronto, mamá? — Sí, mis *ojos.*
M. de la Rosa.

Mora de mis *ojos*, dice,
Si como dices me amas,
Fáciles inconvenientes
Fácilmente atropellaras.
Romance morisco.

Viendo que sus *ojos*
A la guerra van,
A su madre dice,
Que escucha su mal :
Dejadme llorar
Orillas del mar.
Góngora.

Ojo á la márgen ó *al márgen.* Expresion que se usa para advertir que se ponga atencion en alguna cosa. *Isla.*

Ojo al Cristo que es de plata. Expresion usada para

advertir á alguno tenga cuidado con alguna cosa que tiene riesgo de que la hurten.

Ojo alerta. Expresion que se usa para advertir á otro que esté prevenido contra algun riesgo ó fraude.

Jóvenes, *ojo alerta,* gran cuidado!
Que un chismoso en amigo disfrazado
Con capa de amistad cubre sus trazas.
Samaniego.

Y han de estar,
Si se quieren conservar,
Ojo alerta de contino.
Castillejo.

2. Se ha usado significando gran cuidado, suma atencion.

Era cosa maravillosa ver la ligereza con que acometia, las estocadas que tiraba, los reparos, la cuenta, el *ojo alerta* porque no le tomasen las espaldas. *Cervántes.*

Ojo avizor. Alerta, con cuidado. *Quevedo. Breton.*

Ojo avizor..... que ya sale :
Llegó la ocasion, al caso.
Moratin (hijo).

Ojo de besugo. fam. Llámase así el ojo vuelto, por parecerse al del besugo cocido. *Cervántes.*

Ojo de breque. fam. El que es pitarroso ó remellado. Se usa tambien por nota de desprecio. *Academia, Dicc.*

Ojo ú *ojos de bitoque.* Apodo que se da á los que miran atravesado. *Academia, Dicc.*

Ojo de buey. Planta que produce los tallos tiernos y delgados, las hojas como las del hinojo y la flor amarilla, mayor que la de la manzanilla. Es el *anthemis tinctoria* de Lineo, de la familia de las asteráceas ó compuestas. *Laguna.*

2. *Fam.* El doblon de á ocho. *Academia, Dicc.*

Ojo de gallo. Vino de color rojizo parecido al del ojo del gallo.

......La sed brama
Hasta que aplaque el calor
Un sabroso *ojo de gallo.*
Tirso.

Ojo de gato. Piedra preciosa, compuesta de cuarzo y amianto fibroso, de fondo oscuro amarillento, y cuyo color opalino va apareciendo á medida que, al labrarla, se redondea.

Abunda de amatistes, garamánticos, jacintos, espinelos, crisólitos y *ojos de gato,* piedras todas preciosas. *B. de Argensola.*

Ojo del cielo ó *del mundo.* Así suele llamarse al sol.

O perpetuo descubridor de los antípodas, hacha del mundo, *ojo del cielo*... Timbrio aquí, Febo allí, etc. *Cervántes.* — Llega el cuarto dia, y cria Dios esas dos lumbreras del cielo : el sol, que es fuente de luz, alegría del mundo, espejo purísimo y resplandeciente, *ojo del cielo;* y la luna caudillo y princesa de las estrellas. *Malon de Chaide.*

Sobre la esfera del ardiente Apolo,
Ojo del cielo y lámpara del dia,
Tiemblan de Marte uno y otro polo.
Lope.

2. *Ojos del cielo* y simplemente *ojos.* Las estrellas.

Lo ve y exclama con sonido triste,
Bastante á conturbar allá en su altura
Las deidades de Olimpo, y los brillantes
Ojos del cielo humedecer en lloro.
Moratin (hijo), trad. de Shakspeare.

Mostrando el sol su lumbre soberana,
Oscureciendo los eternos *ojos,*
Testigos fieles de la noche fria,
De su caverna de cristal salia.
F. de la Torre.

3. *Los dos ojos del mundo.* El sol y la luna.

Los dos ojos del mundo perdurables,
Las estrellas de rayos luminosos,
Y los siete planetas le bendigan
Y siempre Santo, Santo, Santo digan.
Hojeda.

Ojo del Tauro. Astron. Aldebaran. *Salvá.*

Ojo de perdiz. Entre pasamaneros, cierta labor que tiene la figura de un ojo pequeño. *Academia, Dicc.*

Ojo de pollo. La raiz pequeña ó mancha negra que se forma en el callo, y suele hacer un agujerito parecido al ojo del pollo.

Ojos de Argos ó *de lince.* Los muy perspicaces ó vigilantes.

Sin que nuestras industrias, estratagemas, solicitudes y fraudes hayan podido deslumbrar sus *ojos de Árgos,* que contino tiene alerta porque no se le quede ni encubra ninguno de los nuestros. *Cervántes.* — Necesítanse hombres de su temple, *ojos de lince* como los suyos, que todo lo escudriñan. *Larra.*

Ojos de cangrejo. Pedrezuelas calcáreas planoconvexas que crian interiormente los cangrejos y muy usadas en medicina.

Ojos de gato. Apodo que se da á la persona que tiene los ojos azules ó varios en el color.

Ojos de sapo. Apodo que se da á la persona que los tiene muy hinchados, reventones y que le purgan mucho. *Academia, Dicc.*

Ojos que te vieron ir. Expresion que se usa para dar á entender que la ocasion que una vez se perdió, difícilmente se vuelve á presentar. *Academia, Dicc.*

2. Exclamacion con que se muestra el temor de no volver á ver á una persona ausente y amada, ó de recobrar el dinero ó alhaja de que uno se ha desprendido. *Academia, Dicc.*

La expresion completa es como se encuentra en los pasajes siguientes :

Es lástima de decir
Y mayor era de ver,
Que al tiempo de despedir,
Ojos que las vieron ir
Nunca las vieron volver.
Castillejo.

No quiero gastar el seso.
— El seso? ¡ tarde pïache !
Ojos que le vieron ir
No le verán mas venir.
Tirso.

Ojos rasgados. Los que se descubren mucho por ser muy grande la abertura de los párpados.

¡ Ay qué *ojos* tan grandes y tan *rasgados!*
Cervántes.

Ojos reventones ó *saltones.* Los que son muy abultados y parecen estar fuera de su órbita.

Ojos vivos. Los muy brillantes, bulliciosos y alegres. *Lope.*

Abrir el ojo. Estar advertido para no dejarse engañar ó sorprender.

Han entrado en ese lugar cuatro personas disfrazadas para quitaros la vida porque se teme de vuestro ingenio : *abrid el ojo,* y mirad quién llega á hablaros y no comais de cosa que os presentaren. *Cervántes.*

Abrir los ojos. Desengañarse ; conocer las cosas como son en realidad.

O gente ilustre ! *abrid* por amor de Dios *los ojos,* mirad que los verdaderos caballeros de Jesucristo y los príncipes de su Iglesia, un san Pedro y un san Pablo, no llevaban el camino que llevais. *Santa Teresa.*

2. Nacer

Yo, infeliz de mí, desde que *abrí los ojos,* no he tenido en el mundo á quién volverlos. *M. de la Rosa.*

Al són de la voz creadora
Isabel y yo existimos,
Y ambos *los ojos abrimos*
En un dia y una hora.
Hartzenbusch.

3. Poner mucho cuidado y vigilancia (para que no suceda alguna cosa).

Cuidará el rector de que en estos exámenes no haya confabulacion, ni padrinazgos, ni partidos, *abriendo* mucho *los ojos* sobre esta especie de enredos. *Jovellanos.*

Abrir los ojos (á alguno). Darle á conocer ó hacerle comprender lo que ignoraba; desengañarle.

Ruego siempre á Dios me *abra los ojos* del entendimiento y me dé á conocer cómo le tengo de servir. *Cervántes.* — Un paso tan osado, aplaudido vivamente por la nacion, *abrió*, aunque tarde, *los ojos* al Gobierno. *M. de la Rosa.*

.... Dios de venganza,
Que á la tardía luz del desengaño
Abres mis ojos, mi suplicio horrendo
Retarda un solo instante.
Breton.

Abrir tanto ojo. Manifestar vivos deseos, excesiva alegría ó suma atencion.

Al oir esto, Pedro se quedó mudo y confuso, y los dos mercaderes, *abriendo tanto ojo*, quedaron como absortos. *Isla.*

A cierra ojos. Con los ojos tapados ó cerrados.

Me han hecho pisar tejados
A cierra ojos.
Tirso.

Y yo despierta *á cierra ojos,*
Y entre dos luces dormida....
Tirso.

2. Sin exámen ni reparo; precipitadamente; sin reparar en inconvenientes ni detenerse á mirar los riesgos que puedan ofrecerse.

Alegrársele á uno los ojos. Manifestar extraordinario regocijo.

Vimos los muros de Segovia y á mí *se me alegraron los ojos.* *Quevedo.*

Al ojo. Cercanamente, á la vista.

Lo traia puesto (el dinero), como dicen, *al ojo,* libre de sus amigos, enemigos mios, que siempre me lo andaban acechando. *Aleman.* — Todos daban voces como quien veia ya el peligro y la muerte *al ojo.* *Fr. D. de Yépes.*

Y como encarnizada bestia fiera
Que ve la desmandada presa *al ojo,*
Así con una furia arrebatada
Le sale de traves á la parada.
Ercilla.

2. Claramente.

¿De dónde, segun cuenta César, vino,
Que los fieros suevos en su tierra
No dejaban entrar á vender vino?
De que vieron *al ojo* lo que yerra
Y se ablanda con él un pecho fuerte.
Lupercio de Argensola.

Esto nos muestra *al ojo* Celestina,
Digo el autor, que supo darle al punto
Con tan suave espíritu y doctrina.
Rey de Artieda.

A los ojos. A la vista, en presencia, delante.

Todos estaban suspensos y alborozados aguardándome, deseosos ya de embestir con el bajel que *á los ojos* tenian. *Cervántes.*

2. Visiblemente, á las claras.

¿Qué daño me vendrá cuando no me den crédito, si lo tengo ya ganado, aunque *á los ojos* vea que mienta? *Aleman.* — Aun cuando se ve *á los ojos*

la ruina de los estados, es mejor dejarlos perder que perder la reputacion. *Saavedra Fajardo.*

A los ojos de. En presencia de, delante de.

A los ojos mismos *del* monarca hicieron pezados al privado. *Quintana.*

En la mejilla hermosa,
Mas fresca y mas rosada que la rosa,
A nuestros ojos le picó atrevida.
Jáuregui.

Alzar ó levantar los ojos al cielo. Implorar fervorosamente el favor de Dios.

No tenian por qué *levantar los ojos al cielo* y pedir el favor y socorro de la divina gracia. *Granada.* — Hacia que hubiese en todos los monasterios continua oracion, ayunos y disciplinas, y así frailes como monjas *levantaban* todos *los ojos al cielo,* de donde solo esperaban el remedio. *Fr. D. de Yèpes.*

Hoy *alzan* humildes
Sus ojos al cielo;
Su amor y su celo
No vanos serán.
Moratin (hijo).

2. Elevarse sobre las otras criaturas ó mostrarse superior á ellas.

En medio de este teatro siempre móvil es donde nuestra especie ha sido colocada para sentir, conocer y admirar, para *alzar sus ojos al cielo* y caminar sin rival y sin dueño sobre la faz de la tierra. *Bello.*

Ante los ojos de. A los ojos de.

Y tú, ingrata, riendo
Dejas morir mi bien *ante mis ojos?*
Garcilaso.

A ojo. Sin peso, sin medida, á bulto. Dícese tambien *á buen ojo.*

Alteró de camino la dósis quitando y añadiendo *á buen ojo.* *Isla.*

Solo apetecen aquellos
Que *á ojo* una cara miden,
Esas bellezas vulgares
Donde está luego el busilis.
Solis.

2. A juicio, arbitrio ó discrecion, como *á ojo* de buen varon. *Academia, Dicc.*

3. Al ojo. 1. (*Desusado*).

Cuando sus aposentadores llegaron á Guadarrama, habia partido el Rey de Navarra camino del puerto de la Tablada, é lo vieron ir *á ojo* por el puerto arriba. *Crónica de don Juan II.*

A ojo de buen cubero. Expresion que se usa para explicar el modo de hacer ó vender las cosas sin medida, sin peso y á bulto. *Academia, Dicc.*

A ojos abiertos. Con atencion y cuidado.

Los negocios de Dios con mucho tiento y muy *á ojos abiertos* se han de tratar. *San Juan de la Cruz.*

A ojos cegarritas. Cerrando casi los ojos para mirar.

A ojos cerrados. A cierra ojos. 2. *Isla.*

A ojos cerrados seguios por la sagrada fe. *Mtro. Avila.*

A ojos enjutos. Sin llorar, sin conmoverse, impasiblemente. Dícese tambien *con ojos enjutos.*

Los arrojó con sus propias manos en un profundo estanque, y *á ojos enjutos,* mas ántes risueños, estuvo mirando en el agua y advirtiendo cómo fenecian. *B. de Argensola.* — No vieron los holandeses, siendo herejes, estas acciones de vuestros soldados *con ojos enjutos. Quevedo.*

A ojos vistas. Con los propios ojos, por inspeccion material de la vista. Dícese tambien *por vista de ojos.*

Tenia gran deseo de entrar en la cueva y ver *á ojos vistas* si eran verdaderas las maravillas que de ella se decian. *Cervántes.* — Si viésemos claramente *á ojos vistas* cuánta es la fealdad del pecado, no pienso que seríamos

tan malos que aborreciésemos la abominacion de la culpa. *Mtro. Alejo de Venègas.* — De los efectos que hace su ira en aquellos contra quien mueve guerra, vemos *por vista de ojos* cuán provechosa é importante es su paz. *Fr. L. de Leon.*

2. Patentemente, públicamente, sin embozo; como, robar *á ojos vistas,* mentir *á ojos vistas.* Dícese también *á vista de ojos.*

Ya *á vista de ojos* con ninguno alterca.
Iglesias.

Apacentar ó *saciar los ojos.* Gozarse (en la vista de algun objeto). *Granada.*

Hasta las doncellas mas recatadas pedian licencia á sus padres para ir y *saciar sus ojos* viendo á aquel varon insigne. *Quintana.*

¡Oh colmo de atrocidad!
¿Aun quieres en nuestra sangre
Los ojos apacentar?
Breton.

A quien tanto ve, con un ojo le basta. Frase que se usa para reprender al que es muy curioso y se mete á registrar lo que no se quiere que vea ó entienda.

Arrasar los ojos (á alguno). Hacerle salir las lágrimas. *(Poco usado.)*

Dijo esto con tanto sentimiento la Trifaldi, que sacó las lagrimas de los *ojos* de todos los circunstantes y aun *arrasó* los de Sancho. *Cervántes.*

Arrasarse ó *rasarse los ojos de* ó *en lágrimas* ó *llanto.* Llenarse éstos de lágrimas ántes de empezar á llorar.

Lo estrechó una vez y otra contra su seno, clavando los *ojos arrasados en lágrimas* en una hermosa efigie de la Vírgen. *M. de la Rosa.* — Este juramento fué recibido de Abderahman con tan manifiestas demostraciones de amor y respetuoso decoro, que *se rasaron de lágrimas los ojos* de los circunstantes. *Conde.*

Si no tengo nada.... nada.
— ¿Nada, dices, y tus *ojos*
Veo que *en llanto se arrasan*?
Gil de Zárate.

Avivar el ojo ó los ojos. Andar con cuidado y diligencia para no dejarse engañar ni sorprender.

Me cumple *avivar el ojo* y avisar, pues soy solo, y pensar cómo me sepa valer. *Hurtado de Mendoza.*

Bailar los ojos. Ser éstos bulliciosos, alegres y vivos. *Gil de Zárate.*

Bailábanle los ojos en el casco como si fueran de azogue. *Hurtado de Mendoza.*

Bajar los ojos. Humillarse; obedecer prontamente á lo que se manda.

Prevenid la ira y sonrojos
Que en mí la memoria labra,
O yo con una palabra
Os haré *bajar los ojos.*
Hartzenbusch.

Cebar los ojos. Apacentar los ojos.

Espacio tuvieron Elicio y Erastro de *cebar los ojos* en el hermoso rostro de Galatea. *Cervántes.*

Caer de ojos. Dar de ojos.

Cerrados los ojos. A cierra ojos. 2.

Cerrar de ojos. Úsase en la expresion *cualquier cerrar de ojos, un cerrar de ojos,* para dar á entender cualquier motivo pequeño que se toma como pretexto para alguna cosa.

Su mujer lo indignó contra mí; cualquier *cerrar de ojos* bastara, y aprovechara poco aunque me desvelara mucho en quitarles las ocasiones. *Aleman.*

Cerrar el ojo. Morir, espirar.

Nos casamos : *cerró el ojo*
A las ocho navidades;
Su heredero universal
Me nombró. ¡Dios se lo pague!
Breton.

Cerrar los ojos. Dormir. Se usa generalmente con negacion.

No cerró los ojos ni tuvo sosiego en dos semanas, preparando con sigilo una fiesta. *M. de la Rosa.*

(Análoga á esta expresion es la siguiente :

Los *ojos* le *cerró* un sueño pesado,
Del cual luego despierta congojoso.
Ercilla.)

2. Morir, espirar. Usase generalmente en la exprèsion *cerrar los ojos en eterna* ó *sempiterna noche*, ó alguna otra análoga, que significa simplemente *morir.*

En los hombres es mas feliz el dia en que *cierran los ojos* á la noche de la muerte, que aquel en que los abren al dia de la vida. *Saavedra Fajardo.* — *Cerró* el capitan en sempiterna muerte *los ojos* y dió con su muerte venganza á la de Bradamiro. *Cervántes.*

(Análoga á esta expresion es la siguiente :

Pide á Dios con continuas oraciones no *cierre* la muerte *sus ojos* hasta que él vea con vida á los de su hijo. *Cervántes.*)

3. Someterse al dictámen de otro; obedecer sin exámen ni réplica.

Cierre vuesa merced *los ojos* y déjese gobernar, que yo le digo lo que le conviene. *Quevedo.* — Cuando el cielo dicta sus órdenes, al hombre no le toca sino *cerrar los ojos* y obedecer. *M. de la Rosa.*

4. Desatender, no hacer caso de.

Cerrando los ojos á todo, te dejaste vencer de lo que tanto bien te quita

y mal te hace. *Mtro. Avila.* — Sacrificando á los ídolos los varios soldados de Cortés que habian caido en sus manos, ponen á los españoles en la precision de *cerrar los ojos* á la humanidad. *Cadalso.*

5. No reparar en inconvenientes.

¿Qué tengo que hacer más sino *cerrar los ojos* y envainar el acero en el pecho de ese mozo? *Cervántes.*

Cerrar los ojos (á alguno). Asistir á su muerte, acompañarle en sus últimos momentos.

En los últimos pasos de la vida te alcanzará el de la muerte en vejez suave y madura, y *cerrarán tus ojos* las tiernas y delicadas manos de tus terceros netezuelos. *Cervántes.*

2. Alucinar.

Los que están mas cerca, de tal suerte le *cierran los ojos,* que no puede el juicio aplicar el remedio á los inconvenientes. *Saavedra Fajardo.*

Clavar los ojos. Fijar tenazmente la vista. En lo antiguo se dijo tambien *enclavar los ojos.*

Mira de cuando en cuando al cielo, y otras veces *clava los ojos* en la tierra con tal embelesamiento que no parece sino estatua. *Cervántes.* — Dios en el que ama, y el que ama á Dios en ese mismo Dios tiene siempre *enclavados los ojos.* *Fr. L. de Leon.*

Ansiosa Elvira, que á su dueño espera,
Cien veces en el sol *los ojos clava.*
M. de la Rosa.

Todos ellos estaban *enclavando*
Los ojos en Fernando.
Garcilaso.

Como los ojos de la cara. Con mucho cuidado, aprecio y diligencia. *Quevedo.*

Con el ojo tan largo. Con grande atencion y vigilancia.

El escribano estaba *con el ojo tan largo.*
Quevedo.

Conocérsele (á uno alguna cosa) en lo blanco del ojo. Frase con que se da á entender que por alguna señal ó indicio, sin decir cuál es, se ha penetrado la intencion ó deseo de alguno.

Costar un ojo ó *un ojo de la cara.* Costar mucho, demasiado.

Ahora que sabe esta señora el capricho que tengo, me va á *costar un ojo de la cara* la casita dichosa. *Hartzenbusch.*

Crecer el ojo. Alegrarse (á vista de alguna cosa que se desea ó se espera conseguir ó por algun otro objeto).

Confesó la deuda y señaló por prenda de la ejecucion el caballo, el cual visto por mi amo le *creció el ojo*, y le marcó por suyo si acaso se vendiese. *Cervántes.* — Al pobre le *creció el ojo*, parecióle que un dia de camino era poco trabajo, en especial que á medio dia lo habria andado y á la noche se volveria en un carro. *Aleman.*

Cuatro ojos. Nombre que da comunmente el vulgo á las personas que traen anteojos. *Academia, Dicc.*

Dar de ojos. Caer de pechos en el suelo. Tambien se dice *caer de ojos.*

No la pudo alcanzar sino fué con una coz que le dió en las espaldas, que la hizo entrar *cayendo de ojos* en su casa. *Cervántes.*

Al jóven que fatigado
La intrincada senda sube,
Dando de ojos con el peso
Del haz que en el hombro sufre.
Calderon.

2. Encontrarse (con alguna persona).

3. Caer en error.

Por faltarles esta luz del cielo tropiezan á cada paso y *dan de ojos.* *Rivadeneira.*

Porque los ojos que cubrió de nieve
Hiciesen tropezando en sus antojos
Dar los deseos y las almas *de ojos.*
Lope.

Dar en los ojos. Ser (algo) tan claro y patente que se hace conocer á primera vista.

2. Ejecutar alguna cosa de propósito para enfadar ó disgustar (á alguno). Dícese tambien *dar en ojos*. *Saavedra Fajardo.*

Está muy bien que te afanes
Por *dar* á la envidia *en ojos*
Degollando musulmanes.
Hartzenbusch.

Darse de ojo. Convenirse tácitamente (para algun fin).

Afortunadamente para nuestra capital, los habitantes de las provincias se habian encargado de vengarla de aquel desden de sus naturales cortesanos, y parecian *haberse dado de ojo* para ocurrir á ella. *Mesonero.*

Delante de los ojos. A la vista, en presencia.

Antes se arrojaria en la mar que ver *delante de sus ojos* y por causa suya llevar cautivo á un padre que tanto la habia querido. *Cervántes.* — Consintieron despedazar las carnes de sus hijos *delante de sus ojos* por no cometer una ofensa contra Dios. *Granada.*

De medio ojo. No enteramente descubierto; no en público. Véase *Taparse de medio ojo.*

Desencapotar los ojos. Deponer el enojo y ceño, volver á mirar con agrado. *Nebrija.*

Despabilar ó *despabilarse los ojos*. Abrirlos.

Despabilé los ojos, limpiémelos y vi que no dormia. *Cervántes.* — *Despabile esos ojos* y venga á hacer reverencia á la señora de sus pensamientos. *Cervántes.*

2. Vivir con cuidado y advertencia. *Academia, Dicc.*

Dichosos los ojos que ven á usted. Expresion usada cuando se encuentra á alguna persona despues de largo tiempo que no se la ve. *Moratin (padre).*

Dormir con los ojos abiertos. Dormir con precaucion y cuidado para no dejarse sorprender ni engañar.

Dormir los ojos. Cerrarlos y abrirlos con afectacion y melindre para que parezcan mejor, ó para dar á entender algun afecto interior.

Se miraba al espejo y *dormia los ojos.*
Mesonero.

(Quevedo juega del vocablo aludiendo á esta frase, en los versos siguientes :

Tus dos ojos, Marí Pérez,
De puro dormidos roncan,
Y duermen tanto que sueñan
Que es gracia lo que es modorra.)

Echar el ojo ó *tanto ojo á (alguna cosa).* Mirarla con atencion, mostrando deseos de conseguirla ó alcanzarla. Tambien se dice *echar ojo* ú *ojos.*

Echaron luego *ojo* á la mula, y dijo uno de ellos : Esta se podrá vender el juéves en Toledo. *Cervántes.* — Niña, *échame el ojo,* mira mi garbo. *Cervántes.*

Comienzan á loquear
Y estirarse,
Suspirar y requebrarse,
Echar ojos á las damas.
Castillejo.

Encarnizarse los ojos. Encenderse, inflamarse en ira. *Mingo Revulgo.*

Encima de los ojos. Sobre los ojos.

Enclavar los ojos. V. Clavar los ojos.

En los ojos de (alguno). Delante de los ojos. *Rodrigo de Cota.*

Entrar á ojos cerrados. Entrar (en algun negocio) ó admitir (alguna cosa) sin exámen ni reflexion. *Academia, Dicc.*

Entregar los ojos al sueño. Dormirse.

Sin saber cómo y sin yo quererlo me quedé dormido; y apénas *hube entregado los ojos al sueño* cuando me pareció que el árbol donde estaba arrimado, sobre mi cuerpo se caia. *Cervántes.*

En un abrir de ojos. En un abrir y cerrar de ojos. En un volver de ojos. En abrir y cerrar el ojo. En un instante, con extraordinaria velocidad ó brevedad.

O le arrebatan en una nube, ó le deparan un barco donde se éntre y *en* ménos de *un abrir y cerrar de ojos* le llevan ó por los aires ó por la mar, donde quieren. *Cervántes.* — Lo conquistamos todo *en un abrir y cerrar de ojos. Quevedo.* — Fuí á mi aposento y *en abrir y cerrar el ojo* recogí cuantos trapos viejos y tierra hallé á la mano. *Aleman.* — Dios trastorna los montes, y no gasta tiempo en trastornarlos, ni usa de algun artificio de máquinas; sino con suma facilidad, *en un abrir de ojo,* sin que sepais cómo ni de qué manera, en un punto. *Fr. L. de Leon.*

Estar (una cosa) tan en los ojos. Ser vista con mucha frecuencia ó ser muy clara y patente. *Academia, Dicc.*

Estimar sobre los ojos. Frase que se usa cortesanamente para mostrar agradecimiento por alguna oferta ó beneficio recibido. *Academia, Dicc.*

Hacer los ojos candelillas ó *telarañas.* Turbarse la vista.

Hacer, hacerse del ojo. Hacer, hacerse señas guiñando el ojo para dar á entender algo sin que se note.

Viéndose tratar mal y de aquella manera, *hizo del ojo* á los compañeros, y apartándose aparte comenzaron á llover tantas y tantas piedras sobre don Quijote, que no se daba manos á cubrirse con la rodela. *Cervántes.* — *Hiciéronles del ojo* diciendo que importaban allí para jurar contra cierta gente. *Quevedo.*

Háganse del ojo
Los competidores,
Y los miradores
Échenlo de ver.
Hurtado de Mendoza.

2. Darse de ojo.

¿Qué dirán ahora los que, siguiendo sus huellas de Vm., *haciéndose del ojo*, por los rincones han creido triunfar de la verdad con tan vergonzosas maniobras? *Villanueva.*

Hacer ojo. Estar (el peso) poco equilibrado y cargar mas á la una balanza que á la otra. *Academia, Dicc.*

Hacerse ojos. Estar muy solícito y atento (para conseguir ó ejecutar alguna cosa que se desea ó para verla y examinarla). *Cervántes.*

Debe el alma que está en gracia corresponder á esta lealtad de Dios y no hacer cosa en que falte á la fe de esposa fiel : toda *se* ha de *hacer ojos* en dar gusto á su esposo querido. *Nieremberg.*

Hasta los ojos. Sumamente, excesivamente, en extremo; como, fulano está empeñado *hasta los ojos*, enamorado *hasta los ojos*. *Academia, Dicc.*

Mas pasion has mostrado que pensaba :
De amor estás *hasta los ojos* lleno.
Espinel.

Henchir ó *llenar el ojo.* Contentar mucho; parecer (algo) perfecto y acabado en su línea.

Mostró el vendedor su asno, tal que le *hinchó el ojo* al asturiano. *Cervántes.* — ¿Quién es aquel, preguntó la dueña, que me *ha llenado el ojo*? *Quevedo.*

Hincar los ojos. Poner los ojos. 1.

Si *hincaran los ojos* en esta consideracion, ella misma les descubriera que en nuestra naturaleza habia alguna enfermedad. *Fr. L. de Leon.*

Irsele á uno los ojos por ó *tras (alguna persona ó cosa).* Véase *Irsele á uno el* ALMA. *Isla, Larra.*

A Saul *se le iban los ojos* por un soldado de valor, y le tenia consigo. *Saavedra Fajardo.*

Levantar los ojos. Alzar los ojos.

Llenar el ojo. Henchir el ojo.

Llenarse, henchirse ó *rasarse los ojos de agua*. Arrasarse los ojos en lágrimas.

Dando un grande suspiro y *llenándose los ojos de agua*, dijo : etc. *Cervántes*. — Rogaré á Dios por el alma de mi madre, que á tal mujer me encomendó. No me la nombres, hijo, por Dios, que se me *hinchen los ojos de agua*. *La Celestina*.

Llevar los ojos ó *llevarse los ojos*. Llamar ó atraer la atencion.

En comenzando el paseo *llevaba* el rétulo *los ojos* de cuantos venian á verle. *Cervántes*. — Manejando las armas á la española ó jugando con ellas á la morisca, siempre *se llevaba los ojos* tras de sí. *Quintana*.

Así que donde quiera que posaba
Tras sí *los ojos* y alma me *llevaba*.
Ercilla.

Llevar ó *tener los ojos en el suelo*. Ser muy modesto ó tener mucha compostura.

Llorar con ambos ojos. Sentir en gran manera alguna pérdida ó contratiempo; afligirse mucho.

Llorar con un ojo. Fingir ó aparentar algun dolor ó sentimiento.

Mal ojo. Aquel que, segun cree el vulgo, tiene la virtud de aojar.

Solo os ven mis ojos
Con hueso y con piel :
No sé cuál *mal ojo*
Mal os llegó á ver.
Iglesias.

Medio ojo. El modo de taparse las mujeres la cara con la mantilla sin descubrir mas que un ojo.

. . . . Solo una
Hallé en Sevilla, tapada,

Que se os parece no poco
En el talle; mi amor loco
De *medios ojos* se agrada.
Tirso.

Mentir (á uno) el ojo. Equivocarse, engañarse por la apariencia de alguna cosa.

Mas si yo no me engaño y *el ojo* no *me miente,* otras gracias tiene vuesa merced secretas. *Cervántes.*

Si *á mi el ojo no me miente*
Sé con gran certinidad
Quevuestra paternidad
Tiene el alma algo doliente.
Cervántes.

Meter por los ojos (alguna cosa). Importunar ó molestar para que se acepte ó reciba.

Meterse por el ojo de una aguja. Introducirse sagaz y astutamente en cualquiera parte; insinuarse hábilmente.

Mirar de mal ojo. Mostrar antipatía ó desafecto.

Le conocemos, y sé que no *mira de mal ojo* á la muchacha, y con éste, que es nuestro igual, estará bien casada. *Cervántes.*

Ya ha llegado á entender
Tu inclinacion, y la *mira*
De muy *mal ojo.*
Breton.

Mucho ojo! Ojo alerta; ojo avizor.

No hay mas que abrir los ojos y mirar. Frase con que se pondera la perfeccion ó grandeza de alguna cosa y la estimacion que se hace de ella. *Academia, Dicc.*

2. Úsase tambien para manifestar que alguna cosa es muy clara. *Salvá, Dicc.*

No levantar los ojos. Mirar al suelo por humildad, modestia, etc. *Academia, Dicc.*

No pegar el ojo ó los ojos. No poder dormir ó tomar el sueño.

¿Y duermen por ventura los encantados, señor? No por cierto, á lo ménos en estos tres dias que yo he estado con ellos ninguno *ha pegado el ojo*, ni yo tampoco. *Cervántes.* — El ladrido de los perros y el desentono de los que cantaban, no me dejaron *pegar los ojos* en toda la noche. *Cadalso.* — De pensar en ello apénas he podido *pegar los ojos* en toda la noche. *Breton.*

No quitar los ojos. Mirar con atencion y cuidado. Dícese tambien *no quitar ojo.*

No le *quitaba ojo* en toda la procesion. *Isla.*

No saber dónde se tienen los ojos. Ignorar hasta las cosas mas claras y triviales.

No tener á quién ó dónde volver los ojos. Estar desvalido, abandonado, sin apoyo. Dícese tambien *no quedar (á alguno) á quién volver los ojos.*

Desdichada nací, pues *no me queda á quién volver los ojos. Quevedo.* — Si usted no hubiese venido, mis melancolías me hubieran muerto, *sin tener á quién volver los ojos. Moratin (hijo).*

No tiene ojos? Pregunta que se hace al que ha atropellado ó pisado á otro, para reconvenirle porque no mira lo que hace ó cómo va. *Academia, Dicc.*

Para mi ojo. Expresion que manifiesta el poco ó ningun crédito que se da á alguna cosa.

¡El señor Lorenzo, italiano, y que se fie de españoles, y les pida favor y ayuda! *para mi ojo* si tal crea. *Cervántes.*

Pasar los ojos. Pasar la vista. *Isla.*

Pase los ojos por esos papeles y verá en ellos, unos sobre otros, todos los generales y maestres de campo que he dicho. *Cervántes.*

Pasar por ojo. Mar. Embestir de proa (un buque á otro) y echarlo á pique. *Academia, Dicc.*

Pedir por (una cosa) un ojo ó un ojo de la cara. Pedir mucho, demasiado.

Estos taimados campesinos se dejan ya *pedir* por cada cosa *un ojo de la cara. M. de la Rosa.*

Poner delante de los ojos. Poner en claro ó de manifiesto, de modo que no quede duda. Tambien se ha dicho *poner en los ojos.*

Y cuando esto no entiendan de palabra, como en efecto no lo entienden, háseles de mostrar con las manos y *ponérselo delante de los ojos. Cervántes.* — El nombre de Jesus nos *pone en los ojos* su naturaleza y sus obras. *Fr. L. de Leon.*

Poner los ojos. Mirar con atencion y cuidado, considerar atentamente.

Poned los ojos en aquel navío que se lleva las caras prendas de vuestros parientes. *Cervántes.* — A cada palabra que leia *ponia los ojos* en don Quijote. *Cervántes.* — *Pon los ojos* en los bienes perdurables y eternos que tan presto te dará Dios á ti. *Rivadeneira.*

2. Poner la mira, designar.

Para esto *puso los ojos* en habilitar al arzobispo don Alonso su hijo. *B. de Argensola.* — *Puso* el pueblo *los ojos* en Lamberto para hacerle sucesor del santo obispo. *Rivadeneira.*

3. Hacer (á alguna persona) objeto de aprecio ó amor; cobrar aficion ó inclinacion.

Vióla de léjos san German, luego *puso los ojos* en ella, y alumbrado de la luz del cielo entendió que aquella niña era singularmente escogida de Dios. *Rivadeneira.* — Doña Jimena olvidada del respeto que debia á su hermano y de su honestidad, *puso los ojos* en Sandia ó Sancho, conde de Saldaña, sin reparar hasta casarse con él. *Mariana.* — ¿Y con esas cualidades se atreve usted á *poner los ojos* en mi hija? *Hartzenbusch.*

Vi á aqueste huésped perjuro
Que en Blanca atrevidamente
Los ojos lascivos *puso.*

Rójas.

Poner los ojos en blanco. Volverlos de modo que solo se vea la parte blanca de ellos. Tambien se dice *volver los ojos en blanco.*

Dando un profundo suspiro, *vueltos los ojos en blanco,* dió muestras de haberle sobrevenido un mortal parasismo. *Cervántes.*

Poner ó tornar los ojos en albo. ant. Poner los ojos en blanco. *Juan de Mena.*

Por un ojo de la cara. Con mucho costo ó trabajo.

..... Con ese afan
No hallan otras un galan
Por un ojo de la cara.
Breton.

Por sus ojos bellidos. ant. Por su buena cara, de balde y sin costar trabajo.

Cuando aquesto se hace, no es á humo de pajas ni *por sus ojos bellidos. Aleman.*

Quebrar el ojo al diablo. Hacer lo mejor, mas justo y razonable. *Hurtado de Mendoza.*

Quebrar los ojos. Desplacer ó desagradar (á alguno) en aquellas cosas que son de su gusto; afligir, desazonar.

Estoy determinada de meter este buen dia en mi casa yéndome á la corte á tenderme en un coche para *quebrar los ojos* á mil envidiosos que ya tengo. *Cervántes.* — No por pesar y despique de ver entregado á otra el corazon de su esposo, sino para *quebrar los ojos* al Rey amenazando la vida de lo que mas amaba en el mundo. *M. de la Rosa.*

2. Ofuscar, herir la vista; dícese de la luz cuando es muy activa. *Academia, Dicc.*

Quebrarse los ojos. Cansarse estos por la mucha fatiga que se toma en alguna cosa, como en leer, etc. *Academia, Dicc.*

2. Turbarse la vista; dícese de los moribundos cuando les sucede esto por estar ya en sus últimos momentos. Se ha usado tambien *quebrantarse los ojos.*

Pensad cómo caeréis en la cama, y cómo habeis de sudar el sudor de la muerte, levantarse ha el pecho, *quebrantarse han los ojos*, y con grandes dolores se apartará esta junta tan amigable del cuerpo y del alma. *Mtro. Avila.* — Cuando vean mis *ojos quebrados*, cuando toquen mi mano seca y fria como el mármol. *Garcia Gutiérrez.*

Quebrarse ó *sacarse un ojo por quebrar* ó *sacar* (*á otro*) *los dos.* Buscar ú ocasionar el daño ó perjuicio ajeno aunque sea á costa del propio. *Hurtado de Mendoza, Cervántes.*

Quitarse ó *hurtarse de los ojos.* Sustraerse de las miradas (de alguno), huir de su vista.

Viendo junto con esto burlados sus deseos y perdidas sus esperanzas, *se hurtó de los ojos* de todos y se salió de la sala. *Cervántes.* — Tarquinio cónsul por *quitarse de los ojos* de la envidia, eligió voluntariamente el destierro. *Saavedra Fajardo.*

Revolver los ojos. Mirar en torno de sí vaga y desatentadamente por efecto de alguna violenta pasion ó accidente.

Sacar los ojos. Apretar, urgir (á alguno).

Sucedió, pues, que vió desde léjos un hombre que le *sacaba los ojos*, segun dijo, por una deuda. *Quevedo.*

2. Hacer gastar (á alguno) mucho dinero por antojos ó con peticiones importunas.

Sacarse los ojos. Reñir ó altercar con enojo y cólera. *Academia, Dicc.*

Saciar los ojos. Apacentar los ojos.

Salir á los ojos. Salir á la cara. *Cervántes.*

Saltar á los ojos. Presentarse.

¿Existe la revelacion? Por el pronto *salta á los ojos* un hecho que da motivo á pensar que sí. *Bálmes.*

2. Ser muy claro ó patente.

Ni yo sé como no han dado en esto, siendo una verdad que *salta á los ojos*. *Larra.* — No vale disimular : usted no es lerdo y los indicios *saltan á los ojos*. *Hartzenbusch.*

3. Ser (algo) muy vistoso y sobresaliente por su primor. *Academia, Dicc.*

4. Se usa tambien para explicar el enojo ó irritacion que alguno tiene contra otro. *Academia, Dicc.*

Saltársele los ojos (á alguno). Manifestar por la atencion con que mira alguna cosa la grande ansia ó deseo con que la apetece. Dícese regularmente de los niños cuando ven comer.

Ser el ojo derecho (de alguno). Ser de su mayor confianza y cariño.

Mi tia me aconseja que haga la rueda á Isabel desde que ha barruntado que *és el ojo derecho* de don Agustin. *Breton.*

Sobre los ojos. En el mayor aprecio, sumamente, en extremo.

Este es deseo y afecto de buenos hijos, que *sobre sus ojos* tienen la gloria y honra de su padre. *Granada.*

Tanto ojo. Ojo alerta.

. . . . *Tanto ojo*
Con el tal licenciado,
Porque hay estudiantillo
Que se lleva un colchon en un bolsillo.
Quevedo.

Taparse de medio ojo. Se decia de las mujeres cuando se tapaban la cara con la mantilla sin descubrir mas que un ojo, para ver sin ser conocidas. *Quevedo.*

Dicen que Zapaquilda
Y la bella Micilda
Tapadas de medio ojo
Fueron á ver sus presos.
Lope.

Tener buen ojo ó *tener un ojo....* Ser muy perspicaz ó astuto.

No hay miedo
De que á mí se me despinte.
Le he visto, y *tengo buen ojo.*
Hartzenbusch.

Pues lo confieso, acertaste :
Rindióme á su dulce imperio.
— Cuando digo.... *Tengo un ojo!....*
Gil de Zárate.

Tener entre ojos ó sobre ojo. Aborrecer, tener mala voluntad.

Como aquí desde esta última persecucion no creo que ha quedado mas familia principal católica que ésta, creo que por eso la *tiene entre ojos* el lord diputado. *Larra.*

Tener los ojos en (alguna cosa). Mirarla con grande atencion y observarla con todo cuidado.

Tener malos ojos. Ademas del sentido recto, significa ser aciago ó de mal agüero en las cosas que se miran ó examinan.

Tierno de ojos. Que padece en ellos alguna fluxion ligera y continua. *Larra, Baralt.*

Torcer los ojos. Apartarlos de su posicion natural escondiéndolos hácia un lado.

Los ojos tuerce y con rabiosa pena.
La alma del mortal cuerpo desatada
Bajó furiosa á la infernal morada.
Ercilla.

Traer al ojo. Cuidar atentamente, no dejar olvidar. Véase *Al ojo.* 1.

Traer delante de los ojos. Tener presente.

No se engañaran si conocieran la condicion del Archiduque, y supieran cuán *delante de los ojos trujo* siempre lo que convenia á la autoridad real mostrarse independiente. *Coloma.*

Traer entre ojos. Observar (á alguno por el recelo que se tiene de él). *Quevedo.*

2. Sospechar; entender.

El *traia entre ojos* que un muchacho de su mismo oficio y de su mismo

tamaño, que era algo ladroncillo, le habia tomado la bolsa. *Cervántes.* — *Traigo entre ojos* que serán menester otros catorce puntos ántes de mucho. *Cervántes.*

Traer sobre ojo ó *sobre ojos* (*á alguno*). Observar sus pasos para aprovecharse de algun descuido suyo y hacerle daño. *Quevedo.*

Este hombre violento é injusto, al que una vez derrueca, le da la mano algunas veces por respeto de algun interes que pretende; pero *tráele sobre ojo,* para en viendo ocasion tornar á hundirle. *Fr. L. de Leon.* — De la continuacion en mi paseo nació en alguna gente cierta nota, y me *traian sobre ojos*; de manera que para desmentir las espías me convino el recato. *Aleman.*

2. *Fam.* Estar enojado con alguno. *Quevedo.*

Un ojo á ó *en* (*una cosa*) *y otro á* ó *en* (*otra*). Modo de hablar con que se explica la concurrencia de diversas intenciones ó cuidados á un mismo tiempo; como *un ojo á* la sarten *y otro á* la gata. *Academia, Dicc.*

Esta continua atencion no solo ha de ser á Dios, sino tambien al regimiento y gobierno de nuestra vida : de modo que el *un ojo* traigamos siempre puesto en él para reverenciarlo y pedirle misericordia, *y el otro* en lo que hubiéremos de hacer y decir para que en ninguna cosa salgamos del compas de la razon. *Granada.*

Valer un ojo de la cara. Ser de mucho precio ó estimacion.

No medre yo si no son anillos de oro y muy de oro, y empedrados con perlas blancas como una cuajada, que cada una debe de *valer un ojo de la cara.* *Cervántes.*

Vendarse los ojos. No querer asentir ni sujetarse á la razon, por clara que sea.

Venirse á los ojos. Saltar á los ojos. 2.

Omitiéndose elegantemente lo que es claro y *se viene* por sí mismo *á los ojos.* *Clemencin.*

2. Saltar á los ojos. 3.

Entróse de claro en claro una fregona con un canastillo que *se venia á los ojos. Quevedo.*

Ver con muchos ojos. Mirar atenta y cuidadosamente.

Vidriarse los ojos. Tomar éstos la apariencia ó semejanza del vidrio, como sucede á los de los moribundos.

Los extremos se enfrían,
Falta el huelgo, los *ojos se vidrian.*
Anónimo acerca de Böhl de Faber, Flor. tom. I, núm. 84.

Volver los ojos. Torcerlos al tiempo de mirar; lo que se dice muy comunmente de los niños cuando hacen esto por debilidad ó por vicio.

2. Dícese de los moribundos cuando con un movimiento convulsivo fijan los ojos por última vez.

Triste y pesarosa llegó donde Basilio estaba, ya *los ojos vueltos,* el aliento corto y apresurado. *Cervántes.*

Y vió á aquel que aferrado así tenia
Vueltos los ojos y la cara fria.
Ercilla.

3. Poner la atencion (en alguna cosa para reflexionar sobre ella).

Vuelve los ojos, si piensas que eres algo á lo que eras ántes de nacer y hallarás que no eras, que es la última miseria. *Quevedo.*

Volved los ojos, señor,
A las pasadas ruinas,
Y furtad el cuerpo agora
A la que vos viene encima.
Romance antiguo.

4. Poner la atencion en los males, desgracias ó aflicciones de otro para darles alivio, remedio ó consuelo.

Ea, pues, Abogada nuestra, *vuelve* á nosotros esos *tus ojos* misericordiosos y despues de este destierro muéstranos á Jesus. *La Salve.*

Volved á vuestro pueblo *ojos* piadosos,
Por vos de sus cimientos levantado.
Ercilla.

Mas dígnate *volver*, Dios de clemencia,
Los ojos á este padre desdichado.
M. de la Rosa.

Volver los ojos atras. Recordar lo pasado.

Fuera ya un empeño loco
Volver los ojos atras;
Ni él debe decirme más,
Ni yo esperarlo tampoco.
Hartzenbusch.

Refranes.

Ojos hay que de lagañas se enamoran. Los gustos no se gobiernan siempre por la razon, de donde proviene que los haya tan extravagantes.

Ojos malos á quien los mira pegan su malatía. Las malas costumbres se pegan muy fácilmente, por lo cual es peligroso llegarse á aquellos que las tienen.

Ojos que no ven, corazon que no quiebra, llora ó *siente.* Las lástimas que están léjos se sienten ménos que las que se tienen á la vista. *Cervántes.*

Abre el ojo, que asan carne. Hay que aprovecharse de la ocasion cuando se presenta.

De quien pone los ojos en el suelo, no fies tu dinero. No hay que confiarse de los hipócritas.

El ojo del amo ó *del señor engorda el caballo.* El que desee el progreso y aumento de su hacienda debe cuidarla por sí propio.

El ojo límpiale con el codo. Como el ojo es tan delicado es muy peligroso hurgarle ó refregarle.

Lo que con el ojo ó con los ojos veo, con el dedo lo adivino. No es prueba de grande perspicacia conocer ó comprender las cosas claras y patentes. *Cervántes.*

Los ojos se abalanzan, los piés se cansan, los manos no alcanzan. Da á entender que se desea alguna cosa que no se puede conseguir.

Mas ven cuatro ojos que dos. Las resoluciones que se confieren y consultan con personas competentes, salen mejor que si se tomaran por solo un dictámen. Dícese tambien *Mas ven muchos ojos que dos.*

Mas ven muchos ojos que dos : no se apodera tan presto el veneno de la injusticia de muchos corazones, como se apodera de uno solo. *Cervántes*

Ni ojo en la carta, ni mano en el arca. No hay que meterse á indagar ni averiguar lo que no se debe, así como tampoco se puede tomar lo ajeno ni disponer de ello.

Ni los ojos á las cartas, ni las manos á las barbas. No hay que meterse á indagar ni averiguar lo que no se debe, así como tambien hay que cuidarse de poner las manos en otro.

No es nada lo del ojo y lo llevaba en la mano. Da á entender que se comprende la gravedad de algun daño, por mas que se trate de atenuarlo.

Oro, *s. m.* [Port. *ouro;* Fr. *or;* It. *auro,* del L. *aurum;* Gr. αυρον; Céltico *or, aur;* Vascuence *urrea;* coincide con el Heb. y Cald. אור, brillar, lucir, y tambien luz, fuego; Ar., ارر, encender.] Metal precioso de color amarillo brillante, mas dúctil y maleable que los demas metales y que solo cede en peso al platino; se derrite al fuego, es inalterable á toda accion excepto la del agua régia, y se encuentra en la naturaleza puro ó mezclado con plata y telurio. Hay minas de este metal en todas las partes del globo, pero las mas ricas son las de América y Australia.

Entre la masa de la mina brilla el diamante y resplandece el *oro*. *Saavedra Fajardo*. — Aun en la mina mas preciosa el *oro* está ligado con las tierras y escorias que le deslustran y le afean. *Quintana.*

Entre el rico tesoro,
Como el ardiente fuego en noche oscura,
Ansí relumbra el *oro*.
Fr. L. de Leon.

Oro luciente y puro
Bajo y vil le parece.
Garcilaso.

2. Dícese de aquellas cosas que se parecen al oro por su color y brillantez, y en especial de los cabellos rubios, de las mieses, etc. Se usa mucho en poesía.

A todas las contemplo desparciendo
De su cabello luengo el fino *oro*.
Garcilaso.

Deja por la garganta cristalina
Suelto el *oro* que encoge el sutil velo.
Figueroa.

Quien de dos claros ojos
Y de un cabello de *oro* se enamora,
Compra con mil enojos
Una menguada hora,
Un gozo breve que sin fin se llora.
Fr. L. de Leon

Tuve pura amistad con una ninfa
La mas amable y bella
Que al viento dió jamas sus hebras de *oro*.
Jáuregui.

En el fuego de sus ojos
Templa Cupido sus dardos,
Y en sus rizos de *oro* teje
Los mas halagüeños lazos.
Lista.

Mira cuál vaga entre montones de *oro*
Alegre el labrador. . . . .
Lista.

La aurora vi cual suele aparecerse
Ante los inmortales, esparciendo
Sus rayos de *oro* y su rocío de plata.
Jáuregui.

Ángel de luz que del celeste coro
Con raudo vuelo, el trono soberano
Dejando del Señor, en nubes de *oro*
Bajaste envuelto al clima americano.
Escosura.

3. El color del oro; claridad, esplendor.

Era el palio de tafetan verde listado de *oro*.
Cervántes.

De blanco y colorado
Una paloma y de *oro* matizada.
Fr. L. de Leon.

Las montañas heridas de su lumbre
Se ven de *oro* bañadas.
Iglesias.

4. Usase para encarecer la excelencia y bondad de alguna cosa.

Hallarás por lo ménos los deseos de *oro* y las voluntades de perlas para servirte; y hago esta comparacion, que parece impropia, porque no hallo cosa mejor que el oro ni mas hermosa que las perlas. *Cervántes.* — Sin la caridad, el *oro* de las virtudes se hace escoria, y la escoria de cualesquiera obras de esta calidad, por bajas que sean, se hace *oro* fino por esta virtud. *Granada.*

Así de tu virtud, rico tesoro,
Dios manifiesta el *oro*.
Jáuregui.

5. Joyas y demas adornos de oro con que se engalanan las mujeres. Úsase generalmente en plural.

No tengas, hija, aficion con los *oros*, ni rodees tu cuello con perlas ó con jacintos. *Fr. L. de Leon.*

De muchas bellas moriscas
Ropas de seda labradas,
Muchos *oros*, mucho aljófar,
Muchas perlas estimadas.
Romance antiguo.

6. Oro amonedado, monedas de oro.

Hubo quien les fiase por seis escudos de prometido, y aun quien les diese el dinero en *oro*. *Cervántes.* — No dejó asimismo de sacar cantidad de dineros en *oro*. *Cervántes.*

7. Las riquezas, el conjunto de grande hacienda y dinero.

Cuidados acarrea el *oro*, y cuidados la falta de él; pero los unos se remedian con alcanzar alguna mediana cantidad, y los otros se aumentan miéntras mas parte se alcanza. *Cervántes.* — Aquel es enteramente virtuoso que ningun caso hace del *oro* ni de todas las riquezas del mundo. *Granada.*

Téngase allá la pálida codicia
Su inútil *oro*, y la ambicion sus honras.
Meléndez.

Basta á alcanzar el *oro* alto destino,
Basta á lograr efímeros placeres.
Breton.

Qué me importan el *oro* y la opulencia?
Soy mujer y te adoro :
Tu amor es mi riqueza y mi tesoro.
J. J. de Mora.

8. Hilo de oro.

Ocupábase en hacer labor de *oro* y seda. *Rivadeneira.* — Aquella carne para quien se tejia el *oro* y la seda y se aparejaba la cama blanda y regalada, ha de ser echada en tan miserable muladar. *Granada.*

De sedas y de *oro* se teja mi ropa,
Soberbios palacios albergue me den.
Hartzenbusch.

9. *Blas.* El color amarillo con que se representa el oro en las piezas heráldicas, y que en lo impreso se indica con puntos. (Véase *D. J. de Iriarte, epigrama CDXCIII de los profanos*).

Trae en el escudo un gato de *oro* en campo leonado. *Cervántes.* — Llevando un amigo suyo delante un escudo plateado con el campo de *oro. Pérez de Hita.*

10. *Pl.* Uno de los cuatro palos de la baraja representado por figuras amarillas á modo de monedas. En singular es cada uno de los naipes del palo de oros.

Juegue Vm. un *oro;* he robado tres *oros.*
Academia, Dicc.

En la baraja del siglo
Cuando quisieres jugar,
Serás la sota de espadas,
Pero de los *oros* as.
Quevedo.

Oro batido. Oro reducido por medio del mazo ó martillo á láminas tan sumamente delgadas que las mueve el ambiente, y usado para dorar.

Oro bruñido. Pint. El que se hace mediante los aparejos de cola, yeso y bol sobre piezas de madera tallada ó lisa.

Oro capote. Oro de muchos quilates que se saca de las minas de Copiapó y el Guasco en Chile.

Oro coronario. El que es muy fino y subido de quilates.

Oro de cañutillo. Oro reducido á cañutillos muy pequeños, que sirve para adornos y bordados.

Á buen seguro que la hallaste ensartando perlas ó bordando alguna empresa con *oro de cañutillo* para este su cautivo caballero.
Cervántes.

Oro de copela. El oro purgado al fuego de toda mezcla ó impureza.

Oro de Tíbar. El muy acendrado. Cobarrúbias, copiando á Tamarid, dice que se llama así de un rio de donde se saca, pero probablemente (como advierte Conde) andan errados porque « en Ar. تبر, *tibar* quiere decir *oro puro,* no fundido sino en arenas ó polvo, y en este sentido dice Abu'l Ola, célebre poeta árabe, en un *Casidat* ó poema laudatorio en elogio de Said, príncipe de su tribu, lo que sigue :

قلت الشمس بالبيد بتبر

Dirás que es sol en el desierto el oro. »

No siendo, pues, *Tíbar* nombre de rio ni de region, no debiera escribirse con inicial mayúscula.

Nos parecia tener en ellas las perlas del Sur, los diamantes de las Indias y el *oro del Tibar. Cervántes.*

Dióles su lustre el fino *oro de Tibar,*
Mas no las pudo hacer ménos amargas.
B. de Argensola.

Mas, fúlgido entónces,
Y en todo tu prez,
Al *oro de Tibar*
Te vi oscurecer.
Meléndez.

Oro en polvo. El que se halla naturalmente en arenillas. *Baralt.*

Llamamos *oro en polvo* el que sacan como lo hallan, que es como la limalla de los herreros, y otro algo mas grueso como el afrecho que sacan de la harina. *Inca Garcilaso.*

Oro fulminante. Precipitado que se obtiene por medio del amoníaco, de una solucion de oro en agua régia, y que por tanto es un compuesto de ácido áurico y del óxido del amoníaco. Es de color amarillo rojizo y mas pesado que el oro, y por el frotamiento ó percusion se inflama con mas violencia y estruendo que la pólvora. *Feijoo.*

Oro mate. El que no está bruñido.

Oro molido. El que se muele en panes con miel y luego se aclara con agua para realzar y tocar de oro las iluminaciones y miniaturas.

2. El oro calcinado y reducido á polvo que sirve para dorar lo mas fino, y sobre metales.

3. Lo que es excelente en su línea. *Academia, Dicc.*

Oro potable: Nombre dado á varias preparaciones líquidas del oro, hechas por los alquimistas con el objeto de que pudiera beberse este metal, que creian era de gran provecho en algunas enfermedades. *Quevedo.*

Sois bebida en que les dió
Tan divino *oro potable,*
Que de sus entrañas Cristo
Sus pelícanos los hace.
Lope.

Oro vírgen. Oro cual sale de la mina, sin haber sufrido el fuego. *Terreros, M. Lafuente.*

Oros son triunfos. Expresion con que se da á entender lo mucho que puede el dinero y el grande influjo que tiene el interes.

.... Qué harás?
Lo que suelen hacer todas.
Sacrificar á tu amante
Porque interes y lisonja
Triunfaron de la constancia
Que prometiste engañosa,
Y decir : *oros son triunfos.*
Breton.

Como oro en paño. Como cosa de gran valor, con mucho esmero y cuidado. *Cervántes.*

Las razoncitas yo las guardaré como *oro en paño. Quevedo.* — Ambos papelitos se guardan cuidadosamente *como oro en paño,* si no por lo útiles que son, por los recuerdos que dejan. *Gil de Zárate.*

Como un oro, como mil oros. Ponderacion que explica la hermosura, limpieza y aseo de alguna persona ó cosa.

Ha sido parto derecho y el infante es *como un oro.* *Cervántes.*

Como un oro, no hay dudar,
Eres, niña, y yo te adoro.
— Niño, pues soy *como un oro,*
Con premio me he de trocar.
Quevedo.

De oro y azul. Muy aseado y compuesto. Dícese de las personas.

El oro y el moro. Expresion irónica que se usa para ponderar el engaño en que alguno está respecto del valor ó mérito de alguna persona ó de alguna cosa.

El padre pensaba que tenia el *oro y el moro* y estábase en sus trece. *Quevedo.*

Es como un oro patitas y todo. Frase vulgar irónica para burlarse de alguno ó dar á entender que está conocido por astuto y bellaco. *Academia, Dicc.*

Es otro tanto oro. fam. Expresion con que se explica cuánto sube una cosa de estimacion y punto cuando se le añade otra que con ella conviene ó la complementa.

Daria muchas gracias á Dios si fuese (mi mujer) sorda y tartamuda, partes que amohinan la conversacion y dificultan las visitas; y si tuviese mala condicion, *seria otro tanto oro.* *Quevedo.*

Hacerse de oro. Adquirir y allegar muchas riquezas.

Poner de oro y azul. irón. Llenar (á alguno) de lodo ó de otra inmundicia.

2. Baldonar, insultar.

Hay quien te *pone*
De oro y azul,
Porque le aflige
Tu ingratitud.
Breton.

Se le pudiera fiar oro molido. Es muy fiel y honrado.

Ser (alguna cosa) oro en barras. Deberse reputar como dinero efectivo por lo fácil que es enajenarla.

Tocar de oro. Pint. Realzar con oro los claros en algunos adornos de arquitectura.

Refranes.

Oro es lo que oro vale. Cualquier cosa que tiene valor puede considerarse como dinero efectivo.

Oro majado luce. Las cosas cobran mas estimacion cuanto están mas experimentadas y probadas.

No es oro todo lo que reluce.
No es todo oro lo que reluce. } No hay que guiarse por las apariencias para juzgar del valor de las cosas, pues aquéllas no siempre corresponden á la realidad.

Para el observador atento y escrupuloso *no es oro todo lo que reluce. Gil de Zárate.* — Quiero que sepa vuesa merced que *no es todo oro lo que reluce,* porque esta Altisidorilla tiene mas de presuncion que de hermosura, y mas de desenvuelta que de encogida. *Cervántes.*

En la Celestina se lee : No es todo blanco aquello que de negro no tiene semejanza, *ni es todo oro cuanto amarillo reluce.*

Oscuro, a.
Obscuro, a. } *adj.* [Lat. *obscurus,* de *ob,* en el mismo sentido que presenta en *obtego, obauratus,* y la raiz sanscrita *sku,* cubrir; igualmente decimos en castellano, *cubrirse, encapotarse, entoldarse el cielo,* por *oscurecerse.* En portugues *obscuro,* en italiano *oscuro,* en frances *obscur.* La forma castellana, *escuro,* tan usada de los escritores antiguos, solo se conserva hoy entre el vulgo.]

1. Falto de luz ó claridad.

No hay virtud que no resplandezca en los casos adversos, bien así como las estrellas brillan mas cuando es mas *oscura* la noche. *Saavedra Fajardo.*

— En Sevilla, á la puerta que llaman de Córdoba, se muestra una torre muy conocida por la prision que en ella tuvo Hermenegildo, espantosa por su altura y por ser muy angosta y *oscura*. *Mariana.*

Era *oscura* la noche; pero á veces
La escasa luna entre las nubes rotas
Derramaba su luz.
A. de Saavedra.

2. Opaco, que no tiene la luz conveniente; sombrío, umbrío.

Hoy sus calles son estrechas y *oscuras*, aunque limpias y bien empedradas. *Jovellanos.*

Consagraré á tu nombre un bosque *oscuro*
Con empinados árboles tendido,
Que nunca ose cortar el hierro duro.
Herrera.

3. Negro, moreno.

Habiendo llegado á la ciudad reconocí sus fosos, los cuales estaban llenos de un licor *oscuro*. *Saavedra Fajardo.* — Con este artificio podrán encubrir no solo el color *oscuro*, sino tambien las facciones malas. *Fr. L. de Leon.* — No fies demasiado en el color, ¡oh hermoso mancebo! Se deja perder la blanca alheña y se cogen los *oscuros* jacintos. *Ochoa.*

Ya sus *oscuras* prolongadas trenzas
Deshacen con primor diestras esclavas.
A. de Saavedra.

4. Dícese entre los distintos grados de un mismo color, del que se acerca mas al negro, como azul *oscuro*, castaño *oscuro*.

Su hoja replegada, resinosa y estrecha es de verde *oscuro*. *Jovellanos.* — Llevaba una túnica de seda color de púrpura *oscura*. *J. J. de Mora.*

Una piedra es, verde *oscura*.
Tirso.

5. *Pint.* Dícese de la parte de un cuadro en que se representan las sombras. Sustantívase frecuentemente en la terminacion masculina significando la dicha parte; y tambien se

aplica á lo natural con alusion al modo como se representaria en pintura.

Ya los claros del cielo y los *oscuros*
Tan varia mezcla en el ocaso hicieron,
Como dejan confusa los pintores
La tabla en que han tenido los colores.
Lope.

Ocultos sotos, que jamas pinceles
Supieron retratar vuestros *oscuros.*
Lope.

6. Que apénas se ve ó distingue; mal delineado, confuso.

El mayor de los bienes que por acá se conocen y entienden es una pequeña gota comparado con vos, y es como una sombra *oscura* y ligera. *Fr. L. de Leon.*

7. Que apénas se oye ó se oye confusamente; sordo.

Se dice de las cosas que suenan poco ó con voz *oscura. Academia, Dicc. en la voz* sordo. — Saldrá tu voz de debajo de la tierra como la de una pitonisa, y saldrá de la tierra con sonido débil y *oscuro. Amat.*

De inmensas voces el clamor se alterna,
Y el eco en tantas voces disonante
Hinche de *oscuro* són toda caverna.
Jáuregui.

¡Con cuánta propiedad, con qué viveza
En un modo menor y un tono *oscuro,*
La música nos pinta la tristeza!
T. de Iriarte.

.... Cual repite
El eco *oscuro* en las cavernas hondas
Los gritos del pastor....
A. de Saavedra.

8. No conocido, de principio bajo y humilde; dícese especialmente de los linages y de las personas con respecto á éstos.

Otros nacen de padres bajos y *oscuros*, por donde son tenidos por ménos *Fr. L. de Leon.* — Los hombres mas *oscuros* de la tierra se han enriquecido únicamente con nuestros bienes. *Amat.*

¿Es de claro linage ó sangre *oscura*?
Valbuena.

Piensa en su orígen degradado, *oscuro.*
A. de Saavedra.

9. Bajo, vil, degradado; sin lustre ó gloria.

No siente, no, como la plebe *oscura*
El corazon heroico.....
Moratin (padre).

Mira, Señor, y atiende á cuán *oscura*
Y baja suerte reducir me miro.
Carvajal.

El libre pensamiento los impíos
Oprimiendo en *oscura* servidumbre,
Consagraron á un Dios de mansedumbre
De humana sangre caudalosos rios.
Lista.

. . . . Descienda
A ese vil fango de placer *oscuro*
Vulgar amor, cual en el seno impuro
Se abriga de la imbécil muchedumbre.
J. J. de Mora.

10. Desconocido, ignorado.

Semejante hombre no podia vivir *oscuro*, ni aun cuando su modestia hubiera sido igual á su mérito. *Baralt.* — Si los araucanos eran unos salvajes *oscuros*, sus adversarios los españoles eran harto conocidos en uno y otro hemisferio. *Quintana.*

11. Que no es claro ó no se comprende fácilmente; de difícil inteligencia, confuso.

¡Qué de cosas hay en los salmos de David, que, cuando nos declaran el

romance solo, tan *oscuro* se nos queda como el latin! *Santa Teresa.* — El *oscuro* salmo al parecer, pero *oscuro* á los que no dan en la vena del verdadero sentido. *Fr. L. de Leon.* — Es toda antigüedad *oscura*, principalmente la de España. *Mariana.* — No solo por extremada brevedad se hacen *oscuros* los conceptos, mas tambien por los difusos rodeos de términos monótonos y uniformes. *Capmany.* — Si aun con muy detenida meditacion fuere difícil encontrar el sentido de un pensamiento, será éste verdaderamente *oscuro. Hermosilla.*

12. Que se explica sin claridad ó confusamente.

Persio es tan *oscuro*, confuso é intrincado, que, cuando le hubiera ofendido, pudiera no darse por ofendido. *Saavedra Fajardo.* — En el género festivo, si bien logra Quevedo excitar con frecuencia la risa, suele ser tambien *oscuro. Gil de Zárate.*

Trabaja éste en ser breve y se hace *oscuro.*
J. de Búrgos.

13. Oculto, secreto, hecho á escondidas; tenebroso.

Conviene establecer la libertad del comercio interior de granos por medio de una ley permanente, que, excitando el interes individual, oponga el monopolio al monopolio, y aleje las *oscuras* negociaciones que se hacen á la sombra de las leyes prohibitivas. *Jovellanos.* — Las *oscuras* supersticiones y los ritos bárbaros, claro es que la ilustracion misma los reprueba y proscribe en todo pais civilizado. *Hermosilla.*

14. *Entre los ascetas :* Privado de la luz divina.

Está el entendimiento tan *oscuro*, que no es capaz de ver la verdad. *Santa Teresa.* — Permitia el Señor que estuviese su entendimiento tan *oscuro*, que no estaba por entónces dispuesto para entender la verdad. *Fr. D. de Yépes.*

Oscuro mayor. Pint. Se dice de lo que está muy cargado de color obscuro. *Academia, Dicc.*

A oscuras. Sin luz ó claridad.

Como una persona que estuviese en una muy clara pieza con otras, y cerrasen las ventanas, y se quedase *á oscuras*, no porque se quitó la luz para verlas, deja de entender que están allí. *Santa Teresa.* — Acostámonos

todos los de la casa, y á las dos de la mañana levántase en camisa y empieza á andar *á oscuras* por el aposento. *Quevedo.* — Hallábame yo encerrado, y solo y *á oscuras* una de las primeras noches que pasé aquí. *Jovellanos.*

Porque no hay con el que *á oscuras*
Por un mal paso camina,
Para que vea su engaño,
Mejor luz que la caida.
Moreto.

2. Desalumbradamente, sin tino ó sin conocimiento de lo que se trata ó maneja.

César tuvo sin ojos el deseo, desvelóse en guardar su propia muerte, en traer á sí su homicida; y como determinaba *á oscuras,* no vió la enemistad de Marco Bruto en la amistad que tiene con su enemigo Pompeyo. *Quevedo.*

La causa de esto y la razon bastante
Los doctos coronistas no escribieron,
Y todos andan en el caso *á oscuras*
Buscando la verdad por conjeturas.
Villaviciosa.

Estar ó *hacer oscuro.* Haber poca claridad; se dice en especial cuando por la noche está muy nublado el cielo.

No serás visto, que hace muy *oscuro;* ni yo en casa sentida, que aun no amanece. *La Celestina.*

MANUSCRITS ESPAGNOLS

DANS LES BIBLIOTHÈQUES SUÉDOISES

La plus grande partie des manuscrits espagnols qui se trouvent dans les bibliothèques suédoises, celle qui est aussi sans doute la plus précieuse, a été rapportée en Suède par *J. G. Sparwenfeldt*, gentilhomme suédois et premier introducteur des ambassadeurs (1655-1727). Ce célèbre savant et linguiste qui savait la plupart des langues européennes[1] fut chargé par le gouvernement suédois d'entreprendre un voyage afin de rechercher des monuments des Goths dans les pays où ils s'étaient autrefois établis. Il se dirigea d'abord vers la Hollande, arriva en 1689 à Paris qu'il quitta au bout de quelque temps pour continuer son voyage en Espagne en prenant le chemin de Bayonne à Saint-Sébastien et après dix autres jours de voyage il parvint à Madrid le 3 décembre. A partir de ce jour jusqu'au 13 juillet de l'année suivante, il reste en Espagne, fouillant partout les bibliothèques publiques ou privées et jouissant de la bienveillance des autorités et des

1. Il parlait, dit-on, quatorze langues. Sparwenfeldt s'est aussi occupé de traduire des ouvrages espagnols en suédois, entre autres la *Coronica gothica* de Diego Saavedra, dont la traduction se trouve en 3 exemplaires à la Bibliothèque de l'Université d'Upsal (Ms. H. 281-283, H 286-287 (fonds Celsius) et W 185).

savants[1]. Il semble même qu'on lui ait fait un accueil extraordinaire à en juger par une lettre de Toinard[2] où celui-ci écrit : « C'est que, comme vous avez une permission de compulser les archives de tous les monastères qui ne sera jamais accordée à aucun étranger, de vous servir de cette occasion pour faire une relation de votre voyage comme l'a fait illustre père Mabillon bénédictin dans son Iter Germanicum et Italicum qui ont été si rares. »

Mais, par une circonstance malheureuse, ce qui nous reste de renseignements sur les vastes voyages de Sparwenfeldt se borne à ladite correspondance où se trouve aussi une relation abrégée de son voyage et aux notices qu'il a écrites sur les feuillets de garde de ses manuscrits[3]. Déjà de son vivant un incendie détruisit les documents qui étaient gardés au palais royal dans la chambre du comte Bengt Oxenstierna à qui il adressait ses rapports, notamment tous les actes originaux et toutes les vérifications du voyage d'Espagne[4], probablement aussi le journal détaillé dont il parle dans ses lettres, documents

1. Entre autres Pedro Valero Diaz, Bona Cassa, Navarrete et Dormer. Dans un ex. des « Progressos de la hist. en el Reyno de Aragon » par Dormer, Zaragoza 1680, qu'il acquit en Espagne, il a aussi indiqué par « amigo mio » les noms : Don Juan Lucas Cortes, D. Pedro Fernandez del Pulgar, Canonigo en Valencia, Señor marques de Mondexar, Doctor Don Hipolito de Samper y Gordejuela, prior de S. George, etc.

2. Datée d'Orléans, le 29 avril 1690, et adressée à Madrid, dans la collection des lettres de Sparwenfeldt conservée à la bibliothèque du diocèse de Linköping. Voy. la liste dressée par J. H. Lidén, *Repertorium Benzelianum*, Stockholm 1791.

3. Nous possédons en suédois une biographie sommaire de Sparwenfeldt par *G. Wallin*, Parentalia in obitum Johannis Gabriellis Sparwenfeldii, Stockholm 1730, in-4. Voyez aussi : *Lärda tidningar* 1748 : n° 19; G. Gezelius, *Biografiskt lexicon*, t. 3. Stocholms 1780; Archenholtz, *Mém. de la reine Christine de Suède*, t. I, p. 337 ; *Itinera et labores J. G. Sparfwenfeldii*, Diss. Praeses, J. H. Schröder, Upsala 1830; avec quelques extraits de sa correspondance.

4. Voy. *Stockholms Magazin*, t. I, p. 297.

qui auraient été d'un grand intérêt pour la connaissance de l'Espagne d'alors.

Malgré les ressources insuffisantes dont il se plaint, — il dut vendre même la chaîne d'or dont le roi d'Espagne lui avait fait cadeau — il réussit à acquérir un grand nombre de livres et de manuscrits précieux. C'est surtout la bibliothèque du marquis del Carpio ou de Liche qu'il mit à contribution grâce à l'affabilité de la fille du marquis, Catherine, femme de Don Francisco de Toledo y Silva, fils du duc d'Albe. C'est ainsi que sont venus en Suède quelques restes précieux de la riche bibliothèque de Zurita, le célèbre historien espagnol, dont Graux décrit l'histoire dans son *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*, Paris, 1880 (p. 56, 331, 348). Le marquis d'Heliche avait hérité de la belle bibliothèque du comte-duc d'Olivares, « plus curieuse et plus riche en manuscrits qu'aucune autre en Espagne » (F. Bertaut, *Journal du voyage d'Espagne*, Paris, 1669, p. 176), que ce puissant ministre de Philippe IV avait formée en accaparant la bibliothèque de Zurita dont celui-ci avait fait donation, de son vivant, aux Chartreux d'Aula Dei. La plupart des trésors qui furent emportés ainsi en Suède, le célèbre « Codex aureus » et surtout les manuscrits espagnols, aussi une collection d'imprimés espagnols du XVIe siècle, Sparwenfeldt les légua à la Bibliothèque Royale de Stockholm ; les autres, surtout les manuscrits grecs et arabes, font partie de la Bibliothèque de l'Université d'Upsal.

Les bibliothèques dont les manuscrits sont décrits dans la notice suivante sont : Bibliothèque Royale de Stockholm (K. B.), Bibliothèque de l'Université d'Upsal (U. B.), Bibliothèque du collège de Våsterås (V. B.), et Bibliothèque du diocèse et du collège de Strengnäs (S. B.). Quelques-uns de ces manuscrits sont signalés : pour la bibliothèque de Stockholm chez Lilieblad, *Ecloga sive catalogus librorum tum manuscriptorum tum impressorum, hispanici praesertim idiomatis...*,

Stockholmiae 1706, in-4 : et pour la bibliothèque d'Upsal chez O. Celsius, *Catalogus centuriae librorum rarissimorum manuscript. et partim impressorum...*, Upsaliæ 1706, in-4[1].

K. B. Sp. 16.

1. — *Fuero juzgo,* le célèbre code visigothique, est contenu dans un manuscrit appartenant à la Bibliothèque royale de Stockholm, fonds Sparwenfeldt nº 16, f. 1-165, in-fº, sur gros papier de soie, reliure en cuir. Au début et à la fin quelques feuillets sont endommagés et piqués des vers. Le ms. qui, sauf les deux premiers feuillets, est à deux colonnes, doit être du XIVᵉ siècle. Titres en rouge, initiales en rouge et en bleu, quelquefois ornées.

Sur un feuillet de garde, Sparwenfeldt a écrit : Este libro Ms. Fuero juzgo godo a sacado de la libreria del Marchese de Liche. Madrid januar : 8. Ao. 1690. On trouve aussi sur la tranche rouge une marque : *E 22* qui indique que le ms. a fait partie de la Bibliothèque du comte-duc d'Olivares ; il est signalé par Gallardo (*Ensayo de una bibl. esp.*, t. IV, col. 1491) sous le titre : « Fueros antiguos de Castilla hechos por los obispos del quinto Concilio Toledano en tiempo del Rey D. Sancho el viejo. Es de letra muy antigua. » Une feuille de garde porte le signe d'une date plus ancienne que présentent aussi, avec des cotes variables, la plupart des mss. venus de la « Biblioteca Olivariense » : nº 5. 13 nº 2, probablement la cote de Zurita ou d'origine italienne. Cfr. Sp. 14.

Le commencement de chaque livre est marqué par un

1. Voyez aussi : *Archives des missions scientifiques et littéraires*, t. 15 Paris, 1889, p. 304 ; *Acta liter. Sueciae*, Upsal 1722, p. 324 ; Wanley, H., *Libror. vet. septentrional.* (G. Hickes *Thesaurus*, p. 2.) Oxon 1705, p. 319, où sont mentionnés quelques manuscrits venus par échange entre les mains de Salanus.

cercle en rouge où est inscrit le titre. Au-dessous, l'énumération des « titulos ». Au fol. 5 r° commence le « prologo » précédé de l'introduction suivante :

..... madr*re* de jhu xpo ta*n*[1]
benedito ffue el dia u*ir*gen
en q*ue* tu naçiste. aue me m*er*ced ssenora
por los gozos q*ue* ouiste q*ui*en ssu
cuyta te dixo tu luegol accoryste los sue
..... q*ue* sson*n*ara ta*n* bie*n* g*e*los ssoluiste
ssuelta me los mjos por la ssalut q*ue*
ouiste. yo en las tus manos bie*n* sso
acome*n*dado. mj cuerpo e mj alma ati
lo he dado, todas las mjs cosas tu
las aue con cuedado e dela tu m*er*çed
no*n* ssea oluidado, sobre tod aq*ue*sto tu
ffijo me ffaz pagado, tu ten la mj
boz. no*n* me ue*n*zca el pecado No*n* pa-
res tu mje*n*tes ala mj vanjdat, mas
pido te m*er*çed por la tu u*ir*ginjdat q*ue* me
libres de cuyta e me ayas piadat
el angel telo dixo, en la tu poridat
q*ue* parries vn ffijo amador [de] u*er*dat.

Esto dize*n* q*ue* es p*ar*a q*uar*ta... p*ar*a
el mal ffrio e p*ar*a la t.... ana
e ffazelle q*ue* ayune la uigila de sa*n*t
gil e q*ue* de algo por amor de dios :
+ Oliua + ffons + Amos + Aq*ui*la
+ Radix + Trato*n* + Neli +
+ Atrios + Tues +....

Esta rueda es llamada Rota ffortu
na e dize*n* le assi por q*ue* nu*n*ca esta
q*ue*da en vn estado. mas sienp*re* sse mueue
Et en*el* ssu mouimje*n*to a unos da e a ot*ro*s
tuelle e a unos alça e a ot*ro*s abaxa e di
ze*n* q*ue* estas donzellas q*ue* estan en ella pi*n*

1. Les nombreuses abréviations du ms. ont été résolues et indiquées en italiques.

tadas sson tres h*er*manas. e sson dichas ffa
das e ala q*ue* esta en medio de la Rueda
e q*ue* esta ffilando dize*n* le cloto e dizen
q*ue* q*uan*do sse ayunta el maslo co*n* la ffenbra
e la ffe*n*bra conçibe q*ue* esta ffaze la fforma
delo q*ue* a de sseer maslo o ffenbra. Et
la ot*ra* q*ue* esta en cabo de la rueda e tira
el ffilo assi. dize*n* le lachessis e dize*n* q*ue*
esta es la ... da la uida. alo q*ue* el ot*ra* ffor
ma. Et el [o]tra q*ue* esta en ffondon de la
rueda q*ue* [ti]ene las tiseras en la ma
no e tira el ffilo assi, el taia. dizen la
Antropos e dizen q*ue* esta es la q*ue* da la
muerte o descende al om*br*e de toda la on
dra en q*ue* esta. Et q*ue* bien catare esta rru
eda puede ente*n*der. q*ua*n poco dura la bie*n*
anda*n*ça deste mu*n*do e asi nj*n*guno no*n* sse
deue atreuer de ffaz*er* pesar a dios
njn ffazer mal assu e*rm*ano ssin derecho
nj*n* ffiar mucho por ssu rriq*ue*za.

Conuiene a ssaber q*ue*las nat*ur*as
de los ffijos ssegu*n*d las leyes sso*n*
estas. Ay algu*n*os ffijos los q*ua*les lla
ma la ley ffijos leales ssegu*n*d q*ue* sson
aq*ue*llos q*ue*los om*br*es porfijan. Ay otros
ffijos q*ue*los llama*n* leales e naturales sse
gu*n*d q*ue* sson aq*ue*llos q*ue* nacidos de le
al co*n*iugio de casamie*n*to e estos dos pa
res de ffijos deue el padre gouerna
llos e ssi el padre muere ssin ma*n*da h*er*edan
todos ssus bien*e*s e ssi ffaze ma*n*da h*er*e
dan ssi sson de q*ua*tro ayuso la t*er*çera p*ar*te
de los bien*e*s de ssu padre e ssi sson quatro
o dent arriba h*er*edan la meatad p*er*o esto
es ssegu*n*d los fueros de cada logar
e el padre tales ffijos no*n* puede dese
redar. ssi no*n* por una daq*ue*llas cosas q*ue*
ma*n*da la ley. o la costu*m*bre del logar
Ay otra man*er*a de ffijos q*ua*les llaman
las leyes naturales ta*n* ssola mje*n*tre

ssegu*n*d sson aq*ue*llos q*ue* sson na[ci]dos de las ma*n*çebas q*ue* tiene*n* los om*bre*s en ssus ca sas por amigas e barraganas e estos deuelos el padre gouernar e criar e ssi el padre muere ssin ma*n*da h*er*edan e*n* ssus bien*e*s del padre q*ua*nto en dos onças e es a dezir en la ssesta p*ar*te e no*n* en mas e ssi muriere ssin ma*n*da el padre e no*n* ouiere ot*r*os ffijos o leales o natu rales o dent ayuso. assi como njetos o bisnjetos o desçe*n*die*n*tes ffasta en q*ua*r to grado h*er*edan en q*ua*nto les manda el pa dre e en los bien*e*s de la madre h*er*edan co*n* los ffijos q*ue* sson naçidos de leal ma trimo*n*yo Ay otra man*er*a de ffijos e llamalos la ley notos ffasca conosçidos e ssenalados. ssegu*n*d q*ue* sson los q*ue* sson na çidos de adulterio. q*ua*ndo el ombre es ca sado e la mug*e*r ffaze ffijos en otra p*ar* te e tal ffijo es naçido de adulterio e estos no*n* h*er*edan en bien*e*s del padre njn de la madre nj*n* deue*n* sseer dellos cria dos nj*n* gouernados e ssi alguno del[o]s padres los q*u*isiere h*er*edar no*n* puede e los parie*n*tes gelo pueden toller e ssi ellos callaren la bolssa del Rey tomar ...e lo a todo p*ar*a assi. Ay otros ffijos [lo]s q*ua*les sse llaman spurios ssegund sson aq*ue* llos q*ue* sson naçidos de las mo*n*ias o de [p]a rie*n*tas e destos es esse derecho q*ue* es de los notos dessuso dichos. Ay otros ffijos q*ue* sse llama*n* ma*n*zeres. ssegu*n*d q*ue* sson aq*ue*llos q*ue* sson naçidos de las mug*ere*s del ssiglo q*ue* sse dan a todos e no*n* guar dan a nj*n*guno lealdat mas q*ua*ntos hues pedes viene*n*. ta*n*tos rreçiben e destos es esse derecho q*ue* es de los notos e spu rios. Et estos tres pares de fijos notos spurios e ma*n*zeres. las leyes no*n* los rreçiben a nj*n*guna ondra antes l[o]s dese chan ssegu*n*d q*ue* sson alcaldias o testimonj

as o otros offiçios publicos. nj*n* les dexan
h*er*edar en ma*n*da nj*n* ssin ma*n*da p*er*o la egl*es*ia
bien los rreçibe. p*ar*a ffaz*er* los xianos e que pu
edan ssaluar sse e alca*n*çar vita eterna
mas no*n* los rreçiben alas otras ondras.
Et estos tres pares de ffijos notos
spurios ma*n*zeres. llamamos en roma*n*ç
ffornezinos ffijos de nj*n*guno e ssegu*n*d
q*ue* cada vnos om*br*es vsan por ssus le*n*gua.
Las leyes q*ue* ffablan en este libro
de los ffijos legitimos sson estas en*e*l
t*er*çero libro en*e*l t*er*çero titulo. la ley pri
mera e en*e*l q*ua*rto titulo. la p*r*ima ley
del titulo e la e la ssegu*n*da e la dozena e
la trezena e en*e*l q*u*into titulo en la
ssegunda ley e en la q*u*inta e en la
sseptima e en*e*l VI° titulo en la sse
gunda ley.
Algunos om*br*es conpra*n* pimje*n*ta o
çinamomo o otras m*er*caduras]
q*ue* q*ua*ndo las conpran no*n* ualen de çinco li
bras arriba e q*ua*ndo viene*n* los conprado
res e las conpra*n* dellos e no*n* tiene*n* los
din*er*os p*ar*a pagar luego. q*ue* gelas ma*n*li
eua*n* los ue*n*dedores. e p*er*mete*n* deles dar
sseis libras por ello al plazo q*ue* les po
nen e maguer q*ue* esta pleitesia ssegu*n*d
la fforma de la ue*n*dida. no*n* puede sseer
judgada en no*m*bre de vsuras p*er*o los
ue*n*dedores pecado an y ssi no*n* ssi ffuere
en dubda q*ue* pueden ualer mas
o meno en*e*l tie*m*po de la paga. Esto di
ze la decretal del titulo de vsuris
q*ue* comje*n*ça. jn ciuitate tua.
Ay algu*n*os q*ue* dan diez ssuel
dos o vna q*ua*ntia de auer
por q*ue* en otro tiempo q*ue*l den por ello
ssen*n*alada mje*n*tre otras ta*n*tas medi
das medidas de pa*n* o de vino o de o
lio como pl*e*itean. q*ue* maguer q*ue* esto*n*
çes ualan medidas o mas o

menos q*ue* en*el* tie*m*po q*ue* sse deue*n* dar
e ssemeia q*ue* ay dubda ssi es vsura
o no*n* dezimos q*ue* no*n* deue sser co*n*
tado por vsura. Otrossi por rra
zo*n* de dubda sson escusados los desta
man*er*a q*ue* pan*er*os o pa*n* o vino o olio o
otras m*er*caduras ue*n*den por q*ue* rreçiban
por ellas a plazo certero mas q*ue* ellas
no*n* ualien esto*n*çes. q*ua*ndo ffuero*n* ue*n*di
das. q*ue* no*n* es co*n*tado por vsura. p*er*o co*n*
tal dep*ar*timje*n*to q*ue* aq*ue*llas cosas qu*e* ellos
ue*n*diero*n* q*ue*las non auje*n* de ue*n*der en*el*
tie*m*po e*n* q*ue*las ue*n*dieron. Esto dize en la
decretal nauiga*n*ti en*el* titulo de las
vsuras.

4 v° En este libro no*n* ay ley q*ue* ma*n*de ma
tar por ffurto Et los q*ue* ma*n*da
matar en la sseptima p*ar*tida por ffurto
sson estos q*ue* aq*u*i ssera*n* dichos. Al ladro*n*
con*n*osçido q*ue* maniffiesta mie*n*tre toujesse
caminos o q*ue* rrobasse a otros en la mar
co*n* naujos armados. aq*u*ien dize*n* curssarios
O ssi ffuessen ladron*e*s q*ue* ouiessen entra
do por ffuerça en las casas o en los loga
res dotri por rrobar co*n* armas o ssin ellas
o ladron q*ue* ffurtasse de egl*es*ia o de otro
logar rreligioso algu*n*a cosa ssanta o ssa
grada o official del Rey q*ue* touiesse del
algu*n* tesoro en guarda o q*ue* ouiesse de rre
cabdar ssus pechos o ssus derechos.el
ffurtasse o encubriesse dello assabiendas
O el jugador q*ue* ffurtasse los mr (?) del
Rey o de algu*n* co*n*çeio. mje*n*tre estidiere
en*el* offiçio Et a qua*n*tos diere*n* ayuda o
consseio a tales ładron*e*s como estos o
los encubriessen en ssus casas o en o
tros logares Et otrossi los ladron*e*s q*ue*
sson llamados abigey q*ue* ffurta*n* las bes
tias o los otros ganados. ssilo an husa
do.Mas ssilo no*n* auje*n* husado mag*ue*r
ffallassen q*ue* auje*n* ffurtado alguna bes

tia. nol deue*n* matar por ello. Et si
ffurtasse diez oueias o dent arriba
o çi*n*co puercos o q*ua*tro yeguas o otras
ta*n*tas bestias o ganados q*ue* nasçe*n* des
tos. por q*ue* ta*n*to cue*n*to como ssobredicho
es de cada vna destas cosas ffaze g^ey
q*u*alq*u*ier q*ue* tal ffurto ffaga: deue mo
rir por ello. maguer no*n* lo aya husa
do a ffaz*er* le otras uezes. Et los
q*ue* ma*n*da matar en*e*l libro q*ue* diz*en* fflo
res sson estos. Quy fforadare casa.
o q*ue*brantare egl*e*sia p*ara* ffurtar o otrossi
ssi ffiziere el ssegu*n*do ffurto.

Aux mss. du Fuero Juzgo mentionnés dans la préface de l'édition de l'Académie espagnole, il faut ajouter les suivants :

Lisbonne, Bibl. Real da Corte. — Ms. H 10. 1. Fuero juzgo en castellano, in-4. Voy. Haenel, *Catalogus libr. manuscriptorum*, Lips. 1830.

Madrid, Collège des Jésuites (Voy. Gröber, *Grundriss*, t. 2 : 2.)

München, Kgl. Hof-u. Staatsbibl. — 2 mss. L'un signé : Hisp. 28, XIIIe siècle, 180 f. in-4°. Voy. *Catalogus codicum manuscript. Bibl. Regiae Monacensis*. t. VII, 1858, p. 79. L'autre : Hisp. 6, XVe siècle, « Dialectus Lusitanicae magis affinis » (*Ibid.*, p. 80, n° 568.)

Paris, Bibliothèque Nationale. Ms. du XIIIe siècle. Voy. Morel-Fatio, *Catalogue des mss. esp.*, Paris, 1881-92, n° 260. Sparwenfeldt donne une description et quelques extraits de ce ms. dans le ms. H 284 (p. 178) de la Bibl. de l'Univ. d'Upsal.

Copenhague, Bibliothèque Royale. Ancien fonds 1942. Un Fuero Juzgo du XIVe siècle qui a appartenu à Corfitz et Eiler Ulfeldt.

C'est sur le ms. de Murcie qu'est basée l'édition de la Real Academia Española, Madrid 1815[1], sauf le Titulo 1 qui repro-

1. Voyez aussi l'éd. d'Alfonso de Villadiego, Madrid 1600, et la dernière dans les *Codigos españoles*, t. I, Madrid, 1847. L'œuvre critique de M. Ureña y Smenjaud, *La legislación gotico-hispana*, Madrid 1905, n'est malheureusement pas à ma disposition.

duit celui de Camp. Notre exemplaire concorde le plus souvent et le plus exactement avec Malp. 2., puis avec les mss. de l'Escurial, S. B., et celui de Tolède, qui semblent montrer quelque affinité mutuelle. J'espère pouvoir entrer plus tard dans les détails de cette question et je ne donne ici que quelques variantes du prologue en renvoyant au texte de l'Académie.

Les fol. 5-15 sont marqués comme : Prologo, le titre même : Primero titulo, etc., manque et le texte commence : *Esto libro ffue fecho de LXVI. obispos en el quarto concilio de Toledo ante la presençia del Rey don Sisnando en el terçero anno que el Reyno en era de sseys çientos e LXXX e vn anno.* — Incipit prologus (en rouge. L'initiale présente une miniature). — Con cuydado del amor de xpo et con gra*n*t diligençia de don Sisna*n*do muy glorioso Rey de espan*n*a y de ffrancia nos todos los obispos nos ayuntamos en no*m*bre de n*uest*ro ssenor en vno en la çibdat de Toledo q*ue* por el ma*n*dado del Rey et por el ssu enssen*n*amjento.....

Variantes : P, 1 a lig. 7 (de l'éd. de l'Acad.) ffiziessemos, 9 santa, ssus establecimie*n*tos, 11 nro, puede, 12 despues desto, avandicho, 13 rey q*ue* es ffructo muy ssobre puiant, 15 ssus. — p. 1b : lig. 1 ondrados, 2 luego, 3 humildosamje*n*tre, nos todos, 4 pidionos (= Esc. 2, Bex.) m*er*ced (Esc. 6) 6 et despues, conseio, 8 sse me*m*brassen-decretos (= BR, SB, Bex. E. R. Esc. 4), 9 ssus, diessen, 10 ffeme*n*çia, (= Esc. 2, 3, 4 Malp. 2), guardar, ssanta egl*e*sia, eme*n*dassen, 12 aujen, husadas, 14 costumbres, 15 ffuesse por ma*n*dado del. — p. 2a : 1 onde por estos ssus (= Esc. 3, Malp. 2, 3), 3 dandol, q*ue* es muy piadosa, 4 entendemos, 5 ssegu*n*d ssu volu*n*tad (= Malp. 2, Esc. 3, 4, 6), 6 ffiziessemos (= Malp. 2, SB, Esc. 2). 8 sagrame*n*tos, 11 las, 12 por contra (= Malp. 2, Bex. ER ; SB, Esc. 4), deçebimje*n*to, 14 termino et ffreno, 23 lo q*ue* ellos gana*n* deue fincar, reyes, 25 es, 26 dichos, 28 del ssacrifiant, 29 q*ue* no*n* guarda misericordia (= Malp. 2, Bex., SB, Esc. 2, 3, 4), 31 e por ende faciendo. — p. 2 b : 1 nombre 2 tuerto 3 antiguos 4 faciendo 5 rrey 6 dos vertudes en ssi 7 es loado 8 q*ue* no*n* por cada 9 en ssi de suyo 10 ffue 11 cuydamos assaz es 12 conceio 13 ley 15 yua*n* 16 por los (s), beuir 18 en los 19 palabras ffuesse 21 ffue 22 por la 24 asmar (= Malp. 2, SB, M, Esc. 2, 3, 4, 6), 26 rredemir (= Esc. 2, 3, 4) 27 dessraygar, taiar 29 es seruidu*m*bre, toller la 31 ssu — p. 3a : lig. 2 adelante q*ue*los 3 en la 4 o murio (Malp. 2, ER, Esc. 2, 4, 6), deve ser esleido 6 pueblo, 7 ffuero, ni*n* de consseio, 9 ffe 11 tuerto 12 deuen, juyzios 14 buena, muy buen sseso 15 mas, enon 16 nj*n*guna, ffuerça 17 ssus, pueblos, nin de les ffazer 18 q*ue*les, ni nj*n*gun otro 19 ssus cosas (= Malp. 2, Bex. ER, SB, Esc. 2, 4) 20 sseer de los

fijos (= SB, ER, Malp. 2, 3, Esc. 2, 3) 21 nj*n* deue*n* pa*r*tir mas, ffincar (= Malp. 2, ER, Esc. 2, 3, 4, 6) 22 en*e*l, en las, ffueron 24 el ssu, el puecho de ssu pueblo 27 nj*n*guno de ssus, ma*n*dare 28 ffincaren 29 deue*n* las 30 ssuyas 31 ffuessen reyes deuen 32 les ffuere*n* 34 ue*n*tura, ffizieren 35 deuen las, ssus 36 guardada, — p. 3b : 1 ley, ssus ⁊ costumbres 3 todo om*br*e ante deue 5 guarde (= Esc. 2, 3, 4, Malp. 2, Bex. SB) 6 pues (Malp. 2, Bex. ER, SB, Esc. 4) 7 nj*n*guna 8 asme 11 nombre de tu 14 tiene (= Malp. 2, Bex. ER, SB, Esc. 2, 3, 4), 15 ssin 16 es (1815 : ye) 17 nombre de ssu senor (= Esc. 2, 3, 6) 18 ley, este, 19 adelante 21 q*ui*siere (= Malp. 2, Bex. ER, SB, Esc. 4), guardar 23 descomulgado (Malp. 2, SB, Esc. 2, 3, 4) 24 mas, mandamos demas 25 en el 29 ma*n*ssos e atenprados contre ssus 30 pues q*ue* (= Esc. 6, Malp. 2, Bex. ER, SB, Esc. 2, 3, 4), 31 perteneçen (= Malp. 2, Bex. ER. Esc. 6) 34 uolu*n*tad. — p. 4a : 1 mandamie*n*to ffazemos 3 despues 4 trinadat, es sin 7 subiectos, gouernedes el pueblo 8 es 10 mieto (= Malp. 2, SB, Esc. 2, 3, 4) 11 humildat (= SB, Bex, Esc. 2), coraçon 12 buenos (= Malp. 2, SB, Esc. 2, 4, 6), nj*n*guno 13 judgue, muerte, nj*n*gun om*br*e 14 ni*n* ni*n*gun juyzio 16 pueblo 17 aver, ssu 18 dar 19 guardar ma*n*ssedu*m*bre 20 semeie (= Malp. 2, SB, Esc. 2, 4) 21 mas de merçed 22 depu*e*s 23 aguardaredes 24 por la, reyes 25 ssus pueblos 27 estonçe (= Malp. 2, Bex. SB, ER, Esc. 3, 4, 6) 29 estudiere (= ER, Esc. 2) 30 cosas 31 ate*m*prança (= Malp. 2, Esc. 4), ffuertes (= Esc. 2, 3, 4, Malp. 2, Bex. SB). 32 ssus 33 prouado 34 ue*n*çe (= Malp. 2, Bex. SB, Esc. 2, 3, 4), 35 destruye mas 36 ssu 38 nasçen (= Malp. 2, Bex. SB, Esc. 4), leyes (= Esc. 4, SB, Malp. 2), 39 naçe. — p. 4b : 2 leyes 3 nascen, buenas costu*m*bres 4 la paz e la conc. 5 pueblos 7 buen 8 bie*n*, las ssus 9 los suyos 11 depues 15 mas aun demas 18 ssu reyno, acreçienta (= Esc. 2, BR, SB, Malp. 1), Et (1815 : he) 19 ley fiziemos, por los rreyes 22 viniere (= Malp. 2, SB, Esc. 4), e ffuere cruel 24 descomulgado 27 reynado (= Malp. 2, SB, Bex. ER, Esc. 4, 6), le ssea 28 ffue, conçeio 30 decreto 31 pueblo 32 es de m*er*çed 33 buen, ffirmedu*m*bre 34 ffaze e ffazer 35 cayda, menores 36 coyta 37 pueblos. — 5a : 1 mas, en los 2 de santa egl*e*sia 3 les 5 pueden, acoytar 7 adelante 9 rremedio de ssus pecados e de ssu cuyta 10 ley, en los 11 tiempos 12 ffuese*n* 13 gouernassen los pueblos, les 14 ente*n*demos 15 gouernarie 16 por los, mas 17 en otro tiempo 18 leyes 19 assi q*ue* o 20 en la gra*n*t ffuerça q*ue* ffazie 23 ni*n*gun gualardon 24 trabaio e muerte 26 mas co*n*strin*n*e nos las cosas mismas 30 pueblos, puedan beuir etc.

Je note ici quelques observations sur la rédaction du ms :

F. 19 v°, commence inscrit dans cercles en rouge l'exposé des 12 livres

différents et à côté d'eux l'énumération des titres. 21 v°. El primero libro de los estrumentos e los aperos e las causas de la ley. sus titulos son II; Primero titulo de las cartas legales e del ffazedor de la ley. — 24 r° El libro II de las cosas de las pleitesias e sus causas sus titulos son V. Primero titulo de los juyzios e de las cosas judgadas. — Après l'énumération des 32 rubriques suit (au fol. 25 r°) : Este es prologo de quel tiempo ffueron las leyes emendadas e dadas por ualederas. Nos pusiemos ssennal ssobre cada vn juyzio que auiemos emendado de los juyzios antigos los quales ffueran de los rromanos. Et dezimos enel primero prologo deste nuestro canon, que la leyado bada ella adoba los trasgreymientos e los yerros de los ombres assi como la ley errada e la dubdosa ella nuze al comun e enganna los ombres e affuella los pleitos de la justiçia e las carreras del derecho. Ca los juyzios ordenados por gent ffablar quando palabras estrannas ffueren apuestas e dichas obscuramientre e dubdosas. lo que ende sse engendra : sseran rrazones auiessas e entençiones rrebueltas e mal tractadas e ffaran a los demandadores tristiçia e acreçentamjento de dubda que non les dexaran allegar a la uerdat. Mas la antigua ley rromana los que la pusieron deuieran ende toller la dubda e la turbaçion mas ellos mismos engendraron la auerssidat e la escatima e echaron los ombres en turbaçion a tanto que amas las partes non sse podrien descarpir. nin las rrazones de los pleitos non sse podrien abenjr nin la contienda non ffiniria njn la pleitesia nin las demandas non sse destaiarien. mas amuchiguar sseyan los achaques e esfforçar sia la porffidia e la discordia e desacordar ssian los juezes por ende e deffenesçrie la ffuerça del judgar quando las demandas non ffinassen e las cosas non sse escarperien. quando alas pleitesias non ffuesse puesto limjno. Et quando nos paramos mjentes que esto assi era. non pudiemos abreujar aquellas questiones erradas. njn touiemos por bien que ualiessen sseyendo daquella guysa. mas viemos por derecho. ssegund nuestro buen mantenimiento e pusiemos en agudez de nuestra cogitaçion de escoger dellas las que pareçien e eran maniffiestas e poner las en este libro. Desi ssenalar sobr ellas ssu sennal e dezir ley antigua e desi ssennalar las que emendamos e las que acreçiemos e dezir antigua e emendada e assi departimos lo obscuro e arrancamos lo dubdoso. por aquellos que tuerto rreçibieron. Et ffiziemos bien e merçed a los malcaydos e abriemos lo ençerrado e cunpliemos lo menguado. Et metiemos por ende alegria en la comunidat dela nuestra giente. los quales junto enssenble nuestra obediençia e los apanno la salut del nuestro poder por los obligar a ffazer por ellas. Et por tal que aquella ley los emiende e los costringa e que ayan de ffazer por ella e de husar la. Et por ende judgamos que ffagan por estas leyes que nos emendamos e por las uqe pusiemos e acreçiemos en la ffin de la duodeçima parte. desdel anno ssegundo de nuestro Regno. XII. dias por andar del mes

de enero. a todo ombre e toda mugier de nuestro linage e de nuestra giente ssea qual quier de los nobles ombres o viles de nuestro Regno. los que anos obedeçieren e que ualan contre ellos. e qualas suffran todos e sse obliguen a ellas e las ordenen e las crean. Mas las leyes que pusiemos contra los judios nos judgamos que ualan que ssean tenudas. Et que sse obliguen a ellas desdel tiempo que dixiemos e metiemos la era en este prologo e departimos la ssazon e ssennalamos por escripto de nuestras manos. El rrey don fflauio oribus. (voy. l'éd. de 1815, p. xvi, Esc. 1, Malp. 1 et 2 et Toled.) — Puis (= nº 2) : Por que la antiguedat de los pecados, etc. (Voy. l. c. p. 8). — D'après cette partie : Nuestro ssennor etc. (= l'éd. de 1815, no. 2; no. 1 correspond au no. 6 de notre ms.) — 36 vº. Segundo titulo de los copeçamjentos de los pleitos. — 38 vº. ch. VI à la fin : [peche V. ssueldos] de oro non quiriendo (= Toled. Esc. 1, Malp. 2, Voy. éd. de 1815, p. 26). — 40 rº. Titulo IIIº de los que sse adelantan en los pleitos e los deffienden e son X. capitulos. — Ch. 1 à la fin : [mandaderos] e otrossi los de los ordenes e los principes de nuestra comunidat (= Toled. Malp. 2, Esc. 1, éd. 1815, p. 29). — 42 rº ch. 6 à la fin : [assi como manda la ley] deste segundo libro que es enel primero titulo e es la XVIII. ley que comiença ssi algun ombre. Et otrossi en la XXIII. deste mismo titulo que comiença. Si Algun ombre. Et otrossi en la ssesta e en la VII. ley del IIº titulo deste libro IIº que comiença la vna. Enlos pleitos e la otra Nos deuemos. — Ch. 7 à la fin : [por mandado del alcalde]. Et ssea en uoluntad del ssennor del pleito de meter otro perssonero (Toled. Malp. 2, Esc. 1, éd. 1815, p. 31). — Ch. 8 à la fin : [o de sus herederos ant que el alcade les faga escripto del judgado (= Toled. Esc. 1, Malp. 2, éd. 1815, p. 32). — 43 rº El titulo IIIº. De las testimonias e de los testimonios ssus capitulos sson XV. — Ch. 4 à la fin : [mandare el Rey] e los diere por buenos (= Esc. 1.). Ch. 7. La primera cosa... dezir enel (= Esc. 1, Malp. 2, voy. l'éd. de 1815, p. 35). — Ch. 8 = ch. 7, éd. 1815. — Ch. 15. si algun ombre por cuyta... dessuso (Voy. éd. 1815, p. 38). — 47 vº. Vº titulo. De los escriptos que deuen ualer o non e de las mandas de los muertos como sse deuen escriuir. — Ch. 8. à la fin : [esta ley non uala] ssi por mandado del Rey non ffuere e el Rey ssolo puede poner toda pena que el quisiere e touiere por bien en toda conueneņçia e que ffaga su uoluntad. Ley antigua (= Toled. Malp. 2, Esc. 1). — Ch. 14. Quando auiniere que el (= Esc. 2, éd. 1815, note 10)... [ssi pareçe ssu sennal].

53 rº. El libro terçero de la rregla del casamiento o de su ordenamiento e de los fforçadores de las mugeres sus titulos son VI. — El titulo primero de la coniugaçion del casamiento e quel es legitimo. ssus capitulos sson XI. — Ch. 2 finit : e non a otro (= Toled. Malp. 2, Esc. 1). — Ch. 4 (manque éd. 1815, p. 46) : En las mandas e en los dotes de los uarones e de las

mug*ere*s q*ue* la uerdat q*ue* mas ffallaro*n* en esto e sse aguçiaro*n* en mostrallo por dep*ar*tir la dubda e dep*ar*tir la ssospecha co*n* la uerdat q*ue* muchos om*bre*s nos contrallan en las cosas de las cartas e de los pl*e*itos. Et por aq*ue*sto lindamos linde q*ue* esten por ella e dezimos a todo uaro*n* e a toda mug*er* q*ue* esc*ri*uiere ma*n*da o dado o dot o passare en ello lo q*ue* ma*n*da la ley. deste titulo q*ue* comie*n*ça, por q*ue* muchas uezes e passare aq*ue*llo a q*ua*les om*bre*s q*ui*er o aq*ua*les mug*ere*s sse quiere pues no*n* sse desffaga*n* aq*ue*llos pl*e*itos todos de rrayz por q*ue* juraro*n* los duen*nos* a aq*ue*llos q*ua*les esc*ri*uiero*n* lo q*ue* uedo la ley mas passe dello aq*ue*llo que ma*n*da la ley e lo al q*ue* es mas desffaganlo. Et damos poder al juez q*ue* q*ua*ndo los aduxiere*n* a tales cartas como estas no*n* las desffaga*n* todas. ssi no*n* aq*ue*llo q*ue* passo linde de la ley. Enp*er*o tome*n* daq*ue*llos dados q*ue* passaro*n* a el los ata*n*to com*m*o les dio la ley. Et lo al daq*ue*llo tome*n* lo a aq*ue*llos q*ue* gelo auje*n* dado co*n* uerdat o ssi non a aq*ue*l q*ue* gelo auie dado ssi ffuere biuo o a ssus herederos. — Ch. 5 (= 4, éd. 1815) finit : [sea conuenible] e co*n* om*bre* q*ue* ouo mug*er* o muchas mug*ere*s e sson muertas en ssu vida del (= Toled. Malp. 2, Esc. 1). — Ch. 11. La bondat del casamiento ni*n* ssu apostura no*n* puede sseer ssabida en la ffin ssi no*n* por dar el dote e las arras e affirmar las. Ca todo casamie*n*to, etc. (= Toled. Esc. 1, Malp. 2, éd. 1815, p. 49). — 56 v°. El titulo II° de las bodas q*ue* no*n* sson ffechas lealmie*n*tre. — Ch. 5. finit : [co*n* ssierua] agena q*ue* el ssieruo ssea dado al ssen*n*or de la sierua ssi no*n* ffuere de ssu grado (= Malp. 2, Esc. 1). — 59 r° Terçero titulo de las mug*ere*s q*ue* lieuan por ffuerça. — Ch. 5. finit : Et ssi este fforçador yogo con ella deue morir por ello (voy. Toled. Esc. 1, Malp. 2, 1815, p. 53). Ch. 8 finit : [descabeçado] quier vno quier mas. — Ch. 11 finit : ssi el ssennor de la ssierua no*n* quisiere casar la ssierua co*n* el (= Toled. Esc. 1, Malp. 2). — Ch. 12 ajoute : Et ssilo ffiziere ssin uoluntad del ssen*n*or rreçiba c. açotes. (= Toled. Esc. 1.) — 61 r° Quarto titulo. — Ch. 2 finit : [desposada] e el ssea luego entregado de ssus arras e de q*ua*ntol diera al esposa (= Toled. Malp. 2, Esc. 1). — Ch. 4 : omeziello nj*n* rreçiba muerte por ello (Toled. Malp. 2, Esc. 1). — Ch. n. 10 commence : Por la sospecha del adulterio... (Toled. Malp. 2, Esc. 1). — Ch. 13 finit : del marido et ssean metidos a q*ue*stio*n* ante el alcade ffata q*ue* ssea ssabida la u*er*dat (= Toled. Esc. 1, Malp. 2). — 65 r°. Quinto titulo de los qu*e* sse casa*n* co*n* ssus parie*n*tas e de los q*ue* dexa*n* el abito de Religio*n* e de los sodomiticos. — Ch. 7 fin : y este en poder de algu*n* om*bre* q*ua*l ffaga suffrir penite*n*çia en ssu vida (Malp. 2). — 67 v°. Sesto titulo. — Ch. 1 fin : o al q*ue*la ouiere en poder.

69 r°. El q*ua*rto libro del linage e d*e*las h*e*rencias e del pare*n*tesco o de los acome*n*damje*n*tos. ssus titulos son V. Titulo p*ri*m*er*o. — F. 69 v° :

l'hérédité est exposée par des cercles en rouge avec inscriptions. — Ch. 4 fin : [desplanar] de como auemos dicho. — Ch. 7 fin : [om*bre*s no*n* sson] de tamana vida. — Ch. 13 : finque a los ffijos [e esto deue sseer, etc. manque, voy. éd. 1815, p. 69, note 7] ; fin : de p*ar*te de ssu madre. — Ch. 14 (au début) : [de la buena] de q*ua*nto les pertenesçia de la buena de ssu madre (voy. l. c. note 20). — Ch. 15 fin : casase. — Ch. 20 fin : que nasçiere*n* despues. — Quinto titulo. Ch. 1 : Et ssi aq*ue*l q*ue* a ffijos o njetos q*ui*siere dar etc. (= Toled. Malp. 2, Esc. 1, l. c. p. 76 a, note 28). — Après : quisiere suit par un défaut à la reliure le fol. 80 = libro V, titulo 1, ch. 3 au lieu du fol. 77. — Ch. 2 fin que dio ssu padre a ssu madre. — Ch. 6. Dios que es derecho juez, etc. (éd. 1815. Libro 5. Tit. 1, ch. 5). — Ch. 6. Grant conffusion es del linage, etc. (l. c. Libro 5. Tit. 1, ch. 6).

79 v°. El libro V. — Tit. 2, ch. 4 commence : Si la mug*er* rrecibiere. — Ch. 6 (fol. 80 v°) finit : mas q*ua*l ffue fforçado el, la continuation fol. 81 r° ne suit, par un défaut à la reliure, qu'après fol. 84. — Tit. 4, ch. 7 = ch. 8, éd. 1815. — Ch. 8 = ch. 7, éd. 1815, finit : por poco p*re*çio. — Ch. 19 finit : el senor cuyo era q*ua*ndo ffizo el mal ffaga por el emie*n*da. — Tit. 7, ch. 9. si el q*ue* franq*ue*ra ssu ssieruo. — Ch. 11 et 12, éd. 1815 (voy. l. c. p. 96 b, note 35), etc.

91 r°. El libro VI. Tit. 1. ch. 1. finit : Et ssi no*n* pudiere ffallar el ssen*n*or el juez deue p*re*nder el ssieruo e guardale e ffaga derecho del ssieruo — Ch. 8 finit : no*n* ssea*n* penados por ende nj*n* ssus aueres. — Tit. 2. ch. 5. fin : a otri assi como ma*n*da la ley q*ue* esta dessuso. — Tit. 4. ch. 4 finit : Et ssi lo ffiçiere ssin uoluntad del ssenor rreçiba çient açotes. — Ch. 11. El ssieruo q*ue* ffiriere... — Tit. 5. ch. 21, manque, etc.

104 r°. El libro VII ; — Tit. 2. ch. 3. El ssieruo q*ue* toma otro ssenor. Tit. 4, ch. 71 fin : no*n* lo deue ffazer en escuso mas paladina mje*n*tre por q*ue* escarmje*n*ten los otros q*ue*lo viere*n*, etc.

113 r°. El libro VIII ; — Tit. 1. ch. 2. fin : a aq*ue*l q*ue* fforço. — Ch. 5. Si muchos omb*re*s sse ayunta*n* por ffazer (voy. note 21). Tit. 2. ch. 3. Quien anda por carrera. — Tit. 3. ch. 2. fin : rreciba demas ssobre toda la emje*n*da cinq*ue*nta açotes (voy. note 17, p. 138). — Tit. 4 compte 31 ch. — Ch. 3. Si algu*n* om*bre* taia la cola o la coma del cauallo ageno. — Ch. 14. Si algun ganado sse ameçe (voy. note 5) ; fin : paladina mje*n*tre ssea tenudo por ladro*n* (Esc. 4, 6 ER, Bex). — Ch. 19. Si el can de algu*n* om*bre* muerde a otro om*bre* e de la mordedura...

125 r°. El libro IX. — Tit. 1. ch. 9 = ch. 10, éd. 1815. — Ch. 15 = ch. 17, éd. 1815. Ch. 17 = ch. 18 l. c. — Ch. 21 = ch. 9. l. c. — Tit. 2. ch. 5 : Los seruie*n*tes del ssenor q*ue* costrin*n*en. — Ch. 8. fin : [rreynamos] en la cibdat de toledo. El rey banba. — Tit. 3. (fol. 134 v°). Sur le

texte de ces chapitres qui est encore déchiffrable, mais qui se répète au fol. suivant, le copiste s'est amusé à faire un tableau colorié dont la signification est un peu obscure, s'il ne veut pas seulement indiquer l'inviolabilité de l'église. On voit, à en juger par le clocher du côté gauche, le toit d'une église sur lequel sont un aigle et deux personnages obscurs et là-dessous un intérieur voûté, deux hommes armés jusqu'aux dents pénétrant et derrière l'autel un homme avec un attirail de guerre mais, mirabile dictu, avec un couteau dans la main élevée.

135 r°. El libro X. — Tit. 1. ch. 8. fin : no*n* deue*n* q*ue*brantar (voy. note 12). — Ch. 10. fin . la ley del q*ui*nto libro en*el* q*ua*rto titulo q*ue* comie*n*ça las cossas q*ue* son agenas. — Tit. 2. ch. 4. = ch. 5, éd. 1815. — Ch. 4 de ladite éd. manque (voy. l. c., note 7). — Ch. 5 (= ch. 6) finit : por q*ue* no*n* aya y algu*n* engan*no*.

161 r°. El libro XI. — 162 v°. El libro XII. — Tit. 2. ch. 15. manque la fin : en la quarta decima ley. — Ch. 16 manque la fin : en la cibdad de Toledo. — Ch. 17. En marge : huc usq*ue* Villadiego. — Ch. 18. manque. — Tit. 3, éd. 1815. p. 185 manque (voy. l. c., note 1). — Tit. 3 (l. c. p. 186) = Malp. 2. sur lequel se base le titre 3 dans l'édition de 1815. — Finit 165 v° : en*el* p*ri*me*r*o an*no* q*ue* nuestro ssen*no*r el bien [ajouté par une main postérieure :] aventuroso Rey Ervigio reynava.

K. B. Sp. 30.

2. — *Primera crónica general de España.* Ms. en parchemin, à deux colonnes, sans pagination, 180 ff. in-folio, XIVᵉ siècle, fonds Sparwenfeldt n° 30 de la Bibl. Royale de Stockholm, coté dans le catalogue 1734 : Phil. n° 69. Alphonsi X sapientis chronicon qui se retrouve aussi sur le dos. La reliure est en chamois d'un jaune brun et sur le plat de devant une rose ou une rosette brodée en soie bleue et en or sur chamois en forme de cercle. Les feuillets, dont les premiers ont des piqûres, semblent avoir été usés par des lecteurs ou des copistes. L'écriture, un peu négligée, avec les initiales et les rubriques en rouge, ornées quelquefois de figures, a été oblitérée au premier et aux derniers feuillets, où elle est souvent illisible et elle présente aussi beaucoup d'abréviations.

Sur le feuillet de garde, de la main de Sparwenfeldt : His-

toria Rom : et Gothica Regis Alphonsi 10, sapientis autographum antiquissimum ex bibliotheca Marchensis de Hiliche emit Mantuae Carpentinae 1690 J. G. Sparwenfeldt. Le ms. a aussi fait partie de la bibl. du comte-duc d'Olivares, ce qui est attesté par la cote : A 6 au haut du premier feuillet, cité chez Gallardo (*Ensayo de una bibl.* T. 4, col. 1487) sous « Cronica del Rey D. Alonso el X, de letra muy antigua en fol. pergamino », et au bas du même feuillet : 5. no 8. nº 8, qui pourrait être la cote de la bibl. de Zurita ou d'origine italienne.

Quant à la rédaction de notre ms., le titre presque effacé semble correspondre à celui de l'édition de Menéndez Pidal [1]. Je donne ici le début du texte et quelques variantes en renvoyant aux pages correspondantes de ladite édition.

1. rº. Los antigos q*ue* fuero*n* en los t*iem*pos p*ri*m*er*os e fallaron los sab*er*es et las ot*r*as cosas touiero*n* q*ue* me*n*guar*ien* en sos fechos e en su lealtad si ta*n* bie*n* no*n* lo q*ui*siessen p*ar*a los q*ue* auie*n* de uenir como pora si mismos o p*or*a los ot*ro*s en so tie*m*po. Et entendiendo por los fecho*s* de dios q*ue* son esp*irit*uales q*ue*los saberes q*ue* s*e* p*er*diere*n* muriendo *aque*llos q*ue*lo sabie*n* no*n* dexando reme*n*bra*n*ça por q*ue* no*n* cayessen en olujdo mostraro*n* manera por q*ue*lo sopiessen los q*ue* auje*n* de uenir *em*pos ellos et por buen entendjmie*n*to conosciero*n* las cosas q*ue* era*n* entonces e buscando e scudrina*n*do co*n* grant estudio sopiero*n* las q*ue* era*n* de uenir, etc.

Au fol. 2 rº après : uino hyelisa (M. P. 5 b. 35) suit : donde este fue muy gra*n*de e muy ligero etc. q*ue* sostenje el cielo en los ombros (= M. P. 8 a. 41-43). — 3 vº au ch. 7. après : e come*n*cara la apoblar (M. P. 9 b. 11) suit : uinieron despues los griegos q*ue* sson llamados çebidos (eolides?) etc. (= M. P. 5 b. 36-7 a. 17). — 4 rº. Ch. 4 Titre : De las nobleças de hercules e cuyo ffijo ffue etc. (= M. P. 7 a. 22-7 b. 26 : de q*ue* todo el mu*n*do ffabla), continuant : un njeto de ulixes q*ue* auie etc. (= M. P. 9 b. 12-10 b. 19). — 8 rº. A la fin du ch. 13 : por el nombre de pirus (M. P. 14 a. 53) suit : Mas agora dexa aq*ui* de fablar dellos e torna a contar la estoria de como los romanos ganaro*n* espan*n*a (= M. P. 18 a. 47-50). — Le ch. suivant : Las estorias antiguas cue*n*tan etc. (= M. P.

1. Nueva bibl. de autores españoles, T. 5. Madrid, 1906.

18 b. 7-24) et finit après : con algunos d*e*llos par : sobre las razon*es* q*ue* agora oyrede*s* de como los Almuiuces ganaro*n* a espan*n*a e ffuero*n* ssen*n*ores della. — Les chapitres suivants f. 8 r°-9 r° = M. P. 14 b. 7-15 b. 22 : despues d*e*la muerte de h*er*cules où la seconde partie du ch. 16 commence avec le titre : Como los de cartago ujniero*n* sobre los de c*al*is e los venciero*n*. Acaesçio q*ue*la etc. (= M. P. 15 b. 22-16 a. 18), — 10 r° ajoute au ch. 19. M. P. 16 b. 55-17 a. 29 : agora diremos du*n*a marauilla q*ue* acaesçio ant*e* desto. — Ch. 21 (ibid.) commence : An*n*jbal el emp*er*ador de africa despues q*ue* ouo ciguen*ç*a destruyda assi como oyestes acabo de quinie*n*tos et xxv an*n*os q*ue* fue rroma poblada etc. (= M. P. 17 a. 46-17 b. 24). — 11 r°. Ch. 23, titre : De como Anjbal ueno ssobre çigue*n*ca e la destruxo, manque M. P. 18 b, 7-25 et commence : El an*n*o q*ue* fue destroyda sigue*n*ça segu*n*t de susso dich*o* era co*n*sul etc. (M. P. 18 b. 20 etc.). — Au fol. 155 r° : Aq*ui* se comie*n*ça la estoria de los uandalos e de los ssili*n*gos e de los alanos e de los sueuos ; suit un exposé des 21 chapitres dont se compose cette partie de la chronique. — Aussi au fol. 163 r° le ch. 386 : la estoria de los godos, est précédé d'une énumération des 17. ch. — Au fol. 169 r°, à la fin du ch. 394 (yentes del mu*n*do) est ajouté : Agora porq*ue* ffasta aq*ui* n*on* co*n*tamos el ffecho de los godos por ne*n*guna era q*ue*remos daq*ui* adela*n*te co*n*tar la estoria por la era de octauiano cessar Augusto. Et por el an*n*o dela encarnaçio*n* de n*uest*ro ssennor ihu xpo e por el tie*m*po q*ue* Reyno cada vno de los Reyes godos e por el emp*er*io de los emp*er*adores de Roma. — Ch. 395 (ibid.) : Andados çinco an*n*os de emp*er*io de domjçiano q*ue* ffue etc. — Ch. 396 (164 v°) : Luego q*ue* el Rey estrogota ffue muerto alçaro*n* los godos por Rey, etc. — 164 r° (ch. 398) : Andados dos an*n*os del jnperio de claudio q*ue* fue en la era de CCCX. Q*u*ando andaua el an*n*o d*e*la era en CCCX E qua*n*do andaua el an*n*o d*e*la jncarnaçio*n* d*e*l senor en CCXXII cue*n*ta la estoria q*ue* desq*ue* los godos oujero*n* destroyda toda ti*e*rra de asia tornaro*n* se etc. (= M. P. 224 a. 46-224 b. 12) ajoutant : E pues q*ue* fue muerto el enp*er*ador fiçiero*n* dos enperadores a diocleçiano e a maximjano q*ue* fuero*n* en la era de CCCXXV E co*n* estos dos enperadores oujero*n* los godos abene*n*çia e paz E fiçiero*n* etc. a costa*n*tino el gra*n*t enp*er*ador (voy. M. P. p. 224 b. 19). — 164 v°. ch. 399 commence : Luego q*ue* fuero*n* muertos docleçiano e masimiano los emperadores alçaron los rromanos por enperador a costa*n*tino el grant el fijo de elena E come*n*ço a Regnar en la era de CCCXXXXVII an*n*os q*ua*ndo andaua la era d*e*la jnçarnaçio*n* del sen*n*or en CCCIX cue*n*ta la estoria q*ue* enesto ti*em*po fuero*n* los godos oluidados etc. (M. P. 224 b. 25). — 166 r°. Ch. 402. Quando andaua la era en CCC (C) e V ouo en Roma dos emp*er*adores e diçie*n* al vno valent e all otro valentjniano Cuenta la estoria q*ue* desq*ue* los ugnos

oujeron uençudas todas aquellas yentes etc. (M. P. 226 b. 38). — 166 v°. (Ch. 403) Andados çinço annos dell emperio de valent etc. — 167 r°. Ch. 404 Andados XIIII annos del emperio de valent e de valentjniano los emperadores que ffue en la era de CCCCXVIII annos etc. (M. P. 228 a. 12). — 168 v°. (Ch. 406) Andados VL annos del jnperio de Theodosio e de graçiano que fue en la era de CCCCXXIIII quando andaua la era dela jncarnaçion del senor en CCCLXXXVI cuenta la estoria que despues quel Rey athanarigo fue muerto etc. — 169 v° (ch. 407). Andados dos annos del emperio de arcadio e de onorio los emperadores que ffue en la era de quatroçientos XXXVII annos quando andaua ell anno de jncarn. del ssenor en CCCLXXXXIX Cuenta la estoria que desque los godos ouieron estado XIIII annos ssin Rey despues de la muerte dell emperador Theodosio Arcadio e onorio como eran mançebos comenςaron auenir a ssu guissa e fazer lo que les antojasse e menguaron lo que tenien de ssu padre e pesso etc. (M. P. 230 a. 21). — 170 v°. (ch. 409) Luego que el Rey alarigo ffue muerto alçaron los godos etc. — 171 v° (ch. 411) Luego que el Rey Sigerigo ffue muerto etc., divisé en deux ch., après : en ayudad de los Romanos (M. P. 233 b. 6) continue : Deste anno non fallamos mas que deçir que la estoria pertenesca dell ssegundo anno fasta el VI° del Reynado del Rey vualia non fallamos njnguna cossa que de contar ssea que la estoria pertenesca de los godos. — De como el Rey vualia vino a las espannas. Andados VI annos del Reynado del Rey vualia que ffue en la era de CCCCLXII auino assi que costançio patriçio enbio rogar al Rey vualia quel fuesse ayudar alas espannas que la ssennoreauan como dessusso a contado la estoria e vençio e quebranto por batalla etc. M. P. 233 b. 15. — 172 r°. (ch. 412) ajoute à la fin (M. P. 234 a. 50 : et pues que ffue muerto litorio) : tornaron a Ecio enssu officio que auje dannos e de mas ffiçieron le patriçio Et ell emperador theodossio envio ssus cartas e ssus messajeros al Rey tuderedo é tantas ueçes ffueron los mandaderos e uinjeron que el Rey tehuderedo ffiço paz con los romanos del ssegundo anno del Reynado del Rey teuderedo ffasta XII° non fallamos njnguna cossa que de contar ssea que ala estoria pertenesca ssinon esto que auemos dicho ffueras que en el XII° murio ell emperador Teudossio e ffue puesto en ssu logar Marciano e en el XIIII° ffue la batalla grande de los campos catalanos. — Ch. 413 ibid. Andados XIIII annos del Reynado del Rey teuderedo que ffue en la era de CCCCXCI quando andaua etc. E el imperio de Marçiano en dos e de valentinjano en XVIII Cuenta la estoria que sseyendo puestas las pazes entrel Rey teuderedo e los Romanos E atila Rey de los Vgnos etc. (M. P. 234 b. 10). — 174 v. (ch. 414) Luego que el Rey teuderedo ffue ssoterrado estando etc. — 176 r. (ch. 417) Luego que ffue muerto el Rey turismundo alçaron los godos por Rey a teuderigo ssu

h*er*mano en la cibdat de tolossa etc. (Le mot : *Requiario* est écrit ici : Rqlano). — 176 v. (ch. 418) Andado el p*ri*mer an*n*o del Reynado del Rey teuderigo cue*n*ta la estoria q*ue* los uandalos era*n* en africa etc. — 177 v° (ch. 422) Andados q*ua*tro an*n*os del Reynado del Rey teuderigo q*ue* ffue en era de CCCCXCVIII Cue*n*ta la estoria q*ue* q*ua*ndo vualamer etc. — 180 v°. finit : E ouiero*n* alli amos su batalla muy gr*a*nd mas al cabo ffue vençido Odoacer ffuxo del (M. P. 244 a. 40)[1].

Dans *La leyenda de los infantes de Lara* (p. 384) Menéndez Pidal a classifié les mss. de cette chronique qui lui étaient alors connus, dont quatre se trouvent à l'Escurial (E. Y. Z. G.)[2], trois à la Bibl. Nacional (I. A. B.)[3], un à la Bibl. Real (A′) et un en possession de Menéndez y Pelayo (T); tous sont des copies du XIVe et du XVe siècle. De ces mss. *E* est le plus correct et le plus ancien et dérive comme I. A. A′. du même original, tandis que le ms. B présente un texte douteux et les autres T. Y. G. Z., plus modernes, donnent une rédaction abrégée. Le tome 2 de l'édition critique de Menéndez Pidal (l. c.) où seront décrits les mss. n'a pas encore paru. En attendant l'exposé de l'éminent connaisseur de la *Primera Crónica general* pour pouvoir apparenter notre ms. aux autres, je me borne à noter ici les variantes tirées de la *Historia delos godos*, fol. 163 r° (éd. Menéndez Pidal, p. 215-218).

216 a : 21 en el mar 32 los rugos, los arotos manquent, de quien, 34 manque : et cavallero 37 de la vna p*ar*te 46 annocheçe 47 yentes q*ue* auemos dichos ay otros; 216 b : 15 arribiero*n* 17 ende 20 dize*n* 32 reyno 35 Gepeda 38 ffinco por Rey de los godos philomer 39 mesuro 49 como; 217 a, 1 como q*ue* la cataua q*ue*l ess 3 de alle*n*t 4 andar la 13 y ca era todo aq*ue*l logar todo çercado dunos tremedales muy gra*n*ds asi q*ue* om*br*e e bestia q*ue*y entras sa fondarie 17 del pasan 20 baladra*n* como 21 aq*uen*de,

1. Comp. le ms. 2 — N — I. de la Real Bibl. de Madrid qui finit aussi par le règne d'Eurico.

2. Décrits par *Riaño, Discursos leidos ante la Acad. de la Hist.*, 1869, no. 5, 7, 17, 21.

3. Voy. Riaño l. c.

philomer 29 (manque : por o yuan) co*n*quirie*n*do 37 sienpre desaua*n* 39 ffasta 41 disiero*n*, abbinjo feço, 42 muchos otros sabios de los mayores 49 uieso 50 vulnerere; 217 b : 12 q*ue* diçe*n*s seres 13 del mar Caspio e contra medio apo*n*to 35 destruyero*n* 42 ssu 43 philomer el ssu t*er*cero Rey 46 colmaren 49 me*n*guaua; 218 a : 8 caualleros onrrados e om*br*es buenos ya e de hedat e ançianos por onrra de caualleria e del tie*m*po en q*ue* sson 10 alabaua 17 el ssu dios 18 que manque 28 tened 31 estrume*n*tos 37 vessesso 41 enpos, alcançe 42 rio del Nilo, destoruo 45 astrogaron 48 tornose; 218 b : 3 tierras 12 manque : pero 17 ajoute : e mas esforçados 24 dexaron 26 contra las otras 33 tornaron e cometien las.... 36 dalli 38 mesmo 40 entendidos 42 escolopio 50 de las muertes 51 fincaua*n* etc.

K. B. Sp. 13.

3. — La Bibl. Royale de Stockholm possède aussi une rédaction abrégée de la *Crónica general* de Don Alfonso El Sabio intitulée : *Alf. : X. S. Ferd. Filij sapiens dicti historiae summarium,* obijt 1284. Ms. in-4°, 256 ff., sur papier, coté : Sparwenfeldt no. 13, reliure panachée de rouge et le dos en peau blanche. Sur le feuillet de garde on trouve la note suivante, écrite par Sparwenfeldt : Alphonsi decimi Regi Hispanicorum St Fernandi filij et sapientis dicti lucubrationes historicae, propriae, harum autographum in membrana in hac Regis quj bibliotheca extat empta Mantuae Carpent. simul cum hac copia, per me J. G. Sparwenfeldt, et au bas du fol. 1 : D. Juan Gabriel Esparwenfeldt en Madrid [16]90. Le ms. porte la cote 5. N° 3. n° 2, et a fait partie de la bibl. du comte-duc d'Olivares. Comme il appartient évidemment au groupe des mss[1]. contenant le texte abrégé ou refondu de la Chronique générale, la remarque (au feuillet de garde) que ce serait une copie du ms. précédent en parchemin n'est pas exacte. Le ms. date de 1465 comme l'indique la fin, fol. 246 v° : aqui fenece la presente jstoria ca el co*m*pillador de a*que*lla no

1. Voy. Menéndez Pidal, *La leyenda de los infantes de Lara* et *Catálogo de la Bibl. Real.*

alcanço mas deste Rey don fernando nj*n* delos otros de espanya p*er*o plazera adios q*ue* yo la conplire q*ue* soy el esc*ri*ptor e sumador de aq*ue*sta fasta la p*re*sent jornada q*ue* es MCCCCLXV anyos de la natiujdat. — Deo graçias.

Fol. 1 : Don alfonso Rey de castilla fijo del Rey don fernando e de la Reyna dona Beatriz ma*n*do ayuntar qua*n*tos libros e jstorias pudo aver de todas las partes del mu*n*do e tomo de la coronjca del arcobispo do*n* Rodrigo que fizo por ma*n*damje*n*to del sobre dicho Rey don fernando e de maestre lucas obispo de tuhy e de paulo orosio e de lucano e de sant jsidoro el p*ri*mero e de sant alfonso e de sant jsidoro el jouen e de idaci obispo de galizia e de sulpici obispo de gascunya e de las otras esc*ri*pturas de los concilios de toledo e de don johan canceller del santo palacio o de claudio tholomeo q*ue* fablo del çerco de la tierra mejor q*ue* otro sabidor fasta su t*iem*po e de dion q*ue* escriuio v*er*daderamente la jstoria de los godos e de ponpeo trogo e de otras jstorias de Roma q*ue* tocassen alos fechos despanya. E p*r*incipio desde nohe p*er*sseguje*n*do quje*n* fuero*n* los p*r*imeros pobladores despanya e senyores de aq*ue*lla por su discurso fasta en su tiempo del dicho Rey don alfonso.

Segun posaro*n* los sobre dichos estoriadores qua*n*do los fijos de nohe fuero*n* afazer enel canpo de ssenar la torre de babilonja e por su gran sup*er*bia puso enellos el senyor dios la co*n*fusion de los lenguages partieron se dende y estendiero*n* se por toda la tierra e los sabios antigos feziero*n* della tres partes ala vna dixiero*n* asia e la otra africa e la otra europa y enesta terçera es la espanya. Asia eredaron los fijos de ssem africa los fijos de cam europa los fijos dejafet e parte de asia desde aman atoro q*ue* son dos mo*n*tanyas q*ue* toma*n* entre si vna tierra aq*ue* llama*n* çiliçia e siria la menor q*ue* son en asia e dende aqui fuero*n* poblando toda europa fasta la gran mar q*ue* es dicha ocehana la qual heuropa assi mesmo llega fasta la otra mar q*ue* es dicha mediterranea e poblada la tierra destas tres generaçiones no co*n*tentos de sus p*ar*tes se feziero*n* ap*re*s los vnos a los otros mucha guerra por (fol. 1 v°) el t*iem*po distorrie*n*do e houjeron muchas batallas mas la jstoria no faze espressa mençion nj continua sino de los fijos de jafet q*ue* fueron los prjmeros pobladores despanya.

Europa comje*n*ça de vn Rio q*ue* ha no*m*bre tanays q*ue* nace en las montanyas de Ripheos y es mojon entre asia e europa e tiene la dicha heuropa fasta la mar oceano e de la otra parte fasta la mar mediterranea y enesta mar ay islas q*ue* son de heuropa. P*rimer*o yuica, mallorca, menorca, cerdenya, corcega, cecilia, mjtelana, venecia, troca, efese, pehmos, ponto e curo e todas las islas q*ue* cahen en parte de co*n*tastinoble etc.

Les raccourcissements sont très importants en comparaison du texte de la *Primera Crónica general*, en marge des additions et des corrections. Les titres des chapitres divers manquent. Afin de démontrer la rédaction de notre ms. je donne encore quelques extraits en renvoyant pour la comparaison à l'édition de Menéndez Pidal (M. P.)[1]. Quant à l'espace de temps (fin du règne de Ferdinand III), elle est d'accord avec la *Primera Crónica*, elle en est inspirée aussi plus ou moins dans la phrase, ce qui indique son origine mais se distingue par la tendance d'abréger l'étendue d'une manière plus constante et plus systématique que ce n'est le cas dans le groupe des mss. T. Y. G. Z. (cfr. Menéndez Pidal, *Infantes de Lara*, p. 389), mais caractéristique pour une dérivation de « l'Abreviación perdida ».

F. 4 v° (au milieu) : Despues q*ue* piro morjo espanya q*uan*do gran t*iem*po en poder de los griegos fasta q*ue* vino a ella vna generacion q*uè* avian no*m*bre almanifes (!)... (M. P. 14 b. 6). — 5 r°... e toujero*n* la senorja fasta q*ue* venjeron los de africa. Recita la istorja q*ue* los de caliz esta*n*do mal tratados sacrificaron sus dioses e oujeron respuesta q*ue* troxiessen los huessos de ercoles... (M. P. 15 a 53 — b. 30). — 6 r° cuenta la ystoria como entro el poder de los Romanos en espanya. Quel anyo q*uè* fue destruyda sigu*n*tina era consul de Roma cornelio scipio*n*. (M. P. 18 a. 49 — b. 25). — 112 r° mas por q*ue* en aq*ue*l t*iem*po se acabo la senyoria de Roma en espanya e la guanaro*n* los vandalos e los sueuos e los sili*n*gos e los alanos q*ue* eran ge*n*tes estranyas e abiles en armas torna la ystoria a contar de donde fuero*n* e los fechos q*ue* fizieron. Cuenta*n* las ystorias q*ue* los vandalos e los silingos fueron naturales de tierra de sicia... (M. P. p. 207 a. 28). — 116 v°. Un saujo llamado claudio tholomeo fabla de todas las tierras e de las gentes dellas e dize en el departimje*n*to de heuropa q*ue* es la t*er*çera parte... (M. P. 215 b. 53). — 164 r°. Cuenta la ystoria q*ue* viendo los xtianos q*ue* sera*n* alçados co*n* las montanyas de las asturjas el gran desamor q*ue* les avian los moros e su destruymje*n*to alçaron por rey a don pelayo fijo del duch faffila de cantabrja e Reyno XIII. anyos... (M. P. 321 a. 28). — 167 v°. D*e*sp*ue*s de la muerte del rey faffila Reyno don alfonso a quien dixieron el catolico yerno del

1. Nueva bibl. de autores españoles. T. 5, Madrid 1906.

Rey don pelayo XIX anyos. el p*ri*mero anyo de su Reyno fue... (M. P. 330 b. 8), finit 171 r° : e ap*re*s houo vna fija q*ue* avia no*m*bre dona vsenda e vn fijo bastardo llamado mauregato q*ue* houo de vna mujer de linage ap*re*s muerte de la reyna dona ermessenda (M. P. 337 b. 8). — 175 r°. E muerto el Rey vermudo q*uan*do el Reyno al Rey don alfonso fijo del Rey don fruela e tanto era v*er*tuoso honesto e casto q*ue* no qujso en toda su vida tomar co*m*panyia nj*n* aber acostamjento de muger... (M. P. 347 a. 33), — finit 180 v° : y enesto (anyo) morjo papa pascual e fue puesto en su lugar heugenjo el segundo. Muerto el Rey do*n* alonso acabo de vn annyo leuantaron los altos honbres a Remjro por Rey e Reyno VI anyos (M. P. 358 b. 35). — 183 r°. Quando fue muerto el Rey don hordonyo Reyno enpos del don alonso aquien dixiero*n* el magno (M. P. 367 a. 10), finit 180 r° : En aq*ue*ste anyo morjo papa martin e posiero*n* en su lugar agapito el segundo (M. P. 382 b. 25). — 252 r°. Como el Rey fue muerto los p*re*lados e grandes del Reyno alcaron por Rey a don anrique fijo suyo ca*n*ta*n*do te deum laudamus (M. P. 709 a. 10). — 255 r°. Recita la ystoria como este Rey don Fernando houo de la Reyna dona beatriz don alonso el p*ri*mo genito e otros IIII. no*m*brados fadrique fernando anrrique e felipe y este fue ofrecido al arcobispo don Rodrigo por la Reyna dona berenguera e ap*re*s ouo otro fijo llamado sancho. (M. P. 720 a. 15).

La chronique finit 256 v° : y el Rey don fernando doto grandemente la yglesia e fizo obispo della a maestre lopo co*n* grandes p*ri*uilegios e por ser la ciudat muy abu*n*dante e frutifera p*re*stame*n*te fue poblada de todas las partes despanya dexa*n*do de grado sus casas e naturales abitaciones e fuero*n* falladas en la mezqujta de cordoua q*ue* era la mas fermosa de espanya las ca*m*panas q*ue* almaçor se avia leuado de santiago e desque la ciudat fue estableçida el Rey se fue a toledo adonde fallo su madre la qual con gran gozo daua gra*cia*s adios de la vittorja q*ue* avia dado a su fijo el qual non obsta*n*te q*ue* el era assaz discreto jamas fazia cosa sin co*n*sejo de la Reyna su madre cale crio muy bien e virtuosame*n*te e santa e por que no pecasse co*n* otra mujer casole co*n* la sobrjna del Rey loys de francia fija de don Remo*n* co*n*de de ponta e fizo sse el dicho matrimonjo a MCCLXXV anyos de la hera eha MCCXXXVII de la natiujdat (M. P. 734 a. 37-735 b. 9).

K. B. Sp. 12.

4. — Un ms. qui doit attirer l'attention contient d'après le titre du feuillet de garde : « *Las cronicas de Sant Ysidoro,*

Arcebispo de Seuila et (en suédois) composées en catalan[1] à la demande de la reine Berenguera. » C'est en réalité la compilation de Lucas de Tuy (Lucas Tudensis). Cote : Sparwenfeldt n° 12, 240 pages in-folio (420 millimètres sur 300) en parchemin, belle écriture gothique en grands caractères à deux colonnes. Les initiales ne sont pas exécutées. Au second feuillet de garde on trouve les armes richement ornées de Lastanosa[2], señor de Figaruelas, et comme l'indique une notice de la page suivante, signée par Sparwenfeldt mais écrite évidemment de la main de Pedro Valero : « volumen hoc emptum fuit Caesaraugustae mense Julio anni MDCLXXXX ex bibliotheca quae fuerat Domini Vincentij Ioannis de Lastanosa, equitis Oscensis nobilitate ac eruditione praestantis : qui singularem librum hoc titulo edidit Oscae anno MDCXLV. Museo de las Medallas desconocidas Españolas ». On a raison de croire, ce que dit aussi Sparwenfeldt, que ce ms. a appartenu à Geronimo Zurita, le celèbre historien espagnol, qui s'en servait « quand il voulait citer quelque chose remarquable », mais le manuscrit ne porte pas la cote ordinaire. Sparwenfeldt l'a reçu à son tour de Don Pedro Diazo Valero, usticia major en el reino de Aragon, mort à Saragosse en 1700, dont on trouve le nom écrit au dernier feuillet.

L'exorde du ms. nous renseigne sur la composition de cette chronique :

Porque uerdat quie
ra seyer patent :
Nota q*ue* el prime
ro e segundo lib
ros de aq*ue*stas cro
nicas fizo Sant Ysidoro

1. J'espère pouvoir traiter la question philologique dans une édition projetée de cette chronique.

2. Voy. la description de Latassa, *Bibl. antigua y nueva de escritores aragoneses*, T. 2 (Zaragoza 1884), p. 116.

Apres de la muert del
qual cumplio el tercer
libro Sant Alfonso arcebispo
de Toledo. Apres la muert de
qual Sant Sulpicio prosigujo
en el quarto.
Comiença el prologo
de la siguient obra
sacada de las croni
cas de Sant Ysidoro
arcebispo de Seuila doctor
sollempne de espanya compli
da por luch diachono a peti
cion de la reyna de Espanya
donya Berenguera.

On pourrait se demander quelle était cette reine Berenguera. Il y en a eu deux. Cf. Zurita *Annal. Aragon.* lib. I; ch. 51 et lib. 2 : ch. 9, 69, 75 et 81. L'une était fille de Raymond IV, comte de Barcelone, morte en 1159. Elle épousa Alphonse VIII, roi de Castille, en 1128. L'autre était la fille aînée d'Alphonse III, sœur de Blanche de Castille, morte en 1244. Elle fut répudiée, écrit Mariana, en 1209 par Alphonse IX, roi de Leon, son mari, sous prétexte de parenté. Déclarée régente par les états de Castille pendant la minorité de son frère Henri Ier, elle abdiqua plus tard en faveur du comte Alvar de Lara, mais fut bannie du royaume où elle rentra après la mort de son frère auquel elle succéda. — Sparwenfeldt estime vraisemblable que c'est la première qui ait fait composer cette chronique et à en juger par ce qu'il dit dans un des manuscrits conservés[1] il a reçu ce renseignement de Don Pedro Valero (qui est appelé « mon ami ») dans une lettre en espagnol dont il donne (*l. c.*, p. 39) le « sensus latinus ». Don Pedro écrit de plus : « Versio haec

1. Bibl. de l'Univ. d'Upsal, H 284 (*Judicia insignium undique gentium scriptorum exoticorum...*)

Diaconi Lucae confessoris et concionatoris aulici dictae Reginae habet mixturam aliquam Catalauniae et Arragonensis antiquae, cuius autem aevi linguam Castellanam multo hac rudiorem ac difficiliorem intellectu deprehendimus corruptam haud dubio incursionibus saracenum. » — Mais si Lucas de Tuy vécut dans la première moitié du XIIIe siècle, d'après Florez (*España sagrada*) il devint diacre de l'Église de Saint Isidore à Leon, sa ville natale, en 1201 et fut nommé « maestrescuela » de la cathédrale de Tuy en 1239 ; il semble donc au contraire que ce soit à la reine de Leon que nous devions l'initiative de cette compilation. La chronique de Lucas de Tuy a été romanisée à la fin du XIIIe siècle ou au commencement du suivant. Pour la préface, voy. Schott, *Hispania illustrata,* t. 4, Francof. 1608, p. 1, où a été insérée une édition latine et Risco, *Historia de la ciudad de Leon,* (T. I, 1792), p. 63.

Je me borne à citer ici les titres principaux du ms., en renvoyant aux pages correspondantes de ladite édition de Schott dont notre texte semble donner une traduction presque littérale :

P. I : Lhora el hombre en seer uerdadero es disposado qua*n*do por bienes te*m*porales a eternal bie*n*auenturа*n*ça es leuado o aducho. — 2 : Otro prologo. De bienes p*ro*prios habu*n*dat espanya mas primera entra las proujncias del mundo por p*re*rogativa de muchos p*ri*uilegios ha me*re*cido por n*uest*ro senyor seer ennoblecida (Schott, *Hisp. ill.* p. 2). — p. 7 : Transgressio*n* e*n*el prologo. El primero de los n*uest*ros ystoriadores por generat*i*ones e regnos Julio Africano dius el emperador Marcho aurelio... (Schott ; p. 5). — Comiença el primero libro. Dios formo todas las creaturas del mundo en VI dias. El primero dia fizo dios la lumbre e toda angelical creatura. — P. 12 : La segunda generacion la qual dezimos correr per generaciones... (Schott, p. 7). — p. 16 : La tercera edat del sieglo daqui adelant se sigue en la qual por aquesto apres la me*m*brança de habraam... (Schott, p. 9). — p. 26 : [E]l a alguno es uisto co*n*trario en aq*ue*sta IIII. edat q*ue* el conto aq*ue*l q*ue* espuesto en*e*l euangelio de Sant matheu... (Schott, p. 14). — p. 35 : [L]a quinta edat fue de la transmigracio*n* de babilonja entro a Jhu Xo la qual sant matheu p*er*se-

guexe por generacones (Schott, p. 18). — p. 52 : Comiença la VI. edat. (Schott, p. 27). — p. 78 : [F]enece el primer libro de las cronicas de Sant ysidoro doctor e arcebispo de siuilia. [C]omiença el libro segundo. [P] ertenece se a los hombres de uirtut retornar souen en memoria las faciones de aquellos qui son passados. (Schott, p. 39). — p. 79 : [E]l senyor e fillo muy caro Sisnando rey de los godos ysidoro por tal como has demandado que hombre te de conexencia de naximiento delos godos.. (Schott, p. 40). — p. 84 : Fenece la ystoria de los euandalos. [E]n la era de CCCCCXVI los sueuos conel princep Ermerico entraron ensemblé.. (Schott, p. 42). — p. 86 : Fenece la ystoria dels sueuos. [E]l muyt antigo linatge de los godos los quales naxieron de Magre de Jafet fillo fueron de ... linage mismo con los scitos.. (Schott, p. 43). — p. 105 : [F]enece el II° libro de las cronicas de Sant Ysidoro arcebispo. [C]omiença el tercero libro compilado por Sant Ildefonso arcebispo de Toledo. Comiença el prologo. Por tal como el muy claro doctor Sant Ysidoro ha manifeado con compendiosa doctrina las edades del mundo e las ystorias de algunos imperadores... (Schott, l. c. 52.) — p. 111 : Ffenece lo III° libro. Aqui comiença Sant Supplicio e comiença la ystoria del rey Bamba rey delos Gots. (Schott, p. 55). — p. 112 : Comiença la ystoria de los euandalos. — p. 113... de los sueuos. — p. 113 : La diuisio de las eglesias de Legion. De seuilia. De la seu de Emerita. — p. 116 : De la ciudat de Leon. De la seu de bragara. — p. 117 : De la seu de narbona. — p. 118 : el recontamiento de triumphos suele seyer de uirtut de los corages a tirar las piensas de los nobles a senyal de uirtut todo lo que sera preciado de los passados. (Schott, l. c. p. 58 : Hic incipit Julianus episcopus.). — p. 122 : El consello de bamba contra paulo tiranno. — p. 124 : Como el rey bamba preso Bamba. — Como preso los castiellos. — La preson de narbona. — p. 126 : De la persecucion de paulo. — 132 : de la preson e de la reparacion de la ciudat de Nemse. — 123 : de la sentencia dada contra paulo. — p. 134 : en que guisa el rey bamba entro ujctorioso en narbona. — 135 : Recontamiento de la jnfialdat depaulo. — p. 143 : [écrit en marge : Incip. lib. 4. Chron. Luc. Tud.] Apres tanta destruccion e decaymiento de espana aquellos que eran romanidos de los godos començaron a brotar recobradas las fuerças... (Schott, l. c. p. 71, Liber quartus). — p. 220... E conquirio encara el rey Fernando Turgello santa cruz alhange e algunes otros castiellos. Deo gracias. amen. (Schott, p. 116). — D'une main postérieure : hic explicit exemplare impressum Lucae Tudensis qui tamen in multis ab hoc variat et aliam habet ordinem. — p. 221 : (titre d'une autre main : Compendium Sti Isidori Hispal. chron.) Comjença lo preambulo del libro de Sant ysidoro menor. — p. 228 : La VI edat del mundo. — p. 236 : La ystoria de los godos e de dont huuo començamiento la sua antiqujtat. —

Finit : p. 240. Era de CCCC.LIIII en*el* anyo del imperio de honorio e de arcadio XXII ap*re*s la muert de atalaudy sierico. Au bas de la page : fue es. — l'exorde d'une page suivante ce qui indique donc une continuation.

Jusqu'à présent on connaît deux manuscrits contenant la version espagnole de cette chronique. Voy. Menéndez Pidal, *Catálogo de la Real Biblioteca,* Madrid, 1898, no. 2 et 3. Je peux en signaler un autre faisant partie de la Bibliothèque Impériale de Vienne. Voy. *Tabulae cod. manu script. in Bibl. Palat. Vindobonensi,* T. 2. p. 277 où il est mentionné sous le nº 3393 (Hist. prof. 543). Sparwenfeldt l'a vu et examiné et d'après lui le manuscrit porte à la fin la notice suivante : « Chronicon hoc Sti Isidori cum supplementis Lucae Tudensis in linguam Hispanicam transtulit quidam *Petrus de Leon* » qui serait donc le copiste ou plutôt le traducteur. Rios (*Hist. crit.* T. 3. p. 413) fait mention d'un manuscrit du XVe siècle, dans la Bibl. de la Real. Acad. de la Historia (cod. E 99) qui a appartenu au monastère de Santa Maria de las Cuevas à Séville. Selon Risco (*Hist. de la ciudad y corte de Leon* vol. 2) il y a à Leon, dans la Bibl. de la Real. Colegiata de San Isidoro une « Historia de Don Lucas de Tuy en romance, copia sacada por un canonigo de San Isidro del original que llevó de Leon el Rey Don Juan el II. »

K. B. Sp. 14.

5. — *Cronica breve de los reyes de Espana.* C'est le titre d'un ms. in-folio, fonds Sparwenfeldt no. 14, de la Bibl. Royale de Stockholm, « sin autor »[1] comme on a écrit sur le feuillet de garde et plus tard au bas : « En valladolid Año de 1582, es

1. Quant à la rédaction de cette chronique cfr. Franciscus Tarafa, *De regibus Hispaniæ* (Schott, Hisp. illustrata T. I, p. 518) et Cuarta Cronica, general (Menéndez Pidal, *Catálogo de la Bibl. Real*, p. 93 et suiv.).

de Antonio Lopez de Calatayud », 184 ff., papier, reliure en carton d'un gris bleuâtre et le dos en cuir.

Le ms. a fait partie de la Bibl. Olivariense et est mentionné par Gallardo [1] : « Cronica breve de España y sus Reyes desde Tubal hasta D. Felipe I y Doña Juana. Ms. copiado de una antigua sin autor », sous la cote : D 2 qui se retrouve aussi au haut du premier feuillet de notre manuscrit. Au bas de la même page on trouve la cote : 5 n° 4 — n° 16, de la même époque, paraît-il, que l'écriture du texte, numéros analogues à ceux que portent la plupart des mss. qui ont appartenu à la bibliothèque du comte-duc d'Olivares.

La provenance de ces mss. doit suivre la ligne : Olivares-Aula Dei-Zurita-Sicile ou l'Italie (que visita Zurita en 1550). L'origine italienne n'est pas exclue. Un exemplaire de *Pétrarque Degli uomini illustri* que Sparwenfeldt acquit de la bibliothèque du marquis d'Heliche et qui se trouve à la Bibl. Roy. de Stockholm porte une cote semblable et a fait partie de la « Bibl. dei re d'Aragona » à Naples, ce qu'a déjà constaté Mazzatinti (*Bibl. dei re d'Aragona*, Rocca 1897, p. CLVI et 183). Quant à la note « es de Antonio Lopez », je crois qu'elle signifie « appartient à ». D'ailleurs le ms. semble dater de la première moitié du XVIe siècle. Sparwenfeldt au contraire (Ms. Ol. 284, p. 256) désigne notre ms. comme « Chron. de Don Antonio Lopez escrito en valladolid 1582 », ce qui est contredit par la notice de Gallardo. Et alors le ms. n'aurait pas fait partie de la bibl. de Zurita (mort en 1580). Pérez Pastor (*Bibliografia Madrileña,* p. 3 (1907, p. 498) fait mention d'un Lopez de Calatayud.

Notre ms. est incomplet : les premiers feuillets manquent et il ne donne souvent que les titres des chapitres. L'écriture est très belle et réglée, mais un peu difficile à déchiffrer.

1. *Ensayo de una bibl. esp.* T. IV, col. 1487 et 1513.

2. ñ est écrit ñ.

3. Fol. 1. — Cap. III de tubal rrei primero de las espanas. Tubal hijo quinto de Jafed nieto de noe segun beroso Joepho y Eusebio y sant geronimo fue el primero Rei de las espanas y siguiendo su quenta. — Fol. 4ro. Cap. IIII de ibero rrei II de Espana. Muerto tubal succedio en el reino de España Ibero su hijo segun beroso... 4 vo. Cap. V de Jubelda III rrei de Espana. — 5 vo. Cap. sesto de brigo III Rei de España. — 7 ro. Cap. VII de tago V Rei de España. — 8 ro. Cap. VIII de beto sesto rrei de España. — 8 vo. Cap. IX de abogerion VII rrei de Espana. — 9 vo. Cap. X de gerion tregimino VIII rrei de Espana. — 14 vo. Cap. XI de hispalo IX rrei de Espana. — 15 ro. Cap. XII del hispan X Rei de Espana. — 17 ro. Cap. XIII de Ercoles Ellibio o Africano. — 18 ro. Cap. XIV de pirrus XII rrei de Espana. — 19 ro. Cap. XV de los hijos que tubo hercules e algu*n*as otras cosas del notables. — 24 vo. feuille blanche. — 25 ro. Cap. XVI de hespero XIII Rei de España. — 26 ro. Cap. XVII de Atalante Italo XIIII Rei de España. — 27 vo. Cap. XVIII de sicoro XV Rei de Espana. — 28 ro. Cap. XIX de siano XVI Rei de España. — 28 vo. Cap. XX de salio XVII Rei. — 30 ro. Cap. XXI de luso XVIII Rey. — 30 vo. Cap. XXII de siculo que se dixo el mançebo. — 31 ro. Cap. XXIII de testa XX Rey. — 32 ro Cap. XXIIII de Romo XXI Rey. — 32 vo. Cap. XXV de palatio XXII Rey. — 33 vo. Cap. XXVI de cayo XXIII Rei. — 35 ro. Cap. XXVII de heritheo XXIII Rey. — 35 vo. Cap. XXVIII de gargoris melicula XXV Rey. — 37 vo. Cap. XXIX de abidon XXVI Rey. — 39 ro. Cap. XXX de turno XXVII Rey. — 39 vo. Cap. XXXI de argantonio XXVIII. — 40 vo. Cap. XXXII de argantonio II XXIX. — 42 ro. Cap. XXXIII de medon XXX. — 44 ro. Cap. XXXIIII de dibision que de los Reynos despana hicieron los hixos de medon. — 44 vo. Cap. XXXV de la gran seca que en espana bino. — 45 vo. Cap. XXXVI de la benida de los almunijes en españa. — 46 vo. Cap. XXXVII de la benida de los africanos en españa. — 47 vo. Cap. XXXVIII de la benida de Amilcar emperador de la africa señor de cartago en españa. — 48 ro. Cap. XXIX del inerpio de asdrubal yerno de hamilcar. — 48 vo. Cap. XL del ynperio de hannibal. — 53 vo. Cap. LXI feuilles blanches jusqu'au fol. 61. — 61 ro. de octabiano segundo Enperador de Roma. — 62 ro. de tiberio III Enperador de Roma e de las espanas. — 62 vo. de gayo caligula IIII. — 63 ro. de Tiberio claudio. — 63 vo. De nero VI Enperador. — 65 ro. de galba sergio. — 65 vo. de otho de bitelio. — 66 ro. de bespasiano. — 66 vo. de tito. — 67 ro. de domiciano doce emperador. — 68 ro. de traxano. — 69 ro. de adriano XV enperador. — 69 vo. de antonio. — 70 ro de marco antonio. — 71 ro. de comodo aurelio. — 71 vo. — 72 vo. feuilles blanches. — 73 ro. de basiano XXI enperador. — 73 vo. de alexandre. — 74 ro. de maximiano. — 74 vo. de gordiano de felipo. — 75 ro. de decio. — 76 ro.

de gallo e bolusiano-valeriano beinte e nuebe enperador. — 76 v° de claudio dos deste nombre XXX enperador : 77 r°. de aureliano. — 77 v°. de tacito — de probo. — 78 r°. de Caro. — 78 v° de diocleçiano. — 79 v°. de galerio e costancio. — 80 r°. de costantino. — 81 v°. de costantino II. — 82 v°. de juliano de apostata III enperador de costantinopla e XXXIX de las españas. — 83 r°. de juveniano. — 83 v°. de valentiniano. — 84 r°. de valiente. — 85 r°. De graciano. — 85 v°. de Teodosio El grande (au fol. 88. la fin semble être d'une autre main). — 89 feuille blanche. — 90 r°. de arcadio e honorio noueno Enperador. — 90 v°. — 92 v°. feuilles blanches. — 92 a. r°. De la entrada de los vandalos alanos y sueuos e otras *gen*tes en españa (ajouté par une autre main) y de quatro linages que sin los godos ubo en espana muy crudos. — Antes que escriua de las cosas que los vandalos alanos y sueuos y sus compañias hizieron en españa me pareşçio necessaria indezir que (cette introduction d'une autre main) quatro linages quentan los que escriuen (en marge, d'une autre main : S. Isidro en la hist*ori*a que compuso d*e*los va*n*dalos) que ubo en españa muy crueles conbiene a saber los bandalos alanos suebos e Ungoslos bandalos segun plino y ptholemeo fue primero su nombre bindelos e fueron naturales de germania... — 95 v°. De la genealogia y origen de los Reyes Godos de quien descienden los Reyes de España. — Los Godos fueron la gente mas feroz cruel y braua y a sus principios mas baruara que xamas ouo en el mundo ende gedeon y Hercules Libico Egiciano Rey de Espana once que hellos tuvieron principio bien dos mil años ante de xpo hasta El Enperador honorio... — 98 r°. Cap. XC de las ynsynias y armas que tuuieron los rreyes godos que rreinaron en Espana. — 99 r°. Alarico Primero Rey de los godos. — 100 r°. de don Ataulfo. — 100 v°. de don Singerico. Despues de la muerte del Rey atahulfo fue alçado por Rey segun los d*ic*hos au*t*ores escriben don singerico. — 101 r°. de bbalia. — 102 r°. de don teodorico. — 102 v°. de don turismundo. — 103 r°. de don theodorico. — 115 r°. Capitulo de don Rodrigo Rey 36 despana que fue el que la Perdio y de como la Recobro don Pelayo se diçe en el capitulo siguiente. — 123 r°. de don fabila-Alonso d*ic*ho el catholico-don fruyla-don aurelio Prim° Rey de Leon-de silo II Rey de Leon. — 125 v°. Este Rey muriese segun mateo Palmerio sobre el Eusebio quenta. Entro carlos magno en espana e gano de los moros las çiudades Pamplona e Saragoça. — de don Alonso El II° que se dixo el casto. — Ramiro-Ordono-Alonso el magno. — 129 r°. Genealogia de los Reyes de nabarra. Nel tienpo que el Rey don alonso El magno en los postreros dias suyos tubo sospecha que don garcia su hixo le queria tomar el Reyno El le mando. — 133 r°. Genealoxia de los Reyes de aragon. El Rey don Ramiro hijo de doñ sancho El magno de nauarra fue el primer Rey de

aragon e obo el dicho Reino a mill e diez y siete años de n*uest*ro Redentor... —.134 v°. del origen y principio de la Casa de barçelona. En el tienpo del Rey de luys de francia hijo de carlos magno ano de ocho cientos y treynta e dos los moros entraron en catalunia y la tierra que el d*ic*ho carlos dellos abia ganado la tornaron a recobrar. — 140 r°. de don garcia-de Rey don ordono. — 141 r°. et suivants : del Rey don fruela-don ramiro-don alonso-don sancho-don bermudo XV Rey de Leon (le texte de ce chapitre manque). — 144 r°. — 145 r°. feuilles blanches. — 146 r°. don hernando Primero deste nombre que se llamo par de Enperador hixo que fue del Rey don sancho de nauarra e obo el Reyno de Leon. — 147 r°. de don sancho Rey 2° de castilla e XIX de Leon. — 147 v°. don Al° VI. — 149 r°. Genealoxia de los Reyes de portugal. Porque los Reyes de portugal descienden de la casa y sangre Real deste muy noble Rey don alonso q*ue* gano a toledo Pondre aqui su genealoxia Para los curiosos que della no tienen noticia... — 151 v°. del Rey don alonso VII y de la Reyna doña Urraca su muyer. — 152 v°. Del Rey don alonso VIII que se dixo enperador de espana. — 154 r°. del Rey don sancho III°. — 154 v°. don hernando. — 155 r°. del Rey don alonso el IX llamado El noble. — 157 v°. de don al° X. — 158 r°. de don Enrrique Primero. — 159 r°. feuille blanche. — 159 v°. del Rey don Hernando tercero. — 161 v°. del Rey don alonso XI° deste nonbre d*ic*ho El sabio X Rey de Castilla e XXIX de Leon. — 164 r°. del Rey don Sancho IIII°. — 164 v°. del Rey hernando IIII°. — 165 r°. del Rey don alonso XII. — 167 r°. de don Pedro XIIII° Rey de Castilla. — 168 r°. de don Enrrique II. — 168 v°. de don Juan El Primero. — 169 r°. de don Enrrique III°. — 170 r°. de don Juan II°. — 171 v°. del Rey don Enrrique IIII°. — 172-173 feuilles blanches. — 174 r°. (continuant) todos los biaos ansi fueron destruydos e alançados que sus Reynos e tierras produxeron luego frutos de toda bondad Religion y onestad de donde pareçe que dio n*uest*ro senor... — 176 r°. de los muy exçelentes Principes e Reyes de castilla e de leon don felipe e dona Juana. — 178 r°. Quien bien considerare todo lo escrito en este prim° libro façilmente Podra juzgar ser berdad mi primer motibo conbiene a sauer que la casa Real despañas calam. — 179 v°. En el tienpo del papa clement que fue a cien anos o casi segun la quenta de Eusebio despues del naçimiento del senor que los yngleses por persuaçion del papa gregorio fueron conbertidos segun se escriue..... y nouenta e siete anos del naçimiento de n*uest*ro Redentor los vngaros ansimesmo se conbertieron por persuaçion del Enperador carlos magno e nel qual tienpo ansimesmo tomaron la fee los de el Reyno dicho. — 180 r°. — 184 v° feuilles blanches.

Une copie faite sur ce manuscit se trouve dans le cartulaire de l'Église de tous les Saints de Nyköping (ville suédoise), inséré dans un manuscrit intitulé (trad. du suédois). « Quelques lettres et Écrits rares rassemblés avec application en 1691 le 19 nov. » P. 99 commence : « Cronica breve de los Reyes de Espana sin autor » par la notice suivante : « le 1er octobre 1695 j'ai copié ce fragment d'une chronique hispanique que le maître des cérémonies Johan Gabriel Sparwenfeldt a rapportée d'Espagne, dans laquelle manquent deux ou trois feuillets au début ; elle commence par Tubal, petit-fils de Noé, et finit par la vie de Ferdinand le Catholique qui vécut il y a 200 ans. » Après un résumé en suédois des premiers chapitres, le copiste inconnu commence par : De la entrada de los vandalos alanos y sueuos etc. (fol. 92 r° de l'original). P. 12-16 feuilles blanches et p. 17-32 (pagination originaire) manquent correspondant aux fol. 99 r° — 113 v° de l'original, finit p. 42 = 122 v°. La copie présente quelques incorrections. C'est donc aussi ce copiste qui a paginé les feuilles 92 r° — 122 v° de l'original.

Sparwenfeldt a fait quelques extraits de cette chronique dans ses *Judicia insignium undique gentium scriptorum*, manuscrit coté : H. 284 (p. 56; UB).

K. B. Sp. 15.

6. — *Rasis el moro* sacado de dos originales, el uno del Coll° de Santa Catalina de T:do traducido de Arauigo en Portugues por mandado de Don Dionis Rey de Portugal (ajouté en marge : por Gil Perez el Clerigo) y despues en castellano, el otro fue de Ambrosio de Morales. Supliose del vno lo que faltaua en el otro. — Titre d'un ms. de la Bibl. Royale de Stockholm, fonds Sparwenfeldt no. 15, 62 ff. in-folio sans pagination, sur papier, reliure en parchemin, XVIIe siècle.

Le début est copié sur le manuscrit que posséda Ambrosio de Morales :

Enel nombre de Dios fue compuesto este libro. Començo primeramente del partimiento de las tierras e de las villas e de los lugares sabidos y conoçidos de España o de los rios e de los terminos e quantos fueron los Godos e los que vinieron en ella o como entraron, e entro Tarife el hijo de Cacche, e como entro despues del Masse el hijo de Nazair e como entro Abdharrhame el hijo de Mahabia e quales eran sus hijos e moraron en ella hasta que vencio el senor della e contaruos hemos todo esto, e deziruos hemos del de la yglesia alegrea de Cordoua e los que hizieron bien en ella e de Rafaza e de lo que dize Abubacar fijo de Nauanza e por este quento dize el Rasi e con el maestre Mahamad e dezimos lo que dize el alto Bucar a Mafomed fijo de Mafomad fijo de Mosacase el escriuano natural de España que escriuo.

El quarto del mundo se acaua contra el sol poniente... (Voy. l'édition de Gayangos, *Memorias de la Acad. de la Historia*, t. 8. p. 34, lig. 11 et les variantes tirées du ms. de Morales).

Mais toutes les différences ne sont pas notées par Gayangos. Comme l'indique le titre, notre manuscrit est une composition des deux mss. originaux. Ainsi, p. e., le paragraphe 35 qui manque, selon Gayangos, dans le ms. de Morales, est reproduit sur celui de Tolède, tandis que l'article 36 manque dans notre ms. et à la fin du numéro 37 est ajouté : E queremos deçir de las sierras y Dios mande que digamos la verdad a plazer de los que lo oyren.

Fol. 13 v° : Comiença la historia de Romanos y Godos. — No fallamos que gente de ningun lugar viniesse amorar a España antes que Dios embiase el diluio de las aguas mas fallamos que despues del diluio finio Noe con su compañia que dios tuuo por bien en su barca e despues que dios fue conuenible a las gentes, el y los que con el andauan salieron por las tierras e ficieron hijos e hijas cada vno como dios tuuo por bien... (Ici suit le texte dont a rendu compte Gayangos, l. c. p. 65, Appendice II et la liste des rois des Goths jusqu'à Don Rodrigo et finit :) e que aquel daria acada vno su derecho, e que por cosa del mundo non la dexaria e este era don Rodrigo (au fol. 41 v° où se trouve la note suivante :) « Falta la fuerça que este Rey hizo a la Caua. La conjuraçion del conde don Julian. La entrada do los Moros en España. Y como el rey junto sus gentes y

por general a don Sancho que deuia ser el que dize fue hijo del rey Acosta », c'est-à-dire la lacune du début du règne de Don Rodrigue que Menéndez Pidal a comblée par le ms. de la Chronique générale de 1344 (*Catálogo de la Real Biblioteca*, Madrid 1898, nº 15), mais notre ms. recommence au même feuillet par : farian por el mismo, e quando don sancho fue partido del Rey... e pararon su façienda Lo mejor que les semejo (Menéndez Pidal, l. c. p. 48 et 49) et continue : Luegó aotro dia quando el alua queria salir, començaron ellos todos de se armar.... finit : Aqui yaze el rey Don Rodrigo Rey de los Godos que se perdio en la batalla de Saguyue, texte qui a déjà été publié par E. Saavedra [1].

Fol. 44 rº commence la troisième partie de la chronique : E quando esto por los reyes de Espana fue sabido... (Voy. l'édition de Gayangos l. c. que suit notre ms. à peu près littéralement jusqu'à la fin :) y de los que eran sabidores y entendidos.

Il est à remarquer que la lacune du paragraphe 21 (Gayangos, l. c. p. 84 et Menéndez Pidal, *Catálogo*, p. 49) existe aussi dans notre texte mais n'est pas indiquée par un espace vide.

Un autre ms. de Rasis, du XVIIᵉ siècle, se trouve à la Bibl. Nationale de Paris (espagnol 213) et a été décrit par Morel-Fatio (nº 136) dans son *Catalogue des ms. espagnols*, Paris 1891-92. Cette chronique est aussi conservée dans trois mss. de la Bibl. Nacional de Madrid (F 38, Aa 153, E 181). Voy. pour les mss. de la Bibl. Real, Menéndez Pidal, l. c.

K. B. Sp. 1.

7. — *Fueros de Nauarra y Sobrarue.* Ms. in-4º, 130 feuillets, en parchemin, Bibl. Royale de Stockholm, fonds Sparwenfeldt, reliure en carton, le dos en cuir. — La provenance est attestée par Sparwenfeldt : « Este libro de Fueros de Nauarra y Sobrarue me fue presentado en Pamplona a 21 dias de agosto 1693 por el señor Don Joseph Mañeras Tiburcio auogado del Reyno de Nauarra » qui a fait aussi quelques extraits de ce

1. *Estudio sobre la invasion de los árabes en España*, Madrid 1892 Append.

code dans le ms. coté : H 284 (p. 242) de la Bibl. de l'Univ. d'Upsal. Une note au fol. 1 indique le possesseur originaire : « Este fuero es del sec° (?) M° de boneta vez*ino* de olite del q*ua*l lo tiene el licen*cia*do Atondo q*ue* selo dio » et au bas du même fol. : Soy del licen*cia*do Atondo del consejo rreal de Nauarra.

Notre ms., d'une belle écriture gothique sur deux colonnes, les titres en rouge et les initiales ornées en rouge et en bleu, date de la seconde moitié du XIVe siècle et contient aussi « el fuero nueuo » du roi Philippe en 1330. Au commencement quelques décrets, les amendements, les additions et les corrections ajoutées en marge sont d'une date plus récente et de mains différentes. La langue présente des traits caractéristiques du groupe arragonais-navarrais.

Fol. 1 v°. Un décret (la date découpée) qui « en cort fue p*ro*nu*n*ciado por don mr p*er*iz de solchaga e mossen lorenz de reta don [p*er*ez yo*an*] daraztia alcaldes d*e*la cort maor en vn pl*e*ito sobre el logar de barbatian q*ue* hera entre Johan Mon (?) pcador d*e*l cardenal de panplona e ministrador d*e*l obispado de sca M^a de pamplona et entre p*er*o ferna*n*diz de esparça en razon d*e*los contractos q*ue* fueron disputados etc. — 2 r°. Six prononcés : en panplona en cort juyzio VI dia de noujenbre Ano dnj M° CCC° LXXX nono fue p*ro*nu*n*ciado por don mr piz de solchaga mosen lorenz de r*e*ta don pez yo*an* daraztia alcaldes dla cort maor envn pl*e*to qu*e* hera en[tre] m g° de baroseayn demand*ant* el abbat e conujato del oliua defendie*nt* sobr el traspasamie*n*to de LV dias por *qu*anto por la p*ar*t defendient fue alegado etc. — Item por los d*ich*os alcaldes fue p*ro*nu*n*ciado en*e*l pl*e*ito q*ue* hera ent*re* nicolas de palinas dema*n*dant et Johan cruçat (?) thimerlinc defendie*nt* etc. — Ano dnj M° CCC° nonagesimo XVII° dia de nobienbre en Ollit en cort fue p*ro*nu*n*ciado por don mr piz de solchaga e moss*en* lorenz de reta alcades en vn pl*e*ito de ycayll de sacamie*n*to de heredat etc.

2 v°. L'introduction suivante : Primeram*ent* ordenamos q*ue* alcas sean atorgadas e liuradas segunt fuero. It*em* Relat*io*n*e*s de cartas al sieillo de Rey q*ue* por autoridat de cort s*er*an puestas aexecut*io*n e de s*ente*n*t*ias dadas por cort rebellion*e*s e injurias *fec*has a oficial*e*s de Rey husando de offic*io*. Et pleytos de fuerças fechas a mug*er*es en sus p*er*sonas e pleytos de conçeillo a conceillo pleytos de fuerças e tene*n*çias los pleytos q*ue* tocanal patrimonio heerençia de Rey enq*ue* su procurador conuiene q*ue*

sea partida e los otros pleytos quel Rey o su gouernador de cierta sçiençia e por espeçial quieran tener sean retenidos en cort en tal manera que en façer las pesquisas de fuerças e tenencias nonsea puesto mas de un comision que aquel comisario sea puesto de uoluntat de partidas en caso que las parts en eslever el dicho comisario concordar non podiesen. El Rey o su gouernador lo esleya e que sea natural dela uilla don sea la eredat e bienes que sea el pleyto si ser podra e de aquilla comarca si suficient y podra ser trobado e quel dicho comisio con un que sera dela uilla aya de gaies. V. s. e si fue dela comarca o otro aya. Y. s. de gaies e sus espensas por dia o. V. s. por a todos gaies e espensas cadal dia mientre entendiere en la comision e que sea en obligacion de las partes de dar al comisario dela comarca o otros. V. s. sus espensas o. X. s. por todos gaies et espensas por dia q° al mas quisieren.

Item que pleytos e contractos fechos so el sieillo del Rey sea en oboon en mano delos acrehedores o mostradores delas cartas de leuar las por cort o ante lalcalde del Reo por costrreymiento de seynal de Rey et de todos otros pleytos çiuiles conozcan los alcaldes delas uillas in cados e comarcas non constranstant que los obligados hayan renunçiado lur fuero lur alcalde.

Item que los alcaldes que conozcran delos pleytos çiuilles asi bien de contractos feytos al sieillo de Rey como de otros que aqueillos por sententia definitiva los determinaren que las sententias que pertenezcran poner a essecucion uendiendo los bienes delos condepnados en eillos cotenidos fagan exsecutar por los admits preuostes ni iusticias de lures iurisdictiones Et la relation dela uenta los bienes de cadauna sententia pasen la audiencia del acalde que pronuncio la sententia por tal quela dichas sententias ayan su efecto. En pero en tal maniera que ate que la posesion delos bienes uendidos sea dada al conprador que lalcalde por sus letras çertifique ala cort en como queles e quales bienes a jnstançia de quien e por quanto por conplir su sententia sean uendidos afin que esto sea pregonado e publicado en la cort de Nauarra e que si algunos del Regno entendieren aun derecho en la propiedat delos bienes o en los dineros del perdicion deillos puedan yr ante aquel alcalde e demostrar lur derecho.

Item por esquiuar muchos engaynos maliçias ordenamos que de aqui adelant quales quiere porteros otros oficiales qui por autoridat o mandamiento de cort o por mandamiento de alcaldes por quales quiere sententias contractos e obligationes enparen bienes muebles o heredades quales quieres quelas cartas testimoniales que daran (1)a las partes sean espcoritas e singnadas por mano de escriuano publico en publica forma. En caso que en algun logar ficieren enparanças do non ouiere escriuanos so pena

de p*er*der los oficios les ma*n*damos q*ue* como vinieren luego al logar do ouiere esc*ri*uano ante el e testiguos manifieste en qual dia fezo aq*ue*illa emp*ara*nça e de qual*e*s bien*e*s e acuya jnsta*n*cia e por qual razon. Et q*ue* de su *con*fesio*n* lesc*ri*uano fagua jnsturm*ent* publico testimonial.

Item q*ue* en toda dema*n*da q*ue* sea fecha ante qual alcalde q*u*isiere d*e*las uillas m*er*cados e comarcas seyendo las p*arte*s en iuycio ante iuge conpete*nt* e fundado el iuycio deuidam*ent* confirma segu*nt* fu*er*o. Que fecha por la p*ar*t act*riz* su dema*n*da ap*er*ta. Et si el libello fu*ere* jnpugnado diziendo no*n* ser ap*er*to q*ue* el alcalde en la p*rimera* audiençia p*ro*nu*n*cie ser ap*er*ta o no ap*er*ta. E di adela*nt* sea tenida la p*ar*t defendient a responder de dreyt en dreyt contestando el pleyto sin otra dilat*i*on a la signat*i*on p*rimer*a fecha por el juge dentro espac*i*o de X. dias. Et desi continuando de audiençia en audiençia las p*arte*s sean tenidas en ce*n*irarse a s*ente*n*t*ia difinit*iv*a en cada tres espc*ri*ptos. Et q*ue* lalcalde dentro espac*i*o de X. dias p*rimer*o seguientes enpues el dia q*ue* el pleyto sea çe*n*irado a s*ente*n*t*ia sea tenido p*ro*nu*n*çiar su se*nte*n*t*ia. Et q*ue* si algunos q*u*ieren appellar de lures s*ente*n*t*ias q*ue* puedan apellar dentro en X dias dela data d*e*la s*ente*n*t*ia. Et q*ue* lalcalde sea tenido dar las alças dentro otros X dias p*rimer*o seguientes en pues q*ue* la p*ar*t aura appellado. Et la p*ar*t q*ue* no*n* contestare el pleyto dentro en*e*l t*er*mino asignado q*ue* por cada X dias del p*rimero* dia dela asignation adelant q*ue* no*n* q*u*iera contestar pague XI. s. karlin*e*s la meatat poral Rey e la otra meatat pora la p*ar*tida por su int*er*esse. El alcalde q*ui* no*n* pronunçiara s*ente*ntia dentro los dic*h*os X dias enpues q*ue* el pleyto sea ce*n*irado a *sente*n*t*ia o no*n* q*u*isiere dar alça como d*icho* es q*ue* pague XI. s. karlin*e*s la meatat poral Rey e la otra meatad pora la p*ar*tida por su int*er*esse. Et sy las p*arte*s no*n* se ence*n*iraren en cada tres esc*ri*ptos como d*icho* es la p*ar*t q*ue* no*n* se ençe*n*irare q*ue* pierda pague e sea puynido en la quarta p*ar*t dela q*u*ancia ualient *con*tenida en la dema*n*da. la meatat d*e*la qual quarta p*ar*t sea por al Rey por pena e la ot*ra* meatat pora la p*ar*tida por su int*er*esse.

Item q*ue* en ni*n*guna dema*n*da de. L. s. et di ayuso no*n* sia dada apelat*i*on ni alça alguna. ni uaya el pleyto por esc*ri*pto.

Ite*m* q*ue* las penas de cartas de deudas. de comiendas. de conp*ro*missos de conuent*i*on*e*s. o de contractos otros qual*e*s q*u*iere fechos entre p*ar*tes asi bien por los alcald*e*s. uillas e comarcas como por la cort sea*n* juzgados. En p*er*o assi q*ue* en esgoart de piedat e misericordia de especial gr*aci*a q*ue*remos q*ue* pena ninguna no*n* pueda ni*n* deua ser dema*n*dada ni*n* iudgada en cort ni*n* fu*er*a de cort. mas q*ue* la q*ua*ncia d*e*l deudor obligado p*rin*cipal q*ue* restara por paguar al ti*em*po q*ue* la s*ente*n*t*ia sera p*ro*nu*n*çiada.

It*em* maguer q*ue* fuero ma*n*de q*ue* las tutirias (sic) sean dadas por auctoridat de cort, plaze al seynnor rey de su buena gr*aci*a. Et en fauor

delos pupillos. q*ue* los alcaldes d*e*los m*er*cados. uillas. uilletos e comarcas puedan dar tutores alos pupilles de lur*es* alcaldios. Et fechas las cartas d*e*las tutorias. q*ue* las jnbien a la cort por q*ue* el sieillo d*e*la cort y sea puesto a confirmat*i*on de eillas. Et q*ue* el notario q*ue* fara la tutoria d*e*la*n*te lalcalde tome. III. s*ueldos*. Et lalcalde por su sieillo tome. XII. d*enarios*. Et el notario d*e*la cort q*ue* fara la confirmat*i*on tome XVIII. ds. Et el sieillo d*e*la cort XX. s. e VI. ds.

4 v°. Deux ordonnances. — Anno dnj M° CCC° tricesi*mo* p*ri*mo dizeocheno die de septiembre plegados en cort en panplona en la yg*le*sia d*e*los predigador*es* El seynor Rey con atorgamjento d*e*los ricos hombres fidalgos et ruanos de todo el regno fue establecido et hordenado que todo hombre que matare a otro..... Esta ordena*n*ça fue escripta por mano de saluador y (?) de Enus not*ario*s d*e*la cort. — Karlos por la gr*aci*a de dios Rey de Nauarra conte de deureus a todos q*ua*ntos las p*rese*nt*es* l*et*ras beran e oiran Sallut Como en n*uest*ro Regno alg*u*nas gentes por nescessidat q*ue* han inaillenar (?) e tomar... en panplona VIII° dia dabril (l'année découpée). — 5 r°. — 13 v°. Énumération des chapitres différents.

14 r° (Titre en rouge) : Aqui comie*n*ça el p*rimero* libro de los fu*e*ros q*ue* fuero*n* fayllados en espayna. Asi como ganauan las tierras sines Rei los mo*n*tayneses enel no*m*bre de ih*esu* X° q*ue* es e sera n*uest*ro saluamie*n*to Empeçamos este libro pora siemp*re* de los fu*er*os de sobrarbe exalçamie*n*to de toda la xpiandat. — Prologo por quie*n* et por quales cosas fue perdida espayna. e como fue leua*n*tado el p*rim*ero Rei. Por gra*n*t t*ra*icio*n* q*ua*ndo moros co*n*queria*n* a espayna. Sub era de. dcc. e dos aynos. por la traicio*n* que el Rei don Rodrigo fiio del Rei jetiçano feço al conte don Julia*n*. su sob*ri*no q*ue* seli iogo co*n* su mug*er* e ouo enujado el su sobrino alos moros. Et pues por la gr*a*nd t*ra*icio*n* e onta et pesar q*ue* ouo el co*n*te don julia*n* ouo fabla co*n* moros. co*n* el miramomelyn Rei de marruecos e co*n* albeçubja e co*n* alboali et co*n* otros Reies de moros. e feçe sayllir ala bataylla al Rei don Rodrigo entre murcia e lorca en el ca*m*po dej sangona e ouo hi g*r*ant mortaldat de x(*risti*)anos e p*er*diose hi el Re- don Rodrigo q*ue* atie*m*pos fue trobado el cuerpo en portogal. en un sepulcro e auia hi esc*ri*pto q*ue* aylli iaçia el Rei don Rodrigo entonçe se p*er*dio espayna ent*ro* a los puertos. sino en galliçia e las asturias. e aca alaua. bizcaya. e dot*ra* pa*r*t bazta*n* e la berrueça. deierri. e en anso e sob*re* iaca. e en cara en Roncal.e en sarasaz e en sobrarbe e en ainsa e estas mon taynas se alçaron muj pocas gentes. Et diero*n*se apie faciendo caualgadas, e priçiero*n* se a cauayllos e partia*n* los bienes a los mas esforçados[1] ent*ro* a

1. Voy. *Diccionario de voces aragonesas* por Gerónimo Borao, Zaragoza 1859, p. 30, où est publiée une partie de cette préface.

q*ue* fuero*n* en estas montaynas daynsa e de sobrarbe q*ue* era*n* mas de trecie*n*tos a cauayllo. e no auja ni*n*gu*n*o qui fiziesse [vso] por otro e sob*re* las gana*n*cias e las caualgadas barayllaua*n* ne e auja*n* g*ra*nd enujdia entre eillos e sobre esto oujero*n* su acuerdo q*ue* enujase*n* a Roma por *con*seyllar al apostoligo aldebriano q*ue* era entonz*e*. Et ot*r*osi a lonbardia q*ue* son o*mbre*s de g*ra*nd justicia e a fra*n*cia e enujaro*n* les diçir q*ue* oujessen Rei por que se caudeyllassen e p*rimer*ame*n*t q*ue* ouiessen lures establescimje*n*tos jurados. e sc*ri*ptos e fiziero*n* como los co*n*seillaro*n* e esc*ri*ujero*n* lures fueros co*n* co*n*seyllo de los lonbardes e franceses q*ua*nto eillos podiero*n* como o*mbre*s q*ue* se ganauan las tierras de los moros.e despues esleyero*n* Rei al Rej don peyllayo qui fue de linage d*e*los godos. Et guerero de las asturias a los moros e de todas las montaynas.

Como deue*n* leuantar Rej en espayna e como lis deue eil jurar los fueros. E fo p*rimer*ament establido por fu*er*o en espayna de Rei alçar pora sienp*re* etc.

22 r° (VIII r°.) : Aqui comie*n*ça el s*egun*do libro enq*ue* tracta de juycios de *con*tiendas de p*ar*ticio*n*es. de tene*n*cias. de testigos. de cartas. de iuras. de alças. Quales p*er*sonas deue*n* ser en todo juyçio de Rei. — 38 v° (XXV v°) : Aq*ui* comie*n*ça el t*er*cero libro en q*ue* tracta de egl*es*ias e abbadias de diezmas. de los q*ue* son accusados por uillanos. de uillanos sollarigos de uillanos del Rei e de los monast*er*ios. de y*n*fançon*es* de auarca. de los uillanos encartados. de moros. de peyndras. de emp*r*estos. de com*an*da. de co*m*pras e de ue*n*didas. de logueros. de peynos, de fia*n*ças. de donaçion. de sep*u*lturas. de ordenes. — 74 r° (LXI r°) : Aqui comje*n*ça el quarto libro en qual fabla de cassamie*n*tos e de las cosas que pertaynesce*n* a eyllos. — 90 v° (LXVII v°) : Aqui comie*n*ça el q*u*into libro en*el* qual fabla de peleas e feridas. de omiçidios. de reptores. de robos de furtos. de logro. de falsarios. de caça... de calo*mn*ias .de penas. de scomulgados. — 100 v° (LXXXVII v°) : Aqui comie*n*ça el sexto libro enel qual fabla de pactos de tayllaçones. de cost*er*ias. de agoas. de molinos. de laura*n*ças e de fazanias. — 113 r° (Cr°) : Aqui començamos el fuero nueuo q*ue* ordenaro*n* los om*bre*s buenos. — In Dei no*min*e am. Como nos don philip por la gr*aci*a de dius Rei de nauarra. Conte de enreus da*n*golesine de mortayn. e de lo*n*ga uilla. Quiessemos jurado en n*uestr*o coronamie*n*to en s*anct*a M*aria* de panplona entre otras cosas a los n*uestr*os naturales e fieles p*r*elados. Ricos ombres Cauaaylleros. Infançones. Om*bre*s de bonas uillas e a todo lotro pueblo del nuestro Regno de Nauarra de manten*er* los adreito *e* millorarlos fueros e no apeorar e los Ricos omb*re*s en uez e en no*m*bre del pueblo ouiessen jurado a nos ot*ro*s entre otras cosas ayudar nos a ma*n*ten*er* los fu*er*os fielm*en*t seyendo certificados por fide dignas

p*er*sonas q*ue* algu*n*os capitulos ha en los d*ich*os fu*er*os que aur*ian* menester millorar e otras mudar. e otras declarar e algu*n*as otras de nueuo ordenar por el p*ro*ueyto comunal de nos e del pueblo. nos q*ui*rie*n*do catar n*uest*ra jura e el p*ro*ueyto de nos e del pueblo seg*un*t a nos co*n*uiene fiziemos plegar cort gen*er*al en pamplona en los palacios del ob*is*po de panplona. Anno dni Mº CCCº XXXº .lunes. X. dias de septienbre e req*ui*siemos Ricos o*mbre*s cauaylleros. ombres de las bonas uillas et al pueblo del n*uest*ro regno q*ue* eillos nos diessen ciertas p*er*sonas por tractar e co*n*seillar en como nos saluariamos n*uest*ra jura e fariamos n*uest*ras ordena*n*ça e millora-mie*n*tos de sus d*ich*os co*n* n*uest*ros alcaldes e otras p*er*sonas q*ue* nos lis asignamos por ordenar e façerlo q*ue* d*ich*o es de suso es assaber. Frayre pedro datejrauia maestro en teologia. Freyre ochoa de sayllinas. Martin sanchiz darteiz enfermerero. Jaymes dochoq*ua*in canonigos de panplona. Miguel moça. Johan p*er*iz darbeiça nuestros alcaldes. P*er*o sanchiz dum castieyllo p*ro*curador n*uest*ro e los p*re*lados sob*re* esto asignaro*n*nos. IIIIº. personas. es asaber. El prior de Ronçasauylles. Labbat del oliua. Labbat de sant çaluador de leyre. El official de s*anct*a M*ari*a de pamplona. E los Ricos omb*re*s. IIIIº .deillos. es asaber. Don ioh*a*n corbaran de leth. Don ioh*a*n martiniz de medrano el mayor. Do*n* p*er*o sanchiz de montagut. Do*n* p*er*o xeme*n*iz de mirabue*n*tes. E los cauaylleros .IIIIº. deyllos. es asab*er*. D. Mig*ue*l xe*men*iz doroz. Yenego aznariz de montagut. Martin feirandiz de sarasa. E las bonas uillas de quada uilla çiertas p*er*sonas las q*ua*les aui*en*do lur tractamie*n*to entresi nos co*n*seyllaro*n* q*ue* fiziessemos los declaramie*n*tos et amilloramientos de p*ar*te de suso escr*i*ptos los quales fiziemos leyer en plena cort e nos q*ui*riendo catar la n*uest*ra jura como nos conuiene e somos tenidos adios de necessidat ente*n*diendo q*ue* era seruicio de dios e p*ro*ueyto de nos e de n*uest*ro pueblo co*n* conseyillo e otorgamie*n*to e uolu*m*ptad de n*uest*ros p*re*lados. Ricos omb*re*s. Cauaylleros. Infanço*n*es .omb*re*s delas bonas uillas e del otro pueblo del d*ich*o Regno ordenamos establesce*m*os e confirmamos estos n*uest*ros fu*er*os q*ue* por todos tie*m*pos sean durables e ualederas todas las cosas de suso contenidas. — 123 rº (CX rº) : Signu*m* aldefonsi ispanio. imp*er*ador. Signum Comitis. de perticha. facta carta i*n* me*n*so septe*m*b*ri* sub era CM e LX e V. Regna*n*te me dei gr*aci*a rege jn panpilona. jn Nauarra jn arago*n*. jn suprarue. in ripagorça et in Ronçaualis etc. — 123 vº (CX vº) Agora comie*n*ça el linage de los Reyes despayna. — à partir du roi « don sancho el mayor » jusqu'au roi « don alfonso de aragon fillo del co*m*pte de barçalona .dius aya su alma. amen. » — 127 vº. Ano dni Mº Lº IIIIº Rex obiit Garssias Pampilon*a* jn acta porta..... Ano dni Mº CCº LXXº IIIIº obijt apud Pampilonam pie recordatio*n*is Enricus serenissimus Rex nauarre e comes palatinus.... — 128 rº finit : Iste liber est scr*i*ptus quis

scripsit sit benedictus. Amen. — Les fol. 128°.-130 v° contiennent des additions d'une date plus récente.

Pour d'autres mss. de ces fueros, voy. Latassa, *Bibl. antigua y nueua,* T. I (1884) p. 545 et Morel-Fatio, *Catal. des mss. esp.,* nos. 43-45. Cfr. aussi G. Borao, *Diccionario de voces aragonesas,* Zaragoza 1859, p. 29; Zuaznavar, *Ensayo hist.-crit. sobre la legislacion de Navarra,* P. 3. libr. 1, pages 73, 182, 223, 238 et *passim,* et *Coleccion de fueros y cartas-pueblas de España* por la Real Acad. de la Historia. *Catálogo,* Madrid 1852. Sur les éditions cfr. Revista de Archivos etc. IV (1900) p. 201.

K. B. Sp. 10.

8. — *Catalogo delos libros D. Vincencio Ioan Lastanosa.* Por orden de alfabeto. — F. 1-127 in-4°. Le ms. coté dans le catalogue de la Bibl. Royale de Stockholm : Sparwenfeldt n° 10 est relié en parchemin, écrit sur papier, quelques initiales artistement dessinées, çà et là des additions d'une autre main, orné sur une des premières pages des armes de Lastanosa et sur une sorte d'ex-libris en papier, ces mots imprimés : De la Bibliotheca de Vincencio de Lastanosa, Cauallero Infançon, Ciudadano de Huesca y Señor de Figaruelas.

F. 1-85 : Catalogo de los libros. — 96-99 : Memoria de las cartas geographicas que tiene en su poder Vincencio Ioan de Lastanosa Cavallero infanzon, ciudadano de la ciudad de Huesca, señor de Figaruelas. — 100 : Instrumentos mathematicos. — 101-104 : Medallas o Monedas y otras antiguidades que tiene Vincencio Lastanosa, señor de Figaruelas. — 105-106 : Manuscritos y otros papeles curiosos. — Les pages suivantes contiennent les listes chronologiques des imprimés hollandais, français et italiens qui se trouvaient dans la bibliothèque de Lastanosa et des additions.

Ce catalogue est naturellement d'une grande valeur, non seulement pour la connaissance de la riche bibliothèque de ce

célèbre numismate espagnol mais aussi pour l'histoire de l'imprimerie espagnole. Il semble représenter une liste assez complète des imprimés du XVI[e] siècle et d'une partie du XVII[e] (L. mourut en 1685), j'en compte presque 600, entre autres aussi deux incunables dont l'un est mentionné par Haebler (*Bibliogr. ibérica del siglo* XV) : Coronica de los Reyes de Aragon de F. Gauberte Fabricio, Çaragoça año 1499, et Coronica de los Reyes de Espana de mossen Diego de Valera, Salamanca 1493.

K. B. Sp. 18.

9. — *Las merindades de Carrion y e Campos de de Monzon*[1]. C'est le titre écrit sur le feuillet de garde d'un ms. de la Bibl. Royale de Stockholm, fonds Sparwenfeldt n° 18, 91 ff. in-folio, en papier, reliure en carton gris bleu, le dos et les coins en cuir. Contre son habitude, Sparwenfeldt a signé le premier feuillet de son nom sans indiquer la provenance. A en juger par l'écriture, etc., le ms. doit être une copie du milieu du XVI[e] siècle.

Fol. 1 : I. H. S. — Libro de lo que fue fallado quantos son los derechos de los lugares de las Merindades de Carrion y de Campos e de Monzon e del Infantazgo de Valladolid e de Cerrato, los quales derechos fueron sabidos por pesquisa que hizieron por Carta e mandado de Nuestro Senor el Rey Don Alonso, Gonçalo Martinez de Peñafiel y Lorenço Martinez Clerigo de Peñafiel, Laqual pesquisa fue hecha en cada lugar de las dichas Merindades assi Reales como de ordenes, e Abadengos e Solariegos, e Behetrias y de otros senores qualesquier. E los derechos que cada gar an a dar, tambien al Rey como alos otros senores Naturales e herederos de los dichos lugares, la qual pesquisa fue hecha en cada lugar por los dichos Gonçalo Martinez e Lorenço Martinez, con Escriuano publico, con dos homes buenos que fueron tomados para esto en cada lugar juramentados sobre la Cruz e los Santos Euangelios, los quales derechos son

1. Probablement Carrion de los Condes et Monzon de Campos, dans la province de Palencia.

estos que se siguen en la e era de MCCCXC años son años del Naçimiento 1352.

A la fin (au fol. 91 v°) est ajouté : Faltan en estas Pesquisas del Bezerro de Simancas Los Apeos de las Merindades de Bureba, Rioja e Soria que no las hizieron los Apeedores, que hazen mucha falta, en estos tiempos.

Un autre ms. plus complet : Libro becerro de las behetrias de Castilla, qui est aussi une copie du XVIe siècle, se trouve à Simancas, d'après Julián Paz, *Catálogo,* Diversos de Castilla, n° 1848 (*in* Revista de Archivos, 1904).

Sur un Libro del Becerro qui appartint à Zurita, cf. Dormer, *Progresos de la historia en Aragon,* 1680, p. 252.

K. B.

10. — *Négociations diplomatiques entre le gouvernement espagnol et les délégués danois Hannibal Sehested et Ilario Ulfeldt,* c'est le titre (trad. du suédois) d'un ms. de la Bibl. Royale de Stockholm, coté dans le catalogue de 1734 : Phil. in-folio n° 109, en papier, reliure en parchemin, 90 ff. écrits.

Le ms. ne contient pas les actes du traité de commerce qui fut conclu en 1641 entre le Danemarck et l'Espagne par le comte-duc d'Olivares d'une part et l'ambassade danoise d'autre part dont le chef était Hannibal Sehested accompagné de Mogens et Eiler Ulfeldt, Erik Rosenkrands et Otto Krag [1], mais quelques écrits, brouillons ou copies échangés au sujet de l'application de ce traité entre les autorités espagnoles et Ilario Ulfeldt, ambassadeur danois à la cour. Environ soixante-dix écrits touchant quelques navires danois et des questions

1. Il existe en danois une relation du voyage de l'ambassade H. Sehested dans les *Aarsberetninger fra det Kgl. Geheimearchiv,* éd. par C. F. Wegner, T. 6. Kbhvn 1876-82 dont fait aussi mention Thyra Sehested dans sa biographie de Hannibal Sehested, Kbhvn 1886. — Voy. aussi Biaudet, *Les archives de Simancas* dans les *Annales Academiae Scientiarum Fennicae,* t. 8 (1913) : annexe No. III. où sont notés les originaux du traité.

commerciales, la plupart signés par D. Pedro Coloma, secrétaire du *despacho universal* sous Philippe IV.

K. B. Sp. 20.

11. — *Correspondance de Benito Arias Montano.* Ms., Bibl. Royale de Stockholm, fonds Sparwenfeldt n° 20, reliure en peau d'origine espagnole avec des fermoirs ; au dos : « Varios manuscript. T. XV. » — Au feuillet de garde, Sparwenfeldt a écrit la notice suivante : Correspondencias originales toccantes la version y impresion de la Biblia di Alcalá de Henares a B. Ar. Montano. Je lay acheptè à Madrid 1690 dans la bibl. du Marquis de Heliche.

La plupart des 110 lettres que contient notre ms. et qui sont toutes originales avec des eschats, souvent avec des copies, écrites par des savants alors célèbres, en latin, en espagnol et en italien, sont adressées à Arias Montano, à Anvers où il se trouvait (1568-72) pour la direction de la nouvelle Bible polyglotte qui fut imprimée par Charles Plantin. Ces lettres donnent beaucoup de renseignements sur cette entreprise émanant de l'imprimeur, des correcteurs, des censeurs, etc. Elles concernent la période 1565-1595 ; une lettre est de 1609.

K. B. Sp. 17

12. — *Obra de Don Juan Baptista Lauaña,* Geographo del Rey Philippo III segun que piensa D. Juan Lucas Cortes alomenos los 24 mapas que tengo son de el. Notice écrite par Sparwenfeldt sur le premier feuillet de garde. Ms., Bibl. Royale de Stockholm, fonds Sparwenfeldt n° 17, un gros volume in-folio, sur papier, « relié [en parchemin] à Madrid le 30 May 1690 a 6 reales ». Au même feuillet la provenance : Della libreria del Marquese del Carpio le compró, au 5e feuillet la cote : 5^ne^ 16-n° 16.

Ce ms. autographe du maître de cosmographie de Philippe III (1555-1625)[1] semble être le travail préparatoire d'une description géographique de l'Espagne qui ainsi que beaucoup d'ouvrages de Lavaña est resté manuscrit, une collection de brouillons sans contexte, de calculs astronomiques et mathématiques, de listes alphabétiques et selon toute apparence très complètes de fleuves, montagnes et d'autres localités avec des longitudes et des latitudes minutieuses. Çà et là une monographie, par ex. du Duero, du Tage, de sierras, etc. Entre autres un tableau de « Los Lugares contenidos entre el principio del parallelo de latitud 38 hasta fin del mesmo q*ue* es principio del parallelo de lati. 39 y entre el principio del Meridiano de longitud 6 hasta fin del q*ue* tiene lon. 13 (30 ff). Aussi une « Relacion de los monasterios que visito el padre fray Rº de vadillo en asturias y galizia de su orden ». (2 ff.) etc.

U. B. C. 514.

13. — *Oficio de la Virgen Maria,* en latin et en espagnol, indiqué sur le feuillet de garde comme : « Missale latinum et hispanicum », ms. *C. 514*, Bibl. de l'Université d'Upsal, fonds Lidén[2], sur vélin, 205 f. petit in-8º avec 8 superbes miniatures, initiales de différentes dimensions, tout peint en couleurs et rehaussé d'or. Mar. rouge, tr. dor., sans titre, date et indication du copiste ou de la provenance.

C'est un des livres d'heures si usuels au XVe siècle, sans doute exécuté en France ou sous l'influence de la célèbre école

1. Silva, *Dicc. bibliogr. portug.*, T. 3, p. 306, dit : de certo antes de 1555.

2. Sur Johan Henrik Lidén, dont l'ex-libris se trouve à l'intérieur avec la date : Paris en 1770, voy. Geffvog, A, *Notices et extraits des mss. dans les bibl. et les archives de Suède, Danemark et Norvège,* Paris, 1858. p. 140.

française. C'est une véritable œuvre d'art par les miniatures et les initiales ornées en or, rouge, bleu et vert qui la décorent. Chaque feuillet où se trouve une miniature, enfermée par l'initiale sur un fond pourpré ou bleu, où commence une nouvelle partie de l'office, est encadré en or, la bordure quelquefois fleuronnée. Presque toutes ces figures ont un joli fond de paysage ou d'intérieur et se distinguent par l'expression des personnages, la bonne perspective et la variété des tons. Voici les sujets usuels dans les heures de Notre-Dame [1]. — Fol. 1 r° (maytines) : l'annonciation à la Vierge. — 15 v° (laudes) : la visitation, Marie et Elisabeth les bras tendus. — 31 r° (prima) : l'étable de Bethléem, Marie et Joseph à gauche et à droite, au milieu l'Enfant qu'ils contemplent et au fond on voit superposées les têtes du bœuf et de l'âne. — 37 r° (tertia) : Annonciation aux bergers. — 43 v° (sesta) une fleur sur fond d'or. — 49 r° (nona) : la présentation au temple (circoncision), à droite saint Siméon, au fond l'intérieur d'une chapelle. — 55 v° (vesperas) : la fuite en Egypte, fond de paysage avec palmiers. — 66 v° (a completas) : le couronnement de la Vierge, Dieu portant la mitre est à gauche et le Christ à droite tenant tous les deux avec une main une couronne au-dessus de la tête de la Vierge et indiquant de l'autre en haut la colombe nimbée qui symbolise l'âme de la Vierge. — 178 r° (penitenciales) : une rose sur fond d'or.

Quant à la structure de cet office, il se compose (f. 1-97 v°) des heures de Notre-Dame, (98 r°-177 v°) Vigiles des Morts (officio de los difuntos, ou comme est conçu le titre du ms. : Oras de los finados), Psaumes de la Pénitence (178 r°-191 v°), Litanies (192 r°-202 v°) et finit par Pater noster, Ave Maria. Les phrases en latin et en espagnol alternent, excepté dans

1. Voy. Alès, A., *Description des livres de liturgie*, Paris 1878 (Tableau) et Leo S. Olschki, *Quelques mss. fort précieux* dans : *La Bibliofilia*, Anno XIII, 1911-12.

les oraisons qui se suivent, mais différenciées par les couleurs des initiales. Les instructions de l'officiant sont en espagnol.

Par rapport aux autres types d'offices, par ex. les antiphonaires Grégorien et Bénédictin [1], *Officium parvum B. Mariae* d'après le Concile de Trente ou les *Horae* ed.by E. S. Dewick [2] notre ms. présente naturellement des conformités dans la structure générale mais diffère dans les détails. Il s'accorde le mieux mais non pas sans différences avec un office espagnol qui était à notre disposition [3].

Le ms, qui ne contient ni almanach ni règle de comput commence au fol. 1 r° par les matines :

Domine labia mea aperies. R. Et os meum annunciabit laudem tuam. *Señor abriras la mi boca e la mi lengua denunciara el tu loor.* V. Deus in adiutorium meum intende. *Señor entiende en la mi ayuda.* R. Domine ad adiuuandum me festina. *Señor no tardes en me ayudar.* Gloria patri et filio et spiritui sancto. *Gloria sea al padre e al hijo e al espiritu sancto.* Sicut erat in principio et nunc et semper et in secula seculorum, amen. *Assi como era en el comienço y es agora y sera siempre e por todos los siglos. Amen.* All[elui]a. E dizese : All[elui]a. Desde la Pascua de resurrecion hasta la septuagesima : mas de la septuagesima hasta la Pascua en lugar de. Alla. se dize. Laus tibi domine rex eterne glorie. *Alabança sea ati señor rey de la gloria eternal.* El inuitatorio Dios te salue maria. llena de gracia : El señor es contigo. E tornese a dezir otra uez y despues digase el psalmo con su mutatorio segun se sigue. — Psal. — *Venid alegremos nos con el senor* etc.

Je donne ici le tableau des *Psaumes* en espagnol :

Maytines [4].

Venid alegremos nos. (94)
Señor dios nuestro señor. (8)
Del señor es la tierra e la su largueza. (23)

1. *Responsoriale S. Gregorii Papae* chez Thomasius, T. 4.
2. Henry Bradshaw Society, vol. 21. 1902.
3. *Oficio de N. Señora la santissima virgen Maria*, Amberes, 1743, in-12 (en latin).
4. Les chiffres indiquent les numéros des psaumes.

Laudes

El señor reyno : de hermosura es vestido. (92)
Alabad a dios toda la tierra. (99)
Dios dios mio : a ti velo de la luz. (62)
Dios aya merced de nosotros. (66)
Alabad al señor de los cielos. (148)
Cantad al señor cantar nueuo. (149)
Load al señor en los sanctos. (150)

Prima.

Dios en el tu nombre haz me saluo. (53)
Señor tu benedexiste la tu tierra. (84)
Load al señor todas las gentes. (116)

Tercia.

Al señor llame como fuesse tribulado. (119)
Io alce los mis ojos en los montes. (120)
Io me alegre en aquellas cosas. (121)

Sesta.

A ti alce los mis ojos. (122)
Si no que el señor era en nosotros. (123)
Los que confian en el señor. (124)

Nona.

En boluiendo el señor la captiuidad. (125)
Si el señor no edificare la casa. (126)
Bien aventurados son todos los. (127)

A bisperas.

Dixo el señor a mi señor. (109)
Load moços al señor. (112)
Io me alegre en aquellas cosas. (121)
Si el señor no hedificare la casa. (126)
Loa hierusalem al señor. (147)

A [completas].

Munchas vezes me an ympugnado. (128)
De los abismos llame a ti señor. (129)
Señor no es enxalçado el mi coraçon. (130)
El mi coraçon exprimio buena palabra. (44) } martes
Dios es nuestro refugio. (45) } vel
Los fundamentos della en los montes (86) } viernes.

Cantad al señor toda la tierra (95)	}	miercoles
El señor reyno gozese la tierra. (96)	}	vel sabado
Cantad al señor cantar nueuo. (97)	}	a maytines.

85 r°. Siguese el oficio del auiento. Es de notar que el aduiento del señor siempre comiença en la dominica mas cercana de la fiesta de san andres o sea antes o despues. — Es de notar que desde el primero sabado de laduiento hasta la vigilia de nauidad se deue dezir el oficio como se sigue. A visperas Direys los psàlmos como son notados en las otras bisperas. — A completas. — A maytines. — A laudes etc.

95 r°. Y es de notar que la vigilia de nauidad hasta la fiesta de la purificacion de nuestra señora se dize el oficio como antes del aduiento saluo que a todas las oras se dize la oracion que comiença etc.

98 v°. Aqui se acaban las oras de nuestra senora. — Siguense las oras de los finados. — 178 r°. Siguense los VII. ps. dela penitencia.

192 r°. Comiençan las letanias. — Entre les martyrs énumérés je note : S. Clemente, S. Julian, S. Pedro Martyr, S. Blas, S. Christoual, S. Jorge. — « Sanctos obispos confessores » : S. Marcial, S. Millan, S. Ysidoro, S. Alfonso, S. Braulio, S. Rocho. — « Sanctos monjes y hermitanos » : S. Benito, S. Domingo, S. Bernardo, S. Roman, S. Thomas, S. Vicente, S. Francisco, S. Alexo. — Sanctas virgines, entre autres : S. Anna, S. Maria egipciaca, S. Ynes, S. Agueda, S. Barbara. S. Marina, S. Ursula con las onze mill virgines. — Sanctas virgines e viudas : S. Margarita, S. Engracia, S. Eulalia, S. Leocadia, S. Clara, S. Paula, S. Elisabeth.

Comme le fait remarquer M. Lacombe dans son excellent ouvrage[1] l'étude du calendrier et la comparaison avec les litanies peuvent fournir des indications pour déterminer la date, la région à laquelle le livre est destiné et même quelquefois pour en reconnaître l'origine. Notre ms. ne contient ni almanach ni règle de comput. Les litanies et l'examen des saints énumérés ainsi que le langage indiquent indubitablement un rite espagnol. Parmi les évêques se trouvent Martial de

1. *Livres d'heures imprimés aux XVe et XVIe siècles, Catalogue*, Paris 1907, p. XLIX.

Saragosse, Isidore de Séville, Alphonse (de Burgos, mort à Valence, en 1489, évêque de Cordoue en 1477, de Valence en 1484 ou 1486). Braulio de Saragosse [1] etc. Parmi les vierges : Sainte Marie l'Egyptienne, Eulalie de Mérida ou de Barcelone, Léocadie de Tolède [2], Paule de Maloga, Elisabeth, etc. Sous Pedro Martyr est probablement désigné San Pedro de Séville, sous Domingo Saint Dominique, né à Calahorra (Vieille-Castille), sous Vicente Vincent Ferrer, né à Valence en 1350 ou plutôt Vincent, diacre de Saragosse (martyr en 304 sous Dioclétien). — Pour la date il faut recourir à l'hypothèse en s'entourant des renseignements fournis par les particularités de l'écriture et de la décoration. Alors notre ms. indique le XVe siècle, il concorde le mieux avec *Quelques mss. fort précieux* publ. par Leo S. Olschki *(l. c.)* et quant à l'écriture par ex. surtout avec le « Breviario romano del uso de la reina D^a. Isabel la catolica », reproduit dans la *Revista de Archivos*, etc. t. XI, 1904 (p. 439, lam. x.) que l'auteur croit être une œuvre espagnole imitée des miniatures françaises ou flamandes.

U. B. UV. 290.

14. — *Satires de Juvénal*, traduites en espagnol. Ms. coté dans le catalogue de la Bibl. de l'Université d'Upsal : UV 290, f. 1-129 in-4°, relié en veau avec des estampages en or, doré sur tranches, sur papier, sans date et sans indication du traducteur. Fonds Sparwenfeldt, XVIe siècle ou commencement du XVIIe. Probablement copie, écrite de la même main.

1. Pour un instrument de recherches, voy. *Catalogus codicum hagiographorum* (T. 3. 1893, p. 606 et suiv.), ouvrage publ. par les Bollandistes et par le Martyrologe de 1526 ed. by E. Procter and E. S. Dewick, London, 1893 (Henry Bradshaw Society).

2. Voy. *Esp. sagrada*, T. 6, p. 315.

1 rº

Satyra 1ª de Juvenal.

Siempre e de estar oyendo agenas [obras]?
y nunca e de pagar con otro tanto
cansando de oyr a Codro su Teseo?
devalde me a de recitar comedias
aquel, y este tragedias lamentables?
devalde a de ocuparnos todo el dia
la grand comedia Telefo? o Orestes
escrita en vn grand libro hasta las margenes
y las bueltas de la oja y no acabada?
no sabe los rincones de su cassa
nadie, mexor que yo el bosque de Marte.
la cueba de Bulcano que está en Etna
la calidad y suerte delos vientos
que animas vi tormenta el Juez Eaco
de donde el otro hurtó el bellon dorado
quantas Ayas desgaja y tira Monico
la cassa de Fronton lo dize a vozes
los arrancados marmoles lo gritan
y las columnas rotas de seerse
esto oyras del mayor, y menor Poeta
tambien estudie yo, y saque la mano
debaxo del azote y di conselo
1 vº. a Sila, como siendo hombre priuado
pudiera dormir bien a sueño suelto
locura es, entre tantos como escriben
perdonar al papel, aunque se pierda.
Lo que me mueue a echar por este campo
por do corrio Lucilio sus cauallos
os lo diré, si me escuchais atentos
si se cassa el capon afeminado
si Meuia con los pechos descubiertos
toma el benablo y p ırte a monteria
si alos mas nobles en riqueza excede
el que siendo yo moço me afeytaba,
si un vil Gitano si crispino esclauo
reuoluiendo las purpuras al hombro
saca al ayre los dedos que le sudan
con el oro y anillos de Verano
y no puede sufrir las grandes perlas

dificil es dexar de escriuir satyras.
etc.

128 rº. Satyra dezima sexta.

O Galo, quien podra contar los premios
que la feliz milizia da al soldado?
si yo hallara vn exerzito pujante
me fuera a entrar en el con buena estrella
por que mas vale vna hora de ventura
que llebar vna carta de encomienda
de Venus para Marte, o de su Madre
a quien venera la arenosa Samos.
pues veamos sus probechos, no es el minimo
entre ellos, que ningun hombre pazifico
se atrebera a poner en el las manos
mas disimule si el se las pusiere
ni se atreba a mostrar ala justizia
los dientes derribados, los chichones
y cardenales que en el rostro le hizo
y el hojo desaurido de los Medicos
dante por juez si quieres acusarlo
vn graue zenturion que lo castigue
conforme la costumbre de Camilo
y las leyes antiguas de los Reales
por que el soldado, no litigar fuera
de su zerco, ni dexe sus vanderas.
y asi el conozimiento de el soldado
es cossa justa que a ellos se remita
ni ami tampoco faltara castigo
si la ubiere justa quexa de mi agrauio
tendras por enemigo alos terzios
todos las compañias le haran daño
zierto es que no querran que la venganza
sea mas que la injuria tu te atrebas
y eres mas temerario que vagelo
con querer ofender tantos soldados
que estan calzados con tantos mill clabos
no tiniendo mas piernas que dos solas.
quien a de ser tan nezio demas desto
o tan amigo tuyo qual fue Pilades
que baya a litigar dentro los Reales?
ruegote pues, que enjugues ya las lagrimas

y que no solizites los amigos
que se te an de excusar, si el juez te dize
que des informazion alque se atreue
a dezir la verdad y que el a uisto
las cozes y puñadas que te dieron
tendre lo yo por digno de la barba
entereza y valor de las mayores
mas fazil sera hallar testigos falsos
contra los ciudadanos, que quien diga
verdad contra el soldado poderoso
ua otro premio y probecho de la guerra.
Si el mal soldado me vsurpo un pedazo
de el campo que dexaron mis abuelos
o arranco del camino el mojon sancto
que cada año con puches lo venero
o no buelbe el dinero que me deue
antes niega sus zedulas y firmas.
gran tiempo as de esperar a que se junten
los cien varones que conozcan de ello,
y sufriras entonzes mill enfados
y mill tardanzas, por que tantas vezes
aderezan solamente los estrados
ce. vizio el docto deraja su ropa
ya Fusco me a de esperar cansados
al fin sin hazer nada nos partimos.
y en el teatro espacioso peleamos.
mas al soldado que las armas cubren
y riñen taalis, como el lo quiere
se le despacha y haze su negozio.
ni le gasta la hazienda el largo pleyto
mas que ellos solos pueden (viuo el Padre)
hazer su testamento como quieren
porque lo que adquirieron en la guerra
no se mete en el cuerpo de la hazienda
cuyo dominio al padre perteneze
pues a Corano, que la guerra sigue
y debaxo bandera gana sueldo
el suyo (aunque ya tiembla) lo acarizia
porque lo haga heredero y lo regale
a este el justo trabajo lo sublima
y que igualen los premios al trabajo

de el capitan es gloria, y honrra grande
que el que fuere valiente sea dichosso
y anden todos alegres y luzidos
con buenos jaezes, y cadenas de oro.
Sattira ultima De las que tiene Jubenal.

Comme l'a démontré Beer (*Die Handschriftenschatze Spaniens*, Einleit. p. 36)[1] les satires de Juvénal ont été fort cultivées en Espagne au moyen âge et les bibliothèques espagnoles en possèdent un grand nombre de mss. latins. Mais ce n'est que dans la première moitié du XVIe siècle que Geronimo Fernandez de Villegas fait la première traduction espagnole de la 6e et 10e satire à ce qu'il semble et existant dans une impression rare de 1519[2]. Il est difficile de décider si ce que dit Rios à propos de Villegas (*Hist. crit.* t. VII, p. 211) : « hay motivos para creer que puso asimismo en castellano algunas otras satiras » pourrait être applicable à la traduction complète que présente notre ms.; la date de la composition du ms. eût appuyé une telle opinion.

Probablement ce ms. provient aussi de la bibliothèque du marquis de Liche (du comte-duc d'Olivares ou de Zurita) comme le semble indiquer la cote du premier feuillet : 5no. 21. n° 5 qui se trouve disposée de la même manière dans les mss. Sparwenfeldtiens venus de là[3].

1. *Wiener Sitzungsberichte* 124 : 6 (1891). — *La Bibliografia hispano-latina clasica* de Menéndez y Pelayo (Extrait de la *Revista de Archivos* etc.) n'était malheureusement pas à ma disposition.

2. Voy. Gallardo, *Ensayo de una bibl. esp.* t. 4. 1889 et Martinez Añibarro y Rives, *Dicc. biogr. y bibliogr. de autores de Burgos*, Madrid 1889.

3. Deux autres traductions espagnoles se trouvent sous les numéros 696 et 697 du *Catálogo de la biblioteca de Salvá*. Je n'en connais pas d'autres.

U. B. UV 291.

15. — Ms. in-4°, sur papier, reliure en veau, au dos la cote, T. E. coté : UV 291, XVIII[e] siècle. Copies.

1) *Copia del Testamento de Diego Peralta,* vecino de Segovia. — In dey Nomine amen. Sepan quanttos esta cartta de Testamento Ultima y posttrimera voluntad, bieren como yo Diego de Peralta natural de la villa de Falces en el Reyno de Navarra y vecino de estta ciudad de Segovia que vivo en la Plaza, en las casas de Alonso de Ortteo, enfermo en la cama de la dolencia y entermedad que Dios Nuesttro señor fué servido a me dar. (f. 1-15).

2) *Papeles sobre la expedicion de Argel de el año de 1775.* — Pregunttas y respuestas que se hallaron escritas en la cartera de vn oficial que de las Eridas que recibio en Argel, murio en Alicante (f. 16-20). — Decima :

Logró un coso con su maña
mandar una Expedicion
que ha sido la Perdicion
de toda la flor de España
Cebó la Argelina saña
sin precaucion y talento
y al verso veo, al momento
por sincerar su descaro
culpa en tierra al muerto caro
y en el mar al vivo viento.

Al suceso de la expedicion escribio uno, finalizando con titulos de comedia las siguientes decimas (f. 20-22). — El s.[or] O Reilli queda perfectamente resttablecido de su importtantte salud.... (f. 22-27). — Octava, Decima, Soneto, Decimas; Epitafio que se ha de poner en la lapida de OReilly : Soneto, Decima; Tragedia nueva : Alexandro en Africa, su auttor Don Geronino Grimaldi a costa de los SS. Yriarttes, de Campo y Compaña : se hallará en la Ymprentta de la Gazeta : Decima, Redondilla, Glosa, Octavas, Decima, Letrillas; Elogio a Dn. Vitorio de Nava por haber sosttenido con partticular esfuerzo nuesttra retirada en la tornada del dia ocho : Soneto, Quartilla ; Coloquio entre Esquilace y OReilly Carta escrita al Conde de OReilly, respuesta de la g : e (dirigida desde Argel al ministro de Guerra) se dio a la Ymprenta ; Suple-

mento de la Gazeta de Madrid en honor de los oficiales de las Fragatas Toscanas : Decimas; Cargos que se hacen al general Dn. Alexandro O'Reilly, comandante de las Tropas destinadas á la Expedicion de Argel; Noticias de Alicante del mes de Agosto de 1775 (f. 58). Soneto hecho por un capitan de Caballeria el dia de la accion por no tener en que occuparse (f. 66) ; Cartta historica que la Sra Fortuna alias la Suerte escribio desde el Palacio del Rey de Argel al Sor Conde de O'Reylli, resentida de que le hecho la Culpa del mal suceso que hubo el dia 8 de julio... (f. 68-91); Pequeña pieza jocoseria intitulada el Marques mas conturbado : por Gefe de la infanteria representada con el drama tragico Alexandro en Africa impreso uno y otro en Madrid en la oficina de la Gazeta á expensas del Pueblo año de mil setecienttos setenta y cinco con las lizencias necessarias (f. 92-111).

Comme on le voit, il s'agit ici de l'expédition espagnole dirigée contre Alger en 1775, dont le général O'Reilly, d'origine irlandaise, reçut le commandement supérieur. Le choix de cet Irlandais excita la jalousie et le mécontentement d'une grande partie des officiers espagnols, et fut une des causes du mauvais succès de l'entreprise. Cfr. Gayangos, *Catalogue of Span. mss.* t. I (p. 129, n° 30) : Satirical verses against O'Reilly. Divers documents relatifs à cette expédition ont été publiés dans la *Revue africaine*, t. 8, p. 172 et 255, t. 9, p. 39 et 94. Morel-Fatio en cite aussi quelques-uns dans son Catalogue sous n° 364 : 10. Au sujet des pamphlets écrits contre O'Reilly, cfr. Cotarelo y Mori, *Iriarte y su epoca*, p. 141 et Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, Sér. 2, p. 211.

U. B. Sp. 40.

16. — *Rituel musulman* en aljamia, en caractères latins. 125 ff. sur papier in-8°, Bibl. de l'Université d'Upsal, fonds Sparwenfeldt n° 40. — Voy. C. J. Tornberg, *Codices arabici, persici et turcici Bibl. Reg. Univ. Upsal.*, Upsal, 1849, où est indiqué ce ms. sous le n° 414. M. K. V. Zetterstéen qui a aussi décrit ce manuscrit dans sa *Notice sur un rituel*

musulman (Scritti di filologia e storia araba. Centenario della nascita de Michele Amari, vol. I, Palermo 1910) date ce ms. de la fin du XVe siècle.

Fol. 1-20. Un prologue qui commence par une invocation de Mahomet écrite en caractères arabes et qui continue : Mi buena boluntad me disculpe el atreberme a escribir (*en rouge*) en diferente rregla de la que sigo pero el deseo deque los hermanos andaluçes que se arraygaron en tierra donde se sigue la del exçelente sabio y coluna del madhab, çaydi abe harrifa que nuestro señor perdone, sepan lo ques mas hurdinario en la adoraçion del señor como los fardes del guado del tahor y cala me dio atrebimiento a escribir etc. — 21 r° — 125° le rituel commençant par : Pues para este mundo procuramos con todas veras y dilixenzias el rregalo y descanso de los cuerpos y todo sea de acabar y tener fin con quanta mas rraçon se debe pretender el vien para quien para siempre a detener duraçion como es el alma...

Le rituel est divisé en 19 chapitres et quant à l'écriture, qui est très soignée, elle diffère de l'introduction du ms. qui doit être d'une autre main.

Sur une page blanche, Sparwenfeldt, qui acquit ce manuscrit pendant son séjour à Tunis en 1691, a écrit la notice suivante : « Cette sorte de liures sont tres rares a trouver en Affrique, et encore plus rares en Espagne, parce que l'inquisition a tout brulé, est par la que nous avons perdu mainte bonne traduction espagnole des livres arabes, dont il y a pourtant un grand nombre a l'Escurial et a Cordue et a Siuillia. »

U. B. H 288.

17. — Le ms. : H 288 de la Bibl. de l'Université d'Upsal porte sur le dos le titre : *Papeles varios curiosos manuscript.* ", 477 ff. in-folio, sur papier, et contient des copies du XVIIIe siècle.

Je donne ici la « Tabla de los papeles curiosos que hay en este libro » qui se trouve à la fin :

Ocupaba el confesonario del Rey Carlos 2° el R^{mo}. P^{e} fr. Pedro Matilla cathedratico que fue de la Universidad de Salamanca, folio ool. — Voto del s^{or}. Joseph Gonzalez del Consejo Rl, y Camara de Castilla, en tpo del s^{or}. Ph^{e} 4° àcerca de vn Decreto de S. M. fol. 131. — Instruccion que dio el conde de olibares d^{n}. Laureano de Guzman, ayo de d^{n}. Gaspar de Guzman su hijo quando le embio à estudiar à Salamanca donde fue Rector à 1. de henero de 1601. fol. 151. — Carta que el Illmo s^{or} d^{n} Garceran Albanar, Arzobispo de Granada, que fue del Rey nro. s^{or} escriuio al Conde Duq^{e} de Olibares a los principios de su Priuanza, sobre mormurarse en la Corte que el salia de noche con el Z. respuesta del Conde. Granada 28 de Agosto del 1621. fol. 165. — Declaracion de la Mag^{d} de Ph^{e} 4° el Grande sobre algunos puntos para alibio de el Reyno sobre tributos. A jnstancia y por consulta del ex^{mo} Senor Conde de Olibares su Primer Ministro y Vnico Valido, año de 1622. fol. 171. — Carta de vn aficionado seruidor del Conde de Olibares en que le dà algunos avisos importantes ala conservacion de su valimiento, año de 1623. fol. 176. — Accion notable del Conde Duq^{e} año de 1623 sobre poner Abito a d^{n} Antonio de Alosa su Page. fol. 184 b^{ta}. — Informe que hizo d^{n} Miguel de Cardenas Alcalde de Cassa y Corte al cardenal trejo Presidente de Castilla sobre los hechizos que se decia daua el Conde de Olibares al Rey Ph^{e} 4° en Madrid año de 1625. fol. 188 b. ta. — Memorial que se dio al Conde Duque de Olibares Priuado del Rey Ph^{e} 4° para el desempeño y buen govierno de estos Reynos año de 1626. fol. 200. — Dialogo en forma de confesion entre el conde de Oliuares d^{n} Gaspar de Guzman valido del Rey d^{n} Ph^{e} 4° el Grande, y su confessor el P^{e} Francisco Aguado, Provincial de la Comp^{a} de lhs. en laqual le da quenta de su govierno y maximas que ha obseruado en el año de 1641. fol. 208 b^{ta}. — Discursos sobre las confesiones del Conde de Olivares absoluto valido de Ph^{e} 4° al Padre Francisco Aguado de la Compañia de Ihs. Provincial de la Prov^{a} de Toledo y Predicador de S. M. su confesor. El Padre Pedro Gonzalez Galindo, su humilde hijo, Lector de theologia en los estudios R^{s}. del Colegio Imperial de la Comp^{a}. de Ihs. de Madrid y calificado del s^{to} oficio amonestale se aparte y retire del govierno del Alma y disposizion de la conciencia del Conde de olibares año de 1642. fol. 220. — Carta que el Duque de Alba escribio al conde de olibares con el Provincial de los Descalzos de S^{n} Francisco desde ciudad Rodrigo a tres de Agosto de 1641. fol. 266. — Otra del marques de Villanueba del Rio Duque de Huescar su Primogenito al secretario d^{n} Antonio de Alosa Rodarte desde Sevilla a 13 de nov.^{re} de 1641. fol. 268 b^{ta}. — Carta de la Reyna D^{a}. Isauel de Borbon al conde de Oliuares Pribado del Rey dn. Ph^{e}. 4°. su marido en ocasion de estar el Rey en Zaragoza embiandole sus joyas para que en su nombre se las

diese al Rey año de 1642. fol. 269. — Respuesta del Conde ala s[ra] Infanta, fol. 271. — Carta de el Almirante de Castilla al Rey ofreciendole 250 duc. de donatiuo lo qual le fue de gran sentimiento al Conde Duque. fol. 272. — Relacion de lo sucedido desde 17 de henero de 1643 que S. M. ordenó al Conde Duque que saliese de Palacio hasta 23 del mismo que con efecto salio de la Corte. 273 b[ta]. — Decreto de su Mag[d]. que bajo a todos los consejos un dia despues que salio de Madrid y de la Priuanza el Conde de olibares año de 1643. fol. 297 b[ta]. — Caida del conde de Olibares. Pribado de Ph[e]. 4º. el Grande Rey de España con los motivos y no ymaginada Disposicion de ella sucedida a 17 de henero de 1643 para exemplo de muchos y admiracion de todos. Escribiò la vn curioso Italiano que de Madrid la remitio a Italia a vn s[or] Amigo de donde volbio ympresa a españa traducida de la lengua toscana en la española para que sea comun a los que padecieron particularmente los efectos prodigiosos de vn valido con dilatado y absoluto dominio por el espacio de 22 años año de 1643. fol. 301. — Manifiesto del conde de la Roca respondiendo à lo que dice de el la Caida del conde duque : Que pregunto al capellan del conde, si aquella ostia con que le comulgaba cada dia era consagrada ò nò. Madrid 20 de abril de 1644. fol. 367 b[ta]. — Delitos y echizerias que se imputan al Conde de Olibares.... salio este papel à 8 de febrero de 1643, 16 dias despues de la Cayda del conde y salida dela corte. — Memorial que dio a S. M. Dn. Andres de Mena dandole quenta de los excesos del conde de Olibares su valido. fue el primero despues de su cayda à 18 de febrero de 1643. fol. 384 b[ta]. — Segundo Memorial que se dio à su Mag.[d] contra el conde Duque a 2 de marzo de 1643 fol. 404 b[ta]. — Respuesta del Conde Duque por el Licenciado Dn. Gabriel de Bolanos fiscal de Comisiones del Consejo de Hazienda. Al Rey nro Señor. fol. 414. — Otra respuesta en fauor del ex.mo señor d[n]. Gaspar de Guzman conde de Oliuares. Lo que se dice contra el en el Memorial que se dio à su Mag.d despues de su cayda sucedida a beinte y tres de henero de 1643. fol. 436 b[ta]. Muerte del conde duque de Olivares en la ciudad de toro Biernes 22 de Julio de 1645. fol. 473.

U. B. H 289.

18. — *Consulta que el Consejo de Castilla haze à S. M. en asunto de bulas y edictos publicados por el consejo de la ynquisicion.* — Titre moulé à l'extérieur de la couverture du ms. : H 289 dans la bibliothèque de l'Université d'Upsal,

relié en parchemin ; 122 ff. in-f°., en papier, XVIIIe siècle. Copie.

1 r° : Carta del s^or D^n Ricardo Wall al s^or obispo Gov^or del Consejo... (le 5 avril 1761). — 3 v°. Copia de la respuesta del Sor Inquisidor General... Madrid 8 de Agosto de 1761. — 6 r° Respuesta de los s^res Fiscales en vista de la orden de S. M. y el papel, que acompañó el s^or Wall del s^or Inquisidor G^ral. Madrid 27 de Agosto de 1761. — 19 v°. Papel de s^or Wal en que remite el orden del Rey al consejo, el oficio de Nuncio, en que se disculpa de lo sucedido en la remision de la Bula... S^n Ildephonso à 30 de Agosto de 1761. — 27 v°. Carta del s^or. Inq.or general desde sopetran sincerando sus operaciones y exposiciones en lo occurido segunt la publicacion de la Bula... Agosto 31 de 1761. — 28 r°. Carta orden de S. M. al consejo para que providenciase hacerle saber al s^or. Inq^or General se podia volver a su casa y empleo. — 31 v°. Resuelta en 8 sept.bre de 1761. — 33 r° Consulta de Cons. de Castilla en el asumpto del edicto de Inq^on que se publicó en Madrid el dia 9 de Agosto de 1761 ejecutada de orden del Rey y en vista de los documentos que de la misma estan en el Expediente. — Finit par : Respuesta fiscal del s^or Marques de Monterreal siendolo del supremo Consejo de Castilla (107 r°-122 v°).

La lutte du ministre Ricardo Wall contre l'Inquisition espagnole, qui aboutit plus tard à sa démission, donna lieu à une cédule royale où il fut défendu à l'inquisiteur de publier aucun édit émané d'une bulle ou d'un bref sans l'ordre exprès du souverain. Les originaux se trouvent probablement à l'Archivo histórico nacional.

U. B. H 290.

19. — *Discurso historico* de lo acaecido en el alboroto de Madrid desde el Domingo de Ramos 23 de Marzo de 1766 en que principio, hasta su fin con expresion indibidual de todos los sucesos que acontecieron, y refutando los falsos como fomentados por el engaño, y acrecentados por la ociosidad : Por lo qual resultó el Destierro del Marq. de Squilace de los

Dominios de Esp.a — Ms. coté : H 290, Bibl. de l'Université d'Upsal, 148 ff. in-4°, en papier, XVIIIe siècle. Copie.

Ce discours est précédé des poésies ou des sentences intitulées : *Juicio imparcial de las provincias de España* (1 r°-8 r°).
12 r° commence le « discurso » : Reynando en España la Mag.d Catholica del Nro Rey d.n Carlos tercero de Borbon y Governando la Nave de la Iglesia la Santidad de Clemente 13. sucedio en la nunca bien ponderada Corte de Madrid vno de los mas memorables sucesos, que darà asumpto a la Inmortal Historia. — Y sin embargo de ser su Relacion materia digna de vna delicada pluma lebados de nuestra curiosa inclinacion, y asegurados noticias certissimas que tenemos de los mas de los pasajes, que ocurrieron; fatigaremos la nuestra para refirir este caso, sin que los poderosos estimulos de la Patria nos dirijan à la adulacion, ni a la adversion Estrangera dominacion de vn hombre, que fue el vnico fomento, para que se irritassen los Españoles etc. — (Contient aussi les dictées des membres du Conseil.) — Finit 148 r° : Cuyas ordenanzas mandamos se obserben, como si fueran preceptos divinos, pues en esto consiste la felicidad, honra, grandeza, estimacion, opulencia, y Credito de la afligida España.

La fameuse journée dite *des capes* ou aussi d'Esquilache, du nom du ministre italien, victime expiatoire de cette émeute de Madrid, a été décrit par F. Rousseau *(Règne de Charles III,* t. I (1907, p. 176). Un autre ex. avec le même titre à l'Academia de la Historia (E 64). Cfr. Adison, *Charles III of Spain,* Oxford 1900, p. 56.

U. B. H 291.

20. — Le ms. H 291 de la bibl. de l'Université d'Upsal présente un frontispice en forme d'un cadre minutieusement et habilement dessiné dont le titre est : *Proposiciones del Fiscal General del Reyno Dn. Melchor de Macanaz, Las que hizo al Consejo de orden de su Magestad Para consultase lo conbeniente acerca del concordato que se tratava en Paris con la corte Romana año de 1713.* Sobre Reforma de muchos asuntos Ecc. cos y otras que formó Para m.or inteligencia de

las primeras se inserta vn catalogo de sus obras. — Copie, 61 ff. in-4°, en papier, reliure en peau avec des ornements en or, XVIII[e] siècle. Un autre ex. se trouve à Paris décrit par Morel-Fatio, *Catalogue*, etc. n° 473, avec le titre : Proposiciones que de orden de S. M. (Felipe V) hizo D[n] Melchior [Rafael] de Macanaz al Consejo [Real]. Consultase lo que fuese conveniente para el concordato que se estaba tratando en Paris con la corte de Roma. Madrid 19 déc. 1713. Encore un au British Museum, Egerton 1826, voy. Gayangos, *Catalogue of Spanish mss.* vol. 2, p. 24.

Les f. 1 r°-28 r° comprennent : « Proposiciones de dn. Melchor de Macanaz » divisées en 56 points différents et commençant par : El fiscal General dice : Que por decreto de V. A. del 2. corriente fue servido acordar viese los puntos que S. M. remitio al consejo, en 8 de Julio del año pasado, tocante alos excesos de la Dataria, y demas daños, que esta Monarquia experimenta por los abusos introducidos en ella, por los Ministros de la corte Romana, afin de que en vista de ellos, Informare à S. M. los medios que se pueden aplicar, respecto deque quantos hasta aqui se han intentado han sido inutiles... finit par la date : Madrid y Dic.re 19 de abril 1713. — 29 r°. Proposiciones hechas por d.n Melchor de Macanaz en diferentes Informes reservados. En las antecedentes se pondera el notable daño que hay en las religiones, se pide la reforma de estas por la misma regla que mando observar en semejante caso la santidad de Gregorio X. en el concilio de Leon... Fin de estas segundas proposiciones. — 31 v°. Articulos, y expresiones propuestas por Dn. Melchor de Macanaz, Fiscal General del Reyno al supremo consejo. Para declaracion, y mejor inteligencia de todo lo expuesto anteriormente... Madrid y Julio 2. de 1714. — 48 r°. Memorial que D.n Melchor de Macanaz dio al Rey nro S.or D.n Felipe 5° Acompañando las proposiziones antecedentes. — 56 r°. Catalogo de las obras que tiene escrita d.n Melchor de Macanaz; Remitido al señor Rey d.n Felipe 5° por el Principe de Campo Florido Embaxador en la corte de Paris. — Finit : Conozco en Paris vn Gran Personage que tiene cinquenta y quatro tomos de los dichos, los 32 originales y los 18 restantes copias literales, y me asegurò mas de una vez no los daria, por lo que le producian sus quantiosos Mayorazgos en vn año. Vale. Fin.

U. B. H 448.

21. — *Compendium géographique* avec 8 cartes géographiques. Ms. coté : H 448, 48 ff. in-8°, sur papier, reliure en parchemin, tranches dorées, écriture scrupuleusement soignée et réglée (ayant l'air d'être imprimée), initiales et cartes richement enluminées, XVIIe siècle[1]. Je n'en connais pas d'autre exemplaire.

Le frontispice présente un champ encadré et ornementé en or et en couleurs, en haut un cartouche avec la dédicace : *Al ex.mo s.or D. Diego Messia Marqz De Leganes Del Cons.° Destado D. Sv. Mg.de y Sv Gentil Onbre De la cam.ra Capp.n General de la Cavalleria De Flandes y Dela Artilleria De Espana,* au-dessous les armes du marquis en couleurs et : *Por D. P° Teixeira*[2].

Le premier feuillet encadré en noir porte le titre : « Tabla primera del orbe de la tiera » suivi d'une mappemonde intitulée par des lettres en or sur fond rouge : Theatrum orbis terrarum (enfermant comme toutes les autres cartes deux pages) et richement colorée, avec bordures ; on trouve aussi indiquées en couleurs variées les routes par mer. Les 15 feuillets suivants encadrés, contenant le texte marqué par des bouts de lignes et des entrelacs en couleurs, avec des initiales enluminées, portent les rubriques : Descripcion del mapa universal. — De la Europa. — De la Asia. — De la Africa. — De la America. — De las Navegaciones que señalan las lineas en el mapa del mundo.

20 r°. Tabla segunda de la description despana. — Carte de l'Espagne minutieuse et richement coloriée, les lieux indiqués en or, au coin droit une plaque surmontée des armoiries de l'État et sur fond bleu : Espana et une échelle en leguas. — Texte (2 f.) : Relacion de la tabla de Espana.

---

1. Ce mss. fut légué en 1824 par le libraire A. Wiborg, de Stockholm, dont on trouve le nom au verso du feuillet dédicatoire.

2. Ce n'est pas probablement le célèbre voyageur portugais, mais un Pedro Teixeira dont fait mention Silva dans son *Diccionario bibliogr. portuguez,* t. VII, p. 10, ou qui, d'après Göcher (*Allg. Ge. Lexikon*), écrivit une « Descripcion de la costa de España » et « Tabula geogr. Lusitanía » (encore inédites).

25 r°. Parte primera de la descripcion de Espania. Provincia de Gvipvscoa. — Tabla primera de la prouincia de Gvipvscoa. [Toutes ces cartes provinciales sont ornées d'armoiries.] — Descripcion del señorio de Biscaya. — Tabla de la costa del señorio de Biscaya. — Descripcion de la costa de las quatro villas de Castilla. — Tabla de la costa de Castilla. — Descripcion del principado de Asturias. — Tabla de la costa de Asturias. — Descripcion de la costa del Reyno de Galizía. — Tabla de la costa septentrional De Galizia. — Tabla de la costa occidental De Galizia.

S. B.

22. — *Compendio de los Rudimentos y Gramatica Arabe*[1] en que se da suficiente notizia de la lengua Vernacula o Vulgar y algunas Reglas de la literal Iustamente P. M. R. F. Bernardino Gonzalez, hijo de la Prov. dela Concepzion en España Lector Jubilado en Arabe y Misonario Apostolico del Oriente y recopilada por el Re^{do}. P. Fr. Lucas Caualllero M. Apostolico hijo de la Prov. de los Angeles Lector actual Arabe en el Colegio de Damasco en el Mes de Octubre de 1709. — Titre d'un ms. qui se trouve à la Bibl. du Lycée de Strengnas (petite ville de la Suède centrale), en papier, 159 ff. in-4°, XVIIIe siècle. Je n'en connais pas d'autre exemplaire.

F. 2 « Proemio » : Aunques mucha la diferencia que allamos los españoles en nuestra lengua castellana ala latina scalla en la lengua Arabe vernacula, o vulgar, ala Arabiga literal o gramatical : pues en la literal Arabe, como en la latina, todas la terminaciones de las dicciones y las sylabas estan ordenadas; enpero la vulgal Arabe no solo no sigue las terminaciones de la literal; pero muchas veces varian las sylabas y aun los terminos : asi como la castellana varia los de la latina. Ay empero esta diferencia mas, que los Arabes comun.te escriuen sus libros adhuc en lengua literal, sin vocales, de suerte que assi el literal como el vulgar

1. Je dois à mon honoré collègue le Dr A. Grape d'avoir attiré mon attention sur l'existence des num. 22 et 23.

cada uno segun su modo los puede leer. Ay tanbien esta diferencia que muchos terminos lee el vulgar vulgarmente en los libros assi sagrados como profanos que vulgarmente no se parlan, I especialmente, al que ha de ser ministro del Euangelio assi en Levante como en poniente, que son las partes a donde esta lengua se pratica, necesita entender la bien, I aun que es verdad ser cosa dificil regularla, y assi valiendo me de las reglas de la literal y de los quelos modernos Maestros de esta lengua an sacado a luz, yo en este tratado o compendio, Dios mediante, y de principal intento he de poner suficientes reglas de la lengua arabe, vernacula o vulgar, y como en apendice algunas de la literal, por que uno y otro juzgo necesario al que huviere de ser ministro del Euangelio. En tres partes dividire este tratado. En el primero tratare de los rudimentos que contiene la recta norma de leer, y escrivir en Arabe; En el segundo y tercero la Gramatica, en esta forma, en el segundo ablare del Veruo y lo que del se deriua segun el vso Arabico; I en el tercero del nombre y particula, los tratados iran diuidos en capitulos, y estos tal vez en parrafos o paragraphos, para maior claridad, y en todo procurare la breuedad; Al fin del tratado pondre un modo de introducirse a hablar a que sigue una buena copia de nombres y U[e]rbos, los mas comunes para que los principiantes en esta lengua se fecunden de terminos suficientes para comenzar hacer la practica de ella. — (On trouve collé sur cette feuille un portrait d' « Innocentius XI Pontifex Maximus »).

3 v° Tratado primero de los rudimentos de la lengua Arabe. Capitulo I del Alphabeto Arabe. — 5 r° Cap. 2 de la disposizion y distinzion de las letras Arabigas. — 7 r° Cap. 3 de las moziones que sirben de vocales. — 7 v°. Cap. 4 de cinco signos que puestos con las letras alargan o contraen o suprimen la pronunziazion. — 9 r°. Cap. 5 del modo con que se podra acquirir a leer el Arabe sin mociones o vocales. — 10 v° Tratado 2 del verbo Arabico y los que de el se deriban. — 13 v° Tabla de los verbos primitivos que son norma de los demas verbos los siguientes. — 17 v°. Cap. 2 de las conjugaciones del verbo sano ternario en particular. — 23 r°. Cap. 3 del verbo sano quaternario. — 24 r° Cap. 4 del verbo enfermo en comun y del sordo en particular. — 25 v°. Cap. 5 del Conjuga del verbo enfermo en el qual se llama assimilado o semejante. — 27 v° Cap. 6 de las conjugaziones del verbo enfermo en el qual llaman vacuo. — 30 v° Cap. 7 de las conjugaziones de el verbo enfermo en el qual se llama defectibo. — 35 v° Cap. 8 del verbo compuesto. — 41 v° Cap. 9 del uerbo pasibo. — 42 v° Cap. 10 de los modos i tienpos. — 46 v° Cap. 11 del participio Actiuo e passiuo. — 48 r° Cap. 12 del Masdar o nombre de Accion y los demas que del verbo tienen deribazion. — 49 v°. Tratado 3 del Nombre y Particula. — 50 r° Cap. 1 del signo Genero y numero del nombre. —

56 v°. Cap. 2 espezies i diuision. — 65 v°. Cap. 3 de los nombres numerales. — 70 r°. Cap. 4 de los casos del nombre. — 72 r°. Cap. ultimo de la particula (Aduerbio etc.). — 84 r°. finit : *He acauado esta Gramatica dia de el dulzisimo nombre de Jesus de este año de 1710 Años yo Fr. Juan dela Encarnazion hijo de la Santa Prouinzia de San Diego de Seuilla en España* (en grands caractères). — F. 85. feuille blanche.

86 r°. le titre : Manera Qmodo de introducirse hablar en que se ponen las frequentes salutaciones que se hacen Vnos a otros los que Vsan la lengua Arabe Con algunas otras palabras Comunes para los principiantes. Comenze lo dia diez i seis de henero de 1710 dia en que nuestra sagrada Relijion dio el primer lustre ala Iglesia por los Bienabenturados pedro y sus Compañeros : — (Contient des phrases tirées de toutes les branches de l'activité humaine). — 158 r°. Yndize de los tratados capitulos y paragrafos puestos en este epitome.

V. B.

23. — *Œuvres de Luis de Leon.* — A la bibliothèque du Lycée de Västerås est arrivé par des voies détournées un manuscrit acquis par Sparwenfeldt qui contient une collection des poésies originales de Fray Luis de Leon dans son premier livre, des traductions espagnoles d'auteurs classiques (Virgile, Horace, Pindare, Tibulle), une imitation de Pétrarque, etc.; dans le deuxième quelques versions de la Bible, et des psaumes dans le troisième livre. Il a appartenu d'abord à Juan Gabriel Werwing (poète et diplomate suédois, mort à Paris en 1715) qui a écrit à l'intérieur : « Este manuscrito tengo de la liberalidad del Ilustr. Señor Sparwenfeldt que me lo dio en Stockholm à 3. de Febr. 1697 ». Puis le ms., copie de la même main, du XVIII[e] siècle, sans titre ni indication de l'auteur, est venu entre les mains de M. L. F. Dicander qui l'a donné à la bibliothèque, selon une note : « In memoriam alumni Gymnasii, civis jam pridem Academiae Upsaliensis ornatissimi adolescentis Laur. Friderici Dicander, liber hicce manu scriptus cessit in possessionem Gymnasio Regio Arosiensi anno MDCCCXXX. » C'est une reliure originale en cuir avec

des estampages en or, un peu usée, contenant 220 ff. in-4°, en papier, tranches dorées, quelques feuillets (à en juger par la pagination) manquent au commencement, à l'intérieur et à la fin. A la reliure, les feuillets ont été ébarbés de sorte qu'il est souvent difficile de déchiffrer la pagination et les notes de la marge.

Fol. 1 (4)........ (A Don Pedro Portocarrero, cfr. Bibl. aut. esp. Libro 1.)

pie y ala boladora
el gran Portocarrero
osado de ocupar el bien primero.
Del vulgo se descuesta
hollando sobre el oro firme aspira
alo alto de la cuesta
ni violencia de ira
ni dulce y blando engaño le retira.
Ny mueue mas ligera
ni mas igual diuide por derecha
el ayre y fiel carrera
o la Thraciana flecha
o la bola Tudesca vn fuego hecha
etc.

(5 str. en tout.)

El ayre se serena
y viste de hermosura y luz no vsada
Salinas[1] quando suena
la musica estremada
por vuestra sabia mano gouernada
etc.

(14 str.)

3 (6) r°. Inspira[2] nueuo canto
Caliope en mi pecho en este dia
que de los Borjas canto

1. En marge : fran^co de Salinas fue cathedratico de musica de la ciudad de Salça —(1512-1590).

2. En marge : En el nacimiento de doña Tomasina hija del marques de Alcanez (?) don Aluaro de Borja i doña Eluira Enrr —

y Enriquez l'alegria
el rico don que el cielo les embia
etc.

(16 str.)

5 (8) v°. En vano[1] el mar fatiga
la vela Portuguesa, que ni el seno
de Persia, ni la amiga
Maluca da arbol bueno
que pueda hazer vn animo sereno.
etc.

(5 str.)

6 (9) r°. Elisa[2] ya el preciado
que del oro escarnio hazia
la nieue a demudado
ay yo no te dezia
recoge Elisa el pie que buela el dia.
etc.

(18 str.)

9 (12) r°. Folgaua el Rey Rodrigo[3]
con la hermosa Caua en la ribera
del Tajo sin testigo
el pecho saco fuera
el rio, y le hablo desta manera
etc.

(14 str.)

11 (14) v°. Quando[4] contemplo el cielo
de innumerables luzes adornado
y miro hazia el suelo
de noche rodeado
en sueño y en oluido sepultado.
etc.

(17 str.)

1. En marge : Phelippe Ruiz.
2. En marge : de la Madalena. A una señora pasada la mocedad.
3. En marge : Prophezia del Tajo.
4. En marge : noche serena.

13 (16) v°.
No[1] te engañe el dorado
vaso ni dela puesta al beuedero
sabrosa miel ceuado
dentro el pecho ligero
Cherinto no traspases el postrero
etc.

(14 str.)

16 (19) r°.
Quando[2] sera que pueda
libre desta prision bolar al cielo
Phelippe y en la rueda
que huye mas del suelo
contemplar la verdad pura sin velo.
etc.

(13 str.)

18 (21) r°.
Recoge[3] ya en el seno
el campo su hermosura, el cielo a oja
con luz triste el ameno
verdor y hoja a hoja
las cimas de los arboles despoja.
etc.

(8 str.)

20 (22) r°.
Què[4] vale quanto vee
do nace y do se pone el sol luziente
lo que el indio posee
lo que nos da el Oriente
con todo lo que afana la vil gente.
etc.

(11 str.)

21 (24) r°.
La cana[5] y alta cumbre
de Illiberi clarissimo Carrero
contiene en si tu lumbre
ya casi vn siglo entero

1. En marge : las serenas.
2. En marge : A Phelippe ruiz.
3. En marge : Al Licenciado Grial.
4. En marge : A Phelippe ruiz del moderado y constante —
5. En marge : A d. P. P. ausente.

y mucho en demasia
detiene nuestros gozos y alegria.
etc.

(13 str.)

23 (26) v°. Aunque[1] en ricos montones
leuantes el captiuo inutil oro,
y aunque tus posesiones
mejores con ageno daño y lloro.
etc.

(7 str.)

24 (29) v°) Huid[2] contentos de mi triste pecho
que engaño os buelue a do nunca podistes
tener asiento ni hazer prouecho.
Tened en la memoria quando fuistes
etc.

(22 str.)

26 (29) v°. No siempre es poderosa[3]
Carrero la maldad, ni siempre atina
la embidia ponçoñosa
y la fuerça sin ley que mas se enpina
al fin la frente inclina
que quien se opone al cielo
quanto mas alto sube viene al suelo.
etc.

(7 str.)

27 (30) v°. O ya[4] seguro puerto
de mi tan luengo error, o deseado
para reparo cierto
del graue mal pasado
reposo alegre, dulce, descansado.
etc.

(13 str.)

1. En marge : [co]ntra un juez auaro.
2. En marge : esperanças bencidas.
3. En marge : d. P. P.
4. En marge : descanso despues de tempestad.

29 (32) v°. Alma[1] region luziente
prados de bienandança que ni al yelo
ni con el rayo ardiente
fallece fertil suelo
produzidor eterno de consuelo.
etc.
(8 str.)

31 (34) r°. Y dexas[2] pastor santo
tu grey en este valle hondo obscuro
con soledad y llanto
y tu rompiendo el puro
ayre, te vas al immortal seguro.
etc.
(5 str.)

31 (34) v°. Que santo o que gloriosa[3]
virtud, que deidad qu'el cielò admira
o Musa poderosa
con la christiana lyra
diremos entre tanto que retira.
etc.
(20 str.)

34 (37) v°. Las seluas[4] comouiera
las fieras alimañas como Orpheo
si ya mi canto fuera
igual a mi deseo
cantando el nombre santo zebedeo.
(35 str.)

39 (42) v°. Virgen[5] que el sol mas pura
gloria de los mortales, luz del cielo,
en quien la piedad es qual l'alteza
los ojos buelue al suelo

1. En marge : — crada del cielo.
2. En marge : En la ascension.
3. En marge : En la fiesta de todos les santos.
4. En marge : [A] santiago.
5. En marge : [Nuest]ra señora. Cfr. Gayangos *Catalogue*, vol. I, p. 18.

y mira vn miserable en carcel dura
cercado de tinieblas y tristeza
y si mayor baxeza
no conoce ni igual juizio humano
que el estado en que estoy por culpa agena
con poderosa mano
quiebra reyna del cielo esta cadena.
etc.

(p. 46-52 manquent.)

(10 str.)

43 (53) r°. Virgil. Eclog. I. Tityre tu patul.

Tu Tityro ala sombra descansando
desta tendida haya, con la auena
el verso pastoril vas acordando.
etc.

87 (97) v°. finit par l'églogue X :
Esto me baste Musa auer cantado
en quanto vn canastillo estoy texiendo
al Galo, cuyo amor qual bien plantado
alamo, en mi por horas va creciendo,
alto, que ya ala sombra estar sèntado
daña d'enebro y mas la sombra siendo,
y aun alas miesses son las sombras frias
id hartas, que anochece, id cabras mias.

91 (98-100). feuilles blanches.

88-90 (101) r°. De Virgil. lib. I. Georg. (Quid faciat laetas segetes),

Lo que fecunda el campo : el conueniente
tiempo para el arar : y para al lado
del olmo hincar la vid : y[1] juntamente
como se cura el buey, como el ganado,
y de la escasa aueja diligente
su industria, y saber mucho, no enseñado
aqui, Mecenas claro, començando
por orden cada cosa ire cantando.

1. En marge, d'une autre main : romper del duro suelo ; el — juntar la vid al olmo.

119 (129) v°. finit :

Como quando del puesto libre estiende
el passo por el campo la quadrega
y quanto se adelanta mas se enciende
y del correr las alas mal desplega
y en ba'de el quadreguero tira y tiende
las riendas o le plega o no le plega
lleuado de los potros, de las ruedas
que sordas a los frenos no estan quedas.

(130-132 manquent.)

120 (133) r°. De Horacio. lib. I. od. I.

De claros reyes claro descendiente
Mecenas mi honrra toda y grande amparo
A vnos les agrada la carrera
y poluo del Olimpo y la coluna
con arte y con destreza no tocada
de la heruorosa rueda y la vittoria
noble si la consiguen con los dioses
señores de la tierra los iguala.

121 (134) v°. Une autre version de la même ode.

Ilustre descendiente
de Reyes o mi dulce y grande amparo
Mecenas veras gentes
aquien el poluoroso olimpo es caro
y la señal cercada
de la rueda que buela y no tocada.
etc.

123 (136) r°. Ode 5. (quis multa gracilis)

Quien es o Nise hermosa
con aguas olorosas rociado
el que en lecho de rosa
te ciñe el tierno lado?
y aquien con ñudos bellos
con simple aseo pura los cabellos.
etc.

123 (136) v°. Od. XIII (= XIV). O nauis.

Tornaras por uentura

a ser de nueuas olas nao lleuada
a probar la ventura
del mar que tanto ya tienes probada
o que es gran desconcierto
o toma ya seguro estable puerto.
etc.

124 (137) v°. Od. XIX. Mater sæua cupid.
La madre de Amor cruda
y el hijo de la semeles Thebana
y la lasciuia vana
al' alma que ya esta libre y desnuda
d'amor, le mandan luego
que torne, y que se abrase en biuo fuego.
etc.

125 (138) r°. Od. XXII. Integer vitae.
El hombre justo y bueno
el que de culpa esta y manzilla puro
las manos en el seno
sin dardo ni azagaya va seguro
y sin lleuar cargada
L'aljaua de saeta enherbolada.
etc.

126 (139) v°. Od. XXIII. Vitas hinnuleo.
Apartaste me[1] esquiua
qual el corcillo, o Chloe que llamando
la madre fugitiua
por montes sin camino va buscando
y no sin vano miedo
de la selua y del viento nunca quedo.
etc.

127 (140) r°. Od. XXXIII. Albi ne doleas :
Ay no te duelas tanto
Tibulo ni te acuerdes del oluido
de Glycera ni en canto
publiques tus querellas dolorido
si por vn bien dispuesto

1. Effacé et remplacé en marge par : Rehuyes de mi.

moço la fementida te a pospuesto.
etc.

127 (140) v°.
Del lib. 2.
Od. IIX. Vlla si iuris.
Si Nise en tiempo alguno
auer quebrado tu la fe[1] jurada
daño tan solo vno
pusiera en ti afeada
en la vna siquiera
o solo un diente en ti s'ennegreciera.
etc.

129 (142) r°.
Ode IX. Non semper imbres.
No siempre descendiendo
la lluuia de las nuues baña el suelo
ni siempre esta cubriendo
la tierra el torpe yelo
ni esta la mar salada
siempre con tempestades alterada.
etc.

129 (142) v°.
Od. X. Rectius viues.
Si en alto mar Lycino
no te engolfares mucho, ni temiendo
la tormenta el camino
te fueres costa a costa prosiguiendo
entre la demas gente
sabrosa viuiras y dulcemente.
etc.

131 (144) r°.
Od. XIV. Eheu fugaces.
Con paso presuroso
se va huyendo ay Posthumo la vida
y por mas religioso
que seas no dilatas la venida
a la vejez ni vna hora
detienes a la muerte domadora.
etc.

1. En marge : quebrar tu la palabra y fe.

132 (145) r°. Del lib. III.
Od. IV. Descende cælo.
Desciende ya del cielo
Caliope o reyna de poesia
por largo espacio el suelo
hinche de melodia
o la flauta sonando
o ya la dulce cythara tocando.
etc.

135 (148) v°. Od. VII. Quid fles Asterie.
Porque te das tormento
Asterie no sera el Abril llegado
que con prospero viento
de riquezas cargado
y mas de fe cumplido
tu Giges te sera restituido.
etc.

137 (150) r°. Od. IX. Donec gratus.
Mientras que te agradaua
y mientras que ninguno mas dichoso
los braços anudaua
al blanco cuello hermoso
mas que el Persiano rey fuy venturoso.
etc.

138 (150) v°. Od. X. Extremum Tanaim.
Aunque de Scythia fueras
aunque mas brauo fuera tu marido
condolerte deuieras
Lice, del que ofrecido
al cierço tienes en tu vmbral tendido.
etc.

139 (152) r°. Od. XXVII. Impios parræ.
Aguero en la jornada
al malo de la voz del pico oida
y la perra preñada
y la zorra parida
y del monte la loba decendida.
etc.

141 (154) v°. Del lib. IV.

Od. I. Intermissa diu.

Despues de tantos dias
o Venus otra vez soplas el fuego
de tus duras porfias
no mas por dios te ruego
que no soy qual solia,
quando ala hermosa Cynara seruia.
etc.

143 (156) v°. Del lib. V.

Od. II. Beatus ille.

Dichoso el que de pleitos alexado
qual los del tiempo antigo
labra sus heredades no obligado
al logrero enemigo
etc.

145 (158) v°. 4. Od. XIII. Audiuere Lyce.

Cumpliose mi deseo
compliose, o Lyce, ala vejez odiosa
entregada te veo :
y toda via parecer hermosa
quanto puedes procuras,
y burlas, y hazes mil desembolturas
etc.

(161-164 manquent).

148 (165) r°. De Pindar. Olymp. Od. 1.

El agua es bien preciosa
y entre el rico thesoro
como el ardiente fuego en noche escura
ansi relumbra el oro
etc.

154 (171) v°. finit :

y yo de tan ilustre compañia
me vea de contino rodeado
y claro en poesia
por todo el Griego suelo andar nombrado

ibid. De Tibull. lib. II. Eleg. III. Rura tenent.
Al campo va mi amor y va al'aldea
el hombre que morada un punto solo
hiziere en la ciudad maldito sea.

155 (172) v°. finit :
O venturosa edad siglo dorado
quando sin deshonor ni inconueniente
aun alos mesmos dioses era dado
seruir al dulce Amor abiertamente.

156 (173) r°. De Jo. Casa.
Ardi y no solamente la verdura
deste mi año breue Amor te e dado
mas del maduro Otoño una gran parte
pedia libertad y asme apretado

158 (175) r°. finit :
Mas pues Amor ningun consejo quiere
siguele adonde fuere
breue cancion y ante mi bien presenta
el contino dolor que me atormenta.

ibid. Imitacion del Petrarch.
Mi trabajoso dia
hazia la tarde un poco diclinaua[1]
y libre ya del graue ardor pasado
las fuerças recogia
quando sin entender quien me lleuaua
ala entrada me halle de vn verde prado
de flores mil sembrado
etc.

160 (177) r°. finit :
como sino tuuiera
en mi poder mi suerte
ay dura vida, ay perezosa muerte.
Cancion estas visiones

1. En marge : vn poco ya a la tarde s'incl.

causa en mi encendida
ansia de fenecer tan triste vida.

ibid. Imitacion de diuers.
Vuestra tirana esencion
y ese vuestro cuello erguido
estoy cierto que Cupido
pondra en dura sugecion
etc.

161 (178) v° finit :
y que vale si a derecho
os da pecho
el mundo todo y adora
si ala fin dormis señora
èn el solo y frio lecho.

162 (179) r°. Del Bembo.
Señor aquel amor por quien forçado
muriendo de mi mal heziste emienda
nos libre de tu ira y nos defienda.
etc.

162 (179) v°. finit :
Tu padre nos lançaste
en este mar, y tu nos saca a puerto
y si ya nos amaste
quando el suelo te tuuo viuo y muerto
ama nos tambien ora y nuestro tuerto
a tu dulce perdon no ponga rienda
mas siempre mas copioso en nos decienda.

164 (181) v°-221 (239) : Versions espagnoles de la Bible : Psautier 106 — Ps. XII. — Ps. XIIX. — Ps. XIIX Caeli narr. — Ps. XXVI Dominus illuminatio. — Ps. XXXIIX Dixi custod. — Ps. XLI. Quemadmodum desid. — Ps. XLIV. Cructavit. — Ps. LXXI. Deus iudicium. — Ps. XXCVII. Domine Deus salut. — Ps. CIII. — Ps. CII. Benedic anima mea Dno et omnia. — Ps. CXXIV. Qui confid. — Ps. CXLV. Lauda anima mea. — XL. Salvum me fac Deus. — Ps. 119. — Prouerb. Salom. — Job CIII.

Les poésies de Luis de Leon ont été publiées plusieurs

fois. *Poesias*, éd. Fernandez, Madrid 1790, in-12, *Obras*, Madrid 1872, in-4°. — Madrid 1885, 4 vol. in-4° et l'éd. dans la Biblioteca de autores españoles. t. 37 (1855). Notre ms. présente quelques variantes.

24. — *Executoria a pedimiento de alonso Rodriguez barreyro vezino de Ribadeo sobre su hidalgia* (en 1588). Ce titre est inscrit au dernier feuillet d'un ms. qui se trouve maintenant à la Bibl. royale de Stockholm [1], exemplaire magnifiquement enluminé, en parchemin, 38 ff. in-folio, soussigné par trois alcaldes.

Au fol. 1 v° une vignette, au haut : I. H. S. et au bas : Don Felipe por la gracia..... et au fol. 2 r° une autre vignette qui donne aussi un arbre généalogique.

2 v°. Continue : Rey de Castilla, de Leon, de Aragon, de las dos Sicilias, de Jerusalem, de Portugal, de Navarra, de Granada..... Al nuestro justicia mayor e alos del nuestro consejo presidentes e oydores..... salud e gracia sepades que pleyto paso e se trato en la nuestra corte e chancilleria questa e rreside en la villa Valladolid... de la dicha nuestra audiencia entre Alonso Rodriguez de barreyro vezino de la dicha villa de rribadeo e su procurador en su nombre de la vna parte vel licenciado Juan Garcia nuestro fiscal que a la saçon era en la dicha nuestra audiencia...

Je profite de l'occasion pour mentionner ici trois manuscrits latins qui intéressent la biographie et la provenance des chroniques hispaniques en latin.

K. B. Sp. 11.

25. — Chronique de Pélage, évêque d'Oviedo, f. 1-74 in-4° sur papier, relié en parchemin; au dos : *Chronica regum Hispan. per Isidorum et alios,* les rubriques en rouge, coté : Sparwenfeldt n° 11, Bibl. Royale de Stockholm. — Au fol. 2 r°

1. Le ms. a été déposé par M. Hedberg, relieur, qui l'a reçu il y a longtemps pour le relier, mais qui n'en connaît pas le propriétaire.

la vignette du frontispice en forme d'un bouclier porte l'inscription suivante :

Incipit liber chronicarum Beati Exodori alias Ysidori Ab exordio mund usque era MCLXXXI.

Mi fratres si chronicam hanc quam aspicitis bonoque animo legeritis inuenietis quomodo minor Isidorus Ispalen.ecclesie eps. sicut in veteri testamento et nouo legit, et per spiritum sanctum intellexit ita. Ab adam vsque ad Noe, et usque Abraham Moysen, e David et usque ad aduentum nostri redemptoris et de Judicibus siue et Regibus in Israel et de Romanis regibus siue et imperatoribus et de Euandalis e Alanis siue et suetis Hispanie regibus sicut a maioribus et predecessoribus suis inquisiuit et audiuit plenissime scripsit et Beatus Isidorus Ispalensis ecclesie episcopus de quo nunc legionensis gaudet ecclesia ex regibus Gottorun a primo Atanarigo rege ipsorum vsque ad catholicum Bambanum regem Gottorum prout potuit plenissime exposuit et a predicto rege Bambano vsque ad catholicum Pelagium regem Gottor. Beatus Julianus Pomerius Toletane sedis Archieps. qui archam cum sctoris pignoribus qua nunc Oueten. ecclesia gloriatur cum rege Pelagio secum in Asturija transtulit et sicut a maioribus et predecessoribus suis inquisiuit et audiuit de regibus Gottorum prout potuit plenissime scripsit et a Pelagio rege usque ad Adefonsi casti et catholic. regis Gottorum Sebastianus Salamanticensis ecclesie episcopus sicut a maioribus et predecessoribus suis inquisiuit de Gottis regibus et audiuit plenissime scripsit ab Adefonso rege casto vsque ad Veremundum regem podagrigum. Sampirus Astoricens. ecclesie eps. sicut a maioribus e predecessoribus suis inquisiuit et audiuit de Gottis regibus prout potuit plenissime scripsit. Et a Veremundo podagrigo rege vsque ad Adefonsum regem filium Reimundi comitis et Vrrache regine Pelagius Ouetensis ecclesie eps sicut a maioribus et predecessoribus suis inquisiuit et audiuit de Gottis et Aragonensis regibus prout potuit plenissime scripsit[1].

Ce qu'il y a d'intéressant dans notre manuscrit, c'est que, selon toute probabilité, il contient le texte et que c'est l'exemplaire sur lequel Sandoval a basé son édition de Sébastien, Sampiro et Pélage *(Historia de Idacio obispo,* Pamplona 1634)

1. Sur la composition de cette chronique, voy. aussi ce qu'a écrit M. Blázquez (*Revista de archivos*, etc. 1908 : marzo-abril), d'après le ms. nº 1513 de la Biblioteca Nacional, Madrid.

et qu'il serait donc identique à la copie tirée de l'original, au « Codex Ouetensis » mentionné l. c. pp. 44, 56 et 71. Au fol. 1 du manuscrit se trouvent aussi les mots suivants (cfr. l'éd. de Sandoval, p. 43 : Al lector) écrits par ce célèbre historien espagnol qui a mis aussi ses observations dans les marges :

« Con suma breuedad escribieron los Antiguos las historias y hechos notables de los Reyes, varones señalados y sucesos del mundo, y assi quedaron sepultados en oluido los que merecian eterna memoria. Esta falta tiene España, mas que otra provincia del mundo, pues de su poblacion, y de los muchos siglos que corrieron; y varias o diversas naciones que en ella entraron hasta los Cartagineses, Romanos, Vandalos, Alanos, Sueuos, Godos. No sabemos, sino muy por tasa, lo que escribieron estrangeros, y otros cuentos que parecen sueños mas que historias : y con ser tan notable la perdida de una provincia tan grande, illustre y rica, codiciada de tantas naciones; y la fama y gloria de los bellicosos Godos prostrada y vencida por unos capitanes barbaros Africanos; ya que por la gran confusion que con tal cruel plaga auria entre los naturales, y mas cuidado de saluar las vidas que de escriuir los hechos, y conquistas de grandes, ricas y fuertes ciudades. No vbo un vezino, Frances o Romano, que la escribiese : ni se halla memoria cierta, en piedra, ni escritura que algo diga; hasta que Sebastiano obispo de Salamanca que fue en el año de — escribio una breve Historia. Despues del, Sampiro obispo de Astorga que fue año — y ultimamente Pelayo obispo de Ouiedo que fue año — Estos son los tres autores mas graves y antiguos que tenemos despues que se perdio Espanna : y tan desgraciados que por malos escribientes estan en parte deprauados; y siendo dignas de estima estas pequeñas reliquias de nuestras historias, no ha auido quien las imprima; y se hallan tan pocas que casi todos aunque las citan las ignoran. Corregilas, lo que pude, y aduerti lo que supe, y imprimilas para que todos tengan copia dellas. » — Au-dessous, d'une autre main : Esta es la mano de Sandoual.

3 r° : Incipit corographia lunior : s Isidori episcopi sex diebus rerum omnium creaturas Deus formauit. — Prima, secunda, tertia, quarta ætas seculi. — 6 v° : Incipit liber chronicarum gentis Roma. — 7 v°. Quinta aetas seculi. — 9 v°. Sexta etas seculi. — 16 v°. Historia Job. — 17 r°. Haec es mentio de Joseph hab egresio de egipto. — 17 v°. Item generationes Moysi Ducis Israel. — 19 r°. Haec est genealogia Joachim et Annae vxoris eius. — 19 v°. De Domini natiuitate. — Correctionem

aplor. Petri & Pauli Neroni. — 20 v°. Item ordo annor. mundi breui collectus a beato Juliano Pomerio Toletanae sedis archiepiscopo. — 21 v°. Incipit chronica Bandalorum Regum era CCCXXXII (Voy. Migne, Patrol. t. 96 : 1076 no. 71-1080 no. 84). — 24 r°. Incipit Sueor. chronica Era CCCXVI (= Sueorum hist., Migne, Patrol. t. 96 : p. 1080 no. 85-1082 no. 92). — 26 r°. Incipit chronica Regum Gottorum a Btv Isidoro Hispalens. eccles. epo. Ab atanarico rege Gottorum primo usque ad catholicum regem Bambanum scripta. (= Hist. de regibus Gottor., Migne l. c. 1059-1074 no. 64 : sit dignus. N° 65 : Huius filius Racimirus... porrectum (ajouté en marge par Sandoual), continuant : Tulga regnauit... finit : Bamba ab omnibus preelectus est in regno. Era DCCX.)

36 v°. Hic Bambani regis historia retexenda quid emerat, sed in alio codice est transcripta quo circa illam omittimus. — En marge : *Sebastianus Salmanticensis.* — Pelagius Rex era DCCLVII. Tunc Pelagium sibi filium quondam Fafilani Ducis etc. (Voy. Sandoual, op. cit. p. 44). — L'exorde de cette chronique, traitant l'histoire de Wamba, etc. (Voy. Migne, *Patrol.* t. 129 : 1113) se trouve partiellement au fol. 69 v°. Tout ce qui manque chez Migne d'après l'édition de Sandoual, entre : Tunc Pelagium... elegerunt et Dum vero Sarraceni (Migne, 1115), est tiré de notre manuscrit. — Ce que Migne ajoute d'après Sandoual (l. c. p. 49) à l'article : Silo (p. 1119, note : Deinde congregavit, etc.) se trouve ici et aussi à la fin : Post aliquantos autem annos.... (Sandoual, p. 49 : Rex castus). — L'interpolation suivante : Post multum vero curricula annorum (Sandoual, l. c., p. 49-50 : Additio Pelagii Episcopis Ouetensis) est mis entre crochets et indiqué en marge par : Era 1110 el ob. Pelayo abre el arca de sta Eulalia. Addicion de algun autor. — L'intercalation, Migne 1120 : Veremundus... sepultus est Oveto. Nos vero iam paulo superius legimus (Sandoual, p. 50 : De Arca reliquiarum è Toleto in Asturias translata) est d'accord avec notre manuscrit. — Explicit : Ordonius superfactus rex... nunc autem laetatur cum sanctis angelis in coelestibus regnis.

44 r°. Era DCCCLXXXVI. En marge : *Sampirus Asturicens.* eps. Adefonsus filius domini Ordonij... (Voy. Sandoual, op. cit. p. 56-70 : Sampiri Astoricencis Ecclesiae Episcopi Historia ; España sagrada, t. 14, p. 452 et Ferreras, Hist. de Esp. t. 16, Appendice p. 35.)

56 r°. En marge : *Pelagius Ouetensis eps.* Mortuo Ranimiro Veremundus Ordonii filius... Requiescat in pace. Amen. (Sandoual, *op. cit.* p. 71-78 ; *Esp. Sagr.* t. 14, p. 480 ; Ferreras, Hist. de Esp. t. 16, Appendice p. 49). — 61 v°. Explicit Historia ex predictis Regibus Gotorum. — 62 v°. Priuillegium domini Urbani Papae secundi. — 63 v°. Priuilegium Domini pascalis Papae secundi. — 64 v°. Priuilegium Dni Calixti pp. scdi. —

66 feuille blanche. — 67 r°. Pelagius Ouetensis eccl. eps fuit consecratus sub era MCCXXVI. IIII Kalds januarij ... Amen. — (Ici suivent deux dessins en rouge, l'un représentant une sorte de mappemonde, « Hierusalem, Asia » au centre, l'autre un arbre généalogique donnant les rapports de parenté dans les degrés différents pour le texte y appartenant). — 68 v°. « De nomina ventorum » et deux dessins figurant les vents et les quatre points cardinaux que « Pelagius episcopus fecit ».

69 v°. Liber chronicon *Sebastiani* episcopi. — Vamba rex ab omnibus prelectus est... Migne, Patrol., t. 129 : 1113 no. 2, quelques divergences)... eventus. Per idem tempus inter Hispanos archiepiscopos siue et episcopos magna erat discordia super dioceses sedum suarum... apud Tolotam urbem... adducatur in medium numerus omnium sedium Hispalensium et statuerunt ea. — (Au milieu de la page) In nomine Domini nostri Jhu Christi incipit numerus sedium Hispanensium. — 72 r°. Et absoluto consilio in pace abierunt unusquisque in sua. Deinde praedictus princeps (renouant ici le texte de la chronique de Sébastien d'après Migne, t. 129, p. 1113 à partir de : eventus) Astores et vascones crebro rebellantes... Explicit : Gotti vero partim gladio partim fame... Maxima vero pars in patriam Asturiensium intrauerunt. (Voici donc le début de la chronique de Sébastien, continué par : Tunc Pelagium, qui manque dans l'édition de Sandoual, ce qu'il n'a pas observé évidemment.)

K. B. Sp. 19.

26. — Ms., fonds Sparwenfeldt n° 19, Bibl. Royale de Stockholm, 145 ff. in-folio, sur papier, reliure en parchemin, XVIe siècle, contient d'après la table des matières du fol. 1 r° ce qui suit :

Ponitur in hoc volumine genealogia et origo serenissimorum Regum Hispanie et Aragonum et Sicilie, qui duxerunt origines a gothorum gente, ab anno christiane salutis 343 vnde Vestra Regia Magestas ortum legitime et recte trahit (f. 1-23 r°).

Item quomodo per continuatam genealogiam et rectam lineam à Rege Petro : Incipiendo Reges Aragonie sint veri et legitimi successores in eodem Regno Sicilie (f. 24 r°-37 r°).

Item qualiter Regnum predictum sicilie apparet Immune : liberum et exemptum a jure census pretensi debitum Romane ecclesie (f. 39 r° — 44 v°).

Item et potestas Regia in personis ecclesiasticis exemptis, et non

exemptis que interpretatur sub nomine Monarchie et pariformiter in quibus casibus Reges et pro Reges in ipso Regno Sicilie coniunctim et diuisim, cum magna Regia curia interueniente persona ecclesiastica loco Romane curie cognitiones habent in causis tam ciuilibus quam criminalibus (f. 45 r°.)

Item de expectatiuis concedendis in beneficijs de jure patronatu, tam nominatim, et specifice quam generaliter id est de magnis et de minimis.

Item de perceptione quarte canonice per Regiam curam, tempore indulte sancte cruciate, aut alique indulgentie ex testamentis, et legatis defunctorum ad pias causas.

Item de possessione Regia super perceptionem decime onerum et Regaliarum tam triennalium quam ad tempus.

Item de possessione capiendi spolia, tam ex morte, et bona vacantia et scadentia quarumcumque dignitatum, et beneficiorum tam de jure patronatus quam aliter ob mortem, et deficientiam prelatorum et beneficiatorum.

Item de possessione concedendi omnia beneficia Regiarum cappellarum in Regno.

Item de Reparationibus ecclesiarum et prelatiarum super Redditibus illarum.

Item de licentijs testandi concessis per dominos Reges prelatis et presbiteris exemptis, et non exemptis.

Item de licentijs concessis per dominos Reges edificandi et de nouo construendi monasteria : conuentus et ecclesias.

Nec non, et de potestate Regia capiendi Redditus beneficiorum et ecclesiarum Regni pro tuitione, et conseruatione status.

Comme l'a écrit Sparwenfeldt en haut du premier feuillet ce manuscrit vient « de la libreria del Marques d'Astorga[1]. En Madrid 6. May 1690. » et au feuillet de garde il s'est exprimé ainsi : « Cet abrégé de l'histoire et de la généalogie des Roys Goths et de leurs successeurs les Roys d'Espagne et d'Arragon jusqu'à Ferdinand et Isabelle, mérite de voir le jour, parce qu'il est si unique et pourrait servir de sommaire pour l'histoire Gothique. »

Dans son *Catálogo de la Real Bibl.* (Madrid 1898), sous

1. Sur Astorga voy. Villars, *Mémoires de la Cour d'Espagne*, Paris 1893.

n° 53, p. 133, Menéndez Pidal[1] fait mention d'une « Chronica de los Reyes de Castilla, summario hecho en Italia 1491 » qui est aussi dédiée à Don Fernando I, roi de Naples, et qui est un résumé de la « Tercera Cronica general » (cfr. Menéndez Pidal, *Infantes de Lara*, p. 75). Un autre exemplaire (aussi en espagnol) est décrit par Morel-Fatio[2]. Autant qu'on en peut juger par ces descriptions, la première partie de notre manuscrit présente, quoique plus petite dans l'étendue, quelques analogies avec eux. A défaut d'extraits suffisants il ne m'est pas possible de dire si nous avons à faire à une version latine (refondue ou non) de cette compilation. Selon toute apparence le ms. a été exécuté en Italie. Le marquis d'Astorga fut ambassadeur à Rome et vice-roi de Naples (1672-1675).

1 r° Genealogia hyspaniarum Regum. Gloriosissima, Antiquissima, ac memoratu digna Hispaniorum, Aragonumque Regum de inuictissima gothorum stirpe : propago, et genealogia in presenti compendio tractatur per lineam rectam usque ad christianissimam et catholicam Magestatem vestram Princeps Ferdinandi Triumphantissime Rex que ab anno xpi natiuitatis trecentesimo quadragesimo tertio ab Athanarico primo gothorum Rege hispaniam occupate originem ducit : Annotantur enim nominatim, et sucessiue ipsorum Regnorum Reges et Reginae, eorumque diuina gesta, circa cultum sacrosancte christiane religionis et catholice fidei zelantissimum augmentum : omnis tamen breuitatis gratia innumerabilibus, celebratissimisque armorum militie ipsorum gestis, per universum orbem diuersis vicibus et temporibus agitatis et si de milite strenuitate : animi sinceritate et sanctimonia gloriosissimisque triumphis : in cui Principum Regum aut imperatorum gloriari licet etc.

2 r°. Commence par « Athanaricus primus » et finit (23 r°) par Gloriosissimi ferdinandus et helisabeth eiusdem henrici soror octuagesimi tercij ab Athanarico Hispaniarum Reges et post hispaniensem cladem quadragesimi sexti qui post eius obitum in Regno successerunt in presentiar.*currente anno 1501*. — 24 r°. Genealogia catholicorum Aragonie Regum que anno Domini M° XVII° regnare cepit à Ramiro primo

1. l. c. p. 153 est aussi annoncé un traité de la « Monarquia de Sicilia. »

2. *Catalogue des mss. espagnols de la Bib. Nat.*, n° 134.

Aragonum Rege naturali filio sancij castelle Regis usque ad inuictissimum Dominum nostrum Regem Ferdinandum in presentiarum *currente anno 1508* feliciter Regnantem.

39 r°. Monarchia. — Capitulum qualiter Regnum siciliae vltra farum est immune liberum et exemptum a jure census emphiteotici Ecclesie Romane et per quam causam et unde duxit originem dicta immunitas et exemptio ubi trahitur genealogia imperatorum et Regum in successione Regni per transgressiones ad demonstrandam dictam exemptionem : Nam superius alias de genealogia Dominorum Regnum per me demostratus est.

45 r°. Nunc incipit monarchia. — Prohemium contra illos qui negant Reges catholicos Aragonie in isto Regno Sicilie Potestatem ecclesiasticam et monarchiam habere. — 48 r°. Insignis et lucida informatio potestatis Regie monarchie in Regno Sicilie ultra farum. De possessione monarchie. — Cette partie du ms. se compose des citations tirées par e. « in libro anni 1347, 1396, 1452 » etc. avec le feuillet indiqué, chaque passage suivi en général d'une « allegatio. » — 86 r°. Domini Regis Ferdinandi de primo libro anni 1413. (Contient aussi des citations). — 110 r°. Domini Regis Alfonsi qui successit in anno 1416 ob mortem Domini Regis Ferdinandi. De primo libro dicti anni 1416. — 134 r°. Domini Regis Joannis. Dominus Rex Joannes successit in Regnis Aragonum Sicilie in anno 1458 ob mortem sex : my Dominy Regis Alfonsy. — 135 r°. Ultima allegatio facta per me post conclusionem Regie informationis Monarchie. — 137 r°. Prouisio quam non exequantur bulle Apostolice et Rescripta absque viceregia executoria. — 138 r°. Prouisio in fauorem monasterij sancte Marie de Nemore? contra Episcopum Agrigentinum et satis ample loquitur de preheminentia monarchie. — 140 r°. Un document (en italien) du vice-roi daté : in nobili ciuitate messane die XXI.januarij 1477. — 143 r°. Pragmatica D. R. Alfonsy contra prelatos. — 144 v°. Allegatio siue conclusio. Quoniam monarchie jurisdictio inuictissime Ferdinande catholice Rex quam olim serenissimi sicilie ulterioris Reges celeberrime memorie ingerendis bellis contra Mauros fidey catholice acerrimos hostes... ut dictum est cognoscere potest multa preterea et pene innumerabilia scripta prouisiones et acta tam per ipsos Reges et Principes quam etiam presides in hoc regno emanata in presenti opere potuissem ad ipsius monarchie jus validandum que ne opus hoc adeo grande desperatum quasi videretur obmittenda esse ommini proposui quare vestra Regia celsitudo jurisdictionem ipsam preheminentiam quam fouere non desinat quam ipsi Reges vestre excellentie predecessores nimia virtute bellicisque sudoribus adepti sunt ac conseruarunt.

K. B. Sp. 10.

27. — *Roderici Toletani Coronica Regum Hispaniae continuata a Benedicto Morer de Torlla*[1] *usque ad Annum 1459*, titre du feuillet de garde, écrit plus tard, un autre : Chronique des rois d'Espaigne, écrit par un possesseur, se trouve sur la couverture en parchemin et au fol. 1 r°. Au bas du même folio : οἷς ἀλυχῶ λίαν εὐλυχῶ, devise grecque du bibliophile Paul Pétau : le ms. a donc fait partie de sa bibliothèque. Il appartient maintenant à la Bibl. Royale de Stockholm, fonds Sparwenfeldt n° 10, et se compose de 163 ff. in-folio sur papier, fol. 1 r°-10 v° sur deux colonnes, XVe siècle.

Le ms. concorde très bien avec l'édition de Schott[2] et commence : Serenissimo e inuicto et semper augusto d*omi*no suo fernando... Fidelis antiquitas et antiqua fidelitas etc. Çà et là, entre les chapitres, on trouve les additions et les corrections de Benoit de Saragosse[3].

F. 6 r° (Voy. Schott, l. c. ch. 8, entre : et locus ille, et : hodie Gotthiscandia...) : quatre pages insérées : Hec dicta sunt de ispano Rege. Sed in cronicam Roderici Archiepiscopi toletanj ego benedictus de torla canonicus cesar-auguste junxi aliqua de i*mperi*o ispanie et de concurrentijs sui temporis et aliorum regum ispanie que additi scriptis Rodericj predictj.

Narrat enim quedam antiqua cronica q*uomodo* iste Rex ispanie filiam suam nomine liberiam tradidit in uxorem insignj principis grecorum pirro qui jure uxoris sue liberie. post mortem ispani regnauit in ispania. hoc tempore dicunt tantam ariditatem in ispania fuisse q in XXVII annis non pluit et omnia siccata sunt flumjna. P*rop*ter viduitatem aquarum. In guadalquiuiro, ybero et guadiana. Et ob id incole terram deserentes ad diuersas patrias recesserunt. Donec ariditate cessante redierunt. Pirro denique defuncto greci successores eius aliquo tempore regnauerunt,

1. Sur l'auteur voy. fol. 155 v°.

2. *De rebus Hispaniae* dans : *Hispania illustrata*, t. II. p. 26.

3. Je ne cite ici que les additions les plus importantes, la plupart indiquant seulement les dates.

quorum nomina ignoramus. Post hec gentes extraneae q almeiuzi vocabantur grecos expulerunt et XL annis in ispania Regnauerunt Post ex*er*citus multj ab alamania et ab insulis adiacentibus venientes almuiuzos expulerunt et magnis t*em*p*or*ibus apud ispanos Regnauerunt. Donec penj ab affrica transscendentes magnam partem ispanie subiugauerunt. Qm Abulcar. pmo saguntium obsidens occisus fuit. Deinde Anibal. fortissimus rex penor. obsideret repetens expugnavit Saguntij oppidum. qd non est sag*u*ntia sed est Moruiedro murus vetus prope valentiam qd romani jam multis imp*er*antes in amicitiam receperant. et ideo secundam Romam vocabant. Anibal autem multis subiectis partibus ispanor. profectus est in ytaliam dimissis Astrubale et magone f*rat*ribus suis .vt ispanias tuerentur. Romani vero mis*er*unt contra eos nobiles quosdam de familia qui dicebantur Scipion*es* qui pugnantes contra Astrubalem victi sunt et occisi. Post mis*er*unt alium de Scipionibus qui vocabatur cornelius Scipio mjnor q. dimjcauit contra Magone*m*. et vicit et misit eum captum cum aliis captis ad vrbem. Astruba vero occurrit Scipionj et prelium intrans victus euasit et profectus est in ytaliam. ad anibalem fratrem suum. Scipio vero victor existans redijt romam et remansa yspania sub regimi*n*e romanorum. Sed aliquo elapso tempore jspani non ferentes durum et intollerabile dominjum Romanorum rebellarunt. Contra quos romani miserunt ducem nomine. Tyberium Seprenju*m* q*ui* vj armorum ciuitates oppida et occupans plus q*uam* centum vigintj ispanos sub dicione Romanorum reduxit. Demum exacto aliquo t*em*p*or*e sexcentesimo sex anno ab urbe condita iterum ispanj rebellarunt. taliter se contra Romanos munjentes q nullus ex Romanis ducibus attemptare audebat se mitti contra illos. Sed smus galua consul p*er*rexit contra jspanos et multis preliis cum eis confectis victus est ab eis. Tunc mis*er*unt alium ducem qui obsedit Numa*n*tia*m* qui nu*n*c zamora vocatur. In cuius obsidione Romani multa mala p*er*pessi ciuitatem dimis*er*unt in sua rebellione manentem. Sed post istum missus est publius scipio qui post affricanus inferior vocatus est. nepos alt*e*rius Scipionis. quem affricanum majorem appellant. Hic Numantiam tam strictissima obsidione afflixit q*uam* q*ua*si totam dextruxit et sic mansit ispania sub dicione romanorum aliquo tempore. Sed post consueta at*r*ositate rebellantibus jspanis venit pompeyus qui subiciens eam di*mi*sit in illa duos filios suos. petreu*m* et freneum et reuersus est in ytaliam. Tunc surrexit i*nter* romanos illud intestinum et ciuile famosissimu*m* bellum ponpejo cum Julio cesare suo genero jnpatabiliter dissidente. Et Julius cesar in jspaniam venit contra petreum et freneum apud leridam. et ex*er*citu*m* eor*um* i*m*mensa siti afflictu*m* i*n* deditionem reduxit. Mansit itaque tunc yspania cesare subiciente sub potestate romanorum usque ad tempora honorij Imperatoris. Eius tempore Wandali et Alanj jspaniam

magna ex parte occupauer*un*t et Sueuj galleciam. S*ed* paulo post Wandalj in affricam transsier*u*nt, et quidam alij barbarj q*u*or*um* no*min*a non habentur ispaniam intrauerunt. Et sic huius mo*d*i invndationibus di*uer*sarum genti*um* et rituu*m* magnis temporibus ispania afflicta partim a Romanis partim Wandalis. Alanjs. Hugnjs. et Sueuis illam tiran*n*ice occupantibus passa fuit. — Donec exercitus nobilis gothorom illis expulsis. ad isp*ani*am habitaturus deue*n*it. Quoru*m* reges ex isp*ani*a habitator*es*, et jncolati (?) ispanj effecti non jam gothorum sed jspanorum Reges nomina*n*tur sub diuersiis titulis. Alius Rex Castelle. Alius Aragonie. Alius portugalie. Alius Nauarre. Alius granate etc.

Nunc ad cronicam Roderici de Origine gothorum et eorum artıbus Reuertamur.

19 r°. Lib. 2. entre les ch. V et VI (Voy. Schott, l. c. p. 42) : Benedictus canonicus. In illo tempore quo gothi fuerunt sine rege XXVIII annis et post cum alerico et p*ro*pe tempora eius Redernt in p*ri*ncipatu. Ericius p*ri*mus natione Romanus. an*n*is XI. et anastasius nat*io*ne romanus an*n*is 16. et innocentius p*ri*mus natio*n*e albane*n*s*e*. annis XV. In solio vero Roma*n*i Imp*er*ij Gratianus cum fratre suo Valentiniano et theodosio patrui sui filio. an*n*is sex. p*er* idem tempus templa *christi*anorum que fuerunt destructa iubente theodosio refficiu*n*tur. hic theodosius qui regnauit cum gratiano an*n*js sex. post cum valentiniano. an*n*js XI. post imp*er*auit Archadius in oriente et honorius in occidente. a*n*nis XIII.

20 v°. Benedictus ca.cus. (Schott, l. c. p. 43, ch. VII-VIII). Cum isto rege Valia et circa tempora sua tenuit pontificium apostolice sedis Celestinus, etc.

24 v°. Benedictus ca.cus (Schott, p. 46, ch. IX-X). Theudericus huius nomine primus. p*ro*ut d*ict*um est supra cepit regnare era. CCCCXVIII. etc. — 27 r°. Benedictus ca.cus (Schott, p. 47, ch. XII-XIII). In isto cap. I° de IIII. or regibus facta fuit ment*io* p*ri*mo de Sysalarico filio regio eurici. ex concubi*n*a. iste post mortem f*rat*ris suj alarici cepit regnare anno DVIII. Regni ispanie. CXLV. et regnauit annis quatuor. Concurreru*n*t tu*m* et in sede ap. ca Ormjza nat*io*ne ca*m*panus annis IX. etc. — 30 r°. Benedictus ca.cus. Iste rex Recaredus jnt*er* p*rin*cipuos gentes catholicos *christi*anissimos merito extollendus cepit regnare anno x. DXC. Regni ispanie anno. CCVI. et regnauit annis XV. etc. — 30 v°. (Schott, p. 49, ch. XVI-XVII) Luyba huius nominus secundus cepit anno *Christi* DCV et fuit a Victerico in adolescentia malitia interfectus. solu*m* duobus annis et V. mensibus regnauit Uictericus vero an*n*o DCVII, etc. — 33 v°. (Schott, p. 51, ch. XX-XXI) Benedictus ca.cus. De Sysinando Rege. de Scintilla et de tulga et de Cyndaujndo loq*ue*ntes hisoriagraphi. circa p*rinc*i*piu*m regnorum eorum discordent partim in tempore, etc. — 35 v°. (Schott,

p. 53, ch. XXII.) Benedictus ca.cus. Iste Recensuyndus cepit anno DCLVII, etc. — 45 r°. Schott, p. 60, ch. XII-XIII). Benedictus. Bamba victoriosus Rex cepit regnare anno DCLXXVI. Regni ispanie. CCLXXX et regnauit annis nouem mense uno etc. — 45 v°. (Schott, l. c. ch. XIII-XIV). Eruigius iste qui intrauit in regno cepit regnare anno DCLXXXV, etc. — 49 r°. Liber 3. (Schott, p. 63, ch. XVII-XVIII) Benedictus d'torla. Colligenda q*ue* tempora Regum qui post bambam et post Eringiu*m* in ispaniam Regnauerunt. Rep*er*io q*uod* Egica qui (?) et flauius cepit anno DCXCII Regni ispanie etc. et Regnauit in vniverso annis XIII. Concurrerunt p*ro*pe t*em*p*or*a eius in sede ap.ca. Sergius p*ri*mus nat*io*n*e* Syrus annis XIII. Et leo tertius annis duobus. In Romanorum jmp*er*io leo sec*un*dus annis tribus et Tyberius tertius annis VII. Anno autem qto Egice obijt Theodoricus. Rex IX (= 2) francorum. Vitiza autem filius Egice cepit anno DCCII. Regni ispanie CCCXI et Regnauit annis IX. circa cuius tempora in sede ap.ca fuit Sixtus natione grecus anno vno et Joh*anne*s VII.natione gr*e*cus annis tribus. In solio vero Romani jmp*er*ij Justinus s*ecun*dus qui p*ri*mo de imp*er*io expulsus fuerat sed iterum recuperauit et imp*er*auit p*er* vniverso annis sex. Costa theufredi filius cepit anno DCCXI. De quo vulgar*e*s historie faciunt mentionem. S*ed* Rodericus toletanus antistes de isto costa non facit mentionem q*uu*m statim post vitiza*m* nominat Rodericum q*ui* fuit ultimus rex gothorum. Sed ego considerato tempore et croniqua utriusque. s. coste et Roderici cum sit eadem puto fuisse solum vnu*m* bynomjn*em* q*ui* dicebatur Rod*er*icus costa, Sic*ut* dictus fuit sup*ra* Egica flauius qui Regnauit vitiza viue*n*te annis duobus et post vitiza*m* vno anno licet vulgar*e*s istorie Coste att*ri*buant annos. V. q*uod* intelligo de Roderico qui dictus est costa. Circa cuius tempora in sede ap.ca fuit Syninynus natione Romanus dictus XX. Et Constantinus natione siricus annis VII. Et usque ad istum constantinum num*er*amus pressisse i*n* sede ap.ca Nonaginta duos pontifices. In solio vero Romani imp*er*ij tempore huius constantini ipr. imp*er*abat philipus s*ecundu*s anno vno m*en*sibus VI. Nunc ad ystoriam Roderici Redeamus.

61 r° Benedictus ca.cus. (Schott p. 71, ch. IV-V) Iste pelagius enim laude dignissimus. postq*uam* Rodericus costa infeliciter regnum amisit et Arabes ispania*m* occuparu*nt*. post biennium cepit co*n*tra arabes rebellare. Ergo si volumus computare Annos Regnj Pelagij statim post p*erdi*tionem Regnj Roderici dicemus q*uod* cepit regnare anno DCCXII. Regni vero ispanie DCCXX, etc. — 62 r°. Benedictus ca, cus, (Schott, p, 72, ch. V-VI) Fasilla (*sic*) pelagij filius cepit regnare anno DCCXXXII etc. — 63 v° Benedictus de torla ca.cus. (Schott, p. 73, ch. VII-VIII) Fruyla huius nominis p*ri*mus cepit regnare an*no* DCCLIII etc. — 67 v° Benedictus

ca. cus (Schott, p. 76, ch. XII-XIII). Alfonsus secundus cognomj*n*atus castus filius regis fruyle cepit regnare anno Dm DCCLXXXV etc. — 68 v° Benedictus etc. (Schott, p. 76, ch. XIII-XIV) Ramyrus huius nominis p*ri*mus filius regis V*ere*mundi Diathom. cepit regnare post obitum Alfonsi casti etc. — 70 r° Bened. (Schott, p. 77, ch. XIV-XV) Ordonius nuius nominis P*ri*mus filius Ramirj cepit anno DCCCXXVII etc. — 73 v° Bened. (Schott, p. 80, ch. XIX-XX) Iste Alfonsus huius nominis tertius qui fuit cognominatus magnus filius regis Ordonij huius nominis p*ri*mj cepit anno DCCCXXXIII etc. — Ibid. (Schott, p. 80, ch. XX-XXI) Hic garsias p*ri*mus huius nom*inis* filius Aldefonsi tertij p*ri*mogenitus cepit anno DCCCLXXXIII etc. — 75 v° Benedictus (Schott, p. 82, ch. XXII) Ordonius huius nom*inis* secundus Alfonsi tertij et frater garsie cepit anno DCCCLXXXVII etc. — 78 r° Bened. ca. cus (Schott, p. 84, ch. IV-V) Aldefonsus vel Alfonsus huius nom*inis* q*ua*rtus filius froyle regis cepit anno DCCCXC etc. — 79 r° Bened. ca.cus (Schott, p. 85, ch. VII-VIII) Hic praetermitu*n*tur q*ue*dam prelia et acta istius regis Ramyri q*ue* alias credo me legisse. — 82 r° (Schott, p. 87, entre ch. XII-XIII) : Benedictus ca.cus, Iste Remirus huius nominis tertius filius sancij p*ri*mj cepit anno DCCCXXXVII et Regnauit annis XXV. Circa cuius tempora in sede ap.ca sedit leo sextus natione romanus mensibus sex Et Stephanus septimus natione romanus mense vno. Et Johannes vndecimus natione ytalicus annis tribus. Et Stephanus octauus mensibus quatuor. In solio vero Romani imperij hugo annis sex Et Berangarius tertius annis VII anno vero XIX. huius Ramirj obijt Ludouicus quartus Rex ffrancorum cui successit lotarius p*ri*mus qui regnauit annis XXXIII. Et iste fuit XXIIII Rex francorum. — 86 v° (Schott, p. 91, ch. XIX-XX) Bened. ca. cus. Alfonsus huius nominis quintus filius veremundi cepit anno DCCCCLXXIX regnis ispanie DLXI. Ab eius repa*ratione* et Regnauit annis XXVII. Concurreru*nt* circa eius tempora in sede ap.ca Benedictus quintus mensibus sex. Et leo octauus vno anno. Et bonifacius septimus annis octo, In solio vero imp*er*ij Romani Oto p*ri*mus annis XII. Et oto sec*un*d*us* annis XX. Anno autem huius alfonsi nono obijt lotarius rex francorum Et successit ei ludouicus quintus annis duobus In isto finiuit progenies Caroli magni et pipinj. Quorum Regalis progenies Regnauit in francia annis CCXXXVIII. Et translatum fuit Regnu*m* ad progenie*m* comjtis parisien*sis*. Anno XI huius Alfonsi Regnauit Robertus piissimus filius Ugonis comitis p*ari*siensis qui regnauit cum patre annis nouem. Et post annis XXXIII. Et iste fuit XXV. Rex francorum. — 99 v° (Schott, p. 101, ch. XIV-XV) Benedictus ca.cus caesarauguste. Fernandus huis nominis p*ri*mus filius sancij dicti maioris regis nauarre cepit regnare in castella anno MXVI..... Et regnauit annis XL. Hic duxit

uxorem sancius filiam Alfonsi Regis legionis sororem veremu*n*di Regis et mortuo dicto prelio veremu*n*do ffernandus p*ro*pter vxorem suam regnum legionis obtinuit. Et sic iste fuit p*ri*mus qui rex castelle et legionis et pater eius sancius maior fuit p*ri*mus qui se rege*m* castelle nominauit p*ro*pter vxorem suam filiam co*m*itis Sancii dni castelle. Concurrerunt circa t*em*po*r*a ejusd*em* ffernandi. In quo fuit facta vnjo Regnor*um* castelle et legionis in sede ap.ca Johannes XVIII. us mensibus quinque. Et Johannes XIX natione romanus annis quinque. Et Sergius q*ua*rtus annis duobus. Et benedictus octauus natione tusculanus annis XI. hic fuit creatus etc. — 121 v° (Schott, p. 117, ch. XI-XII) : Benedictus canonicus de torrla. Alfonsus huius nominis septimus imperator ispanie intitulatus cepit regnare anno MCVIII.... hic construxit hospitale q*uo*d est in suburbio burgis. Et regnauit annis quinquaginta vno. Et circa cuius t*em*po*r*a in sede ap.ca sedit Innocentius s*ecun*dus... Anno vero tertio huius alfonsi imperatoris Ispanie obijt philipus Rex francorum et successit ei ludouicus sextus filius eius, Conomj*n*atus etc.

155 r°. Benedictus. Hic explicit cronica Regum ispanie quam scripsit Rodericus primas et archiep*iscopus* toletanus quam colegit ex scriptis beati ysidori et ysidori s*ecun*di et aliorum usque ad regnum fferdinandi tertii in quo vnita fuerunt postrema vice regna legionis et castille anno MCCXVI. Iste namque ffernandus huius nominis tertius prout notauit predictus dominus Rodericus in sua cronica fuit filius. Alfonsi Regis legionis ex Regina Beringaria filia Regis Alfonsi octaui Regis castelle qui dictus fuit Alfonsus octauus nobilis. Cui successit in regno Enricus huius nominis p*ri*mus qui mortuus fuit p*er* uulnus apud palentiam ex vulnere sibi illato cum regula (teg. ?) et iste enricus regnauit p*er* uulnus solum duobus annis Quo mortuo deuoluebat Regnu*m* castille ad dictam Berengaria*m* sororem suam. Sed illa nobilissima domina cessit Regno ut daretur filio suo ffernando. Et viuente patre suo alfonso predicto Rege legionis in Regem castille receptus fuit. Et cepit regnare anno christi MCCXVI i*n* castilla. Assistente sibi matre sua Berengaria vxore Alfonsi predicti Regis legionis.

Alfonsus autem iste Rex legionis filius ffernandi Regis legionis pretextu vxoris sue Berengarie qui competebat Regnum castille credidit se Regnatur*um* i*n* castilla et ideo intitulauit se Alfonsu*s* nonu*s* Rex castille et legionis. S*ed* non fuit p*er*missus intrare castellam. P*ri*mo castellani viriliter deffenderu*n*t se et Regem suum prefactum ffernandum... mortuus est pat*er* eius Alfonsus Rex legionis cui successit i*n* Regno legionis ffernandus ipsomet Regna*n*te iam i*n* castilla. Et sic iterum vnita sunt Regna castille et legionis et aju*n*cta sunt arma vtriusque Regni in vnu*m*. Concurreru*n*t circa te*m*pora eius in sede ap.ca etc.

155 v°. Fernandus *ergo* iste cepit regnare i*n* castella anno M°CC°XVI° et Regnauit p*ri*mum in castella duntaxat. XVI annis, postea mor*tu*o p*at*re suo Alfonso nono Regnauit in vtroque Regno annis XIX et sic sunt XXXV an*n*j. Obijt aut apud Siuilia*m* qua*m* de manibus arabum abstulerat. et ibi sepultus dicitur Anno MCCLII. Cui successit in Regnis vnjtis Alfonsus decimus filius eius.

Cetera que *sequ*ntu*r prout inuenire veracius potui. prolixitate dimissa,* scri*psi ego benedictus morer de torlla p me et pro habere volentibus* fid*eli narratione, cum essem* peregri*nus* in *ciuitate burgis, castelle. absens ab eccl*esia *Cesaruguste ubi sum canonicus sub* sanc*ti augustini Regula Et nouj breuiter usque ad nostra tempora* q*ue fluu*n*t a xpi ortu MCCCCLIX an*nj.

155 r° De Regno Alfonsi Decimi. — 156 r° De Rege Sancio quarto. — 156 v° Fernandus quartus filius sancij. — 157 r° De Rege alfonso undecimo. — 157 v° De Rege petro austero. — De Rege Henrico se*cun*do. — 158 r° De Rege Johanne p*ri*mo. — 159 r° De Rege Enrico Tertio. — 159 v°. De Rege Johanne secu*n*do. — 161 r°. De Rege Enrico quarto. — 162 r° finit : Anno scdo huis regis Enrici a *christi* natiuitate anno MCCCCLVI. XXII mense julij i*n* festo magdale*ne*. Et fuit victus dictus Tivero cum maiori p*ar*te gentis sue qui fuerunt mortui et capti p*er* *christi*anorum ex*er*citum... Vero etiam cep*er*unt omnes naues et galeas et totum Nauigium q*uo*d tenebant, In magno Sanubij flumi*ne*. Amen.

Paul Högberg.

TABLE

Pages

EGLOGA INTERLOCUTORIA

The following *Egloga interlocutoria* is described by Salvá, *Catálogo*, I, p. 434. In commenting on it, he says : « El título precedente y la circunstancia de hallarse encuadernada esta composicion con otras cuatro églogas de Juan del Encina, no deja casi duda de que esta pieza es del mismo; sin embargo no se halla el nombre mencionado en ella, ni la encuentro en su *Cancionero*. Moratin tampoco la cita en los *Origenes del teatro español.* »

Salvá, however, neglected to indicate where he had seen the play. I had the good fortune to find it in a certain library, the name of which I shall state in another study under preparation.

It will be seen from Salvá's note that he ascribed the play to Juan del Encina. It should be noted that the title of the *Egloga interlocutoria* shows a striking resemblance to two other *églogas* contained in Encina's *Cancionero*, whose titles read as follows :

« Egloga representada en requesta de vnos amores adonde se introduze vna pastorcica llamada Pascuala que yendo cantando con su ganado entro enla sala adonde el duque z la duquesa estauan z luego despues della entro vn pastor llamado Mingo z començo a requerilla y estando en su requesta llego vn escudero que tambien preso de sus amores requestando z altercando el vno conel otro se la sossaco z se torno pastor por ella. »

« Egloga representada por las mismas personas que enla de arriba van introduzidas que son vn pastor que de antes era escudero llamado Gil z Pascuala z Mingo z su esposa Menga que de nueuo agora aqui se introduzen z primero Gil entro enla sala adonde el duque z la duquesa estauan, z Mingo que yua conel quedose ala puerta espantado que no oso entrar z despues importunado de Gil entro y en nombre de Juan del enzina llego a presentar al duque z ala duquesa sus señores la copilacion de todas sus obras z alli prometio de no trobar mas saluo lo que sus señorias le mandassen z despues llamaron a Pascuala z a Menga

ꝛ cantaron ꝛ baylaron con ellas. E otra vez tornandose a razonar alli dexo Gil el habito de pastor que auia traydo vn año ꝛ tornose del palacio conel juntamente la su Pascuala y en fin Mingo ꝛ su esposa Menga viendolos mudados del palacio crecioles embidia ꝛ avnque rescibieron pena de dexar los habitos pastoriles tanbien ellos quisieron tornarse del palacio ꝛ prouar la vida del assi que todos quatro juntos muy bien atauiados dieron fin ala representacion cantando el villancico del cabo. »

Not only the title alone but also the text of the *Egloga interlocutoria* shows the closest relationship to Juan del Encina's theatre. This fact, together with the absence of any other dramatic works of the same epoch which might be cited in comparison, permits us to consider the ascription to Juan del Encina as being exact, in so far as the word « exact » may be employed in questions of this nature.

Urban Cronan.

Egloga interlocutoria, enla qual se introduzen tres pastores ꝛ vna zagala, llamados Pascual ꝛ Benito ꝛ Gil verto y Pascuala. Enla qual recuenta como Pascual estaua enla sala del duque ꝛ la duquesa, recontando como ya la seta de Mahoma se auia de apocar ꝛ otras muchas cosas; y entra Benito y le traua dela capa; y el dize como quiere dexar el ganado y entrar al palacio; ꝛ Benito le empieça de contar como Dios era nacido; y Pascual por el gran gasajo que siente le manda vna borreca en albricias. Y estando lo tanto alabando, dize Pascual que nazca quien quisiere, que le dexen lo suyo; ꝛ oyendo esto Gil verto como tomo vn cayado para darle conel; ꝛ Benito los puso en paz, hasta que ya vienen a jugar a pares y a nones. E acabando de jugar, empieçan de alabar sus amos; ꝛ assi se salen cantando su villancico.

DIZE PASCUAL.

Dios salue aca, buena gente!
soncas que Dios es nacido!

poquillo y de buenamente
ora lo dixo Llorente,
que de Gil lo auia oydo.
Ala fe digo, señores,
que la gente de Mahoma,
como son perros traydores,
poracos huertes cramores
estan llenos de carcoma.
  Tambien acotros marranos,
confessos perros malditos,
por fechos tan soberanos
se despedaçan las manos
dando terribles apitos.
Juro a diez, lo precio mas
que a dos pares de perdizes;
porque se cierto que cras,
Pascual, ya nunca veras
gente de largas narizes.

BENITO. A Dios praga conel viejo!
ya te tornas palaciego!

PASCUAL. Ala fe, chapado consejo[1]!
quiero mudar el pellejo,
que del aldea reniego.

BENITO. Ni eres hombre de sala,
ni se te apega el palacio.

PASCUAL. Andar mucho enoramala;
has de auer tu el alcauala?

BENITO. No te viene de generacio.

PASCUAL. No me viene de natio.

BENITO. Mi fe, no mas que a vn mastin.

PASCUAL. Pues no faltes de ruin,
tu tambien como tu tio.

1. This line is irregular; 9 feet instead of 8.

. . . .
Quando agora enel estio
a ladrar tambien te amañas,
que haras tu conel frio?
que de rauia de mi brio
se te queman las entrañas.

BENITO. Pues dime, dime ora, tu,
quien te truxo a pobrado?

PASCUAL. Digo, digo, pues, que hu
es nacido ya Jesu,
y hazes te marauillado?

BENITO. Nacido que dizes que...?

PASCUAL. Ala fe, avn que pese a ruynes.

BENITO. Quien lo vido?

PASCUAL. Yo lo se,
y avnque yo lo jurare,
ya no es tiempo de malsines.

BENITO. Yo te mando vna borrega
por nueua tan quellotrada,
y luego enella te entrega,
quando passes por la vega,
la mas gorda ⁊ bien criada;
juro a diez, gran gasajado
siento en habrar prazeres.
Ya esto ancho, Dios loado!
todo estoy repantigado:
holguemos todos si quieres.

PASCUAL. Holguemos, mie fe, a remanso:
sienta, sienta te, garçon;
en recaudo puse el manso,
demonos a buen descanso.

BENITO. Llateme este coraçon.

PASCUAL. Al dimoño el dolorido,
de que te pones sañudo?

BENITO. Ola, que siento roydo.
PASCUAL. Estas todo atelerido,
y hazes mucho del agudo.
BENITO. Antes oteo a Pascuala
y a su carillo, Gil Verto.
PASCUAL. O dela huerte zagala!
llamala, que Dios te vala,
y sera en nuestro concierto.
BENITO. Pascuala, y tu carillo,
aua alla toste priado!
ven tañendo el caramillo;
gran prazer siento en oyllo,
quando lo tañes de grado.
GIL VERTO. Pascuala, daca aballemos!
vamos toste sin reproche;
que con ellos andaremos,
y tambien les contaremos
las nueuas de aquesta noche.
PASCUALA. Vamos, carillo, si quieres;
pues que son de nuestra aldea,
ayamos nuestros plazeres
repartidos segun vieres,
que enellos todo se emplea.
GIL VERTO. Gañanes, (e)stes norabuena.
PASCUALA. Que Dios os guarde, zagales!
GIL VERTO. Ya no ay dolor ni pena,
todos salgan de cadena;
oy se remedian los males,
ques nacido el Redemptor
en vn pobre portalejo
en Belen, y el Saluador
tenia grande tembror
quando lo empañaua el viejo.
BENITO. O que huerte prazentorio!

no ay quien me tenga las patas?
Es verdad?
GIL VERTO. Es muy cierto[1]
en cabildo y consistorio.
BENITO. Dinoslo, porque nos matas:
relumbra mucho su gesto,
o soncas es como nos?
GIL VERTO. O como sos vn gran cesto!
es vn niño muy apuesto,
y aqueste dizen ques Dios.
Y es la causa de prazer
que ansi me lleua de buelo,
que ha querido ya nacer
de vna tan pobre muger
(vn) niño chapado moçuelo[2].
Y dizen las prophecias,
que aqueste niño gracioso
ha de ser nuestro Mexias,
segun lo cuenta Ysayas
en su processo famoso.
BENITO. Niño es?
GIL. Niño, ala fe.
BENITO. Soncas, luego mamarie.
GIL. Esso yo te lo dire:
vna donzella tenie
que de leche lo hartaua[3].
PASCUAL. Quando lo viste, que hazie?
GIL. Ala fe, todo temblaua,
y todo sestremecia,

1. Irregular; 7 feet instead of 8.
2. The word *vn* is superfluous, as it gives 9 feet to the line.
3. The sense would seem to require *hartaua*, while the metre demands *hartarie*.

y algunas vezes reya
quando Josep lo besaua.
  Canticas de mill maneras
le cantaua aquel vejete,
y çapatetas someras,
y cantaua muy de veras
el cantar de ñarñarete.
Chante le dos mantequillas
enlas manos del moçuelo,
y Pascuala dos morcillas,
con vn par de tortolillas
que no se me daua pelo.

PASCUALA. O que bien que las tomo
para ser tan poderoso!

GIL. Ala fe, mas las precio
que nayde piensa, ꝛ me dio
vn besico muy gracioso.

BENITO. Fueron alla otros garçones?

GIL. Toma de cas de mi padre,
vnos dauan gorriones,
y otros dauan mantecones
al Mexias y a su madre.

PASCUAL. O hi de mocho, zagal,
y como huelgo escuchando!

GIL. Ala fe, digo, Pascual,
que ya es muerto todo mal,
segun va señoreando.

PASCUAL. Dexe nos nuestros borregos,
y tome quanto quisiere.

GIL. Al dimoño de los ciegos.

PASCUAL. No se nada desos juegos;
dexeme lo que tuuiere.
  Delo otro vaya y venga,
enesto nadie me toque.

GIL. A del Pascual, hi de Menga!
no ves que donosa arenga
para que nadie nos toque?

PASCUAL. Pues dime tu si es razon
que nadie tome lo mio.

GIL. O del zagal bobarron!
quantos yo de coraçon,
se lo dare sin desuio.
E tu, Benito?

BENITO. Yo assi,
por ques Dios, y es suyo todo.

GIL. O norabuena te vi.
Beneyto, llegate a mi!
toquemos todo con todo:
daca, tocame essa mano;
yo digo queres buen hombre;
no me digas sino hermano,
pues a Dios tan soberano
temes y a su santo nombre.
Asmo que aqueste mal viejo
algun hereje deue ser;
el hara pues en concejo,
por do le cueste el pellejo,
quemado aura de morrer.
Torna, torna en ti, vejote,
y mira, mira que dizes;
juro a mi por tal açote
yo te rasgue del capote,
y (te) traue delas narizes.
Como, como tu no sabes
que Jesu el niño es nacido?
pues tal fazes que tal pagues!

BENITO. A, Gil, Gil, no le amagues,
que no es noche de roydo!

GIL. Dexa, dexame, Benito,
delos vellaços los menos!
yo hare queste corito
acabe la vida con grito[1],
porque relumbren los buenos.

PASCUAL. Zagales, yo me arrepiento;
a ti me arrimo, Pascuala.

PASCUALA. No le saques ya de tiento.

GIL. Por vn tal, hostigan ciento.

PASCUALA. Calla ya, que Dios os vala!
que aqueste viejo mezquino
no lo deues de correr,
avnque se sallo de tino,
ya se torna a buen camino;
ayamos todos plazer.

GIL. Ora bien dizes, carilla;
seamos todos hermanos,
que no es gran marauilla.

PASCUALA. Nunca me criado en villa.

GIL. Toquemos todos las manos,
y tu tambien, (y) tu si quieres :
todos quatro nos juntemos.

PASCUALA. Mira bien lo que dixeres
de que en tal caso te vieres,
para que bien nos tratemos.

GIL. Mira todos [los] garzones
por noche tan plazentera;
arrimemos los çurrones,
juguemos pares y nones,
pues que tanto bien se espera.

BENITO. Por mi no quede, par Dios!

PASCUAL. Ni por mi.

1. Irregular.

PASCUALA. Ni por nosotros;
ala fe, juguemos nos,
y tambien jugareys vos
y mirar nos han acotros.
BENITO. Comiença, viejo, primero.
PASCUAL. Comiença, tu, zagalejo.
BENITO. Ala fe, Dios, que no quiero.
GIL. Faga mano el mas artero,
y Pascual que es mas añejo.
PASCUAL. Soy contento y pagado,
no cures de pontillones;
ala fe, que, Dios loado,
de nuezes vengo cargado:
que dizes, pares o nones?
GIL. Soncas, yo digo les pares.
BENITO. Pues daca cinco, moçuelo;
poco sabes de jugares,
medraran tus pegujares
segun comienças a pelo;
y tu, Beneyto?
BENITO. Yo, nones.
PASCUAL. Pares son.
BENITO. Ganome[1].
PASCUAL. Desalforjar los çurrones.
BENITO. Rauia en tales repelones,
quantos que agora escoziome.
PASCUAL. Gil Verto, hermano, que nombras?
GIL. Yo digo pares a hecho;
cuenta bien que me asombras.
PASCUAL. Quinze son.
GIL. Mal mescombras[2].

1. Irregular.
2. Irregular.

PASCUAL. Pagaras aqui buen pecho.
GIL. Saca las deste çurron;
guarda, no tomes demas.
PASCUAL. Ha del zagal bobarron!
todas estan al rincon;
avnque no quieras, saldran.
Torna, torna, y echa mas.
GIL. Dios! que me praze de grado,
hasta no dexar vellota.
BENITO. Al dimoño auria dado
zagal que ha ganado [1]
tanto dimoño de acotra.
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
PASCUAL. Benito, hermano, has ganado.
BENITO. Perdido soncas que ha.
PASCUAL. Y tu, Gil, eres pagado;
juguemos toste priado
por ver en que parara.
GIL. Ya no tengo que jugar.
PASCUAL. Pon en prendas esse albogue;
yo te [lo] quiero ganar;
no te cale ya medrar.
GIL. Plega san que Dios te hogue!
PASCUAL. Pues juega ya ques quiera;
juguemos este cayado,
que lo hize de higuera.
GIL. De muy chapada manera
bien torcido y bien labrado.
PASCUAL. Ponlo pues.
GIL. Mia fe, no oso.

1. Irregular.

BENITO. Ya no juegues, carillo.
PASCUALA. Nunca hu hombre medroso,
ni tan triste ni sarnoso
como aqueste vegezillo.
GIL. E pues que ya nos juntamos,
alcemos los coraçones,
y como huertes garçones
alabemos nuestros amos.
. . . .
PASCUAL. Que bien que lo has notado;
como pastor perhatero
comiença toste priado.
BENITO. Dios que me praze de grado,
si Gil habrasse primero.
GIL. Dios que no quiero, ni menos yo oso;
que tanto relumbran que me hazen temer.
PASCUALA. Anda, bobillo, que no te han de morder.
GIL. Mas tu queres viejo y algo donoso,
que yo de oteallos estoy tan medroso,
y de regozijo habrar no podria;
mas si tu comienças, yo no callaria.
PASCUAL. Dios, que me praze, sin ser perezoso.
Muy excelentes por mas de mill años,
hos guarde quien pudo tan grandes hazeros!
de mas de mill cerros venimos a veros
aquestos pastores.
GIL. Y treynta rebaños
son los pregones y estruendos tamaños
que vuestras victorias han derramado,
que quien de mas lexos viene cansado,
en veros descansa.
BENITO. Y mas los estraños,
que como sus tierras no son gouernadas
de tales señores, anda la roña

por todas sus casas peor que ponçoña,
y con sus ouejas de lobos guardadas;
mas aqui enesta tierra estan reholgadas,
que no tienen miedo de zorras, ni cosa,
y la que solia ser mas medrosa,
agora retoçan y no son miradas.

PASCUAL. Andauamos todos muy descarriados;
agora es prazer seruir os de grado,
que alla donde estamos con nuestros ganados,
estamos muy anchos y repantigados:
ya se deshazen nuestros cuydados,
teniendo razon de tales holganças,
que siendo nosotros de sus señoranças,
aqui y en toda España seremos nombrados.
El vno es vn robre en hechos valientes,
el mas poderoso delos mayorales.

BENITO. Decienden entrambos de sangres reales,
parecen estrellas de todas las gentes:
en sus sufrimientos assaz muy pacientes,
en fe los pilares de toda la ygreja,
y en misericordia mas mansos que oueja.

GIL. No ves tu que dizen: *deposui potentes*?

PASCUAL. Y pues no podemos contar sus loores,
perdonen, señores, sus reuerencias,
porque era razon de estar sin dolencias
para contar tan grandes primores.

BENITO. No ves tu, Pascual, que aquestos señores
no quieren juzgar sino la intencion,
por donde reciben de buen coraçon
los pobres seruicios de aquestos pastores?
Ansi que juntados sin mas detenencias
cantemos, carillos, a huer del aldea:
pues bien nos remiran y bien nos otean
los grandes señores con sus reuerencias.

GIL. Comiença, Pascuala, con grande hemencia,
que yo tengo ronca mi gargomillera.

BENITO. Pues dale si quieres, comience quien quiera,
que todos haremos la terliquitencia.

VILLANCICO.

Demonos al alegria,
pues vemos que los pesares,
ellos se vienen a pares.
Agora, pues me parece
questamos dentro en poblado,
demonos al gasajado,
quel callar pena merece;
en demas quando se offrece
tiempo de oluidar pesares,
avn que se vengan a pares.
E pues que soys nuestros amos,
todos juntos y vno a vno
sin sacar de nos ninguno
vos besamos pies y manos;
agora quedamos sanos
y sin temor de pesares,
avn que se vengan a pares.

FIN.

Y pues nacio el Redemptor
de vna zagala tan bella,
offrezcamonos a ella
y a su hijo y su señor;
y por tan garrido amor
no se nos peguen pesares,
avn que se vengan a pares.

DEUX ŒUVRES

DE

CRISTOBAL DE CASTILLEJO

La plus ancienne mention de la *Costanza* se trouve dans les *Orígenes de la Poesía castellana* de Luis Josef Velazquez (Madrid 1754; 2e éd. : Málaga 1797) : « A Lope de Rueda siguió Christoval de Castillejo, que compuso algunas comedias excelentes, aunque algo libres, y entre ellas la *Constanza,* que está manuscrita en la bibliotéca del Escurial. » (Éd. de 1797, p. 88.)

Les *Orígenes del teatro español* de Leandro Fernández de Moratin lui consacrent la notice suivante :

[1522]

Cristoval de Castillejo. *Farsa de la Constanza.* Precede á la obra un *intróito* y *argumento* escrito en latin y en coplillas de pie quebrado : el dios Himeneo es el actor de este prólogo, cuya composicion es en estremo fastidiosa. La farsa se divide en siete actos : los personages son Anton, Marina, Gil, Constanza, un cura y un fraile. Los dos primeros actos contienen dos escenas en estremo lúbricas y groseras entre dos distintos matrimonios, en que maridos y mugeres se echan reciprocamente en cara sus defectos. No menos chocantes son los dos actos siguientes en que hablan un cura y un fraile, y éste á instancia del cura predica un sermon infame, digno de un rufian, con espresiones muy semejantes á las de la madre Celestina en la famosa tragicomedia de su nombre. En los actos

restantes los dos maridos tratan de descasarse y trocar sus mugeres, y se da el espectáculo tan de mal egemplo como inverosímil de que los personages del segundo y tercer acto aprueben y formalicen el proyecto. Continuando la estravagancia, todo concluye con un *Oremus* en latin bárbaro, y un villancico que se canta entre todos los personages.

Se advierte en esta farsa poca accion, demasiada semejanza en algunas situaciones, episodios mal unidos á la fábula, pinturas, espresiones y máximas sumamente licenciosas é inmorales. Al mismo tiempo se encuentra mucha gracia cómica, maestría en el uso del idioma, y en la versificacion facilidad y dulzura. Lástima es que tan buenas cualidades estén afeadas con tan grandes y reprensibles defectos. El original de esta pieza que tuve presente existe manuscrito en la biblioteca del Escorial.

Le manuscrit original se trouvait, en effet, à la Bibliothèque de l'Escurial; il y a bien près d'un siècle qu'il ne s'y trouve plus. Il disparut dans les circonstances suivantes :

Bartolomé José Gallardo voulut lire la *Costanza*, prétention légitime. Il voulut aussi la copier, ce à quoi on ne saurait raisonnablement objecter quoi que ce soit. Le bibliothécaire, qui était à cette époque le P. Piedralabes, fut émerveillé de la facilité avec laquelle Gallardo lisait cette *farsa*, dont « ninguno antes había podido descifrar sus *garrapatos,* ni sacar en limpio sus borrones ». Et afin que Gallardo pût copier tout à son aise la *Costanza,* le P. Piedralabes lui confia le manuscrit, complaisance que blâmeront tous ceux qui ont quelque compétence en bibliothéconomie. Nous devons supposer que Gallardo n'eut pas le temps d'exécuter cette copie à l'Escurial, puisqu'il emporta le manuscrit original à Madrid. La copie n'était pas achevée lorsque Gallardo dut quitter Madrid : n'ayant pas près de lui une « persona de toda su confianza » à qui il pût remettre le manuscrit pour lui faire reprendre le chemin de l'Escurial, il l'emporta à Séville. Le 13 juin 1823 (quiconque est tant soit peu familier avec la biographie de Gallardo devine la suite), les papiers et les livres de Gallardo furent saccagés et le manuscrit de la *Costanza* disparut avec eux.

Ces détails nous sont fournis par trois notices qu'il est nécessaire de reproduire ici. La première, qui me semble avoir passé inaperçue, est datée de Chiclana, 27 septembre 1826, mais ne fut publiée qu'en 1848, à la page 100 du troisième et dernier fascicule de l'*Antología española, Revista de ciencias, literatura, bellas artes y crítica de El Siglo,* que dirigeaient Simon Santos Lerin et Rafael María Baralt, à Madrid :

« *La Costanza* », farsa de Castillejo, deszifrada, é ilustrada por mí, (el 1°, sin 2°; pues segun dezia el P. Piedra-Lábes, Bibliotecario del Escorial, ninguno ántes habia podido deszifrar sus *garrapatos,* ni sacar en limpio sus borrones : — i despues... se perdió el orijinal). — Para este trabajo me sirvió de mucho una copia qe saqé en Lóndres de la parte impresa de esta picante farsa, publicada el año de 1542, en 4° letra gót. con el titulo de « *Sermon de amores del Maestro Buen-talante, llamado Fray Nidel de la órden del Gristel* », qe me franqeó de su incomparable Biblioteca el Caballero Ricardo Héber, el más profundo Bibliólogo qizá qe ha tenido el mundo (despues de D. Fernando Colon).

Pascual de Gayangos et Enrique de Vedia, dans les *Adiciones y notas* placées à la fin du tome II de la *Historia de la literatura española* de Ticknor (Madrid, 1851, pp. 500-501), disent ce qui suit :

Acerca de la comedia *Costanza* que antes estuvo en el Escorial, D. Bartolomé Gallardo nos ha proporcionado, á ruego nuestro, los siguientes pormenores, en carta de 24 de noviembre último [1850 ?] :

« Estaba en un tomo MS. de *papeles varios* en forma menor, y era un « borron tan borrajeado y confuso, que el P. Piedralabes, que hacia « entonces de bibliotecario, me aseguró que nadie habia acertado a « leerle. Yo en los dias que estuve en el Escorial viviendo en el mismo « monasterio, á duras penas pude descifrar algunos pasos de la comedia, « y leer de corrida una que otra columna, sacando de toda la pieza « algunos apuntes salteados. Descifrarla y leerla toda á hecho era obra « magna, que requeria mucho mas tiempo del que yo *illic et tunc* podia « consagrar á aquel solo articulo. Pero todo se allanó con franquearme « la comedia el Bibliotecario (con licencia del P. Prior, que era entonces « el P. Lopez) para que en Madrid yo, á mi espacio, la estudiase y sacara « una copia para mí y otra para el monasterio. »

Pasa á referir como esta copia, su original y los apuntes que le sugirió su lectura los perdió después en Sevilla, adonde habia ido en su calidad de bibliotecario de las Cortes, siguiendo al gobierno de aquella época; pero como ya en varios de sus escritos el Sr. Gallardo ha aludido á dicho desastre, saltarémos esta parte de su carta, y pasarémos á lo que de la comedia misma nos dice :

« Vuelvo á la farsa de *La Costanza*. Con tanto como se ha hablado de « ella, desde que la citó en sus *Origenes de la poesia española* el marqués « de Valdeflorez, ninguno se ha servido decirnos lo que es. Esto confirma « la especie apuntada arriba de que nadie la habia acertado á leer. « Moratin, que es el que mas señas nos quiere dar de ella, se conoce que « tampoco alcanzó á leerla, y yo presumó que lo único que logró ver « fueron los dichos mis apuntes perdidos.

« *La Costanza* es una comedia del gusto menandrino, escrita con aquel « picante donaire que caracteriza todas las obras de Castillejo. Si su título « se hubiese de sacar de su moráleja, el que más la cuadra es *La Costanza*, « *ó las edades encontradas*, porque, siendo sus personajes contrapuestos en « edad é inclinaciones, una *vieja* casada con un *mozo*, y una *moza* con un « *viejo*, el objeto moral de la farsa es poner en escena y hacer coloquios « de esos contrastes; lo cual hace Castillejo con la sal y gracejo que « podia esperarse de su grande ingenio y de su profundo conocimiento « del corazon humano. »

Et enfin, les éditeurs de l'*Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos* ont inséré, au tome II de ce recueil (nº 1679, col. 290), la notice que voici, rédigée par le Dr. Juan José Bueno :

La Costanza. — Las señas de esta farsa, que he oido de labios de D. Bartolomé José Gallardo, único entre los literatos españoles que se sepa la ha descifrado y copiado, son éstas.

Existia en un tomo de papeles varios, manuscritos del siglo XV y del XVI, en su borrador original, lleno de tachones, enmiendas y sobre-enmiendas.

El libro está en folio, badana rojiza, con las armas de la Biblioteca Escorialense; de la cual se le habia franqueado el padre Piedralabes, su bibliotecario, para que le descifrase á su espacio, con condicion de dar una copia en limpio á la Biblioteca, donde nadie habia podido leer dicha comedia, por su letra garabatosa y confusa.

Original y copias (á medio sacar la limpia) perdió Gallardo en Sevilla,

en el saqueo del año 1823, á 13 de Junio (el famoso dia de San Antonio), con los efectos de la Biblioteca de Córtes y sus propios libros y papeles (los trabajos literarios de toda su vida).

En la confusion de la atropellada salida del Gobierno para Sevilla por la aproximacion de las tropas francesas, Gallardo quedó en cama, y despues, al salir de Madrid, no teniendo persona de toda su confianza á quien entregar el libro del Escorial para que llegase seguro á su Bibliotecario, le creyó más asegurado llevándosele con los de la Biblioteca de Córtes. Y en efecto, llegó todo seguro hasta Sevilla, pero á la salida fué el saqueo.

Parte de la *Costanza* dice el Sr. Gallardo que ha visto impresa con otro título en 4°, letra gótica. Se la franqueó en Lóndres Mr. Heber, rico y profundo bibliólogo.

Cayetano Alberto de la Barrera y Leirado *(Catálogo bibliográfico y biográfico del teatro antiguo español,* Madrid 1860, p. 75) se borne à ces quelques lignes :

Farsa de la Costanza.

Precedida de un *Introito y Argumento*, escrito en latin y en coplas de pié quebrado.

El original de esta picante farsa, que existia en la biblioteca del Escorial, formando parte de un tomo de *Papeles varios* manuscritos, fue por los años de 1820 al 22 franqueado y entregado á don B. J. Gallardo ; quien le perdió en la salida del Gobierno constitucional de Sevilla para Cadiz, año 1823.

Une notice beaucoup plus longue que toutes les précédentes se trouve dans le *Teatro español del siglo XVI* de Manuel Cañete (Madrid 1885. Colección de escritores castellanos, XXVIII, pp. 239-247) :

La *Farsa de la Constanza* á que el autor de los *Origenes* asigna la fecha de 1522 y á la cual precede un *introito* y *argumento* puesto en boca del dios *Himeneo*, escrito en latin y en coplas de pie quebrado, se divide en siete actos. Figuran en ella las personas siguientes : *Antón, Marina, Gil, Constanza,* un *Cura* y un *Fraile.* Moratín hace este sumario juicio del argumento :

Suivent, entre guillemets, quelques lignes empruntées,

comme ce qui précède, à Moratín. Aussitôt après cette citation, on lit :

He aquí ahora algunas muestras del diálogo de la *Constanza,* que todavía permanece inédita, las cuales, bien que pequen de desvergonzadas, evidencian tanto la exactitud de lo que afirmo en el *estudio* precedente, son tan castizas, tan naturales, de tanto vigor cómico y de tal gracejo, que merecen bien ser conocidas de los eruditos y estudiosos aficionados á la historia del Teatro español.

Ces *muestras* occupent sept pages. La notice se termine par ce paragraphe :

Incluyó el autor estos versos [les 47 qui précèdent], con leves variantes que más agravan que atenúan la índole del sentido, en un poema titulado *Capitulo del amor,* el cual ocupa desde la pág. 183 á la 237 del tomo duodécimo de la *Colección de rimas castellanas* que lleva el nombre de D. Ramón Fernández (formada por el abate Estala, por Don Manuel José Quintana y acaso por alguien más) impreso en Madrid en la Imprenta Real el año 1792. Las anteriores citas de la *Constanza* dejan ver que no han versificado mejor, ni hablado con más naturalidad, ni pintado con mayor donaire ni en estilo más popular nuestros famosos dramáticos del siglo XVII.

Certes Cañete a raison de déclarer que la *Costanza* « todavía permanece inédita », mais comme, en 1885, aucun érudit ne pouvait ignorer que l'unique manuscrit de cette *farsa* avait disparu depuis plus de soixante ans, il n'eût pas été superflu de dire d'où provenaient les cent quatre-vingt-dix-huit vers publiés pour la première fois. Or ils proviennent des notes prises par quelqu'un qui avait vu jadis le manuscrit, et ce quelqu'un n'est autre que Moratín. Moratín mourut en 1828 ; deux ans plus tard, ses *Orígenes del teatro español* étaient imprimées à Madrid aux frais de l'État, mais la censure en mutilait plusieurs passages : elle ne laissa imprimer, sur la *Costanza,* que la courte notice que nous avons reproduite. Les manuscrits de Moratín avaient été légués à Manuel Silvela ; le fils de ce dernier, Francisco Agustín Silvela, les

céda au gouvernement espagnol vers 1865. Parmi eux se trouve le texte intégral des *Orígenes*, et ce texte contient la notice suivante, dont je dois la communication à l'obligeance de l'éminent directeur de la Biblioteca Nacional, M. Francisco Rodríguez Marín :

1522.

35. Cristobal de Castillejo. *Farsa de la Constanza.* Precede a la obra un *Introito* y *argumento* escrito en latin y en coplillas de pie quebrado : el Dios Hymeneo es el actor de este prologo, cuya composicion es en extremo fastidiosa. La Farsa se divide en siete actos, los personages son : Anton, Marina, Gil, Constanza, un Cura y un Frayle.

Acto 1°. — Marina se queja de que la vegez de su marido le tiene ya inutil para cumplir con las obligaciones conyugales, él se disculpa como puede y la amenaza.

MARINA.

¿ Que vos praz, Anton Rudruejo ?
Al diabro dó este viejo
quando con el me casé.

ANTON.

Es malvada.
¿ Que dices, endiabrada,
Que fabras allá entre dientes?

MARINA.

Brasfemo de mis parientes,
en verme con vos casada
neciamente.

ANTON.

Va al diabro que te arrebiente,
¿ I eso m'as de decir, lloca?

MARINA.

Si, que vos fiede la boca,
y sodes un impotente,
relajado.
Desque os acostais de un lado
no vos podeis mas bollir,
non faceis son escopir
y contar de lo pasado.

ANTON.

¿ Pues que quieres?

MARINA.

Regocijos y praceres.

ANTON.

¿ Hartos no te fago yo?

MARINA.

Mal fado que me cubrió,
sobre todas las mugeres,
del llogar;
non vos podeis menear,
ni sos bueno para nada.

ANTON.

Si te calco una porrada,
quizas te faré callar,
doña mona.
Eres una caballona,
que non se quien te contente &ª.

Acto 2º. — Constanza, muger entrada en dias, acusa á su marido Gil, de andar distraido con las mozas del lugar, tratándola con indiferencia. Acalorase la disputa y Gil da de palos a su muger. Vease parte de este dialogo.

CONSTANZA.

Ay! Gil, Gil,
fabrades vos como vil,
que si me lloran los ojos,
no es de risa, mas de enojos,
que me dades mas de mil
cada punto.
Andais vos el dia junto
saltando de rama en rama;
y a la noche en esa cama
tendeisos como difunto,
mortecino.
Por mas que a vos me decrino
y las espaldas vos froto,
no faceis mas alboroto
que si fuesedes de pino
ó de canto :
con rabia grima y quebranto
fago la noche muy presto,
que si fambrienta me acuesto,
mas fambrienta me levanto.
¡ Gil Pendando!
Por esto se me han finchado
los ojos bien como puño :
no compris el matrimonio
como sodes obrigado,
porque el Cura
dice, que diz la escriptura,
que el marido a la muger
lle acuda con su deber
fasta prestalla fastura
y sostancia;
mas yo, triste,¿ que ganancia
saco de echarme con vos?
que no faceis mas, por Dios,
que si fuesedes en Francia.
Marinilla
es la que vos despavilla,
la que vos liga y abura :
para mi mala ventura,
mal mes y mala mancilla
que me vino.
Burujado estais contino
en la manta por alli,
ni vos pescudais á mi
mas que á espiritu malino
que me fiera ;
y aun me acabase siquiera,
pues tanto mal se me faze
que lo que á las otras praze,
á mi me pone dentera
si lla panza.

GIL.

¿ No findareis hoy, Constanza,
á perñotas concrusiones?
do al diabro esas razones
y aun la boca que las llanza,
sin emienda.
Dejavos de esa contienda.
¿ No acabareis hoy aqui?

CONSTANZA.

No, que para eso vos di
mis casas y mi facienda,
dos poyales,
de sobra tres cabezales
para poner enla rima,
y alhamares para encima,
y un par de nuevos costales
de sayal,
una mesa y un bancal
y otros muebles de mis bienes;
pratos, cantaros, sartenes,
y barreñas de nogal.
Ay! coytada!
todo me aprovecha nada
quanto digo y mas que olvido,
pues nunca, Gil, habeis sido
para fazerme preñada.

GIL.

Vieja lloca;
no teneis diente ña boca
¿y quereis que vos empreñe?
y estais dello mas alueñe
que el zapato de la toca.
¿Que aprobecha
al llabrador que barbecha
lla tierra causada y floja,
ni aguijar la burra coja,
ni el candil que está sin mecha
ni manteca?
quanto mas que diz que peca
y faze gran maleficio
el que comete fornicio
con la muger que está seca
y arrugada;
porque tiene aquillotrada
lla madre por el fondon,
y de haber generacion
está desafiuciada.

CONSTANZA.

Sodes vos un disoluto
con rapazas por ahi,
y quando venis á mi
faceis vos un santo puto,
muy beato.
Luego me faceis barato
de consejas y sermones,
por poner escusaciones
andades con arrebato,
escusero.
Conmigo sodes parlero,
con las otras facendoso,
conmigo muy riguroso
con esotras falaguero
y apacible:
para mi sodes terrible,
mas para Toribia no;
pues no soy tan vieja yo,
ni tengo por imposible
ver aon
fijitos de bendicion,
si no fuesedes facino,
que el ciego de Bretocino
por dos tostas y un lechon
se obrigaba,
antaño quando aqui entraba,
perfumandome con ruda
de hacerme parir sin duda,
si una noche me tomaba
toda entera.

GIL.

Calla ya, vieja hechicera,
no fabres mas necedades:
que malicias y ruindades
mas deslindas que qualquiera.

ACTO 3°. — Anuncia el Cura la llegada de un Frayle, famoso predicador, que en efecto se presenta despues; el cura hace grandes elogios de su doctrina y su elocuencia, y le suplica por último, que le haga el gusto de echar un sermon. Despues de una modesta resistencia el Frayle promete predicar.

ACTO 4°. — Contiene principalmente el sermon del Frayle : tan fuera de proposito, como gracioso y libre. Entre otras cosas dice el buen religioso :

Habeis de saber, señores
quantos aquí sois venidos,
que todos los hoy nacidos
tienen su punta de amores :
de la qual
se desapega muy mal
la nuestra carne mezquina,
porque a ello nos inclina
la inclinacion natural
que tenemos :
á cuyos graves extremos
no hay esfuerzo que resista;
que cuerpo que carne vista,
carne pide que le demos
abundante,
contra lo qual no es bastante
el seso ni la razon,
porque quantas cosas son
codician su semejante
de contino
y tenemos por vecino
el natural apetito,
en el qual, como en garlito,
caen por este camino
los sentidos.
Todos van de amor heridos,
dice un devoto doctor :
á las leyes del amor
muchos estan sometidos,
en oriente,
en levante y en poniente;
no solo los racionales,
mas los brutos animales
le siguen naturalmente.

Va el caballo tras la yegua
y el asno tras la borrica,
rebuznando,
el toro sigue bramando
á la vaca por la sierra,
el perro va tras la perra
y á las veces arrastrando
por el lodo,
y embebecido y beodo
anda el gato por Hebrero,
con voces de pregonero,
llanteando el dia todo
tras la gata.

En el ACTO 5° se entretienen los dos labradores, Gil y Anton, hablando de sus desazones domesticas. Resuelven acudir al Cura para que los divorcie, y si esto se consigue, quedan de acuerdo en trocar las mugeres y tomar cada uno la que el otro dege.

ACTO 6°. — Hablan el Cura y el Frayle sobre la solicitud de los dos maridos, y se proponen hacerles pagar bien el divorcio y el trueque.

ACTO 7°. — Anton y Gil hablan con sus mugeres, sobre la resolucion

que han tomado. Constanza no se aviene á ello, pero el Frayle, interesado en que se verifique, todo lo allana y facilita. El Cura, asegurándose primero del puntual pago de sus derechos, los descasa y formaliza el cambio de las mugeres. Todo concluye con un *Oremus* en latin bárbaro, y un villancico, que se canta entre todos los personages.

Se advierte en esta Farsa poca accion, demasiada semejanza en algunas situaciones, episodios mal unidos á la fábula, pinturas y expresiones sobradamente licenciosas; ningun objeto moral, y con estos y otros defectos, mucha gracia cómica, maestría en el uso del idioma, y en la versificacion, facilidad y dulzura. El original de esta pieza, que tuve presente, existe manuscrito en la Biblioteca del Escorial[1].

Si l'on rapproche cette notice de Moratín de la notice de Cañete, on verra que les deux n'en font qu'une. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il est peu honorable de publier[2], en laissant croire qu'on en est l'auteur, une étude que l'on a « empruntée » aux papiers d'un mort.

Tel est l'historique du manuscrit de la *Costanza.*

*
* *

Quels rapports la *Costanza* avait-elle avec le *Sermon de amores* du même auteur? Dans sa notice de 1826, Gallardo cite la « parte impresa de esta picante farsa, publicada el año

1. Suivent les détails biographiques qui se trouvent dans les éditions des *Origenes.*

2. La notice de Cañete sur la *Costanza* constitue l'*Apéndice C* (pp. 239-247) de l'étude sur Micael de Carvajal contenue dans *Teatro español del siglo XVI.* Estudios histórico-literarios por D. Manuel Cañete (Madrid 1885. Colección de escritores castellanos, XXVIII). Cette étude sur Micael de Carvajal n'est que la réimpression du prologue d'un volume publié quinze ans auparavant : *Tragedia llamada Josefina* sacada de la profundidad de la Sagrada Escriptura y trobada por Micael de Carvajal de la ciudad de Placencia. Va precedida de un prólogo al lector escrito por D. Manuel Cañete (de la Academia Española) y la publica La Sociedad de Bibliófilos Españoles. Madrid MDCCCLXX (tome VI de cette collection). Dans cette édition ne figurent que les Apéndices A et B. L'Apéndice C a paru pour la première fois en 1885. Manuel Cañete mourut en 1891.

de 1542... con el título de *Sermon de amores del Maestro Buen-talante, llamado Fray Nidel de la órden del Gristel.* D'où il semble que le *Sermon de amores* ne serait qu'un extrait de la *Costanza.* On peut affirmer qu'il n'en est rien, et les parties communes aux deux œuvres se réduisent vraisemblablement à un petit nombre de vers. Parmi les 198 vers que nous a conservés Moratín, quarante-sept[1] se retrouvent dans le *Sermon de amores*; d'après l'analyse que nous avons de la *farsa*, acte par acte, on peut croire que si d'autres vers de la pièce ont passé dans le *Sermon*, ils ne doivent pas être nombreux.

Les éditions anciennes des œuvres de Castillejo sont devenues fort rares. Par contre on trouve sans difficulté l'édition publiée par « Don Ramon Fernandez » (Madrid 1792, 2 vol.), celle publiée par Adolfo de Castro (Madrid 1854, Rivadeneyra XXXII) et aussi un petit volume de la Biblioteca Universal, que l'on peut négliger.

Adolfo de Castro a réimprimé, aux pages 142-156 de son édition, le *Sermon de amores*[2], et y a joint cette note :

Lopez de Velasco, comisionado por el Santo Oficio, hizo grandes mutilaciones en esta obrilla de Castillejo. No solo le quitó el titulo, sino tambien la forma de sermon, dándole el epígrafe de *Capitulo del amor*...

Los ejemplares impresos del *Sermon de amores* tienen tantos y tales yerros, y se contradicen tanto, que dificilmente puede sacarse un texto correcto. Se ha hecho todo lo posible por restaurar esta obrita, publicán-

1. Ce sont les vers 207-240 et 264-276 de notre réimpression.

2. Il serait vraiment dommage de ne pas recueillir en passant la triple périphrase dont se sert Castro à propos du *Sermon* (p. XIX) :

Cristóbal de Castillejo, poeta muy semejante á este festivo hijo de las musas italianas [l'Arétin], compuso en fáciles versos castellanos un *Sermon de amores*, donde incluia á los eclesiásticos de su tiempo entre los llagados de la violenta pasion que sepultó á Safo en los abismos del mar de Léucades, que postró á Hércules á los piés de Deyanira y que abrasó los muros de la soberbia Troya en justa venganza de la ofendida Grecia.

dola, si no como salió de la pluma de su autor, al menos libre de las mutilaciones inquisitoriales.

Les mutilations faites par Juan Lopez de Velasco affectent la plus ancienne édition des œuvres de Castillejo, celle de Madrid 1573, et cette édition — il suffit, pour s'en assurer, d'en regarder le titre — ne contient que des œuvres du poète « corregidas y emendadas por mandado del Consejo de la Santa y General Inquisicion ». Comme les éditions postérieures ne sont que des réimpressions de cette édition de 1573 et qu'elles portent toutes sur le titre la même mention d'une « correction » inquisitoriale, on est en droit de se demander comment Castro put exécuter la restauration du *Sermon de amores* et nous le présenter « si no como salió de la pluma de su autor, al menos libre de las mutilaciones inquisitoriales ». Un tel tour de force méritait bien quelques explications. Et le simple bon sens permet de comprendre que si l'on est à même de faire disparaître les traces de l'intrusion inquisitoriale, on restituera le texte original de l'auteur. Pour convaincre Castro d'inexactitude, il n'y a qu'à se reporter à l'édition originale du *Sermon de amores*, celle de 1542, qui fut réimprimée, mais expurgée, dans les Œuvres, en 1573, et que Castro ne connut pas. Le *Sermon* a 1885 vers dans l'édition de Castro : il en a deux mille neuf cents dans l'édition originale !

Cette édition originale du *Sermon de amores*, Gallardo en vit un exemplaire, en 1820 ou peu avant 1820, dans la bibliothèque de Richard Heber. On n'en a signalé que deux[1]. Plus

1. Le second est celui que mentionne Salvá (*Catálogo*, sous 526) :

He visto el siguiente tratado cuyo autor me aseguró Gallardo ser Castillejo, añadiéndome era un trozo de la *Constanza* del mismo :

Sermon de amores del maestro bu͂e talãte llamado fray Nidel de la orden d'l fristel. Agora nueuamente corregido y enm͂dado año de. M. D. xlij (A la vuelta empieza con un diálogo introductorio que termina al reverso de la segunda hoja, sign. *aii*, donde *Comienza el sermon de amores*, que concluye al reverso de la vigésima hoja con la laminita, que suele hallarse en las

avisé que ne devait l'être peu après le P. Piedralabes, le bibliophile anglais ne confia pas le précieux volume à notre émigré, mais il l'autorisa à en prendre copie. C'est grâce à cette copie que Gallardo, si nous l'en croyons, déchiffra le manuscrit de la *Costanza*. La copie du *Sermon* eut le sort du manuscrit de la *Costanza* et de tous les autres papiers de Gallardo : le 13 juin 1823 ils furent arrachés à leur maître, qui ne les revit jamais. Jusqu'à sa mort (14 septembre 1852) il ne cessa de déplorer cette perte.

Je ne suis nullement certain que les livres et les papiers enlevés à Gallardo le jour à jamais mémorable de Saint-Antoine aient été jetés au Guadalquivir, comme on l'a prétendu. Un de ses biographes reconnaît même que quelques livres revinrent à leur maître. Il ne faudrait pas être autrement surpris si l'on retrouvait tôt ou tard les manuscrits — ou quelques-uns des manuscrits — considérés jusqu'ici comme perdus. Le vol est plus probable que la destruction.

Il y a une douzaine d'années, j'ai trouvé à Madrid « arrumbada en la trastienda de una librería de viejo », comme aurait dit Gallardo, une copie du *Sermon de amores* faite en Angleterre, j'ignore par qui, et vraisemblablement d'après l'exemplaire de Richard Heber [1]. C'est d'après cette copie que je réimprime dans sa forme originale le poème de Castillejo.

Celestinas, de dos hombres que recojen del suelo á otro que ha caido de una escalera.) *S. l. ni a.* 4° let. gót. á dos colunas. Son 20 hojas sin foliacion con la sign. *a-ax*.

Cet exemplaire n'est pas celui de Heber, si celui de Heber était, comme je le présume, incomplet du dernier feuillet (voir plus loin).

Adolfo de Castro (*op. cit.*, p. XX) dit que le *Sermon de amores* fut imprimé à Venise, comme le *Dialogo de las condiciones de las mugeres*. C'est fort possible, mais ce n'est pas encore établi.

1. Dimensions 228 × 185 mm. ; 24 ff. à 2 col., le recto du premier et le verso du dernier blancs.

*
* *

Ce titre, *Sermon de amores*, a été employé par un autre poète de la même époque, ce qui a produit une fâcheuse confusion. La Barrera, dans l'article de son *Catálogo* relatif à Castillejo (p. 74), écrit :

En 1542 se publicó su *Sermon de amores, del maestro Buen-talante*, llamado Fray Nidel, de la Orden del Cristel (en 4°, letra gótica), obra en extremo procaz, de la cual se cita otra edicion, sin año ni lugar, con título de *Sermon de amores, nuevamente trovado, por el menor de Aunes, á los galanes y damas de la corte.* Está escrito en coplas de pié quebrado y versos pareados.

Les éditeurs de l'*Ensayo de una biblioteca española* ont commis la même erreur en classant parmi les éditions de Castillejo (t. II, col. 281, n° 1673) la description et les extraits (73 vers) de cet autre poème, trouvés dans les notes de Gallardo.

Je réimprime plus loin, d'après l'exemplaire unique de la Biblioteca Nacional de Madrid, ce second *Sermon de amores* que nous n'avons aucune raison d'attribuer à un autre poète que celui désigné par le titre, quelque inconnu qu'il nous soit.

*
* *

Il est à craindre que nous ne connaissions les poésies de Castillejo que sous une forme sensiblement éloignée de leur forme authentique. Autant que nous pouvons le savoir, les seules œuvres publiées pendant la vie du poète sont le *Sermon de amores* (1542, probablement en Italie) et le *Dialogo de las condiciones de las mugeres* (Venise 1544) ; ces deux minces volumes sont sans doute, avec la réimpression du *Dialogo* faite à Venise en 1553, les seuls qui contiennent des textes sans suppressions ni remaniements. Toutes les autres éditions parurent en Espagne, où dès 1546 Blasco de Garay commençait à défigurer Castillejo :

Vino acaso a mis manos el presente Dialogo de bien y mal decir de mugeres, y pareciome tal, que osaria afirmar no haber visto en nuestra Castilla troba que mas me satisfaciese...

Lo mismo me habia parecido antes de cierto *Sermon de amores*, que yo creo, segun manifiesta el estilo, ser tambien de aqueste autor, el qual, por vna entrada que tiene, y no sé si diga pegadiza de alguno vano trovadorcillo que por aventura se la añadio, se llama vulgarmente de fray Puntel.

Verdad es que por ser entrambas obras, a lo que representan, nacidas de pasion, que es del odioso aborrecimiento y excesiuo que muestra el autor tener a las costumbres de las malas mugeres, paresce haberse asi cegado y apasionado en algunos lugares de ellas, que vino a hablar cosas que sin duda tenian semejanza de escandalosas, sin otras que, aunque quizá las dixo por bien, ciertamente sonaban mal.

Las quales todas, parte yo quité, parte mudé en otras que mejor sonaban; sin algunos otros descuidillos suyos y del impresor, que a vueltas corregi para esta novisima impresion. La qual, cotejada con las pasadas, pienso que abundosamente mostrará mi diligencia, y el deseo bueno que tuve de favorecer las obras deste autor, por muy escogidas y singulares.

Y lo mismo entiendo hacer en el *Sermon de amores*, que dixe tambien ser deste autor, quando fuere auisado que se tornare a empremir; porque creo que en alguna manera lo habrá menester, si otro no lo hiciese primero, con celo de apartar los estropiezos a tan insignes obras (como yo querria que hiciesen a las mias) para que puedan pasar adelante y gozar sin zozobra de la fama inmortal que merecen.

Ce ne fut pas Blasco de Garay qui retoucha le *Sermon de amores;* ce fut Juan Lopez de Velasco qui s'acquitta de cette basse besogne dans l'édition de 1573. Le *Sermon de amores* devint *Capitulo del Amor* et parut accompagné de cette remarque :

El capitulo precedente del Amor y su poder es fragmento o parte de vna obra que por cierto respeto parecio que no se debia imprimir como estaua; y asi, porque toda no se perdiese, se puso lo que de ella se pudo dexar en la forma que se ha puesto.

Il serait imprudent d'oublier ce que Juan Lopez de Velasco déclare dans son Avis au Lecteur :

Y assi viendo que las obras de Castillejo, eccelentes y marauillosas en la elegancia y abundancia de palabras y conceptos, andauan derramadas y

perdidas de mal escritas, y con riesgo de prohibirse por algunos respetos... porque aquello cesse, y los naturales destos Reynos no carezcan del entretenimiento y letura de obras tan escogidas, y tan dignas de conservarse en nuestra lengua, con licencia del consejo de la santa y general Inquisicion y de su Magestad se han reformado y limpiado de todo lo que parecio ser de inconueniente, procurandolas dexar en forma que honestamente se pueden leer por qualesquier personas que sean, porque assi no queden en riesgo de boluerse a prohibir otra vez y se vengan a perder.

Sous les ciseaux de Blasco de Garay, le *Dialogo de las condiciones de las mugeres* avait été allégé de plus de cinq cents vers; Juan Lopez de Velasco en enleva un millier au *Sermon de amores.* En présence de pareilles *reformas* et *limpiezas,* on peut se demander avec inquiétude dans quel état nous sont parvenues les autres compositions contenues dans l'édition de 1573 et les éditions postérieures.

R FOULCHÉ-DELBOSC.

BIBLIOGRAPHIE

1. — Sermon de amores del maestro buẽ talãte llamado fray Nidel de la orden d'l Fristel. Agora nueuamente Corregido y enmẽdado. Año de M. D. xlij. *in-4, 20 ff.*

Salvá, sous 526.

2. — Dialogo de las condiciones de las mugeres por Cristobal de Castillejo. Venecia, 1544. *in-4, 61 ff.*

Ticknor, trad. esp. Adiciones y notas, II, p. 499. — Salvá, sous 526.

3. — Dialogo que habla de las condiciones de las mugeres. Son interlocutores Alethio que dize mal de mugeres, y Fileno que las defiende. Va nueuamente corregida de algunas cosas mal sonantes : q̄ en otras impressiones soliã andar *(A la fin :)*

Fue impresso este presente Dialogo en el mes de Hebrero. Año M.D.XL.VI. *in-4, ff. n. ch.*

Gallardo, 1669.

3 *bis.* — Dialogo de las condiciones de las mujeres por Cristoval de Castillejo. Toledo, Juan de Ayala. 1546. *in-4.*

Ticknor, trad. esp. Adiciones y notas, II, p. 499. — Salvá, sous 526. — Très vraisemblablement la même édition que le nº 3.

4. — Processo de cartas de amores que entre dos amantes passaron; con vna carta del author para vn amigo suyo pidiendole consuelo, y vna quexa y auiso contra Amor. Assimesmo hay eneste libro otras excellentissimas cartas que allende de su dulce y pulido estilo, estan escriptas en reffranes traydos a proposito. Y al cabo se hallara vn Dialogo muy sabroso que habla delas mugeres. Todo con diligentia nueuamente corregido. Imprimiose en Venetia, en casa de Gabriel Giolito de Ferrariis, y svs hermanos. M.D.LIII. *in-8, 120 ff.*

Salvá, 1676. — Ce volume contient le *Processo de cartas de amores* de Juan de Segura, les *Cartas en refranes* de Blasco de Garay et le *Dialogo ... que habla delas mugeres* de Castillejo. Salvá a réimprimé *(loc. cit.)* le passage du *Dialogo* qui manque dans les éditions publiées en Espagne.

5. — Las obras de Christoval de Castillejo. Corregidas, y emendadas, por mãdado del Consejo de la Santa, y General Inquisicion. Impressas con licencia y priuilegio de su Magestad para los reynos de Castilla, y Aragon. En Madrid, por Pierres Cosin. M.D.LXXIII. *in-8, 8 ff. n. ch.-912 pp.*

New York, Hispanic Society. — Madrid, Biblioteca Nacional.

6. — Las obras de Christoval de Castillejo. Corregidas, y emedadas, por mandado del Consejo de la sancta, y General Inquisicion. Impressas con licencia y priuilegio de su Magestad, para los reynos de Castilla, y Aragon. En Madrid, por Francisco Sanchez. Año de 1577. *in-12, VI-404 ff.*

Biblioteca Colombina (Gallardo, 1675).

7. — « Citan otra edicion de Anvers, 1582, 12°, » dit Salvá, sous 525.

8. — Las obras de Christoval de Castillejo. Corregidas, y emendadas por mandado del Consejo de la Santa, y General Inquisicion. En Anvers. En casa de Pedro Bellero. 1598. Con priuilegio. *in-12, 376 ff.*

New York, Hispanic Society.

9. — Las obras de Christoval de Castillejo. Corregidas, y emendadas, por mandado del Consejo de la Santa, y General Inquisicion. En Anvers. En casa de Martin Nutio. 1598. Con priuilegio. *in-12, 376 ff.*

Madrid, Biblioteca Nacional.

10. — Las Obras de Christoval de Castillejo. Corregidas, y emendadas, por mandado del Consejo de la Santa, y General Inquisicion. Impressas con licencia de su Magestad. En Madrid, por Andres Sanchez. Año 1600. A costa de Pedro de la Torre. *in-8*, VIII-*438 ff.*

New York, Hispanic Society. — Madrid, Biblioteca Nacional.

11. — Las obras de Christoval de Castillejo. Corregidas, y emendadas, por mandado del Consejo de la Santa, y General Inquisicion. Impressas con licencia de su Magestad. En Madrid, por Andres Sanchez. Año 1600. A costa de Pedro de la Torre. *in-8, 445 ff.* (Edition distincte de la précédente).

New York, Hispanic Society.

12. — Dialogo de las condiciones de las mugeres, por Cristobal de Castillejo. Valencia, 1600. *in-16.*

Salvá, sous 526 et 1676, d'après le catalogue de Sora.

13. — Dialogo entre la verdad, y la lisonja. En el qual se hallará como se pueden conocer los aduladores y lisonjeros, que se meten en las casas de los Principes, y la prudencia que se deue tener para huyr dellos. Interlocutores. Verdad, y

Lisonja. Con otro tratado de la vida de Corte. Por Cristoual Castillejo. Con licencia. En Alcala : En casa de Andres Sanchez de Ezpeleta. Año 1614. *in-12, 88 et 44 ff.*

Madrid, Biblioteca Nacional. — New York, Hispanic Society.

14. — Dialogo de las condiciones de las mugeres. En el qual se halla como se han de estimar las nobles, honradas, y virtuosas, para huyr y aborrecer de las que no lo son. Interlocutores. Aletio, y Fileno. Por Christoual de Castillejo. Con licencia. En Alcala : En casa de Andres Sanchez de Ezpeleta. Año 1615. *in-12,* II-*66 ff.*

Madrid, Biblioteca Nacional. — New York, Hispanic Society.

15. — Historia de los dos leales amadores Piramo, y Tisbe. En la qual declara la grande fuerça que haze el amor, pues pierde su vida por el amado, como por esta obra se declara. Por Christoual de Castillejo. Con licencia. En Alcala : En casa de Andres Sanchez de Ezpeleta. Año 1615. *in-12,* II-*48 ff. n. ch.*

Madrid, Biblioteca Nacional. — New York, Hispanic Society.

16. — Obras de Christóbal de Castillejo, secretario del Emperador D. Fernando. Por Don Ramon Fernandez. MDCCXCII. En Madrid en la Imprenta Real. *2 vol. in-8, 2 ff. n. ch.-480 pp. et 340 pp.* (Tomos XII et XIII de la Coleccion de Don Ramon Fernandez).

17. — Poesias de Cristobal de Castillejo. *aux pp. 105-252 de* Poetas líricos de los siglos XVI y XVII, coleccion ordenada por don Adolfo de Castro. Tomo primero. Madrid, M. Rivadeneyra, 1854. *gr. in-8* (Biblioteca de autores españoles, XXXII).

18. — Cristóbal de Castillejo. Diálogo sobre las Mujeres. Sermon de amores. Madrid. *in-16* (Biblioteca universal, vol. 39).

SERMON DE AMORES
DEL MAESTRO BUEN TALANTE
LLAMADO FRAY NIDEL
DE LA ORDEN DEL FRISTEL.
AGORA NUEUAMENTE CORREGIDO Y ENMENDADO
AÑO DE M.D. xlij.

CURA

Huelgo que os ayais juntado
los buenos de este lugar,
porque viene a predicar
vn muy famoso letrado
de Florencia,
estremado en toda ciencia
y en bien hablar sin segundo,
vnico por todo el mundo
para casos de conciencia.
En Leuante
fue muy notable estudiante,
del gran Turco muy bien quisto :
llamanle, segun he visto,
el maestro Buen Talante
fray Ridel.
Hacen mucho caso del
quantos saben su venida;
es hombre de muy gran vida

de la orden del Fristel,
estrangero
mas no boçal ni grosero
en la lengua castellana,
y en su habla palenciana
se muestra ser cauallero
bien gracioso.
Es cortes e virtuoso,
e notados sus primores,
deuiera saber de amores
antes de ser religioso.
Fue ventura
llegar a tal coyuntura,
que anoche bien tarde vino,
porque pasá de camino
la via de Estremadura,
y acertó
a mi casa, e preguntó
si tenia en que ospedalle :
yo olgué de aposentalle
por no le decir de no.
E no quisiera,
agora que se quien era
e quan digno de seruicio,
por todo mi beneficio,
que de mi casa se fuera
descontento,
porque tengo en pensamiento,
si acabamos que predique,
que su sermon edifique
en este nuestro conuento;
mas no se
si con ello acabaré,
porque ya fuera partid·

Mas yo lo he detenido,
e tengo sobre la fe
que me dio
desperar hasta que yo
dispense con su tardanza,
porque su buena crianza
hasta esto concedio
mi mandado.
Y aun no estoy desconfiado
antes que parta de aqui,
que el venga a buscar de mi,
porque tiene ya ensillado
para andar
acabando de rezar,
lo qual quedaba haciendo.
Yo, señores, os le vendo
por persona singular
y excelente.
Pesame terriblemente
de no le auer mas seruido
y de auerle conocido,
pues se va tan breuemente,
sin gozalle.
Si pudiere encaminalle
que predique entre nosotros,
cada vno de vosotros
puede muy bien preguntalle,
si quisiere,
qualquier duda que tuuiere
o lo que saber querrá,
queste padre le dirá
quanto pedido le fuere,
pues lo sabe.
No cumple que mas le alabe :

a su saber me refiero,
que será fiel mensajero
del saber que en el cabe.
Mas conuiene
que, en tanto quel se detiene,
le pongais aqui en que esté
que barato que le dexé,
y el alma me da que viene
por acá :
asomar le veo ya.
Todo el mundo se sosiegue :
esperad hasta que llegue,
que al fin fin predicará
muy rogado.
Yo tomo dello cuydado
sin que trabaje ninguno,
porque basta vn importuno
a vencer vn bien criado
si le apura.

(Entra el Predicador)

PREDICADOR

Deo gracias, señor cura.
Mandadme ya dar licencia,
y soltadme la obediencia
por el tiempo que me dura
la jornada,
que por ser apresurada
no puedo mas asistiros;
mas despues, para seruiros
siempre quedará obligada
mientras viuo.
Que de quien mercé recibo

nunca jamas se me oluida;
y la de vos reciuida
en la memoria la escriuo,
do la llebo
muy bien juntada de nueuo
para siempre conocella,
y si puedo agradecella
e seruilla como debo,
si bastare
e (si) vuestra merced mandare
con las muchas que me hace,
predicara si le place.

CURA

Si yo se lo suplicare
vn poquito,
aunque menoscabo y quito
el tiempo e de caminar,
porque goze este lugar
de vuestro sermon bendito
con placer.

PREDICADOR

No me lo mandeis hacer,
que el tiempo no sufre tanto.
No se entiende sino en quanto
aparejan de comer;
como quiera
que para jornada entera
es tarde para partir,
y no es razon de salir
a buscar de comer fuera
de poblado,

cumpliré vuestro mandado
como deuo y es onesto,
mas no me hallo dispuesto
ni tengo nada estudiado.

CURA

No nos pena,
que en casa tan rica e buena
ya sabe vuestra merced
que nadie muere de sed,
pues presto se guisa (la) cena.
No pedimos
honduras, ni las sentimos,
ni otras avilidades;
bastaran moralidades
e muy mejor las viuimos
los de aldea.

PREDICADOR

Ruegos, señor, que me sea
licito ser descortes
porque no os pese despues
que mi desgracia se vea
si predico.

CURA

Á vuestra merced suplico
no ponga dificultad,
que yo se bien ques verdad
lo que yo de vos publico,
pues lo veo.

No maltrateis mi deseo,
que vuestro saber, señor,
me ha quedado fiador
de todo quanto yo creo,
y es ansi;
por eso no cale aqui
encarecer ni excusar,
que os tengo de importunar
hasta que digays de si.

PREDICADOR

Ya lo digo,
que por seruiros me obligo
a haceros mal seruicio,
pues deseo con mi oficio
conseruaros por amigo
verdadero,
por ser cierto lo primero
en que mi duda se os muestra;
mas la culpa será vuestra
de mi razonar grosero,
sin saber.
Pensar, señor, de vencer
a vuestra paternidad
de crianza e humildad,
es buscar en que entender
a mi costa,
que seruicios, puesto en posta,
los dichos e los primores,
para tan anchos fauores,
cierto biue muy angosta
mi presencia.

CURA

Suba vuestra reuerencia;
no arguyamos los dos:
ora, por amor de vos,
doy contra mi la sentencia.

Comienza el Sermon de amores

PREDICADOR

Thema

« A donde iré? que haré?
que mal vecino es el amor! »
Aveis de saber, señores,
quantos aqui sois venidos,
que todos los oy nacidos
tienen su punta de amores,
de la qual
se des[a]pega muy mal
la nuestra carne mezquina,
porque a ello nos inclina
la inclinacion natural
que tenemos,
a cuyos grandes estremos
apenas ay quien resista,
que cuerpo que carne vista
carne pide que le demos
abundante.
Contra lo qual es bastante
el socorro a la razon,
porque quantas cosas son
codician su semejante
de contino,

e tenemos por vecino
el natural apetito,
en el qual como en garlito
caen por este camino
los sentidos.
Todos van de amor heridos;
dice vn deboto doctor :
a las leyes del amor
muchos estan sometidos.
En oriente,
en leuante y en poniente,
no solo los racionales
mas los brutos animales
le siguen naturalmente;
y se van
quantos heridos estan
en busca de quien los hiere.
Similo simile quiere,
por la pena que les dan
los deseos.
No vereis amores feos,
ni caben en vn subjeto :
no parece mal lo prieto
a los indios e guineos,
ni los daña.
Al que amor hiere y apaña
el hierue sin que le atizen,
porque ay ojos, segun dizen,
que se pagan de lagaña.
A mi ver,
guardeos Dio de bien querer,
que en el poneys el tesoro.
Llama el cueruo granos de oro
a sus hijos y muger

ques bonica.
Si el aguijon de amor pica,
escusado es poner tregua :
va el cauallo tras la yegua
y el asno tras la borrica
rebuznando;
el toro sigue bramando
a la vaca por la sierra;
el perro va tras la perra
e a las veces arrastrando
por el lodo;
embeuecido e beodo
anda el gato por hebrero,
con bozes de pregonero
llanteando el dia todo
tras la gata.
Ved quanto cieruo se mata
en el tiempo de la brama;
el gamo va tras la gama,
el raton va tras la rata
por el suelo;
las auecicas del çielo,
heridas, sienten amores;
con ansias los ruyseñores
cantan cantares de duelo
dulcemente;
con lengua muy eloquente
se quexan las golondrinas,
el gallo con las gallinas
de celos es diligente
y lozano.
Será trabajar en vano
traer mas comparaciones,
pues todas generaciones

publican de llano en llano
mi opinion.
La hembra por el varon
ansias en su pecho siembra,
y el varon pasa por la hembra
en sus entrañas pasion;
y qualquiera
busca su forma y manera.
Que Adan en el parayso
compañero no le quiso,
mas plugole compañera,
en quien ovo
los hijos que despues tovo
por natural experiencia,
mediante concupicencia
que entrellos ambos anduvo.
Y esta es
la que nos quedó despues
por herencia que eredamos,
de que vestidos andamos
de la cabeza a los pies,
cuya ardor
es vn amargo dulzor.
Y por honra lo han querido
los doctores e Cupido
que lo llamamos Amor,
y este es ciego :
aunque se meta en el fuego,
no sabe por do saltar;
antes quiere ally quedar
por vasallo e solariego.
Mas mirad
que para su ceguedad
tiene vn mozo que la adiestra,

que se llama en lengua nuestra,
por su nombre Voluntad,
que le guia;
y está sorda todavia,
que a ninguno oye ni cree.
Y el Amor, como no vee,
va tras della en compañia
zanqueando,
en sus piernas tropezando;
y la Razon, desdichada,
a veces, de importunada,
va con ella coxeando :
con postema
del fuego dellos se quema.
De verse asi aflixida,
canta con boz dolorida
las palabras de mi tema,
con temor.
De tan gran perseguidor
hecha esquiua, que no fue,
va diciendo : adonde yré ?
que mal vecino es el amor!
Ved agora,
señores, pues es señora
voluntad en tal batalla,
y será justo tomalla
por amparo e guiadora.
Si, por cierto,
para salir de tal puerto
y perdernos en el mar,
no podemos acertar
con piloto mas dispuesto
tan ayna.
Y la madre Celestina,

encomendando primero
la bolsa mas no el dinero,
porque sabe de rapiña
bien ceuada,
mas porque fue fiel criada
desta propia voluntad,
por su gran autoridad
la tomó por abogada
singular.
Para que nos quiera dar
su gracia de bien decir,
a vosotros para oyr,
e a mi para mal hablar,
este dia,
diciendo : mente no pia,
o madre de mi deseo,
donde estas que no te veo ?
ques de ti, esperanza mia ?
Celestina,
tu que antes fuiste dina
de ser famosa ramera
e dexar por heredera
a doñAna de Medina,
cortesana,
siendo moza muy lozana,
te diste tan liberal
que a ningun hombre mortal
negaste tu carne humana
muy sin pena.
E despues que ya fue llena
la tu cabeza de canas,
las tentaciones e ganas
matauas con carne agena.
O spes mea,

tu que das lo que desea
al que llega ser bien quisto,
tu que posiste a Calisto
en brazos de Melibea,
ven si quieres :
da luz a nuestros placeres,
haz que biua tu memoria,
ques ya muerta Ynes de Soria,
espejo de las mugeres,
tu priuada.
Si tu estas allá ocupada
en essa region maldita,
otra tal nos resucita
entre la gente penada
que acá hierra.
Danos vitoria en la guerra,
e virtud con que podamos
gozar de quien deseamos
sobre la haz de la tierra
trabajosa.
Ynfluye gracia amorosa
en esta empresa tan alta,
que si duermes e nos falta
en tan importante cosa
tu fauor,
yo cuitado pecador,
puta vieja, que haré ?
madre mia, a donde yré ?
que mal vecino es el amor !
a donde yré ?
Las palabras que tomé,
señores, por fundamento
deste sermon que os presento,
señaladas las hallé

sabiamente
en vn tratado excelente
de grande doctrina e fama,
que *Carcel de amor* se llama,
muy sabido entre la gente
española.
Dixolas a Laureola
su seruidor Leriano,
viendose a muerte cercano
por amores della sola
y en pasion.
Y estas mesmas tambien son,
segun lo escribe Boiardo,
las quel deboto Faxardo
decia con gran pasion
cada dia,
quando del lecho salia
con las vedixas hechadas,
las quales oy son tomadas
por thema de mi porfia
do repare.
Y porque mas le declare,
aunque en castellano van,
quieren decir en refran :
donde yrá el buey que no are?
No lo siento;
el buey es el pensamiento,
que aunque muda la ocasion
no muda la condicion,
ques penar tras cada viento
que le sopla.
Verso ni prosa ni copla
no le pueden declarar,
porque oy está en Gibraltar,

mañana en Constantinopla.
Y segunda,
si caso de amor se funda,
ha de venir so su ley,
sometiendo, como buey,
su cabeza a la cuyunda
y al arado.
Vn gentil enamorado,
segun cuenta Iuan Bocacio,
estuuo mucho despacio
ensillado y enfrenado
todo vn dia,
porque la que bien queria
holgaua de vello assi.
E yo por mis ojos vi
otro galan que sufria
sin fatiga
que le faltase su amiga
con sus chapines y aldas,
el en cueros e despaldas,
ensomo de la barriga.
Todo va
desta suerte por allá :
amores son los que reman,
muchos se duelen e penan,
que tienen arugas ya,
porque amor
es tan gran rey e señor,
que qualquier parte que vays
hallareis, si lo buscays,
sus angustias e dolor
lastimero.
Todos le deuemos fuero
porque es señor disoluto;

e a pagar este tributo
el mas hidalgo es pechero
sometido,
vasallo bien poseido
pero mal gratificado,
esclauo nunca ahorrado
por mucho que aya seruido.
No se escapa
hombre biuo desde el papa,
reyes y emperadores,
duques y grandes señores,
hasta quien no tiene capa,
desta guerra.
De los que estan so la tierra
muchos fueron lastimados
del mal que a todos estados
en sus cadenas afierra
e aprisiona
y no conoce a persona.
Ninguno deste cuydado
ni hallareis preuillegiado,
aunque sea de corona
ni de grados,
ni obispos ni perlados :
tambien entran en sus bretes;
en el enues de los roquetes
ay mil obispos llagados
desta lanza.
Tambien entran en la danza
casados como solteros;
a pobres e a caualleros
igualmente los alcanza
este pecho.
Empadronados han echo

a los ruynes e a los buenos,
e a todos, qual mas qual menos,
le pagan este coecho :
o escriuanos,
labradores, ciudadanos,
oficiales y escuderos,
artilleros, ballesteros,
todos vienen a sus manos,
heruoladas.
Ambas las tienen alzadas
en la santa clerecia ;
apenas ay oy en dia
quien no tenga seis criadas
a monton
para su consolacion,
porque casarse es ofensa
como si fuese dispensa
la apariencia de razon.
De manera
que es vna red baredera
e vn pedido desigual
de la moneda forera,
desigual qual nunca fuera,
que se paga.
Heridos van desta llaga
las tres partes de los biuos;
aun a los contemplatiuos
muchas vezes los amaga
e rodea;
por los yermos se pasea
buscando los hermitaños;
por los desiertos estraños
se deleyta e se florea;
e se estiende

en los conuentos y aciende
sus dulzores amorosos,
tentando los religiosos :
en su consuelo los prende
con dulzura;
es cazador de natura,
caza con sotiles lonjas
las entrañas de las monjas,
que no valen cerraduras
ni paredes.
Tendidas tiene sus redes
por casadas e donzellas :
el mediante, hazen ellas
gentilezas e mercedes
e fauores
a los buenos seruidores,
e a las vezes a los ruynes.
El les calza los chapines
porque parezcan mayores
de su estado;
este las pone en cuydado
de vestirse e de tocarse,
de bien mirar y afeytarse,
e ha de tener a su lado
el espejo
con el qual toman consejo
quando salen do las vean,
e bien aman e desean.
Este les busca aparejo
diligente,
este delicadamente
el corazon les ablanda,
este otorga la demanda
sin tener inconuiniente

ni pesar,
este enseña el desuiar
los estoruos y tropiezos,
y a que se muerdan los bezos
quando las han de besar.
O amor mio,
que grande es tu poderio!
el derecho que quisieres
de los hombres y mugeres
embaucando el aluedrio,
tu les pones
en prision los corazones.
Viene vn triste labrador,
abrasado de calor,
harto de quebrar terrones
en verano,
llena de callos la mano
e vn arado entre los brazos,
molido, hecho pedazos,
mas hambriento que vn alano
o camello,
lleno de poluo el cabello
e la barriga de sopas,
la caperuza destopas,
que abreys mal asco vello.
Y en su pecho
trae el amor de baruecho,
e si antes se recree
que a la zagala no vee,
nada le hace prouecho.
O misterio!
quien te traxo al monasterio,
amor poderoso, di?
que muchas vezes por ti

mientan versos del Salterio,
que es donayre.
Tu que tienes con el frayle
en el coro que entender,
que alli le haces tener
los sentidos en el ayre,
comediendo
lo que tu le estas diciendo;
por estarte contemplando,
va con su coro callando
y en el otro respondiendo,
trasportado.
No sabe si han acabado
ni si hablan de Gayferos;
a fray veynte y tres dineros
responde de descuydado.
O gran cosa!
ved vna dama hermosa,
de niña monja metida,
que no supo en esta vida
sino vida religiosa
e apartada,
tras mil torres encerrada,
con su velo e campanilla
del coro al almoadilla
continamente vezada
en rezar :
quien la enseña a sospirar
y a disimular amores?
quien le muestra los primores
del escreuir e hablar?
quien le quita
del sueño, e solicita
a holgarse de ser amada

e a quedar regocijada
quando alguno la visita
que dessee?
quien la fuerza que se emplee
en mil angustias de muerte
en quien la hace de suerte
que lo que canta e que lee
ni lo vea?
« Domine labia mea »
está cantando, e solloza
diciendo : « Guay de la moza
que se vee y se desea! »
Ved que afan :
veys un pobre sacristan
de vna misera[ble] aldea,
que todo el año bozea
por tres varas que le dan
de palmilla :
biue ledo a marauilla
porque amor le da consuelo,
e pone el grito en el cielo
quando llega Marinilla.
Que diremos
de mil donzellas que vemos
so las alas de sus madres,
temerosas de sus padres,
que buscan, como sabemos,
mil senderos,
mil resquicios e agujeros
para escriuir e hablar?
quien las enseña a embiar
sospiros por mensajeros
de su pena?
Dezidme quien tiene llena

tanta copia de cornudos?
quien rompe los fuertes nudos
que la santa Yglesia ordena,
del marido
acostado e bien tendido?
Diz que estaba a su plazer
vn hombre con su muger,
en sus brazos enxerido
y apretado,
y llegó por el costado
otro (no diré quien es)
y travolo de los pies.
Como fiel enamorado
alli espera,
(y estó por decir quien era,
mas quedese por agora)
y echole la señora
el medio cuerpo de fuera
por detras,
diciendo : « Mira, veras,
el diablo aqui te traxo;
toma de la cinta abajo,
que no te puedo dar mas,
don ladron! »
Demos ora conclusion
e digamos que en España,
en Ytalia, y Alemania
y en toda la su eleccion,
y en Turquia,
oriente ni el medio dia,
y en fin fin por todo el mundo,
no reconoce segundo
amor ni en su compañia.
E guardad :

con soberuia e libiandad
todo lo ciñe y abarca;
es poderoso monarca
de nuestra sensualidad.
Ved si aprouecha
desuiar a man derecha,
que por mas cortes que trayas,
por donde quiera que vayas,
hallaras su ley estrecha
y estendida,
guardada e obedecida
de algunos o de los mas.
En cada reyno veras
su vandera descogida,
sus soldados,
sus ansias e sus cuydados,
sus pifanos e atambores,
sus angustias e dolores,
sus reales asentados
a sabor;
pues mirando en derredor,
diras como yo diré :
Preso estoy, a donde yré ?
que mal vecino es el amor!
Bien mirays,
señores, los que aquy estais
escuchando mi sermon,
que la verdad e razon
os enseña que creays
lo que digo
deste señor enemigo,
de si no perdona alguno,
e sease cada vno
de su corazon testigo

como deue,
y cada qual que aquy llegue
no mas de lo que bien toco.
E yo porque el tiempo es poco,
determino de ser breue
en hablar,
que tengo de caminar,
e para sermon muy luengo
los negocios a que vengo
no me dan mucho lugar
ni reposo.
Y por no ser enojoso
a quien seruido no he,
muy en suma pasaré
este sermon amoroso
de Cupido,
el qual será repartido
por huyr retartalillas
en solas dos partecillas.
Sobre lo que aveys oido
oy, señores,
segun dos formas de amores,
dos linajes de dolor
que por las reglas de amor
se yuan entre amadores,
la primera
nos dirá de que manera
sufre penas el penado
que ama sin ser amado
e quiere sin que le quiera
quien el quiere.
Y despues, si tiempo oviere,
será la parte segunda
mostraros si bien se funda

el que muere por quien muere
de su mal,
y reciue por ygual
el fruto del pensamiento,
e su placer e tormento
se paga con otro tal
sin engaño.
O gran Dios! e quan estraño
es el amor si es lisongero!
quan dulce, quan alaguero,
quando todo va de vn paño
de ambas partes,
que sin cautelas ni artes
van los dos en su pelea!
Mas quando el vno coxea,
trauajo[sos] son los martes
e los jueues,
las horas del plazer breues,
largas las de la maldad:
el vno trata lealtad,
el otro cien mil aleues
e falsias,
despechos, descortesias,
mudanzas e nouedades,
desuios, dificultades,
mil sobras e demasias
e baldones,
falsas disimulaciones,
desdenes e disfauores,
desgracias e desamores
e mentiras a montones
e ruyndades,
engaños e falsedades,
con zozobras trampantojos,

cien mil fingidos enojos,
dolores e enfermedades
que leuanta.
Con la soga a la garganta,
con muy clara voluntad,
con amor e lealtad,
con ansia que le quebranta
y le hiende,
con deseo que le enciende,
con aficion que le inflama,
llega el triste del que ama
delante de quien le prende
e captiua :
la dama se muestra esquiua,
fingese que está ocupada,
hacese graue e pesada,
honesta, contemplatiua
y deuota.
Alterase y aluorota
de qualquier buena razon;
quanto habla todas son
razones de carta rota
desatadas :
las ciertas enamoradas,
fingidas las amorosas,
las del si son mentirosas,
las del no determinadas
e de veras.
Nueuas formas e maneras
busca para despedirse;
abreuia para partirse
con palabras lisonjeras,
coloradas,
con la boca pronunciadas

mas no con la verdadera,
que ya que se van de fuera
como nieue van eladas
del enado.
Y el pecador del penado
trabaja por entendellas,
e a las vezes queda dellas
alegre e mas engañado
e vendido;
desuelado y enbeuido
se va pensando en aquello.
Ella rie del y dello,
diciendo : « Ved que perdido!
que hastio!
ved con que se viene el frio
mas necio que su zapato!
que mal empleado rato!
que donoso desuario!
que prolijo!
que de necedades dijo!
que enojoso e que pesado!
que flaco y que escaruado!
donoso el cuerpo lambrijo!
ved que gesto!
que gordo y que mal dispuesto!
que enadoso y [que] grosero!
no myrais que majadero
con que se me viene el cesto
cadaldia? »
El cuytado todavia
esforzado en su pasion
buelue a su suplicacion,
continuando su porfia
trabajosa;

e visto que poca cosa
valen las buenas razones,
con presentes e con dones
hacen della muy donosa
e amigable :
obligale que le hable
con intereses siquiera.
Dasele en esta manera
algun tanto fauorable
con cohecho,
mientra dura aquel prouecho
como la carne en el fuego;
mas tornase a morir luego
porque amor no está en su pecho
encendido.
A las bueltas e al ruydo
del seruicio que ansi crece,
el pecador que merece,
que en pedir es atreuido,
desque empieza,
mas ella en esso adereza
escusas de sin sabor :
« Dexadme, dice, señor,
que me duele la cabeza,
que es locura :
desde ayer acá me dura,
que bocado no he comido,
toda esta noche he tenido
muy gran frio e calentura.
No es no desso,
no me tengais por trauieso
que no os a de valer nada,
que estoy recien confesada
y no puedo hacer exceso

por agora;
harto soy de pecadora;
no me seays importuno,
que es oy sabado y ayuno,
y el estomago me azora
de contino.
Yd con Dios vuestro camino,
no cureys de porfiar,
que otro dia avrá lugar,
y entonces sereys mas digno
esperando. »
El triste va sospirando
con ansias de la tardanza,
entre temor y esperanza,
la respuesta examinando
que le dio;
lleua de lo que pasó
la memoria sospechosa,
mas no se le oluida cosa
de quantas ella habló.
Ya el cuytado,
de lo dicho confiado
como si fuese el Salterio,
piensa que va algun misterio
y que todo va fundado
sobre cierto;
el sentido siempre alerto
por ver quando será hora
y que pase la señora.
Riendo de verlo muerto
y en cadena,
toma gloria de su pena
y en que por ella se pierda.
Mas, el ydo, no se acuerda

de cosa mala ni buena,
ni le da
por quanto viene ni va
vna blanca ni vn cornado.
Y si le siente enojado,
mucho mas alegre está
de cruel;
e por darle a beuer yel,
aunque no se le da nada,
finjese muy enojada
y questá quexosa del
justamente,
haciendo que el inocente
compre caros los enojos
con dos higas a los ojos,
quando siente que la siente
sus ruyndades.
Huelga destas nouedades,
porque tiene aueriguado
que a costa del lacerado
se haran las amistades.
Aunque hiera,
« Vida, echadme agora fuera »
contra el captiuo cristiano,
porque sabe que en la mano
está la paz y la guerra.
O gran Dios!
y como permitis vos
tan peligrosa dolencia
e tan penosa competencia
entre estos amantes dos?
qual razon
sufres se va en pasion
el que trata la verdad

e biua a su voluntad
la que trata la traicion
e falsia?
No puede auer en Turquia
captiuerio mas esquiuo
que del amante captiuo
tratadó con tirania
sin fabor.
Puede tanto el desamor
en el pecho de vna dama,
que por solo que la ama
a vezes el amador
aborrece.
Sin mirar lo que merece,
siempre le trata con yra,
e cada vez que le mira
al diablo le parece
en semejanza.
Quando ya el triste alcanza
a contalle sus mancillas,
no se amansa con oyllas;
antes recide venganza
señalada.
Tan esquiua e desdeñada,
e tan desdeñosa está,
que apenas confesará
que huelga de ser amada
ni seruida,
de pura desagradecida.
Le conseja que la oluide,
con la boca le despide,
con la boca le combida
e le apiada,
dale a entender que se enfada

de verla con tal empresa,
no porque dello le pesa,
sino porque el no le agrada
ni contenta.
De verse libre y esenta,
desprecia su seruidumbre,
e tiene por pesadumbre
las lastimas que le cuenta
con dulzura.
Mientra el mal querer les tura
pecan de mala crianza,
no saben tener templanza,
cortesia ni mesura
ni castigo.
Este desamor que digo
aun le aguarda enla cama,
que la hembra al que desama
tienelo por enemigo
capital,
y es regla muy general :
con mal querencia y desden
no saben no quieren bien
que luego no quieren mal.
Sin tener
capacidad e poner
entre estos estremos medio,
no pueden darse remedio
entre amar e aborrecer,
ni encubierta.
Si está cerrada la puerta
de la buena voluntad,
la mentira y falsedad
luego la vereis abierta
a la clara.

No sabe torcer la vara
de justicia a la razon,
ni dexar el corazon
de dar muestras en la cara
conocidas.
Las mas falsas y sabidas
no pueden desimular,
que, sabiendolo mirar,
no sean luego entendidas
claramente;
que aunque Cupido consiente
nuestros males e dolores,
no sufre que los amores
engañen al inocente
pecador,
que bien que le ate en amor
e que se dexe vencer,
mas no le priua de ver
sus daños e disfauor
e mancilla.
Esta es vna marauilla
y alta cosa de entender,
con que muestra su poder
Amor quando nos humilla
y encarzela.
Sin engaño ni cautela
nos engañan sus zozobras,
alumbrando con sus obras
como con vna candela
con que vemos
sus reueses, sus estremos,
por esperiencia de otros.
Quando huye de nosotros,
entonces mas le queremos

e seguimos;
claro está que le sentimos
quel mismo nos desengaña,
pero quando mas se ensaña,
lo queremos y seruimos
de rodillas:
con achaques e renzillas
nos haze biuir contentos.
Estad, señores, atentos:
contaros he marauillas
y secretos;
pues que todos soys discretos
e manteneis presuncion,
huyd de tal ocasion
por no ser dellas subjetos,
como fueron
otros muchos que perdieron
por ello su autoridad,
porque amor e magestad
jamas se compadecieron.
Si amabantur,
nunquam nunquam abutantur,
quia rariter aut pene
magestate et amor plene
in una sede morantur.
Quereys ver
vn exemplo de plazer
de vn maestro gran letrado?
Era acaso enamorado
de vna pobre muger
que queria
mas que a la lumbre del dia;
y ella tomauale cuenta,
y por tenella contenta

dauale quanto tenia
y alcanzaua.
No dormia ni velaua
con el ansia que tenia,
y ella mas le aborrecia
quanto mas el la trataua
con paciencia.
Creciendo la malquerencia,
no valiendo el interese,
fue menester que sufriese
sobre cuernos penitencia.
A la rasa,
encendida como brasa,
de vn coraje que tomó,
la verguenza le perdio
e ausentose de la casa.
En vn punto
el triste quedó defunto
sin poder estudiar letra,
porque amor, quando penetra
cuerpo e seso roba junto,
como diestro.
El miserable maestro,
cargado de pensamientos,
anda beuiendo los vientos,
trayendole del cabestro
su passion :
va de canton en canton
por las calles a buscalla,
e al cabo vino allalla
metida en vn bodegon,
descuydada,
dando de regozijada
risadas en alta boz,

con vn soldado feroz
a su plazer abrazada,
muy de fiesta,
no descansando la siesta,
(porque,) segun dize la Scritura,
non es vacuum in natura,
a lo menos en la desta.
Que haria
el sin ventura, que via
tan sin pena de su pena
y en tan poco tan agena
la por quien el se moria?
De vencido,
con la pasion atreuido,
desde el pie de la escalera
la llamó desta manera,
como hombre desfallecido
que se fina :
« A! señora Catalina! »
Y ella, visto quera el,
no haze mas caso del
que de vn mozo de cozina.
El porfia
a llamarla todauia
con ansia que le forzaua;
ella tornaua mas braua
que leona quando cria,
e dixo ansi :
« Dotor, no cureys de mi,
pues no curo yo de vos,
sino, yo os prometo a Dios
que os haga matar ay. »
Y el cuytado
cayo, de desconsolado,

amortecido en el suelo :
de vn cabo le cerca el duelo
e del otro su cuydado.
En nonada,
de verla tan indignada,
estuuo por traspasarse;
e acordó de encomendarse
al huesped de la posada
por dinero;
el qual, siendo medianero,
mouido de piedad,
con mucha dificultad
le alcanzó que ante tercero
la hablase.
Vn enemigo no pase
por el paso que pasó,
ni sienta lo quel sintio
antes que la comenzase
de halagar.
Empezola de hablar,
todo perdido e turbado,
temblando como azogado,
con miedo de la enojar.
A tal hora
dixole : « Dezid, señora,
porque holgays de mi muerte ?
porque tratays de tal suerte
al que de vos se enamora
e padece ?
Catalina, que os parece
por vuestra causa qual vengo ?
Cierto, el gran amor que os tengo
tal paga no la merece.
Reyna mia,

porque matais mi alegria?
porque enterrais mi placer?
Que mas quereis vos tener
de vn maestro en theologia
por esclauo?
Porque se muestra tan brauo
vuestro corazon de azero
contra tan manso cordero
en cuya sangre me lauo
por quereros?
A vos os sobran dineros,
vestidos, e de comer,
e quanto aueys menester
para muy bien manteneros
en la vida.
Soys señora conocida
de mi casa sin mas cuenta;
de todo lo que os contenta
es vuestra boca medida.
Pues dezid,
porque me meteis en lid
con vos, comigo, con Dios?
que ando perdido tras vos
por toda Valladolid.
Que os he hecho
que meresca tal despecho?
No teneys otra razon
sino seros mi aficion
mayor que vuestro prouecho?
mas pues veis
que estas dos cosas teneis
ciertas en vuestro seruicio,
hazed de mi sacrificio
e no me desampareis. »

O señores,
pues todos sentys dolores,
contemplad en este paso
quan auariento y escaso
es el amor sin amores
que le hieran.
Dezid a quien no mouieran
palabras tan lastimeras,
que las alimañas fieras
es justo que las sintieran;
siendo tal,
es tan(to) sabido su mal!
mas aunque las oyo ella,
no le hicieron mas mella
que pajas en pedernal;
antes luego,
encendida en biuo fuego,
como biuora saltó
e con furia respondio
al amante triste y ciego,
todauia
llena de malenconia :
« Quereys que os diga, doctor?
los pasatiempos de amor
no han menester theologia. »
Ved que pago,
ved que le prestó el halago
e la razon amigable,
ved si pudo al miserable
ser[le] dia mas aziago!
Dios os guarde
de la muger que no arde
en el fuego en que os quemais,
que, por mas que la siruais,

nunca la vereis, o tarde,
piadosa.
Quieros dezir vna cosa
de infinitas que yo vi
mientras en el siglo fui,
que os parecerá espantosa,
mas es cierta.
En vna noche desierta,
andauamos otro e yo,
e ventura nos guió
al resquicio de vna puerta,
donde vimos
vn hombre, que conocimos
que pasaua de sesenta,
puesto el triste en tal afrenta
que, aunque mozos, nos mouimos
a manzilla.
No lo tengais por hablilla,
que lloraua de sus ojos,
hincados ambos hinojos
delante de una putilla
que alli estaua,
pues cierto que no llegaua
a cumplidos trece años,
aunque en mentiras y engaños
de los ochenta pasaua
enseñada.
Estaua muy alterada,
dandole con vn chapin,
(y) diziendole : « Viejo ruyn,
no esteys mas en mi posada,
ni os vea,
que soys la cosa mas fea
que ay en el enfierno todo.

Don gargajento beodo,
defunto que se menea
balsamado,
tomá quanto me aueis dado,
e lleualdo a los establos.
Yd[os] con todos los diablos,
andad para corcobado,
asqueroso;
no me seais enojoso,
que veros es vituperio :
ya hedeys a cementerio,
culcosido, lagañoso.
— Alma mia,
el viejo pobre dezia,
porque me dizes baldones?
No te basta que me pones
los cuernos a medio dia?
sin concencia
me los plantas en presencia;
e pues yo los sufro e callo,
cese ya, señora, el rallo,
ten vn poco de paciencia,
ten empacho. »
Ella responde : « El borracho!
e por quales negros duelos
me aueis vos de pedir zelos?
viejo ruin, rapaz, mochacho,
alfaquy,
no parescais ante mi
a dezir esas vejezes :
he os lo dicho muchas vezes
que no me vengais aqui,
cazcarriento;
sino, hago juramento

a los huesos de mi padre
e por vida de mi madre
de daros vn escarmiento
señalado. »
Y con corazon airado,
dando con el en el suelo,
le trauó del blanco pelo,
e tal qual el, mal pecado!
se lo para,
escupiendole en la cara,
dandole cien mil porrazos
y tan crudos chapinazos
que vn asno no los lleuara
ni pudiera.
Con vna boz lastimera,
con los ojos arrasando,
el triste, todo temblando,
le daua desta manera
sus querellas :
« Agora que me desuellas
e me tratas como a moro,
agora, Juana, te honoro
y beso lo que tu huellas. »
O Dios grande!
el no consienta ni mande,
señores, en nuestros dias,
que en semejantes porfias
ninguno corra ni ande
de nosotros;
mirad mucho por vosotros
e por hazeros vasallos.
Se amansan muchos cauallos
quando bien doman los potros;
e mirad

que de vuestra libertad
vn puntico no perdais,
ni, pudiendo, la pongais
en agena voluntad,
que muy presto
se puede perder por esto
lo que muy tarde cobrar.
Donoso debiera estar
Virgilio dentro en el cesto
que colgaua,
y Hercoles quando hilaba
con aquellas mismas manos
con que los brauos hircanos
leones descarillaua!
Gran plazer
fuera, cierto, ver coser
al gran rey Sardanapalo,
sed liberanos a malo.
Donde tiente la muger
tan adentro,
aunque del primer encuentro
nadie se puede escusar,
mas no dexe aposentar
el apetito en el centro
[y] rincon
del secreto corazon,
especialmente si viere
que la dama a quien el quiere
no responde a la passion
del penado.
Ved los daños que he contado
hasta aqui del mal querer;
todo lo podeis tener
de migas e pan pintado :

sus dolores
principales e mayores,
las verdaderas cosquillas,
las fatigas no sencillas
de los tristes amadores
desamados,
sabed que no estan sacados
ni está dada la sentencia.
Guardeos Dios de competencia
a los que soys namorados :
esta es
muy peor que mal frances,
que si no soys fauorido[s]
porque aueys de andar tollido[s]
de la cabeza a los pies.
E no siento
otro mas graue tormento
ni mayor no le ay dolor
que tener competidor
de mayor contentamiento
con la dama.
El calla y ella le llama,
vos llamays e no responde;
buscandola vos, se esconde,
e vase el otro a la cama.
Ved que vida :
con vos está desabrida,
mas amarga que la hiel,
e al otro dale la miel,
e con ella le combida,
muy pagada.
Con vos habla de pasada,
del otro nunca se aparta,
del bueno nunca se harta,

del otro luego se enhada
y se estrecha.
El anda a la manderecha,
e vos debaxo los pies,
e lo que mas dolor es,
que lo mismo quel desecha
deseays.
Muy aspera la hallays,
y el muy amorosa e blanda :
mas vale lo que le manda
que lo que vos suplicais.
No teneis
cosa cierta en que os fieys,
ni el cosa en que desuele;
el delante della huele,
e vos contino hedeys.
A la puerta
siempre la veis rostrituerta,
al fauorido graciosa;
ya que otorgue alguna cosa,
los conciertos que concierta
son auiesos.
El comete los excesos,
a vos se carga la culpa;
al fin el come la pulpa,
e a vos daran con los huesos
sobrecena.
Vos no teneys hora buena,
y el lleuase la victoria;
el holgando gana gloria,
e vos trabajando pena
con querella.
Al fin fin [el] goza della
e vos la sentis cruel,

y ella se muere por el
e vos os perdeis por ella.
Amor loco,
el proposito le toco;
dize el refran : yo por ti,
tu por otro, no por mi;
antes me tienes en poco.
Ved que albricias :
con vos vsa de malicias,
con el otro de verdades,
con vos cien mil crueldades,
con el otro mil caricias
e ventajas;
estays con lumbre de pajas,
y el otro con buen brasero;
el desecha el pan entero,
e vos cojeis las migajas.
No ay morir
que se iguale con sentir
vida tan triste y amarga :
lleuays acuestas la carga,
y encima aueis de sufrir
mil pesares,
desabrimientos a pares.
Cosa no se os adereza,
quando os duele la cabeza
os curan los calcañares.
Pues que enojo
es ver los cuernos al ojo
e no poder escusarlos!
y si quereis demandarlos,
diz que os hecheis en remojo.
Tolerallo
podeys, pero no quexallo,

porque es ley siciliana,
si la yegua está sin gana,
dar de cozes al cauallo.
Si pensays
de auer lo que deseais,
soys comendador despera :
esperad que alguno muera
en cuya plaza quepais,
y entretanto
oluidad vuestro quebranto,
ensanchad el corazon;
que muy ordinarios son,
por mas que seais vn santo,
sinsabores :
recrecen muchos dolores.
Nunca se me oluidará
de vna moza que, dias ha,
entre dos competidores
acostada,
del vna muy desuiada
a quien ella mas deuia,
pero con el que queria
estaua muy allegada :
abrazados,
pasan muy regozijados
toda la noche a sabor,
y el otro pecador
contandole los bocados.
Desafueros
comprais por vuestros dineros,
los amantes, porque el rey
Cupido guarda la ley
ygual con [los] caualleros
que trabajan.

Nunca los amores quajan
si amor entrambos no hiere,
que quando el vno no quiere
dizen que dos no barajan;
y es oficio
do no basta beneficio,
que por bien que ayais seruido,
donde no soys bien querido
no vale fe ni seruicio.
Desta cuenta
no se entiende ser esenta
la muger, ni Dios lo quiera,
que de la misma manera
el amor las atormenta.
Muchas dellas
se queman en sus centellas
e les pagan este fuero,
que amor como justiciero
consiente que syntais dellas
sus heridas.
Quieren e no son queridas,
aman e no son amadas,
por hombres biuen penadas
de quien son aborrecidas
con engaños.
Estos agrauios e daños,
estos trances e reueses,
estas burlas e entremeses,
estos tormentos estraños,
esta muerte
por ellas tambien se vierte,
aun[que] notan contenudo
tambien roen (en) este ñudo,
quando les cabe la suerte

lisongera.
Por esta ley extrangera
Amor la juzga e maltrata,
porque quien a hierro mata
a hierro es justo que muera,
e que trague
estos tragos, e se llague
con la lanza que nos llaga,
porque es muy debida paga,
quien tal haze que tal pague
con razon.
Desta graue maldicion,
para que mejor se crea,
es buen testigo Medea
desdeñada de Jason;
do se arguye
y claramente concluye
ser lo que digo verdad,
porque es vna enfermedad
ser malquisto, que destruye
la salud.
Pocos vsan de virtud
si pasion no escalienta,
porque andan en vna renta
desamor e ingratitud.
Pues mirando,
los que me estays escuchando,
cada vno en su conciencia
a quien toca esta dolencia,
con los muchos consolando
su dolor,
y aquel remedio mejor
no halle quien se lo de,
podrá dezir : Donde yré ?

que mal vecino es el amor!
Y por tanto,
sabiendo el padre no santo
destos agrauios e males,
viendo que son generales
y general el tal llanto
de las gentes,
por quitar inconuinientes
e darle algun reposo,
como padre piadoso,
con los amantes presentes
e futuros
que tienen amores duros
e malos de disistion,
porque de mas perdicion
al menos esten seguros
si quisieren,
y porque no desesperen
los que estan mal empleados,
en especial los casados
que agrauiados se sintieren
de mugeres,
por euitar sus aferes,
sus zozobras e ruidos,
y ellas las de los maridos,
qual deudos de sus mugeres,
no les pagan
para que las satisfagan
e no biuan descontentos
con dañados pensamientos
que las conciencias estragan,
enmendado
que qualquier enamorado
que le va mal con su amiga

le pueda dar vna higa
sin quedar descomulgado,
y llega el,
e si no le halla fiel
o lo viere andar roncero,
lo tenga por chocarrero
y lo heche por cascabel
donde va,
mas confirma e aprueua
qualquier dama la crianza,
qualquier oluido en mudanza,
en especial la ley nueua
prouechosa,
caso que dificultosa,
en que Ouidio nos enseña
desdeñar a quien desdeña
e dexar a la aleuosa
para tal,
ni tener por principal
remedio, pues no lo es,
tomar otras dos o tres,
mas a ninguna leal
será tu amor :
con el nueuo sucesor
dize Ouidio que se pierde
como con la mora verde
otra mora de color.
Ytem quiere
que el marido que estuuiere
de su muger descontento,
surza Amor su casamiento
quantas vezes el quisiere,
e dispensa
quellas para su defensa

se quiten de amor cerbuno,
y que pongan cada uno
en efecto lo que piensa
e desea,
y que captiuo se vea
quien ansi lo captiuó,
porque no lo niego yo
ser mal casada la fea.
Y por esto,
porque se cometen presto
desta causa mil errores,
por quitar otros mayores,
aunque es algo desonesto,
ha querido
que pueda qualquier marido
que está mal con su muger
andar muy a su plazer,
saliendole a buen partido
por tal modo
quel questé atado del todo
sin despedirse de vella,
ni que tome otra por ella
con que se ponga del lodo
nueuamente,
y es cosa muy conueniente
dexar libre de aluedrio
porque vnos lo quieren frio
y otros lo quieren caliente,
y parece
que es muy bien que se aderece
cada qual segun su gana,
porque lo que a Pedro sana
a Cristobal adolece
y le hiede.

Vna misma muger puede
para vno ser almiuar,
y para otro ser aziuar
e hazer que siempre quede
descontento.
Con vna biue en tormento
alguno con interese,
que si otro la tuuiese
ternia contentamiento
y holgura.
Al vno cama dulzura,
al otro que nunca duerma,
porque el higado se enferma
con lo que el bazo se cura.
Por lo qual
es gracia muy especial
esta de que os doy noticia :
que cumple a la justicia
con qualquiera desigual
que la pida,
es cosa muy bien prouida
la presente confesion,
porque las mugeres son
beneficios de por vida;
y aun curados
quantos ay beneficiados,
que despues que las apañan,
nunca las desacompañan
hasta que son sepultados
con el vicio.
Pues si qualquier beneficio
promutado puede ser,
quien quita con la muger
vsar deste tal oficio?

A mi ver,
verdad es que se requiere
consentimiento de partes,
porque no desdigan artes
lo que por leyes hiciere.
He querido,
caso que me [he] detenido
mas de lo que prometi,
daros, señores, aqui
la cuenta que aueis oydo
breuemente
desta gran guerra presente
nueuamente concedida,
para lo qual me combida,
que pareceys toda gente
de manera.
Otras cosas os dijera
si el tiempo diera lugar;
lo dicho podeis tomar
quanto a la parte primera
ya pasada.

FIN DE LA PRIMERA PARTE.

Es prouerbio muy vsado,
si bien lo tengo en memoria,
que al fin se canta la gloria
despues del salmo cantado.
Muy hermosas
vemos que salen las rosas
que las vimos ser espinas;
ordinarias e continas
son las vezes de las cosas;
casi todo

lo del mundo va de vn modo :
vno gana si otro pierde;
lo que en mayo es prado verde,
en el inuierno fue lodo,
agua e cieno;
tras nublo viene sereno;
tras gran frio muy gran siesta,
tras la vigilia la fiesta,
y tras lo malo lo bueno.
Muy temprano
haze doliente lo sano,
y por esta razon mesma
la pasqua tras la quaresma,
tras el iuierno el verano
con sus flores;
y ansi por estos tenores,
tras estos dolores largos,
tras estos cuentos amargos
vienen los dulces amores
a contarse.
No deue desconfiarse
de su ventura ninguno,
quel dolor mas importuno
al fin fin ha de acabarse
por su cuenta;
no desmaye en vna afrenta
el ques buen hombre de guerra :
donde vna puerta se cierra
se abren otras cinquenta
por la vna.
La que dizen ques Fortuna
continuamente se muda :
a los osados ayuda,
a los cobardes repugna

e desecha.
No es varon el que se estrecha,
aunque a piezas lo desaga,
porque de vna vez se paga
quanto en ciento se desecha
e maltrata;
los mismos que vna vez mata,
otra reciuen fauores.
Y ansi vosotros, señores,
si pensais ser fina plata,
no deueys
desmayar por lo que aueis
oydo en este sermon.
Aquellos quel corazon
dentro del fuego teneis
amoroso,
al olor de lo sabroso
que algunos amores dan
podeys comer vuestro pan
como mochacho goloso,
contemplando
que amigable e que blando
es Amor e alagueño,
que alegre y que risueño
quando se muestra de vn vando
e apellido,
que sin pena ni ruydo
está siempre de su parte,
qual sin cautelas ni arte
fauorece su partido,
quan gracioso,
quan suaue y quan meloso,
quan cierto e quan verdadero,
quan amigo e compañero,

quan dulce e quan piadoso,
quan real,
quan bueno, fiel y leal,
quan manso e quan agradable,
quan largo e quan fauorable,
quan franco e quan liberal
e quan llano,
quan humilde e quan humano,
quan comedido e cortes,
de la haz e del enues
todo de oro limpio e sano
y excelente,
cuydadoso e diligente
en procuraros plazer :
para lo que ha de hazer
nunca halla inconueniente
que le impida.
Yo pienso que en esta vida
no hay plazer sin bien igual
ni cosa mas especial,
ni gloria tan conocida,
ni dulzura
tan dulce, sabrosa y pura
como es la conuersacion
de los que bien quistos son,
por el rato que les tura
verse juntos
todas las horas y puntos.
Sus plazeres excesiuos
no se acuerdan de los viuos
ni menos de los defuntos;
de contentos
Cupido los haze atentos
e a tener alli embeuido

todos sus cinco sentidos
e todos sus pensamientos
e cuydados.
Quando dos enamorados
se juntan con alegria,
no teniendo compañia
estan muy acompañados
sin testigo.
El plazer de estar comigo
de muy grande no consiente
que huelgue de ver pariente,
hermano, padre, ni amigo
cabe si,
estando solos alli,
que aunque desnudos se vean
ninguna cosa desean
sino para estar ansi
todauia.
Hora se les haze el dia
y las horas a vn momento;
su mismo contentamiento
los plazeres les desuia
de los ojos;
las ansias e los antojos
alli su cuenta rematan;
e con nieue se desatan
las ansias e los enojos
e las penas;
gloria les son las cadenas
e descanso las pasiones.
Alli las consolaciones
se toman a manos llenas
en monton,
alli muestra el corazon

a la clara la verdad,
alli de la voluntad
procura hazer razon
y el derecho,
alli de secreto echo
es la boca pregonera,
alli descubre qualquiera
sus intenciones y pecho
sin color,
alli da licencia Amor
que se digan bouerias
y se hagan niñerias
sin verguenza ni temor.
Mas no quiero
fundar en esto profiero
todo el bien de los amantes :
otros bienes vienen antes,
otras glorias e primores
cada hora.
Del punto que se enamora,
el que ha de ser fauorecido
no pone paso perdido
sin gozar de su señora
de mil suertes.
Los tormentos e las muertes
quando tu quieres, Cupido,
mostrarte dellas seruido,
en ventura los conuiertes
muy derecha;
por tu carzel muy estrecha
el venturoso se espacia,
como los que estan en gracia,
que todo les aprouecha
quanto hazen :

aunque penas amenazen,
el fauor no las estima;
quando este les anda encima,
no añaden a quien les plazen
e contentan;
al corazon que atormenta,
si esperanza los aplaca,
ellas mismas son triaca
para que nunca se sienta
ni lastimen;
juntas se sellan, imprimen
por el amor gloria y pena,
mas la pena no la ordena
mas dẹ para que se estimen
sus fauores.
Si los fieles amadores
no pensasen que seriàn,
sin duda no gozarian
la mitad de los dulzores
que les van;
muy poquito sabor dan
los manjares al ahito,
mas al que tiene apetito
a tragar de solo pan.
Contemplad
con quanta sagacidad
husa Amor quando le plaze,
que lo primero que haze
es ganar la voluntad
al amante;
y con este ardid mediante,
no hay pena que le parezca
ni tormento que mas crezca,
con quien no venga delante

su consuelo.
Caemos a su señuelo
por la carne que en el muestra,
tras la que buela la nuestra;
e atados en el anzuelo
del deseo,
este prende de boleo
el seso que en el se lanza,
porque el ceuo es esperanza
y el pensamiento es reo
que camina
e nos trae a la contina
nueuas con que nos alaga,
de suerte que no es la llaga
igual de la medicina,
ni el seruicio
es igual del beneficio.
De los bienes e artura
que a sus priuados procura
Amor en este exercicio
venturoso,
el que es en ello dichoso
e la dama ques bien quista,
desde la primera vista
deste manjar deleitoso
van gustando.
Gozan de estarse mirando,
nueuos sabores sintiendo,
en los ojos conociendo
lo que dentro estan pensando
juntamente.
No se engaña ni se miente
el ni ella en su pasion,
porque el noble corazon

ningun engaño consiente
        ni mentira.
El mira lo que ella mira,
ambos muestran lo que esconden,
sin hablarse se responden
e a vna misma habla suspiran
        por dos bocas,
y en muchas cosas y pocas
muestran el bien querella.
Ansi la conoce della
en los cabos de la toca
        sin contienda.
No hay cosa que los ofenda,
aunque caminan por peñas,
porque saben hazer señas
que nadie no los entienda
        ni sospeche.
Aunque todo el mundo aceche
contra dos enamorados,
haran, si son concertados,
que no baste ni aproueche
        diligencia.
Amor les enseña ciencia,
aunque todo el mundo vendan,
y quellos solos se entiendan
y declaren con prudencia
        sus conciertos :
este les haze discretos
e cautos en sus oficios,
e les muestra los resquicios
y los lugares secretos
        y escondidos.
Ya que dos ansi vencidos
deste sabroso cuydado

llegan a segundo grado
ques hablar y ser oydos
e oydores,
que alagos, que fauores,
què regalos, que blanduras,
que lindezas, que dulzores,
que palabras y primores,
que razones,
que sospiros, que pasiones
melosas andan entrellas,
que basta qualquiera dellas
a sanar mil corazones
lastimados!
Por muy bienauenturados
se tienen los que se aman
quando a la puerta do llaman
se les abren los candados
a la par,
para que entren a mirar
el secreto que desean
y claramente se vean
ser amados por amar
e pagados
de sus penas e cuidados,
que quanto mayores son
quedan con el galardon
en doble gloria mudados.
O que lleno
de oro se halla el seno
el venturoso penado
que se mira trasladado
en el corazon que ageno
ser solia
desta conforme porfia!

Vienen de noche a ser ciertos
los tratos e los conciertos
concertados por el dia
por los pages :
que dulces son los mensages
e las cartas y embaxadas
de buena tinta embiadas,
y otras formas y mensages
e colores
del plazer que los amores
suelen dar a los penados!
Como saben los bocados
de los secretos fauores
verdadèros!
Competen dos caualleros :
vno lleua la ventaja,
juegan con vna baraja
e otro lleua los dineros
del tablero;
vno e otro es ballestero,
que tiran en campo franco,
mas el vno da en el blanco
y el otro no en el terrero.
Que afabria
auria aqui lozania,
que ventaja e diferencia
es andar en competencia,
conocer la mejoria
del fauor
llamandose seruidor!
Siempre a la dama contenta
del bien e mal le da cuenta
del otro competidor :
rie del

y pinta con vn pinzel
quanto con ella [le] pasa;
al comer le pone tasa
é le haze aranzel
del biuir.
Mil cosas ay que dezir,
diez mil pleitos que tocar,
cien mil bienes que contar,
e dos tantos que escreuir
deste cuento.
Ora punto ni momento
no viene tan enojosa
que no tenga alguna cosa
que traiga contentamiento
e holganza
al que bien amando alcanza
igualmente a ser amada,
porque anda siempre errada
de caridad y esperanza
e de fe.
Pero quanto dicho he
e diria Ciceron
no tiene comparacion
con lo que agora diré,
si supiere.
Quanto mas encareciere
el paso que contar quiero,
veran que quedo trasero.
El que esperanzas tuuiere
de otro tal
dulzor ni plazer igual
nunca la formó Cupido
ni en Ouidio se ha leido
ni escriuio Juuenal,

el qual es quando
vee quien biue penando
asomar a su señora
y el lugar e la hora
quel solo la está esperando
con concierto,
ora sea por el huerto
como cuenta la aquilana,
agora sea a ventana,
o por lugar encubierto.
De ventura
aquel poquito que dura
gozar de vella salir
o las ventanas abrir
e venir a la postura
deseada,
no se compra con no nada,
e la ventaja se les deue
porque es vna gloria breue
de todas diferenciada,
siendo ansi
que solo biuen de ally
con sobras de amor forzados
y que estan certificados
entrambos a dos de si
de leales.
Los gozos mas esenciales
que se siguen ally junto,
sin duda que a este punto
pocas vezes son iguales,
porque luego
se les mescla en el sosiego
vna yerua desabrida
ques pensar en la partida

que ha de partirles del juego
de aquel plazo.
Siendo grande el bien querer,
a la que ha gana de verse,
no sabe encarecerse,
quando se llegan a ver,
quanto vale.
Aquel si sale no sale,
aquel si viene no viene,
en los amores no tiene
potaje que se le iguale
en el sabor.
Pues los guertos del amor
que son los terceros dones,
a quantos hazen ladrones,
sin tener corregidor
ni alguazil!
Cortabolsas tan sotil
ni ladron de tanta maña
nunca salio de Bretaña
como el amador gentil
deseoso.
Amor le haze mañoso
para saberse asconder,
y tiempo para acometer
qualquier caso peligroso
tras la cama,
ayudado de la dama.
Deseo la vence el miedo :
a la sombra de su dedo
haze su hecho quien ama
de verdad.
Teñido conformidad,
dos amantes diligentes

delante [de] cien mil gentes
cumplen con su voluntad
de mil modos.
De si gozan e de todos,
sabiendo disimular :
ya que falte mas lugar,
juegan de pie e de codos
en la mesa.
Tras esta gentil empresa
es el tiempo bien perdido,
y el amador bien querido
no le duele ni le pesa
de perdello :
no lo estima en vn cabello,
porque todo lo demas
queda mil leguas atras,
comparado con aquello.
Pues mirado
quanto puede este cuydado
que a todos los otros lleua,
no es menester otra prueua,
procurador ni letrado,
para ver
que se suele anteponer
su plazer en todas veras
de las cosas plazenteras
que en la vida puede auer,
de las quales
por conocidas señales,
aunque no tengo experiencia,
se que gozan en presencia
aquestos amantes tales
que publico.
Yo, señores, os suplico

que esteys atentos vn poco,
y no me tengaís por loco
porque barato predico
    sin pensallo;
que tantas materias hallo
que mana[n] de aqueste cuento,
que no puedo tener tiento
como quien está a cauallo.
    Prosiguiendo
y al proposito boluiendo,
digo que dos que se quieren,
adoquiera que estuuieren
estan de todos riendo
    e burlando.
Está la madre rezando
quando la hija retoza,
está jugando la moza
e su amo sospirando
    por dineros.
Los resquicios e agujeros
les son retablos pintados ;
en desuanes e tejados,
en trojes e gallineros
    e rincones,
bodegas e callejones
descansan e se contentan :
desde alli miran e cuentan
cien mil cuentos de canciones
    que acaecen;
mil cosas se les recrecen
de que reyr e holgar,
y que tienen que contar
quando despues envejecen.
    Como veys,

muy poquitos hallareis,
aunque sea vn pobre frayle
que no cuente algun donayre,
si mucho le descoseys
que pasó.
Tambien quiero dezir yo
de coṣas acaecidas,
e vna que se por oydas
que vn amigo me contó
caminando.
El andaua, no se quando,
enamorado, en su posada,
de vna hermosa casada,
y por su causa penando
grauemente;
y ella, por el consiguiente,
penaua por gozar del,
mas su marido cruel
era gran inconueniente
para ello.
No viendo para hazello
manera cierta ninguna,
en manos de la fortuna
acordaron de ponello.
Sucedio
quel marido adolecio,
hablando con reuerencia,
de camaras e correncia
de vnas vuas que comio
sobrecena.
Diole Dios enorabuena
aquella noche tal gana,
que antes de la mañana
hizo mas de vna dozena;

y otro dia,
creciendo el mal todauia,
ellos, viendo el aparejo,
entraron en su consejo
para ver que se haria.
Fue acordado
quel gentil enamorado,
si mas camaras ouiese,
que aquella noche estuuiese
so la cama sepultado,
tras la sarga.
De barriga e a la larga
estuuo muy bien tendido;
y el cuytado del marido,
la boca seca e amarga,
se acostó.
Fortuna fauorecio
el hecho de los amantes,
que si camaras ouo antes,
con dobladas acudio.
No ouo entrado
en la cama el desdichado,
que apenas cubrio la manta
quando luego se leuanta,
con la priesa, fatigado
de su mal.
Mostrose el Amor parcial
porque mejor se hiziese,
que era menester que fuese,
a fuer dEspaña, al corral
de contino,
por partirse con el vino;
tan bien comedido estuvo,
que quince vezes anduvo

por este mismo camino
que solia;
y en cada vez que salia,
entre tanto que tornaua,
el que tras la cama estaua
en su lugar se ponia,
por guardar
aquel prouerbio vulgar,
ques sentencia muy esquiua,
que el que fuese a lo que yua,
dizen que pierde el lugar.
Su tormento
creciose mas con el viento
y el sereno que cogia;
en rebatos le ponia
en verlos cada momento
que venian.
Los dos señores, que vian
los dolores con que andaua,
quanto mas el se quexaua,
tanto mas ellos reian
e holgauan :
muy sin pena se burlauan
de su pasion e querellas.
Creciendo la causa dellas,
las camaras le aquexauan
brauamente;
vinole supitamente
vna priesa tan terrible,
que dizen no ser posible
sostener el accidente
presuroso.
Como estaua correoso
y le tomaua desnudo,

con mucho trabajo pudo
darse vn poco de reposo,
congoxado
por pasar al otro lado
por cima de su muger,
a cumplir su menester
do estaua el enamorado
so las tejas,
descubiertas las orejas.
No hallando mejor plaza,
descargó la viaraza
ante sus ojos e cejas
de traues;
e como puso los pies
sobre el y le halló blando :
« Muger, que es esto en que ando?
que está aqui? que cosa es
lo que piso? »
Ella, con gentil auiso,
no pungida ni turbada,
sino muy disimulada,
respondiole de improuiso
sin temor,
diziendole luego : « Señor,
dar presto la buelta acá
si aveis acabado ya,
ques muy malo ese frescor
que os enfria.
Yo, trayendo todo el dia
congoxa de vuestros males,
puse ay dos cabezales,
temiendo lo que seria. »
Y con esto,
ayudandole muy presto

con las manos a subir,
dio lugar a se encubrir
peligro tan manifiesto.
E tornado
a la cama el lazerado,
necio, ciego, sordo e mudo,
al cabo quedó cornudo,
y el otro salio cagado,
salvonor.
Veis como el amador
haze hechos de memoria,
porque ally es mayor la gloria
donde el peligro es mayor
de vencer;
e los que saben querer,
con esto quedan contentos :
estos acaecimientos
acrecientan su plazer.
Como quiera
que esta gloria se espera,
estos gozos e plazeres
nunca los dan las mugeres
a todos de vna manera :
ay amores
que en hebrero lleuan flores
e la fruta por abril,
mas hallareis otros mil
que guardan otros tenores
e sentidos,
a principio desabridos,
y en el medio trabajosos,
mas al fin fin son sabrosos,
despues de bien combatidos
e penados

diuersos puntos e grados,
tiempos, horas e sazones.
Tiene Amor e condiciones
para dar estos estados
gloriosos :
vnos son victoriosos
en vistiendose el arnes,
e tambien salen despues
de la guerra venturosos
y pagados;
vnos son tam bien plantados
que muy temprano maduran,
. . . .
al cabo llegan cargados
de alegria,
y aunque diuersa la via,
todos vienen a parar
en ver, hablar, y gozar,
ques el fin de la porfia
que tratamos.
Ya que leemos y hallamos
mas gozos que los contados
en doctores aprobados
que defietran con mas ramos
han cogido,
pero visto e conocido
por el cabo lo que arguyen,
en estos tres se concluyen
los plazeres que Cupido
nos promete.
Iuan Rodriguez puso siete;
yo en tres me quiero poner,
porque de vos a mi ver
non pendet lex e prophete.

No se entienda
que de balde el amor venda
destos gozos e venturas,
sino a bueltas de amarguras
que se venden en su tienda
muy espesas.
Muy ciertas son sus promesas
con los suyos, no lo niego;
muy sabroso es su sosiego,
pero no lo son sus priesas
e agonias;
muy dulces sus compañias,
mas sus pesares pasados.
Con vn barril de lenguados
vienen quatro de hazedias
al mercado.
Aquel doctor alegado
nuestro Publio Ouidio Naso
habla muy bien en el caso,
como bien acuchillado
por amar.
Si se pudiese contar
quantas yeruas tiene el suelo,
quantas estrellas el cielo,
quantas arenas la mar,
e la tierra
animales de la sierra,
los arboles con sus flores,
tantas penas e dolores
amor encubre y encierra,
maguer bueno.
Lleno está con plazer, lleno
de canas e penas muchas,
porque no se toman truchas

con las manos en el seno.
E direys :
« Pues, padre, como quereis
que entendamos donde vays,
que por amargo nos days
lo que por dulce vendeis ? »
Sed comigo,
aunque yo no contradigo
ni reuoco mis sentencias
por dezir las diferencias
que suele el amor consigo
posseer.
Sabe[d] que sabe hazer
que sea blanco lo prieto,
y caber en vn subjeto
dos contrarios en vn ser
juntamente.
Claro está que está doliente
el que enamorado está,
pero mientras bien le va,
con el fauor, no lo siente
de contento.
Adormece el pensamiento
el sabor deste potaje,
como quando dan breuaje
al que quieren dar tormento
No se quita
por esto ser mala dita
a dulzura del amor,
antes se haze mayor
al que mas la solicita
con contrarios.
Muy continuos e ordinarios
suelen ser estos aferes,

pero para sus plazeres
a vezes son necesarios
con sazon.
Aviendo contradicion,
sabe mas lo deseado,
porque va tras lo vedado
nuestra flaca inclinacion
natural.
Como gentil oficial
enbuelue Amor en la miel
los bocados de la hiel
porque no sienta su mal
el goloso.
Encubrelos, de mañoso,
porque ninguno los tema;
está frio y diz que quema
como caldo de raposo.
Mas mirad
que, para dezir verdad,
otras cosas bien miradas
y con esta cotejadas,
no hallareis nouedad
conocida.
Que negocio ay en la vida,
de quantos puedo dezir,
que no le veais desmedir
por esta mesma medida
de cuydados ?
Todos estan aforrados
en zozobras semejantes :
diganlo los negociantes
en la corte sepultados
sin que mueran,
aunque hagan quanto quieran

e negocien a su gana;
del mismo negocio mana
contino con que se hieran
        e fatigan,
porque veen que litigan
temerosos del audiencia,
ya que tengan la sentencia,
temiendo la apelacion
        venidera.
La revista que se espera
les pone luego en congoxa,
que todo a vna parte afloja,
comienza de otra manera
        su pleitear.
Pues los que andan en la mar,
aunque lleuan esperanza,
viento en popa e mar bonanza,
no dexan de reuesar,
        sin comer;
quando mas a su placer
nauegan a velas llenas,
van temiendo las agenas,
sospirando por se ver
        en la tierra;
quando la noche se (en)cierra,
ved que tristeza les viene.
Dezidme que vida tiene
el gentilhombre de guerra,
        tan segura?
ved si le falta amargura,
aunque tenga doble paga;
por merced que ella [le] haga,
le sobra mala ventura
        y temores,

enojos e sinsabores,
peligros e diferencias,
mal frances e otras dolencias,
e musica de atambores,
que dan pena.
Ya que la Fortuna ordena
la vitoria, como alcalde,
mirá si la da de balde;
digalo la de Rauena
que sabemos.
Pues si comparar queremos
la vida del amador
al hombre guerreador,
en mil cosas la ve[r]emos
semejante.
Anda en guerra todo amante;
no lo digo solo yo,
porque Ouidio lo escriuio
en verso mas elegante
y polido :
a vezes trata Cupido
en que tiene mas soldados
e a menos costa pagados
que nunca rey a tenido,
ni es posible.
La edad ques conuenible
al que la guerra mantiene,
aquella mesma conviene
al amador apacible
requebrado.
Fea cosa es el soldado
que so la [pica] enuejece,
e muy feo nos parece
ser el viejo enamorado

y galan.
Los años quel capitan
pide en el fuerte guerrero
demanda en el compañero
la moza, si se le dan;
pues el mal
ambos le pasan igual,
ambos belan, a mi ver,
entrambos suelen tener
la tierra por cabezal
de barriga.
A las puertas de su amiga
el vno haze la vela,
el otro la centinela
en el campo, con fatiga
no con vicio.
Luenga vida es el oficio
del que en la guerra se emplea,
e al fin fin el acarrea
del amor o su bullicio
mas las dueñas.
Asperos montes e peñas,
rios altos e sin puente,
nieues grandes facilmente
pasan ambos con sus señas
e vanderas;
ambos andan tan de veras,
que aviendo de nauegar,
no se escusa[n] de esperar
otoños ni primaueras,
ni los vientos,
ni aguardan los mouimientos
del cielo para partir;
antes piensan de salir

al son de sus pensamientos
con su brio.
Las noches del brauo frio
y las nieues sobre el hielo,
las lluuias grandes del cielo,
quien querrá por su albedrio
padecellas ?
quien no se excusará dellas,
sino el guerrero cruel
o el enamorado fiel,
abrasado en sus centellas
y calor ?
Va el jinete corredor
a descubrir enemigos,
sus ojos haze testigos
contra su competidor,
y el que ama;
el vno por ganar fama
ciudades cerca y rodea,
el otro ronda y pasea
los vmbrales de su dama
cada dia.
El vno con bateria
muros y puertas destroza,
y el otro los de su moza,
dando voces a porfia,
por entrar.
Del oficio militar
es acometer, pudiendo,
los enemigos durmiendo,
por los prender o matar
desarmados.
Durmiendo fueron entrados
los reales del rey Reso,

y el mismo gran rey fue preso,
y sus caballos tomados
y perdidos.
Del sueño de los maridos
vsan asi los amantes,
que al concierto hecho de antes,
quando duermen son vendidos
sin dinero.
Del amante y del guerrero
es pasar guardas y velas,
y escapar con sus cautelas
de las manos del portero
por la puerta.
Dudosa cosa e incierta
es la guerra y sus fauores,
y asi son los amadores,
metidos en encubierta
de ventura.
Los que hoy tienen estrechura,
mañana gozan y cantan;
los vencidos se leuantan,
como de la sepultura,
a vencer;
y aquellos que al parecer
inuencibles parecian,
suelen, quando mas se fian,
ser vencidos y caer;
de manera,
señores, que donde quiera
hallareis vn mal vecino,
y vn rato de mal camino,
de Toledo a Talauera
caminando.
Y por esta ley y bando

echa Amor a las criaturas;
dales duras y maduras,
porque no os vais alabando
los queridos.
Y pues de tales gemidos
ninguno viue seguro,
y las penas son de juro
a los mas fauorecidos
y priuados,
los que son enamorados,
al repartir del despojo,
echen la barba en remojo,
esperando ser tocados
mala vez.
Pocas vezes sale el mes
sin que algun pesar hayamos;
pero, si bien lo miramos,
mal de muchos gozo es;
y está claro
que a la fin nos cuestan caro,
como aqui se ha discurrido,
los placeres de Cupido,
aunque dé carta de amparo.
Bien sabemos
que es mejor de dos estremos
mucha paz que buena guerra,
y mejor estar en tierra
que lleuar gentiles remos
por la mar.
Mejor es no nauegar
que ver la mar mansa y rasa,
y mejor estar en casa
que a buen meson aportar
quien camina.

Hacemos a la contina
de necesidad virtud;
mas mejor es la salud
que la buena medicina.
Pues mirado
el fin del enamorado,
claro está que es muy mejor
no ser el hombre amador
que serlo aunque sea amado;
y de verdad
mas vale con libertad
pan y agua con cebolla
que cabecera de olla
por ajena voluntad
y priuanza.
Mas dezidme, quien alcanza
en la vida este lugar ?
Quien nace para gozar
desta bienauenturanza
con sosiego ?
Quien está en paz con el fuego
de su carne pedigueña ?
Quien es el que con su leña
no haze contra si fuego
do se encendia ?
Quien hay que tenga la rienda
de su propia inclinacion ?
O quien no cae en tentacion,
por mucho que se defienda
y abroquele ?
que el cuerpo sin carne huele,
y jamas podrá estar quedo.
Quien no muestra con el dedo
el lugar donde le duele

señalado?
Quien habrá tan concertado,
que a la corta, que a la luenga
su gironcillo no tenga
de loco o de requebrado?

FINAL AL AMOR Y A LA FORTUNA.

Dios, que somos bien librados
los hombres desde la cuña,
pues nacimos sentenciados
a ser siempre gouernados
por amor o por fortuna.
El niño y ella mujer,
ella ciega y el con ella,
ambos locos y sin ser,
que reyno pueden tener
donde no reyne querella?

SERMON DE AMORES
NUEUAMENTE COMPUESTO POR EL MENOR AUNES
A LOS GALANES & DAMAS DELA CORTE

Mirando como enamora,
lindas damas,
Cupido con vuestras llamas,
he pensado
de poner algo en cuydado
mi reposo.
Porque no esté en nada ocioso
mi sentido,
he tomado por partido
de deziros
lo que, si quereys oyros,
bien vereys:
en que manera offendeys
a tal señor,
y como estays en error,
y en pecado
que no os será perdonado,
si no emendays

vuestras vidas, z mirays
en que pecastes,
offendistes y le errastes
tan sin tiento,
con obra z con pensamiento,
como muestra
la ingratitud que es vuestra
a nos agena.
Quien os librará de pena?
Ay, señoras!
que soys todas matadoras
z trauiessas;
vuestras obras son auiessas,
z al reues
pensamos que bien quereys
y desamays,
que no vale que digays
amo con boca.
No le aprouecha ni toca
al amante
sea ya de aqui adelante
con el alma;
de otro modo no está en calma
la passion
de quien os tiene aficion
y os quiere;
z si a vuestra causa muere,
quien le mata?
la dama que le maltrata,
dizen luego.
Pues para librar el fuego
que ansi os quema,
predicaros he el protema
dende agora,
assi que qualquier señora
esté atenta,
atenta para que sienta
lo que digo;
que el desamor enemigo
no os engañe,
ni vuestras conciencias dañe
de tal modo
que seays de todo en todo
desabridas,
robadoras delas vidas,
no amorosas
que es contrario de hermosas
z constantes.
No hagays que los amantes
os maldigan,
sino que os amen z sigan
z que os quieran
z que a vuestra causa mueran
de buen grado,
porque si es galardonado
lo merezca.
Y porque nos fauorezca
con su yerua
la melliflua Minerua
en este caso,
allá enel monte Parnaso
donde mora,
me sea tal guiadora,
que la mengua
que tengo de sabia lengua
sin audacia
me dé su abundante gracia
en dezir,
z a vosotros en oyr,
que podamos
todos juntos como estamos
alcançar
aquella gloria sin par
que desseamos.
z porque mejor podamos
agradalla,
digamos para obligalla,
mente pia,
sin passion, con alegria,
enel suelo
las rodillas, y enel cielo
el pensamiento.

Cada qual esté atento
y a mi siga,
y como dixere diga :

ORACION POR EL AUE MARIA

Norte de sabiduria,
estrella en quien resplandece
la lumbre clara del dia,
seas me, señora, guia,
z a mis preces fauorece,
que a mi lengua torpe z ruda
y a mi mente muy desnuda
de saber
tornes de grossera aguda,
tal que pueda con tu ayuda
parescer
tu grandeza z tu poder.

DIZE EL THEMA

Crescite z multiplicate et replete [terram.

COMIENÇA LA OBRA

Noble y deuoto auditorio
del amor,
las palabras del tenor
de mi sermon
escuchad con atencion.
Tan benditas
estan claramente escritas,
si sentis,
in libro que Genesis
es nombrado,
sacadas de aquel dechado
sempiterno
del vnico Verbo eterno
Hemanuel,
aquel gran Dios de Ysrael
ya encarnado,
ques diuino y a tomado
carne de hombre,
y es Jesu su claro nombre
que es saluacion,
dichas en la criacion,
segun fundo,
deste miserrimo mundo
quando quiso
enel terreneo parayso
acompañar
a Adam z del sacar
de su costilla,
no sin mucha marauilla,
la muger
por compañia z crecer
de su mano
todo el genero humano.
Y sacadas
del latin, y trasladadas
muy sin mengua
en nuestra materna lengua,
quieren dezir,
si me quisieredes oyr
con voluntad :
Creced z multiplicad,
henchi la tierra.
Quien no me crey[e]re yerra
de tal suerte,
que bien creo que en su muerte
condenado
será y avn alançado
enel ynfierno,
z todo el bien sempiterno
perderá
z jamas no gozará
dela gloria.
Pues tened enla memoria
lo que hablo,
y guardad os del diablo.
E tornando

alo que estoy predicando
este sermon
para la declaracion
de mi thema,
avnque claro es el protema
diuidido,
será por ser entendido
en dos partes,
sin conclusiones ni artes.
La primera
será el modo z la manera
que el amante,
para que sea constante
en seguir,
ha de tener y en seruir
con su amiga
es mucha razon que diga.
La segunda,
segun mi sentido funda,
ha de ser
el modo que han de tener
las seruidas,
las seruidas z queridas,
en amar,
amar y galardonar
al que ama,
para que quede su fama
libre buena
y de toda culpa agena,
muy essenta,
quedando libre z contenta
la señora
de ser la remediadora,
sin engaños,
euitando dos mill daños
que acaescen
alos tristes que padescen
con passiones.
Pues abrid los coraçones,
por caridad,
z mis palabras notad,
amadores,
porque de vuestras primores
lo que siento,
z acallar no lo consiento,
z ansi quiero
dezir el ynorme yerro
cometido
por vosotros mal medido
enorámala,
que, presumiendo de gala,
publicays
el nombre de quien amays
donde quiera.
O que difforme manera
de querer
es enla gorra traer
qualquier hombre
la primer letra del nombre
dela dama!
Que guardadores de fama
recelosos
delos que son maliciosos!
Mas pensays
que como enesto cegays,
que son ciegos
abades, frayles z legos,
z por fe creen
z juran que no los veen
ni los sienten.
A osadas que si no mienten
los que estan
aqui, que claro diran
enlo que sigo,
que es assi como lo digo,
tal seruir
es publico descobrir
lo secreto
que aueys de tener subjeto
en vuestro pecho;
tal amor es contrahecho
aparencioso,

no constante ni zeloso
ni callado,
antes torpe ꝛ publicado
a todo el mundo.
Que el amador, segun fundo,
principal,
para que sea leal
ha de tener,
enlo que puedo entender,
cinco cosas
para que sean sabrosas
sus maneras,
no del amor estrangeras
mas cerradas.
En cinco. S S S S S. contadas
las hallaran
los que oyr las querran
dende aqui;
las quales dizen ansi
sin agrauio :
solicito, solo, y sabio,
ꝛ secreto,
splendido muy perfecto
al amador
le hazen para el amor
alcançar,
alcançar digo ꝛ gozar
por entero
del amor muy verdadero
que dessea.
No aurá nadie que no crea
todo esto,
mas quien se hallará dispuesto
en este trato,
que ate el caxcauel a[l] gato?
No lo oys?
Padre, en esso que dezis
no caemos.
Ni tanpoco os entendemos,
me direys.
Pues escuchad y oyreys,
por vuestra fe,
lo que dixe como fue
ala rasa.
Vos sabreys que en vna casa,
a montones
abundaron los ratones;
mas vn gato
yua allá de rato en rato
alos matar.
Y ellos, por se mamparar
y guarescer,
acordaron de tener
su consejo,
y hallaron este aparejo
estando en el,
que atassen vn caxcauel
al mal gato,
porque sintiessen el trato
que traya,
y conesto se pornia
en recado
cada qual, bien apartado
dela muerte.
Mas no ouo alli tan fuerte
que osasse,
no solamente que atasse
el caxcauel,
mas que le guardasse a el
vn poquito,
desde el mayor al chiquito;
y ansi quedó
que hasta oy no se ató.
Y ansi es
todas las galas que aues,
caualleros,
que hazeys muy verdaderos
mis consejos;
pero en sus aparejos
son tan ralos
los buenos que no los malos,
que me espanto

de como se alcança tanto.
Direys : porqué?
Yo os lo diré, por mi fe.
Lo primero
quel galan o el cauallero
ha de tener
para ganar el querer
de su dama,
es que, guardando su fama,
la visite,
digo que la solicite
honestamente,
no publico, que la gente,
avnque lo vea,
selo piense ni lo crea
ni lo sepa,
porques tacha que se increpa
al namorado.
Pero agora, mal pecado!
no se vsa,
y days luego por escusa
muy prescito.
Padre, no seré solicito,
me dezi.
Bien os digo yo que si,
por mi salud;
pero la solicitud
desonesta
os causa mala respuesta.
Y es vn hierro
de perpetuo destierro
el passar
mil vezes por el lugar
donde mora
la que teneys por señora,
y alli luego
está conoscido el fuego
de do salle
y de que casa o que calle.
Pues notad
como es grande liuiandad
solicitar
demasiado y es errar
y es de loco;
mas de tarde en tarde y poco
es muy bueno,
que en otro modo es ageno
de reproche :
no de dia mas de noche,
no cantando,
y avn esto de quando en quando,
por quitar
el hablar y el murmurar
delas vezinas,
quanto mas si son malignas,
como vna
que conozco yo importuna,
de vna lengua
que no habla sino en mengua
dela gente.
Pues quitad inconueniente
manifiesto,
y solicitad honesto.
Lo segundo
que ha de tener, segun fundo
y he notado
enlas. S S S S S. que he contado,
ha de ser
enlas leyes del querer
el que ama,
guardar contino la fama
de su amiga,
que no se hable ni diga
cosa della;
que si con esta querella
el tal pelea,
verdaderamente crea
que vencerá,
vencerá y alcançará
la victoria
y aquella sabrosa gloria
desseada;

todo esto si es celada
la passion,
muy secreta, en conclusion,
yendo solo.
No digan : helo, adolo,
veys le, va
aquel que passado ha
por aqui.
Otros dizen : veys le alli
assentado,
que agora se a possentado
a su puerta.
La celada es descubierta
deste modo.
Bien os parece esto todo
ser verdad.
Pues mirad que cantidad
de pecados
es el yr acompañados
quando vays
por las calles do passays,
o do teneys
a quien mas que a vos quereys
por entero.
Y de aqui sale el tercero
mandamiento
delas. S S S S S. de mi cuento,
ques secreto.
Quien es ora tan pe[r]feto
que no diga :
« Hulana es ya mi amiga
y ella me ama,
yo la he tenido enla cama
sin reproche,
y sabed que aquesta noche
concertada
le tengo yo vn alborada. »
Para que
ser cristianos y sin fe
es pecado?
Direys : Si, padre, doblado.
Pues tener
el nombre de bien querer
y publicar
lo que deueys ocultar
dela tierra,
en que tanto grado yerra
quien lo haze.
Bien lo digo y mal aplaze
esto todo :
mi fe, pongase del lodo
el ques necio.
Si es tratado con desprecio,
el se lo causa,
pues que nunca haze pausa
en dezir,
publicar y descubrir
su dolor.
Piensan que quiere el Amor
pregoneros :
no han entendido los fueros
de su corte.
En verdad, por claro norte
publicados
deuen ser y ser llamados
mis consejos,
pues que son claros espejos
verdaderos
para grandes caualleros
y a señores
y a galanes y a memores
y officiales
y alos de menos caudales,
segun fundo,
y a todo el vniuerso mundo.
Y de aqui parto
para deziros el quarto
mandamiento,
del qual os diré su cuento
sin agrauio.
Que sea el amante sabio
en su lengua,

y el hablar suyo sin mengua
de ninguno,
sin ser jamas importuno
ni enojoso,
mas agraciado y donoso
lo possible,
a todo el mundo aplazible
con audacia,
en sus hablas mucha gracia
con asseo,
con gentil ayre y meneo,
no vfano
mas muy cortes, muy vmano
con quienquiera;
porque con esta manera,
y haziendo
lo que yo [he] estado diziendo
hasta aqui,
sea cierto será ansi
como digo,
que alcançará tal abrigo
de su dama,
que de su ardiente llama
será sano,
quanto mas abriendo mano
en algo dar,
esto porque haze alcançar
complimiento.
Pero tornemos al cuento
de ser sabio :
no ay sabieza sin agrauio
en este mundo;
no ay ninguno, por jocundo
que se llame,
que no publique y diffame
a su amiga
como si fuese enemiga.
Y alas vezes,
toman ya por yntereses
los señores
con gran falta de primores
motejar,
mas los motes son burlar
y escarnecer,
y parece al parecer
de quien los mira,
que ellos aman sin mentira
y sin agrauio,
y tienen puesto en su sabio
mil malicias.
Y alas vezes, con codicias
de hablar,
procuran dissimular
lo que quieren :
mil vezes penan y mueren
y diran
que ya cosa no se dan
por todo ello,
y querrian mas tenello
que desseallo.
Este tan contino rallo
es mal saber,
y peor el exercer
de tal officio.
Mi fe, puestos en judicio,
muy culpados
saldrian los namorados
que ay agora,
pues que nunca se mejora
la condicion;
quien presume de afficion
en sus senos,
enesse se halla menos.
O señores,
vos mesmos soys causadores
delos daños;
vosotros armays engaños
sin desculpas,
y cargays luego las culpas
con querellas
no a vosotros mas a ellas
sin porqué,

y esto es la poca fe
que teneys.
Ansi nos marauilleys,
si engañados
salis dellas y burlados,
que mirando
vosotros vays causando
del engaño.
Y de vuestro mesmo daño
serui y callá,
no oy aqui, mañana allá,
ques destreza.
Pues sabeys que la firmeza
es gran virtud,
y al contrario yngratitud
es gran falta.
Lo que la firmeza esmalta
hablar desdora,
porque la lengua empeora
o aprouecha.
Siendo cuerda o contrahecha
vuestra habla,
segun el juego sentabla
es de jugar.
Tanpoco no se ha de dar
mal por peor,
porque enlos casos damor
la paciencia
causa poca resistencia
al que pide;
por do nunca se despide
descontento
quien pone su pensamiento
en lugar
do conozcan ques amar
y ques passion,
y ques tener afficion
y tormento,
y saber sofrir con tiento
sin dezillo
ni a ninguno descobrillo
como oy se haze,
lo que menos satisfaze
al amante.
Pues para ser bien constante,
muy sabido,
en todas cosas complido
y con cordura,
ale de dotar natura
de gentil
de gesto muy varonil,
muy hermoso,
en todas cosas gracioso,
ques la quinta
cosa quel amor le pinta
al galan
para que salga de afan
trabajado.
Si es gentil y atauiado,
es querido,
en sus ropas muy polido,
justador
de cañas buen jugador,
buen ginete
no despuela de rodete
con estima,
buen espada, linda esgrima
muy sin tacha.
Jugar muy bien de vna hacha
sin mudança,
correr y tirar bien lança
no de vidro,
ni traer ramo de cidro
enla mano,
que son cosas de villano
o de oficial;
ni tanpoco hazer caudal
de nueuo guante,
ni pensar andar triunfante
en estirados,
y en andar por mostrallos
descubiertos.

Ques vn vestir sin conciertos,
no de gana,
traer la gorra de grana,
roto el çapato.
Otros tienen ya por trato
en su vestir
nunca jamas se cobrir,
por mostrar
la bolsa muy singular
ques de seda,
y por ventura no queda
blanca en casa.
Con esta necedad rasa
van algunos,
alos quales importunos
son mis dichos.
Estos tales entredichos
quiero poner,
porque se puedan traer
muy honestos.
Tampoco ser muy dispuestos
no aprouecha,
que mil vezes se desecha
enel trentin
carta buena por ruyn.
Este testo
yo le declararé presto
muy sin arte
luego enla segunda parte
del sermon.
Pues, por caridad y aficion,
sed leales,
procurad callar los males
que teneys,
porque mas presto alcanceys
vuestra gloria.
Y tened en la memoria
ser secretos,
que en dezillos soys subjetos
a los hombres,
y terneys contino nombres
de mal callados
y poco esperimentados
de callar
do honesto solicitar
tened cura,
que si es mucho es gran locura,
ya lo veys.
En yr solos os precieys,
no acompañados,
sino en casos reseruados.
Si ya no son
dos damas dun coraçon
apassionadas,
dun galan ser acatadas
no puede ser :
en tal caso es de traer
compañia,
porque sea el alegria
dellas doblada
en ser cada vna amada
dun galan,
y ansi passaran su afan
a poca pena.
Y pues quel amor ordena
muy de cierto
al dormido hazer despierto,
y al ques rudo
por amor tornar agudo,
y al ques floxo
tornarle fuerte de coxo,
y al couarde
hazer entrar en alarde,
y al escasso
mas espesso que cedaço
liberal,
tal que tenga por gran mal
la escasez,
y al tomado de beudez
ordenado
y en su comer muy templado,
y al de poco

hazerle grande avnque loco,
y al ques nescio
que tenga por mucho precio
la cordura,
todo esto amor procura
sabes a quien?
alos que aman muy bien
alas mugeres.
Y pues tan buenos aueres
dellas sacamos,
yo os suplico que seamos
sabios todos,
pues que con sus lindos modos
bien nos trata.
No pensays, si alguno mata
avnque le enlaze,
ciertamente el no lo haze
sino nos,
en yr contra este gran dios,
segun dezia
el sabio, quando escreuia
sin çoçobras
en sus alindadas obras
tan sin costra :
meruerunt peccata nostra.
Todo esto,
declarando aquesse testo,
quiere dezir :
Padescemos sin mentir
lo que hezimos;
nosotros lo merecimos,
no nos quexemos;
nosotros mesmos hazemos
nuestros males.
Pues sed firmes y leales,
como digo,
nos engañe el enemigo
de malicia.
Mirad quen su puericia
de Tisbé
que a Piramus tuuo fe
y que amo[r]
tuuo Piramo mayor
que no ella,
y el pensando mas no vella
se mató,
y ella despues le siguio
por serle fiel.
El amor es vniuel
que nos ordena,
ansi que al [a]mante es buena
la passion
quando el es la ocasion
de padecella,
he rradical la querella
que teneys,
galanes, y posseeys
delas damas,
pues que no guardays sus [famas,
mal se hará
lo que Dios mandado ha,
segun toca
enlo que os dize mi boca
con fe entera.
Y esto quanto ala primera
breue parte,
porque siempre muy sin arte
omnes amate,
crescite z multiplicate.

SEGUNDA PARTE.

Crescite ⁊ multiplicate ⁊c.
loco libro ⁊ capitulo superius allegato.

Prosiguiendo yo en el trato
del amor, a quien acato
y he seruido,
claro está que [he] padescido
mil dolores.
Tras esta burla damores
que tenemos
los tristes que padecemos
de sus manos,
somos buenos cirujanos
bien llagados,
questos son los aprouados
en curar.
Por donde quiero tornar
a proseguir
lo que prometi dezir
muy sin arte
enla mi segunda parte
del sermon.
Y de aquesto es mi entencion,
nobles damas,
que pues causays crudas llamas
con afanes
alos amantes galanes
que seruidas
siendo dellos requeridas
no deueys
matallos, pues que podeys
remediallos,
o alo menos consolallos
sin mudança,
dai les alguna esperança
del tormento
que padecen tan sin tiento
por quereros,
por amaros, por teneros
por señoras.
Mas, en fin, soys robadoras
delas vidas
de aquellos que soys seruidas,
y teneys
mil maneras con que hazeys
crudos daños,
dos mil trafagos y engaños,
sin mentir,
que yo os puedobien dezir
que los vi
escriptos, y conosci
en essencia,
prouada la esperiencia
con alguna,
y avn en verdad no con vna
mas con ciento.
Que visto su pensamiento
es burlar
de quien las procura amar
y seruir,
seguille fasta morir
no sé porqué
se catiuan, ni lo sé,
viendos tales.
Que si galardonays males,
days mil penas,
mil prisiones, mil cadenas,
mil tormentos,
afanes y desatientos,
dos mil celos,
infinitos mil recelos,
mil cuydados,
mil trabajos trabajados,

con afanes
que alos amantes galanes
days si sentis,
alos que aman huys,
y quereys
alos que ver no podeys
con mil vicios.
No galardonays seruicios
delas vidas,
mas todas desconocidas
os regis,
que las temas que biuis
son dantojos;
donde apossentays los ojos
sin tormentos,
alli va el consentimiento
y mucho mas.
Ser muy vanas sin compas
y sin verdad,
a quien no aues voluntad
no hablays,
y alos otros requestays
que mal dezis.
Sabed que lleuays el pris
no de corcobas,
mas de ser muy puras lobas
en escoger,
anguillas en retener,
si parays mientes,
en contrastar conlas gentes
erizon.
No estimays fé, ni razon
ni saber,
sesso, bondad, ni entender
ni otras cosas
de honestad aparenciosas.
Y no callo
la platica conel rallo
que teneys,
quando algun boçal prendeys,
el cometer
de le dar algun auer
con rallar,
todo esto por sacar
de su poder
lo que aueys de menester
en mal viuir.
Otras por no descobrir
de imperfectas
algunas faltas secretas
que posseen,
ni aman pena ni creen
a ninguno,
que este tal, siendo importuno,
ha de alcançar,
ansi que por no mostrar
sus defectos
fingen todos sus respectos
en santidades
y son terron de maldades
y malicias.
Procurando ynimicicias
matadoras,
conlas amantes señoras
y discretas,
y como son yndiscretas
con enfengir,
procuran de mal dezir
de Fulana,
de Marina y de Çutana.
Sabeys porqué?
porque les falta, ala fe,
quien las requiera;
y como tienen dentera
de varones,
finalmente sus razones
es mal dezir.
Natural es su biuir
ser sospechosas,
mal secretas, mentirosas
ciertamente,
malignas naturalmente,

muy liuianas.
Bien como veletas vanas
ques sin tiento,
las menea bien el viento
sin sentido.
Poner lo ausente en oluido
esso ha,
y aquel que piensa que está
mas querido
es mas cerca aborrecido
que no amado;
dizen ques perfido hado
ser subjetas.
O que pureza de netas
y que dolor,
que no podeys con amor
a bien traellas,
y que no valga querellas
ni amallas;
y si quereys enmendallas,
yo os lo digo,
sereys luego su enemigo
sin dudar.
Procurad las lisonjar,
y alcançareys
a vezes lo que quereys
sin querellas.
Palabras son de Torellas
sin requestas
las que digo, y estan puestas
sin agrauio
de vn varon tan noble y sabio
mas que Lelio
veras, que por Euangelio
sin mentir
se pueden muy bien dezir.
Si, cierto, si,
dixelas, pues prometi
de declarallas,
publicallas y enseñallas
a todo el mundo
con rostro ledo z jocundo
y amoroso.
Mas por no ser enojoso,
quiero callar
otros yerros, que hablar
muy bien pudiera,
prosiguiendo la carrera
sin empacho
daquel toscano Corbacho
contra ellas,
que dixo mas que Torrellas
dezir podria.
Y el valiente Hernan Mexi[a]
no lo callo,
que, por mucho que lo hablo,
nada no dixo.
Porque seria prolixo
mi sermon,
callo lo que Salomon
escriuio.
Seneca, pues, no oluidó
en sus prouerbios
los impetos muy soberuios
de mugeres.
Mantuano, en sus aueres
vereys que habla :
cierto vn juego les entabla
tan natural,
que la haze el mesmo mal.
z infinitos
satiricos ay escritos,
en verdad duchos.
Ouidio, Virgilio y muchos
otros poetas,
con palabras muy perfe(c)tas
no senzillas,
dizen tantas marauillas
ynumerables
de casos abominables
que ay enellas,
que, con solas sus centellas,

sin dudar
se puede bien ordenar
vn gran libro
con que se vea el peligro
en que andamos.
Pues si Apuleyo miramos
y a Juuenal,
a Persio y a Marcial,
que hallaremos?
casos que nunca acabemos
de mentallos.
Muy mejor seria dexallos
que dezillos,
ques verguença descobrillos
dentre dichos.
Mas, por dar fe a mis dichos,
quiero contar
los que me puedo acordar
segun los vi,
porque cumple dende aqui
dezir verdad,
todos con autoridad
de doctores
que escriuieron los errores
desta gente.
Pues digamos primeramente
sin passion
la traydora traycion
cometida
por Tarpeya, muy vencida
de malicia,
teniendo mucha cobdicia
de tener
las argollas, que traer
muchos solian
quando a pelear venian
en siniestros
braços ornados y apuestos
los caualleros.
Esta, por complir sus fueros,
les vendio
la torre, porque pensó
que le darian
lo que prometido auian
de le dar.
Siendo engaño su pensar,
la cargaron
descudos y la mataron,
y cumplieron
ellos la fe que le dieron,
pues se muestra
darle dela man siniestra
lo que trayan,
no porque ellos no sentian
lo que pedia,
mas por no ser otro dia
della vendidos
como fueron los vencidos
quella vendio.
Mirad como se pagó
su maldad!
Narremos la crueldad
tanto fea
dela muy cruda Medea,
que mató
a su hermano quando huyó
con Jason,
y despues, sin compassion,
con litijos
hizo pedaços sus hijos.
Otra crueza
el Metamorfoseos reza :
Biblis que amó
a su hermano Cadnó
con maldad.
Presopuesta la onestidad,
le escriuio,
y el que tal escrito vio
de bien ageno,
se absentó como a bueno
do no la vio :
y ella no se contentó

de su partida,
mas, aburriendo su vida
y le siguiendo,
por el penada biuiendo
en no le ver,
que el llorar pudo hazer,
supitamente
fuesse conuertida en fuente
de su nombre.
Algunos daran renombre
a esta señora
de fidelissima amadora,
que no lo es,
quell amor es al reues
delos hermanos,
que an de ser amores sanos
no como estos,
no amores desonestos
ni de maldad,
mas de como vn hermandad.
Pues tornemos
a proseguir, y diremos
sin compadre
Mirra embuelta con su padre
con torpeza,
que cometio con maleza
muchos yerros,
que no los hazen los perros,
si sentis.
Pues tambien Semiramis
que cometio,
que a su hijo requestó
con gran maldad.
Pues mirad la crueldad
con que murio
el obispo Anfirao,
en no tener
secreto y fe su muger
con su marido :
le vimos muerto tendido.
Sin porqué
deziros de Passifé
no sin lloro,
que se echó con gran toro,
y del pario
el Minotauro que vio
el fuerte Theseo.
O que caso fue tan feo
y de culpar,
Bello con querer casar
sus sobrinas,
que vengatiuas malignas
eran todas,
que las noches de sus bodas
degollaron
los nouios y los hallaron
muertos todos!
O que aspereza de modos
mas que yedra
fueron los que hizo Fedra
por Ypolito,
que en piedra se conuertio
segun se halla!
Mi lengua tan poco calla
a Rebeca,
que engañó la vista seca
del marido,
que mudado su vestido
a Jacó
al primogenito hurtó
la bendicion.
Digamos en conclusion
de nuestro padre,
como Eua, primer madre,
lengañó,
y a causa della comio
lo vedado.
Y della en vos ha passado
la sucesion,
do se prueua mi entencion
que fue mostraros
vuestros engaños tan claros.

Nobles damas,
pues teneys tan malas famas,
sin çoçobras
deueys hazer tales obras,
que mintrosos
hagays alos maliciosos
habladores.
Tomad muy nueuos primores
en amar,
para bien galardonar
de buen arte.
Pues que en mi segunda parte
lo prometi,
yo os ruego que sea ansi
como ora digo,
que tengays por buen amigo
al que os siruiere;
pues que a vuestra causa quiere
padecer,
no le hagays mas tener
tal tormento;
alabad el pensamiento
de quien os ama.
Guardando bien vuestra fama,
deueys mirar
de guardaros de pecar.
Que si mirays,
en tres pecados pecays
mucho mas
que no enlos que digo atras,
los quales son :
pereza y restitucion,
ques auaricia,
y tambien mucha codicia
de mandar,
ques soberuia, a mi pensar.
Enestos tres
pecays si ver lo queres
remirar :
en pereza por no hablar
ni responder
a quien os procura ver
y seruir,
antes le hareys morir
que mi(r)ralle,
quanto mas querer hablalle.
Pues si escriue
de mas del mal con que biue,
avnque tomays
la carta toda rasgays,
y despues
los pedaços que coges
son bien leydos,
mas nunca teneys oydos
para oyr
ni manos para escriuir,
de gran pereza,
vsando de gran crueza.
Quien esto viere,
no sé porque sirue y quiere;
mas los leales,
quantos mas padescen males,
mas contentos,
callan y sufren tormentos
y padescen
males que no los merecen.
Lo segundo
en que pecays, segun fundo
enestas cuentas,
es de ser muy auarientas,
cobdiciosas
de tener todas las cosas
a vuestro mando.
Y esto como andays robando
conla beldad,
robaysnos la libertad
y el coraçon,
z jamas nunca passion
de nos aueys
donde nunca nos bolueys
lo ques nuestro,
mas teneyslo como a vuestro,

no mirando
que, deuiendo y no pagando,
sin dudar
nadie se puede saluar
ni auer buen fin,
que nuestro padre Augustin
tenet probatum :
restituatur ablatum
si quies saluarte.
Terciamente, con grande arte
os condenays,
os condenays y pecays
muy aceruas,
siendo todas muy superbas
y presuntuosas.
Las hermosas y no hermosas
todas teneys
mil modos con que prendeys
alos galanes;
y son vuestros ademanes
no los mirar,
ni en cosa los estimar;
y a sus requestas
days tan agras las respuestas
con desuios,
que os hazeys de señorios
todas llenas;
y teneys por mucho buenas
sus passiones,
y con superbas razones
los despedis.
O señoras, que beuis
mal engañadas,
si de quien soys requestadas
mal le tratays,
quando os diredes que esperays
que se haga,
sino que se os da la paga
que meresceys,
que os paresce que hazeys
en vuestro daño?
Mi fe, vuestro es el engaño,
ya lo veys,
y pues claro conosceys
enlo que sigo,
que es cierto como lo digo,
deueys mirar
en guardaros de no errar,
pues que podeys
amar sin que desameys.
Pues mirad,
si teneys la libertad
de alguno presa,
que no sea por pereza
oluidado,
sino que sea pagado
del tormento.
Ya sabes que el auariento
es ruyn cosa,
que el que no gasta ni osa
despender
nunca puede bien auer.
Si me entendeys,
no os digo yo que gasteys
blanca ni cruz,
sino que sigays la luz
de bien amar,
esto con galardonar,
que bien paresce,
sin recebir ynteresse
prometido,
quel amor quando es vendido
no es querer;
y el que compra la muger
por algun precio,
yo le juzgo por gran nescio
y es error :
pagad amor con amor,
que es vna cosa
la mas alta y mas preciosa
deste mundo.
Y sabeys como lo fundo?

por amor
se hizo sieruo el Señor,
y discio
Cristo al mundo, y se vmanó
por nascer
de virgen qual escoger
el se la quiso.
Por amor el parayso
nos fue abierto,
por amor quiso ser muerto
y nos saluar,
por ȧmor quiso tomar
muerte cruel;
ymitemos pues a el
enel amor,
que ymitando a tal Señor,
todos seremos
tan amados que podremos
bien gozarnos
z justamente alegrarnos.
Et para esto,
pues que me hallo dispuesto,
sin mentiros
quiero, señoras, deziros
como a hermano,
vn preceto puro z sano,
y vn consejo
que le ayays por claro espejo
muy luziente;
y ha de ser puesto enla mente
de contino,
porque sigays el camino
de amorosas.
Y es, que en todas vuestras [cosas,
que tengays
complaziendo a quien amays
mucho sossiego,
porque si quemare el fuego
dell amor,
no le mate desamor
con agua cruda;
que esto es lo que desayuda,
en mi verdad,
a no tener piedad
las mugeres
para poner en aferes
al namorado,
que seria bien escusado.
Padesciendo
que sossegadas oyendo
sin alteraros,
señoras, será mostraros
muy perfectas,
piadosas y discretas,
mucho sanas,
no muy altiuas ni hufanas,
que diran
que soys locas de ademan
con poco seso.
Sea el sossiego con peso
z con cordura,
que mucha desemboltura
no es loada,
mas por estremo es tachada.
Tened medio
que en el medio está el remedio,
que tenemos
por viciosos los estremos
los naturales,
y se llaman por si males
muy viciosos.
Pues para ser piadosos
vuestros hechos,
no con dichos contrahechos
de querer,
ha de ser el responder
z la respuesta
que diredes muy apuesta
al que pidiere.
z todo quanto dixere
con atencion

escuchad bien su razon
o razones,
teniendo vnos algodones
de sufrimiento
enlas orejas con tiento.
z los ojos
mucho claros sin antojos,
muy despiertos,
deueys los tener cubiertos,
assossegados
con firmeza, no mudados,
que es gran mengua.
z tambien para la lengua,
es menester,
señoras, freno poner
de silencio,
que es dulce, no como acencio
que es amargo.
Y aueys de poner embargo,
si queres,
a vuestras manos z pies
de quietud,
que es vn agua de salud,
y al coraçon
vnos poluos de aficion
con quien os ama,
porque se sienta la llama
del que padece.
Alas entrañas paresce
deueys poner
vna vntura de querer
muy blandito,
con que todo lo asperito
bien vntando,
de duro se torne blando
que es razon.
Y ala fuerte condicion
como a braua,
que la vendays por esclaua
a mansedumbre,
porque pierda la costumbre
de su braueza.
Y vuestra mucha pereza,
a mi pensar,
seria bien la trocar
a diligencia,
y la crueza a clemencia;
la presuncion
trocalla, que es gran razon,
a humildad.
La dañada voluntad
vengatiua,
muy soberuia, muy altiua,
se ha de mudar
en muy prompto perdonar
a quien pecó,
pues que solo Dios no erró.
Y deste modo,
en verdad, de todo en todo
no solo amadas
sereys, mas como adoradas
de varones,
cuyas asperas prisiones
remediadas,
sereys vos las alabadas
como a agentes,
y ellos como a mal pacientes
los socorridos,
remediados redemidos
dela muerte.
Ved la diferencia fuerte :
qual es mejor,
dar la vida al pecado,
o matalle?
Yo digo que en perdonalle
es mas victoria,
que en matalle no ay memoria;
no por cierto,
ya sabeys quien mata al muerto
que honra gana.
Pues donde el perdon mana
y la franqueza,

es loada la presteza
de quien lo da;
guay de quien que dar no ha
z rescibe!
Pues veys la gloria en que biue
el dadiuoso:
yo juzgo por mas honroso
el dar contino,
que el pedir es vn camino
de mal doblado.
Y pues está auarigado,
mis señoras,
poder ser remediadoras,
no deys lugar
a que os ayan de culpar
de apretadas.
Pues que soys tan abastadas
de hermosura,
estos bienes de natura
sin pensar
los deueys comunicar
y gozallos,
que si dexays añejallos,
como veys,
quando menos os cateys
son ya passados,
z al tiempo de ser gozados
no aprouechan,
que por viejos se dessechan
de arrugados,
de otra forma mudados
que solian.
Quando ya passó z los vian
sin affrenta,
catá que os pediran cuenta
del oluido
y del tiempo mal perdido
que aprouechar
pudieran acrecentar
este mundo;
y sereys enel profundo
condenadas,
crudamente atormentadas
sin redencion,
do no valga escusacion
de vuestro oluido.
Mas vereys alli cumplido
el desseo
delos amantes, que creo
que reyran
viendos passar el afan
que passareys.
Do si ser saluas quereys
deste fuego,
galardonad presto z luego,
porque cumplays
aquello que os obligays
quando naceys,
pues precepto es que teneys
de voluntad:
Creced y multiplicad.
Que si lo hazeys,
yo soy cierto alcançareys
con audacia
en este mundo la gracia,
y por memoria
enel otro mucha gloria,
hechas, señoras,
en parayso amadoras
do nos veamos,
por las penas que passamos
con vos, reynar
enla morada sin par
que desseamos,
ad quam gloriam nos perducat.
Amen.

DISPARSA DE AUNES A SU AMIGA
PORQUE LA VIO VN DIA
ENTRE OTRAS MUCHAS DAMAS.

Ansi son, dama hermosa,
las damas delante vos
como el alma gloriosa
puesta delante de Dios;
y del son quel sol se muestra
delante delas estrellas,
ansi es la hermosura dellas
cotejada conla vuestra.

FIN

NOTES
AU *SERMON DE AMORES* DE CASTILLEJO

La copie manuscrite *(P)* dont je me suis servi pour réimprimer le *Sermon de amores* de Castillejo est d'une écriture fort soignée, mais les incorrections, petites et grandes, y abondent. Si les premières, ou quelques-unes des premières, peuvent être imputées au copiste, il est indubitable que les autres devaient se trouver dans l'édition originale. Toutes les fois que la correction ne pouvait prêter à aucune hésitation et n'atteignait qu'une lettre ou que quelques lettres d'un mot, la mauvaise lecture a été rectifiée sans qu'il ait été jugé nécessaire de le constater dans une note; mais toutes les autres modifications, de quelque nature qu'elles soient, ont toujours été soigneusement indiquées.

Des variantes fournies par l'édition de Castro *(C)*, les seules qui ont été relevées et notées ici, sont celles pouvant présenter un intérêt pour l'établissement du texte.

Dans le *Boletin de la Real Academia Española* (tomo II, cuaderno VI, febrero de 1915), M. Juan Menéndez Pidal écrit : « Monje del Cister, ó del Cistel, que así también se dice, fué, sin duda, el desenvuelto y libre poeta que predicó el *Sermón de amores*, bajo el seudónimo de « Fr. Ni-dél de la Orden del Cristel », con que Castillejo mismo, jugando

del vocablo (*Cristel, Clistel* o *Clister* = ayuda, jeringa), nos deja adivinar su verdadera profesión religiosa. » Je ne sais si l'explication est exacte. *P* donne « Fray Nidel » dans le titre, et « Fray Ridel » au vers 15 ; Blasco de Garay a imprimé, peut-être de mémoire, « Fray Puntel » (voir plus loin la note relative au vers 204). Dans le titre de *P*, il n'y a pas « Cristel », mais « Fristel » ; de même au vers 19.

51. si con el lo (?)

93. *C.* que hará lo que le diré

Entre 116 et 117 *P* place à tort l'indication CURA, qui doit être reportée entre 128 et 129.

121. *C.* pintada

131-132. *P.* aunque menoscabo el tiempo | en quanto e de caminar.

150. *C.* No os dé pena

151. *C* remarque avec raison : « Parece que debe decir *llena*, al tenor del proverbio : « En casa llena presto se guisa la cena. »

162. *P.* licito e descortes

196. *C.* por serviros

204. Note de *C* : « Creo, con Blasco de Garay, que no es de Castillejo esta introduccion. » Garay dice : « Lo mismo me parece de cierto *Sermon de amores*, el que por una entrada que tiene, *y no sé si diga pegadiza de algun vano trovadorcillo que por aventura se la añadió*, se llama vulgarmente de Fray Puntel » *(sic)*. Cette hypothèse de Garay ne repose sur rien.

205-206. Les deux vers qui constituent le « thème » du *Sermon* auraient été pris, à en croire Castillejo, dans la *Carcel de amor* de Diego de San Pedro (*Sermon*, 427-441). Ils ne se trouvent pas dans la *Carcel de amor*. Ils ne se trouvent pas non plus, contrairement à l'assertion d'une thèse de Philadelphie, dans le *Desprecio de la Fortuna*, du même Diego de San Pedro (cf. *Cancionero general de Hernando del Castillo*, ed. Bibliófilos españoles, t. I, pp. 461-467).

244. *C.* Similis similem

259. *C.* Mama el cuervo (!)

275. *P.* llamando

302. *C.* su forma primera

319. *C.* los doctores de Cupido

330. *P.* por sobrenombre

340. *C.* va con ellos

341-345 manquent dans *C.*

348. *C.* hecha esclava

351-455 manquent dans *C.*

373. *P.* sin gracia

385. Ana de Medina est mentionnée à la copla XLV de la *Carajicomedia*

et dans le commentaire qui suit cette strophe. (*Cancionero de Obras de Burlas provocantes a risa*, réimpr. Usoz, pp. 165-166.)

396. Je conjecture : O spes mea. *P.* a : O espermea.

443. *P.* Buardo

463. *P.* no les

464. *P.* estan

466-467. *C.* Do redunda | que quien sobre amor

468. *C.* vivir

482. *C.* saltase

484. *P.* enesqueros

498. *C.* absoluto

524. *C.* en el, en vez de roquetes — ce qui, je crois, est un contre-sens.

531. *P.* este cebo

541-550 manquent dans *C.*

554. La rime voudrait « foral », mais « forera » est bien le terme correct. *C* a : de manera | que es una red barredera, | un cancer universal | un pedido desigual | de la moneda forera | que se paga.

560. *P.* amansa

601. *P.* pensar

672. *P.* que la fuerza

674-675. *P.* quien la hace que no siente | lo que canta e lo que lee

703. *C.* media España de cornudos

704. *P.* muros

706-726 manquent dans *C.*

743. *C.* por mas artes

756-765 manquent dans *C.*

769. *P.* e se haze

771-810 manquent dans *C.*

876. enhado, enfado. Cf. 898.

891-895 manquent dans *C.*

898. enhadoso, enfadoso. Cf. 876.

922-951 manquent dans *C*, qui a simplement : el miserable vencido, | aunque sospecha el engaño, | disimulando su daño, | hace del favorecido, | deseando.

981. *P.* de con el

996-997. *C* : Y aunque yerra, | queda hecha mora perra

999. *C.* en su mano

1001. *P.* O gran bien Dios

1004. Le vers est trop long. *C* : y tan grande diferencia

1016. *P.* sin savor

1037. *C.* y de mal agradecida
1052. *P.* el mal que del le tura
1058. *C.* lo guardan
1064. *C.* no saben, no, querer bien
1097-1100. *P.* Esta es vna marauilla | con que muestra su poder | Amor quando no humilla | muestra su gran marauilla
1103. *C.* enseñan
1131-1135 manquent dans *C.*
1171. *P.* con
1181-1185 manquent dans *C.*
1189. *C.* y tan presto
1252-1253. Réminiscence de la *copla* 34 de Jorge Manrrique : vuestro coraçon de azero | muestre su esfuerço famoso...
1297. *P.* en su fuego
1405. *P.* y deseo
1409. *P.* las semejantes porfias
1414. *P.* Se mancan
1429. *P.* brauos e canos
1518. *P.* e vos la sentis con el
1566-1580 manquent dans *C.*
1584. *C.* Cupido no guarda ley
1646-2535 manquent dans *C*, sauf 2337-2476 qui s'y trouvent aussitôt après le vers 705 de la présente édition.
1912. dulce, sabrosa. Cf. Garcilaso : « Flérida, para mí dulce y sabrosa » (Egloga III) ; Gutierre de Cetina : « Dulce, sabrosa, cristalina fuente » (Soneto) ; et de nos jours, le roman *Dulce y sabrosa* de M. Jacinto Octavio Picón.
1978. Le vers est trop long.
2151. afabria (?)
2203. aquilana (?)
2337-2341 manquent dans *C.*
2392. *P.* Mostruoso amor
2397. *C.* por partir con el vecino
2409 manque dans *P.*
2413. *P.* que con el sereno cogia
2493. *P.* abrir
2525. defietran (?)
2532. *Los siete goços de amor*, de Juan Rodriguez de la Camara.
2547. *P.* sin compañias
2567. su plazer (?)
2571-2575 manquent dans *C.*

2580. *P.* que tiene

2596-2600 manquent dans *C.*

2608. *C.* et non sabemos lo deseado — ce qui est absurde.

2617. *P.* Encubridos

2642-2643. Entre ces deux vers, *C* intercale : los que en Granada pleitean, | yo os digo que no se vean | sin tramas que los obliguen | a pasion. | Siempre estan en confusion,

2647. *P.* en revista.

2649. *P.* cuando de una parte afloja

2679. *C.* que Dios le haga

2690. La bataille de Ravenne, le 11 avril 1512, où les Espagnols et leurs alliés furent battus par les Français.

2702. *C.* Habet sua castra Cupido.

2734-2736. *C.* y sin fin es la tarea | del amor y su bullicio | tras las dueñas.

2738. *P.* con puente

2744 est le dernier vers de *P.* L'exemplaire de l'édition originale dont *P* est la copie était donc incomplet : les vers 2745-2900 se trouvaient sur le dernier feuillet, qui manquait à cet exemplaire.

ARANZEL DE NECEDADES

Y DESCVYDOS ORDINARIOS[1]

(Fol. A i v°.). Nos la Razon, absoluto señor, no co-|nociendo superior, para la reforma-|cion, y reparo de costumbres, contra la peruersa necedad, y su porfia, que tanto se arrayga, y multiplica en daño nctorio nuestro, y de todo el genero humano. Pa-|ra euitar mayores daños, que la corrupcio de tan peligroso cancer no passe adelante; acordamos y mandamos dar, y dimos estas nuestras leyes a to-|dos los nacidos, y que adelante sucedieren, por via de hermandad y junta, para que como tales, y | por nos establecidas, las guarden, y cũplan en to-|do, y por todo, segun aqui se contiene, y so la pe-|na dellas.

Otrosi, porque lo primero que se deue, y con-|uiene preuenir para la buena expedicion, y execu-|cion de justicia, son oficiales de legalidad, y con-|fiança, tales quales cõuenga para negocio tan im-|portante, y graue, nombramos, y señalamos por | Iuezes a la buena policia, curiosidad, y solicitud

---

1. Por Mateo Aleman de Alfarache. Con licencia, En Valencia : Por Iuan Chrysostomo Garriz, junto al molino de Rouella, Año 1615. Vendese en la misma Emprenta.

Son cuatro hojas en 12°. Letra redonda. 31 líneas por plana. Caja 13 cm. × 7.8. (la última tiene 16). El texto comienza al verso de la portada con una capital N. — Juan M. Sánchez.

ARANZEL
DE NECEDADES, Y DESCVYDOS ORDINARIOS.

POR MATEO ALEMAN de Alfarache.



CON LICENCIA,

En Valencia: Por Iuan Chrysostomo Garriz, junto al molino de Rouella, Año 1615.
Vendese en la misma Emprenta.

| nuestros Legados, para que como nos, y represen-|tándo nuestra persona misma, pueda administrar | justicia, mandando prender, soltando, y castigan-|do, segun hallaren por derecho.

Y nos desde aqui | señalamos por Hermanos mayores de esta liga, a | los que fueren celosos, cada vno en su lugar, y el | que lo fuere mas que los otros. Nuestro Fiscal se-|rà, la Diligencia, y el Munidor la Fama.

Primeramente a los que fueren andando, y ha-|blando por la calle consigo mismos, y a solas, o | en su casa lo hizieren, los condenamos a tres me-| *(fol. A 2 r°)* ses de necios, dentro de los quales mādamos que | se abstengan, y reformen, y no lo haziendo, les bol-|uemos a dar cūplimiento a tres terminos perento-|rios, dentro de los quales traygan certificacion de | su enmienda, pena de ser tenidos por precitos : y | mandamos a los Hermanos mayores, los tengan | por encomendados.

Los que passeandose por alguna pieça ladrilla-|da ò losas de la calle, fueren assentan de los pies | por las hiladas, ò ladrillos, y por el orden dellos, | si con cuydado lo hizieren, los condenamos en la | misma pena.

Los que yendo por la calle por debaxo de la ca-|pa sacaren la mano, y fueren tocando con ella por | las paredes, admitense por Hermanos, y se les cō-|ceden seys meses de aprobacion, en q̄ se les man-|de se reformen, y si lo hizieren de costumbre, lue-|go el Hermano mayor les dè su tunica, y las de-|mas insignias, y sea tenido por professo.

Los que jugando a los bolos, quando a caso se | les tuerce la bola, tuercen el cuerpo juntamente, | pareciendoles que assi como ellos lo hazen, lo ha-|ra ella : en su pecado moriran. Declaramos los por | hermanos ya professos. Y lo mismo mādamos en-|tenderse con los que semejantes visages hazē de-|rribandose alguna cosa, y con los que lleuando | maxcaras de matachines, ò semejāntes figuras, van | por dentro dellas haziendo gestos, como si real, | y verdaderamente les pareciese, que son vistos | hazerlos por defuera, no lo siendo, y con los que | los contrahazen sin sentir lo que hazen, ò cor-| *(fol. A 2 v°)* tando con algunas malas tigeras, ò traba-

jando cõ | otro algun instrumento, tuercen la boca, sacan la | lengua, y hazen visages tales.

Los que quando esperan al criado hauiendolo | embiado fuera, si a caso se tarda, se ponẽ a las puer-|tas, y ventanas, pareciendoles que con aquello se | daran mas priessa y llegaran mas presto; condena-|mos a los tales a que se retraten, y reconozcan su | culpa, so pena que no lo haziendo, se procedera | contra ellos.

Losque bruxulean los naypes con mucho espa-|cio, sabiendo cierto que no por aquello se les han | de pintar ò despintar de otra manera que como | les vinieron a las manos, los cõdenamos a lo mes-|mo, y por causas que a ello nos mueuen, se les dà | licencia, que sin que incurran en otra pena, sigan | su costumbre, con tal condicion, que cada vez que | viere al Hermano mayor, o passare por su puerta | haga reconocimiento, con descubrirse la cabeça.

Los que quando estan subidos en alto escupen|a baxo, ya sea por ver si esta el edificio a plomo, ya | para si aciertan con la saliua en alguna parte que | señalan con la vista; los condenamos a que se retraten, y reformen dentro de vn breue termino, | pena de ser auidos por professos.

Los que yendo caminando preguntan a los pa-|sageros quãto queda hasta la venta, ò si esta lexos | el pueblo, por parecerles que con aquello llegaràn | mas presto, los condenamos en aquella misma pe-|na dandoles por penitẽcia la del camino, y la que | van haziendo con los moços de las mulas, y ven-| *(fol. A 3 r°)* teros. Lo qual se ha de entender, teniendo firme | proposito de la enmienda.

Los que orinando hazen señales con la orina, | señalando en las paredes, ò dibuxando en suelo, | ya sea orinando a hoyuelo, se les manda no lo ha-|gan, pena que si perseueraren, sean castigados de | su Iuez, y entregados al Hermano mayor.

Los que quando el relox toca, dexando de con-|tar la hora, preguntan las que dan, siendoles mas | decente y facil

el cõtarlas; lo qual procede de las mas | vezes de humor colerico abundante, mandamos à | los tales, que tengan mucha cuenta con su salud, | y siendo pobres, que el Hermano mayor los man-|de recoger al Hospital, donde sean preparados cõ | algunas guindas, ò naranjas agrias, porque corren | riesgo de ser muy presto modorros.

Los que hauiendo poco que comer, y muchos | comedores, se diuierten a contar cuentos, gustan-|do mas de ser tenidos por lenguaces, dezidores, | y graciosos, que de quedarse hambrientos; por ser | tintos en lana, y batanados, los remitimos con los | incurables; y mandamos que se tenga mucha cuen-|ta con ellos, porque estàn en siete grados, y falta | muy poco para ser necessario recogerlos.

Los que por ser auarientos, ò por otra qual-|quier causa, ò razon que sea, como no nazca de | fuerça, ò necessidad (que no se deuen guardar le-|yes en los tales casos) quando van a la plaça, com-|pran de lo mas malo, por mas barato, y como sino | fuesse mas caro vn Medico, vn Boticario, y Barbe-|ro, todo el año en casa, curando las enfermedades | *(fol. A 3 v°)* que los malos mantenimientos causan. Condena-|moslos en desgracia general de si mismos, decla-|rãdolos, como los declaramos, por professos, y les | mandamos no lo hagan, ò que seran por ello casti-|gados de los Curas, del Sacristan, y sepulturero | de su Parroquia, mas, ò menos conforme al da-|ño.

Los que las noches del Verano, y algunas en el | Inuierno, se ponen con mucho espacio (ya sea en | sus corredores y patios) ensillados, ya en võtanas, | ò en otras algunas partes enfrenados, y de las nu-|ues del ayre fueren formãdo figuras de sierpes, de | leones, y de otros animales, los declaramos por | Hermanos: empero si aquel entretenimiẽto lo hi-|zieren para dar en sus casas lugar, ò tiempo, a lo | que algunos acostumbran por sus intereses, para ver el signo de Tauro, Aries, y Capricornio, lo qual | es torpissimo caso y feo.

cõdenamoslos a que sien-|do tenidos por tales Hermanos, no gozen de los | priuilegios dellos, no los admitã en sus Cabildos, | ni se les de cera el dia de su fiesta.

Los que lleuando çapatos negros, ò blancos, ya | sean de terciopelo de color, para quitarles el pol-|uo que lleuan, ò darles lustre, lo hizieren con la | capa, como si no fuesse mas noble, y de mejor con-|dicion y costosa, y por limpiarlos a ellos la dexan | a ella suzia y poluorosa, los condenamos por ne-|cios de vaqueta, y siendo nobles, por de terciope-|lo de dos pelos fondo en tonto.

Los que auiẽdose passado algunos dias que no | han visto a sus conocidos, quando acaso se hallan | *(fol. A 4 r°)* juntos en alguna parte, se dizẽ el vno al otro : Vi-|uo esta vuestra merced? vuestra merced en la tie-|rra? No obstante que sea encarecimiento, los nom-|bramos por Hermanos : pues tienẽ otras mas pro-|prias maneras de hablar, sin preguntar si esta en la | tierra, o viuo, el que nunca fue al cielo, y esta pre-|sente; y les mandamos poner a los tales vna señal | admiratiua, y que no anden sin ella por el tiempo | de nuestra voluntad.

Los que despues de oyda Missa, y quando re-|zan las Aue Marias, a la campana de alçar, o en | otra qualquier hora que en la Iglesia se haze señal | en acabando sus oraciones dizen : beso las manos | a vuestra merced, aũque se suponga en rendimien-|to de gracias, auiendo dado la cabeça dellos, los | buenos dias, ò noches, los condenamos por Her-|manos, y les mandamos que abjuren, a pena de la | que siempre traeran consigo, siendo señalados con | su necedad : pues en mas estiman vn beso las ma-|nos falso y mentiroso (que ni las besan ni se las besarian aunque los viessen Obispos : y mas las de | algunos que las tienen llenas de sarna, ò lepra, y | otros con vnas vñas cayreladas, que ponen asco | mirarlas) que vn Dios os de buenas noches, ò bue-|nos dias. Y lo mismo les mandamos a los que res-|ponden con esta salua, quando

estornuda el otro, | pudiendole dezir : Dios os de salud.

Los que buscando a vno en su casa, y pregun-|tando por el, se les ha respondido no estar en ella, | y auer ydo fuera, bueluen a preguntar : Pues ha sa-|lido ya ? Damoslos por condenados en rebeldes | *(fol. A 4 v°)* contumaces, pues repiten a la pregunta que ya | les tienen satisfecha.

Los que hauiendose lleuado medio pie, ò por | mejor dezir, los dedos del en vn canto, y con mu-|cha flema llenos de colera, vueluen a mirarlo de | mucho espacio, los condenamos en la misma pe-|na, y les mandamos que la quiten, ò no la miren, | pena que se les agrauara cõ otras mayores.

Los que sonandose las narizes, en baxando el | lienço lo mirã con mucho espacio, como si les hu-|uiesse salido perlas dellas, y las quisiessẽ poner en | cobro, condenamoslos, por hermanos, y que cada | vez que incurrierẽ en ello, den vna limosna para | el Hospital de los incurables, porque nunca falte | quien otro tanto por ellos haga.

LAVS DEO

TABLES

DU TOME XXXVI

1916

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 89 — FÉVRIER 1916

COMPTES RENDUS

BEAUX-ARTS

NUMÉRO 90 — AVRIL 1916

BEAUX-ARTS

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

III. PLANCHES HORS TEXTE

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 53108.



56



























